



**HISTOIRE GÉNÉRALE
DE LA CHINE
OU
ANNALES DE CET EMPIRE**

Traduites du TONG-KIEN-KANG-MOU

par le feu Père
Joseph-Anne-Marie DE MOYRIAC DE MAILLA,
Jésuite François, Missionnaire à Pékin

TOME SEPTIÈME

à partir de :

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE
ou **ANNALES DE CET EMPIRE,**

traduites du TONG-KIEN-KANG-MOU, par le feu Père Joseph-Anne-Marie DE MOYRIAC DE MAILLA, Jésuite François, missionnaire à Pékin,

Publiées par M. l'Abbé GROSIER,

Et dirigées par M. Le Roux DES HAUTESRAYES, Conseiller-Lecteur du Roi, Professeur d'Arabe au Collège Royal de France, Interprète de Sa Majesté pour les Langues Orientales.

OUVRAGE enrichi de Figures & de nouvelles Cartes Géographiques de la Chine ancienne & moderne, levées par ordre du feu Empereur KANG-HI, & gravées pour la première fois.

TOME SEPTIÈME.

A Paris (1778), chez

- Ph.-D. Pierres, Imprimeur du Grand-Conseil du Roi, & du Collège Royal de France, rue Saint-Jacques, &
- Clousier, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
octobre 2011

TABLE DES CHAPITRES

XIII^e DYNASTIE. LES TANG

888. [Tchao-tsong](#) — 904. [Tchao-siuen-ti](#).

XIV^e DYNASTIE. LES HEOU-LÉANG

907. [Tai-tsou](#) — 913. [Mo-ti](#).

XV^e DYNASTIE. LES HEOU-TANG

923. [Tchuang-tsong](#) — 926. [Ming-tsong](#) — 934. [Lou-ouang](#) — 934. [Min-ti](#).

XVI^e DYNASTIE. LES HEOU-TCIN

937. [Kao-tsou](#) — 942. [Tsi-ouang](#).

XVII^e DYNASTIE. LES HEOU-HAN

947. [Kao-tsou](#) — 948. [Yn-ti](#).

XVIII^e DYNASTIE. LES HEOU-TCHEOU

951. [Tai-tsou](#) — 954. [Chi-tsong](#) — 959. [Kong-ti](#).

TCHAO-TSONG

@

[888.]^{p.001} Tchao-tsong était bien fait de corps & d'une physionomie heureuse ; il avait l'esprit mûr & solide, s'appliquant à la lecture des livres & aimant à s'instruire. Ce prince voyant que le gouvernement avait beaucoup déchu, surtout sous le règne de Hi-tsong, auquel il succédait, prit la résolution de le rétablir. Il témoigna à ses grands bien plus d'estime que ses prédécesseurs, en choisissant parmi eux des gens éclairés, propres à le seconder ; mais le mal était trop invétéré pour venir^{p.002} à bout de le détruire, & l'esprit d'indépendance dans la plupart des gouverneurs des provinces, joint à l'animosité qu'ils avaient les uns contre les autres, rendait presque impossible l'exécution de ce grand dessein.

Li-han-tchi, réfugié auprès de Li-ké-yong, l'engagea dans sa querelle, & obtint de lui un secours de sept mille chevaux, sous les ordres de Kang-kiun-li & de Li-tsun-hiao, avec lequel il tenta de reprendre Ho-yang, dont il avait été chassé. Tchang-tsiuen-y se disposa à le bien recevoir & voulut lui-même commander dans la ville. Tchu-ouen, ennemi déclaré de Li-ké-yong, lui envoya quelques dizaines de mille hommes d'élite, sous la conduite de Ting-hoeï, qui rencontrèrent, près de Ho-yang, Li-tsun-hiao avec un détachement de l'armée de Li-han-tchi & le défirent entièrement. Kang-kiun-li, affaibli par la défaite de son collègue & désespérant de reprendre Ho-yang, retourna sur ses pas, ayant perdu une partie de son monde.

Après cet avantage, en apparence peu considérable, Tchu-ouen jugea cependant qu'il n'avait rien à craindre du côté de l'ouest, & il entreprit de détruire entièrement le rebelle Tsin-tsong-kiuen. Il leva une nombreuse armée, avec laquelle il le battit : divisant ensuite ses troupes en vingt-huit corps, il l'enferma de tous côtés.

Histoire générale de la Chine

Chin-tsong, gouverneur de Tsai-tchéou pour Tsin-tsong-kiuen, le voyant perdu sans ressource, de concert avec les officiers, se saisit de lui & le livra à Tchu-ouen, en se soumettant avec ses troupes & tout son district. Ce chef des rebelles fut conduit à la cour, où il subit la mort suivant la rigueur des lois.

Sun-ju, qui s'était emparé de Kao-yeou, après avoir abandonné le parti de Tsin-tsong-kiuen, craignant qu'il n'entreprît p.003 de l'en chasser, avait cherché à se mettre en état de lui résister. Tsin-yen & Pi-ssé-to, qui s'étaient donnés à lui pour se venger de Yang-hing-mi, l'excitèrent à se rendre maître de Kouang-ling, où il surprit Yang-hing-mi, qui lui céda cette place & se retira à Liu-tchéou.

Yuen-si ne le croyant point en sûreté dans cette ville, & craignant que Sun-ju ne l'y vînt attaquer, lui conseilla de s'emparer de Siuen-tchéou ¹, dont Tchao-hong était gouverneur ; il lui fit voir la facilité de cette conquête, en s'appuyant du secours de Sun-touan, gouverneur de Ho-tchéou, & de Tchang-hiong, gouverneur de Chang-yuen ², qu'il inviterait à venir le joindre au-delà du Kiang, vis-à-vis de la montagne Tong-koan ³.

Yang-hing-mi fit ses préparatifs pour cette expédition, & augmenta même ses troupes, en cas que les deux gouverneurs de Ho-tchéou & de Chang-yuen lui manquassent. Après avoir passé le Kiang à Tong-koan, il s'avança du côté de Siuen-tchéou, où il rencontra Sou-tang, lieutenant de Tchao-hong, qui voulut lui disputer le passage : il le battit, & fut ensuite assiéger Siuen-tchéou, où il trouva plus de résistance qu'il ne croyait. Tchao-hong se défendit fort bien, **889**. & ce ne fut qu'après plus de sept mois de siège que la place, réduite depuis plusieurs jours à ne manger que de la chair humaine, fut emportée de force ; Tchao-hong fut fait prisonnier.

¹ Ning-koué-fou du Kiang-nan.

² Kiang-ning-fou du Kiang-nan.

³ A dix ly au sud de Tong-ling-hien de Tchou-tchéou-fou du Kiang-nan.

Histoire générale de la Chine

Tchu-ouen, sensible à sa disgrâce & craignant que Yang-hing-mi ne traitât son prisonnier avec la dernière rigueur, l'envoya redemander par un de ses officiers ; mais Yuen-si conseilla ^{p.004} de lui faire couper la tête & de l'envoyer à Tchu-ouen : ce qui fut exécuté sur-le-champ.

L'empereur, avant que de monter sur le trône, n'aimait point les eunuques, persuadé qu'ils étaient la principale cause des désordres du gouvernement & des troubles de l'empire ; les grands espéraient qu'il y apporterait quelque remède : cependant depuis qu'il était sur le trône, l'eunuque Yang-fou-kong, se prévalant de ce qu'il l'avait fait préférer à son aîné, n'en était devenu que plus insolent & plus hardi.

Ce prince s'entretenant avec ses ministres sur l'agitation où se trouvait la Chine, traitait les gouverneurs des provinces de rebelles, qui ne cherchaient qu'à démembrer l'empire. Kong-oueï lui répondit que ceux qui étaient à ses côtés ne pensant qu'à s'élever sur les ruines de son auguste famille, il ne devait pas être surpris de voir les mandarins des provinces imiter cet exemple. L'empereur, changeant de couleur, lui demanda ceux qu'il entendait désigner : Kong-oueï lui montra Yang-fou-kong, placé à son ordinaire près de la porte de la salle pour écouter, & lui dit qu'un sujet qui affectait d'adopter pour fils des gens de mérite, & de leur faire avoir le commandement des troupes ou des gouvernements, devait à juste titre être soupçonné de méditer une révolte.

Yang-fou-kong dit, pour se disculper, que s'il cherchait à s'attacher les commandants des troupes en les adoptant, c'était afin de les exciter à bien servir leur prince & à prendre ses intérêts.

— Si cela était, lui répartit l'empereur, vous leur eussiez donné le nom de ma famille, au lieu du vôtre.

L'eunuque, embarrassé de l'objection, garda le silence.

890. Quoique l'empereur eût conçu le dessein de se défaire de ces intrigants, il n'osa cependant encore rien entreprendre ^{p.005} contre eux, & se contenta de travailler à gagner quelques-uns de ceux que l'eunuque

Histoire générale de la Chine

Yang-fou-kong avoir adoptés pour ses fils ; il leur fit prendre le nom de la famille impériale, & les combla de tant de bienfaits, qu'ils ne pouvaient, sans la plus noire ingratitude, l'abandonner. Comme il savait que Kong-oueï & Tchang-siun étaient mal dans leur esprit, il entretint cette mésintelligence en donnant à Tchang-siun une confiance dont il se repentit.

Tchang-siun devait sa fortune à l'eunuque Yang-fou-kong ; mais voyant sa faveur décliner, il le méprisa. L'empereur qui s'aperçut du refroidissement de Tchang-siun pour l'eunuque, le mit au nombre de ses ministres, & le louait souvent, en le comparant à Sieï-ngan de la dynastie des Tçin & à Peï-tou de celle des Tang.

Li-ké-yong apprenant que Tchang-siun avoir été fait ministre, dit que l'empereur l'avait sans doute choisi sur sa réputation ; mais qu'il connaîtrait dans la suite que c'était un homme dangereux & capable de détruire tout le bien que son maître voudrait faire. Ces paroles rapportées à Tchang-siun le piquèrent au vif.

Après avoir chassé Hé-lien-to de la cour orientale, Li-ké-yong fut assiéger Yun-tchéou. Li-kouang-oueï, gouverneur de Lou-long, accourut à son secours avec trente mille hommes & obligea Li-ké-yong de se retirer. Hé-lien-to & Li-kouang-oueï écrivirent en cour pour obtenir la permission de lui faire la guerre : de son côté Tchu-ouen sollicitait la même permission, & demandait qu'on envoyât un généralissime pour commander toutes les troupes.

Le ministre Tchang-siun, qui en voulait à Li-ké-yong, conseilla à l'empereur de mettre sur pied une puissante armée pour ^{p.006} détruire Li-ké-yong & empêcher les gouverneurs de résister à ses ordres. Tchaotsong fit venir aux environs de Tchang-ngan cent mille hommes, ensuite de quoi, dans un conseil extraordinaire composé de tous les mandarins depuis le quatrième degré en haut, il mit en délibération la guerre contre Li-ké-yong. La plus grande partie des voix se réunit pour la désapprouver ; mais Tchang-siun, qui avait autant à cœur d'abattre

Histoire générale de la Chine

Yang-fou-kong que Li-ké-yong, insista pour qu'elle se fît, & dit que si le feu empereur avait été obligé de quitter la cour, c'étaient les Cha-to qui avaient suscité la guerre qui l'y avait contraint : aujourd'hui que les grands des deux côtés du Hoang-ho demandaient la permission de leur faire la guerre, jamais conjoncture ne serait plus favorable, & que si on voulait lui donner le commandement de l'armée, il répondait de la terminer dans l'espace de quelques mois.

Kong-oueï, son collègue dans le ministère, appuya son sentiment ; mais Yang-fou-kong le combattit, & dit que si les gouverneurs des provinces étaient alors peu soumis, on ne devait l'attribuer qu'à la mauvaise administration, & qu'il ne fallait pas recommencer les troubles, puisque la famille impériale était en paix, & que personne ne se déclarait contre elle.

L'empereur ajouta qu'on devait à Li-ké-yong le rétablissement de la cour, & que si après un si grand service il lui déclarait la guerre, il s'exposerait à être blâmé de tout le monde, surtout n'ayant aucun sujet de se plaindre de sa fidélité. Kong-oueï traita l'action de Li-ké-yong de service passager, & dit que celui que Tchang-siun voulait lui rendre assurerait le trône à son auguste famille. L'empereur voyant ses deux ministres du même sentiment, consentit malgré lui à la guerre, en leur disant que si elle réussit, il leur en laissait toute la gloire ; p.007 mais que si le succès était malheureux, il ne fallait pas en rejeter la honte sur lui : il nomma Tchang-siun général, & lui donna Sun-koueï pour lieutenant.

Tchang-siun, sur le point de partir de Tchang-ngan, dit à l'empereur, en prenant ses ordres :

— Je pars pour aller détruire vos ennemis du dehors, après quoi je viendrai exterminer ceux du dedans.

Yang-fou-kong ayant entendu ces menaces, les prit pour lui, & voulut accompagner Tchang-siun jusqu'à Tchang-lo-po, à douze ly de Tchang-ngan, où, suivant l'usage entre amis, il avait fait préparer une collation : l'eunuque lui présenta une coupe remplie de vin, mais quelques

Histoire générale de la Chine

instances qu'il lui fit, il ne put jamais l'engager à la recevoir. Yang-fou-kong le regardant alors avec un souris moqueur, lui demanda s'il croyait figurer beaucoup à son retour.

— Oui, lui répondit Tchang-siun ; après avoir pacifié l'empire, vous verrez que je sais faire figure.

Ces paroles aigrirent encore davantage l'eunuque contre lui.

A la septième lune, l'armée impériale arrivée à Yn-ti-koan ¹ s'empara de ce passage difficile ; Li-ké-yong assiégeait alors Lou-tchéou ², qui s'était révoltée & s'était donnée à Tchu-ouen. Ce dernier détacha mille chevaux sous la conduite de Ko-tsong-tchéou, avec ordre de forcer, pendant la nuit, un quartier des assiégeants & de se jeter dans la place dont il demanda en même temps à la cour le gouvernement pour Sun-koueï.

Tchang-siun craignant que cette demande ne fût une ruse p.008 de la part de Tchu-ouen, pour l'empêcher de s'en rendre maître, y envoya Sun-koueï avec deux mille hommes au commencement de la huitième lune.

Li-tsun-hiao qui commandait les troupes de Li-ké-yong devant Lou-tchéou, mit en embuscade trois cents hommes de cavalerie une gorge à l'ouest de Tchang-tsé, par où Sun-koueï devait passer : il le fit prisonnier ainsi que Han-koué-fan & les envoya à Li-ké-yong.

Li-ké-yong offrit à Sun-koueï de lui donner la première place après lui dans le gouvernement du Ho-tong, s'il voulait entrer dans son parti.

— Je suis, lui répondit Sun-koueï, un des grands de la première classe à la cour de l'empereur ; j'ai été assez maladroit pour me laisser prendre, & je dois mourir : pourrais-je d'ailleurs me résoudre à servir un gouverneur de province ?

¹ A vingt ly au sud de Ling-ché-hien de Ping-yang-fou du Chan-si.

² Lou-ngan-fou du Chan-si.

Histoire générale de la Chine

Li-ké-yong, piqué de sa réponse, le fit mourir sur-le-champ.

Lorsque Tchu-ouen envoya Ko-tsong-tchéou au secours de Lou-tchéou, il fit en même temps partir un autre détachement considérable pour faire le siège de Tçé-tchéou, où Li-han-tchi commandait au nom de Li-ké-yong. Les assiégeants qui regardaient la perte de Li-ké-yong comme assurée, criaient sans cesse à Li-han-tchi :

— A quoi pensez-vous de suivre le parti de Li-ké-yong ? Tchang-siun assiège actuellement Taï-yuen ; Ko-tsong-tchéou a fait lever le siège de Lou-tchéou ; les Cha-to se cachent de peur de recevoir quelques blessures ; comment espérez-vous échapper à une mort certaine ?

Quelque temps après Li-tsun-hiao parut devant leur camp avec cinq cents cavaliers, tous gens d'élite & vieux soldats qui avaient été témoins de l'insulte faite à Li-han-tchi ; ils leur crièrent :

— Nous sommes tous Cha-to, qui venons ici chercher p.009 quelques blessures ; nous prétendons nous rassasier de votre chair, mais de la meilleure ; amenez-nous les plus gras & les mieux nourris.

Teng-ki-yun, se laissant emporter à son ardeur, sortit des lignes avec une troupe de braves, & se comportant plutôt en soldat courageux qu'en capitaine prudent, il s'avança si fort qu'il fut fait prisonnier dès le commencement de l'action ; ses soldats vivement poursuivis par Li-tsun-hiao jusque dans leur camp, y portèrent le désordre. Li-tsun-hiao, quoique inférieur en nombre, les fit charger, tandis que Li han-tchi les attaquait d'un autre côté : la plus grande partie resta sur la place. Ko-tsong-tchéou ne fut pas plus heureux à Lou-tchéou ; il fut battu par Kang-kiun-li & contraint de se retirer fort maltraité. Tchu-ouen, campé à Ho-yang, apprenant sa défaite, se retira aussi.

A la dixième lune, l'armée impériale, sous les ordres de Tchang-siun, passa la gorge de Yn-ti-koan. Li-ké-yong ne doutant pas que Tchang-

Histoire générale de la Chine

siun, qui n'était pas un grand capitaine, ne prît ce parti, avait envoyé Li-tsun-hiao avec cinq mille Cha-to camper auprès de la ville de Tchao-tchéou ¹.

Han-kien, officier de l'armée impériale, fut avec un détachement assez nombreux insulter de nuit le camp des ennemis ; mais Li-tsun-hiao averti par ses espions, mit en embuscade sur son passage un corps de troupes, & tint le reste de sa division prête à poursuivre les impériaux jusque dans leur camp ; où il prévoyait qu'ils ne manqueraient pas de porter la confusion en se retirant.

La chose arriva comme il l'avait prévue ; Han-kien fut battu ^{p.010} & repoussé jusque dans son camp, où il mit le plus grand désordre. Tchang-siun voulut en vain les rallier ; ils étaient si saisis de frayeur, qu'ils l'abandonnèrent pour la plupart : un grand nombre repassa le Hoang-ho. Ce général & Han-kien se virent contraints de céder & d'aller s'enfermer dans Tçin-tchéou ², où Li-tsun-hiao, qui les poursuivait toujours, les investit. Après trois jours de siège, Li-tsun-hiao dit à ses soldats que Tchang-siun étant ministre & commandant des troupes de la maison de l'empereur, ils n'avanceraient de rien de le faire prisonnier, & qu'il valait mieux lui laisser une porte ouverte pour se retirer. Li-tsun-hiao décampa & fut se poster à cinquante ly plus loin : Tchang-siun & Han-kien en profitèrent pour se sauver.

Li-ké-yong en renvoyant Han-koué-fan, que Li-tsun-hiao avait fait prisonnier avec Sun-koueï, le chargea d'un placet pour l'empereur, conçu en ces termes :

« J'avoue que mon père & moi nous avons reçu beaucoup de bienfaits de l'auguste famille de Votre Majesté ; mais on ne peut pas dire que nous en ayons été ingrats : n'avons-nous pas détruit Pong-hiun, éteint la révolte de Hoang-tsao, arrêté

¹ Hoan-kio-hien de Ping-yang-fou du Chan-si.

² Ping-yang-fou du Chan-si.

la rébellion de Tchu-meï & de Li-yun ? & si Votre Majesté est aujourd'hui sur le trône, n'y avons-nous pas contribué ? Elle me fait un crime d'avoir attaqué Yun-tchéou ; mais combien de gouverneurs n'en ont pas fait plus que moi ? Sans parler des autres, Tchu-ouen lui-même, dont Votre Majesté se sert pour me détruire, n'a-t-il pas insulté Siu-tchéou & Yun-tchéou ? Pourquoi ne lui fait-on pas la guerre comme à moi ? p.011

Maintenant que Tchang-siun est entré à la tête d'une armée sur les terres de mon gouvernement, il m'est impossible de demeurer tranquille spectateur de ses entreprises : j'ai rassemblé une armée de cinq cent mille hommes, composée de Tartares & de Chinois, que je prétends conduire, par le plus court chemin, du côté du fort Pou-tong-koan (r), au-devant de Tchang-siun, résolu de faire contre lui les derniers efforts. Si je suis battu, je consens à ma ruine entière ; mais si je suis vainqueur, monté sur le plus léger de mes chevaux, j'irai me jeter à genoux à la porte du palais de Votre Majesté, & après lui avoir remis les provisions de mon gouvernement, la corde au col, j'irai me livrer entre les mains de la justice, pour attendre la peine que Votre Majesté prononcera contre moi.

On savait déjà à la cour la défaite de l'armée impériale & le mauvais succès qu'avaient eu les troupes de Tchu-ouen à Tçé-tchéou & à Lou-tchéou ; cette nouvelle l'avait remplie de trouble & de consternation, qui augmentèrent encore à la lecture du placet de Li-ké-yong. L'empereur renvoya aussitôt Kong-oueï & Tchang-siun du ministère, & les relégua avec la qualité de gouverneurs dans les villes les plus éloignées.

891. Peu de temps après que Li-ké-yong eut défait l'armée de Tchang-siun, on reçut de lui ce second placet :

« Tchang-siun instruit des différends que j'ai avec Tchu-ouen, & dans la vue de contenter son ambition démesurée, a fait amitié avec lui : sous prétexte de travailler pour la gloire de

Histoire générale de la Chine

vosre auguste famille, il n'a d'autre but que ses propres intérêts. Aujourd'hui, sans emploi ni dignité, on p.012 cherche à me rendre criminel aux yeux de Votre Majesté, & je ne puis paraître en sa présence : j'attends ici dans le Ho-tchong ses ordres ; pour aller me jeter à ses pieds, ou pour retourner dans la province dont j'étais gouverneur.

L'empereur, en réponse à ce placet, renouvela l'ordre par lequel il avait cassé Kong-oueï & Tchang-siun ; il rétablit Li-ké-yong dans tous les emplois qu'il possédait avant cette guerre, & lui fit dire de ne pas venir à la cour, mais de retourner à Tçin-yang.

A la quatrième lune de cette année, on vit une comète qui commença à paraître à l'étoile San-tai, & se perdit dans la constellation Tai-oueï ; on jugea qu'elle pouvait avoir au moins dix tchang ou cent pieds de long.

L'eunuque Yang-fou-kong profita de la disgrâce des deux ministres pour rentrer dans la confiance de l'empereur : il fut fait commandant des gardes, & s'empara d'une grande partie de l'administration ; mais pour n'être plus exposé à un nouveau revers de fortune, il fit donner des gouvernements aux fils qu'il avait adoptés, & des charges d'inspecteurs des troupes à six cents fils adoptifs des autres eunuques, entièrement dévoués à ses intérêts. Maître de tous les emplois, les ministres n'en disposaient plus. Ouang-koueï, oncle maternel de l'empereur, voulant obtenir un gouvernement, fut obligé d'avoir recours à cet eunuque, qui le lui refusa. Ouang-koueï, piqué, le maltraita de paroles en présence de plusieurs grands : Yang-fou-kong, effrayé de son emportement, fut sur-le-champ demander à l'empereur le gouvernement de Kien-nan pour son oncle, & lui en fit expédier les provisions.

Ouang-koueï satisfait partit de la cour sans se méfier de la perfidie de l'eunuque ; mais Yang-fou-kong, sensible à p.013 l'affront qu'il lui avait fait en public, envoya sur les bords du Kiang, à l'endroit où Ouang-koueï devait le passer, des gens travestis en bateliers qui le reçurent dans

Histoire générale de la Chine

leurs barques, & arrivés au milieu de ce grand fleuve, ils l'y précipitèrent avec toute sa suite.

L'empereur fut sensible à la perte de son oncle. Li-chun-tsié, ennemi de Yang-fou-kong & jaloux de l'autorité qu'il s'arrogeait, découvrit sa perfidie. L'empereur le cassa des emplois qu'il avait à la cour, & le nomma inspecteur des troupes à Fong-siang ; Yang-fou-kong feignit une maladie pour se dispenser de partir, & demanda même d'être sans emploi : contre son attente, l'empereur y consentit. Le perfide eunuque, furieux qu'on l'eût pris au mot, fit percer d'un coup de lance au sortir de sa maison celui qui en portait l'ordre. Après cette violence, craignant qu'on ne le fit arrêter, il retint auprès de lui Yang-cheou-sin, homme de guerre, un de ses fils adoptifs, qui assembla dans sa maison une troupe de soldats, résolu de le défendre s'il était attaqué. L'empereur, irrité de son audace, envoya Li-chun-tsié avec main forte pour l'arrêter, & ce prince lui-même sortit de la ville afin de les animer, en cas qu'ils trouvassent de la résistance.

Li-chun-tsié fit investir la maison de l'eunuque, située dans un des faubourgs, où il se faisait un grand commerce. Yang-cheou-sin la défendit si bien, que les soldats rebutés abandonnèrent cette entreprise pour se jeter sur les boutiques des marchands qui appartenaient, pour la plupart, à l'eunuque. Li-chun-tsié, les voyant dispersés, tâcha de les rallier, en leur criant que l'empereur était témoin de leurs actions, & que pour un petit intérêt ils allaient perdre l'estime de leur souverain & les récompenses qu'il ne manquerait pas de leur ^{p.014} donner. Les soldats, abandonnant le pillage, retournèrent assiéger la maison de l'eunuque ; mais Yang-cheou-sin avait profité de leur dispersion pour prendre la fuite avec Yang-fou-kong & toute sa famille du côté de Hing-yuen, où s'étant joints à Yang-cheou-léang, un autre fils adoptif de l'eunuque, ils levèrent des troupes pour faire la guerre à l'empereur, sous prétexte de punir Li-chun-tsié qu'ils accusaient d'abuser des bontés de ce prince & de nuire au gouvernement.

Histoire générale de la Chine

A cette époque mourut Kou-yen-léang, gouverneur de Tong-tchuen ¹ ; l'empereur ayant nommé pour le remplacer Kou-yen-hoeï, son cadet, les ministres lui envoyèrent ses provisions par Song-tao-pi, un des seigneurs de la cour, qui se laissa enlever par Yang-cheou-léang. Ce dernier détacha Yang-cheou-heou, un autre fils adoptif de l'eunuque, avec un corps de troupes pour attaquer Tsé-tchéou ².

Kou-yen-hoeï averti par la cour qu'il allait être attaqué, demanda du secours à Ouang-kien, qui s'était rendu très puissant dans le Ssé-tchuen, & paraissait décidé à l'indépendance. Ouang-kien jugeant l'occasion favorable à ses vues, détacha Hoa-hong avec un corps de troupes, & suivant les instructions secrètes qu'il lui donna & aux principaux officiers qui étaient de cette expédition, ils devaient aussitôt après la défaite de Yang-cheou-heou, se saisir de Kou-yen-hoeï, sur la fin du repas qu'il ne manquerait pas de leur donner en reconnaissance du service qu'ils lui auraient rendu ; mais ce gouverneur, averti du complot, prétexta une maladie pour se dispenser d'assister au festin : de sorte que Hoa-hong, qui n'avait pas p.015 d'ordre d'user d'autre violence, revint sans avoir rien attenté contre ce gouverneur.

Les provinces du midi n'étaient pas moins dans l'agitation que celles de l'occident & du septentrion : Sun-ju s'y était rendu puissant, & tout ce qui était au midi du Hoï-ho jusqu'au Kiang lui obéissait. Peu content de ce degré de puissance, il passa le Kiang pour attaquer Yang-hing-mi jusque dans Siuen-tchéou.

Yang-hing-mi n'avait pas encore mis cette place en état de défense ; cependant, comme il était grand capitaine, il fit bonne contenance, & envoya contre lui, au midi de la rivière Li-chouï, Li-chin-fou, qui lui tua ou prit plus de mille de ses soldats : cet échec obligea Sun-ju de se retirer, d'autant plus qu'il apprit que Tchu-ouen avoir fait proposer à Yang-hing-mi de se liquer avec lui.

¹ Chan-king-fou du Ssé-tchuen.

² Tsé-hien de Tching-tou-fou du Ssé-tchuen.

Pour parer à cette ligue, Sun-ju répandit dans toutes les provinces un manifeste, où il accusait Yang-hing-mi & Tchu-ouen de plusieurs crimes ; & comme s'il eût été en état de les réduire, il annonçait qu'il allait les faire rentrer dans le devoir, & qu'après avoir pacifié les pays de Siuen-tchéou & de Pien-tchéou, il irait à la cour, à la tête de son armée victorieuse, exterminer les scélérats que l'empereur avait à ses côtés, qui étaient la cause des troubles présents. A la suite de la publication de ce manifeste, il fit sortir de Kouang-ling tous les habitants, auxquels il fit passer le Kiang, & mit le feu à la ville, qu'il réduisit en cendres. Il fit aussi passer le Kiang à son armée, & suivant les grandes promesses qu'il avait faites dans son manifeste, il prit la route de Siuen-tchéou, & commença par attaquer Yang-hing-mi, dont il battit plusieurs fois les troupes. Yang-hing-mi pressé, demanda du secours à Tsien-leou, qui lui envoya des troupes & des grains. p.016

892. Quoique fort inférieur en nombre à Sun-ju, Yang-hing-mi disposa ses troupes de manière qu'il lui coupa tous les chemins par où il pouvait recevoir des vivres : l'armée de Su éprouva bientôt la disette, & la maladie y fit de terribles ravages ; alors Yang-hing-mi l'attaqua & la défit presque entièrement ; Sun-ju lui-même fut fait prisonnier par Tien-kiun, qui lui coupa la tête & l'envoya à l'empereur : le reste de ses troupes se soumit, à l'exception de sept mille hommes qui se sauvèrent avec Ma-yn leur commandant.

Yang-hing-mi laissant Tien-kiun pour la garde de Siuen-tchéou, dont il avait demandé à la cour le gouvernement, pour récompenser ce brave officier de la prise de Sun-ju, reprit la route de Kouang-ling qu'il trouva dans l'état le plus déplorable. Avant les dernières guerres, cette ville était la plus belle & la plus riche de l'empire ; le peuple disait communément que Kouang-ling était à la tête, & que Y-tchéou la suivait de près ; mais que depuis que Tsin-yen, Pi-ssé-tou, Sun-ju & Yang-hing-mi y avaient passé avec leurs troupes, à mille ly est & ouest, le pays était comme une chambre qu'on vient de balayer. Yang-hing-mi la fit rebâtir.

Histoire générale de la Chine

A la douzième lune de cette muée, l'astronomie appelée *King-fou-tsong-hiuen* commença à être mise en pratique dans le tribunal des mathématiques, comme la seule qu'on devait suivre désormais.

L'an **893**, Tsai-tchéou, gouverneur de Liu-tchéou, patrie de Yang-hing-mi, chercha querelle à ce prince en faisant détruire les tombeaux de ses ancêtres ; après quoi, sans éclater encore, il envoya demander du secours à Tchu-ouen, en cas que Yang-hing-mi voulût l'attaquer. Tchu-ouen indigné de son action, en fit avertir Yang-hing-mi : ce dernier, furieux de l'outrage, ^{p.017} envoya Li-chin-fou avec l'élite de ses troupes pour en tirer vengeance. Li-chin-fou battit Tsai-tchéou & le tua ; il apporta sa tête à Yang-hing-mi, à qui tous ses officiers conseillaient d'user de représailles sur les tombeaux des ancêtres de ce gouverneur ; mais ce général leur répondit qu'un homme d'honneur ne devait pas faire ce qu'il blâmait dans un autre.

L'empire n'avait jamais été dans un si grand désordre sous la dynastie des Tang. Les gouvernements des provinces étaient devenus la proie du plus fort ; après qu'on s'en était emparé, on en demandait, pour la forme, l'agrément à l'empereur, qui n'osait le refuser, de peur de perdre encore cette ombre de dépendance : le mal était presque universel, & il n'y avait que le pays de la cour où l'on reçût ses ordres absolus, encore fallait-il user de beaucoup de ménagements ; car pour en avoir manqué à l'égard de Li-meou-tchin, l'empereur s'attira une guerre qui mit sa dynastie à deux doigts de sa perte. Li-meou-tchin, officier de guerre dans Fong-siang, avait assez bien servi l'État ; à la mort du gouverneur de cette ville, il demanda de le remplacer, & comme si la chose eût été sans difficulté, il fit les fonctions de gouverneur avant que d'en avoir obtenu l'agrément de la cour, qui ne lui fut pas favorable. L'empereur suivit le conseil de plusieurs grands, qui opinèrent à lui refuser cette place.

Li-meou-tchin, à l'exemple de beaucoup d'autres, se disposa à obtenir par force une récompense qu'il croyait due à ses services. La cour

Histoire générale de la Chine

alarmée, chercha à apaiser un mécontent qui était, pour ainsi dire, à sa porte, en lui donnant un autre gouvernement, mais Li-meou-tchin le refusa & s'obstina à vouloir conserver celui de Fong-siang, qu'on fut enfin obligé de lui accorder. Après en avoir pris possession, fier de l'avoir p.018 emporté sur ceux qui s'y opposaient, il adressa le placet suivant à l'empereur :

« Votre Majesté est sur le trône, & elle n'a pu encore venger la mort de son oncle maternel ! Elle s'est emparée des neuf provinces, & elle n'a pu venir à bout de se défaire de l'eunuque Yang-fou-kong ! Toute occupée à observer les démarches des gouverneurs de l'empire, elle ne fait aucune attention à ceux qui ont raison ou qui ont tort : si elle continue de tenir cette conduite, il sera facile d'ébranler le cœur des troupes, & il est à craindre que les plus fidèles sujets ne suivent le mauvais exemple. Sans doute que Votre Majesté ne prévoit pas le danger, ou qu'elle ne s'occupe point à chercher les moyens de le prévenir ? Que deviendra-t-elle quand le mal sera arrivé, & peut-elle ne pas y penser sérieusement ?

Choqué de l'insolence de ce placet, l'empereur résolut de lui faire la guerre, & ordonna à Tou-yang-neng de tout disposer. Ce ministre tâcha de le détourner de ce dessein, en lui disant qu'à son avènement au trône, il avait trouvé l'empire dans une étrange confusion, & qu'il n'était pas encore tranquille : il lui représenta que Li-meou-tchin était, pour ainsi dire, aux portes de son palais, & qu'en le forçant à se révolter, un seul échec pouvait tout perdre.

L'empereur lui répondit qu'il ne verrait pas tranquillement l'audace avec laquelle on méprisait ses ordres, & qu'il voulait faire un exemple de Li-meou-tchin. Comme il chargeait Tou-yang-neng seulement du soin de faire des provisions pour les troupes, ce ministre ajouta que puisqu'il était décidé à la guerre, il était à propos d'assembler les grands pour les consulter.

Histoire générale de la Chine

— Vous êtes mon premier ministre, lui dit l'empereur ; p.019
c'est sur nous deux que doit tomber tout le fardeau du
gouvernement, il ne faut pas que vous vous déchargiez sur les
autres de ce qu'il y a de plus pénible dans votre emploi.

Tou-yang-neng n'insista plus, & fut s'enfermer dans le tribunal des
ministres, où il demeura un mois entier sans sortir, occupé à examiner
les moyens les plus sûrs de réussir dans cette entreprise, & d'en prévenir
les inconvénients : mais Tsouï-tchao-oueï, aussi ministre d'État, trahit sa
confiance ; il servait d'yeux & d'oreilles à ceux qu'on prétendait punir, &
il les informait si exactement, qu'ils savaient tous les soirs ce qu'on avait
résolu dans la journée.

Li-meou-tchin, profitant de ces avis, envoya secrètement des
centaines & des mille de ses gens, qui, s'étant rassemblés, firent avertir
les deux ministres Tsouï-tchao-oueï & Tching-yen-tchang, qui, sous
prétexte de quelque affaire, se rendirent au marché, où les rebelles les
arrêtèrent, & leur demandèrent raison du dessein qu'on avait de faire la
guerre à Li-meou-tchin : ils répondirent qu'ils l'ignoraient, & que
l'empereur n'avait chargé de cette affaire que le premier ministre. Le
peuple, ameuté par quelques-uns de ces séditeux, poursuivit à coups de
pierre ces deux ministres, qui prirent la fuite.

Cette action hardie irrita encore davantage l'empereur, qui en fit
rechercher les auteurs ; plusieurs furent mis à mort par les mains de la
justice, & afin de faire connaître à tout le monde qu'il était résolu de
châtier le rebelle, il nomma Li-ssé-tchéou, prince de Tan, pour
commander son armée contre Li-meou-tchin : elle était de trente mille
hommes, dont la plupart étaient des jeunes gens tirés des boutiques des
marchands, qui n'avaient jamais fait la guerre. Li-ssé-tchéou les
conduisit à p.020 Hing-ping, où il les fit camper. Li-meou-tchin, qui s'était
joint à Ouang-hing-yu, avait au contraire une armée de soixante mille
hommes, toute composée de vieux soldats qui s'étaient battus cent fois ;

Histoire générale de la Chine

aussi dès qu'ils approchèrent de Hing-ping, l'armée impériale au lieu de se disposer à se battre ne pensa qu'à fuir.

Li-meou-tchin, profitant de leur frayeur, s'avança jusqu'à San-kiao, qu'il emporta sans beaucoup de peine : il vint ensuite camper à Lin-kao-y, fort près des murs où il rangea son armée en bataille, & jeta l'épouvante dans cette ville. Li-meou-tchin écrivit alors un placet à l'empereur, à la vérité plus respectueux que le premier ; mais il demandait la mort de Tou-yang-neng d'une manière à ne pas être refusé. A la lecture de ce placet, Tou-yang-neng dit à l'empereur, avec beaucoup de tranquillité :

— Je l'avais prévu, le mal est fait ; je m'offre pour victime, si ma mort peut le réparer : vous ne devez point hésiter à me sacrifier ; votre propre sûreté en dépend.

L'empereur, les larmes aux yeux, lui dit :

— Je vois bien qu'il faut nous séparer.

Il le nomma le même jour gouverneur de Ou-tchéou ¹ ; & comme Li-meou-tchin ne paraissait pas encore satisfait, il envoya Tou-yang-neng à Leï-tchéou ² en qualité de simple lieutenant du gouverneur.

Cependant Li-meou-tchin restait toujours devant Lin-kao-y ; & comme l'empereur lui en fit demander la raison, il répondit, d'une manière assez brusque, qu'il se retirerait lorsqu'il apprendrait par une voie sûre la mort de Tou-yang-neng. Ce ministre, le voyant acharné contre lui, prit du poison & p.021 termina ainsi ses jours par une générosité peu commune afin de procurer la paix à son prince : alors Li-meou-tchin se retira.

Au commencement de l'an **894**, il vint à la cour, accompagné d'une armée qu'il fit camper hors de la ville, & il y entra suivi de peu de

¹ Dans le Tché-kiang.

² Dans le Kouang-tong.

Histoire générale de la Chine

monde, pour renouveler sa soumission à l'empereur : quelques jours après il reprit le chemin de son gouvernement.

Aussitôt qu'il y fut arrivé, voulant donner des preuves de son zèle pour le service de son souverain, il se prépara à faire le siège de Lang-tchéou, où l'eunuque Yang-fou-kong s'était retiré avec plusieurs de son parti. Il prit en effet cette ville ; mais l'eunuque lui aurait échappé, si Han-kien, qui le poursuivait, ne l'eût atteint : il l'envoya sous une escorte sûre à l'empereur, qui le condamna à subir la peine encourue par les rebelles.

L'empereur aurait pu facilement réduire Li-meou-tchin en se servant de Li-ké-yong ; mais la raison qu'il était étranger & les impressions défavorables que les ennemis de ce grand homme cherchaient à donner de lui, firent suspecter sa fidélité. Le zèle de ce sujet fidèle n'aurait pas même eu besoin d'être excité par un ordre, & il serait venu volontairement combattre les ennemis de son souverain, si ce prince n'eût soutenu un fils rebelle qui avait pris les armes contre son père.

Li-ké-yong avait deux fils adoptifs, nommés, Li-tsun-hiao & Li-tsun-tsin, peu unis ensemble ; Li-tsun-hiao prétendait que ses services & ses belles actions devaient lui mériter la préférence sur Li-tsun-tsin, qui était le plus chéri : il résolut de le tuer. Son dessein ayant éclaté, pour se soustraire au châtement qu'il méritait, il eut recours à Ouang-jong & à Tchu-ouen, deux ennemis déclarés de son père, & adressa un placet ^{p.022} à l'empereur, par lequel il lui offrait sa personne & les trois tchéou qu'il avait sous ses ordres. Il lui demandait en même temps la permission de se joindre à Tchu-ouen & à Ouang-jong pour faire la guerre à Li-ké-yong, qu'il ne regardait plus comme son père. La cour fomenta imprudemment son mécontentement, & lui fit expédier les provisions de gouverneur de ces trois tchéou.

Li-ké-yong, indigné de l'ingratitude de Li-tsun-hiao, fut assiéger Hing-tchéou (1), un des trois tchéou dont il venait d'être fait gouverneur. Ouang-jong lui fit dire de se retirer, sinon qu'il tomberait sur lui. Li-ké-

Histoire générale de la Chine

yong, plus irrité, abandonna le siège de Hing-tchéou, pour marcher contre Ouang-jong lui-même, qu'il battit à plates coutures, & à qui il enleva la ville de Tsing-king. Revenant sur ses pas, il reprit le siège de Hing-tchéou, où Li-tsun-hiao s'était enfermé, persuadé qu'on ne pourrait l'y forcer : en effet, il la défendit avec tant de bravoure, qu'après plus de deux mois de siège Li-ké-yong, ne se trouvant guère plus avancé que le premier jour, changea le siège en blocus, afin de le prendre par famine. Il fit travailler à un fossé de circonvallation, défendu par un parapet de maçonnerie ; mais Li-tsun-hiao venait chaque jour fondre sur les travailleurs & détruisait ce qu'ils avaient fait, de manière que Li-ké-yong désespérait presque d'en venir à bout.

Voyant ses travailleurs troublés & harcelés, il imagina de faire dire à Li-tsun-hiao par Yuen-fong-tao, un de ses officiers qui avait eu de grandes liaisons avec lui, qu'il n'attendait pour s'en retourner à Tçin-yang que d'achever l'ouvrage qu'il avait commencé, & que ce qu'il laisserait d'officiers à ce blocus ^{p.023} n'étaient pas capables de lui tenir tête ; qu'il savait par expérience combien il était facile de combler le fossé, & qu'il était de son intérêt de le laisser achever.

Li-tsun-hiao ne sentit point le piège, & laissa à Li-ké-yong la liberté de donner la plus grande solidité à son ouvrage. Le parapet, défendu par un fossé large & profond, valait des murailles bien fortifiées. Li-tsun-hiao connut alors qu'on l'avait trompé, & se repentit d'avoir été si crédule ; cependant il ne se rendit pas, & tint encore plan d'un mois jusqu'à ce que les vivres lui manquèrent. Se voyant sans espérance d'être secouru, persuadé qu'en considération de ses services passés il pourrait obtenir son pardon, il vint, dans la posture la plus humiliante, se jeter entre les mains de Li-ké-yong, qui le fit mettre sous bonne garde, & détacha en même temps un corps de troupes pour s'emparer de la ville.

Le crime de Li-tsun-hiao était manifeste ; mais comme c'était un officier du premier mérite, Li-ké-yong différa sa mort de quelques jours, espérant que les officiers demanderaient sa grâce : il parut que la

pensée ne leur en vint même pas ; ainsi il lui fit subir la peine qu'il avait méritée par sa rébellion.

Pendant que Li-ké-yong était occupé au siège de Hing-tchéou, Li-kouang-heou, gouverneur de You-tchéou ¹, était sur les limites du Ho-tong faire plusieurs courses ², auxquelles Li-ké-yong ne s'était pas beaucoup opposé ; mais le siège fini, il marcha contre lui à la tête d'une puissante armée, & l'obligea de fuir jusqu'auprès de Ou-tchéou ³, où il le défit ^{p.024} entièrement & se rendit maître de la ville. Il vint ensuite faire le siège de Sin-tchéou ⁴, & battit les troupes que Li-kouang-heou envoyait au secours de cette place, dont il s'empara : après quoi il détacha la plus grande partie de sa cavalerie tartare pour aller chercher Li-kouang-heou, qui à son approche s'enfuit du côté de Tsang-tchéou. Lou-yen-oueï, gouverneur de cette ville, ne voulant pas s'attirer Li-ké-yong sur les bras, envoya contre Li-kouang-heou des troupes, qui le battirent & le tuèrent. La victoire de Lou-yen-oueï rendit Li-ké-yong maître de la province de You-tchéou.

895. Tandis que l'empereur se croyait paisible à la cour, Ouang-hing-yu, Li-meou-tchin & Han-kien, suivis chacun de quelques mille hommes, vinrent jusqu'à Tchang-ngan qu'ils remplirent d'épouvante ; la plus grande partie du peuple prit la fuite. L'empereur sortit hors des murs, accompagné de tous ses gardes, pour les attendre : s'étant approchés de lui, ces trois officiers rangèrent en ordre leurs soldats armés de cuirasses & se mirent à genoux. Ce prince leur demanda pourquoi ils venaient sans être mandés.

Ouang-hing-yu & Li-meou-tchin, tremblants & le corps tout en sueur, ne purent répondre ; mais Han-kien, plus audacieux, dit qu'ils venaient réformer la cour ; que le tribunal intérieur des eunuques & celui des

¹ Le Pé-tché-li.

² Le Chan-si.

³ Suen-hoa-fou du Pé-tché-li.

⁴ Pao-ngan-tchéou dans le district de Suen-hou-fou.

Histoire générale de la Chine

ministres du dehors travaillaient de concert à détruire l'empire, surtout par la guerre que Oueï-tchao-tou voulait faire dans le Ssé-tchuen : il ajouta que tout le monde voyait avec chagrin Li-ki occuper la place de premier ministre, & qu'il fallait le faire mourir. Enfin, continuant sur le même ton, il proposa à l'empereur des ^{p.025} conditions dures, auxquelles ce prince se vit obligé de souscrire.

De retour de son expédition de You-tchéou, Li-ké-yong instruit de l'insulte que ces trois gouverneurs avaient faite à l'empereur, lui dépêcha le même jour un courrier avec un placet, dans lequel il disait qu'il allait assembler ses Tartares, & que la lune suivante il passerait le Hoang-ho à leur tête, pour le délivrer de ces rebelles.

Ces trois gouverneurs n'avaient pris la résolution de venir à Tchang-ngan, qu'après une longue conférence qu'ils avaient tenue pour détrôner Tchao-tsong, & mettre à sa place Li-pao, prince de Ki ; mais ils changèrent de dessein en apprenant que Li-ké-yong venait à eux : alors Ouang-hing-yu & Li-meou-tchin laissèrent chacun deux mille hommes pour la garde de Tchang-ngan, & retournèrent de même que Han-kien dans leurs gouvernements.

Après avoir passé le Hoang-ho, Li-ké-yong répandit un manifeste, dans lequel il mettait au jour l'indignité de ces trois gouverneurs envers leur souverain, les meurtres des grands & les désordres qu'ils avaient commis à la cour : il invitait les fidèles sujets des Tang de leur courir sus, pour en faire une punition exemplaire. Ce manifeste remplit de consternation ces trois gouverneurs.

Li-ké-yong prit en passant Kiang-tchéou, & fit mourir Ouang-hiao qui en était gouverneur. A son arrivée dans le Ho-tchong, Ouang-ko se joignit à lui ; Ouang-hing-yo, frère de Ouang-hing-yu, abandonna Tong-tchéou & s'enfuit. Ouang-hing-ché, leur cadet, capitaine des gardes de l'empereur, consterné de l'approche de Li-ké-yong, proposa à ce prince d'abandonner la cour & de se retirer à Pin-tchéou. Lo-tsiuen-koan voulait qu'il choisît plutôt Fong-siang : ^{p.026} l'empereur leur dit qu'il ne fallait rien

Histoire générale de la Chine

précipiter, & il leur recommanda de tenir leurs troupes en état. Cette réponse ne les satisfaisait point ; Li-ki-pong, fils adoptif de Li-meou-tchin, revint plusieurs fois à la charge pour déterminer l'empereur à se retirer à Fong-siang, & Lieou-king-siuen, collègue de Ouang-king-ché, insistait pour Pin-tchéou, contre le sentiment de Kong-oueï & des officiers affectionnés à la famille impériale, qui s'opposaient à ce que ce prince s'éloignât de Tchang-ngan.

Sur le soir même, Ouang-hing-yo étant arrivé dans la capitale, tous ceux du parti des trois gouverneurs se joignirent à lui & s'avancèrent tambours battants pour obliger l'empereur à sortir de Tchang-ngan ; au bruit qu'ils firent, Tchao-tsong jugea qu'il y avait du trouble dans la ville & monta sur une tour d'où il vit venir Li-yun suivi de ses soldats pour le défendre.

Li-ki-pong, à la tête des troupes de Fong-siang attaqua Li-yun qui eut du dessous, & comme les flèches pleuvaient sur la tour où était l'empereur & que quelques-unes percèrent même ses habits, on le fit descendre pour le conduire auprès de Li-yun, que Li-kiu-ché vint joindre avec les troupes qu'il commandait.

Dans ce moment les rebelles répandirent le bruit que Ouang-hing-yu & Li-meou-tchin arrivaient. Dans la crainte que ces deux gouverneurs n'en vinssent à quelque extrémité, l'empereur, escorté par Li-yun & Li-kiu-ché, se fit conduire à Ché-men-tchin & abandonna sa capitale.

Li-ké-yong, informé de cette révolte, envoya aussitôt un détachement investir Hoa-tchéou, dont Han-kien était gouverneur, & il se rendit lui-même peu de temps après devant ^{p.027} cette place. Han-kien montant sur les remparts, lui demanda quelle insulte il lui avait faite pour le venir attaquer.

— Un grand de l'empire, qui devrait donner l'exemple, a-t-il pu, lui dit Li-ké-yong, manquer comme vous à son souverain ?

Li-ké-yong, averti que les troupes de Pin-tchéou & de Ki-tchéou venaient chercher l'empereur, fut camper à Oueï-kiao, d'où il détacha

Histoire générale de la Chine

trois mille cavaliers pour aller à Ché-men-tchin renforcer la garde de l'empereur. Il fit encore partir Li-tsun-sin avec Li-tsun-chin, qui se joignirent à Li-ssé-hiao & attaquèrent un corps de troupes de Ouang-hing-yu, commandé par Li-yuen : ils le forcèrent, & firent prisonnier Ouang-ling-tao avec plusieurs autres officiers qu'ils conduisirent à Ché-men-tchin.

Li-meou-tchin, voyant que les choses prenaient une mauvaise tournure, ne trouva point de meilleur expédient pour se tirer d'affaire, que de désavouer la part qu'il avait eue aux derniers troubles de Tchang-ngan : il fit couper la tête à Li-ki-pong, son fils adoptif, comme un des auteurs de la sédition, & l'envoya à l'empereur avec un placet qui ne respirait que le regret de ce qui s'était passé & des protestations de la plus grande soumission. Il dépêcha en même temps un de ses officiers à Li-ké-yong, offrant de se joindre à lui pour redonner la paix à la Chine. L'empereur fit dire à Li-ké-yong qu'il pardonnait à Li-meou-tchin, & qu'il ne devait faire aucune difficulté de se joindre à lui contre Ouang-hing-yu.

Li-ké-yong envoya Li-tsun-hiu son fils, âgé seulement de onze ans, pour sa réponse à la cour. L'empereur, frappé de sa physionomie heureuse, dit que cet enfant serait un jour un des plus solides piliers de l'empire, & lui adressant ensuite la parole :

— Souvenez-vous, lui dit-il, lorsque vous serez ^{p.028} en âge de la servir, d'être toujours fidèle à ma famille.

Li-ké-yong invitait l'empereur à revenir à Tchang-ngan ; mais comme dans les derniers troubles Li-ki-pong avait mit le feu au palais, & qu'on n'avait pas eu le temps de le réparer, ce prince logea dans le tribunal des ministres.

Ouang-hing-yu pressé d'un côté par Li-tsun-sin qui avait battu ses troupes, commandées par Ouang-hing-yo & Ouang-hing-ché ses deux frères, & de l'autre par Li-ké-yong lui-même qui l'avait forcé dans son camp, fut s'enfermer dans Pin-tchéou. Voyant qu'il ne pouvait échapper, il chercha à se tirer d'affaire & s'excusa d'avoir eu part à l'insulte faite à

Histoire générale de la Chine

l'empereur, qu'il rejeta sur Li-meou-tchin & Li-ki-pong : il fit même dire à Li-ké-yong que s'il se retirait, il irait aussitôt se jeter aux pieds de l'empereur la corde au col ; mais Li-ké-yong lui répondit qu'il avait ordre de son souverain de lui amener enchaînés trois sujets qui l'avaient traité indignement, & que Ouang-hing yu lui-même était un des trois. Comme il n'avait cherché qu'à amuser Li-ké-yong & à gagner du temps, il profita de la nuit pour se sauver avec ses troupes : les assiégeants ne s'aperçurent de son évasion que quand il fut éloigné. Cependant ses propres soldats, voyant son parti ruiné, le tuèrent & vinrent offrir sa tête à l'empereur qui leur pardonna leur révolte.

La fin de cette guerre fut due au zèle & à la bravoure de Li-ké-yong. L'empereur le créa prince de Tçin & du premier ordre. Il récompensa aussi Li-tsun-sin, Li-han-tchi, Ko-yu, & tous les autres officiers suivant leur rang & leurs services.

Li-ké-yong était prompt, bouillant & facile à émouvoir : le seul Ko-yu savait modérer ses emportements & obtenait de lui tout ce qu'il voulait. Lorsqu'il le voyait irrité, avec raison, ^{p.029} contre quelqu'un de ses officiers, il approuvait sa colère ; mais le ramenant peu à peu à la douceur, il obtenait le pardon du coupable. Quand Li-ké-yong avait tort, sans le heurter de front, il lui faisait sentir adroitement sa promptitude : cette conduite prudente lui avait gagné sa bienveillance & son estime. Tchu-ouen tenta en vain de les brouiller ensemble ; ses démarches ne remirent qu'à mettre Ko-yu plus avant dans ses bonnes grâces.

Li-ké-yong fit proposer à la cour d'achever d'éteindre la révolte des trois gouverneurs par la destruction de Li-meou-tchin. L'affaire ayant été agitée dans un conseil secret, la plupart étaient d'avis de profiter de ces premiers succès ; mais quelques-uns ayant représenté qu'en détruisant Li-meou-tchin ce serait rendre les Tartares Cha-to & Li-ké-yong trop puissants, l'empereur adopta ce dernier sentiment & remercia Li-ké-yong de son zèle pour son service : il lui fit dire que Ouang-hing-yu, comme le plus coupable des trois, étant mort, & que Han-kien & Li-meou-tchin

Histoire générale de la Chine

ayant reconnu leur faute, & ne s'étant plus écartés de la soumission qu'ils lui devaient, il ne fallait songer qu'à tranquilliser le peuple en cessant toute hostilité.

Li-ké yong jugea par la réponse de l'empereur qu'il se défiait de lui ; il s'en plaignit même à l'officier qu'on lui avait envoyé, & assura qu'on ne devait pas compter sur une paix durable dans le Koan-tchong, tant que Li-meou-tchin serait en état de recommencer la guerre.

Arrivé dans son gouvernement, Li-ké-yong reçut un second ordre, par lequel l'empereur le dispensait de venir à la cour s'acquitter du devoir commun à tous les gouverneurs des provinces. Ses officiers en murmurèrent hautement. Ko-yu s'apercevant que leur mécontentement pouvait indisposer ^{p.030} Li-ké-yong contre eux, prit la parole & dit que l'empereur, après tant de troubles, n'était pas encore tranquille à la cour : il ajouta que le devoir d'un fidèle sujet ne consistait pas à approcher de son souverain, mais à le servir dans l'occasion & à ne point s'épargner pour ses intérêts.

Li-ké-yong répondit, en souriant, que si Ko-yu lui-même n'approuvait pas qu'il allât à la cour, il ne devait pas trouver mauvais qu'on l'en eût dispensé, & il écrivit à l'empereur qu'il ne ferait aucune démarche sans ses ordres. Tchao-tsong fit voir à tous ses grands ces dépêches, qui causèrent une joie universelle dans la capitale, où l'on était persuadé que tous les gouverneurs, même ceux qui paraissaient les plus fidèles, avaient peu à cœur les intérêts de la famille impériale, & ne pensaient qu'à s'élever sur ses ruines.

La crainte de ses armes, beaucoup plus que la reconnaissance du service qu'il venait de rendre en dissipant la révolte des trois gouverneurs, avait procuré à Li-ké-yong le titre de prince : plusieurs briguaient aussi cette dignité, mais ils essayèrent des refus. Tong-tchang, gouverneur de Yueï-tchéou ¹, à l'exemple des autres

¹ Le Tché-kiang, au sud de la rivière Tsien-tang-kiang.

Histoire générale de la Chine

gouverneurs, s'y était agrandi, sans cependant s'écarter de la soumission qu'il devait à l'empereur : il crut, dans les circonstances critiques où se trouvait l'empire, pouvoir aspirer à quelque chose de plus que d'être simple gouverneur, & demanda d'être fait prince de Yueï. Sensible au refus qu'on lui en fit, il dit assez hautement que l'empereur voulait l'obliger à être méconnaissant de ses bienfaits. Des flatteurs, dont les grands sont toujours environnés, lui dirent que si on ne voulait pas qu'il fût prince, ^{p.031} il n'était peut-être pas si difficile de devenir empereur. Son silence leur persuada que cette idée le flattait : ainsi dans l'espérance de s'élever eux-mêmes, ils engagèrent le peuple à aller en foule le presser de se déclarer empereur & l'assurer qu'il ne voulait point d'autre souverain.

Cette démarche du peuple fit sur l'esprit de Tong-tchang tout l'effet que les flatteurs en attendaient : il pensa sérieusement à prendre le titre d'empereur ; mais, avant que de le faire, il voulut sonder ses officiers, & il les assembla pour mettre l'affaire en délibération.

Hoang-kiaï, son lieutenant, lui représenta que quoique la dynastie des Tang fût considérablement déchue de son premier éclat, il ne paraissait cependant pas que le Tien l'eût rejetée, ni que l'empire voulût un autre maître : il lui dit que s'étant élevé, pour ainsi dire, de la poussière à une grande fortune, les bienfaits qu'il avait reçus de l'empereur le mettaient en état d'aspirer aux dignités de général & de ministre. Il ajouta que n'ayant rien à désirer quant aux richesses, il avait tort de s'exposer lui & sa famille à perdre ces avantages, & à se faire détruire entièrement. Ou-leao & Tchang-souï lui donnèrent les mêmes conseils ; ce dernier ajouta que, quoiqu'il y eût six tchéou dans la partie du Tché-kiang qui composait son gouvernement, il doutait fort que tous voulussent le reconnaître pour leur souverain : il lui demanda s'il voulait se rendre la fable de l'empire, en se trouvant réduit à n'avoir, pour soutenir sa dignité, que la seule ville mal peuplée où il commandait.

Histoire générale de la Chine

Tong-tchang qui avait pris son parti, piqué de leur opposition, rompit l'assemblée : Hoang-kiaï, Ou-leao & Tchang-souï furent arrêtés par ses ordres & mis à mort avec leurs ^{p.032} familles : il prit ensuite le titre d'empereur, & le fit publier dans toute l'étendue de son gouvernement.

Tsien-lieou, qui avait quelque crédit sur son esprit, l'exhorta à se désister de cette téméraire entreprise ; mais n'ayant pu rien obtenir, il quitta son service & avertit l'empereur de sa révolte. L'empereur cassa Tong-tchang de tous ses emplois & le déclara rebelle : il donna son gouvernement à Tsien-lieou pour récompense de sa fidélité, avec ordre aux gouverneurs voisins de l'aider, & de lui donner tous les secours qu'il leur demanderait pour éteindre cette révolte.

Après avoir rassemblé une armée bien composée, Tsien-lieou qui connaissait Tong-tchang, ne voulut pas lui faire l'honneur de l'attaquer en personne ; il envoya un détachement considérable, sous les ordres de Kou-tsiuen-ou, investir Yueï-tchéou ¹. Tong-tchang sortit à la tête de toutes ses troupes pour lui livrer bataille : il fut battu & contraint de se retirer en grand désordre dans la ville, que Kou-tsiuen-ou assiégea aussitôt. Tong-tchang effrayé, croyant se tirer de sa fausse démarche où il s'était engagé, lui fit dire qu'il renonçait au titre d'empereur.

896. Kou-tsiuen-ou, après s'être saisi de tous les dehors de la ville, fit courir le bruit qu'il venait de recevoir de la cour la grâce de Tong-tchang, à condition qu'il se retirerait simple particulier & sans emploi à Lin-ngan ². Ce rebelle, trop crédule, vint sans hésiter se remettre entre les mains de Kou-tsiuen-ou, qui lui fit couper la tête, en disant qu'un sujet qui manquait de fidélité à son maître ne méritait pas qu'on eût ^{p.033} de la bonne foi à son égard. Il entra ensuite dans la ville, où il trouva cinq cents chambres de dix pieds de large sur vingt de profondeur remplies de soie & d'argent : il tira des greniers près de trois millions de mesures de grains, du poids de cent livres chacune. Il fit distribuer

¹ Chao-hing-fou.

² Lin-ngan de Hang-tchéou du Tché-kiang.

Histoire générale de la Chine

l'argent & les soieries à ses officiers & à ses soldats, & les grains au peuple que Tong-tchang avait réduit à une misère extrême.

Après la défaite de Sun-ju, Yang-hing-mi s'était rendu si puissant, qu'il n'aspirait à rien moins qu'à l'indépendance : il savait que Tong-tchang n'était pas capable de l'empêcher de venir à bout de son dessein, & que le titre d'empereur qu'il avait pris n'y apporterait aucun obstacle ; il jugea cependant qu'il pourrait lui être de quelque utilité, & il lui fit dire que dans peu il lui enverrait un puissant secours. Dans cette vue, il s'approcha de Sou-tchéou pour en faire le siège ; & comme il avait gagné Lou-yng, un des principaux officiers de cette place, à peine l'eut-il investie qu'il y fut introduit.

Tching-ki, qui en était gouverneur, fut fait prisonnier ; Yang-hing-mi fit la visite de sa maison, où il ne trouva que quelques cartes géographiques & des remèdes pour les malades : il le loua de son désintéressement, & conçut pour lui une si grande estime, qu'il chercha à l'attirer dans son parti, en lui offrant la place de général de sa cavalerie.

— Toute ma famille est entre les mains de Tsien-lieou, répondit Tching-ki ; je viens de perdre Sou-tchéou, & je n'ai pas eu le bonheur de mourir pour sa défense : après cette disgrâce puis-je ambitionner de m'élever & de devenir riche ? je dois n'avoir d'autre pensée que celle de mourir pour sauver la vie à mes parents.

Au même instant il tira son sabre, & s'en serait coupé le col si Yang-hing-mi ne lui eût arrêté le bras.

p.034 A l'approche de Yang-hing-mi, Tsien-lieou avait fait dire à Kou-tsiuen-ou de se tenir prêt à le venir joindre, pour aller au secours de Sou-tchéou. Kou-tsiuen-ou avait répondu que la racine du mal étant dans Yueï-tchéou, il ne fallait pas abandonner le siège de cette ville sur le point de s'en rendre maître, & qu'il valait mieux attendre pour marcher contre Yang-hing-mi qu'elle fût prise ; l'événement prouva que

Histoire générale de la Chine

c'était le meilleur parti : ils ne seraient pas arrivés à temps pour secourir Sou-tchéou, qui fut enlevée par la trahison de Lou-yng presque aussitôt qu'elle avait été assiégée.

Malgré ses forces supérieures & la défaite entière de Tong-tchang, Yang-hing-mi se contenta de la conquête de Sou-tchéou, & ne voulut pas s'engager plus avant, dans la crainte qu'on ne vînt l'attaquer dans le Hoai-nan, où il prétendait établir sa puissance. La démarche qu'il avait faite de reconnaître Tong-tchang pour empereur & d'aller à son secours, avait révolté contre lui tous les sujets affectionnés à la famille impériale : il était assez mal avec Tchu-ouen, un des plus puissants gouverneurs de l'empire, & il avait sur ses limites Ma-yn, gouverneur de Tan-tchéou ¹, qui venait d'être élevé par l'empereur au poste de commandant de toutes les troupes du Hou-nan.

Ma-yn ayant ramassé sept mille hommes des débris de l'armée de Sun-ju, s'était rangé sous les drapeaux de Lieou-kien-fong, gouverneur de Tan-tchéou, qui lui avait donné un des premiers emplois dans ses troupes : il le nomma ensuite général de l'armée qu'il envoya assiéger Tchao-tchéou ².

^{p.035} Tandis qu'il était occupé au siège de cette place, les soldats restés à Tan-tchéou, mécontents de Lieou-kien-fong & excités par Tchinchén, dont ce gouverneur avait débauché la femme, prirent les armes & le tuèrent ; ensuite de quoi ils choisirent pour le remplacer Tchang-ki, commandant de la cavalerie. Celui-ci s'excusa d'accepter ce poste, & leur conseilla de jeter plutôt les yeux sur Ma-yn. Les officiers de la place députèrent en conséquence un d'entre eux pour aller chercher Ma-yn, qu'ils saluèrent à son arrivée comme leur gouverneur, malgré la répugnance qu'il témoignait.

¹ Tchong-cha-fou du Hou-kouang.

² Pao-king-fou du Hou-kouang.

Histoire générale de la Chine

Après qu'il eut pris possession de son gouvernement, Ma-yn écrivit à l'empereur pour lui rendre compte de ce qui s'était passé à Tan-tchéou & lui demander son agrément : l'empereur, satisfait de sa soumission dans un temps où les autres gouverneurs en marquaient si peu, lui fit expédier ses provisions, auxquelles il ajouta celles de commandant général de toutes les troupes du Hou-nan.

Avec les forces dont ces deux emplois mettaient Ma-yn à même de disposer, il semblait qu'il aurait dû moins craindre Yang-hing-mi qu'auparavant ; cependant il fit proposer à Kao-yu de l'aider à le gagner par des présents. Kao-yu lui répondit :

— Yang-hing-mi est depuis longtemps votre ennemi, vous ne sauriez en douter ; quand vous lui donneriez des millions, croyez-vous le faire entrer dans vos intérêts ? Je suis persuadé que cette démarche ne servirait qu'à le rendre plus fier à votre égard, & peut-être plus hardi à vous chercher querelle. Si, n'imitant pas vos voisins, vous vous comportez envers l'empereur comme un fidèle sujet, si vous traitez en père les peuples de votre gouvernement, si vous êtes soigneux à exercer vos soldats & à approvisionner vos ^{p.036} magasins d'armes & de grains, qui osera vous attaquer ?

L'empereur ne fut pas longtemps en paix à Tchang-ngan ; Li-meou-tchin & Han-kien, ces deux hommes inquiets, ne surent pas plus tôt Li-ké-yong dans sa province, qu'ils commencèrent à retrancher une partie du tribut qu'ils devaient à l'empereur ; ils lui écrivirent même d'un style qui ressentait plus le maître que le sujet.

Depuis son retour de Ché-men-tchin à Tchang-ngan, l'empereur avait fait des préparatifs & pensait à punir l'audace de ces deux gouverneurs ; il avait levé quelques dizaines de mille hommes, dont il avait donné le commandement à Li-kiaï-pi, prince de Yen, & à d'autres princes de sa famille : Li-meou-tchin prit de là occasion de se plaindre ; il écrivit à l'empereur que sans aucun grief contre lui, il levait une armée dans le

dessein de lui faire la guerre ; & pour prouver son innocence, il lui demandait la permission de venir à la tête de ses troupes se jeter à ses pieds & se justifier, se soumettant à toutes les peines qu'on voudrait lui infliger s'il était trouvé coupable. L'empereur ordonna à Li-ssé-tchéou, prince de Tan, d'empêcher Li-meou-tchin de venir à Tchang-ngan : Li-ssé-tchéou le rencontra bientôt & fut battu.

Cet échec consterna la capitale : Li-kiaï-pi, prince de Yen, était d'avis d'abandonner le Ho-tchong & de transférer la cour à Tai-yuen, dans le gouvernement de Li-ké-yong, qui avait marqué tant de zèle & de fidélité pour la famille impériale. L'empereur y consentit d'abord ; mais étant arrivé au nord de la rivière Oueï-chouï, il reçut un placet de Han-kien, qui l'invitait à se rendre à Hoa-tchéou : ce prince lui fit dire de venir plutôt le rejoindre pour des affaires importantes.

p.037 Dès la première audience, Han-kien lui dit que Li-meou-tchin étant le seul à redouter, s'il abandonnait une fois la province de la cour, il était à craindre qu'il ne pût jamais y rentrer. Il le pressa de nouveau de venir à Hoa-tchéou, en lui répondant de la fidélité & de la bravoure de ses troupes, & en lui faisant voir qu'il serait plus à portée de rétablir ses affaires & de retourner à Tchang-ngan. L'empereur, déterminé par ces raisons, prit la route de Hoa-tchéou ; à son arrivée dans cette ville, il apprit que Li-meou-tchin était entré dans Tchang-ngan & qu'il l'avait réduite en cendres.

Han-kien fit expédier un ordre à toutes les provinces d'apporter à Hoa-tchéou leurs tributs en grains & en argent, parce que l'empereur y tenait sa cour, A la lecture de cet ordre, Li-ké-yong dit, en soupirant, que si l'empereur avait suivi ses conseils, il ne serait pas réduit à cette extrémité : il ajouta que Han-kien était un fourbe adroit qui ne cherchait qu'à affaiblir le parti de son maître, & que s'il ne le faisait pas prendre par Li-meou-tchin, il ne doutait pas qu'il ne le livrât entre les mains de Tchu-ouen. Il fit demander à l'empereur la permission d'assembler les troupes des provinces voisines pour aller à son secours. Tchao-tsong

refusa cette offre, & prit, à l'insu de Han-kien, une autre voie qui fit peur à Li-meou-tchin : il nomma Sun-ou, un de ses propres officiers, commandant-général des troupes de Fong-siang & de tout son département. Li-meou-tchin, effrayé, supplia son souverain de lui pardonner le passé, & offrit d'employer tous ses biens à réparer le palais de Tchang-ngan. Han-kien, qui craignait aussi, promit de contribuer à ces réparations : l'empereur se contenta de cette satisfaction.

Le fourbe Han-kien, qui ne demandait que du temps, ^{p.038} travailla à captiver l'esprit de l'empereur, & déjà presque maître de sa personne, il chercha à éloigner tous ceux qui pouvaient mettre quelque obstacle à ses desseins.

L'empereur avait, pour sa sûreté, donné ordre aux princes de Mou, de Tsi, de Chao, de Tong, de Pong, de Han, de Y & de Tchou, tous de sa famille, de lever secrètement des troupes, afin de les avoir prêtes en cas de besoin. Pour écarter ces surveillants, Han-kien dressa un placet contre eux, & au lieu de le porter lui-même au palais, suivant la coutume, il l'envoya présenter par un de ses officiers. Il accusait ces huit princes de vouloir l'assassiner, lui Han-kien, & de s'être concertés pour se rendre maîtres absolus de tout le pays de Ho-tchong : il finissait par dire qu'il s'estimerait heureux de donner sa vie pour le service de son souverain, qui n'était pas en sûreté lui-même, puisque ces princes avaient aussi résolu sa perte.

Tchao-tsong, effrayé à la lecture de ce placet, manda sur-le-champ Han-kien, qui s'excusa de sortir sous prétexte de maladie. L'empereur fit venir les huit princes & leur communiqua une partie des accusations ; ensuite il les envoya chez Han-kien pour avoir quelques éclaircissements, mais le fourbe refusa de leur parler, & demanda, par un second placet, qu'on donnât à ces princes d'habiles maîtres pour leur enseigner la doctrine du Chu-king & du Chi-king. En attendant, il conseillait à l'empereur de leur ôter toute autorité sur les troupes & de les exclure de l'administration. L'empereur flotta quelque temps irrésolu ; mais enfin

ses soupçons l'emportant sur sa raison, il ôta à ces princes le commandement des troupes & les renvoya chez eux.

Quelque temps après, Han-kien représenta à l'empereur que ^{p.039} les quatre bandes de soldats, destinées à la garde du dehors de son palais, étaient inutiles & occasionnaient beaucoup de dépense, sans lui rendre aucun service. L'empereur les réforma, & se trouva, par ce moyen, presque sans gardes. L'automne de la même année, ce fourbe lui dit qu'il savait de bonne part que les princes auxquels il avait ôté le commandement des troupes cherchaient à s'en venger, & qu'il n'y avait point de temps à perdre pour prévenir l'exécution de leurs complots. L'empereur sentit qu'il voulait l'exciter à les faire mourir, mais il ne put s'y déterminer & ne répondit rien. Han-kien le voyant dans cette irrésolution, ordonna de sa part à Lieou-ki d'aller à la tête d'une troupe de soldats investir les hôtels de ces princes, & de les mettre tous à mort, eux & leurs familles, sans exception d'âge ni de sexe, & même de ne pas épargner leurs domestiques : il lui ordonna encore de publier que l'empereur n'avait usé de cette sévérité que pour prévenir leur révolte. Cet ordre fut exécuté à la rigueur & avec la plus grande cruauté.

Li-ké-yong devenu maître de Yeou-tchéou, en avait obtenu le gouvernement pour Lieou-gin-kong, qui par devoir ou par reconnaissance, se regardant comme son vassal, lui en envoyait tous les tributs & n'entreprenait aucune affaire importante sans le consulter. Dans la suite, lorsque l'empereur abandonna Tchang-ngan pour se retirer à Hoa-tchéou, Li-ké-yong se proposant d'aller à son secours, envoya dire à Lieou-gin-kong de le venir joindre avec ses troupes ; mais ce dernier refusa, sous prétexte, que les Ki-tan paraissaient vouloir entrer sur les terres de son gouvernement. Li-ké-yong irrité du refus, lui écrivit une lettre très forte. Lieou-gin-kong la mit en pièces, se répandit en injures contre Li-ké-yong & ^{p.040} fit resserrer dans une étroite prison l'officier qui la lui avait apportée. **897.** Li-ké-yong, d'un naturel prompt &

Histoire générale de la Chine

bouillant, abandonna le dessein de secourir l'empereur, pour se venger de cet affront : il voulut lui-même commander son armée.

Lieou-gin-kong se contenta de lui opposer Chen-ko-ki, un de ses officiers. Cette espèce de mépris causa du chagrin à Li-ké-yong, qui chercha à le dissiper dans le vin & s'enivra. On vint alors lui dire que l'avant-garde des ennemis paraissait : il répondit que Chen-ko-ki n'était point à craindre, & qu'il ne fallait qu'une partie des troupes pour l'amener prisonnier.

A la faveur d'un brouillard épais, Yang-ssé-kan, officier de Yeou-tchéou, avait mis en embuscade, près de Mou-koua-kien, un détachement, qui dans le plus fort du combat donna à propos sur les troupes de Li-ké-yong, les battit & les obligea de fuir. A leur arrivée au camp, ils trouvèrent Li-ké-yong revenu de son ivresse : il blâma ses officiers d'avoir exécuté l'ordre qu'il leur avait donné, & leur dit qu'ils avaient dû voir qu'il était hors d'état de juger de ce qu'il fallait faire.

Ce petit avantage que Lieou-gin-kong remporta sur Li-ké-yong, lui fit croire qu'il ne serait pas impossible de chasser de la Chine cet étranger : il en écrivit même à la cour d'une manière assez pressante mais le gouvernement, qui espérait toujours recevoir du secours de Li-ké-yong pour sortir de l'embarras où il se trouvait, rejeta toute proposition de lui faire la guerre.

Lieou-gin-kong connaissant le danger où il était de tout perdre, s'il ne faisait au plus tôt la paix, écrivit une lettre respectueuse à Li-ké-yong, qui par grandeur d'âme & par générosité répondit qu'il oubliait le passé ; & sans lui rappeler les obligations qu'il lui avait, il lui disait que le plus sûr moyen ^{p.041} de lui faire plaisir, était de discipliner ses soldats, de gouverner ses peuples avec bonté & avec justice, & de faire connaître aux sages l'estime qu'il faisait de leur mérite, en leur accordant les emplois que leurs talents semblaient exiger : il ajoutait qu'un des premiers devoirs

d'un homme d'honneur est de tenir religieusement sa parole, & qu'en y manquant on ternissait toutes les bonnes qualités qu'on avait d'ailleurs.

Tchu-ouen faisait alors réparer le palais des empereurs à Lo-yang, dans le dessein d'engager Tchao-tsong à y revenir, afin de l'avoir en sa puissance. Li-meou-tchin & Han-kien, qui connurent son dessein, travaillèrent à pacifier le Ho-tchong. Le premier adressa un placet à l'empereur, où il reconnaissait sa faute, & demandait la permission de faire rétablir le palais de Tchang-ngan : Han-kien fit les mêmes offres ; & afin que cet édifice fut plus tôt en état, ils invitèrent Li-ké-yong à les seconder. Ce dernier s'y prêta d'autant plus volontiers, qu'il savait que Tchu-ouen cherchait à attirer l'empereur à Lo-yang.

Outre son gouvernement du Ho-nan, Tchu-ouen, devenu très puissant, s'était encore rendu maître de tout le Chan-tong ; il en avait détruit les gouverneurs, & mis d'autres de son autorité. De tous ses voisins, Li-ké-yong au nord & Yang-hing-mi au sud étaient les plus à craindre : il n'osa rien entreprendre contre Li-ké-yong, trop fort par son voisinage avec les Tartares, dont il pouvait recevoir du secours ; mais dans le dessein de faire venir l'empereur à Lo-yang & d'être maître de sa personne, & par là de l'empire, il entreprit de détruire Yang-hing-mi. Dans cette vue, il leva trois grosses armées, & donna l'une à commander à Pong-ssé-kou, p.042 qu'il envoya camper à Tsing-kéou ¹ ; la seconde à Ko-tsong-tchéou, avec ordre d'aller se poster à Ngan-fong ; & lui, avec la troisième, se rendit à Sou-tchéou ².

Yang-hing-mi avec Tchu-kin, son lieutenant, se mirent à la tête de trente mille hommes pour s'opposer à leurs entreprises, résolus de les attaquer les uns après les autres. Comme ils savaient que Pong-ssé-kou avait choisi un poste dans un terrain bas & facile à inonder, ils commencèrent par lui.

¹ A cinquante ly à l'ouest de Hoai-ngan-fou.

² Sou-tchéou du Kiang-nan.

Histoire générale de la Chine

Lorsque Pong-ssé-kou établit son camp à Tsing-kéou, un de ses officiers, qui connaissait le local, lui représenta que ce poste était humide & malsain, & qu'on ne pouvait y faire un long séjour, sans s'exposer à quelque maladie plus pernicieuse que les flèches & les sabres des ennemis ; mais Pong-ssé-kou ne voulut point l'écouter.

Un autre de ses officiers lui ayant représenté que les ennemis pouvaient les submerger, en arrêtant au-dessus d'eux le cours du Hoï-ho, Pong-ssé-kou reçut si mal cette seconde représentation, que, la prenant pour une insulte, il le fit mourir à la tête de son camp, afin de rassurer, disait-il, ses soldats, qu'on avait dessein d'intimider.

Cependant Tchu-kin avait fait faire une digue pour arrêter les eaux du Hoï-ho, & lorsque les travaux en furent achevés, il passa ce fleuve la tête de cinq mille chevaux pour attaquer les ennemis jusque dans leur camp. L'action fut à peine engagée, que les eaux se répandant avec furie dans leur camp, le désordre y fut si grand, qu'ils ne pensèrent plus qu'à se sauver. Yang-king-mi fit alors donner sa division, & de toute l'armée p.043 ennemie il ne s'en sauva pas mille ; Pong-ssé-kou lui-même fut tué & presque tous ses officiers. Cette fameuse victoire jeta si fort la consternation parmi les troupes de Tchu-ouen, que Ko-tsong-tchéou décampa aussitôt, & que Tchu-ouen se vit obligé de se retirer.

Yang-hing-mi fit présent de dix mille enfilades de deniers à Tsing-keou, pour le récompenser du conseil qu'il lui avait donné d'attaquer plutôt Pong-ssé-kou, que de faire le siège de Cheou-tchéou, comme il en avait eu d'abord le dessein : il lui fit encore avoir le gouvernement de Tchîn-haï, dont il le mit en possession, & récompensa libéralement Tchu-kin ainsi que tous les officiers & les soldats. Sa douceur & sa générosité les attachaient à son service, & sa principale force consistait dans leur dévouement à ses intérêts. Malgré sa puissance, Tchu-ouen échoua toujours contre lui, **898.** & après l'échec qu'il venait de recevoir, Han-kien se persuada qu'il ne lui serait peut-être pas impossible de se procurer la gloire d'avoir donné la paix à l'empire. Il tenta de réconcilier

Li-ké-yong avec Tchu-ouen, & fit même envoyer, par l'empereur, Tchang-yeou-fou pour négocier leur accommodement. Li-ké-yong y donna les mains, mais Tchu-ouen ne voulut jamais en entendre parler.

La cour augmenta le nombre des mécontents, en refusant à Lieou-gin-kong, pour son fils, le gouvernement de trois places qu'il venait de conquérir sur Lou-yen-oueï, qui avait voulu lui enlever quelques salines, dont il était depuis longtemps en possession. Il prit les armes, & donna ses troupes à commander à son fils Lieou-cheou-ouen, qui battit Lou-yen-oueï & l'obligea de s'enfuir à Pien-tchéou auprès de Tchu-ouen, qui tâcha de le consoler de la perte qu'il venait de faire.

Après sa fuite, Lieou-gin-kong s'empara sans peine de ^{p.044} Tsang-tchéou, de King-tchéou & de Té-tchéou, dont les districts composaient le gouvernement de Y-tchang, possédé par Lou-yen-oueï. Lieou-gin-kong le donna à son fils, comme une récompense de sa victoire, & écrivit en cour pour en obtenir les provisions : la cour les refusa. Lieou-gin-kong, piqué, s'en plaignit ouvertement à un officier de l'empereur envoyé à Fan-yang, & lui dit que puisque l'empereur lui refusait ces provisions, il en donnerait à son fils, dont il ne serait pas aisé de détruire la validité.

Tchu-ouen profita du moment que Tsien-liou était occupé au siège de Sou-tchéou pour attaquer Yang-hing-mi. Cette place se défendait toujours avec opiniâtreté contre les assauts de Kou-tsiuen-ou, & elle ne se rendit que lorsque le gouverneur, n'ayant plus de vivres, prit le parti de se sauver.

Après la prise de Sou-tchéou, toutes les villes de sa dépendance se soumirent à Kou-tsiuen-ou. Tsin-peï défendit Koen-chan ¹ jusqu'à la dernière extrémité. Kou-tsiuen-ou, voyant qu'elle ne se rendait point, augmenta ses troupes & la fit attaquer avec tant de vigueur qu'il la força : il y fit prisonnier Tsin-peï avec le reste de la garnison. Tsien-liou ne voyant qu'une centaine de soldats maigres & défaits, dit tout en colère à Tsin-peï :

¹ Koen-chan-hien de Sou-tchéou-fou du Kiang-nan.

Histoire générale de la Chine

— Comment avec si peu de monde avez-vous eu la témérité de tenir si longtemps ?

— Mon devoir & les bienfaits que j'ai reçus de Yang-hing-mi, mon maître, l'exigeaient. Croyez-vous que si mes gens n'eussent pas été réduits à l'état où vous les voyez, je me fusse rendu ?

Tsien-liou admirant sa bravoure, lui accorda la vie à la sollicitation de Kou-tsiuen-ou.

899. p.045 Lieou-gin-kong, animé par le succès qu'il avait eu contre Lou-yen-oueï & sensible au refus que la cour lui avait fait, leva une armée de cent mille hommes, avec laquelle il attaqua Peï-tchéou qu'il emporta de force : il fit passer au fil de l'épée plus de dix mille familles, sans pardonner à personne. Cette barbarie révolta si fort les autres villes du Ho-sou, qu'elles résolurent de se défendre jusqu'à l'extrémité.

Après cet exploit inhumain, il s'avança du côté de Oueï-tchéou, dont Lo-chao-oueï était gouverneur. Lo-chao-oueï envoya en diligence demander du secours à Tchu-ouen, qui fit partir Li-ssé-ngan avec un détachement considérable. Lieou-gin-kong envoya à sa rencontre Lieou-cheou-ouen son fils, & Chen-ko-ki, à la tête de cinquante mille hommes.

Li-ssé-ngan mit une partie de ses troupes en embuscade, & attaqua avec l'autre Lieou-cheou-ouen. Après s'être battu quelque temps, il se mit à fuir comme s'il avait pris l'épouvante. Lieou cheou-ouen le poursuivit l'épée dans les reins jusqu'auprès de l'embuscade ; mais ceux qui y étaient postés tombant sur lui, ils le mirent dans le plus grand désordre. Chen-ko-ki fut tué, & plus de trente mille hommes restèrent sur la place ou furent faits prisonniers : Lieou-cheou-ouen put à peine échapper.

Chen-ko-ki, le meilleur officier de Lieou-gin-kong, était aimé des soldats, qui se croyaient sûrs de la victoire lorsqu'ils l'avaient à leur tête ; ayant été tué dès le commencement de l'action, ils perdirent courage & se laissèrent égorger sans se défendre.

Histoire générale de la Chine

Cependant Ko-tsong-tchéou, avoir pris un autre chemin à la tête d'un corps de cavalerie, avait trouvé le moyen d'entrer dans Ouen-tchéou. Après avoir fait la revue de la garnison, ^{p.046} il la joignit à ses troupes, & sortit dans le dessein de donner bataille à Lieou-gin-kong.

A mesure que les troupes défilaient, il avait donné des ordres si justes, que chaque corps se rendit à son poste & se rangea en bataille avant que Lieou-gin-kong pût les troubler. Comme les assiégeants étaient dispersés autour de la ville, cette division les mit hors d'état de soutenir l'effort d'une armée, & ils furent battus de tous côtés. Lieou-gin-kong fit mettre le feu à son camp & s'enfuit. Depuis cet échec il ne fit plus que baisser : Tchu-ouen au contraire devint encore plus puissant.

Ko-tsong-tchéou profitant de la réputation que cette victoire lui donnait, entra dans le Ho-tong & emporta de force les bannières de Tching-tien. D'un autre côté Chi-chou-tsong, autre général de Tchu-ouen, attaqua la ville de Leao-tchéou, qu'il prit & livra au pillage.

Li-ké-yong envoya contre lui Tchéou-té-oueï, excellent officier, d'une intrépidité peu commune. Chi-chou-tsong avait dans son armée un officier appelé Tchîn-tchang, que les plus grands dangers n'effrayaient point : il promit à Chi-chou-tsong de lui amener prisonnier Tchéou-té-oueï, s'il lui donnait sa parole de lui faire avoir un gouvernement.

Tchéou-té-oueï, averti de son dessein, changea d'habit & prit celui d'un simple soldat : il dit à ses officiers de lui faire connaître Tchîn-tchang, lorsque l'action serait engagée. Tchîn-tchang, à la tête des troupes de Chi-chou-tsong, cherchait Tchéou-té-oueï : les officiers de ce dernier l'attaquèrent vigoureusement, & il soutint leurs efforts jusqu'à ce que Tchéou-té-oueï l'ayant reconnu, fit reculer ses troupes qui étaient aux prises avec l'ennemi. Tchîn-tchang échauffé par le combat, les voyant céder, fondit dessus avec impétuosité ; mais ^{p.047} Tchéou-té-oueï le désarçonna d'un coup qu'il lui porta & le fit prisonnier. Tombant ensuite sur les troupes de Chi-chou-tsong, que la prise de Tchîn-tchang

avait découragées, il les défit entièrement : cet échec détermina Ko-tsong-tchéou à abandonner le Ho-tong & à se retirer.

Dans ces entrefaites, Li-ké-yong, pour faire diversion, faisait assiéger Lou-tchéou¹ par Li-kiun-king. Tchu-ouen envoya Tchang-tsun-king au secours de cette place. Li-kiun-king n'osa l'attendre, & sur le premier avis de sa marche il leva le siège. Li-ké-yong en fut si indigné, qu'à son retour il lui fit couper la tête, & fit partir Li-ssé-tchao pour recommencer le siège de Lou-tchéou.

Li-han-tchi, gouverneur de cette ville, étant venu à mourir dans cet intervalle, Tchu-ouen le fit remplacer par Ho-té-lun, qui eut encore le temps d'entrer dans la place avant que Li-ssé-tchao l'eût investie & en eût fermé toutes les avenues. Li-ssé-tchao instruit qu'elle était mal approvisionnée, ne tenta point de la forcer, & occupa son armée à ravager tout le pays d'alentour à plus de trente ly à la ronde ; il le rendit si désert qu'on n'y trouvait plus de maisons. Les campagnes furent saccagées, & il n'y resta pas un seul arbre. Ho-té-lun, effrayé de cette manière de faire un siège, profita de l'obscurité d'une nuit pour se sauver, abandonnant la ville à Li-ssé-tchao, qui s'en rendit ainsi le maître, sans qu'il lui en eût coûté un seul homme.

900. De retour auprès de Tchu-ouen son maître, Ko-tsong-tchéou fut envoyé contre Lieou-gin-kong, à qui il enleva Té-tchéou : il alla ensuite assiéger Tsang-tchéou. p.048 Lieou-gin-kong, pressé dans cette place, demanda un prompt secours à Li-ké-yong, qui lui envoya un corps de cinq mille chevaux, commandés par Tchéou-té-oueï. Ce détachement força les assiégeants dans leurs lignes & leur fit lever le siège.

Tchu-ouen, animé à détruire Lieou-gin-kong, qui se déclarait toujours pour Li-ké-yong, ne fut pas plus tôt arrivé au pays de Ho-tong, qu'il fit partir une puissante armée sous les ordres de Tchang-tsun-king, qui se

¹ Lou-ngan-fou du Chan-si.

Histoire générale de la Chine

saisit des trois villes de Yng-tchéou, de King-tchéou & de Mou-tchéou, & fut ensuite mettre le siège devant Ting-tchéou.

Ouang-kao, gouverneur de cette dernière place, fit sortir dix mille hommes pour aller au-devant de Tchang-tsun-king, qui venait avec trente mille. Ouang-tchu-tchi, qui commandait ces dix mille hommes, ne voulait point s'écarter des murailles, afin d'avoir un appui & une retraite en cas de besoin ; mais Leang-ouen, un des officiers de ce détachement, exagéra si fort la bravoure des leurs & la poltronnerie des ennemis, qu'il détermina Ouang-kao à ordonner à Ouang-tchu-tchi, son lieutenant, d'aller aux ennemis & de leur livrer bataille.

Ouang-tchu-tchi, en homme expérimenté, sentait la faute qu'on lui faisait faire ; il représenta le danger : on ne voulut point l'écouter, & forcé d'obéir, il marcha à l'ennemi. Il se comporta avec beaucoup de bravoure ; mais accablé par le nombre, il fut battu & contraint de se réfugier dans la place. Le gouverneur s'enfuit dans le pays de Tçin-yang ; ses soldats, qui étaient en effet braves, ne voulurent pas abandonner la ville sans coup férir : ils déférèrent à Ouang-tchu-tchi le commandement en chef, & l'élurent pour leur gouverneur.

p.049 Après cette victoire, Tchang-tsun-king investit la ville & commença ses attaques avec beaucoup de vivacité : les assiégés les repoussèrent avec la même vigueur. Quelques jours après, Tchu-ouen vint lui-même commander ce siège. Ouang-tchu-tchi monta sur les remparts & lui demanda pourquoi n'ayant jamais manqué de fidélité à l'empereur, & ne lui ayant personnellement donné aucun sujet de se plaindre d'eux, il venait en si grand appareil, & avec tant de frais leur faire la guerre & les assiéger. Tchu-ouen lui dit que c'était parce qu'ils avaient pris le parti de Li-ké-yong, son ennemi. Ouang-tchu-tchi s'excusa sur ce qu'étant voisin de Li-ké-yong & allié à sa famille, il n'avait pu se dispenser d'épouser ses intérêts, mais il promit de les abandonner. Tchu-ouen se contenta de cette promesse & leva le siège :

Histoire générale de la Chine

il écrivit même en cour en sa faveur & obtint pour lui les provisions du gouvernement de Ting-tchéou.

Lieou-gin-kong avait envoyé Lieou-chéou-kouang, un de ses fils, avec une armée nombreuse au secours de Ting-tchéou. Tchu-ouen, averti de sa marche, fit avancer contre lui Tchang-tsun-king, avec ordre de le forcer à accepter la bataille, & il continua sa route vers Pien-tchéou. Lieou-gin-kong, supérieur en nombre à Tchu-ouen, ne doutait aucunement qu'il ne le battît ; il se trompait : son armée n'était composée que de gens ramassés à la hâte, & celle de Tchu-ouen de vieux soldats aguerris. Lieou-cheou-kouang perdit plus de soixante mille hommes dans cette bataille, qui chassa absolument Lieou-gin-kong du Ho-pé.

Tchu-ouen sentait bien que Ouang-tchu-tchi, par la raison de parenté & de son voisinage avec Li-ké-yong, ne tiendrait pas la parole qu'il lui avait donnée de quitter son parti ; mais ^{p.050} la nouvelle qu'il venait de recevoir de la cour était d'une plus grande importance pour lui que la prise d'une place : elle le décida à abandonner ce siège.

Après que Li-meou-tchin & Han-kien eurent mis le palais de Tchang-ngan en état, Li-ké-yong d'un côté & Tchu-ouen de l'autre sollicitèrent l'empereur de leur permettre de venir à la tête de leurs troupes le tirer de leurs mains. Lorsqu'ils eurent rendu ce prince à sa capitale, ils s'en retournèrent chacun dans leur gouvernement.

Ouang-touan, devenu premier ministre, avait une grande étendue de génie & était capable de bien servir l'État dans les circonstances fâcheuses où il se trouvait : le peuple en avait conçu les plus belles espérances, & ne le nommait que le bon ministre. Les eunuques Song-tao-pi & King-ou-siou s'étaient rendus importants dans l'intérieur du palais, & conduisaient à leur gré non seulement les affaires du dedans, mais encore celles du dehors ; ils disposaient des emplois & s'étaient emparés de l'administration : l'empereur voyait avec chagrin cette usurpation de son autorité.

Histoire générale de la Chine

Tsouï-yn, était ennemi des eunuques, & quoiqu'il ne fût plus dans le ministère, il avait toujours beaucoup d'accès auprès de l'empereur qui le consultait sur les moyens d'abaisser leur puissance. Les tribunaux du dedans & du dehors conçurent de la jalousie contre Tsouï-yn, & il se forma entre les grands des factions qui firent craindre quelque renversement.

Le ministre Ouang-touan employait tous les moyens propres à concilier les esprits ; il fut trouver l'empereur, & lui dit qu'un prince sur le trône devait préférer les grandes maximes de la politique à tout intérêt général ou particulier ; qu'il ne croyait pas que dans les circonstances présentes on dût ^{p.051} entreprendre de détruire les eunuques ; qu'il fallait auparavant laisser affermir l'autorité impériale & pacifier les choses. Il lui recommanda le plus grand secret ; cependant Tsouï-yn fut instruit de la démarche de Ouang-touan, & l'accusa d'être dévoué à Song-tao-pi & de l'avertir de tout ce qui se passait dans son tribunal : il ajouta qu'il favorisait la mauvaise conduite de cet eunuque, & qu'il rendait par là inutiles & même impossibles les vues qu'on avait de rétablir le gouvernement. Ce rapport inspira de violents soupçons à l'empereur contre Ouang-touan.

Tsouï-yn ne pardonna point à Ouang-touan de l'avoir remplacé dans le ministère, & sollicita Tchu-ouen d'écrire en sa faveur pour l'y faire rentrer. La recommandation de Tchu-ouen venant à l'appui de ces soupçons, l'empereur déclara Tsouï-yn son premier ministre, & envoya Ouang-touan petit mandarin à Ngai-tchéou : il exila Song-tao-pi à Hoan-tchéou, & King-ou-siou à Ngai-tchéou, où ils trouvèrent, tous trois, l'ordre de se faire mourir. Ce changement étonna : il donna à Tsouï-yn un ascendant qui le fit craindre à la cour & dans les provinces ; les eunuques surtout, plus effrayés, jurèrent dès ce moment sa perte. Une dizaine d'entre eux, ayant pour chefs Lieou-ki-chou, Ouang-tchong-sien, Ouang-yen-fan, Sié-tsi-ou, conspirèrent de détrôner l'empereur, & d'élever à sa place le prince héritier, afin de prévenir leur ruine, à

laquelle ils ne doutaient pas qu'on ne travaillât ; & pour opérer cette révolution sans danger pour eux, ils comptaient sur les troupes de Li-meou-tchin & de Han-kien qui étaient à leur dévotion.

Quelque temps après, l'empereur ayant chassé dans son parc & s'étant ensuite enivré, ne revint qu'à la nuit close ; à son retour il tua l'officier de garde qu'il trouva en faute : cette ^{p.052} action le rendant furieux, il tua aussi quelques femmes du palais, où le trouble fut si grand, que le lendemain à dix heures du matin les portes n'en étaient pas encore ouvertes. L'eunuque Lieou-ki-chou à la tête de mille soldats, qui étaient sous ses ordres, les fit enfoncer, & ayant mandé ceux qui en avaient la garde, il apprit d'eux qu'ils n'avaient osé les ouvrir, par rapport à ce qui était arrivé le jour précédent au retour de l'empereur. Après ces informations, Lieou-ki-chou s'adressant au premier ministre Tsouï-yn, lui dit que les violences auxquelles l'empereur s'était porté le rendaient indigne du trône ; qu'il fallait l'en faire descendre, pour mettre à sa place un prince plus éclairé. Il ajouta que ces changements n'étaient pas sans exemple, & qu'il ne proposait d'ailleurs ce moyen qu'afin de maintenir la dynastie régnante en possession de la couronne impériale.

Le premier ministre, qui voyait que les affaires allaient mal, n'osa s'y opposer. Alors Lieou-ki-chou rassembla les grands & fit ranger quelques mille soldats auprès du palais : ensuite, muni d'un placet écrit par Tsouï-yn & signé de tous les grands, il entra en tumulte dans le palais, suivi d'une troupe de soldats auxquels il faisait dire hautement qu'il fallait que le prince héritier prît les rênes du gouvernement, & que l'empereur était incapable de les tenir. Cet eunuque présenta son placet à l'empereur, & lui dit que le mécontentement du tribunal de ses ministres produisait la démarche qu'il faisait, & qu'il n'y avait aucune part : alors sans attendre la réponse de Tchao-tsong, il le fit monter sur un char avec l'impératrice & une dizaine de suivantes, & les conduisit dans un appartement reculé. Là, sans aucun respect pour la majesté impériale, cet infâme eunuque parla à son maître avec beaucoup d'insolence & de mépris, ^{p.053} lui

Histoire générale de la Chine

répétant sans cesse que s'il avait voulu l'écouter, il ne serait pas réduit à l'état où il était. Il mit aux portes des cadenas, qu'il fit sceller avec du plomb, afin qu'on ne pût les ouvrir : on pratiqua une petite ouverture au mur avec un tour, par où on donnait à manger à ce malheureux prince & aux compagnes de son infortune. Lieou-ki-chou établit divers corps-de-gardes pour empêcher qu'on n'approchât de sa prison ; il défendit de lui donner plus d'aliments que ce qu'il avait ordonné, & lui refusa même de l'encre & du papier qu'il demandait.

Après cet attentat odieux, Lieou-ki-chou fut prendre le prince héritier, encore enfant, auquel il fit entendre que son père s'était démis de l'empire en sa faveur, & que c'était par son ordre qu'on l'élevait sur le trône. Il fit donner à l'empereur prisonnier le titre de Chang-hoang, & augmenta les degrés de tous les mandarins. Cet eunuque fit des libéralités excessives aux soldats, afin de les gagner ; & de peur que ceux qui étaient restés au palais, femmes, eunuques ou autres, que l'empereur aimait, ne nuisissent à ses desseins, il les fit étrangler sans en épargner aucun.

Tsouï-yn, en partie cause du malheur de l'empereur, & qui n'avait cependant cédé au torrent que parce qu'il n'était pas en état de s'y opposer, craignit qu'on n'en vint aux dernières extrémités ; il écrivit en secret à Tchu-ouen & à Han-kien, & leur fit un récit exact de tout ce qui s'était passé ; il ajoutait dans sa lettre à Han-kien qu'il ne concevait pas comment, étant si près de la cour & ayant la force en main, il laissait impunies les indignités qu'on venait de faire à son maître, à son bienfaiteur. Il lui marquait encore que si les gouverneurs du Chan-tong se mettaient en mouvement & unissaient leurs forces pour venger leur souverain, il ne serait point à l'abri de leur ^{p.054} ressentiment, pour avoir souffert sous ses yeux la révolte & la trahison se manifester avec tant d'audace. Tsouï-yn terminait sa lettre, par exhorter Han-kien à répandre un écrit circulaire qui dévoilât la scélératesse des dix eunuques, s'il ne voulait pas que la honte en rejaillît sur lui ; il l'assurait que l'effet de ce

manifeste serait de porter la terreur dans l'âme de ces perfides, & qu'il ne lui faudrait pas dix jours pour venir à bout de faire tomber leurs têtes. Han-kien ne put jamais se déterminer à prendre ce parti ; il se contenta de louer le zèle de Tsouï-yn & l'en estima davantage : cependant, malgré les sollicitations réitérées des eunuques, il refusa constamment de reconnaître le jeune empereur qu'ils avaient mis sur le trône.

Tchu-ouen était occupé au siège de Ting-tchéou, lorsqu'il reçut la lettre de Tsouï-yn : cette nouvelle lui fit accepter, sans balancer, la promesse du gouverneur de la place, de renoncer au parti de Li-ké-yong. L'eunuque Lieou-ki-chou sentant l'importance d'avoir pour lui Tchu-ouen, lui envoya Lieou-hi-tou, son fils adoptif ; & afin de l'engager encore davantage dans ses intérêts, il lui offrit l'empire. L'offre était séduisante & elle éblouit Tchu-ouen : il en fit part à Li-tchin, son lieutenant, qui lui dit :

— Lorsqu'un malheur arrive à l'empereur, c'est l'avantage des grands malintentionnés ; vous êtes un des plus grands de l'empire, vous ne sauriez manquer de participer à son bonheur ou à son malheur. Cependant si vous ne pouvez réduire des eunuques qui ont osé attenter à la personne de leur souverain & l'enfermer dans une prison, comment prétendez-vous donner la loi aux gouverneurs de l'empire ? Si vous vous en tenez au choix que les eunuques ont fait d'un jeune prince pour le placer sur le ^{p.055} trône, vous ne devez pas douter que toute l'autorité ne reste entre leurs mains

Renonçant aux espérances que son ambition lui avaient fait concevoir, Tchu-ouen donna sur-le-champ ordre d'arrêter Lieou-hi-tou & de le mettre en prison. Il envoya secrètement Tsiang-hiuen-hoeï à Tchang-ngan pour conférer avec le premier ministre, & concerter avec lui les moyens de délivrer l'empereur de sa captivité.

Ce ministre, attentif à tout ce qui se passait à la cour, apprit que Sun-té-tchao, général des premières troupes de l'empire, était furieux contre les eunuques ; ii lui fit proposer par Ché-tçin de se défaire de Lieou-ki-

chou & de Ouang-tchong-sien, comme les principes auteurs de l'attentat commis contre la personne de l'empereur. Il lui fit envisager la gloire dont il se couvrirait en délivrant l'empire de ces deux monstres de scélératesse, & les récompenses qu'il devait espérer de son prince pour le service important qu'il lui aurait rendu : & afin de le décider plus promptement, il lui fit craindre qu'un autre ne lui enlevât cette gloire, en l'avertissant qu'il savait de bonne part que quelqu'un se disposait à venir délivrer l'empereur. Sun-té-tchao n'hésita point à se charger de la commission, & ayant fait venir chez lui Tong-yen-pi & Tchéou-tching-hoeï, deux de ses officiers, ils convinrent ensemble de choisir le lendemain, qui était le premier jour de l'année, pour l'exécution de leur dessein, & de cacher des soldats dans le palais à la porte par où les mandarins entraient.

901. Ce jour-là, l'eunuque Ouang-tchong-sien vint un des premiers au palais ; dès qu'il fut entré, Sun-té-tchao, qui avait voulu lui-même être présent, ordonna à ses gens de le saisir & il lui fit sur-le-champ couper la tête. Ensuite de quoi, ^{p.056} accompagné d'une troupe de ses plus braves soldats, il pénétra jusqu'à la prison de l'empereur, & fit mettre les armes bas à ceux qui le gardaient : il frappa à la porte pour avertir ce prince que le traître Ouang-tchong-sien était mort, & qu'on lui avait fait subir la peine qu'il méritait. L'empereur & l'impératrice, ne pouvant croire un changement aussi subit, demandèrent qu'on leur montrât la tête du coupable eunuque. Sun-té-tchao la leur ayant fait passer par le tour, ils ordonnèrent de briser les portes de leur prison, d'où ils sortirent enfin escortés par les troupes de ce général.

Tsouï-yn vint au-devant d'eux à la tête des grands & les conduisit sur leur trône, où ils furent salués de nouveau & félicités de l'heureuse révolution qui venait d'arriver. Tcheou-tching-hoeï proposa d'aller se saisir des deux eunuques Lieou-ki-chou & Ouang-yen-fan ; mais on apprit que dès le commencement du trouble que la mort de Ouang-tchong-sien avait causé, ils avaient été tués à coups de bâton par le

peuple, & que Sié-tsi-ou s'était jeté dans un puits, d'où on avait tiré son corps qu'on avait mis en pièces.

Les ordres furent ensuite donnés pour éteindre les familles de ces quatre criminels de lèse-majesté, & sur les informations qu'on fit contre ceux qui étaient entrés dans leur complot, on en arrêta vingt, qui subirent la mort suivant la rigueur de la loi. Quant au prince héritier, l'empereur dit que c'était un enfant, auquel on ne pouvait rien imputer de ce qui était arrivé ; que cependant il ne convenait pas de lui laisser le titre de prince héritier, & qu'il n'aurait à l'avenir que celui de prince de Té.

L'empereur, en récompense du service qu'il venait de lui rendre, changea le nom de Sun-té-tchao en celui de Li-ki-tchao, ^{p.057} l'affiliant, pour ainsi dire, à la famille impériale ; ce prince changea aussi les noms de Tchéou-tching-hoeï & de Tong-yen-pi en ceux de Li-ki-hoeï & de Li-yen-pi : il les fit tous trois capitaines de ses gardes, & épuisa ses trésors pour leur faire des libéralités. Ne pouvant élever plus haut le premier ministre Tsouï-yn, il le traita avec la plus grande distinction, en lui donnant toute sa confiance & ne faisant rien sans le consulter. Lorsque Tchu-ouen apprit ce changement, il vit clairement que Li-tchin lui avait donné un bon conseil, & il conçut pour lui une véritable estime.

Immédiatement après son rétablissement, l'empereur, déterminé à ôter aux eunuques toute autorité dans l'administration, donna l'ordre suivant :

« Depuis le règne de Siuen-tsong, les ministres ont suivi la coutume de rapporter les affaires d'État à un tribunal intérieur composé d'eunuques, qui, approchant plus près de la personne de leur maître, semblaient plus en état de donner des décisions mûres & solides. Mais l'expérience a prouvé qu'on s'était trompé ; jamais on n'a vu tant de mésintelligence dans le ministère : les premiers emplois sont devenus vils & méprisables ; le gouvernement, livré au désordre & aux abus, est dans un si grand bouleversement, qu'il est presque

Histoire générale de la Chine

impossible de le rétablir sur l'ancien pied. J'ordonne que les choses soient remises au même état qu'elles étaient au commencement du règne de Siuen-tsong, & qu'à l'avenir les ministres me rapportent immédiatement les affaires.

Quelques jours après, Tsouï-yn & Lou-y, ministres d'État, représentèrent que les malheurs arrivés à la cour avaient toujours commencé par les eunuques qui avaient le commandement des troupes, & qu'il fallait le leur ôter. En conséquence premier demandait pour lui le commandement de la gauche, p.058 & celui de la droite pour son collègue, ajoutant que c'était le seul moyen de tenir en respect les gouverneurs des provinces & de les faire obéir. L'empereur, craignant que ce changement ne produisît quelque nouveau trouble, voulut auparavant prendre l'avis de Li-ki-tchao & de son conseil. On lui répondit que la force d'un État & les révolutions qu'il éprouvait, avaient ordinairement pour cause la bonne ou la mauvaise administration des troupes, & que les gens de lettres leur paraissaient peu propres à en être chargés ; que de donner au tribunal des ministres le commandement des troupes, ils y prévoyaient bien des difficultés & une source de troubles ; ainsi le conseil fut d'avis de laisser les choses comme elles étaient, & l'empereur prit ce parti.

Tsouï-yn, persuadé qu'il fallait absolument détruire les eunuques, & n'ayant pu réussir par la voie qu'il avait tentée, profita de l'arrivée de Li-meou-tchin à la cour. S'étant abouché avec lui, Li-meou-tchin convint de laisser à la cour une partie de ses soldats sous les ordres de Li-ki-yun, son fils adoptif, pour empêcher les eunuques de remuer. Han-ou, un des premiers du conseil, représenta que c'était former deux factions, qui ne pouvaient manquer d'être funestes à l'État ; mais Tsouï-yn, qui regardait les eunuques comme la cause de tous les maux, ne voulut jamais consentir à ce qu'on renvoyât ces troupes : il obtint même, à force de sollicitations, d'en avoir l'inspection, avec une entière autorité, en sorte qu'elles dépendaient absolument de lui. Cette faveur jointe à ses premières démarches, que les eunuques n'ignoraient pas, le rendirent

leur ennemi mortel. Se voyant alors en état d'oser tout entreprendre contre eux, il proposa de les exterminer. Han-ou dit qu'il n'était pas possible de s'en passer ; que d'ailleurs, leur ^{p.059} parti étant puissant, il était à craindre, si on les pressait trop, qu'ils ne jetassent dans de grands embarras. Tsouï-yn ne se rendit point à ces raisons.

L'empereur ayant consulté Han-ou dans le particulier, il lui avoua que les eunuques étaient tous coupables de la conspiration tramée & exécutée l'année précédente, & qu'il aurait fallu les en punir lorsqu'on extermina les quatre familles de leurs chefs. L'empereur lui ayant demandé, avec vivacité, pourquoi il n'en avait point alors parlé à Tsouï-yn :

— C'est, continua-t-il, parce que Votre Majesté n'en dit rien elle-même, & qu'elle ne proscrivit que les quatre familles qui ont été éteintes. Il n'y a rien de plus sacré pour les princes que leur parole, & lorsqu'ils se sont une fois expliqués, leur volonté doit être invariable. Si Votre Majesté fait mourir un seul eunuque, après les avoir épargnés lorsqu'elle pouvait sévir contre eux, personne ne se croira plus en sûreté. Cependant il faut les faire observer de près & châtier les coupables, en rendant publics leurs crimes ; mais il faut en même temps récompenser ceux qui s'acquittent de leur devoir & ne s'écartent point de leur état : je ne doute pas qu'on ne vienne à bout de les ramener à leur institution, en ne se servant que de la voie de la justice. Il y en a des dix mille dans le palais de Votre Majesté, pourrait-elle se résoudre à faire massacrer tant de monde ? Un grand prince doit sa protection à tous ses sujets : s'il est inconstant dans sa conduite, & qu'il s'arrête tantôt à un parti, tantôt à un autre, son règne ne peut être heureux. Vous voyez qu'on a empiété de tous côtés sur votre autorité : si vous l'aviez recouvrée toute entière, vous seriez alors le maître de faire ce que vous voudriez. Mais, sans être parvenu à ce point, entreprendre ^{p.060} une si grande affaire,

Histoire générale de la Chine

n'est-ce pas s'exposer à perdre ce qui vous reste de puissance ?

L'empereur, sentant la prudence de ses conseils, lui laissa le soin de prendre tous les tempéraments, pour éviter d'en venir aux dernières extrémités.

Cependant les eunuques voyant Tsouï-yn acharné à les perdre, introduisirent dans le palais de jeunes garçons & de jeunes filles d'une belle figure, pour être instruits de ce qui se tramait contre eux. Ces espions les avertirent bientôt que Tsouï-yn avait présenté un placet, dans lequel il demandait leur destruction, n'en exceptant que quelques-uns pour le service du palais. Cet avis mit plus que jamais l'alarme parmi eux, & ils s'assemblaient jour & nuit pour concerter les moyens de s'en défaire.

Tsouï-yn avait alors l'intendance de trois tribunaux, & la commission particulière de fournir aux troupes l'habillement & les vivres. L'eunuque Han-tsiuen-hoeï, qui commandait la garde intérieure, ordonna à ses soldats de faire semblant de vouloir se mutiner, & de se plaindre hautement que Tsouï-yn leur avait retranché leurs habits d'été : ils firent en effet tant de bruit, que l'empereur, pour les apaiser, se vit obligé de lui ôter l'inspection, à laquelle était attachée la douane du sel & du fer, une des plus lucratives de l'empire.

Ce ministre fut moins sensible à cette disgrâce, qu'aux pressantes sollicitations de Li-meou-tchin & de Tchu-ouen pour obtenir le commandement général sur les autres gouverneurs des provinces. L'empereur ne pouvait accorder une pareille autorité sans se donner un maître & sans s'exposer à être dépouillé du peu d'autorité qui lui restait à lui-même.

Voyant d'un côté la haine que les eunuques lui portaient, & de l'autre l'ambition démesurée de ces deux gouverneurs, ^{p.061} Tsouï-yn ne savait à quel parti se résoudre : il se détermina enfin à appeler Tchu-ouen à son

secours, & il lui écrivit en secret que l'empereur lui ordonnait de le venir prendre à la tête de ses troupes pour le conduire à la cour orientale.

L'empereur instruit que les eunuques travaillaient à se faire un parti, & que Han-tsiuen-hoeï avait même fait sonder Li-ki-tchao, Li-ki-hoeï & Li-yen-pi, qui avaient des forces en main, en était fort inquiet. On lui proposa d'inviter à un repas Tsouï-yn & les chefs des eunuques, pour les réconcilier ensemble ; mais Han-ou lui représenta que les eunuques n'en deviendraient que plus insolents, & il lui conseilla de faire plutôt mourir quelques-uns des plus mutins & d'en envoyer en exil, ne doutant point, ajoutait-il, que ceux qui resteraient ne changeassent de conduite. Ils étaient devenus si puissants, qu'ils n'obéissaient plus à ses ordres & refusaient des emplois même honorables, parce qu'ils les éloignaient de la cour. Ce prince vit alors qu'il n'était plus en son pouvoir de réprimer leur insolence & de les réduire.

Sur l'invitation de Tsouï-yn, Tchu-ouen avoit aussitôt mis ses troupes en état de marcher au secours de l'empereur, à qui il le fit savoir. Ce prince, craignant que Li-meou-tchin ne voulût disputer à Tchu-ouen la gloire de le délivrer de ses ennemis, & que cette concurrence n'achevât de l'écraser, fit écrire à ces deux gouverneurs, par Tsouï-yn, qu'ils eussent à s'accorder ensemble pour cette expédition.

Li-ki-hoeï & Li-yen-pi, bien différents de ce qu'ils avaient été autrefois, étaient devenus d'un orgueil insupportable. Han-ou dit à l'empereur qu'il avait fait une grande faute de les élever, & qu'il aurait dû se contenter de récompenser leurs services avec de l'or, de l'argent & des soieries, sans leur permettre ^{p.062} d'entrer au palais & d'en sortir à leur volonté ; que cette liberté les avait perdus, en leur procurant des liaisons avec les eunuques, dont ils ne manqueraient pas de prendre le parti, si Tchu-ouen venait.

Ce général partit en effet de Ta-léang, à la dixième lune, avec une puissante armée, & prit le chemin de Tchang-ngan. L'eunuque Han-tsiuen-hoeï, instruit de sa marche, dit à Li-ki-hoeï & à Li-yen-pi

d'assembler leurs troupes, & de presser l'empereur de sortir de Tchang-ngan pour aller à Fong-siang. Ce prince, se voyant à leur merci, envoya dire à Tsouï-yn que pour le bien de sa famille & pour celui de l'empire, il était obligé de prendre la route de l'ouest ; que pour lui & les grands ils pouvaient aller du côté de l'est, comme étant le meilleur parti dans les circonstances présentes.

Ce même jour, l'empereur tint conseil avec les grands sur les affaires du gouvernement, ayant l'eunuque Han-tsiuen-hoeï & d'autres debout à ses côtés : Li-ki-yun, par l'ordre de ce perfide eunuque, profita du temps que dura le conseil pour piller les trésors de l'empereur, & pour faire partir sans bruit les princes, les princesses & les femmes du palais. Une troupe de soldats ayant investi la salle d'audience, l'eunuque Han-tsiuen-hoeï se mit à genoux, & dit à l'empereur qu'il avait des avis certains que Tchu-ouen venait à la tête d'une nombreuse armée l'obliger à transporter sa cour à Lo-yang, & que pour le mettre à couvert de ses entreprises, ils avaient résolu de l'accompagner à Fong-siang, où il serait en sûreté. Tchao-tsong, irrité de l'audace de cet eunuque, se leva brusquement, & mettant le sabre à la main, monta à un second étage, d'où Han-tsiuen-hoeï, suivi d'une troupe de ses soldats, le força de descendre, pour le soustraire aux flammes de ^{p.063} l'incendie que le traître Li-yen-pi avait allumé de tous côtés dans le palais. L'empereur & l'impératrice, escortés d'environ cent personnes, sortirent enfin de Tchang-ngan, le cœur gros de colère & pénétrés de douleur. Li-meou-tchin vint au-devant de ce prince, & le reçut avec toutes les apparences du respect & de la soumission d'un sujet zélé.

Tchu-ouen était déjà assez près de Tchang-ngan, lorsqu'il apprit que l'empereur avait été conduit à Fong-siang, & il voulait retourner sur ses pas ; cependant pour ne pas rendre sa démarche infructueuse, à l'instigation d'un de ses officiers qui lui conseilla de rompre l'intelligence qui régnait entre Li-meou-tchin & Han-kien, il fit prendre à son armée la route de Hou-tchéou, dont Han-kien était gouverneur. Celui-ci, qui le

faisait observer, ne sut pas plus tôt qu'il venait à lui, qu'il vint se remettre entre ses mains. Tchu-ouen l'accueillit, mais il lui fit entendre que Hoa-tchéou était trop voisin de Fong-siang, & que Li-meou-tchin ne manquerait pas de chercher à se venger de l'action qu'il venait de faire en se donnant à lui ; qu'il valait mieux qu'il prît le gouvernement de Tchong-ou, & il l'y fit conduire par un détachement, sans lui permettre de retourner à Hoa-tchéou, dont lui-même s'empara.

Tsouï-yn était demeuré à Tchang-ngan, & n'avait pas suivi l'empereur : sachant Tchu-ouen si près de lui, il le pressa d'aller au secours de ce prince & de le tirer des mains des traîtres qui s'étaient rendus maîtres de sa personne. Ce général répondit que l'empereur désapprouverait peut-être qu'il voulût le délivrer des mains de Li-meou-tchin & des eunuques ; que cependant il avait peine à digérer la honte d'être venu de si loin pour ne rien faire : il prit le parti d'aller à Tchang-ngan, pour consulter avec le premier ministre & les grands ^{p.064} qui étaient restés dans cette capitale. Tsouï-yn fut le recevoir à la tête de tous les grands rangés en ordre, & l'introduisit dans la ville avec appareil. Le résultat de leurs conférences fut qu'il fallait aller à Fong-siang & en ramener l'empereur. Tchu-ouen sortit de Tchang-ngan avec le même cortège qu'il y était entré, & fut joindre son armée, à laquelle il fit prendre le chemin de Fong-siang.

Arrivé devant cette place, ce général fit camper ses troupes à l'est, & s'étant approché des murailles, Li-meou-tchin lui dit, du haut des remparts, que l'empereur ne s'était retiré à Fong-siang que pour se mettre à couvert des malheurs qu'un plus long séjour à Tchang-ngan n'aurait pu lui faire éviter, & que les intrigues de certains esprits inquiets, trop fiers des services qu'ils avaient rendu, l'y avaient forcé. Tchu-ouen répondit qu'il demandait la mort de Han-tsiuen-hoëi, pour le punir de la témérité qu'il avait eue de contraindre l'empereur d'abandonner sa cour ; que sa démarche n'avait d'autre but que d'escorter son souverain & de le reconduire jusque dans son palais,

suivant le vœu de tous les grands, au nom desquels il venait. Il ajouta que s'il s'y opposait & qu'il lui en arrivât par la suite de la disgrâce, il ne pourrait s'en plaindre, puisqu'il pouvait l'éviter.

Tchu-ouen ne fut pas longtemps devant Fong-siang ; sur les ordres réitérés de l'empereur de se retirer dans son gouvernement, il prit la route de Pin-tchéou, dont Li-ki-hoeï était gouverneur. A son approche, ce gouverneur vint se donner à lui.

Li-meou-tchin, informé que Tchu-ouen n'était point retourné dans son gouvernement, obtint de l'empereur un ordre adressé à Li-ké-yong, de venir à son secours. Li-ke-yong envoya ^{p.065} cinq mille chevaux sous le commandement de Li-ssé-tchao, qui rencontrèrent au nord de Ping-yang un corps des troupes de Tchu-ouen & le défirent entièrement.

Han-tsiuen-hoeï dépêcha de son côté vingt eunuques pour engager les gouverneurs à donner leurs troupes, avec ordre d'en lever eux-mêmes ; mais ces vingt eunuques prirent si mal leurs mesures, qu'ils tombèrent entre les mains de Tchu-ouen, qui les fit mourir.

Yang-hing-mi était un des gouverneurs de l'empire qui aurait pu obliger Tchu-ouen à faire diversion : il était puissant & son voisin ; mais Li-meou-tchin ne pensa point à lui, parce qu'il ne lui croyait pas d'autres vues que celles de s'établir dans le Kiang-nan & de s'étendre du côté du Tché-kiang. C'était effectivement son plan, & son général Li-chin-fou faisait alors le siège de Hang-tchéou, où il fut très longtemps sans pouvoir s'en rendre maître. Kou-tsiuen-ou, général de Tsien-lieou, avait si bien disposé ses quartiers, qu'il incommodait beaucoup Li-chin-fou, & lui enlevait presque tous les convois qui lui arrivaient.

Pour se mettre à l'abri de ces inconvénients, Li-chin-fou répandit le bruit qu'il voulait lever le siège, & afin de l'accréditer davantage, il laissa sauver des prisonniers de Hang-tchéou. Sur le soir il fit prendre les devants aux malades & aux faibles de son armée, escortés par un corps de ses plus braves soldats, auxquels il ordonna de se mettre en

embuscade auprès de la montagne Tsing-chan ¹ : il les suivit de près avec le reste de l'armée, persuadé que Kou-tsiuen-ou ne manquerait pas de le _{p.066} poursuivre. Ce général se mit en effet à sa piste jusqu'à la montagne, où ceux qui étaient en embuscade le coupèrent si à propos qu'ils le firent prisonnier. Tsien-lieou fut inconsolable de la prise de son général.

Li-chin-fou, victorieux, vint reprendre le siège de Hang-tchéou & se morfondit encore longtemps devant cette place : voyant qu'il ne pouvait la réduire, il résolut de se retirer ; mais comme il craignait que Tsien-lieou ne l'en empêchât, il fit rétablir la sépulture de ses ancêtres, qui avait été un peu endommagée, & lui renvoya toute la famille de Kou-tsiuen-ou. Touché de ce procédé honnête, Tsien-lieou ne troubla point sa retraite. Yang-hing-mi lui renvoya aussi Kou-tsiuen-ou, qui fut échangé contre Tsin-peï, fait prisonnier par Kou-tsiuen-ou lui-même.

902. Après avoir battu Tchu-ouen, Li-ssé-tchao, pour l'obliger à faire diversion & à diviser ses troupes, alla attaquer Tsé-tchéou & Chi-tchéou, dont il s'empara. Tchu-ouen vint lui-même défendre les villes soumises à son obéissance : ce qui n'empêcha pas Li-ssé-tchao d'assiéger encore Tçin-kiang, qu'il aurait enlevée si Tchu-ouen n'avait envoyé au secours de cette place son neveu Tchu-yeou-ning, renforcé par les troupes que commandait Chi-chou-tsong. Li-ssé-tchao ne jugea pas à propos de les attendre & leva le siège.

Chi-chou-tsong & Tchu-yeou-ning, se voyant à la tête d'une belle armée, poursuivirent Li-ssé-tchao & le battirent. Profitant de leur victoire, ils allèrent investir Tsé-tchéou & Chi-tchéou qu'ils reprirent, ; ils enlevèrent aussi Fen-tchéou. De là, se portant vers Tçin-yang, où Li-ké-yong était en personne, ils en formèrent le siège. Li-ké-yong, dans de fréquentes & vigoureuses sorties, leur tua beaucoup de monde & les força _{p.067} de décamper. Li-ssé-tchao & Tchéou-té-oueï se mirent à leurs

¹ A soixante ly au sud de Tchang-hing-hien de la dépendance de Hou-tchéou-fou du Tché-kiang.

Histoire générale de la Chine

trousses & les maltraitèrent fort dans leur retraite : ils leur reprirent Tsé-tchéou, Chi-tchéou & Fen-tchéou.

L'entreprise de Tchu-ouen sur Tçin-yang avait si fort abattu le courage de Li-ké-yong, qu'il n'était plus reconnaissable : la puissance de son ennemi lui parut si redoutable, qu'il craignit que s'il entreprenait de le détruire il n'y réussît que trop. Dévoré par ce chagrin, il ne laissait plus éclater de joie sur son visage. Li-tsun-hiu, son fils, alarmé de ce changement d'humeur, lui dit que la prospérité de Tchu-ouen était près de sa fin, ayant aigri contre lui tous les esprits ; au lieu que la fidélité & la bonne foi étant comme héréditaires dans leur famille, ils ne pouvaient manquer d'être aimés de tout le monde : qu'ainsi il fallait, sans se décourager & sans montrer une crainte dont leur ennemi profiterait, attendre sa perte, à laquelle il courait de lui-même.

Li-tsun-hiu était fils d'une concubine, que Li-ké-yong aimait beaucoup. Lieou-fou-gin, sa femme légitime, ne lui avait point donné d'enfants ; mais comme ce fils était rempli d'esprit, de bravoure, de prudence & d'excellentes qualités, cette princesse l'aimait comme son propre fils.

Li-meou-tchin craignait toujours que Tchu-ouen ne revînt sur ses pas : seul il ne pouvait lui résister ; ainsi il chercha à l'occuper dans son gouvernement, pour l'empêcher de songer à lui. Il sollicita Li-ké-yong, son ennemi déclaré, & Yang-hing-mi de lui faire la guerre ; & pour déterminer surtout le dernier, il obtint pour lui le titre de prince de Ou, dont il lui fit porter les lettres par un officier de la cour, avec un ordre écrit de la main de l'empereur de faire la paix avec ses voisins du sud, & de marcher contre Tchu-ouen ; & afin que ^{p.068} Tsien-lieou, par jalousie, ne dérangeât point ce plan, Li-meou-tchin lui fit aussi expédier des lettres de prince de Yueï.

Histoire générale de la Chine

Fong-hong-to croisait alors sur le grand fleuve avec de grosses barques, & ravageait tout le pays qui est entre Siuen-tchéou ¹ & Yang-tchéou ; las de pirater, il voulut se faire un établissement, & tenta de se rendre maître de Siuen-tchéou : Tien-kiun, qui en était gouverneur, ne le laissa point approcher de ses murailles ; mais faisant monter ses troupes sur ses barques de guerre, il fut à sa rencontre & le battit d'une manière à l'obliger à prendre le large en mer. Yang-hing-mi fit proposer à ce corsaire de l'emploi dans ses troupes. Fong-hong-to accepta, & fut reçu avec honneur & comblé de présents. On lui donna le titre de lieutenant de gouverneur.

Longtemps auparavant, Fong-hong-to avait fait sonder Yang-hing-mi par Chang-kong-naï, un de ses officiers, pour savoir s'il voudrait lui céder la ville de Jun-tchéou ². Ce poste était trop important pour s'en dessaisir. Chang-kong-naï, piqué du refus qu'on lui en fit, dit fièrement que puisqu'on ne voulait pas le leur donner de bonne grâce, ils sauraient l'obtenir avec leurs grandes barques. Yang-hing-mi, qui n'avait point oublié cet emportement, demanda à Chang-kong-naï s'il se ressouvenait de ses menaces. Cet officier lui en fit des excuses, en lui disant que c'était son zèle pour le service de son maître & le chagrin de n'avoir pas réussi dans sa négociation qui l'avaient fait parler. Yang-hing-mi, souriant, lui dit qu'il serait une autre fois plus content de lui, & que s'il montrait autant d'attachement à ses intérêts qu'il en avait eu pour ceux de Fong-hong-to, il n'aurait pas lieu de se plaindre.

p.069 Yang-hing-mi venait alors de recevoir les ordres de l'empereur, en conséquence desquels il se disposa à porter la guerre sur les terres de Tchu-ouen, & à faire le siège de Sou-tchéou ³ : il envoya ses troupes par terre, & fit transporter par eau le bagage & les vivres sur de grosses barques pesantes qui servaient à porter les tributs en riz de l'empereur,

¹ Ning-koué-fou du Kiang-nan.

² Tching-kiang-fou du Kiang-nan.

³ Sou-tchéou de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

Histoire générale de la Chine

contre le sentiment de Siu-ouen, qui voulait qu'on employât de petites barques plus légères, afin que les convois arrivassent plus promptement. Yang-hing-mi ne suivit point ce conseil & ne tarda pas à s'en repentir. Les pluies continuelles incommodèrent ses troupes dans leur marche & rendirent les chemins impraticables ; lorsqu'elles arrivèrent, après des fatigues inouïes, devant Sou-tchéou, elles n'y trouvèrent ni équipages ni provisions, & souffrirent des maux incroyables. Malgré ces contre-temps, Yang-hing-mi osa investir la place & en presser le siège. Tchu-ouen y avoir jeté une bonne garnison, avec des vivres & des munitions de guerre en abondance. Les pluies qui ne discontinuaient point & le défaut de provisions obligèrent enfin son ennemi à décamper.

A peine fut-il de retour dans son gouvernement, qu'il apprit qu'un corps composé des anciennes troupes de Sun-ju & qui s'était enfui dans le Tché-kiang après la défaite & la mort de leur général, s'était donné à Tsien-lieou, qui, connaissant leur bravoure, les avait reçus & leur avait donné Siu-ouan, un de leurs propres officiers, pour les commander. Ces transfuges, gens inquiets & portés à la révolte, conçurent le dessein de tuer Tsien-lieou & de s'emparer de son pays : ils appelèrent Tien-kiun, gouverneur de Siuen-tchéou, pour les aider à p.070 l'exécuter ; mais Siu-ouan s'étant déclaré trop tôt, on prit les armes de tous côtés : ces séditieux mirent le feu en plusieurs endroits de Hang-tchéou ; Tsien-lieou eut le temps de se sauver & leur complot échoua. Cependant Tien-kiun avançait à la tête de ses troupes : Tsien-lieou lui fit demander s'il venait fomenter une révolte, lui qui était gouverneur de place & exposé aux mêmes insultes. Tien-kiun continua son chemin vers Hang-tchéou, dans le dessein de l'attaquer.

Kou-tsiuen-ou était parti lui-même pour représenter à Yang-hing-mi le danger pressant de Tsien-lieou & lui mener Tsien-tchuen-léao, son fils, en otage. Yang-hing-mi lui promit du secours & cimentait l'alliance qu'il fit avec Tsien-lieou, en donnant à Tsien-tchuen-léao sa fille en mariage.

Histoire générale de la Chine

Cependant Tien-kiun serrait de près Hang-tchéou : il eut du désavantage dans une action contre Tsien-lieou, mais il n'abandonna pas pour cela son entreprise. Yang-hing-mi le menaça, s'il ne se retirait pas, de mettre à sa place un autre gouverneur à Siuen-tchéou. Tien-kiun fit dire à Tsen-lieou que s'il voulait lui donner Tsien-tchuen-koan, son second fils, en otage, auquel il promettait sa fille en mariage, il lèverait le siège. Ces conditions ayant été acceptées, il retourna à Siuen-tchéou avec les rebelles qui se donnèrent à lui & dont Tsien-lieou fut charmé d'être délivré.

L'empereur était toujours entre les mains de Li-meou-tchin & des eunuques : Tsouï-yn partit de Tchang-ngan & se rendit dans le Ho-tchong pour presser Tchu-ouen, en lui disant qu'il ne fallait pas attendre qu'on eût soulevé tout l'empire contre lui. Tchu-ouen voyant que Li-ké-yong ne faisait aucun préparatif pour lui faire la guerre, & que Yang-hing-mi était plus occupé de ses propres intérêts que de ceux de l'empereur, partit ^{p.071} du Ho-tchong & prit sa route par Tong-oueï-kiao à la tête d'une des plus nombreuses armées qu'on eût vues depuis longtemps.

Li-meou-tchin instruit de sa marche, donna les ordres nécessaires pour assembler ses troupes & voulut lui-même les commander : il rencontra Tchu-ouen au nord de Koué-kien ¹ & voulut l'arrêter ; Tchu-ouen, charmé de le trouver sans l'empereur, l'attaqua le premier & le maltraita si fort qu'il l'obligea de se retirer en désordre. Après cette victoire, il continua sa route du côté de Fong-siang : arrivé devant cette ville, il en fit le tour revêtu de ses habits de cérémonie, & d'espace en espace se mettant à genoux, comme s'il avait été en présence de l'empereur, il criait à haute voix :

— Mon dessein n'est pas de manquer à la fidélité & au respect qu'un sujet doit à son prince ; mais je viens tirer Votre Majesté

¹ A soixante ly à l'est de Pao-ki-hien de Fong-siang-fou du Chen-si.

d'entre les mains des perfides qui la tiennent captive, & je veux la reconduire dans son palais d Tchang-ngan.

Après avoir ainsi parcouru les dehors de la ville, il la fit investir.

Dès le commencement du siège, les pluies continuelles qui survinrent occasionnèrent, par l'humidité qu'elles portèrent dans le camp des assiégeants, une maladie épidémique qui leur enlevait beaucoup de monde. Leur général, touché de ce désastre, résolut de lever le siège ; Mais Kao-ki-tchang & Lieou-tchi-tsiun, deux de ses premiers officiers, lui représentèrent que depuis un an tout l'empire avait les yeux ouverts sur eux ; qu'une retraite les rendrait la fable de tout le monde & découragerait leurs soldats : que Li-meou-tchin les craignait, puisqu'il sollicitait de tous côtés des secours. Tchu-ouen, qui ^{p.072} ne leur avait fait cette proposition que pour les sonder, fut charmé de les voir dans la résolution de continuer le siège, dont il pressa les travaux avec plus de vigueur que jamais ; mais Li-meou-tchin se tenait sur la défensive & ne faisait aucune sortie, ce qui donnait beaucoup d'inquiétude à Tchu-ouen, qui s'était promis d'en tirer de grands avantages.

Dans ces entrefaites on reçut au camp des assiégeants la nouvelle que Tchu-yeou-lun était parti de Ta-léang avec un corps de troupes pour les venir joindre, & qu'il était sur le point d'arriver : il demandait qu'on vînt au-devant de lui pour le soutenir s'il était attaqué. Tchu-ouen fit donner double ration à ses soldats & les mit en embuscade dans différents quartiers, ne laissant qu'environ dix mille hommes dans son camp, tous malades, ou inutiles & peu en état de servir pour un coup de main.

Un cavalier nommé Ma-king, soldat déterminé qui s'était offert pour cette commission, courut à toute bride, comme s'il désertait, se présenter à la porte de la ville, qu'on lui ouvrit. Il se rendit du même pas à l'hôtel de Li-meou-tchin, pour lui dire que Tchu-ouen se sauvait, & qu'il n'avait laissé qu'environ dix mille hommes dans son camp hors d'état de le pouvoir suivre. Li-meou-tchin fit sortir presque toute la garnison de Fong-siang pour courir après Tchu-ouen ; mais lorsque ces troupes furent arrivées

près du camp des assiégeants, à un certain signal qu'on avait donné à ceux qui étaient en embuscade, ils sortirent tous tambours battants & tombèrent avec tant de vigueur sur les troupes de Li-meou-tchin, qu'ils les mirent dans le plus grand désordre, & les poursuivirent si vivement que de ceux même qui échappèrent à la mort, ^{p.073} très peu rentrèrent dans la ville ; ils prirent le parti de mettre bas les armes ou de s'enfuir.

Une défaite aussi complète, ayant mis Li-meou-tchin hors d'état de tenir longtemps, il fit proposer à Tchu-ouen de lui remettre l'empereur, pour le reconduire à Tchang-ngan. Tchu-ouen dédaigna de répondre, & par dérision, il fit creuser un petit fossé vis-à-vis de la porte par où ses troupes étaient sorties pour venir à lui, au bord duquel furent élevés deux petits tertres, où il fit placer deux figures de chiens qui avaient chacune un collier de petits grelots, dont on pouvait aisément entendre le son de dessus les murailles à la moindre agitation que le vent leur imprimait. Li-meou-tchin, piqué de cette insulte, n'en fut que plus animé à se défendre, & il le fit avec une bravoure incroyable.

A la dixième lune, Tchu-ouen jugeant que la ville, après trois mois de siège, devait être dans une grande disette, envoya à l'empereur des rafraîchissements & des pièces de soie ; il joignit à cet envoi un placet, & écrivit en même temps à Li-meou-tchin qu'il ne s'opposait plus à ce qu'il reconduisît lui-même son souverain dans sa capitale. L'empereur répondit au placet de Tchu-ouen, mais Li-meou-tchin garda le silence.

Cependant les soldats de la garnison désertaient par bandes & se rendaient au camp de Tchu-ouen : ces fréquentes défections, jointes à la réponse de l'empereur, firent soupçonner à Li-meou-tchin qu'il s'entendait avec ce prince pour le perdre ; il fit observer de près l'empereur & doubler sa garde.

Tchu-ouen chercha à fomenter ces soupçons & à en profiter. Une nuit il fit battre tous ses tambours à la fois, comme s'il montait à l'assaut ; l'épouvante fut si grande, qu'on criait de tous côtés à la trahison. Les soldats de l'ouest accusaient ceux ^{p.074} de l'est de vouloir livrer

Histoire générale de la Chine

l'empereur à Tchu-ouen ; ceux de l'est taxaient la garde de l'ouest de s'entendre aussi avec ce général : ce n'était partout que trouble & confusion. Toutes les provisions de bouche étaient consommées ; les grands magasins que Li-meou-tchin avait faits étaient vides. On voyait tous les jours du monde périr de misère : la chair humaine se vendait publiquement jusqu'à cent deniers la livre, & celle de chien jusqu'à cinq cents. On trouvait dans les rues des malheureux à qui on avait enlevé des morceaux de chair avant qu'ils fussent expirés. Li-meou-tchin se raidissait contre cette affreuse extrémité, parce qu'il espérait toujours que son frère Li-meou-hiun, gouverneur de Pao-ta, viendrait à son secours, suivant les avis qu'il lui en avait donnés. Ce gouverneur avait en effet rassemblé des troupes & fait préparer de grands convois ; mais un détachement de l'armée ennemie s'étant saisi de Fou-tchéou & de Fang-tchéou, Li-meou-hiun ne put forcer ces passages : il prit le parti de se soumettre & de se ranger sous les drapeaux de Tchu-ouen.

Li-meou-hiun était la seule ressource qui restait à Li-meou-tchin : Ouang-kien, qui s'était rendu maître du Si-tchuen, lui avait enlevé les villes qui lui obéissaient dans le Chan-nan ; tout ce qu'il possédait dans le Koan-tchong s'était soumis à Tchu-ouen, de sorte qu'il ne lui restait plus que la seule place de Fong-siang, qu'il était même sur le point de perdre. Cette position critique lui fit penser sérieusement à chercher quelque moyen de s'accommoder avec son ennemi ; & comme les troubles présents avaient été excités par les eunuques, il crut que le meilleur parti était de les abandonner ; ainsi il lui écrivit :

« Les malheurs qui nous affligent sont l'ouvrage de l'eunuque Han-tsiuen-hoeï ; j'ai reçu l'empereur pour le défendre contre p.075 ceux qui voudraient attenter à sa liberté : si vous êtes venu ici uniquement animé du zèle de servir avec fidélité la famille impériale, je vous remettrai volontiers Sa Majesté, pour que vous la reconduisiez à la cour de Tchang-ngan ; je vous

Histoire générale de la Chine

aiderai même de tout ce qui me reste de cuirasses usées & d'armes brisées.

Avant que cette réponse parvînt à Tchu-ouen, l'empereur manda Li-meou-tchin, Sou-kien, Li-ki-hoeï & d'autres principaux officiers, & leur adressant la parole :

— Vous voyez, leur dit-il, l'état affreux où nous sommes réduits ; dans ma seule famille il périt chaque jour quelqu'un de faim & de misère ; les princes & les princesses ont à peine de quoi se sustenter : si ma famille est réduite à cette extrémité, que ne doivent point souffrir les habitants & les soldats renfermés dans l'enceinte de cette ville ? Et que prétendez-vous faire ?

Aucun n'osant répondre, l'empereur continua :

— Si vous me reconnaissez encore pour votre maître, je vous ordonne de faire la paix avec Tchu-ouen.

Ces officiers se retirèrent sans répliquer.

903. Ouang-ssé-fan, gouverneur de Ping-lou, homme savant, habile, brave, entreprenant & d'une grande pénétration, reçut comme les autres l'ordre envoyé dans toutes les provinces, par lequel l'empereur invitait tous ses fidèles sujets à prendre les armes & à venir à son secours. Il fut vivement touché de l'état déplorable où était réduit son souverain, & ne put retenir ses larmes à la lecture de cet écrit : résolu de faire tous ses efforts pour le sauver, il assembla les officiers de son gouvernement & leur dit de recruter leurs troupes, de faire provision de grains & d'armes, & de se tenir prêts à marcher au plus tôt, parce que tout dépendait de leur diligence. p.076 Lorsque tous ses préparatifs furent faits, il fit déguiser ses soldats en marchands de grains & les fit défiler, par différents chemins, du côté de Hoa-tchéou leur rendez-vous général, où ils devaient se former en corps d'armée & attaquer Tchu-ouen ; mais quelque secrète qu'il voulût tenir cette expédition, elle transpira, & tous

Histoire générale de la Chine

ses soldats furent pris. Lieou-siuen, général de la cavalerie, au premier avis qu'il eut que leur dessein était découvert, enleva à Tchu-ouen la ville de Yen-tchéou.

Li-meou-tchin ayant reçu la réponse de Tchu-ouen, la fit voir à l'empereur & lui proposa de faire mourir l'eunuque Han-siuen-hoeï, de s'accommoder avec Tchu-ouen & de retourner ensuite à Tchang-ngan. Tchao-tsong, à qui cette ouverture fit renaître un rayon d'espérance, consentit à la mort de l'eunuque & de tous ceux qui avaient contribué à ses peines. Muni de l'ordre de ce prince, Li-meou-tchin fit arrêter l'eunuque, à qui il fit couper la tête en plein marché, après lui avoir reproché des crimes & les intrigues par lesquelles il avait su allumer dans l'empire un si grand incendie ; il mit cette tête dans un sac & abandonna le corps à la populace accourue en foule, qui assouvit dessus sa vengeance & le coupa en mille morceaux. Il fit aussi arrêter Li-ki-yun, Li-ki-hoeï & Li-yen-pi, trois traîtres qui, après avoir reçu des biens immenses de l'empereur, s'étaient joints aux eunuques, & les avaient aidés de leurs troupes pour exciter les troubles : il leur fit également couper la tête, ainsi qu'à seize autres eunuques des plus coupables. Han-ou & Tchao-koué-fou-gin furent chargés de porter ces dix-sept têtes à Tchu-ouen, avec ordre de lui dire qu'on lui présentait les têtes de ceux qui l'année précédente avaient eu l'audace de contraindre l'empereur à quitter sa cour & qui l'avaient détenu jusque-là à Fong-siang ; que ^{p.077} d'accord avec Li-meou-tchin, ils avaient fait subir à ces scélérats la peine qu'ils avaient si justement méritée & qu'ils venaient les lui offrir, afin que les faisant exposer sur des poteaux à la vue de toutes ses troupes, on connût la droiture de leurs intentions.

Tchu-ouen instruit par des transfuges de l'état où la ville était réduite, se contenta d'écrire à l'empereur pour s'excuser des excès que les circonstances fâcheuses l'avaient obligé de commettre ; mais il s'exprimait en termes vagues & généraux. Il fit porter cette lettre par Li-tchin, & parut déterminé à continuer le siège. Li-meou-tchin, surpris de

Histoire générale de la Chine

ce qu'il ne se retirait pas, soupçonna que Tsouï-yn lui avait recommandé de se rendre maître de Fong-siang, afin d'être en possession de la cour de l'ouest, comme il l'était déjà de celle de l'est : il fit part de ce soupçon à l'empereur, qui, à son instigation, envoya aussitôt ordre à Tsouï-yn de venir le joindre avec tous les grands, & afin de le presser davantage, il lui dépêcha six à sept courriers les uns sur les autres ; mais Tsouï-yn ne partit de Tchang-ngan, pour se rendre à Fong-siang, que sur une lettre postérieure de Tchu-ouen. Alors ce dernier ne fit plus difficulté de lever le siège, & on ouvrit les portes de la ville.

Avant de laisser partir l'empereur de Fong-siang, Li-meou-tchin, qui cherchait des appuis en état de le soutenir, fit une alliance avec ce prince, & obtint pour son fils, nommé Li-kan, la princesse Ping-yuen. Il proposa la fille de Sou-kien pour le prince de King. L'empereur, qui n'aspirait qu'à sortir de captivité, consentit à tout ce qu'il voulut.

Cependant Tchu-ouen, à l'instigation de Tsouï-yn, marqua qu'il n'était pas encore satisfait des dix-sept têtes qu'on lui avait apportées, & il exigea celles de cent soixante-deux autres ^{p.078} personnes qu'il avait proscrites. Alors il invita Tchao-tsong à se rendre dans son camp, où ce général, vêtu d'un habit simple le reçut à la tête de tous ses officiers. Dès qu'il aperçut ce prince, il se jeta à genoux, & affectant beaucoup de sensibilité à ses disgrâces, il lui fit des excuses de ce qu'il avait contribué à ses chagrins, en disant qu'il y avait été contraint. L'empereur défit la ceinture ornée de pierres précieuses qu'il portait & lui en fit présent. Tchu-ouen reçut cette faveur d'une manière qui fit assez juger qu'il la regardait comme une chose due au service qu'il venait de lui-rendre, en le tirant des mains de Li-meou-tchin & des eunuques.

Peu de temps après il le fit partir pour Tchang-ngan, escorté par un gros détachement de son armée, sous les ordres de Tchu-yeou un de ses fils. Tsouï-yn voyant les choses sur le point de se conclure, avait pris les devants & était allé mettre le palais en état de recevoir ce prince. Lorsqu'il apprit son départ de Fong-siang, il fut à la tête des grands de

Histoire générale de la Chine

Tchang-ngan, le recevoir à deux petites journées de cette capitale. Cette entrevue fut touchante : Tchao-tsong fit beaucoup d'amitiés à Tsouï-yn & le rétablit dans les places qu'il occupait auparavant. Le peuple, persuadé que le retour de l'empereur allait enfin rétablir la paix & mettre fin aux troubles dont la Chine était agitée depuis si longtemps, sortit en foule au-devant de lui & fit éclater sa joie par les cris redoublés de *Ouan-souï*.

A l'arrivée de Tchu-ouen à Tchang-ngan, Tsouï-yn, appuyé par le puissant parti de ce général, se voyant rétabli dans la charge de premier ministre, & maître de l'esprit de l'empereur, qui ne pouvait lui rien refuser dans les circonstances actuelles, voulut en profiter pour assouvir la haine implacable qu'il avait ^{p.079} vouée aux eunuques : il lui offrit un placet, qui portait en substance :

« Les malheurs arrivés à votre auguste dynastie, viennent presque tous de l'imprudence qu'on a eue de donner le commandement des troupes à des eunuques & de les avoir introduits dans le gouvernement : ils ont été cause des révoltes ; ils ont aigri l'esprit des gouverneurs des provinces, qui, pour se soustraire à un joug insolent & odieux, se sont rendus indépendants & refusent de recevoir les ordres de Votre Majesté. Ces despotes audacieux ont fomenté tous les troubles de la cour, & n'ont pas rougi d'attenter même à votre personne, qu'ils ont détenue dans une cruelle captivité. Des scélérats de cette trempe ne méritent pas d'être épargnés ; le passé doit nous instruire, jamais on n'aura de paix tant qu'ils subsisteront. Si Votre Majesté n'en extirpe pas jusqu'à la racine, elle ne peut être à couvert des malheurs dont elle a déjà si souvent éprouvé les funestes effets.

Pour nous garantir des intrigues de ces hommes méprisables & dangereux, je demande à Votre Majesté qu'elle supprime tous les tribunaux intérieurs où ils ont forgé les instruments de leur perfidie, & que les affaires qui y ressortissaient soient portées

Histoire générale de la Chine

dorénavant dans les tribunaux du dehors ; qu'elle rappelle tous ceux qu'elle a envoyés dans les provinces en qualité d'inspecteurs : la conduite qu'ils y ont tenue jusqu'ici, & les richesses qu'ils y ont amassées aux dépens des mandarins des lieux, qui payaient à prix d'argent la conservation de leurs charges, nous ont fait assez connaître combien une pareille autorité entre leurs mains est pernicieuse à l'État.

Le premier ministre obtint tout ce qu'il demandait ; p.080 Tchu-ouen, à qui il avait inspiré sa haine contre les eunuques, en rassembla, sous différents prétextes, quelques centaines dans un des tribunaux du dehors, & les fit tous passer indistinctement au fil de l'épée, malgré les clameurs de plusieurs, qui protestaient n'avoir point de part aux crimes dont on les chargeait tous en général. Comme beaucoup de ces eunuques étaient répandus dans les provinces pour différentes commissions, Tchu-ouen & le premier ministre envoyèrent des ordres précis aux mandarins de faire mourir tous ceux qui se trouveraient dans leurs districts, sous peine, à eux-mêmes, de la vie s'ils différaient d'exécuter ces ordres.

Plusieurs milliers de ces eunuques, qui étaient au service de l'empereur, de l'impératrice & des reines, ne furent point exempts de la proscription ; on n'épargna qu'une trentaine de vieillards & d'enfants qui portaient des habits jaunes, employés à balayer les cours ou à quelque office vil de cette nature. Tous les ordres que l'empereur donna depuis dans l'intérieur du palais, furent portés aux grands & publiés par des femmes qu'on substitua aux eunuques dans cet emploi. Ces mêmes femmes furent encore chargées de recevoir les placets du dehors & toutes les demandes, soit par écrit, soit de vive voix, qu'on faisait à l'empereur.

Au moyen de cette terrible exécution, il se trouva beaucoup de places vacantes, surtout dans les soldats de la garde, que Tchu-ouen, à qui

Histoire générale de la Chine

l'empereur donna l'intendance générale sur toutes les troupes de l'empire, eut le pouvoir de remplir à son gré.

L'empereur avait expédié des courriers dans les divers gouvernements de la Chine pour annoncer son retour à Tchang-ngan, excepté dans le gouvernement de Fong-siang. A cette ^{p.081} occasion, Lou-y, qui était dans le ministère, ne put s'empêcher de dire que quoique Li-meou-tchin fut très coupable des derniers troubles, l'empereur ne voulait cependant pas rompre entièrement avec lui, & que ce prince en ne lui envoyant pas ses ordres, faisait assez connaître qu'il ne se croyait pas encore en liberté. Un de ces courtisans qui ne rougissent pas du mal qu'ils font, pourvu qu'il contribue à leur fortune, rapporta ces paroles au premier ministre, qui crut que Lou-y condamnait par là sa conduite : il demanda à l'empereur de le renvoyer du ministère & de lui donner un autre emploi.

Lou-y ne fut pas le seul que Tsouï-yn écarta des affaires ; il suffisait d'être bien dans l'esprit de l'empereur, pour être en bute à ce ministre, & exposé aux traits de sa jalousie & de son ambition : Sou-kien fut un de ceux qu'il attaqua le plus vivement ; il était un des principaux du conseil de l'empereur & presque le seul en qui ce prince eût mis sa confiance. Sou-kien, naturellement droit, ne savait point déguiser ses sentiments ; il avait toujours été opposé à la destruction des eunuques, & il n'était pas ennemi de Li-meou-tchin, quoiqu'il désapprouvât ouvertement sa conduite ; enfin il s'était allié à la famille impériale, en donnant sa fille au prince de King : tout cela le rendait odieux au ministre, qui l'accusa d'entretenir des liaisons particulières avec Li-meou-tchin, dans l'intention d'exciter de nouveaux troubles. Tchao-tsong fut contraint de donner ordre à Sou-kien de se faire mourir.

L'empereur affectait de n'avoir aucun soupçon sur la fidélité de Tsouï-yn ; cependant la conduite artificieuse de ce ministre l'inquiétait, & il aurait désiré mettre dans le ministère quelqu'un en état de le contrebalancer : ce prince s'en ouvrit à ^{p.082} Han-ou, qui lui conseilla de prendre Tchao-tsong & Ouang-tsan, dont il lui vanta la capacité.

Histoire générale de la Chine

Des espions, dont Tsouï-yn entretenait toujours un grand nombre auprès de l'empereur, donnèrent avis de cette conversation ; il en porta ses plaintes à Tchu-ouen, qui lui promit de s'opposer à l'élévation de ces deux hommes, comme ne pouvant que très préjudiciable à ses intérêts. Ce général dit à l'empereur qu'il était étonné qu'on lui eût proposé de faire Tchao-tsong & Ouang-tsan ministres d'État ; que le premier était un homme faible & superficiel ; & Ouang-tsan sans esprit, sans talents & sans vertus : il ajouta que la droiture & la justice exigeaient de lui qu'il éloignât Han-ou, qui avait eu la témérité de lui en faire la proposition, sans quoi il était à craindre que des mécontents en prissent occasion d'élever de nouveaux troubles.

Au ton dont Tchu-ouen lui avait parlé, l'empereur jugea que c'était une affaire arrêtée, & que ce général & Tsouï-yn exigeaient l'éloignement de Han-ou. Ce prince se trouvait entre leurs mains & ils étaient les maîtres de tout : ainsi, quoiqu'il eût beaucoup d'estime pour Han-ou, il se vit obligé de l'envoyer en qualité de simple commandant de la cavalerie à Po-tchéou dans la province de Chan-tong. Han-ou ne fut point surpris de ce revers de fortune, & lorsqu'il fut prendre congé de son souverain, il eut la consolation de lui voir verser des larmes : il protesta qu'il voulait vivre & mourir à son service, & qu'il ne serait content que lorsqu'il trouverait l'occasion de sacrifier sa vie pour lui marquer son zèle & sa fidélité. Il ajouta que Tchu-ouen ne pouvait souffrir qu'on éclairât de près ses meurtres, ses injustices & les actions les plus indignes qu'il voilait d'un zèle affecté pour le bien de l'État.

^{p.083} L'empereur était très persuadé des mauvaises intentions de ce général, & dans la crainte qu'il ne se déclarât trop hautement, il allait au-devant de tout ce qu'il désirait & il avait pour lui les plus grands ménagements. Cependant il voulut tenter encore une voie pour limiter son autorité, en lui donnant quelqu'un qu'il ne pût refuser & qui aurait l'œil sur ses démarches. Ce moyen qu'il croyait immanquable, était de déclarer le prince de Pou, son fils aîné, généralissime de toutes les

Histoire générale de la Chine

troupes de l'empire, dont Tchu-ouen serait le lieutenant. C'était faire un grand honneur à ce dernier & en même temps le dépouiller de toute autorité.

Le général démêla l'intention de l'empereur, & avant que de se déterminer à aucun parti, il en conféra avec le premier ministre ; celui-ci lui conseilla d'accepter l'honneur que Tchao-tsong voulait lui faire, mais il lui dit qu'il fallait demander pour généralissime, au lieu du prince de Pou, le prince de Hoai, qui, dans un âge trop tendre, n'était pas encore en état d'agir par lui-même, & que ce serait un moyen infaillible d'être seul dépositaire de toute l'autorité. Ces deux traîtres, après s'être concertés pour forger de nouvelles chaînes à leur maître, profitèrent de l'ascendant qu'ils avaient sur lui, & le firent consentir à ce changement sous le spécieux prétexte que le prince de Hoai, étant jeune, était plus en état que son frère de profiter des leçons sur l'art militaire que lui donnerait le général. Dès lors, le premier ministre & Tchu-ouen se rendirent absolument maîtres du gouvernement, & rien ne se faisait plus que par leur canal ; ils disposaient des emplois & décidaient à leur gré des peines & des récompenses, en sorte qu'ils se rendirent redoutables à tout l'empire.

Li-ké-yong dit à ses officiers, qui lui parlaient de ce qui ^{p.084} se passait à la cour :

— Tsouï-yn perd son maître en s'appuyant sur un traître ; une trop grande autorité dans un sujet produit bien des mécontents, & lorsqu'elle égale l'autorité souveraine, elle tend bientôt à la renverser : la ruine de l'empire des Tang n'est pas éloignée.

Après ce qui venait de se passer au sujet de la nomination du prince de Hoai, l'empereur craignit que Tchu-ouen n'eût remarqué qu'il se défiait de sa fidélité lorsqu'il avait voulu lui donner pour commandant le prince de Pou son fils ; & comme il prenait toutes les précautions possibles pour ne point l'irriter, il entra dans une espèce de justification avec Tsouï-yn : celui-ci lui dit qu'il était aisé de détromper Tchu-ouen en

le créant prince de Léang, dont il était déjà gouverneur. Tchao-tsong lui en fit expédier les lettres. Tchu-ouen, qui semblait n'attendre que cette faveur, offrit à l'empereur un placet pour l'en remercier & demander en même temps la permission de retourner dans son gouvernement. Il laissa dix mille hommes de ses vieilles troupes sous le commandement de Tchu-yeou-lun, son fils, pour la garde de Tchao-tsong, afin d'empêcher les esprits inquiets de remuer.

L'empereur consentit à toutes ses demandes & lui fit même l'honneur de l'accompagner jusqu'à l'extrémité de son palais. Tchu-ouen lui dit en le quittant, que les différends qu'il avait eus avec Li-ké-yong étaient peu de chose ; qu'il le suppliait de n'y pas faire attention, & de le traiter avec bonté en lui faisant aussi part de ses faveurs. Ces paroles qui furent rapportées à Li-ké-yong le firent rire :

— Le perfide, dit-il, pense à m'enlever Tsé-tchéou ¹ & Tsing-tchéou ², & il voudrait _{p.085} m'engager à n'être pas sur mes gardes : je le borne du côté du nord, & je suis en état de lui faire de la peine ; voilà pourquoi il conserve quelques ménagements à mon égard.

Li-ké-yong ne s'était point trompé dans le jugement qu'il avait porté de Tchu-ouen, & du motif qui l'avait engagé à le recommander à l'empereur. A peine ce nouveau prince de Léang fut-il de retour dans son gouvernement, qu'il envoya Tchu-yeou-ning, un de ses fils, à la tête d'un détachement considérable pour tenter de prendre Po-tchang³, qu'il fallait avoir pour faciliter l'entreprise sur Tsing-tchéou ; mais Tchu-yeou-ning n'y trouva pas autant de facilité qu'il l'avait pensé : il fut plus d'un mois devant cette place, sans être plus avancé que le premier jour. Tchu-ouen lui envoya faire des reproches fort vifs. Tchu-yeou-ning ramassa tous les jeunes paysans des environs, au nombre de cent mille, qu'il fit travailler

¹ Sing-tsé-hien.

² Tsing-tchéou-fou du Chan-tong.

³ Po-hing-hien de Tsing-tcheou-fou du Chan-tong.

à élever les terrasses tout autour de la ville : les travailleurs étaient exposés aux traits des assiégés, qui en tuèrent un très grand nombre.

Lorsque ces terrasses furent à la hauteur des murailles, Tchu-yeou-ning fit donner plusieurs assauts & fut toujours repoussé avec beaucoup de perte ; enfin il en fit donner un général, qui lui réussit malgré toute la bravoure des assiégés : il les força & les fit passer au fil de l'épée. Cependant Tchu-ouen qui n'apprenait point la prise de Po-tchang, craignit que son fils n'échouât & ne fût obligé de lever ce siège, ce qui lui aurait fait beaucoup de tort auprès des autres gouverneurs de l'empire ; il lui envoya un renfort considérable, & Tchu-yeou-ning se vit une armée de plus de cent mille combattants.

p.086 Ces nouvelles troupes n'arrivèrent qu'après la prise de Po-tchang ; alors Tchu-yeou-ning marcha du côté de Tsing-tchéou, & fit attaquer, par des détachements, les villes de Teng-tchéou & de Lai-tchéou. Ouang-ssé-fan commandait dans cette province ; n'ayant pas assez de monde pour tenir tête à une si grande armée, il demanda du secours à Yang-hing-mi, qui lui envoya un excellent capitaine, appelé Ouang-mao-tchang.

A la sixième lune, les troupes de Tchu-ouen prirent Teng-tchéou. Ouang-mao-tchang ayant joint Ouang-ssé-fan, ils marchèrent contre Tchu-yeou-ning, pour l'obliger à lever le siège de Tsing-tchéou. Tchu-yeou-ning informé qu'ils venaient à lui, sortit de ses lignes, résolu de leur donner bataille & très persuadé de la victoire ; mais il ne connaissait pas le brave Ouang-mao-tchang : cet officier le laissa approcher & se tint assez longtemps sur la défensive ; ensuite, lorsqu'il vit les ennemis fort fatigués, il les fit charger si vivement, qu'il les rompit & les mit en fuite. Tchu-yeou-ning lui-même, pour éviter de tomber entre les mains des ennemis, poussa si fort son cheval qu'il s'abattit sous lui & il fut tué.

Tchu-ouen, apprenant la mort de son fils, leva une armée de plus de deux cent mille hommes, qu'il voulut commander en personne, & marcha à grandes journées du côté de Tsing-tchéou. Ouang-ssé-fan s'était porté

Histoire générale de la Chine

vers cette place après le gain de la bataille. Tchu-ouen arrivé à Lin-kiu ¹ avec sa formidable armée, sut qu'il s'était séparé de son collègue ; alors il envoya une partie de son armée, commandée par ses généraux, du côté de Tsing-tchéou, tandis qu'avec l'autre il alla chercher Ouang-mao-tchang, dans le dessein de le _{p.087} combattre : mais ce général, inférieur en nombre à l'ennemi, n'eut garde de hasarder le sort d'une bataille. Il se posta dans un lieu avantageux, qu'il fortifia d'un fossé, & comme il avait des vivres en abondance, il attendit tranquillement Tchu-ouen.

Ce prince de Léang voulut à son arrivée insulter son camp, mais il fut repoussé avec une si grande perte, que jugeant qu'il n'en viendrait jamais à bout par la force, il résolut d'attendre que la faim obligât Ouang-mao-tchang, de décamper & d'accepter la bataille. Le brave Ouang-mao-tchang comprit son dessein & en fit part à ses officiers, en les assurant qu'il l'obligerait le premier à abandonner son camp par les alertes continuelles qu'il lui donnerait.

En effet, Ouang-mao-tchang était si attentif à observer toutes les démarches des ennemis, qu'il ne laissait échapper aucune occasion de profiter de ses avantages ; il parvint ainsi à leur enlever plusieurs convois & différents partis qui s'étaient écartés de leurs retranchements : il leur tua tant de monde, qu'au bout de sept à huit jours le nombre montait à plus de dix mille. Tchu-ouen examinant de dessus une éminence la position du camp ennemi, poussa un profond soupir, & dit que s'il avait un général tel que Ouang-mao-tchang, il pacifierait bientôt l'empire. Ensuite jugeant qu'il était inutile de s'obstiner à rester plus longtemps sans s'exposer à perdre son armée en détail & à décourager ses soldats, il décampa & retourna dans son gouvernement, laissant à Yang-tchéou le commandement de ses troupes & le soin de continuer le siège de Tsing-tchéou. Ouang-mao-tchang retourna joindre Yang-hing-mi son maître.

¹ Lin-kiu-hien de Tsing-tchéou-fou du Chan-tong.

Histoire générale de la Chine

Ouang-ssé-fan effrayé du grand nombre de troupes qui étaient devant Tsing-tchéou, jugeant d'ailleurs qu'il n'avait ^{p.088} aucun secours à espérer & qu'il serait pris, proposa de se rendre & même d'embrasser le parti de Tchu-ouen, pourvu qu'on promît de ne lui faire aucun mal, ni à ses troupes, ni aux habitants. Yang-ssé-heou, qui savait le chagrin que Tchu-ouen avait eu de la mort de son fils, n'osa répondre, de son chef, à cette proposition ; mais il accorda une suspension d'armes, jusqu'à ce qu'il eût reçu la réponse de son maître.

Tchu-ouen venait d'apprendre que Li-meou-tchin cherchait à se faire un parti, dans le dessein d'enlever encore l'empereur, & il avait besoin de ses forces pour le repousser si cette nouvelle se vérifiait. Il fit réponse à Yang-ssé-heou qu'il pouvait accorder à Ouang-ssé-fan ce qu'il demandait, pourvu qu'il lui remît Tsing-tchéou.

Lorsque Ouang-mao-tchang eut rendu compte à Yang-hing-mi de ce qui s'était passé entre eux, il en conclut que Tchu-ouen était bien plus puissant qu'il ne le croyait, & que si on lui laissait faire plus de progrès, il deviendrait bientôt maître de tout l'empire. Il dépêcha un courrier dans le Hou-nan pour exhorter Ma-yu à se joindre à lui contre ce prince ambitieux. Ma-yu proposa cette expédition dans son conseil. Hiu-té-hiun, le premier de ses généraux & celui dont il estimait le plus la sagesse, lui dit qu'à la vérité Tchu-ouen était un homme dangereux, un fourbe, un traître & un ambitieux, qui cherchait à dominer partout ; mais cependant qu'il avait le secret de s'accorder, du moins à l'extérieur, avec l'empereur, en sorte qu'on ne pouvait entreprendre de lui faire la guerre, sans qu'on parût la déclarer à ce prince. Cette réflexion décida Ma-yu. Il répondit à Yang-hing-mi qu'il ne pouvait se résoudre à faire la guerre à Tchu-ouen, tant qu'il serait uni comme il l'était avec l'empereur. Yang-hing-mi ne fut pas fâché de ^{p.089} ce refus, à cause des affaires qui lui étaient survenues de la part de Tien-kiun, gouverneur de Siuen-tchéou, qui ne lui auraient pas permis de penser à cette expédition.

Histoire générale de la Chine

Après que Tien-kiun eut défait Fong-hong-to, il était venu à Kouang-ling joindre Yang-hing mi, qui l'y avait retenu quelques jours. Comme il en avait été bien reçu, il pensa qu'il pouvait lui demander d'étendre sa juridiction sur Tchi-tchéou ¹ & sur Ché-tchéou ², mais Yang-hing-mi le refusa. Tien-kiun s'en retourna, résolu de lui faire sentir combien ce refus le mécontentait. Ce gouverneur avait d'excellentes troupes ; il était riche, & de plus il aimait à faire la guerre : Yang-hing-mi gardait avec soin les limites des pays qui lui obéissaient ; mais il avait la mauvaise politique d'en changer souvent les officiers, en sorte que le peuple était foulé & qu'il faisait des mécontents. Tien-kiun tâcha de les gagner, & comme il y réussit, ce fut un nouvel appât pour lui de chercher à se soustraire entièrement à l'autorité de Yang-hing-mi & de se rendre indépendant.

Li-chin-fou jugea par ses démarches de ses intentions, & il en avertit Yang-hing-mi, à qui il conseilla de faire arrêter ce gouverneur, & de ne pas attendre que le feu qui couvait allumât un grand incendie : mais Yang-hing-mi lui dit qu'il en avait reçu de grands services, & d'ailleurs que sa révolte n'ayant pas encore éclaté, il craindrait en le faisant mourir d'indisposer tous ses officiers & de les obliger à abandonner son service, pour lequel ils concevraient de l'aversion.

Tien-kiun avait un excellent officier, appelé Kang-ju, avec ^{p.090} lequel il ne s'accordait pas, & qui ne lui conseillait point de secouer le joug de Yang-hing-mi : celui-ci craignit que leur mésintelligence n'eût des suites nuisibles à ses intérêts, & pour les séparer, il nomma Kang-ju gouverneur de Liu-tchéou. Cette faveur fit croire à Tien-kiun que Kang-ju était d'accord avec Yang-hing-mi pour le perdre, & il se détermina à le faire arrêter, dans la résolution de le faire mourir & d'exterminer sa famille. Kang-ju lui dit que s'il le faisait périr, il ne lui survivrait pas de beaucoup.

¹ Tchi-tchéou-fou.

² Oueï-tchéou-fou du Kiang-nan.

Histoire générale de la Chine

Cependant Tien-kiun n'était pas en état de résister à Yang-hing-mi, & il n'aurait jamais pensé à se déclarer, si Ngan-gin-y, officier de Jun-tchéou, après avoir levé secrètement des troupes, n'eût fait révolter en sa faveur la ville de Jun-tchéou, dont il se rendit maître au nom de Tien-kiun. Yang-hing-mi se repentit alors de n'avoir pas suivi le conseil qu'on lui avait donné de le faire mourir ; cependant, comme il ne s'étonnait de rien, il n'en parut point découragé : il envoya deux corps d'armée, l'un contre Tien-kiun sous le commandement de Li-chin-fou, & l'autre, commandé par Ouang-mao-tchang, pour faire le siège de Jun-tchéou.

Ouang-mao-tchang ne fut pas heureux ; il resta longtemps devant cette place sans pouvoir la prendre, & fut presque toujours battu dans les sorties que firent les assiégés. Yang-hing-mi lui envoya Siu-ouen avec un renfort de troupes d'élite. Siu-ouen s'approcha de la place avec tant de précaution, que Ngan-gin-y n'en sut rien, & de concert avec Ouang-mao-tchang, pour mieux tromper les assiégés, il fit prendre à ses soldats des habits & des drapeaux pareils à ceux des troupes qui avaient commencé le siège. Ngan-gin-y qui réussissait dans ses sorties, continuait d'en faire de fréquentes ; mais à la première ^{p.091} qu'il fit après l'arrivée de Siu-ouen, il fut repoussé si rudement, que les assiégeants le poursuivirent & entrèrent pêle-mêle avec ses soldats dans la ville, dont ils se rendirent les maîtres.

Ngan-gin-y n'était pas le seul qui s'entendait avec Tien-kiun ; Tchuyen-tchéou, gouverneur de Cheou-tchéou & beau-frère de Yang-hing-mi, était aussi entré dans cette révolte, mais il ne s'était pas encore déclaré : son mécontentement venait du peu de considération que Yang-hing-mi avait pour lui & de ce qu'il ne le consultait point. Ce dernier instruit de ses intrigues, n'en témoigna rien ; mais il feignit d'avoir perdu la vue, & dit à sa femme qu'ayant le malheur de ne pouvoir plus gouverner par lui-même, & leurs enfants étant encore trop jeunes, il fallait faire venir son frère pour en prendre soin ; qu'il n'y avait que lui à qui il pût les confier : il lui dit de lui écrire, tandis que de son côté il allait

Histoire générale de la Chine

lui envoyer l'ordre de venir. Tchu-yen-tchéou, dans la pensée qu'il allait succéder à Yang-hing-mi, accourut en diligence sur la lettre de sa sœur ; mais le jour même qu'il arriva, Yang-hing-mi le fit mourir.

L'envoyé de Yang-hing-mi à Cheou-tchéou, ayant déclaré le sujet de sa commission, Ouang-chi, l'épouse du gouverneur, qui avait beaucoup plus de pénétration que son mari, soupçonna quelque piège ; elle savait que son frère n'estimait point son mari, & d'ailleurs elle était instruite de ses liaisons avec Tien-kiun : elle lui dit, en partant, qu'elle ne s'imaginait pas que le voyage qu'il allait entreprendre lui fût aussi favorable qu'il le croyait, mais qu'elle le pria de lui donner chaque jour de ses nouvelles. Elle ne manqua pas en effet d'en recevoir jusqu'à l'arrivée de Tchu-yen-tchéou à Kouang-ling ; mais le jour suivant ne voyant personne, elle ne douta point qu'il ne fût mort & prit l'habit de veuve : elle fit fermer les portes de ^{p.092} la ville, & distribuer aux soldats les armes qu'elle tira des arsenaux, invitant Tien-kiun à venir à son secours, pour l'aider à venger la mort de son mari.

Yang-hing-mi, qui connaissait sa sœur capable de cette fermeté, envoya en diligence un nouveau gouverneur avec une nombreuse escorte : lorsqu'il arriva près de Cheou-tchéou, il en fit donner avis aux officiers de cette ville, qui représentèrent à Ouang-chi qu'ils ne pouvaient se dispenser de le recevoir. Cette femme, pénétrée de douleur & de désespoir, fit mettre le feu à l'hôtel du gouverneur, & lorsqu'il fut embrasé, elle s'écria que les ennemis de sa famille avaient fait périr son mari, qu'elle avait juré & protestait encore de n'être jamais à d'autres qu'à lui ; en finissant ces mots, elle se précipita au milieu des flammes avec une intrépidité étonnante.

Tien-kiun en se déclarant contre Yang-hing-mi, avait pris Ching-tchéou, où il avait trouvé la femme & les enfants de Li-chin-fou, dont il avait le plus grand soin. Lorsque ce général fut envoyé contre lui, il lui fit dire qu'il avait en son pouvoir sa famille ; que, par l'estime qu'il avait toujours eu pour son mérite, il la traitait avec distinction, & qu'il le

Histoire générale de la Chine

croyait trop éclairé pour ne pas voir que dans l'état où était l'empire, il fallait penser à ses propres intérêts : qu'en conséquence il lui promettait de le faire prince, s'il voulait se joindre à lui ; mais que si par un étrange aveuglement il refusait sa proposition, il ferait mourir sa femme & ses enfants.

Li-chin-fou écrivit à Tien-kiun :

« De simple soldat, je suis parvenu au service de Yang-hing-mi, jusqu'à être le premier de ses généraux ; la reconnaissance & la fidélité que je lui dois, me sont plus chères que ma femme, que mes enfants & que ma vie. Sans égard pour votre vieille mère qui est ^{p.093} en notre pouvoir, comment a-t-il pu vous venir dans la pensée de vous révolter ? Que peut-on dire de touchant à un homme qui méprise les principaux devoirs ?

Quand il eut achevé d'écrire sa réponse, il la lut à l'officier de Tien-kiun & la donna à un homme qui l'avait suivi ; mais afin de bien persuader que ses sentiments étaient conformes à ce que sa lettre contenait, il fit couper la tête à cet officier comme à un rebelle, en présence du domestique, qu'il fit ensuite partir.

Tien-kiun jugeant par cette réponse qu'il n'avait rien à espérer de Li-chin-fou, & apprenant en même temps que ce général venait avec ses barques de guerre, poussé par un bon vent, fit aussitôt monter les siennes par Ouang-tan & Ouang-tien ; mais Li-chin-fou qui avait le vent sur eux, les voyant avancer avec peine, leur lâcha quelques brûlots qui mirent le feu à plusieurs de leurs barques & dispersa leur flotte.

A cette nouvelle, Tien-kiun sortit de Siuen-tchéou, & montant lui-même sur ses barques, il vint chercher Li-chin-fou. Lorsque ce général apprit qu'il avait eu l'imprudence de quitter ses remparts, il dit que le Tien voulait le punir, & il envoya en diligence vers Yang-hing-mi pour l'avertir de lui couper chemin, tandis qu'il l'amuserait, sans rien entreprendre de décisif. Yang-hing-mi fit partir Tai-mong avec un détachement considérable, à l'approche duquel Tien-kiun descendit à

terre & marcha à sa rencontre à la tête de son infanterie, qu'il avait fait venir de Siuen-tchéou ; mais il fut battu & poursuivi jusque dans cette ville, où on l'investit de toutes parts. Après s'être défendu quelques jours, comme il lui restait peu de monde, il voulut se sauver avec quelques centaines des plus braves, qui furent tous taillés en pièces ; sa tête fut portée à Yang-hing-mi.

p.094 Cependant Tchu-ouen devenait tous les jours plus puissant par ses conquêtes. Après la prise de Tsing-tchéou, il s'était encore rendu maître de Yen-tchéou ; presque tout le Chan-tong lui obéissait ; il commandait, pour ainsi dire, à la cour, où on était obligé de lui accorder tout ce qu'il demandait, dans la crainte qu'il ne lui prît envie d'appesantir encore le joug qu'il lui imposait. Le premier ministre, qui avait vécu jusque-là en bonne intelligence avec lui & qui l'avait aidé à forger les fers dont il enchaînait son souverain, commença à redouter sa trop grande puissance ; il pensa aux moyens d'arrêter le cours de ses conquêtes, & comme il n'en voyait pas de meilleur que celui de pourvoir à la sûreté de Tchang-ngan, afin de mettre l'empereur à couvert, il écrivit à Tchu-ouen que cette ville étant dans le voisinage du gouvernement de Li-meou-tchin, on ne pouvait se dispenser de la mettre en état de n'être point insultée par ce gouverneur, qui depuis peu était encore venu jusque sous ses murs ; que les troupes qu'ils avaient pour la garder, & même celles qui jouissaient autrefois de la plus grande réputation, semblaient avoir perdu toute leur bravoure, & qu'il était absolument nécessaire qu'il envoyât les siennes pour les distribuer dans les différentes places de la province.

Le prince de Léang comprit l'intention du premier ministre, & sans lui témoigner aucun soupçon, il fit prendre à ses meilleures troupes la route de l'ouest, donnant ordre aux officiers qui les commandaient, quoiqu'en petit nombre, de se séparer les uns des autres, afin d'examiner de tous côtés ce qui se passait & de lui en faire le détail.

Le premier ministre ne connut rien à cette manœuvre de Tchu-ouen, & il s'imagina seulement que son dessein était de ^{p.095} continuer à étendre ses conquêtes. Quant à lui, il s'occupa plus fortement que jamais à faire fabriquer des armes, à réparer les anciennes & à exercer les troupes. Tchu-ouen ayant perdu dans ces entrefaites Tchu-yeou-lun son fils, cette mort augmenta fortement les soupçons qu'il avait contre le premier ministre, & dès lors il conçut le projet de transférer la cour à Lo-yang, projet dont il ne laissa cependant rien transpirer jusqu'à ce qu'il se fût rendu maître de Yen-tchéou.

904. Le premier ministre était le plus grand obstacle que Tchu-ouen eût à craindre dans l'exécution de son entreprise ; il savait qu'il n'y consentirait jamais, & il résolut de le perdre. Il présenta secrètement un placet à l'empereur, dans lequel il accusait ce ministre d'envahir toute l'autorité, & de travailler, conjointement avec Tching-yuen-koueï & plusieurs autres gens de cette trempe, à soulever le peuple ; il finissait par demander à ce prince de les faire mourir, & il s'expliquait en des termes qui marquaient assez qu'il ne voulait pas être refusé. L'empereur crut le satisfaire en leur ôtant leurs emplois ; mais l'ambitieux & vindicatif Tchu-ouen écrivit en secret à Tchu-yeou-léang, un de ses fils, de les faire mourir.

Lorsqu'il fut assuré de leur mort, il vint camper avec son armée dans le Ho-tchong, d'où il écrivit à l'empereur que Tchang-ngan, trop voisine de Li-meou-tchin, était souvent exposée aux insultes de ce gouverneur, qu'ainsi il le pria de venir à Lo-yang, où il tiendrait sa cour. Avant que l'officier chargé de cette lettre la présentât à l'empereur, Tchu-yeou-léang fit prendre aux grands & aux habitants de Tchang-ngan la route de Lo-yang, & les fit escorter par des soldats. Ce départ les plongea dans la plus grande affliction ; on les entendait déplorer leur sort & se plaindre de ce que le premier ministre, ^{p.096} en faisant venir Tchu-ouen, avait accéléré la perte de la dynastie impériale, & les avait précipités dans les plus grands malheurs.

Histoire générale de la Chine

L'empereur savait, avant de l'avoir lue, ce que contenait la lettre de Tchu-ouen. Ce prince partit de Tchang-ngan sans faire de résistance ; elle aurait été inutile, n'étant plus le maître de commander. Aussitôt après son départ, Tchang-ting-fan, par l'ordre de Tchu-ouen, détruisit entièrement le palais de Tchang-ngan ; il abattit également les tribunaux, les hôtels des mandarins & même les maisons des particuliers. Avec les bois tirés de ces démolitions, il construisit des radeaux, qu'il fit descendre par la rivière Oueï-chouï & le Hoang-ho dans le Ho-nan. L'ordre fut exécuté avec tant de rigueur, qu'on ne laissa pas une maison sur pied dans cette ancienne capitale.

L'empereur étant arrivé près de Hoa-tchéou, vit le chemin bordé d'une grande affluence de peuple, qui marquait par le cri de joie *ouan-souï* la satisfaction qu'il avait de le voir. Ce prince, les larmes aux yeux, leur dit que dorénavant il ne serait plus leur maître.

A la deuxième lune, il arriva à Chen-tchéou, où il fut obligé de faire quelque séjour, parce que le palais de Lo-yang n'était pas encore en état de le recevoir ; ce fut dans cette ville que Tchu-ouen se rendit pour le voir. Ce prince l'introduisit dans la chambre où était l'impératrice : l'entrevue fut froide de part & d'autre ; cette princesse, le cœur serré de douleur, ne put dire autre chose, s'adressant à Tchao-tsong :

— Vous & moi nous sommes à la disposition de Tchu-ouen.

Après que ce général fut sorti, ils consultèrent ensemble sur l'état de leurs affaires, & crurent que Ouang-kien, qui était maître du Si-tchuen, pourrait leur être de quelque secours : l'empereur lui écrivit pour l'instruire de la triste position où il se trouvait, ^{p.097} & afin de l'animer à faire quelque effort en sa faveur, il le créa prince de Chou.

Aussitôt que Ouang-kien eut reçu cette lettre, il donna ordre à Ouang-tsong-yeou d'aller à la tête d'un corps de troupes joindre celles de Li-meou-tchin, pour enlever l'empereur. Ouang-tsong-yeou rencontra à Hing-ping une division de l'armée de Tchu-ouen, qu'il n'était pas en état de forcer, & il retourna sur ses pas sans rien faire.

Histoire générale de la Chine

A la troisième lune, Tchu-ouen partit pour Lo-yang, afin de presser les réparations du palais. A son départ, l'empereur voulut lui donner à manger, & il se rendit à son invitation avec Han-kien, qui s'était donné à lui, & plusieurs autres grands. Sur la fin du repas, comme les convives se retiraient, l'empereur retint Tchu-ouen & Han-kien : l'impératrice vint dans la salle, accompagnée de quelques suivantes ; une d'elles alla dire quelque chose à l'oreille de l'empereur, & fut observée par Han-kien. L'impératrice se fit apporter une coupe enrichie de pierres précieuses & pleine de vin, qu'elle présenta elle-même à Tchu-ouen, qui la reçut à genoux avec beaucoup de respect ; mais comme dans ce moment Han-kien lui pressa le pied plusieurs fois, il rendit cette coupe, en disant, pour excuse, qu'il lui était impossible de boire davantage.

Après le départ de Tchu-ouen, l'empereur écrivit de nouveau un ordre de sa propre main à Ouang-kien, à Yang-hing-mi & à Li-ké-yong pour les avertir de l'espèce de captivité où il gémissait, & les exhorter à s'unir avec les autres gouverneurs de l'empire pour l'en délivrer. Il leur mandait aussi que quand il serait arrivé à Lo-yang il ne pourrait plus donner d'ordres que par le canal de Tchu-ouen, qui les lui dicterait conformément à ses pernicious desseins, & qu'il les avertissait ^{p.098} maintenant de n'y avoir aucun égard, & de ne faire fonds que sur celui qu'il leur donnait dans un moment où il n'était pas encore entièrement privé de sa liberté.

De son côté, Tchu-ouen qui craignit d'avoir tous ces gouverneurs sur les bras, tâcha au moins de gagner Yang-hing-mi, qui pouvait l'affermir du côté du midi, & le mettre à couvert, du côté de l'ouest, des entreprises de Ouang-kien ; il lui envoya un de ses officiers pour le déterminer à faire alliance avec lui, & afin de l'y engager par son propre intérêt, il promit de lui céder les deux villes de Yo-tchéou & de Ou-tchéou. Yang-hing-mi répondit que lorsqu'il saurait l'empereur de retour à Tchang-ngan & en liberté, il écouterait volontiers ses propositions.

Histoire générale de la Chine

Comme l'empereur attendait à Chen-tchéou la réponse des gouverneurs auxquels il avait écrit, il différait le plus qu'il pouvait d'aller à Lo-yang ; il y envoya d'avance plusieurs femmes de sa suite, & fit dire à Tchu-ouen, qui lui avait mandé de s'y rendre, que les chemins étaient encore trop mauvais, & qu'il ne partirait qu'à la dixième lune.

Le prince de Léang soupçonna que l'empereur attendait quelque secours ; plein de colère, il envoya Kao-yen-king, un de ses officiers, à Tchen-tchéou, avec ordre, sous peine de la vie, de le faire partir le même jour qu'il y arriverait : il en partit en effet à la quatrième lune intercalaire. Tchu-ouen alla le recevoir à un endroit appelé Sin-ngan, & fit arrêter quelques personnes de sa suite, qu'il soupçonnait de lui donner des conseils, ainsi que quelques femmes de l'intérieur du palais, qu'il fit mourir.

De tous les anciens gardes de l'empereur, il ne lui en restait plus que deux cents ; les autres étaient morts ou avaient pris la ^{p.099} fuite, pour ne pas ramper sous la tyrannie de Tchu-ouen. Avant que d'arriver à Lo-yang, Tchu-ouen fit arrêter ces gardes, & leur ayant fait quitter leurs habits, il en revêtit deux cents autres, qu'il avait eu soin de choisir du même âge & de la même taille pour les remplacer. Par une cruauté barbare, il fit mourir ces malheureux qu'il venait de dépouiller, de peur qu'en se sauvant ils n'allassent répandre dans l'empire la conduite qu'il tenait à l'égard de l'empereur.

Les deux cents gardes qui avaient été substitués à ceux de l'empereur, se contrefirent si bien, que cet infortuné prince n'y fit attention qu'en arrivant à Lo-yang. Tchu-ouen lui enleva encore tout ce qui lui restait d'anciens domestiques, & mit à leur place des gens qui lui étaient dévoués, en sorte que Tchao-tsong ne vit plus autour de lui que des espions & des traîtres qui conspiraient tous à le rendre le plus malheureux des princes. Lorsque Tchu-ouen eut dicté à ces surveillants ce qu'ils avaient à faire, assuré de leur fidélité & persuadé qu'il n'avait rien à craindre, il retourna à Ta-léang, dans sa principauté.

L'empereur avait un fils, prince de Té, déjà assez âgé pour sentir toute l'amertume du triste état où sa famille était réduite ; il était bien fait & donnait les plus grandes espérances ; l'empereur l'aimait beaucoup : c'étaient autant de motifs qui le rendaient un objet de haine à Tchu-ouen, qui cherchait depuis longtemps l'occasion de le perdre. Un jour que l'empereur se trouvait seul avec Tsiang-hiuen-hoeï, que Tchu-ouen avait placé auprès de lui pour l'informer de tout ce qui se passerait, il lui dit :

— Le prince de Té est la seule consolation qui me reste, d'où vient donc que Tchu-ouen cherche à le faire mourir ?

A peine eut-il proféré ces paroles, que, le cœur ^{p.100} pénétré de douleur & les yeux baignés de larmes, il se mordit le doigt jusqu'au fang. Tsiang-hiuen-hoeï ne manqua pas d'en donner avis à Tchu-ouen.

Il apprit en même temps que Li-meou-tchin écrivait de tous côtés pour soulever l'empire contre lui, afin de tirer l'empereur de l'esclavage où il le retenait, & sauver la dynastie des Tang qu'il voulait détruire. Ces nouvelles lui donnèrent les plus vives inquiétudes : il sentit qu'ayant à porter la guerre du côté de l'ouest & à résister en même temps à Li-meou-tchin, il était à craindre que les fidèles sujets de la famille des Tang, encore en grand nombre, ne se réveillassent de l'assoupissement où ils paraissaient être, & ne profitassent de son absence pour détruire son ouvrage & l'exposer lui-même à tout perdre. D'un autre côté, devait-il laisser agir Meou-tchin, dont l'alliance avec Ouang-kien rendait la puissance formidable, & qui pouvait encore entraîner dans son parti Li-ké-yong au nord & Yang-hing-mi au sud ? Il ne pouvait se dissimuler qu'il lui serait impossible de résister à tant de forces réunies.

Dans cette perplexité, il lui parut que le plus court & le plus sûr moyen de sortir d'embarras était de se défaire de l'empereur, & de placer sur le trône son second fils, encore enfant. Il envoya cet ordre cruel à ses créatures par un de ses gens, mais de bouche seulement, en lui recommandant de le faire exécuter aussitôt après son arrivée.

Histoire générale de la Chine

Le traître Tsiang-hiuen-hoeï se chargea de cette barbare exécution : il choisit parmi les soldats qu'il commandait cent des plus déterminés & aussi scélérats que lui, avec lesquels il entra de nuit dans le palais ; ces satellites tuèrent d'abord quelques femmes qu'ils rencontrèrent, & pénétrant plus avant, ils trouvèrent l'empereur & le mirent à mort. Ce prince était dans ^{p.101} la seizième année de son règne, & dans la trente-huitième de son âge. Alors, suivant les ordres précis qu'on leur avait donnés, ils déclarèrent le prince de Hoeï, neuvième des fils de Tchao-tsong, âgé de treize ans, prince héritier & son successeur à l'empire.

@

TCHAO- SIUEN-TI

@

Lorsque Tchu-ouen apprit que ses ordres avaient été exécutés, il fit dire au traître Tsiang-hiuen-hoeï de faire mourir tous les fils de l'empereur Tchao-tsong, à l'exception du neuvième, dont il n'avait rien à craindre & qui pouvait lui être de quelque utilité. Ce ministre de la tyrannie invita tous ces princes, du nombre desquels était celui de Té, à une partie de plaisir sur les bords d'un étang, dans lequel il les fit jeter, après les avoir fait étrangler.

905. Les grands changements que Tchu-ouen avait faits à la cour & dans les tribunaux, qu'il avait remplis de ses créatures, devaient le mettre dans une sorte de sécurité ; mais comme un scélérat n'est jamais en paix, & que ses craintes s'accroissent avec ses crimes, il eut des soupçons sur quelques anciens officiers qui étaient restés dans le ministère & dans les tribunaux, & quoiqu'ils parussent zélés pour ses intérêts, la crainte qu'ils ne lui manquassent de fidélité fit qu'il les déplaça tous & qu'il en fit mourir plusieurs.

Cependant Ouang-ssé-fan, ce philosophe qui dans les commencements avait paru si attaché à la famille impériale, se montra tellement dévoué à Tchu-ouen, qu'il ne parut pas frappé de la mort de l'empereur. Le tyran lui donnait toute sa confiance, & il l'avait nommé gouverneur du Ho-yang.

p.102 Ajoutant l'imposture & l'hypocrisie à la cruauté, Tchu-ouen affecta une espèce de désespoir à la mort de Tchao-tsong ; il s'écria que les scélérats qui l'avaient assassiné voulaient le perdre de réputation & le faire passer pour l'auteur d'un crime aussi noir. Il se rendit à Lo-yang, où, après avoir longtemps pleuré devant le cercueil de ce prince, il fit arrêter Tchu-yeou-kong, quoiqu'il fût un de ses fils, & Chi-chou-tsong qu'il fit mourir, afin de mieux persuader qu'il n'y avait point de part ; mais il ne parvint à dissuader personne. Tchu-yeou-kong, outré que son

Histoire générale de la Chine

père voulût se décharger sur lui de tout l'odieux de cet assassinat, criait hautement, en allant au supplice, que le sacrifice d'un de ses fils ne le mettrait pas à couvert de l'indignation de l'empire & des imprécations de la postérité. Après cette sanglante tragédie, Tchu-ouen reprit le chemin de Ta-léang, sans parler de punir Tsiang-hiuen-hoeï, qu'il voulut conserver, comme un homme propre à faire de si barbares exécutions.

A la quatrième lune, il parut du côté du nord-ouest une comète qui couvrait tout le ciel.

Leou-tsan, que Tchu-ouen avait fait premier ministre, & une des créatures sur qui il pouvait compter le plus, présuma trop de l'ascendant qu'il avait sur son esprit, & osa tout entreprendre : plusieurs grands de la cour blâmaient sa conduite & il leur en voulait beaucoup de mal. Les astrologues, qui se mêlaient d'annoncer les événements futurs, qu'ils prétendaient dépendre des divers mouvements des corps célestes, publiaient, à l'occasion de la comète qui paraissait, qu'elle pronostiquait de grands malheurs, qui devaient arriver à l'empereur & aux grands qui le servaient. Leou-tsan, qui savait que Tchu-ouen en croyait quelque chose, loin de le détromper, le confirma dans cette erreur, & il en abusa pour perdre ^{p.103} ceux des grands qui ne lui agréaient pas : il lui dit que ces grands étaient ceux que la comète indiquait ; qu'il n'ignorait pas qu'ils étaient mécontents du gouvernement actuel, qu'ils murmuraient entre eux, & que pour détourner les malheurs que la comète présageait, il devait les faire arrêter.

Li-tchin, voyant que tous ceux que Leou-tsan accusait étaient les plus vertueux, les plus expérimentés & les premiers d'entre les grands, dit à Tchu-ouen que, sans examiner ce que pouvait annoncer la comète, ces grands étaient sans difficulté les plus puissants & ceux qui pouvaient lui faire le plus de peine ; que le plus sûr était de s'en défaire, parce que s'ils venaient à s'opposer à son grand dessein, ils étaient capables de le faire échouer. Il n'en fallait pas tant pour persuader Tchu-ouen, dès qu'il était question de ce qui pouvait

Histoire générale de la Chine

apporter quelque obstacle à ses projets ambitieux. Il cassa ces grands au nombre de trente, & quelque temps après il les fit tous arrêter : ensuite, sous prétexte qu'ils avaient parlé du gouvernement d'une manière indiscreète, il les fit conduire en exil chargés de chaînes ; mais lorsqu'ils arrivèrent à Pé-ma-y sur le nord du Hoang-ho, on les tua tous & on jeta leurs corps dans ce fleuve.

Ce Li-tchin, qui avait aminé Tchu-ouen à ce nouveau massacre, était un homme de lettres, qui dans différents examens avait inutilement aspiré au doctorat ; il avait toujours échoué, ce qui lui avait donné tant d'humeur contre les docteurs, qu'il ne pouvait plus les souffrir : or les grands qui venaient d'être condamnés étaient tous docteurs. Lorsque Li-tchin sut qu'ils avaient été jetés dans le Hoang-ho, il dit à Tchu-ouen, en raillant assez fortement, que ces grands, qui se vantaient si fort de ne rien prendre & d'avoir les mains nettes, ne savaient pas ^{p.104} que leur corps serait un jour jeté & réduit en boue dans les eaux troubles de ce fleuve.

Le prince de Léang, uniquement occupé du soin d'augmenter sa puissance & d'étendre les conquêtes qui devaient lui valoir l'empire de la Chine, commença par Siang-yang, place importante, par laquelle Yang-hing-mi & Ouang-kien auraient pu, si l'un des deux s'en était rendu maître, communiquer aisément ensemble & contrebalancer son autorité. Tchao-kouang-ning, qui en était gouverneur, s'était assez bien ménagé avec Tchu-ouen ; mais celui-ci, qui ne consultait que son ambition, n'y eut aucun égard ; il fit partir d'abord Yang-ssé-heou avec un corps de troupes, qu'il suivit à la tête d'une forte armée.

Tchao-kouang-ning ne s'attendait point à être attaqué si puissamment, & il fut pris au dépourvu : Tchu-ouen lui enleva sept villes d'emblée. Ce gouverneur rassembla des troupes pour conserver le reste, & eut la hardiesse de se présenter à la tête de son armée devant Tchu-ouen, qui le battit si complètement, qu'il le contraignit d'abandonner son gouvernement & d'aller chercher une retraite à Kouang-ling, auprès de

Yang-hing-mi. Ce prince de Ou l'accueillit avec beaucoup d'amitié & de distinction, & après avoir appris de lui le détail de la guerre qui venait de lui faire perdre son gouvernement, lui dit en le raillant :

— On vous laissait en repos, & cependant vous ne manquiez point chaque année d'envoyer de l'or & des soieries à Tchu-ouen ; comment après avoir été dépouillé par lui de votre gouvernement m'êtes-vous venu trouver ?

— Tous les gouverneurs de l'empire, répondit Tchao-kouang-ning, doivent faire porter chaque année leurs tributs à l'empereur ; c'est à ce prince à qui j'envoyais cet or & ces soieries, & non à Tchu-ouen : aurais-je payé ces ^{p.105} tributs à un traître & à un scélérat comme lui ? Si aujourd'hui je viens me réfugier chez vous, c'est parce que je n'ai pas voulu subir son joug.

Après que Tchu-ouen eut soumis tout le gouvernement de Siang-yang, il voulut entreprendre quelque chose contre le Hoï-nan, qui dépendait de Yang-hing-mi. King-siang, un de ses généraux, n'était point de cet avis.

— En moins d'un mois, lui dit-il, nous nous sommes rendus maîtres d'un gouvernement qui a plusieurs mille ly d'étendue ; cette conquête ne peut manquer de jeter la terreur dans le cœur de tous nos voisins, & il ne faut pas nous exposer à perdre cet avantage ; il nous serait plus utile de nous en retourner, & de laisser reposer nos troupes, pour qu'elles soient plus en état de profiter avec succès de la première occasion avantageuse qui se présentera.

Tchu-ouen ne voulut pas l'écouter, & fit défiler ses troupes du côté de l'est : lorsqu'elles furent arrivées à Tsao-yang ¹, des pluies continuelles rompirent les chemins par où elles devaient se rendre à Kouang-

¹ Tsao-yang-hien de Siang-yang-fou du Hou-kouang.

tchéou ¹, qu'il prétendait d'abord attaquer, & les difficultés de la marche lui firent perdre un grand nombre de soldats & de chevaux, sans compter les déserteurs, surtout de la cavalerie, qui cherchèrent à se mettre à l'abri de tant de fatigues.

A la onzième lune, ne se trouvant plus en état de rien entreprendre, il fit passer le Hoaï-ho à son armée & reprit le chemin du nord. Tchaï-tsaï-yong, gouverneur de Kouang-tchéou, qui épiait toutes ses démarches, tomba sur son arrière-garde, dont ^{p.106} il tua trois mille hommes ; il lui enleva tout son bagage & celui de son armée : cette perte le mortifia d'autant plus, qu'elle ternissait la réputation de ses armes.

Lorsque cette nouvelle arriva à Kouang-ling, Yang-hing-mi était mourant & hors d'état de goûter la joie qu'elle devait naturellement lui causer ; d'ailleurs ce prince doutait que le Hoaï-nan, après sa mort, pût rester longtemps dans sa famille, parce que Yang-ou, son fils aîné, avait aliéné tous les esprits par sa conduite, & que ses autres fils étaient encore trop jeunes pour lui succéder. Cependant Yang-hing-mi dit à Tchéou-yn de faire revenir le prince de son gouvernement. Tchéou-yn, homme grossier, mais droit & sincère, comprit qu'il voulait le faire reconnaître pour son successeur ; il lui dit :

— Votre fils Yang-ou est un homme trop faible, trop superficiel, qui fait consister toute son habileté dans de petites finesses qui ne lui font pas honneur ; toujours occupé du jeu & de ses plaisirs, est-il en état de soutenir ce que vous avez fait ? Vos autres enfants, trop jeunes, sont incapables de commander vos officiers : mais vous connaissez parfaitement Lieou-oueï, gouverneur de Liu-tchéou ; il vous a servi dès sa plus tendre jeunesse ; il est plein d'honneur, & n'oubliera jamais les bienfaits qu'il a reçus de vous : c'est à lui à qui vous devriez confier le commandement de vos troupes, jusqu'à ce que vos

¹ Kouang-tchéou de Ju-ning-fou du Ho-nan.

Histoire générale de la Chine

autres enfants soient en âge, & il le leur remettrait infailliblement.

Yang-Jing-mi ne répondit rien, & fit appeler Siu-ouen & quelques autres membres de son conseil, qui, par son ordre, envoyèrent à Siuen-tchéou & firent venir Yang-ou ; mais à son arrivée son père était déjà mort : il fut reconnu pour son successeur dans le gouvernement de Siuen-tchéou.

p.107 En arrivant à Ta-léang, Tchu-ouen apprit que Leou-tsan, Tsiang-hiuen-hoeï & Tchang-ting-fan consultaient ensemble sur les moyens de lui faire passer la couronne impériale, & que l'impératrice, qui en avait été informée, les avait fait prier, lorsque la chose serait consommée, de les laisser vivre en paix, elle & son fils. Quelque temps après, ces trois hommes furent accusés d'avoir été, pendant la nuit, manger avec l'impératrice, & qu'après le repas ils avaient brûlé des odeurs & fait serment de travailler de toutes leurs forces à relever la famille des Tang.

Tchu-ouen le crut, & dans la crainte que Tsiang-hiuen-hoeï ne découvrit les crimes horribles qu'il avait fait commettre, il le fit mourir & accorda son emploi à Ouang-yn, à qui il ordonna de tuer l'impératrice : après quoi il fit faire le procès à Leou-tsan & à Tchang-ring-fan comme à des rebelles ; il fit couper la tête au premier à la porte de l'est de la ville, & on mit en pièces le second comme plus coupable.

— Malheureux que je suis ! disait Leou-tsan en allant au supplice, après avoir trahi mon prince pour me donner à un scélérat & à un rebelle, devais-je mourir autrement que d'une mort infâme ?

L'an **906**, le premier jour de la quatrième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Tchu-ouen s'occupait de la manière dont il s'emparerait de l'empire ; il ne craignait plus que Li-ké-yong, avec lequel il n'espérait aucun accommodement. La ville de Siang-yang dont il s'était rendu maître, le

mettait à couvert de Ouang-kien ; dont il était d'ailleurs fort éloigné, & qui ne pouvait venir à lui qu'avec des dépenses énormes. Yang-hing-mi était mort, & Yang-ou, qui lui avait succédé, n'était occupé que ^{p.108} de ses plaisirs. Li-meou-tchin ne pouvait rien seul sans s'exposer à tout perdre, & il ne voyait personne disposé à se joindre à lui ; il n'y avait donc réellement que le seul Li-ké-yong en état de lui résister, mais il demeurait depuis longtemps dans une inaction assez surprenante, relativement aux circonstances dans lesquelles on se trouvait. Tchu-ouen voulut pressentir ce qu'il se proposait d'exécuter.

Comme le département de Oueï-tchéou ¹ était fort incommodé par les villes de Yeou-tchéou & de Tsang-tchéou, il se détermina à faire le siège de cette dernière place. Lieou-gin-tsong, instruit de son dessein, donna ordre dans tous les lieux de sa dépendance, que les hommes, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à près de soixante & dix, eussent à préparer leurs provisions de guerre & de bouche, & vinsent incessamment le joindre dans le pays de Oua-kiao : en peu de temps il se trouva à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes, qui inquiéta beaucoup Tchu-ouen, & lui fit craindre d'être obligé de lever honteusement le siège.

Dans cette position critique, Tchu-ouen pensa aux moyens de se tirer d'affaire, sans compromettre son autorité. Il savait que Lieou-cheou-ouen, fils de Lieou-gin-kong, qui commandait dans la ville, se reposait sur les secours que son père lui enverrait infailliblement & qui étaient prêts à se mettre en marche. Il le fit sommer de se rendre, en lui faisant dire qu'il était surpris qu'il eût tardé si longtemps. Lieou-cheou-ouen monta sur les remparts, & dit à Tchu-ouen, qui était au pied, qu'il ne pouvait assez s'étonner, qu'ayant conçu le projet de soumettre tout l'empire, il fît si peu d'attention aux règles de ^{p.109} la vertu, & qu'il fût assez peu délicat pour prendre à son service un fils qui abandonnerait les intérêts de son père. Tchu-ouen, qui ne cherchait qu'un prétexte, au lieu

¹ Oueï-tchéou-fou du Ho-nan.

de se fâcher de ce que cette réponse avait d'injurieux pour lui, en profita pour cacher la honte de la levée de ce siège ; il affecta de dire :

— Lieou-cheou-ouen est réellement vertueux, & je sens qu'il a raison ; le séparer d'avec son père, ce serait introduire un ennemi auprès de moi ; il vaut mieux lui faire la grâce toute entière.

Il leva le siège & se retira.

Ce qui l'engagea encore à cette retraite, fut l'avis qu'il reçut que Li-ké-yong venait au secours de Lieou-gin-kong ; car quoique ce dernier se vît à la tête d'une nombreuse armée, comme elle n'était composée que de gens ramassés à la hâte, elle ne lui inspirait qu'une médiocre confiance, & il avait envoyé presser Li-ké-yong de venir le joindre. Li-ké-yong, qui comptait peu sur la fidélité de Lieou-gin-kong, n'était pas fâché, pour le retenir dans les bornes du devoir, qu'on diminuât sa puissance, & c'est pour cette raison qu'il faisait difficulté d'accorder les secours demandés avec tant d'instances. Cependant Li-tsun-hiu, son fils, lui dit :

— Suivant l'état actuel de l'empire, de dix parties dont il est composé, près de huit paraissent déjà soumises à Tchu-ouen : au nord du Hoang-ho, il n'y a que nous & les villes de Yeou-tchéou & de Tsang-tchéou qui puissions lui donner quelque inquiétude ; si nous refusons à Lieou-gin-kong de le secourir, il est évident que nous agissons contre notre propre intérêt. L'empire éprouve de grands maux, mais s'il nous voit, observateurs rigides des règles de la justice & de la vertu, accorder nos secours à ceux qui les réclament, cette conduite ne peut que nous être honorable ; p.110 devons-nous négliger une si belle occasion de redevenir ce que nous étions autrefois ?

Li-ké-yong approuva ce que lui dit son fils, & alla faire le siège de Lou-tchéou, pour prouver à Tchu-ouen qu'il avait intention de secourir Lieou-gin-kong & d'obliger l'ennemi à lever le siège de Tsang-tchéou : il

le fit savoir à Lieou-gin-kong, qui lui envoya trente mille hommes de son armée. Le siège de Lou-tchéou fut poussé si vivement sous la conduite de Tchéou-té-oueï & de Li-ssé-tchao, que la place fut emportée avant que Tchu-ouen pût la secourir. Cette perte l'obligea de faire mettre le feu à une prodigieuse quantité de grains qu'il avait ramassée & à retourner à Ta-léang avec précipitation, de peur que ce petit revers ne commençât à produire quelque changement dans les esprits.

907. L'année suivante, Tchu-ouen fit encore une tentative sur le gouvernement de Lieou-gin-kong, mais par ses généraux, pour ne pas s'exposer de nouveau : Li-ssé-ngan eut ordre d'aller droit à Lou-long, place qu'on savait dépourvue, & celui-ci l'attaqua si vivement qu'il faillit la prendre.

Après la prise de Lou-tchéou & la fuite précipitée de Tchu-ouen, Lieou-gin-kong, fort adonné à ses plaisirs, était allé se divertir dans un endroit délicieux de la montagne Ta-ngan-chan ¹ ; cette nouvelle expédition contre Lou-tchéou ne fut pas capable de l'en arracher : alors Lieou-cheou-kouang, son fils, témoin de son indifférence, se mit à la tête des troupes, & donna si brusquement sur les ennemis, qui étaient sur le point de se rendre maîtres de la ville, qu'il les obligea de se p.111 retirer. Mais Lieou-cheou-kouang ne tarda pas à ternir la gloire qu'il venait d'acquérir ; il usurpa le titre de gouverneur de Lou-long, que portait son père, & ayant envoyé un de ses officiers avec une troupe de soldats à la montagne Ta-ngan-chan pour l'enlever lui-même, il le fit resserrer assez étroitement dans une maison particulière, où il fut gardé.

Le peu d'activité que Lieou-gin-kong avait marqué à secourir Lou-long, ne servit que de prétexte à la conduite extraordinaire de son fils : la vraie raison était le ressentiment qu'il avait conservé d'un léger châtiment, que ce père lui avait infligé pour un crime qui méritait la mort. Lieou-gin-kong avait construit dans un lieu de délices de la

¹ A quatre-vingt-deux ly au nord de Fang-chan-hien, dans le district de Chun-tien-fou du Pé-tché-li.

Histoire générale de la Chine

montagne Ta-ngan-chan, où il voulait passer le reste de ses jours, une maison agréable & commode, où il avait rassemblé quantité de jeunes filles choisies, & plusieurs tao-ssé qui lui promettaient, par leurs secrets, de le faire parvenir à l'immortalité : il s'y occupait avec eux à composer le breuvage qui devait la lui procurer. Lieou-cheou-kouang devint passionnément amoureux de l'une de ces jeunes filles, appelée Lo-chi ; comme il était beau & bien fait, il n'eut pas de peine à s'en faire aimer, & il en abusa. Lieou-gin-kong regardait toutes ces filles comme ses femmes ; cette témérité d'un fils à l'égard d'une des femmes de son père, était un crime qui méritait la mort ; mais il se contenta de le faire châtier & de le chasser. Ce fut pour s'en venger que ce fils usurpa son autorité & le fit enfermer.

Cependant Tchu-ouen voyant que ses armes n'avaient plus le même succès, qu'on attribuait la levée du siège de Tsang-tchéou, où il était en personne, à l'impossibilité où il avait été d'emporter cette place, que la prise de Lou-tchéou faisait honneur à Li-ké-yong, & que les pertes que Li-ssé-ngan, son ^{p.112} général, avait essuyées à Lou-long, faisaient la plus grande impression sur les esprits, il craignit quelque revers de fortune, & crut que pour la fixer, il fallait obliger l'empereur à lui céder volontairement le trône. Ce prince de Léang, revenant de Tsang-tchéou, avait passé par Oueï-tchéou & y était tombé malade, ce qui l'avait obligé à faire quelque séjour dans cette ville. Lo-chao-oueï, qui en était gouverneur & qui cherchait à s'insinuer dans les bonnes grâces, lui dit un jour :

— Il est évident que la dynastie des Tang est tombée ; elle n'a plus qu'un vain nom, & l'ordre du Tien a changé à son égard : dans l'incertitude où l'on est sur qui son choix se fixera, un grand nombre de personnes lèvent des troupes & disent que c'est pour relever la dynastie des Tang, mais dans le fond, c'est parce qu'ils ignorent encore en faveur de qui ils doivent se déclarer : mettant fin & à leur incertitude & à leurs vaines

Histoire générale de la Chine

espérances, il faut, prince, que vous montiez sur le trône, & preniez le glorieux titre de Hoang-ti, que vos belles actions vous ont si justement mérité.

Tchu-ouen prit un plaisir singulier à l'entendre, & flatté de ces propos, si agréables pour son amour-propre, il se persuada facilement que l'adulation n'y avait aucune part.

Lorsque le jeune empereur sut qu'il était de retour à Ta-léang, il l'envoya féliciter par Siué-y-kiu sur le rétablissement de sa santé. Siué-y-kiu, pour faire sa cour à Tchu-ouen, lui fit demander la permission de le saluer avec la même étiquette observée à l'égard de l'empereur. Cet envoyé ne croyait pas qu'il osât y consentir ; mais il se trompa, Tchu-ouen le lui permit. De retour à Lo-yang, il rendit un compte exact à l'empereur de tout ce qui s'était passé à Ta-léang ; il ajouta que par la manière dont Tchu-ouen l'avait admis en sa présence ^{p.113} & lui avait parlé, & par les bruits répandus parmi les grands & le peuple, cet ambitieux paraissait résolu à le contraindre de lui céder le trône.

L'empereur, tout jeune qu'il était, avait jugé par la conduite de Tchu-ouen quelle était son ambition & ce qu'il en avait à craindre ; il ne voulut pas attendre que ce prince de Léang usât de sa puissance pour lui enlever le trône, & il pensa qu'en le lui cédant de plein gré, il en obtiendrait du moins un bon traitement. Il écrivit de sa propre main un acte, par lequel il se démettait de l'empire en sa faveur : il remit cet acte entre les mains de Tchang-ouen-yu & de Yang-ché ses ministres, & leur ordonna d'aller avec Siué-y-kiu, Lou-siun, Tchang-tché & plusieurs autres grands, le porter de sa part à Tchu-ouen, ainsi que le sceau de l'empire & les autres marques distinctives de la puissance suprême ; & afin que cette cession eut plus d'éclat, il fit passer les grands, auxquels il avait remis toutes ces choses, au milieu de tous les mandarins de la cour & des tribunaux, rangés sur deux lignes.

Yang-ning-ché blâma Yang-ché, son père, & lui dit qu'étant ministre d'État de la dynastie des Tang, il ne pouvait sans crime se charger de

remettre entre des mains parricides ces marques de la dignité impériale, & qu'il se couvrait de honte & d'ignominie. Yang-ché, jetant un grand soupir :

— Ah ! mon fils, lui dit-il, vous perdez ma famille ; vous connaissez Tchu-ouen, nous épargnerait-il ?

Le cœur serré, il n'en dit pas davantage ; son visage changea tout à coup de couleur & se couvrit d'une pâleur mortelle.

Avant que d'arriver à Ta-léang, Tchang-ouen-yu & ses collègues adressèrent à Tchu-ouen un placet pour lui en donner ^{p.114} avis, dans lequel ils s'exprimaient en termes soumis, comme s'il eût déjà pris possession de l'empire.

Le jour déterminé pour la cérémonie, Tchang-ouen-yu & les autres envoyés, assis dans des chars & tenant entre leurs mains l'acte de cession, le sceau de l'empire & les autres marques de l'autorité impériale, se rendirent à l'hôtel de Tchu-ouen au milieu des mandarins rangés sur deux files ; ils s'avancèrent ensuite jusqu'au bas d'une salle, dans laquelle Tchu-ouen avait fait élever un trône, sur lequel il était assis, revêtu des habits impériaux : les envoyés entrèrent avec beaucoup de respect dans cette salle, suivis d'une foule de mandarins qui se partagèrent en deux bandes, & se rangèrent, ceux de lettres du côté de l'est, & ceux d'armes du côté de l'ouest : ils se mirent à genoux, tandis que Tchang-ouen-yu & ses collègues, debout, lurent à haute voix l'acte de cession, qu'ils remirent ensuite avec le sceau & les autres attributs de l'empire entre les mains de Tchu-ouen. Alors, descendant les degrés du trône avec beaucoup de respect, ils se firent suivre par tous les mandarins, & sortirent de la salle en ordre pour se ranger dans la cour qui était en face, où ils firent les neuf prosternations ordinaires, en reconnaissant Tchu-ouen pour le maître & le souverain de l'empire.

Cette cérémonie finie, ils rentrèrent tous dans le même ordre & avec le même respect qu'ils étaient sortis, & prirent chacun leur place pour assister au banquet que le nouvel empereur leur donna suivant la coutume. Au moment que le repas allait commencer, Tchu-ouen prenant

un vase rempli de vin, leur dit que s'il était parvenu à porter l'auguste nom de Hoang-ti, c'était à leurs belles actions & à leurs services qu'il p.¹¹⁵ le devait. Tchang-ouen-yu & les autres grands de Lo-yang, qui avaient, jusque-là, fidèlement servi la dynastie des Tang, furent honteux du compliment & ne purent répondre ; il n'y eut que Sou-siun & Siué-y-kiu qui exaltèrent les vertus du nouvel empereur & le louèrent beaucoup ; ils finirent en disant que le Tien, touché de l'éclat de tant de grandes qualités, l'avait choisi pour lui confier l'empire, & que les peuples se soumettraient à ses volontés.

Peu de jours après, le nouveau monarque assembla sa famille dans son palais, pour lui donner aussi un festin. Tchu-tsiuen-yu, son frère aîné, qui avait toujours condamné sa conduite, lui adressant la parole, & l'appelant par son premier nom, lui dit :

— Tchu-fan, autrefois tu n'étais qu'un simple particulier à Tang-chan ¹, notre patrie : le libertinage t'engagea à suivre le rebelle Hoang-tsao ; notre empereur voulut bien t'accorder la vie, & par un surcroît de bonté te donner de l'emploi dans ses troupes. Accumulant chaque jour de nouveaux bienfaits sur ta tête, il t'avait élevé jusqu'à être gouverneur de quatre grandes provinces ; avais-tu lieu de croire que tu pusses jamais parvenir à un si haut degré de fortune ? D'où vient, par une ingratitude inouïe, oses-tu éteindre l'auguste famille des Tang, qui nous gouverne depuis près de trois cents ans ? Ne crains-tu pas que la nôtre n'éprouve le même sort ? Ce châtiment est peut-être plus près que tu ne penses.

Après cette vive apostrophe, il sortit avec indignation de la salle du festin & se retira. Tchu-ouen fut sensible à ses reproches, mais il n'osa lui faire aucun mal, parce qu'il était son aîné & qu'il craignit que toute sa parenté ne l'abandonnât.

¹ Tang-chan-hien de Pé-siu-tchéou du Kiang-nan.

Histoire générale de la Chine

p.116 A cette même époque, le nouvel empereur déclara Tchao-siuenti, qui venait de se démettre du trône, prince titulaire de Tsi-yn, & l'envoya demeurer à Tsao-tchéou ¹ dans une misérable maison, où il le fit garder à vue. Après un an d'une triste prison, il le fit mourir, & éteignit entièrement l'auguste famille des Tang.

@

¹ Tsao-tchéou dans le district de Yen-tchéou-fou du Chan-tong.



QUATORZIÈME DYNASTIE

LES HEOU-LÉANG ou Léang postérieurs

@

p.117 Les Tartares Leao, devenus puissants, s'étaient peu à peu rendus maîtres d'une partie de la Chine, qu'ils possédèrent longtemps. Leur origine est fort incertaine : quelques auteurs les font descendre de Chintsong, & donnent à ces peuples pour chef Kou-hoten, qu'ils prétendent être de la tige de cet empereur. Ils habitèrent d'abord les déserts qui sont au nord de la Chine, appelés Chamo ou Cobi : on les nommait Tong-hou, c'est-à-dire, *les barbares orientaux*, pour les distinguer d'autres p.118 Tartares qui étaient à l'occident, & qu'on appelait pour cette raison Si-hou ou *barbares de l'occident*.

Dans la suite, les Si-hou reçurent des Chinois le nom de Hiong-nou ; mais les Tong-hou gardèrent le leur, & le donnèrent même à leur chef.

Histoire générale de la Chine

Sous la dynastie des Han, Meté, Tchen-yu ou roi des Hiong-nou, les défit en bataille rangée, & ils furent obligés d'abandonner leur pays & de se réfugier au pied des monts Sien-pi. Leur nombre s'étant accru, ils vinrent faire des courses sur les terres de l'empire, d'où ils enlevaient chaque fois beaucoup de butin & un grand nombre de prisonniers.

Sur la fin des Han, Ouang-hiong, gouverneur de Yeou-tchéou, ayant levé une armée considérable pour les repousser, il les battit & tua Pineng leur chef : le général chinois les poursuivit jusqu'à Hoang-chouï, où ils demeurèrent jusqu'à ce que Monon, qu'ils avaient choisi pour chef, les transporta dans le Leao-si. Après la perte de la bataille où Moujong-hoang les défit, ils formèrent trois bandes ou hordes, dont l'une s'appela Juuen ou Yuouen, l'autre Koumohi & la troisième Khitan. Cette troisième horde se sépara des autres & vint habiter les bords du Hoang-ho.

Sous l'empereur Hi-tsong de la dynastie des Tang, les Khitan étaient divisés en huit hordes, qui pouvaient chacune mettre sur pied dix mille hommes effectifs : ils choisissaient tous les trois ans un chef, qui avait une autorité absolue sur les huit hordes, auquel elles obéissaient exactement tout le temps que durait son administration. Ce terme empiré, on procédait à l'élection d'un autre : il n'était pas permis de continuer celui dont la gestion finissait.

Cependant un de ces chefs ou rois, nommé Yéliu-apaoki, ayant conquis les royaumes de Hi, de Cheneï & de Ta-tché, ^{p.119} prétendit, après les trois ans révolus, qu'on ne devait point le changer, & sûr de sa horde, il ne voulut point quitter la royauté ; mais les sept autres hordes s'étant liguées ensemble, elles le contraignirent de leur remettre les timbales, les tambours & les autres marques de sa dignité.

Yéliu-apaoki se sépara des sept hordes & suivi de la sienne, qui continua de le reconnaître pour chef, il alla s'établir au pays de Hantching, près d'un lac dont les eaux lui donnèrent du sel en abondance : il en fit labourer les terres, on y sema cinq sortes de grains qui donnèrent une abondante récolte, & par ce moyen il se procura la facilité de

Histoire générale de la Chine

subsister sans le secours de personne. Aussitôt que ses sujets cessaient d'être occupés à la culture de la terre, il les exerçait à monter & à descendre au galop les montagnes les plus difficiles, à tirer de la flèche à pied & à cheval, & aux autres manœuvres militaires.

Lorsqu'il les eut bien dressés, il ne pensa plus qu'à se venger du refus que les sept hordes avaient fait de continuer à le reconnaître pour roi, & il les soumit toutes. Devenu plus puissant par leur réunion, il tourna ses vues du côté du nord, où il s'empara des royaumes de Chivoneï & de Niutché ; après quoi, prenant à l'ouest, il se saisit de tout l'ancien pays des Tou-hiueï. Yéliu-apaoki se rendit si formidable, qu'aucun peuple n'osait lui résister. Ces conquêtes lui inspirèrent le dessein de se rendre maître de la Chine ; mais comme il en connaissait la difficulté, avant de rien entreprendre, il s'avança à la tête de cent cinquante mille chevaux du côté de Yun-tchéou ¹, où il s'aboucha avec Li-ké-yong, prince de Tçin : ils firent amitié ensemble, & jurèrent d'être fidèles l'un à l'autre comme deux ^{p.120} frères bien unis & comme deux princes de la même nation.

Dans le magnifique festin que Li-ké-yong donna à Yéliu-apaoki, ce dernier but si largement qu'il s'enivra : un des officiers de Li-ké-yong lui conseilla de profiter de son état pour l'enlever ; mais ce prince, qui se conduisait par les grands principes des anciens, lui répondit qu'en manquant de foi, même aux barbares, avant que d'avoir détruit ses ennemis c'était se détruire soi-même. Il le retint deux jours dans les plaisirs & dans les fêtes, après quoi ils se séparèrent.

De retour à son camp, Yéliu-apaoki ne se ressouvint ni de l'accueil que Li-ké-yong lui avait fait ni de ses serments ; il envoya un de ses officiers à Tchu-ouen, qui venait de monter sur le trône de la Chine, pour faire alliance avec lui. Li-ké-yong se repentit de n'avoir pas suivi le conseil qu'on lui avait donné.

¹ Tai-tong-fou.

Histoire générale de la Chine

L'empereur fut embarrassé de la proposition de Yéliu-apaoki : il aurait bien désiré l'avoir dans ses intérêts, pour contenir Li-ké-yong & l'empêcher de rien entreprendre contre lui, mais il craignait que ce Tartare ne prétendît partager l'empire avec lui ; il prit le parti de traiter magnifiquement son ambassadeur, qu'il renvoya chargé de présents avec de belles promesses. Yé liu-apaoki comprit le dessein de l'empereur & se tint en paix quelques années, mais ce ne fut que pour se préparer à attaquer les provinces de la Chine, limitrophes de ses États.

Taï-tsou voyait avec chagrin les princes & les gouverneurs peu disposés à le reconnaître ; l'empire était alors divisé en dix parties, dont cinq avaient des princes qui les gouvernaient d'une manière absolue & indépendante. L'empereur, qui occupait le Ho-nan, s'y trouvait resserré de toutes parts ; Li-ké-yong, prince de Tçin, dans le Chan-si, Li-meou-tchin, p.121 prince de Ki, dans une partie du Chen-si, Yang-ou, prince de Hoai-nan, dans le Kiang-nan, & Ouang-kien, prince de Chou, qui possédait une partie du Chen-si & du Ssé-tchuen, le bornaient chacun par leurs États. Outre ces princes, Ma-yn, gouverneur du Hou-nan, s'y était rendu très puissant ; Tsien-lieou ne l'était guère moins dans le Ou-yueï ou le Tché-kiang ; Lieou-yn gouvernait seul le Tching-haï ou la province de Kouang-tong, & ne reconnaissait point l'empereur des Léang ; Ouang-chin-tchi était seul maître dans le Fou-kien, & Kao-ki-tchang se voyait en état de se faire craindre dans le King-nan, pays formé en partie du Hou-kouang & en partie du Ssé-tchuen.

L'empereur jugeant qu'il ne gagnerait rien sur ces princes, qui n'avaient pas moins d'ambition que lui & qui ne pouvaient prétendre à s'élever davantage, ne fit aucune démarche pour les engager à se soumettre ; mais il ne désespéra pas d'attirer les autres dans son parti par des bienfaits. Il créa Ma-yn prince de Tchou, Tsien-lieou prince de Ou-yueï, Lieou-yn prince de Nan-haï, Ouang-chin-tché prince de Min ; enfin Kao-ki-tchang, qui était un simple docteur sans emploi, fut nommé gouverneur de King-nan ou Nan-ping : tous acceptèrent ces faveurs, &

se formèrent des cours proportionnées à la dignité que l'empereur leur conférait ; mais aucun n'embrassa ses intérêts. Son frère aîné Tchu-tsiuen, qu'il voulut aussi honorer de la dignité de prince, refusa ; & afin de prouver à tout l'empire qu'il n'avait aucune part au crime de son frère, qui venait d'enlever le trône à la dynastie des Tang, il quitta la cour & retourna dans son village près de la montagne Tang-chan : l'empereur en fut vivement piqué, mais il dissimula ; & pour effacer en quelque sorte la mauvaise impression que la retraite de son ^{p.122} frère faisait sur les esprits, il créa princes du premier ordre trois de ses neveux, fils de Tchu-tsiuen.

Tai-tsou voyant les peuples si peu disposés à lui obéir, s'imagina que le motif de leur éloignement à son égard venait de l'espérance qu'ils fondaient sur Li-ké-yong, pour le rétablissement de la dynastie des Tang ; & afin de détruire cette espérance & leur faire connaître qu'il ne craignait pas le prince de Tçin, il commença par faire mourir le jeune empereur dont il avait usurpé le trône, & qui était le dernier rejeton de cette auguste famille. Il envoya ensuite Kang-hoai-tchin à la tête d'une forte armée faire le siège de Lou-tchéou ¹, ville qui appartenait au prince de Tçin.

Le brave Li-ssé-tchao, gouverneur de Lou-tchéou, la défendit avec tant de valeur &, dans l'espace de quinze jours, tua tant de monde à Kang-hoai-tchin, que ce général, désespérant d'en venir à bout par la force, changea le siège en blocus ; il fit creuser autour de cette ville un fossé, qu'il fortifia, d'espace en espace, de corps de gardes placés si près les uns des autres, que rien ne pouvait sortir. Cette place était trop importante pour que le prince de Tçin n'employât pas toutes ses ressources pour la conserver. Il envoya à son secours Tchéou-té-oueï, qui vint camper à Kao-ho : le général de l'armée impériale se persuadant qu'il pourrait aisément le battre, fit marcher contre lui toute sa cavalerie ; mais elle fut repoussée & elle regagna le camp fort maltraitée.

¹ Lou-ngan-fou du Chan-si.

L'empereur, informé de cet échec, en attribua la faute à Kang-hoaitchin, à qui il ôta le généralat, pour le donner à Li-ssé-ngan. Ce dernier partit avec un renfort & se rendit sous ^{p.123} les murs de Lou-tchéou. Prenant un plan d'attaque tout différent, il fit passer aux troupes le fossé que son prédécesseur avait fait creuser, & fit élever d'espace en espace des tours de bois, d'où on pouvait découvrir ce qui se passait dans la ville & défendre le camp contre les secours qui pourraient arriver aux assiégés.

Tant de précautions faisaient espérer à Li-ssé-ngan qu'il prendrait infailliblement Lou-tchéou ; & afin de ne pas manquer de vivres, il chargea les peuples du Chan-tong de lui en fournir : ils lui en firent conduire une quantité plus que suffisante, quand il aurait été obligé de demeurer plus d'un an devant la place ; mais Tchéou-té-oueï tenait sans cesse en campagne un corps de cavalerie légère, qui enlevait la plupart des convois. La vigilance de ce général engagea Li-ssé-ngan à s'ouvrir un chemin au sud-est, par la gorge de la montagne de Yong-tao, où il plaça un grand corps-de-garde, qui était soutenu par le camp : Tchéou-té-oueï l'emporta après un combat rude & opiniâtre, qui dura un jour & une nuit ; il poussa si vivement les ennemis, qu'ils furent obligés de s'enfermer dans leur camp, sans oser en sortir.

L'an **908**, à la première lune, Li-ké-yong, prince de Tçin, étant tombé dangereusement malade, Tchéou-té-oueï remmena son armée, pour empêcher qu'il n'y eût du trouble ; mais Li-ké-yong avait pourvu à tout : son fils Li-tsun-hiu, qu'il avait nommé son successeur, fut reconnu prince de Tçin sans obstacle.

Li-ssé-ngan était toujours devant Lou-tchéou, & il y demeura même jusqu'à la cinquième lune de cette année, sans avoir fait des progrès considérables contre cette ville, qui continuait de se défendre avec la plus grande opiniâtreté. Le ^{p.124} général des impériaux, faisant alors la revue de ses troupes, trouva qu'il avait perdu, depuis son arrivée, plus de quarante de ses meilleurs officiers & près de dix mille soldats.

Histoire générale de la Chine

L'empereur, piqué de voir que ce siège traînait en longueur, crut qu'il accélérerait la prise de Lou-tchéou par sa présence : il ignorait encore la mort de Li-ké-yong & la retraite de Tchéou-té-oueï. En arrivant au camp, il cassa Li-ssé-ngan, fit mourir Yang-min-tchin, & somma plusieurs fois le gouverneur de se rendre ; mais le brave Li-ssé-tchao, quoique sur le point de manquer de vivres, prit tous ces ordres écrits de la main de l'empereur & les jeta au feu en présence de ses envoyés, pour leur faire connaître combien il les méprisait ; après quoi il leur fit couper à tous la tête, qu'il fit jeter du haut des murailles dans le camp impérial. L'empereur ne doutant point que la place privée du secours de Tchéou-té-oueï ne fut bientôt emportée, reprit la route de Pien-tchéou ¹, sans laisser à son camp aucun ordre de se précautionner contre les attaques de l'ennemi.

Le nouveau prince de Tçin, charmé de la résistance de Lou-tchéou, eut à peine pris possession du trône, qu'il pensa à secourir cette place ; il dit à ses principaux officiers assemblés, que Lou-tchéou étant comme le boulevard du Ho-tong, la perte de cette ville entraînerait celle de la province ; que le temps de la secourir était d'autant plus favorable que son père ayant été le seul dans l'empire que Tchu-ouen craignît, cet usurpateur, en apprenant sa mort, mépriserait son successeur comme un jeune homme sans expérience, & cesserait d'être sur ses gardes : il ajouta que son dessein était d'aller ^{p.125} à petit bruit, avec un détachement des meilleures troupes, surprendre les impériaux devant Lou-tchéou, & qu'infailliblement il les battrait.

— Il est important pour nous, continua-t-il, de signaler le commencement de mon règne par quelque action d'éclat, qui donne de la réputation à mes armes.

Ce prince, après avoir fait les préparatifs nécessaires, partit de Tçin-yang à la tête d'une puissante armée, le premier jour de la cinquième lune, & s'avança jusqu'à la montagne Tan-choui-chan, où il laissa un corps de

¹ Cai-fong-fou du Ho-nan.

troupes en embuscade ; le lendemain, profitant d'un brouillard épais, il s'approcha du camp des assiégeants & des tours qu'ils avaient élevées.

Les impériaux, dans une sécurité parfaite, croyaient n'avoir rien à craindre du dehors & ils avaient même négligé de poser des sentinelles avancées : lorsque les troupes de Li-tsun-hiu arrivèrent, environ une heure avant le jour, tout était dans leur camp dans le plus profond silence. Aussitôt Li-tsun-hiu envoya deux détachements, commandés par Tchéou-té-ouei & Li-ssé-yuen, mettre le feu à plusieurs des tours de bois. Quand Li-tsun-hiu aperçut la flamme, il fit battre les tambours avec un bruit effroyable & fondit sur le camp des impériaux, qui dans leur surprise ne pensèrent qu'à fuir, & abandonnèrent leurs armes, leurs vivres & leurs bagages aux Tçin. Fou-tao-tchao fut tué dans cette attaque ; plus de dix mille officiers & soldats furent faits prisonniers ; un grand nombre resta sur le carreau. Li-tsun-hiu ne perdit presque point de monde. La levée de ce fameux siège fit le plus grand honneur au prince de Tçin. L'empereur, en l'apprenant, s'écria :

— Li-ké-yong n'est donc pas mort ! il revit dans son fils, tandis que les miens ne sont que de vrais chiens & de vrais cochons.

p.126 Li-tsun-hiu était en effet un grand prince ; sage, éclairé, appliqué à son devoir, brave & intrépide dans le danger : quoique jeune encore, il réunissait déjà toutes les qualités d'un héros & d'un grand homme. Après la glorieuse journée de Lou-tchéou, il reprit le chemin de Tçin-yang, & donnant publiquement à ses troupes des témoignages de la satisfaction qu'il avait de leur bravoure, il les récompensa avec la plus grande libéralité.

Le prince de Tçin s'appliqua ensuite à bien gouverner ses États : il fit chercher de tous côtés des gens habiles & des sages qu'il mit dans les emplois, à la place de ceux qu'il remarqua n'avoir en vue que leur intérêt particulier ou leur ambition ; il diminua les charges du peuple & fixa les douanes à un taux fort modéré. Attentif à secourir les malheureux & à pourvoir aux nécessités de ses sujets, il défendit de punir les criminels sans les avoir convaincus & il adoucissait toujours leur peine. Inexorable

Histoire générale de la Chine

pour ceux qui vexaient le peuple & troublaient l'État, il les punissait de mort. C'est ainsi que Li-tsun-hiu gouvernait sa principauté & qu'il se mettait en état de venger la famille impériale des Tang de celle qui lui avait ravi l'empire.

A la cinquième lune, Yang-ou, prince de Hoaï-nan, fut tué par un de ses généraux. Tchang-hao & Siu-ouen avaient sur les troupes de cet État une autorité si absolue, que Yang-ou en prit de l'ombrage & fit plusieurs tentatives inutiles pour la diminuer. Ces deux généraux, sachant que leur prince voulait les perdre, concertèrent ensemble de le prévenir & de se partager ses États. Tchang-hao se chargea de l'exécution de ce complot odieux ; il choisit parmi ses gens ceux qui avaient le plus d'accès auprès du prince : ces traîtres s'acquittèrent de la ^{p.127} commission avec tant de secret, qu'on ignora au dehors le meurtre du prince & que les officiers de sa maison n'osèrent le publier.

Dès que Tchang-hao sut que ses ordres avaient été exécutés, il se rendit au palais, & fit ranger dans une des cours une quantité d'armes nues : ayant ensuite assemblé les officiers, il leur annonça d'un air sombre que leur maître Yang-ou était mort subitement, & il leur demanda jusqu'à trois fois qui aurait soin du tribunal des troupes & qui les commanderait. Comme personne ne répondait, il éclata en emportements : alors Yen-ko-kieou un des officiers, s'approchant, lui dit, à voix basse, que le commandement des troupes était une affaire d'autant plus importante que l'empire était rempli de troubles ; mais que personne n'était plus en état de s'en charger que lui ; qu'il n'était cependant pas d'avis qu'il en prît possession dans le moment, & qu'il devait différer, parce que Lieou-ouei & Tao-ya, qui étaient les égaux du feu prince, ne pourraient jamais se déterminer à lui obéir : il ajouta qu'il était plus à propos, dans la circonstance, de choisir un jeune prince de la famille de Yang-ou, sous le nom duquel il pourrait gouverner.

Yen-ko-kieou, ayant fait sortir les officiers, écrivit quelque chose sur une feuille de papier, qu'il mit dans sa manche ; les rappelant ensuite, il

leur dit de le suivre pour aller féliciter leur nouveau souverain. Ces officiers lui obéirent, sans savoir où devait aboutir cette démarche mystérieuse, & lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où il les menait, Yen-ko-kieou se mit à genoux, & tirant l'écrit, il le lut à haute voix, comme un ordre de la princesse Ssé-chi, veuve de Yang-ou. Cet ordre portait :

« Vous n'ignorez pas les travaux du prince Yang-hing-mi pour établir cette principauté de Hoï-nan : le jeune prince ^{p.128} qui lui a succédé, vient de mourir par un malheur inattendu ; Yang-long-hien doit, sans contredit, prendre sa place : vous tous, officiers du Hoï-nan, par vos services & votre fidélité, soyez reconnaissants des bienfaits que vous avez reçus de cette famille, & rendez-vous dignes d'en recevoir de nouveaux.

Le général Tchang-hao, qui avait cru en imposer par son air farouche, fut mécontent de cette disposition ; mais comme elle ne contenait rien que de juste, il n'osa s'y opposer & dissimula : il alla prendre lui-même Yang-long-yen, frère puîné du prince qu'il venait de faire assassiner, & il le reconnut prince de Hoï-nan, ainsi que tous les autres officiers.

Un des lieutenants généraux, nommé Tchu-kin, alla trouver Yen-ko-kieou après cette cérémonie, & lui demanda s'il avait remarqué la colère & la rage peintes sur le visage de Tchang-hao.

— Depuis l'âge de seize ans que je porte les armes, ajouta-t-il, j'ai affronté mille dangers ; je me suis trouvé sans frayeur au milieu des piques & des armes, entouré de la mort & sur le point de succomber mais, je vous l'avoue, l'air farouche de Tchang-hao a fait sur moi la plus forte impression. Ce qui m'a encore étonné davantage, c'est le sang-froid avec lequel vous lui avez parlé & l'avez réduit à ne pouvoir vous répliquer...

Dès le lendemain Tchang-hao fit donner ordre à Siu-ouen de se rendre à Jun-tchéou ¹ en qualité de gouverneur de cette ville ; Yen-ko-

¹ Tching-kiang-fou du Kiang-nan.

kieou se doutant que le général n'avait sollicité cet ordre que dans le dessein de se défaire de Siu-ouen, fut trouver ce dernier, & lui fit entendre que Tchang-hao ^{p.129} voulait, en l'envoyant à Jun-tchéou, lui ôter le commandement des troupes & faire retomber sur lui l'assassinat du feu prince : mais qu'il ne devait pas s'intimider, parce que ce général, quoiqu'entêté dans ses sentiments & d'une colère qui tenait de la brutalité, n'entendait rien dans les affaires ; qu'il savait les moyens de le prendre lui-même dans le piège qu'il tendait.

Il fut en effet trouver Tchang-hao, & lui dit qu'il s'intéressait trop à sa gloire pour ne pas l'avertir du bruit qui se répandait de tous côtés, qu'il n'éloignait Siu-ouen que pour lui enlever le commandement des troupes & ensuite le faire mourir ; il ajouta qu'il était de son honneur de faire cesser ces bruits injurieux, en prouvant qu'ils étaient mal fondés. Tchang-hao répondit que Siu-ouen était le maître de garder la charge qu'il avait sur les troupes, & qu'il ne l'obligeait point à la quitter ; que quoique l'ordre en fût donné, s'il y avait lieu de le révoquer, il y consentait volontiers.

Lorsque Yen-ko-kieou eut mis Tchang-hao dans la disposition où il le voulait, il alla trouver avec lui Siu-ouen ; là, changeant de personnage & prenant un air sévère, il lui dit :

— Les anciens n'oubliaient pas aisément les bienfaits ; n'eussent-ils reçu qu'un repas, ils en étaient reconnaissants : nos princes vous ont comblé de biens & d'honneurs ; quelles obligations ne leur avez-vous pas ? Cependant vous poussez l'ingratitude, à leur égard, jusque-là, que sans considération pour le jeune prince Yang-long-yen, qui vient de prendre possession du trône de Hoai-nan & qui est accablé d'affaires importantes, vous pensez à vous éloigner, pour aller jouir en paix des faveurs dont sa famille vous a comblé.

Tchang-hao apprit dans la suite que Yen-ko-kieou, d'accord ^{p.130} avec Siu-ouen, l'avait joué ; il en fut piqué, & résolut de faire périr Yen-ko-

kieou : il chargea quelques scélérats de cette odieuse commission. Yen-ko-kieou, qui le connaissait à fond, n'ignorait pas que ce général ne lui pardonnerait jamais ; cependant cette idée ne le troubla point, & il continua d'agir comme s'il n'avait eu rien à craindre. Lorsque les assassins entrèrent chez lui, ils le trouvèrent occupé à écrire avec le plus grand sang-froid. Ces scélérats, étonnés de sa tranquillité, ne purent se résoudre à consommer leur crime ; ils se retirèrent après avoir pillé quelques-uns de ses effets. Yen-ko-kieou jugeant que le général n'en resterait pas là, surtout après avoir levé le masque, consulta Siu-ouen & quelques autres officiers, qui furent d'avis de s'en défaire sans perdre de temps. Pour cet effet, ils apostèrent une trentaine de braves qui le tuèrent dans le palais même : on fit connaître à tout le monde qu'il était l'auteur de l'assassinat de Yang-ou.

Le prince Yang-long-yen, trop jeune encore pour gouverner par lui-même, accorda sa confiance à Siu-ouen : quoique celui-ci ne se fut jamais appliqué à l'étude, il avait un discernement si juste, qu'il saisissait d'abord le point de la difficulté dans toutes les affaires, & les terminait à la satisfaction de tout le monde. Sous son ministère, on vit bientôt fleurir la paix dans la principauté de Hoai-nan : il remit le gouvernement des troupes à Yen-ko-kieou, qui remplit cet emploi avec distinction.

A la neuvième lune, & peu de temps après ces grands changements, ils entreprirent de faire la guerre au prince de Ou-yueï : ils envoyèrent le général Tchéou-pen faire le siège de Sou-tchéou ¹. Le prince de Ou-yueï, pour faire diversion, & ^{p.131} persuadé que la prise de cette place ne serait pas si aisée, laissa faire Tchéou-pen & marcha à Tong-tchéou ², ville qu'il enleva au prince de Hoai-nan, après avoir battu Tchaï-tsaï-yong, qui était venu pour la secourir avec les barques de guerre qu'il avait sous ses ordres : celle sur laquelle Tchaï-tsaï-yong commandait en personne fut mise en pièces, & il faillit à périr.

¹ Sou-tchéou-fou du Kiang-nan.

² Tong-tchéou-fou de Yang-tchéou-fou du Kiang-nan.

Histoire générale de la Chine

La famille de ce dernier général avait chargé les bonzes ho-chang, ministres de la secte de Foé, de faire des prières pour le succès de ses armes ; on leur attribua le bonheur qu'il avait eu de se tirer de danger, & par reconnaissance on fit préparer un magnifique festin, où plus de mille de ces ho-chang furent invités. Tchaï-tsaï-yong, arrivant chez lui sur ces entrefaites, & apprenant la raison du régal qu'on leur faisait, fit prendre tous les plats qu'il fit distribuer à ses soldats, en disant que c'était à leur bravoure qu'il était redevable de la vie & non aux vœux que les ho-chang avaient faits pour lui.

L'an **909**, le premier jour de la deuxième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Quoique Sou-tchéou fût approvisionnée de tout ce qu'il fallait pour une longue défense, cependant Tchéou-pen l'attaqua avec tant de vivacité, que le gouverneur de la place, craignant d'être forcé, fit savoir Tsien-lieou le danger où il était, & le pressa de venir à son secours. Tsien-lieou lui fit dire qu'à tel jour qu'il assignait il serait secouru, & qu'il eût soin ce jour-là de se tenir prêt à donner sur les assiégeants : Leur dessein réussit comme il avait été concerté. Les troupes de Hoï-nan, attaquées de deux côtés, furent battues ; plus de trente de leurs meilleurs officiers, furent faits prisonniers, & leur ^{p.132} général Tchéou-pen ne se sauva qu'à la faveur de la nuit.

A la septième lune, on apprit que Oueï-tsuen-fong, gouverneur de Fou-tchéou ¹, avait rassemblé toutes les troupes de cette ville, celles de Sin-tchéou ², de Yuen-tchéou ³ & de Ki-tchéou ⁴, & qu'il était allé à leur tête faire le siège de Hong-tchéou ⁵, qui appartenait au prince de Hoï-nan, & dont il savait que la garnison montait à peine à mille hommes.

¹ Fou-tchéou-fou.

² Kouang-sin-fou.

³ Yuen-tchéou-fou.

⁴ Ki-tchéou-fou.

⁵ Nan-tchang-fou du Kiang-fou.

Histoire générale de la Chine

Lieou-oueï, qui commandait dans cette ville, dépêcha aussitôt un courrier à Kouang-ling ¹ pour en donner avis & exposer l'état de la place ; ensuite, agissant comme s'il n'avait rien à craindre, il s'occupa de ses plaisirs ; il invitait tous les jours ses officiers à des festins & faisait jouer la comédie : malgré les nouvelles constantes qu'on venait l'attaquer, il défendit de fermer les portes de la ville. Oueï-tsiuen-fong, instruit par ses espions de la conduite que tenait ce gouverneur, n'osa avancer ; il craignit qu'on ne lui eût tendu quelque piège, & reculant plusieurs dizaines de ly, il alla camper à Siang-ya-tan ².

Dans le même temps, on apprit de Kao-ngan ³ que Ma-yn, prince de Tchou, avait envoyé Yuen-meï pour renforcer l'armée de Oueï-tsiuen-fong, & que pendant que ce dernier ferait le siège de Hong-tchéou, les troupes de Ma-yn avaient ordre de s'emparer de Kao-ngan.

Yen-ko-kieou, que Siu-ouen consulta à cette occasion, lui p.133 dit qu'il fallait envoyer Tchéou-pen avec sept mille hommes d'élite pour couvrir ces deux places & lui donner carte-blanche. Ce général avait conçu tant de chagrin de la levée du siège de Sou-tchéou, qu'il ne sortait plus de chez lui & qu'il gardait le lit. Yen-ko-kieou lui annonça qu'il fallait aller au secours de Kao-ngan, que le prince de Tchou tenait assiégé. Tchéou-pen répondit qu'il ne s'en chargerait qu'à condition qu'on ne lui donnerait point de lieutenants, parce que ces seconds, dont le devoir est de servir de conseil à un général, traversaient le plus souvent ou dérangent, par leur entêtement, les opérations les mieux concertées : il ajouta que quand on confiait le commandement à un général, c'est qu'on l'avait jugé capable de s'en acquitter ; qu'ainsi on devait le laisser maître d'agir selon les circonstances, & de profiter des occasions d'attaquer l'ennemi avec avantage.

¹ Yang-tchéou-fou du Kiang-nan.

² A quatre-vingts ly au sud de Nan-tchang-fou.

³ Chouï-tchéou-fou du Kiang-si.

Histoire générale de la Chine

Yen-ko-kieou lui ayant donné sa parole qu'il aurait seul l'autorité, ce général partit de Kouang-ling & s'avança à grandes journées vers Siang-ya-tan, où était campé Oueï-tsiuen-fong. Quelqu'un ayant fait la réflexion que l'armée ennemie était beaucoup plus forte que la sienne, il répondit qu'il le savait, mais que leur arrivée imprévue étonnerait l'ennemi ; il ajouta qu'il ne faudrait pas faire cette remarque hautement, parce qu'elle pourrait affaiblir le courage du soldat, & qu'il valait mieux profiter de l'ardeur qu'il montrait d'en venir aux mains.

Oueï-tsiuen-fong était campé sur le bord d'une petite rivière, & il avait disposé son armée de manière qu'elle occupait quelques dizaines de ly. Tchéou-pen rangea la sienne du côté opposé, d'où il détacha les moins vaillants de ses soldats pour escarmoucher. Oueï-tsiuen-fong, qui les vit en mouvement, ^{p.134} fit passer la rivière à une partie de ses troupes, & tombant sur eux, il les rompit & les poussa vivement : alors Tchéou-pen chargeant à son tour, leur coupa la communication avec ceux qui étaient restés à l'autre bord & qu'il empêcha de passer. Cette manœuvre leur inspira tant de frayeur, qu'ils ne pensèrent plus qu'à fuir. Tchéou-pen, sans s'amuser à les poursuivre, divisa ses troupes en plusieurs corps pour leur fermer le chemin de la retraite : un de ces corps fit prisonnier le général Oueï-tsiuen-fong.

Profitant de la teneur que cette victoire avait répandue dans toute la province, Tchéou-pen assiégea & prit Yuen-tchéou. Tao-ya, qu'il avait envoyé du côté de Jao-tchéou, s'empara de cette ville, que son gouverneur avait abandonnée : il se porta ensuite vers Sin-tchéou, qui se rendit à la première attaque.

Mi-tchi-tching & Yuen-meï, qu'il avait envoyés du côté de Chang-kao, après s'en être rendu maîtres, prirent encore Ki-tchéou, dont Pong-kan emmena la garnison dans la principauté de Tchou, & se donna à Ma-yn. Lou-kouang, gouverneur de Kien-tchéou, voyant que tout pliait sous les armes des Hoai-nan, prit le parti de se soumettre. Ainsi dans un court espace de temps, Tchéou-pen rangea sous l'obéissance de son prince

toute la province du Kiang-si. Cette conquête donna du chagrin à l'empereur, parce qu'elle apportait de nouveaux obstacles à la réunion de l'empire sous sa domination : ce prince devint plus sévère à l'égard de ses vassaux. Ouang-tchong-ssé fut le premier qui éprouva les effets de sa mauvaise humeur ; depuis plusieurs années qu'il était gouverneur de Tchang-ngan, peu satisfait de la conduite du fondateur des Léang postérieurs, il ne lui faisait point passer les tributs ^{p.135} ordinaires & paraissait ne le pas reconnaître. L'empereur, irrité, lui envoya ordre de se donner la mort, & il éteignit sa famille. Cet acte de sévérité indisposa contre lui plusieurs grands, & entre autres Lieou-tchi-hiun, qui jouissait d'une grande réputation. L'empereur, instruit de son mécontentement, l'éleva à une plus haute dignité, & lui envoya ordre de venir incessamment en prendre possession.

Lieou-tchi-hoan, son frère, qui connaissait le caractère de l'empereur, le fit avertir qu'il courait risque de la vie, s'il se rendait à la cour. Lieou-tchi-hiun, profitant de l'avis, se soumit, avec la ville de Tong-tchéou, dont il était gouverneur, à la domination de Li-meou-tchin, prince de Ki : il envoya un détachement de ses troupes forcer Hoa-tchéou, & il mit une forte garnison à Tong-koan pour s'assurer de ce passage ; après quoi, ayant gagné par argent les troupes de Tchang-ngan, qui lui remirent cette place, il fit prisonnier Lieou-han, que l'empereur y avait établi gouverneur à la place de Ouang-tchong-ssé, & l'envoya à Li-meou-tchin, qui le fit mourir.

L'empereur lui ayant dépêché un de ses officiers pour lui reprocher sa révolte & son ingratitude, Lieou-tchi-hiun répondit à cet envoyé, que la crainte de voir traiter sa famille comme celle de Ouang-tchong-ssé, l'avait déterminé au parti qu'il avait pris. L'empereur le cassa de tous ses emplois, mais Li-meou-tchin, afin de l'attacher à ses intérêts, le traita avec la plus grande distinction & lui donna un des premiers emplois dans ses États.

A la dixième lune Hou-siou-lin, président du tribunal des mathématiques dans la principauté de Chou, offrit à Ouang-kien, qui en était prince, & qui s'était fait reconnaître empereur & en avait pris le titre, un calendrier, auquel il ^{p.136} donna le nom de Yong-tchang, qui fut reçu & mis en usage.

Lieou-tchi-hiun, par sa révolte, avait augmenté la principauté de Ki de plusieurs villes. Li-meou-tchin ayant résolu de se rendre maître de Ling-tchéou ¹ & d'y placer Lieou-tchi-hiun, lui donna la commission d'en faire le siège. Han-sun, gouverneur de Sou-fang ², n'étant point en état de la défendre longtemps, demanda du secours. Kang-hoai-tchin & Keou-yen-king, chargés de le conduire, arrivèrent, sans obstacle, avec leur armée jusque sur les limites de King-tchéou ³. A leur approche, Lieou-tchi-hiun leva le siège, & il se retirait lorsqu'il apprit qu'un ordre pressant rappelait Kang-hoai-tchin. Revenant alors sur ses pas, il lui coupa le chemin, & sans la bravoure de Ouang-yen-tchang, qui se battit en héros & arrêta l'ennemi, Kang-hoai-tchin n'aurait pu passer. Lieou-tchi-hiun, qui connaissait parfaitement le local, fit prendre à ses troupes un chemin plus court que celui que suivaient les impériaux : un parti qu'il avait mis en embuscade près d'une gorge, tombant à l'improviste sur l'armée impériale, elle fut complètement défaite, & le général Kang-hoai-tchin eut beaucoup de peine à échapper, suivi de très peu de monde.

910. L'année suivante, Li-meou-tchin reprit son projet de se rendre maître de Ling-tchéou, & pour le faire à coup sûr, il fit alliance avec le prince de Tçin, qui ouvrit la campagne par le siège de Hia-tchéou ⁴, où Li-meou-tchin vint le joindre. L'empereur, craignant qu'ils ne vinsent ensuite insulter la ^{p.137} cour occidentale, fit garder Ho-yang ⁵ par un fort détachement & envoya le gros de l'armée pour leur couper le chemin. Au

¹ Elle était au sud de King-hia-oueï.

² Ning-hia-oueï.

³ King-yang-fou du Chen-si.

⁴ Ning-hia-oueï du Chan-si.

⁵ Mong-tçin-hien du Ho-nan.

premier avis qu'ils eurent que les troupes impériales prenaient cette route, les deux princes ligüés se séparèrent & retournèrent chacun dans leurs États.

L'empereur s'attira d'un autre côté une affaire bien plus sérieuse. Ouang-jong, qu'il avait fait prince de Tchao & qu'il s'était attaché par une alliance, fut accusé d'avoir dessein d'entrer dans les intérêts du prince de Tçin. Taï-tsou ajouta trop aisément foi à cette accusation, & comme la principauté de Tchao confinait avec les États de Tçin, profitant de l'occasion de la mort de Lo-chao-oueï, prince de Yé, il voulut y transporter Ouang-jong & donner la principauté de Tchao à un autre, dont il aurait moins sujet de se défier.

Ouang-jong, instruit des bruits désavantageux répandus contre lui, jugea que le changement que l'empereur voulait faire en était une suite, & que ce prince ne lui pardonnerait jamais, quand bien même l'inculpation dont on le chargeait serait sans fondement ; ainsi, pour être en état de se défendre, il entreprit de former une ligue contre l'empereur, composée des princes de Yen & de Tçin, & de Ouang-tchou-tchi, gouverneur de Y-ou : le prince de Tçin devait être le chef de cette confédération.

A l'arrivée de l'officier que Ouang-jong avait envoyé pour proposer cette union, le prince de Tçin assembla ses généraux & ses ministres pour les consulter : ils répondirent la plupart qu'il y avait longtemps que Ouang-jong reconnaissait Tchu-ouen pour son maître ; qu'il régnait entr'eux deux une amitié ^{p.138} trop étroite pour qu'on pût croire que Ouang-jong agît sincèrement, & que, selon toutes les apparences, c'était un piège qu'il tendait. Le prince assura au contraire qu'il ne prenait ce parti que parce qu'il s'y trouvait forcé ; que sous la dynastie des Tang, sa famille avait été d'une inconstance extrême, tantôt soumise, tantôt rebelle, & qu'il ne croyait pas qu'elle fût plus fidèle à Tchu-ouen. Il ajouta que Ouang-jong cherchait à se garantir d'une mort qu'il ne pourrait éviter s'il tombait entre les mains de ce dernier, qui n'aurait aucun égard

à l'alliance qu'il avait faite avec lui, & que si par trop de précaution on refusait de le secourir, ce serait donner dans les pièges de leur ennemi commun. Ce prince, décidé à accepter la ligue, ordonna à Tchéou-té-oueï d'assembler ses troupes & de se disposer à partir pour Tchao-tchéou ¹.

Lorsque l'envoyé de Ouang-jong arriva à Yeou-tchéou ², le prince de Yen était à la chasse. Sun-ho alla le trouver, & lui dit que le Tien lui offrait l'occasion de couronner ses grandes actions par le mécontentement de Ouang-jong, qui était une marque évidente qu'il se repentait de s'être si fort lié avec Tchu-ouen ; que celui-ci ne cessait de fouler le pays de Ho-fou, mais qu'étant brouillé avec Ouang-jong, les troupes de ce dernier, réunies à celles de Yen, battraient infailliblement celles de Léang, & que par là il deviendrait maître de Tching-tchéou ³ & de Ting-tchéou ⁴. Le prince de Yen, qui ne se fiait point aux promesses de Ouang-jong, dont il connaissait l'inconstance & la légèreté, refusa d'entrer dans la ligue, & dit p.139 à son ministre qu'il valait mieux laisser Tchu-ouen & Ouang-jong s'entredétruire & profiter ensuite de leurs dépouilles : il lui ordonna de rendre pour réponse à l'envoyé, qu'il n'avait aucun secours à donner à son maître.

L'empereur voyant que Ouang-jong ne se mettait pas en devoir d'aller prendre possession de la principauté de Yé, mais, au contraire, qu'il levait des troupes & semblait se disposer à faire la guerre, ne douta plus qu'on ne l'eût accusé avec vérité : il ordonna à Léang-king-gin de se mettre à la tête de l'armée & d'aller camper à Pé-hiang pour punir Ouang-jong, s'il refusait de se soumettre à ses ordres. Ouang-jong se voyant menacé, dépêcha courriers sur courriers au prince de Tçin pour l'avertir du danger où il était, & le presser de venir à son secours. Ce prince prit aussitôt les devants avec un corps de troupes, laissant ordre à

¹ Tchao-tchéou de Tching-ting-ou du Pé-tché-li.

² Yeou-tchéou de King.

³ Tching-ting-fou.

⁴ Ting-tchéou de Tching-ting-fou du Pé-tché-li.

Ouang-tchou-tchi, gouverneur de Y-ou, de le faire suivre de près par cinq mille de ses cavaliers.

Arrivé à Tchao-tchéou avec son détachement, le prince de Tçin enleva quelques fourrageurs de l'armée impériale, qui lui rapportèrent que l'empereur avait dit à ses généraux, lorsqu'ils avaient pris ses ordres :

« Les peuples de Tching-tchéou sont trop portés à la révolte ; leur peu de fidélité ne saurait manquer d'être funeste à leurs descendants : je vous remets le commandement de mes troupes ; leurs murailles fussent-elles de fer, il faut que vous les soumettiez.

Le prince de Tçin laissa ces prisonniers à Tchao-tchéou, s'avança jusqu'à trente ly de Pé-yang, où était campée l'armée impériale : il détacha Tchéou-té-oueï avec un corps de sa cavalerie tartare, pour aller reconnaître le camp des ennemis & même les insulter, mais ceux-ci ne voulurent point sortir de leurs retranchements ; alors le prince s'approcha davantage & p.140 vint camper au nord de la rivière Yé-ho, à cinq ly du camp des impériaux. La cavalerie tartare alla de nouveau les insulter & fit plusieurs décharges de flèches, en leur reprochant leur lâcheté. Han-king, indigné de leur insolence, sortit dans le plus bel ordre avec un corps d'infanterie ; l'éclat des cuirasses, des casques & des armes éblouit les Tartares, & ralentit l'ardeur qu'ils avaient d'abord fait paraître.

Tchéou-té-oueï, surpris d'un changement si subit, dit à Li-tsun-tchang, qui commandait l'infanterie, que les troupes de Léang n'avaient point envie d'en venir aux mains, & qu'elles ne cherchaient qu'à en imposer par leur contenance : que s'ils perdaient cette occasion de rabattre leur fierté, il serait impossible de les vaincre. Ce général, pour ranimer le courage de ces Tartares, fit publier que l'armée ennemie n'était qu'un ramas de bouchers, de marchands de vin, de voleurs & de

scélérats de Pien-tchéou ¹, qu'on avait engagés pour de l'argent & qu'on avait revêtus d'armes brillantes ; que dix de ces soldats ne pouvaient se comparer au moindre d'entre eux, & que la prise d'un seul suffirait pour enrichir celui qui la ferait. Ce général, choisissant en même temps mille à douze cents cavaliers, s'avança & eut une rencontre assez vive avec les impériaux, auxquels il tua plus de cent soldats ; mais la résistance qu'il éprouva lui fit changer de sentiment, & de retour au camp, il dit au prince de Tçin, que les ennemis étaient plus forts qu'il ne le croyait, & qu'il ne fallait pas se presser de les attaquer. Le prince insistant pour marcher à eux, Tchéou-té-oueï lui représenta que les troupes de Tching-tchéou étaient plus propres à garder une place qu'à tenir la plaine ; que sa ^{p.141} cavalerie, à la vérité, se battrait toujours bien en pays plat, mais qu'elle ne faisait que de sortir d'un combat, qu'il lui avait fait livrer au camp des ennemis :

— Les cornes des pieds de nos chevaux, ajouta-t-il, ne sont pas encore rétablies ; l'armée des ennemis est beaucoup plus nombreuse que la nôtre, & s'ils venaient à connaître notre faiblesse, nous ne pourrions que nous tirer mal de cette nouvelle attaque.

Le prince de Tçin parut chagrin des représentations de son général ; il se retira dans sa tente, pour se jeter sur un lit : les officiers, qui étaient présents, furent consternés de le voir dans cet état. Tchéou-té-oueï, étonné lui-même qu'il eût pris la chose si fort à cœur, dit à Tchang-tching-yé :

— Le prince, sur un petit avantage que nous avons remporté par hasard, méprise trop son ennemi, & sans considérer la supériorité de ses forces sur les nôtres, il ne pense qu'à se battre. Nous ne sommes séparés de leur camp que par la rivière, & s'ils s'avisaient de construire des ponts pour venir nous attaquer, ils nous embarrasseraient fort : il serait, ce me

¹ Cai-fong-fou du Ho-nan.

semble, de la prudence de nous éloigner & d'aller camper à Kao-y ¹, d'où il serait facile de les fatiguer par nos courses & de faire retraite lorsqu'ils viendraient à nous ; de plus, en faisant des détachements de notre cavalerie pour courir sur leurs convois, en moins d'un mois nous les aurions à discrétion.

Tchang-tching-yé, convaincu de la solidité de ces raisons, alla sur-le-champ les communiquer au prince, qui, se levant avec vivacité de dessus son lit, lui répondit :

— J'y ai mûrement réfléchi ; j'ai interrogé un soldat de Léang, qui m'a ^{p.142} dit que leur général pensait, en effet, à établir des ponts sur la rivière ; faites venir Tchéou-té-oueï.

Dès qu'il parut :

— Vos idées font très justes, lui dit le prince ; faites lever le camp pour l'aller mettre à Kao-y.

911. Le premier jour de la première lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

L'armée impériale, campée à Pé-hiang, manquait de fourrage, dont on n'avait fait aucune provision ; il fallait que les cavaliers allassent chaque jour le couper eux-mêmes, & comme la cavalerie de Tçin leur enlevait presque tout ce qu'ils en avaient fait, ils n'osaient plus sortir de leur camp. Pour y suppléer, ils s'avisèrent de prendre le chaume qui couvrait les maisons & ils le hachaient pour le donner à leurs chevaux : cette nourriture, nécessairement mauvaise, en fit périr un très grand nombre.

A quelque temps de là, Tchéou-té-oueï, Ssé-kien-tang & Li-ssé-yuen, à la tête de trois mille cavaliers d'élite, allèrent insulter le camp des impériaux : Ouang-king-gin, leur général, ne pouvant se contenir, fit sortir toutes ses troupes & repoussa l'ennemi jusqu'au camp de Kao-y ;

¹ Kao-y-hien de Tching-ting-fou du Pé-tché-li.

mais voyant l'infanterie, commandée par Li-tsun-tchang, rangée en bon ordre sur le bord de la rivière Yé-ho, il s'arrêta quelque temps, & tournant tout à coup du côté du pont, que l'infanterie de Ouang-jong défendait, il l'attaqua si brusquement qu'il l'enfonça. Le prince ayant remarqué que les troupes de Ouang-jong pliaient, envoya dire à Li-kien-ki, que si les ennemis avaient une fois passé le pont, il serait impossible de les arrêter. Li-kien-ki ralliant cette infanterie, la ramena à la charge ; elle revint au combat avec tant d'ardeur, qu'elle obligea l'ennemi de repasser le pont, dont elle s'empara de nouveau.

p.143 Le prince, qui était monté sur une petite éminence, d'où il pouvait aisément découvrir l'armée ennemie, sur certain mouvement qu'il lui vit faire, crut qu'elle avait peur ; il la fit attaquer, mais il trouva bien plus de résistance qu'il ne croyait : on se battit depuis dix heures du matin jusqu'à midi, sans qu'on pût décider de quel côté était l'avantage. Le prince, que cette indécision animait, dit à Tchéou-té-oueï :

— Le combat est engagé, il faut en voir la fin ; j'entre le premier, dans la mêlée, suivez-moi.

Tchéou-té-oueï, qui avait plus d'expérience & de sang-froid, saisissant les rênes du cheval du prince, l'arrêta & lui dit qu'il ne voyait point d'apparence qu'on pût venir à bout de l'ennemi par la force ; qu'il fallait le laisser se fatiguer, parce que n'ayant pris avec lui que peu de vivres, il répondait de le battre sur la fin de la journée, en faisant donner la cavalerie. Le prince se rendit à ces raisons.

Lorsque le soleil commença à baisser, les soldats de Léang, qui n'avaient rien mangé, commencèrent à défiler du côté de leur camp : Tchéou-té-oueï s'en apercevant, fit répandre le bruit parmi les troupes de Tçin que celles de Léang fuyaient ; alors les Tçin, s'animant les uns & les autres, fondirent sur eux avec tant d'impétuosité, qu'enfin ils les firent plier.

Li-tsun-tchang, les ayant coupés dans leur retraite, cria dans tous les rangs :

— Les soldats de Léang sont aussi de nos gens, qu'on leur donne à manger & qu'on ne tue personne mal à propos.

Cette précaution eut tant d'effet, qu'un grand nombre mirent bas les armes & quittèrent leurs cuirasses. Les autres furent poussés si vivement, qu'il en resta plus de vingt mille sur la place. Les impériaux, obligés d'abandonner leur camp aux vainqueurs, se dispersèrent de manière que cette grande armée fut entièrement dissipée.

p.144 Après une victoire aussi complète, le prince de Tçin vint camper à Tchao-tchéou, d'où il détacha Tchéou-té-oueï & Ssé-kien-tang pour aller du côté de Tchen-tchéou ¹ & de Oueï-tchéou ². Tchang-tching-yé & Li-tsun-tchang eurent ordre de faire le siège de Hing-tchéou ³, & lui avec le gros de son armée les suivit, afin de disposer les villes à se soumettre. Ce prince fit publier partout les avantages qu'il leur offrait, si elles se rendaient de bonne grâce, et les maux qu'elles avaient à craindre si elles se laissaient forcer.

L'empereur craignant pour Oueï-tchéou, dont Lo-tchéou-han, jeune homme de peu d'expérience, brouillé avec la plupart de ses officiers, était gouverneur, envoya Li-tchin commander dans ces quartiers, & ordonna à Tou-ting-yn d'aller avec mille hommes, par un chemin détourné, se jeter de nuit dans Oueï-tchéou, pour renforcer la garnison de cette place ; mais ces troupes ayant rencontré le prince de Tçin au passage de la rivière, dans le temps qu'elles montaient sur des barques pour la passer, elles regagnèrent la terre & prirent la fuite en se dispersant de tous côtés.

Tchéou-té-oueï ne perdit point de temps ; après avoir soumis les villes de Hia tsin ⁴, de Kao-tang ⁵, de Tong-ou ⁶ & de Tchao-tching, il

¹ Kaï-tchéou.

² Taï-min-fou du Pé-tché-li.

³ Chun-té-fou du Pé-tché-li.

⁴ Hia-tsin-hien.

⁵ Kao-tang-tchéou.

⁶ Ou-tching-hien dans le ressort de Tong-tchang-fou du Chan-tong.

marcha droit à Tchen-tchéou, dont le gouverneur s'enfuit à son approche : de là s'avancant vers Li-yang ¹, il l'emporta de force aussi bien que Lin-ho & ^{p.145} Ki-men ². Ce général mit à contribution Oueï-tchéou & livra au pillage Sin-hiang ³ & Kong-tching, qui voulurent faire résistance.

Lieou-cheou-kouang ayant appris, au milieu de ses débauches, la défaite des troupes de l'empereur, parut se repentir de n'être pas entré dans la ligue que Ouang-jong lui avait proposée : il lui fit dire & à Ouang-tchou-tchi qu'il savait qu'ils avaient aidé le prince de Tçin à battre les troupes de Léang, qu'il voulait aussi se joindre à eux avec trente mille chevaux à la tête desquels il irait leur frayer le chemin ; mais que pour former une ligue solide, il fallait une subordination entre eux & choisir un des quatre pour chef. Il leur fit demander sur quel pied ils prétendaient le regarder.

Ouang-jong fit part au prince de Tçin des offres de Lieou-cheou-kouang : ce prince dit, en éclatant de rire, que Lieou-cheou-kouang les prenait, sans doute, pour des gens bien bornés, puisqu'après avoir refusé le recours qu'on lui demandait, il les croyait capables, quand l'ennemi était battu, de consentir à en partager la gloire avec lui. Ses officiers lui représentèrent qu'étant leur voisin, il pourrait profiter de leur absence pour inquiéter les États de Tçin, & ils conseillèrent à leur prince de tourner ses armes contre lui ; mais d'autres affaires qui lui survinrent, l'occupèrent d'un autre côté.

Ouang-jong, ayant appris que Yang-ssé-heou, général de l'empereur, s'était avancé jusqu'à Hing-tchéou, eut recours au prince de Tçin, qui lui promit de le secourir s'il était attaqué : ce prince lui dit que les crimes de Tchu-ouen étant à leur ^{p.146} comble, le Tien était près de l'en punir ;

¹ Siun-hien.

² Ki-hien.

³ Sin-hiang-hien de Oueï-hoeï-fou du Ho-nan.

ajoutant que tous les Yang-ssé-heou du monde ne pourraient le soustraire à sa vengeance.

Le bruit s'étant répandu à la cour impériale que les princes de Tçin & de Tchao se disposaient à venir l'attaquer, l'empereur se mit à la tête de ses troupes & s'avança jusqu'à Oueï-tchéou ¹ : à son arrivée dans cette ville, & tandis qu'il était à table, on vint lui dire que ces deux princes étaient partis depuis longtemps de Tsing-king-hien ² ; cette nouvelle le surprit si fort, que se levant brusquement de table, il monta sur son char, & marchant jour & nuit il se rendit à Siang-tchéou ³, où il apprit que la nouvelle qu'on lui avait donnée était fausse.

Après avoir fait quelque séjour à Siang-tchéou, l'empereur en partit & vint jusque sur les bords de la rivière Ouen-chouï : les mandarins de ces cantons l'assurèrent que les princes approchaient ; cette nouvelle le détermina à se rendre à Oueï-hien ⁴, où, sur le bruit que les Tartares Chato étaient sur le point d'arriver, la frayeur s'empara si fort des troupes impériales, que quelques sévères défenses que l'empereur fit à ses soldats de quitter leurs drapeaux, il ne put en empêcher un très grand nombre de désertir. Piqué de leur voir si peu de zèle pour son service, & plus sensible encore aux échecs qu'il avait reçus en plusieurs rencontres, il devint si violent, que pour la moindre faute il faisait mourir ses officiers : cette sévérité aliéna le cœur de ses sujets, qui ne lui obéissaient plus ^{p.147} que par force ; leur mécontentement était si peu caché, que s'en apercevant lui-même, il tomba malade & résolut de s'en retourner, d'autant plus qu'il apprit que les princes de Tçin & de Tchao ne paraissaient point.

Le motif qui arrêta ces princes, était la conduite extraordinaire de Lieou-cheou-kouang, prince de Yen, si enorgueilli de sa grandeur, qu'il se

¹ Oueï-hoeï-fou du Ho-nan.

² Tsing-king-hien de Tching-ting-fou du Pé-tché-li.

³ Tchang-té-fou du Ho-nan.

⁴ Oueï-hien de Tai-ming-fou du Pé-tché-li.

regardait comme le plus puissant prince de l'empire & qu'il se croyait en état de leur faire à tous la loi :

— Quel est, disait-il, le souverain capable de me résister ? Mes États ont plus de deux mille ly de circuit, & je puis mettre sur pied deux cent cinquante mille cuirassiers ; si je voulais être empereur qui m'en empêcherait ?

L'imagination échauffée par ces idées extravagantes, il ordonna de préparer tout le cortège qui accompagne la majesté impériale ; il fit arrêter l'envoyé de l'empereur & ceux des autres princes qui se trouvaient à sa cour, leur fit mettre la cangue, & les confina dans une étroite prison, d'où cependant il les fit sortir quelque temps après, pour les renvoyer. La plupart de ses officiers de guerre & de lettres désapprouvaient sa conduite, & le blâmaient si hautement, que pour leur imposer silence il fit exposer à la porte de son palais des faisceaux d'armes, avec un écriteau, en gros caractères, qui portait que quiconque s'aviserait de s'opposer au dessein qu'il avait conçu de devenir empereur, il le ferait mourir sur-le-champ.

Cependant Sun-ho, sans être intimidé de ces menaces, lui dit :

— Lors de la prise de Tsang-tchéou, vous auriez pu me faire mourir, sans que j'eusse sujet de me plaindre ; néanmoins, par un bienfait singulier, vous m'accordâtes la vie : aujourd'hui la crainte de mourir pourrait-elle me faire oublier une faveur si grande ? C'est vous dire assez, que vous ^{p.148} ne devez point penser à prendre l'auguste titre d'empereur.

Lieou-cheou-kouang, furieux, le fit arrêter sur-le-champ, & ayant rangé ses soldats en ordre, il ordonna de prendre les armes suspendues à la porte de son palais, & commença le supplice de Sun-ho par lui faire couper la langue ; ensuite il le fit mettre en pièces à la vue de tout le monde.

Après cette exécution injure & barbare, il donna des ordres positifs pour les préparatifs de son inauguration ; & au jour fixé pour cette

Histoire générale de la Chine

cérémonie, il se fit reconnaître empereur par tous ses officiers. Peu de temps après, il reçut la nouvelle que le même jour qu'il avait pris ce titre glorieux, les Tartares Khitan lui avaient enlevé la ville de Ping-tchéou, dont la perte consternait tous les peuples de cette province.

Le prince de Tçin, en apprenant que Lieou-cheou-kouang s'était fait reconnaître empereur dans les formes, dit, en riant de sa folie, que dans dix ans il voulait lui demander les marques distinctives de cette dignité. Tchang-tching-yé, voyant le prince de si bonne humeur, lui dit que, pour rendre la comédie complète, il fallait lui envoyer une ambassade pour le féliciter sur sa nouvelle dignité. Le prince nomma sur-le-champ Li-tching-hiun, un des principaux officiers de Taï-hiuen, qu'il chargea de la commission. Arrivé auprès de Lieou-cheou-kouang, l'ambassadeur, jaloux de l'honneur de son maître, ne voulut saluer ce prétendu empereur que suivant les cérémonies qu'observent entre eux les petits princes vassaux. Les officiers de Lieou-cheou-kouang prétendaient qu'il doit se mettre à genoux dans la cour du palais, suivant l'usage pratiqué à la cour de l'empereur ; mais l'envoyé du prince de Tçin refusant constamment de le faire, la chose fut portée à Lieou-cheou-kouang, qui en fut piqué, & fit arrêter l'ambassadeur ; il fut ^{p.149} mis, par ses ordres en prison, où il le retint pendant plusieurs jours ; mais ne pouvant rien obtenir de lui, il le renvoya sans vouloir lui donner audience. Cette scène divertit beaucoup le prince de Tçin.

Lieou-cheou-kouang voulait commencer son règne par la conquête de Y-tchéou ¹ & de Ting-tchéou ², qui étaient sous l'obéissance du prince de Tchao. Fong-tao, jugeant que, cette entreprise ne servirait qu'à accélérer la perte de son maître, voulut lui en représenter les suites fâcheuses ; mais Lieou-cheou-kouang, bien loin de lui savoir gré de son zèle, le fit mettre en prison, d'où peu de temps après il le fit sortir. Fong-tao, piqué

¹ Y-tchéou de Pao-ting-fou.

² Ting-tchéou de Tching-ting-fou du Pé-tché-li.

de cette injustice, profita de sa liberté pour se sauver chez le prince de Tçin, qui lui donna un emploi considérable dans ses États.

Lieou-cheou-kouang, obstiné à rendre le commencement de son règne fameux par la prise de ces deux villes, fit de grands préparatifs pour cette expédition, & ayant divisé en deux corps la grande armée qu'il avait mise sur pied, il commença en même temps le siège de ces deux places ; mais peu de jours après, les troupes que le prince de Tçin avait envoyées à leur secours, chassèrent les assiégeants sans presque tirer l'épée.

912. Ce prince pensa alors sérieusement à faire la guerre au nouvel empereur ; il envoya Ouang-té-ming, fils de Ouang-jong, joindre les troupes de Y-ou, que commandait Tching-yen auprès de Ki-keou, place appartenant au prince de Yen : ces deux généraux l'emportèrent de force, & allèrent ensuite investir ^{p.150} la ville de Tcho-tchéou, qui se rendit sans faire beaucoup de résistance. D'un autre côté, Tchéou-té-oueï, avec le gros de l'armée du prince de Tçin, s'avança pour faire le siège de Yeou-tchéou. Lorsque Lieou-cheou-kouang le sut près de ses murailles, il rabattit beaucoup de sa fierté, & dépêcha plusieurs courriers à la cour impériale pour demander du secours contre leur ennemi commun.

L'empereur voulut conduire ce secours & commander lui-même son armée, malgré les représentations de son conseil & de ses officiers, qui savaient d'ailleurs ce qu'ils avaient à redouter de sa mauvaise humeur, lorsque les choses n'allaient pas à son gré. En arrivant à Oueï-tchéou, il divisa ses troupes, & envoya Yang-ssé-heou & Li-tchéou-y faire le siège de Tsao-kiang ¹ ; Ho-té-lun avec Yuen-siang-sien eurent ordre d'investir Tiao-hien ², & lui, avec le gros de l'armée, marcha jour & nuit pour aller attaquer Yeou-tchéou ³. Étant près de Hia-pou, Fou-si, officier des troupes de Tchao, vint escarmoucher à la tête de quelques centaines de

¹ Tsao-kiang-hien de Tching-ting-fou.

² Tao-hien de Pao-ting-fou du Pé-tché-li.

³ Pé-king.

Histoire générale de la Chine

cavaliers ; des soldats de l'armée impériale les prirent pour l'armée entière du prince de Tçin, & communiquèrent une si grande frayeur au camp, que l'empereur, abandonnant avec précipitation sa tente, monta à cheval & fit prendre à son armée la route de Tsao-kiang, où il alla joindre Yang-ssé-heou. Celui-ci attaquait cette place avec la dernière vivacité ; les assiégés se défendaient avec une bravoure surprenante & réparaient aussitôt les brèches, de sorte qu'en très peu de jours ils tuèrent aux assiégeants plus de ^{p.151} dix mille hommes, & soutinrent assez longuement leurs efforts, pour donner le temps d'arriver au secours qu'ils attendaient. La mauvaise humeur que l'empereur en eut, remplit de crainte tous les officiers de son armée.

Li-tsun-chin, général du prince de Tçin, commandait dans Tiao-hien & il la défendit avec beaucoup de courage ; il désolait les assiégeants par de fréquentes sorties, dans l'une desquelles il leur enleva quelques centaines de soldats qui escortaient leurs fourrages : il n'accorda la vie qu'à quelques-uns de ces prisonniers, à condition qu'ils publieraient dans le camp de l'empereur, que le prince de Tçin commanderait en personne dans la prochaine sortie qu'il se proposait de faire. Il leur promit des récompenses s'ils s'acquittaient bien de leur commission ; les menaçant, s'ils y manquaient, de les traiter avec la dernière rigueur. On choisit pour cette fameuse sortie, le jour même que l'empereur devait arriver à son camp, après la levée du siège de Tsao-kiang : mille cavaliers furent commandés pour la faire, & on les divisa en trois petits corps égaux, à la tête desquels se mirent Li-tsun-chin, Ssé-kien-tang & Li-ssé-kong, en leur faisant prendre des uniformes & des étendards semblables à ceux de la cavalerie de l'empereur.

A la nuit close, ces trois détachements, conduits par ces prisonniers, à qui on avait accordé la vie, entrèrent dans le camp des impériaux par trois endroits différents ; ils y mirent le feu, & attaquèrent si vivement ces quartiers, qu'ils les mirent dans une étrange confusion. Les fourrageurs prisonniers crièrent alors de tous côtés, que le prince de Tçin

avait forcé le camp : l'empereur en fut si épouvanté, qu'il ordonna de mettre le feu partout, & chercha son salut dans la fuite ; son armée l'imita & se dissipa presque entièrement. Lorsque le jour parut, ce ^{p.152} prince, reconnaissant que ce n'était qu'une fausse alarme, en eut tant de honte qu'il reprit sur-le-champ le chemin de Lo-yang, où il arriva malade. Comme sa maladie paraissait dangereuse, il dit aux grands, qui étaient auprès de lui :

— Il y a trente ans que je m'épuise pour l'empire, je n'aurais jamais cru que les restes de Tai-yuen dussent en venir au degré de puissance où nous les voyons ; autant que j'en puis juger, ils ne s'en tiendront pas là, ils portent leurs vues plus haut, & veulent m'enlever l'empire : après ma mort, mes enfants ne pourront jamais leur tenir tête ; je crains même que ce corps ne puisse trouver une sépulture.

En prononçant ces dernières paroles, il ne put retenir ses larmes, & sentant sa fin approcher il voulut pourvoir à son successeur. Son fils aîné, Tchu-yeou-yn, qu'il avait déclaré son héritier, était mort. Le second, Tchu-yeou-ouen, devait naturellement lui succéder ; il était celui de tous ses fils qu'il aimait de prédilection, & en qui il avait le plus de confiance, lui ayant donné le gouvernement de Pien-tchéou, qui était sa cour orientale. Tchu-yeou-ouen vivait mal avec Tchu-yeou-koué, un de ses frères ; celui-ci cherchait tous les moyens de le perdre, & ne pouvait se résoudre à le voir un jour son maître. L'empereur, qui savait l'inimitié qui régnait entre ces deux frères, avait tâché de les réconcilier ; mais il y avait toujours trouvé tant d'opposition de la part de Tchu-yeou-koué, qu'il avait conçu de l'aversion pour lui & le souffrait même avec peine.

Lorsqu'il crut son mal sans remède, il ordonna de faire venir Tchu-yeou-ouen, pour lui remettre l'empire. Cette nouvelle jeta Tchu-yeou-koué dans le désespoir : l'empereur, qui en était persuadé, nomma Tchu-yeou-koué, gouverneur de ^{p.153} Lai-tchéou, afin de les séparer & de les empêcher de se détruire.

Histoire générale de la Chine

Tchu-yeou-koué, plus sensible encore à cette disposition qui l'éloignait de la cour, & animé d'ailleurs par un grand nombre de mécontents qui l'excitaient à se défaire de son père & à s'emparer du trône, choisit les plus déterminés de ses officiers, & au commencement de la nuit, il se rendit avec eux au palais : ayant mis dans ses intérêts la première garde, il força tout ce qui voulut résister & pénétra jusqu'à l'appartement de l'empereur. Ce prince ne douta point de son dessein, en voyant l'air farouche avec lequel il se présenta devant lui, & faisant alors un effort pour se lever sur son lit :

— Malheureux, lui dit-il, il y a longtemps que je soupçonnais la noirceur de ton âme ! j'aurais dû te faire mourir : le seul regret qui me reste, c'est de ne l'avoir pas fait. Penses-tu que le ciel & la terre te souffrent longtemps ?

A peine eut-il achevé ce peu de paroles, que Tchu-yeou-koué, transporté de rage, dit à ceux qui le suivaient :

— Prenez ce vieux voleur & mettez-le en mille pièces.

Un de ses esclaves lui porta dans le ventre un si furieux coup de hallebarde, qu'il le perça de part en part ; ensuite ils enveloppèrent son corps dans un tapis.

Après cet assassinat, le parricide envoya un de ses confidents à son frère Tchu-yeou-tchin, avec un ordre supposé de l'empereur de faire mourir Tchu-yeou-ouen, qui devait succéder à l'empire, afin, portait cet ordre, de prévenir une révolte qu'il méditait depuis longtemps. Tchu-yeou-tchin, trop crédule, ne doutant point de la vérité de l'accusation, fit exécuter comme rebelle son frère aîné Tchu-yeou-ouen.

Tchu-yeou-koué, n'ayant plus à craindre ce concurrent, tâcha par ses libéralités, qu'il puisa dans les trésors de l'empire, ^{p.154} de gagner les officiers & les soldats ; & lorsqu'il crut avoir réussi, il fit publier la mort de l'empereur & un ordre supposé qui le nommait son successeur : il monta sur le trône & se fit reconnaître de tous les grands.

913. Tchu-yeou-koué ne profita pas longtemps du fruit de ses crimes ; Tchu-yeou-tchin, dont il s'était servi pour être l'instrument de la mort injuste de Tchu-yeou-ouen comme rebelle, outré d'avoir participé, sans le savoir, à ses forfaits, résolut d'en tirer une vengeance éclatante, au péril même de sa vie. Il s'en ouvrit à Yuen-siang-sien & Tchao-yen, deux de ses officiers, auxquels il pouvait se confier : ils lui conseillèrent, s'il voulait réussir, de mettre dans ses intérêts Yang-ssé-heou, qui avait tout pouvoir sur les troupes, & que par son moyen tout se terminerait sans qu'il fût nécessaire de répandre beaucoup de sang. Celui que le prince chargea de pressentir ce général, lui ayant raconté toutes les noirceurs de Tchu-yeou-kouéï, dont il ignorait une partie, finit par lui dire :

— Quand on voit un fils assassiner son père & son roi pour lui ravir le sceptre, quel règne peut-on en espérer ? Si vous vous joignez à mon maître pour le punir de crimes si affreux, vous vous couvrirez de gloire, & je vous promets de sa part cinq millions d'enfilades de deniers pour récompenser vos soldats.

Yang-ssé-heou ayant assemblé ses officiers, leur dit :

— Quand Tchu-yeou-koué a trempé ses mains parricides dans le sang de son père, de notre maître, aurions-nous dû rester dans l'inaction comme des statues ? Maintenant qu'il est sur le trône & que nous l'avons reconnu pour notre souverain, devons-nous nous déclarer contre lui ?

On lui répondit :

— Tchu-yeou-koué, l'assassin de son père, de son empereur, mérite qu'on le regarde comme le plus ^{p.155} scélérat des hommes. Tchu-yeou-tchin, en prenant les armes contre lui, remplit le devoir d'un fils & d'un fidèle sujet ; mais où est le prince qui doit nous commander ? où est le sujet qui peut obéir sans crime ? Et si vous venez à bout de détruire le parricide, que ferez-vous vous-même ?

Yang-ssé-heou, saisi de crainte dit qu'il n'avait pas porté ses vues si loin, & envoya Ouang-chun-hien, un de ses officiers, à Lo-yang pour consulter avec Yuen-siang-sien.

Tchao-yen, qui était du complot, conseilla de prendre prétexte de la justice rigoureuse que Tchu-yeou-koué exerçait envers les complices d'une petite révolte arrivée à Hoï-tchéou, dont il faisait périr les familles, sans épargner personne.

Le prétendu empereur ayant rappelé les troupes qui étaient à Pien-tchéou, Tchu-yeou-tchin fit courir le bruit qu'on ne les faisait venir que pour les faire mourir, comme ayant trempé dans la révolte de Hoï-tchéou. Ces soldats, saisis de frayeur, accoururent en foule implorer la protection de Tchu-yeou-tchin, en protestant de leur innocence & qu'ils étaient fidèles sujets des Léang. Le prince leur dit :

— Je fais que pendant plus de trente ans vous avez fait la guerre avec l'empereur mon père, & que vous lui avez toujours été fidèles ; mais s'il n'a pu éviter, tout empereur qu'il était, de mourir d'une manière tragique & par les mains d'un fils dénaturé, croyez-vous éviter une fin moins funeste ?

Leur montrant alors le portrait de son père, il continua, les yeux baignés de larmes :

— Si, lorsque vous ferez à Lo-yang, vous avez honte de voir l'assassin de votre maître, l'empire ne peut que s'en promettre un changement heureux.

Tous, grinçant les dents & frappant la terre du pied, firent assez connaître l'indignation & les sentiments de vengeance qui les animaient contre le meurtrier ^{p.156} de leur souverain. Yuen-siang-sien & les autres officiers qui les accompagnèrent, en choisirent quelques mille des plus déterminés, & en arrivant à Lo-yang, ils se rendirent au palais de l'empereur, dont ils forcèrent la garde ; Tchu-yeou-koué, voyant qu'il était perdu, se réfugia dans une tour avec sa femme & le misérable

Histoire générale de la Chine

esclave qui avait osé porter le coup mortel à l'empereur : cet esclave, après qu'il eut encore tué Tchou-yeou-koué & son épouse, se donna lui-même la mort.

Yuen-siang-sien & Tchao-yen s'étant faits du sceau impérial, le portèrent à Pien-tchéou au prince Tchu-yeou-tchin, comme une marque que le trône l'attendait : ils voulaient que la cérémonie de son inauguration se fît à Lo-yang ; mais sur ce que le prince leur dit que sa dynastie ayant pris naissance à Pien-tchéou, il était inutile d'aller à Lo-yang, il prit possession de l'empire à Pien-tchéou, & se fit reconnaître de tous les grands sans la moindre opposition.

@

MO-TI

@

Tandis que ces changements s'opéraient à la cour impériale, le prince de Tçin continuait vivement la guerre contre Lieou-cheou-kouang, prince de Yen : ce malheureux prince, n'espérant aucun secours de l'empereur, envoya Yuen-hing-kin du côté des montagnes du nord, pour tâcher de faire des recrues ; il se joignit aux Tartares Khitan, & fit partir Kao-hing-koué pour aller commander dans Ou-tchéou ¹.

Li-ssé-yuen, un des généraux de Tçin, enleva huit bandes de ces nouvelles recrues, & s'approchant de Ou-tchéou, il en ^{p.157} entreprit le siège. Kao-hing-koueï, mécontent du prince de Yen, lui remit aussitôt cette place & se donna lui-même au prince de Tçin. Yuen-hing-kin, instruit de la défection de Kao-hing-koueï, s'avança pour le combattre ; celui-ci, qui n'était pas en état de lui résister, dépêcha Kao-hing-tchéou, son frère, Li-ssé-yuen, qui vint lui-même, & serra de si près Yuen-hing-kin, que ce général, se voyant sans espérance de pouvoir se tirer d'affaire, prit lui-même le parti de mettre bas les armes & de se donner au prince de Tçin.

Le prince de Yen, dont les affaires allaient mal, profita d'une attaque que Tchéou-té-oueï fit donner à la porte du midi de Yeou-tchéou pour tenter de se mettre en liberté & de faire sa paix avec le prince de Tçin : l'officier qu'il chargea de la négocier, se présenta avec un air de soumission & une bassesse qui choquèrent Tchéou-té-oueï ; il dit à ce plénipotentiaire, avec un souris moqueur :

— L'auguste empereur du grand empire de Yen n'a pas encore fait de sacrifice au Tien & il s'abaisse si fort ! j'avoue qu'une pareille humiliation m'étonne : je suis venu par un ordre exprès pour punir les criminels & non pour écouter des propositions de paix.

¹ Siuen-hoa-fou du Pé-tché-li.

Après cette réponse sèche, il congédia l'officier, & en même temps il détacha Lieou-kouang, l'un de ses lieutenants-généraux, qui emporta de force Ping-tchéou ¹ & entra dans Yng-tchéou ², qui se rendit d'elle-même.

Lieou-cheou-kouang se trouvait alors dans le plus grand embarras ; les Khitan, auxquels il avait demandé du secours, l'avaient refusé, parce qu'ils n'avaient aucune confiance en ^{p.158} ses promesses : d'un autre côté, il offrait de se soumettre au prince de Tçin ; mais on ne l'écoutait point, persuadé qu'il ne cherchait qu'à se tirer du mauvais pas où il était engagé. Ne sachant quel parti prendre, il monta sur les remparts & demanda à parler à Tchéou-té-oueï : il lui dit qu'il n'attendait que l'arrivée du prince de Tçin, pour lui ouvrir les portes de Yeou-tchéou & recevoir ses ordres avec soumission.

A la onzième lune, le prince de Tçin étant arrivé dans son camp, se rendit au pied des murailles de Yeou-tchéou, & demanda à parler à Lieou-cheou-kouang. Ce prince lui dit :

— Lorsque Tchu-ouen se révolta & usurpa l'empire, vous aviez promis de vous joindre à nous pour rétablir la dynastie des Tang ; nous manquant ensuite de parole, vous avez suivi l'exemple de ces gens sans jugement, qui, sans considérer leur incapacité & leur faiblesse, n'écoutent que leur ambition déréglée : un homme prudent & sage consulte ses forces avant que d'agir. Maintenant que prétendez-vous faire ?

— C'est à vous, lui répondit, d'un ton humble, Lieou-cheou-kouang, de le déterminer.

Le prince prenant un arc & une flèche, les brisa en sa présence, pour marquer qu'il faisait serment, que s'il sortait de la ville & le suivait, il lui donnait sa parole qu'il n'avait rien à craindre.

¹ Yong-ping-fou.

² Tchang-lié-hien de Yong-ping-fou du Pé-tché-li.

Histoire générale de la Chine

Lieou-cheou-kouang avait auprès de lui un officier de guerre, appelé Li-siao-hi, qui avait tout pouvoir sur son esprit & qui était le principal auteur de ses démarches inconsidérées ; voyant son maître résolu de se soumettre au prince de Tçin, il fit tout son possible pour l'en dissuader, & il en vint à bout : mais dans la crainte qu'il ne revînt ensuite à sa première résolution, cet officier, dès la même nuit, descendit le long des murailles & vint se donner au prince de Tçin, ^{p.159} en disant beaucoup de mal de son souverain, & que, quoique la ville fût réduite à une extrême misère, ce prince ne pouvait se résoudre à venir se mettre entre ses mains ; il ajouta que son obstination l'avait obligé à l'abandonner.

Le prince feignit de le croire, & comme il ne vit point venir Lieou-cheou-kouang, il fit attaquer si vivement la place par quatre endroits, qu'il l'emporta. Lieou-gin-kong fut fait prisonnier ; mais dès que Lieou-cheou-kouang vit que la ville était forcée, il trouva le moyen de se sauver avec sa femme & ses enfants, & prit la route de Tsang-tchéou : ne sachant pas le chemin, il s'égara & fut arrêté par des paysans, qui vinrent le présenter au prince de Tçin. Ce prince, irrité de ce qu'il ne s'était point rendu, quoiqu'il l'eût promis, le fit mettre avec son père & ses enfants à la cangue, qu'il fit sceller, & les conduisit ainsi à sa suite à Tçin-yang, où il retourna en triomphe. **914.** Le jour qu'il y fit son entrée, qui était dans la première lune de l'année suivante, il se rendit d'abord à la salle de ses ancêtres, pour leur faire part de sa victoire, comme s'ils eussent été vivants & leur offrir ses prisonniers ; après quoi, il voulut lui-même les voir exécuter. Lieou-cheou-kouang voyant qu'on le conduisait au supplice, se tourna vers le prince, & lui cria à haute voix :

— Si je vous ai manqué de parole, c'est Li-siao-hi qu'il en faut accuser.

Li-siao-hi, le regardant de travers :

— Peut-être m'imputerez-vous encore de vous être comporté comme une brute ?

Le prince de Tçin, irrité de l'insulte que Li-siao-hi faisait à son maître, fit commencer l'exécution par lui ; on lui trancha la tête, ainsi qu'à Lieou-cheou-kouang. A l'égard de Lieou-gin-kong, il fut conduit à Taï-tchéou ¹, p.160 où était le tombeau de Li-ké-yong, & là, après lui avoir arraché le cœur & l'avoir offert à son père, le prince lui fit couper la tête.

Après la prise de Yeou-tchéou, le prince de Tçin proposa de faire la guerre à l'empereur, & dans le conseil, tenu à ce sujet, il fut résolu qu'on se joindrait à Ouang-jong, prince de Tchao, pour aller avec Tchéou-té-oueï faire le siège de Hing-tchéou ; mais Yang-ssé-heou, instruit de ce dessein, vint avec un corps de troupes pour couvrir cette place & fit échouer leur projet.

Yang-ssé-heou, le premier des généraux de l'empereur, était si puissant & tellement maître des troupes, que le conseil craignit qu'il ne lui prît envie de se rendre indépendant comme tant d'autres. Tchao-yen & Chao-tsun en témoignèrent leurs craintes à l'empereur, & lui dirent :

— Le pays de Oueï-pou a constamment été un sujet d'inquiétude pour les empereurs des Tang pendant plus de deux cents ans. Si Yang-ssé-heou s'en rendait le maître, on n'y respecterait plus les ordres de Votre Majesté, & si elle ne prévient l'abus qu'il peut faire de sa trop grande puissance, ce général n'ambitionnera pas moins que de devenir son successeur à l'empire.

L'empereur, suivant leur conseil, divisa le gouvernement de Tien-hiong que possédait Yang-ssé-heou, & qui s'étendait sur six grands départements : il nomma Ho-té-lun gouverneur de Oueï-tchéou ², & Tchang-yun de Siang-tchéou ³, en partageant également les troupes & les magasins ; mais comme il fallait tirer une partie de la garnison de Oueï-tchéou pour renforcer celle de Siang-tchéou, dans la crainte que ces

¹ Taï-tchéou de Taï-yuen-fou du Chan-si.

² Taï-ming-fou du Pé-tché-li.

³ Tchang-té-fou du Ho-nan.

troupes ne fissent ^{p.161} difficulté d'obéir, **915**. on donna soixante mille hommes à Lieou-siun, à qui on fit passer le Hoang-ho, sous prétexte d'aller faire quelque entreprise sur Tching-tchéou & sur Ting-tchéou ; mais dans le fond pour leur faire voir qu'on était en état de se faire craindre & de les réduire par la force, si elles n'obéissaient pas de bonne grâce.

C'était une coutume établie depuis longtemps dans ce gouvernement, que les places de soldats y étaient héréditaires & qu'elles passaient aux parents les plus proches, lorsqu'ils mouraient sans enfants ; ainsi lorsqu'il fut question de la division des troupes qui étaient à Oueï-tchéou, la plupart des habitants, qui s'y trouvaient intéressés, apprirent avec un extrême chagrin l'ordre selon lequel elle devait se faire, & le témoignèrent d'une manière si vive aux soldats qu'ils les ébranlèrent. Lieou-siun, qui en craignit les suites, envoya Yang-yen-tchang avec cinq mille cavaliers pour les tenir en respect ; mais cette démarche ne servit qu'à les irriter davantage : ils ne doutèrent plus qu'on ne voulût les réduire sur le pied des autres troupes de l'empire, & leur ôter le privilège de succession, qu'ils regardaient comme l'appui de leurs familles : s'assemblant en tumulte, dès le même soir, ils levèrent l'étendard de la révolte, résolus de mourir plutôt que de consentir qu'on les transportât ailleurs ; ils commencèrent par piller & mettre le feu dans plusieurs endroits, & le lendemain s'étant saisis de Ho-té-lun, leur nouveau gouverneur, ils le gardèrent à vue. Tchang-yen, un de leurs officiers, fit, à la vérité, cesser le pillage ; mais au lieu d'apaiser leur esprit de révolte, il l'excita même encore davantage.

A la quatrième lune, l'empereur envoya Hou-y, un de ses officiers, pour tâcher de les ramener par la douceur, avec ^{p.162} promesse de leur donner Tchang-yen pour gouverneur. Tchang-yen promit à cet envoyé que les soldats de Oueï-tchéou ne manqueraient point à l'obéissance & à la fidélité qu'ils devaient à leur souverain, si on laissait subsister leurs privilèges, & la forme d'administration qui leur était particulière.

Histoire générale de la Chine

Hou-y retourna à Pien-léang porter cette réponse à l'empereur, en lui faisant entendre qu'il serait facile de faire rentrer Tchang-yen dans le devoir, & qu'infailliblement les soldats suivraient son exemple ; mais le conseil fut d'avis qu'il fallait employer la force & envoyer ordre à Lieou-siun de faire agir ses troupes ; ainsi la négociation de Hou-y n'eut aucun succès. Cependant, avant que de se déterminer, l'empereur voulut encore tenter si on ne pourrait pas les réduire par la douceur : il écrivit lui-même à Tchang-yen ; mais comme, loin de laisser le gouvernement sur l'ancien pied, il ne parlait même plus de le lui donner, cet officier prit avec colère l'ordre & le déchira ; puis s'adressant à Ho-té-lun, il lui dit :

— L'empereur est un stupide, qui se laisse mener comme une bête.

Il força Ho-té-lun, le poignard sur la gorge, d'écrire au prince de Tçin, pour s'offrir à lui & lui demander un prompt secours.

Le prince de Tçin n'hésita point à accepter cette offre ; il fit partir sur-le-champ Li-tsun-chin avec un corps de troupes, qui s'empara de Lin-tçing. Lieou-siun, pour s'opposer à ses progrès, alla se porter sur le bord de la rivière Ouen-chouï. Le prince de Tçin, à la tête de son armée, vint joindre Li-tsun-chin, & dans le doute qu'on ne lui eût tendu un piège, il s'arrêta pour prendre des informations plus sûres.

Ho-té-lun le sachant si près, lui dépêcha secrètement un de ses officiers, pour lui faire connaître le caractère plein d'orgueil, d'ambition & de fourberie de Tchang-yen, & lui insinuer ^{p.163} qu'il devait commencer par s'en défaire : alors le prince s'avança jusqu'à Yong-tsi.

Tchang-yen, avec cinq cents hommes bien armés, qu'il prit pour lui servir d'escorte, vint l'y trouver ; le prince ne voulut lui parler que de dessus une galerie, & lui dit :

— J'ai appris qu'après avoir fort maltraité les officiers de votre maître, vous avez excité les peuples à la révolte ; si je viens ici à la tête de mes troupes, ce n'est point dans la vue d'agrandir

Histoire générale de la Chine

mes États ; mais afin de tranquilliser le cœur des peuples que vous avez troublé : ainsi quelque avantageuse que me soit votre révolte, je ne puis rassurer les esprits de Oueï-tchéou que par votre mort.

En effet, le prince le fit arrêter avec sept de ses compagnons qui avaient ameuté les autres & il les fit mourir.

Cette exécution épouvanta si fort ces rebelles, que pour les rassurer, le prince leur dit :

— Je sais distinguer les innocents d'avec les coupables ; il n'y avait parmi vous que ces huit séditeux, je n'en chercherai pas d'autres ; ne pensez à l'avenir qu'à me servir fidèlement & avec zèle.

Le jour suivant, pour leur témoigner qu'il les croyait incapables de se déshonorer par une perfidie, il leur fit prendre à tous les armes, & ayant fait retirer ses gardes, il les remplaça par les soldats de Oueï-tchéou. Ce prince, monté sur un cheval, sans armes, vêtu simplement, fit au milieu d'eux une promenade assez longue, avec une confiance qui les tranquillisa & dissipa entièrement leurs craintes.

A la suite de cette expédition, le prince de Tçin ayant dirigé sa marche du côté de Oueï-tchéou, il y fut reçu par Ho-té-lun, qui vint à sa rencontre pour lui remettre le sceau de son gouvernement : le prince voulait qu'il le gardât ; mais Ho-té-lun, ^{p.164} se jetant à sa pieds, lui dit :

— Les troupes de Liang ne sont pas éloignées, les peuples de ce département ne sont pas encore bien rassurés, les soldats de Oueï-tchéou ne connaissent point encore l'avantage qu'ils ont de vous être soumis ; comment puis-je répondre d'eux ? Je crains, si je venais à être attaqué, de ne pas réussir à vous prouver mon zèle pour votre service.

Le prince lui donna, en échange du sien, le gouvernement de Tai-tong. Après qu'il eut pourvu à la garde de Oueï-tchéou, on lui proposa de faire

le siège de Peï-tchéou ¹, dont le brave Tchang-yuen-té était gouverneur : cet officier, par sa vigilance, avoir coupé les vivres aux deux villes de Tchang-tchéou & de Ting-tchéou ; il se trouvait défendu, par sa situation, au nord par Tsang-tchéou & par Té-tchéou, & au sud il communiquait avec l'armée de Lieou-siun.

— Vous vous trompez, répondit le prince à ceux qui lui proposaient d'entreprendre ce siège ; outre que Peï-tchéou est une très bonne place, elle a une forte garnison : il nous faudrait trop de temps pour la prendre. Mais il n'en est pas de même de Té-tchéou : comme elle dépend de Tsang-tchéou, & qu'on ne s'attend point à y être attaqué, on l'a dégarnie ; un coup de main peut nous en rendre maîtres ; par là nous coupons toute communication de Peï-tchéou à Tsang-tchéou, & la conquête de cette première place deviendrait bien plus facile.

S'arrêtant à ce dessein, il détacha cinq cents chevaux, qui, marchant jour & nuit, attaquèrent brusquement Té-tchéou & l'emportèrent : ce détachement se mit en état de s'y bien défendre, en cas qu'on tentât de l'en déloger.

Le prince de Tçin, informé que Ouang-yen-tchang, ^{p.165} gouverneur de Tchen-tchéou ², était allé joindre Lieou-siun, envoya un nouveau détachement, qui s'empara de cette place, y fit prisonniers la femme & les enfants de ce gouverneur ; on les traita avec beaucoup d'égards, dans le dessein de le gagner, & on lui dépêcha même un exprès pour lui annoncer cette nouvelle ; mais Ouang-yen-tchang, loin d'être sensible à ces procédés, & sans examiner le danger auquel il exposait sa femme & ses enfants, fit subir à l'envoyé de Tçin une mort honteuse : le prince en fut si irrité, qu'il fit mourir toute sa famille.

¹ Nghen-hien de Tong-tchang-fou du Chan-tong.

² Kaï-tchéou de Tai-ming-fou du Pé-tché-li.

Histoire générale de la Chine

Lieou-siun, général des troupes impériales, voyant le prince de Tçin supérieur en forces, ne voulut point l'attendre, & sachant que Tçin-yang était dégarnie, il résolut de surprendre cette place : pour cacher sa marche, il fit faire quantité d'hommes de paille, qu'il fit attacher sur des ânes, avec un petit étendard sur le dos, tels que les soldats en portent, & laissant quelques malades dans son camp, qui auraient eu peine à le suivre, il leur ordonna de faire marcher sans cesse ces ânes sur le parapet de son camp ; il fit ensuite défilier de nuit son armée, sans bruit & sans tambours, & lui fit prendre la route de l'ouest.

Les Tçin, étonnés de ce que, depuis quelques jours, personne ne sortait du camp des impériaux, détachèrent un parti de cavalerie pour aller roder à l'entour ; ces cavaliers, croyant voir sur le parapet des soldats à l'ordinaire, ne doutèrent point que l'armée n'y fût encore, & ils firent leur rapport en conséquence : cependant comme les impériaux n'étaient point sortis pour courir sur ce parti, le prince soupçonna quelque ^{p.166} stratagème, & envoya insulter leur camp. Ce second détachement trouva en effet que l'armée était décampée, qu'il n'y avait que des mannequins attachés sur des ânes, que les malades, qu'on avait été obligé de laisser, promenaient sur les retranchements. Le prince fit aussitôt monter à cheval sa cavalerie, sous les ordres de Li-ssé-nghen, pour aller en diligence couvrir Tçin-yang. Les pluies continuelles avaient retardé la marche des impériaux ; elles donnèrent aux Tçin le loisir de les devancer : l'armée de l'empereur souffrit tellement de la fatigue & de la difficulté des chemins, qu'elle se trouva diminuée de près d'un tiers.

Lieou-siun, apprenant que Li-ssé-nghen l'avait prévenu, jugea qu'il était inutile de rien tenter sur Tçin-yang & rebroussa chemin : persuadé que le prince de Tçin ne s'attendrait pas à le voir de retour si promptement, il fut droit à Lin-tcing, dont il s'empara malgré la diligence que fit Tchéou-té-oueï pour l'en empêcher. De là, sans perdre de temps, il fut à Tchen-tchéou ; qu'il prit pareillement.

Histoire générale de la Chine

Le prince de Tçin aurait voulu terminer cette guerre par le sort d'une bataille, mais Lieou-siun évita toujours d'en venir aux mains : il se retrancha même dans son camp, afin de lasser le prince & de l'obliger à se retirer. L'empereur désapprouva la conduite de son général & lui en fit faire des reproches, auxquels il répondit :

— L'armée du prince de Tçin, supérieure en nombre à la mienne, est composée de troupes exercées à tirer de la flèche à pied & à cheval & terribles dans une action : il ne faut pas se mesurer légèrement avec elles, & si je voyais le moindre jour à le faire avec succès, en manquerais-je l'occasion ?

L'empereur, très mal satisfait de cette réponse, lui envoya un de ses officiers pour lui en ^{p.167} témoigner son mécontentement & lui ordonner absolument de donner bataille. **916.**

Sur cet ordre, Lieou-siun assembla ses officiers, & leur dit :

— L'empereur, dans le fond de son palais, ignore ce que c'est que la guerre ; il n'écoute que les conseils de jeunes gens sans expérience, & s'expose par là à de grands dangers. Les ennemis sont encore trop forts ; si nous hasardons une action générale, infailliblement nous serons battus ; devons-nous nous y exposer, ou suspendre l'exécution de l'ordre de l'empereur ?

Tous ces officiers ne lui montrèrent que de l'impatience de marcher à l'ennemi : le général, sans leur répondre, se retira tout chagrin de les voir dans cette résolution ; & quelque temps après, se mettant à la tête de dix mille hommes, il alla attaquer le camp des troupes de Ting-tchéou & de Tching-tchéou, qu'il mit d'abord en désordre ; mais Li-tsun-chin étant accouru à leur secours avec deux mille chevaux, il poussa si vivement les impériaux, qu'il les obligea de se retirer : Li-tsun-chin les poursuivit assez longtemps & leur tua environ mille des leurs.

Le mauvais succès des armes de l'empereur contre le prince de Tçin, lui fit beaucoup de tort auprès de ceux qui reconnaissaient sa

domination. Lieou-yen, gouverneur de Nan-hai, fut celui qui garda le moins de ménagement : mécontent du refus que l'empereur lui avait fait de lui donner la qualité de prince de Nan-yueï, il rassembla ses officiers & leur dit :

— Dans l'état où nous voyons aujourd'hui l'empire, quel est celui que nous devons reconnaître pour en être le maître légitime ? Est-ce un prince qui ne l'est que de nom ?

Depuis ce moment, il résolut de ne plus payer de tribut à l'empereur & de se séparer entièrement de lui.

p.168 Après la dernière défaite de l'armée impériale, Lieou-siun s'était retranché dans son camp, & ne voulait plus hasarder de combat : le prince de Tçin voyant qu'en effet il ne sortait point de ses retranchements, fit courir le bruit qu'il laissait Li-tsun-chin, pour commander son armée, & qu'il s'en retournait à Tçin-yang. Une absence de peu de durée, qu'il fit en effet pour aller du côté de Peï-tchéou, persuada qu'il était parti pour se rendre dans la capitale de ses États. Sur ce faux bruit, Lieou-siun demanda à l'empereur la permission d'attaquer Oueï-tchéou ¹, & il envoya en même temps ordre à Yang-yen-tchi, gouverneur de Tchen-tchéou, de venir l'y joindre & de lui amener dix mille hommes. Yang-yen-tchi arriva le premier au rendez-vous, & dès la même nuit, cinq cents des plus braves de la garnison ayant fait une sortie, ils le chargèrent si vigoureusement, qu'ils le mirent en fuite.

Lieou-siun n'arriva que le lendemain avec toute son armée du côté de l'est, où les fuyards de Yang-yen-tchi vinrent le joindre. Li-tsun-chin, qui épiait toutes ses démarches, fut bientôt sur ses traces avec les troupes qu'il commandait ; le prince de Tçin lui-même parut avec un corps de troupes, & surprit si fort Lieou-siun, que ce général voyant venir à lui Li-ssé-yuen à la tête de la plus grande partie de la garnison, prit le parti de battre en retraite : mais le prince de Tçin, qui ne voulait pas perdre une

¹ Taï-ming-fou du Pé-tché-li.

si belle occasion d'en venir à une action générale, qu'il cherchait depuis longtemps, le suivit de près, ainsi que Li-tsun-chin, jusqu'à l'ancienne ville de Yuen-tching, où ce général se vit obligé de camper.

Le prince de Tçin y établit aussi son camp & l'étendit en ^{p.169} carré au nord-ouest de celui des impériaux, qui disposèrent le leur en rond pour faire face de tous côtés : Li-tsun-chin, posté au sud-est, donna à son camp la même forme que le prince avait donné au sien, de sorte que Lieou-siun ne pouvait manquer d'en venir à une bataille générale. Elle se donna en effet, & fut disputée assez longtemps, jusqu'à ce que Lieou-siun, la jugeant perdue, ne pensa plus qu'à mettre sa personne en sûreté. Ce général se fit jour à la tête de sa cavalerie, & prit la fuite, abandonnant son infanterie à la discrétion de l'armée de Tçin, qui en fit une si terrible boucherie, qu'à peine en resta-t-il quelques-uns : on compte qu'il y périt soixante-dix mille impériaux ; Lieou-siun se sauva à Hoa-tchéou ¹.

Le prince de Tçin ne manqua pas de profiter d'une si grande victoire, dont le fruit fut la réduction des villes de Siang-tchéou, de Oueï-tchéou, de Hing-tchéou & de tout le nord du Hoang-ho ; après quoi, suivant une règle qu'il s'était faite d'aller deux ou trois fois l'année voir la princesse son épouse, il partit pour retourner à Tçin-yang.

Malgré les grands avantages du prince de Tçin contre l'empereur, les troupes qu'il avait devant Peï-tchéou ne pouvaient venir à bout de réduire cette ville : les nouvelles fâcheuses du mauvais succès des impériaux faisaient si peu perdre courage aux soldats qui la défendaient, que Tchang-yuen-té, leur gouverneur, ayant voulu parler de se rendre, ils le tuèrent & mirent un autre à sa place. Ils tinrent pendant plus d'un an, & se défendirent toujours avec vigueur, jusqu'à ce que toutes leurs provisions de guerre & de bouche étant épuisées, ils demandèrent à capituler, & ils obtinrent de sortir armés de toutes pièces ; ^{p.170} mais sur

¹ Hoa-hien de Tai-ming-fou du Pé-tché-li.

Histoire générale de la Chine

l'état où le général des Tçin trouva la place, il les fit passer au fil de l'épée, au nombre de deux mille, sans pardonner à un seul. Cette conquête rendit le prince de Tçin maître de tout le Ho-pé.

Les Khitan fixent à cette époque le commencement de leur dynastie de Leao. Yéliu-apaoki se voyant en état d'aspirer à la conquête de l'empire, prit l'auguste titre de Hoang-ti ou d'empereur, & donna celui d'impératrice à la princesse Choulin, son épouse : il créa des officiers pour composer sa cour & la sienne, & arbora le cortège impérial. La princesse Choulin était une femme d'un mérite extraordinaire ; elle joignait à une pénétration d'esprit & une prudence peu communes, la bravoure d'un héros : Apaoki ne manquait jamais de la consulter, soit pour le gouvernement politique de ses États, soit pour les opérations d'une campagne. Ce prince, étant allé contre les Tang-hiang, de la horde des Kiang occidentaux, avoir laissé la princesse Choulin dans son camp : les Cheoueï, Tartares orientaux qui s'étaient soumis à lui, voulurent profiter de son absence pour recouvrer leur liberté ; ils prirent les armes, & ayant uni leurs forces, ils vinrent dans l'intention de piller le camp : la princesse, avertie de leur révolte, monta à cheval, l'arc & les flèches à la ceinture & le sabre au côté, elle sortit à la tête de ses troupes & donna sur les rebelles, qu'elle défit entièrement, avec autant d'habileté & de bravoure qu'aurait pu faire Apaoki lui-même.

Cette princesse avait encore sa mère & une tante, dont le devoir était de venir la saluer en qualité d'impératrice & de se mettre à genoux devant elle ; elle voulut que toutes les fois qu'elles y paraîtraient aux jours de cérémonie, elles se servissent de ces expressions :

« Ce n'est qu'au Tien, dont vous ^{p.171} avez reçu le rang où vous êtes élevée, que nous rendons ces respects ; ce n'est point à vous, qui n'êtes qu'une femme comme nous.

Le prince de Tçin, dont les États étaient limitrophes avec ceux des Khitan, ménageait Apaoki, leur roi, dans la crainte qu'il ne le troublât dans ses conquêtes contre l'empereur : il traitait ce monarque d'oncle, &

Histoire générale de la Chine

il appelait la reine Choulin, sa tante, leur rendant à l'un & à l'autre les devoirs d'un neveu le plus respectueux.

Lieou-cheou-kouang, prince de Yen, se voyant pressé par le prince de Tçin, envoya Han-yen-hoeï, un de ses officiers, demander du secours aux Khitan. Comme son maître avait pris la qualité d'empereur, lorsqu'il parut devant Apaoki, il ne voulut point se mettre à genoux : le prince tartare en fut si choqué, qu'au lieu de lui accorder le secours qu'il demandait, il l'envoya dans ses haras, pour avoir soin de ses chevaux. Han-yen-hoeï était un homme d'esprit, qui avait acquis de grandes connaissances par l'étude : pendant le peu de temps qu'il demeura à la cour du prince tartare, il se fit tellement estimer des premiers officiers, que la princesse Choulin, instruite de son mérite, représenta à son époux qu'il était honteux pour lui d'avoir condamné Han-yen-hoeï à un vil emploi, tandis qu'il aurait dû, au contraire, le traiter comme un sage : elle le pressa de s'en servir dans son conseil. Apaoki le fit revenir, & dans un long entretien qu'il eut avec lui, il remarqua tant d'esprit, de bon sens & de sagesse dans cet officier, qu'il le nomma chef de son conseil.

Han-yen-hoeï fit ériger des tribunaux, où devaient se rapporter les différentes affaires : il fit bâtir des villes, & assigna des quartiers pour les Chinois qui se donneraient aux Khitan ou ^{p.172} viendraient commercer, les exemptant de tous droits dans les commencements. Cependant, l'amour de la patrie se réveillant dans son cœur, il ne put résister au désir d'y retourner, & dit au prince tartare qu'ayant encore sa mère, il ne pouvait se dispenser de l'aller voir. Apaoki lui en accorda la permission, & il se rendit à Tçin-yang, où il fut accueilli par le prince de Tçin, qui voulut même lui donner de l'emploi ; mais ayant remarqué, pendant le peu de séjour qu'il fit à la cour de Tçin, que Ouang-kien, un des premiers officiers du prince, ne le regardait pas de bon œil, il refusa cet emploi. Après avoir vu sa mère, il retourna auprès d'Apaoki, qui, charmé de son retour, le traita mieux qu'il n'avait fait, & le mit au nombre des premiers officiers de sa cour. Han-yen-hoeï écrivit au prince de Tçin, que s'il

n'était pas resté dans ses États, ce n'était pas qu'il ne tînt à grand honneur de le servir ; mais que s'étant aperçu qu'il n'était pas agréable à Ouang-kien, il avait cru devoir retourner chez les Tartares. Il demandait pour sa mère la protection du prince, & l'assurait que tant qu'il serait à la cour des Khitan, il n'aurait rien à craindre de leur part.

A sept cents ly au nord de Yeou-tchéou, est un passage très difficile, appelé Yu-koan, dans le territoire de Fou-ning ¹, au bas duquel la rivière Yu-chouï se jette dans la mer ; au nord de ce passage, on trouve un détroit dangereux, ayant à peine quelques pieds de largeur, bordé de hautes montagnes fort escarpées. On y avait d'abord entretenu une forte garnison, composée de gens choisis, pour empêcher les Tartares d'entrer dans la Chine ; & afin de les engager à bien faire leur devoir, ^{p.173} on leur donnait une paye considérable, & on avait grand soin de ne pas les laisser manquer de vivres, ni d'autres provisions : lorsqu'ils se distinguaient contre les Tartares, qui venaient souvent les attaquer, on les récompensait par quelques degrés de mandarinat, qu'ils avaient droit d'exiger comme le prix de leur bravoure. Cet encouragement avait rendu la garnison de Yu-koan si redoutable aux Tartares, qu'ils furent plusieurs années sans oser venir l'insulter. Dans la suite, lorsque Tchéou-té-oueï fut fait gouverneur de Lou-long, se fiant un peu trop sur sa réputation & sur son habileté, il négligea si fort la garde de ce passage, que les Khitan s'en emparèrent, & devinrent par là maîtres des territoires de Yng-tchéou ² & de Ping-tchéou ³.

Lou-ouen-tsin, qui s'était réfugié chez les Khitan après avoir tué un des frères du prince de Tçin, proposa à Apaoki de s'avancer du côté de Yeou-tchéou ⁴, s'offrant de servir de guide : il conduisit l'armée tartare droit à Sin-tchéou ⁵, qu'il fit attaquer si vivement, que Ngan-kin-tsiuen,

¹ Fou-ning-hien de Yang-ping-fou du Pé-tché-li.

² Tchang-li-hien.

³ Yong-ping-fou.

⁴ De King.

⁵ Pao-ngan-tchéou du Pé-tché-li.

qui en était gouverneur, voyant qu'il ne pouvait résister, abandonna la place & s'enfuit. Tchéou-té-oueï ayant rassemblé en corps d'armée les troupes du Ho-tou, de Tchîn-tchéou & de Ting-tchéou, marcha à leur tête pour reprendre Sin-tchéou, qu'il ne put emporter, malgré les assauts continuels qu'il lui livra pendant dix à douze jours. Apaoki accourut à son secours avec trois cent mille hommes, & défit entièrement l'armée de Tchéou-té-oueï.

917. p.174 Le roi des Khitan, profitant de sa victoire, envoya investir Yeou-tchéou par un détachement, qu'il suivit de près avec le gros de son armée. Tchéou-té-oueï, depuis sa déroute, n'était point en état de lui faire tête ; il demanda du renfort au prince de Tçin, alors campé sur les bords du Hoang-ho, en présence de l'armée impériale, qui était aussi forte que la sienne : la demande de son général le mit dans une grande perplexité ; ayant tenu conseil avec ses officiers, il n'y eut que Li-ssé-yuen, Li-tsun-chin & Yen-pao qui furent d'avis de secourir Yeou-tchéou. Comme ils étaient les trois meilleurs officiers de cette armée, le prince, charmé de voir leur sentiment conforme au sien, leur dit que si Tang-tai-tsong, ce grand empereur, se félicitait autrefois d'avoir un Li-tsing, qui lui avait amené prisonnier Kieï-li, il ne devait pas moins se glorifier d'avoir trois si braves gens. Li-tsun-chin & Yen-pao répondirent que les Tartares ne menant point de gros bagages à leur suite, ils ne devaient pas avoir de grandes provisions, & que, suivant les apparences, ils ne pourraient demeurer longtemps devant Yeou-tchéou ; ils conseillèrent encore au prince d'aller les attendre & de leur couper le chemin de la retraite : mais Li-ssé-yuen ayant représenté que si Tchéou-té-oueï, qui était connu pour un des plus braves & des meilleurs généraux, pressait si fort, c'est que sans doute il était dans la détresse, & qu'il fallait lui donner un prompt secours, dans la crainte qu'il ne pût tenir assez longtemps pour obliger les Tartares à se retirer : il s'offrit même à prendre les devants avec un corps de troupes. Le prince, persuadé par ses raisons, le fit partir à la quatrième lune : Yen-pao le suivit, pour le soutenir, avec les troupes de Tchîn-tchéou & de Ting-tchéou.

Il y avait déjà près de sept mois que les Tartares étaient ^{p.175} devant Yeou-tchéou, qui se défendait avec la même vigueur ; mais leurs provisions, surtout celles de bouche, étaient à leur fin, lorsque Li-ssé-yuen & Li-tsun-chin arrivèrent à Y-tchéou. Les troupes de Tçin, tant cavalerie qu'infanterie, montaient à soixante-dix mille hommes ; Li-tsun-chin représenta à Li-ssé-yuen qu'il était à craindre que la cavalerie tartare, beaucoup plus forte que la leur, n'écrasât en plaine l'infanterie. Li-ssé-yuen lui répondit que les Tartares ne faisant point de provisions, s'il arrivait qu'ils les rencontrassent en plat pays, ils ne manqueraient pas de se jeter sur leurs chariots chargés de vivres ; qu'alors il faudrait les laisser piller tranquillement, & que ce serait un moyen de leur faire peur, parce qu'ils craindraient qu'on ne leur eût tendu quelque piège : que cependant, pour éviter cette rencontre, il valait mieux prendre le chemin des montagnes. Ainsi ce général & Li-tsong-kou marchèrent en avant, à la tête de trois mille chevaux, & entrèrent dans une gorge à soixante ly de Yeou-tchéou, où ils trouvèrent dix mille chevaux tartares, sur lesquels ils donnèrent si à propos, qu'ils les mirent en fuite : ils répandirent le bruit que le prince de Tçin envoyait contre eux une armée formidable pour les exterminer tous. Ces Tartares, de retour dans leur camp, exagérèrent encore ce bruit, de sorte que la terreur fut si générale parmi eux, quand l'armée de Tçin parut, qu'ils ne pensèrent qu'à fuir, & ils le firent avec tant de confusion, que les troupes de Tçin leur prirent ou tuèrent plus dix mille hommes. Yeou-tchéou fut ainsi délivrée de cette multitude qui la tenait bloquée.

A la onzième lune, le froid fut si rigoureux, que toutes les rivières gelèrent. Le prince de Tçin dit à cette occasion, que depuis qu'il faisait la guerre, son plus grand embarras avait ^{p.176} été de passer les rivières, & que le Tien voulait sans doute seconder ses desseins, en lui donnant les moyens de les traverser sur la glace. Ce prince partit sur-le-champ de Tçin-yang, pour se rendre à Oueï-tchéou ¹ & se mettre à la tête de ses troupes.

¹ Taï-ming-fou du Pé-tché-li.

Histoire générale de la Chine

A la douzième lune, après s'être assuré que la glace du Hoang-ho était solide, il passa ce fleuve avec toute sa cavalerie & son infanterie, sans aucun accident. Comme la garnison impériale de Yang-lieou, composée de trois mille cavaliers, s'était divisée en différents corps-de-gardes, qui défendaient les passages du Hoang-ho & occupaient plusieurs dizaines de ly, le prince de Tçin les fit attaquer si brusquement, qu'il les enleva tous ; il s'avança ensuite vers Yang-lieou, dont il se rendit maître sans beaucoup de peine.

Quelque temps auparavant, Tchao-yen, un des grands de la cour, avait représenté à l'empereur, que depuis qu'il était monté sur le trône, il n'avait point encore sacrifié au Tien, suivant les cérémonies pratiquées par ses prédécesseurs aux jours les plus solennels, & il l'avait excité à faire un voyage dans les cours occidentales, pour s'y acquitter de ce devoir.

King-siang lui avait dit, au contraire, qu'il n'était pas de la prudence d'entreprendre ce voyage, parce que les esprits n'étaient point encore revenus de la terreur où les avait jeté la terrible défaite de Lieou-siun ; qu'il pouvait faire faire cette cérémonie par un autre, & qu'il en retirerait la même gloire que s'il y était présent, puisqu'elle se ferait en son nom. King-siang ajouta qu'il devait d'autant moins y songer, qu'on avait des nouvelles certaines que les ennemis étaient près du ^{p.177} Hoang-ho, & que dans ces circonstances il ne devait pas s'éloigner de sa capitale. L'empereur, sans l'écouter, partit de Léang-tchéou & se rendit à Lo-yang, où il s'occupa, jusqu'au jour déterminé pour la cérémonie, à visiter la ville, à examiner le palais & les jardins, & à donner ses ordres pour y faire des réparations.

La veille du sacrifice, arriva un courrier qui apportait la nouvelle de la prise de Yang-lieou, & que les ennemis s'avançaient du côté de Ta-léang ; que le bruit courait même qu'ils y étaient entrés, & qu'ils s'étaient saisis de Fan-chouï. L'empereur, consterné, ne pensa plus à sacrifier au Tien, & reprit en diligence le chemin de Ta-léang.

918. A son arrivée dans cette dernière ville, King-siang lui présenta un placet, dans lequel il lui disait que depuis longtemps les affaires allaient en décadence ; que chaque campagne ses troupes étaient battues, & que ses États se démembraient insensiblement, parce qu'au lieu d'écouter les sages, il ne consultait que des gens incapables de lui donner un bon conseil, se mettant par là en danger de tout perdre : que le seul remède à tant de maux, était d'éloigner les flatteurs qui l'obsédaient, de choisir des gens expérimentés, & qu'alors le prince de Tçin ne pourrait plus avoir sur lui aucun avantage. L'empereur soupira en lisant ce placet ; mais ce prince faible ne put jamais se résoudre à éloigner ses favoris, ni à changer son conseil ; il ne se servit même plus de King-siang.

Quelque temps après, l'empereur voulut profiter de l'absence du prince de Tçin, qui était retourné à son ordinaire à Tçin-yang, pour reprendre la ville de Yang-lieou ; il en donna l'ordre à Sié-yen-tchang, qui après l'avoir attaquée de force, pendant plusieurs jours, jugea qu'il ne pourrait l'emporter que par la ^{p.178} famine : ce général changea le siège en blocus, en divisant son armée en quatre parties, qu'il fit camper séparément autour de la ville, en sorte que rien ne pouvait y entrer ni en sortir, sans courir risque d'être pris.

Le prince de Tçin, qui comptait sur la fidélité de ceux qui gardaient cette place, ne se pressa point d'aller à son secours, & ne partit de Tçin-yang qu'à la cinquième lune ; mais il envoya des ordres à ses troupes, qui se disposèrent de manière, que, lorsqu'il les fut joindre, il passa le Hoang-ho sans s'arrêter & fut donner en même temps sur les quatre divisions de Sié-yen-tchang, qu'il força & mit en fuite.

Les grands succès du prince de Tçin contre les troupes de l'empereur, l'animèrent à faire un dernier effort pour lui enlever tous ses États : il assembla, dans ce dessein, l'armée la plus nombreuse qu'il eût encore mise sur pied. Tchéou-té-oueï lui amena de Yeou-tchéou trente mille hommes de cavalerie & d'infanterie. Li-tsun-chin, Li-ssé-yuen & Ouang-

Histoire générale de la Chine

tchou-tchi en fournirent chacun dix mille, & les hordes de Hi, de Khitan, de Ché-oueï, de Tou-kou-hoen lui envoyèrent aussi leurs troupes, qui, jointes à celles de Oueï-tchéou & de Po-tchéou, formaient une armée formidable : elle vint camper à Ma-kia-tou, où le prince la passa en revue.

L'empereur, instruit des grands préparatifs du prince de Tçin, leva une armée qui n'était pas inférieure en nombre à la sienne : il en donna le commandement à Ho-koueï & à Sié-yen-tchang. Ces deux généraux vinrent camper au nord de Pou-tchéou, assez près des Tçin, & les deux armées furent longtemps à s'observer sans rien entreprendre.

Le prince de Tçin, qui aimait à faire la guerre, allait souvent avec quelques centaines de cavaliers insulter le camp des ^{p.179} impériaux, & il s'aventurait si hardiment, qu'il se vit une fois enveloppé & serré de si près, que la seule bravoure de Li-chao-jong put le tirer d'affaire. Ouang-jong, prince de Tchao, & Ouang-tchou-tchi lui écrivirent chacun de leur quartier, de faire réflexion que le salut du peuple & le rétablissement de l'empire étaient fondés sur lui, & qu'il avait tort de se ménager si peu. Le prince leur fit cette réponse :

« On ne peut espérer de rétablir l'empire qu'après bien des combats ; si on ne les donne pas, comment en venir à bout ? Sera-ce en demeurant dans le fond d'un palais, uniquement occupé de ses plaisirs ?

Dès le lendemain, il monta à cheval pour aller de nouveau insulter le camp des ennemis ; mais Li-tsun-chin, saisissant les rênes de son cheval, l'arrêta & lui dit :

— Prince, vous devez vous conserver pour le bien de l'empire ; s'il faut aller attaquer les impériaux, c'est à moi de le faire.

Le prince, sans répliquer, tourna bride & rentra dans sa tente.

Deux jours après, remarquant que Li-tsun-chin était absent, il courut, à la tête de quelques centaines de cavaliers, jusqu'auprès du camp des

ennemis ; à peine y fut-il arrivé, qu'il se vit enveloppé : il voulut se retirer, mais il ne put le faire sans combattre ; ce prince montra toute la bravoure possible dans cette occasion, la plus périlleuse de sa vie, & le sabre à la main, il s'ouvrit un chemin de sang à travers les bataillons ennemis : alors il reconnut que Li-tsun-chin avait eu raison de s'opposer à ces escarmouches, & que cet officier avait un vrai zèle pour sa personne.

Le prince ne faisait cette petite guerre, que pour engager les impériaux à en venir à une action générale, qu'ils évitaient, de peur de trop hasarder : les deux armées demeurèrent pendant plus de trois mois en présence l'une de l'autre, ce qui ^{p.180} obligea le prince de Tçin d'approcher son camp jusqu'à dix ly de celui des ennemis.

Ho-koueï, l'un des deux généraux de l'armée impériale, avait la réputation de bien commander l'infanterie, & Sié-yen-tchang la cavalerie ; mais il régnait entre eux une jalousie qui les empêchait de s'accorder. Un jour qu'ils faisaient faire l'exercice à leurs soldats, Ho-koueï, remarquant une petite hauteur qui n'était pas fort éloignée de leur camp, dit à Sié-yen-tchang qu'il serait à propos d'occuper ce poste : son collègue, par son silence, parut désapprouver cette proposition. Le lendemain, Ho-koueï, voyant que les troupes de Tçin s'en étaient emparées, soupçonna Sié-yen-tchang de s'entendre avec l'ennemi, & pour s'en assurer, il lui proposa de donner bataille, & le pressa vivement d'y consentir. Sié-yen-tchang lui répondit que lorsqu'on avait affaire à un ennemi supérieur en forces, on ne pouvait espérer un heureux succès ; que si on l'eût attaqué brusquement, sans lui donner le temps de se reconnaître, peut-être eût-on obtenu de l'avantage ; mais qu'ayant eu le loisir de s'assurer de sa supériorité, il y aurait de la témérité d'engager une action générale, au risque de tout perdre. Cette réponse ne servit qu'à confirmer les soupçons de Ho-koueï, & il ne douta plus qu'il ne s'entendît avec le prince de Tçin ; il en écrivit même à l'empereur, & dans la persuasion que son collègue trahissait l'État, il apostâ des gens, qui, pendant que les troupes étaient occupées ailleurs, se jetèrent sur

Sié-yen-tchang & le tuèrent, ainsi que Mong-chin-tching & Heou-ouen-yu, les deux meilleurs officiers de cavalerie, après Sié-yen-tchang : Ho-koueï fit publier dans le camp qu'il les avait fait mourir, parce qu'ils voulaient se révolter.

Le prince de Tçin ne put cacher sa joie, lorsqu'il apprit que ^{p.181} les généraux des Léang se détruisaient eux-mêmes : il dit que leur ruine entière n'était pas éloignée, & que Ho-koueï étant d'un caractère hautain & colère, il était impossible qu'il eût le cœur des soldats ; qu'en allant droit à Ta-léang, les impériaux seraient obligés de décamper & d'en venir, malgré eux, à une bataille, dont le succès lui paraissait assuré. D'après ce plan, il marcha en avant avec dix mille chevaux, & le reste de l'armée le suivit. Tchéou-té-oueï commandait l'arrière-garde ; Ho-koueï décampa aussi & suivit d'assez près l'armée du prince.

Lorsque les Tçin arrivèrent à Hou-leou-pi, on vint avertir Tchéou-té-oueï que les ennemis venaient à eux : ce général soutint avec vigueur le premier choc & défit même entièrement un détachement considérable, commandé par Ouang-yen-tchang ; mais comme ses soldats virent flotter de tous côtés les étendards des Léang, craignant d'être enveloppés, ils rebroussèrent chemin avec précipitation, & communiquèrent leur frayeur aux troupes de Yeou-tchéou, que Tchéou-té-oueï ne put jamais retenir ; ce général & son fils furent tués dans cette action, & ce fut une vraie perte pour le prince de Tçin.

Cependant ce prince, étant accouru au secours des siens, leur rendit le courage & arrêta les ennemis : chacun des deux partis reprit haleine & suspendit pour quelques instants le combat. Il y avait au milieu de la plaine de Hou-leou-pi une petite hauteur, dont Ho-koueï s'empara, en y plaçant un piquet de bonnes troupes : le prince s'en avisa trop tard ; mais jugeant de l'importance du poste, il prit un gros de cavalerie, qu'il fit suivre par un détachement d'infanterie, à la tête desquels il l'emporta brusquement & s'y logea. Voyant les impériaux rangés en bataille au pied de la colline du côté de l'ouest, ce prince les fit charger par Li-ssé-tchao &

Ouang-kien-ki, à la ^{p.182} tête de la cavalerie : ces deux généraux, soutenus par les troupes, qui étaient au nord & au sud de la colline dans la plaine, tombèrent en même temps sur les ennemis, qu'ils enfoncèrent partout & mirent en fuite. Les Tçin eurent peu de monde de tué dans cette action ; mais les impériaux y perdirent près de trente mille hommes, qui restèrent sur le champ de bataille ; le reste de leur armée fut tellement dissipé, qu'à peine il s'en sauva mille à Ta-léang, où ils entrèrent si épouvantés, qu'ils criaient dans les rues que les troupes de Tçin étaient sur le point d'arriver : l'alarme fut si grande, que l'empereur fit prendre les armes aux bourgeois & voulait se retirer à Lo-yang ; mais sur le soir, comme on vit que l'ennemi ne paraissait pas, on fut un peu plus tranquille.

919. Si le prince de Tçin, après sa victoire, eût marché droit à Ta-léang, la terreur y était si générale & on y était si peu en état de se défendre, qu'il l'aurait infailliblement prise ; mais il préféra d'assurer ses conquêtes, ainsi que le passage du Hoang-ho ; & au lieu de poursuivre l'ennemi, il fit bâtir deux forts sur le bord de ce fleuve, l'un au nord & l'autre au sud, dans le pays de Té-ching ¹. Ces ouvrages, où il occupa longtemps ses troupes, donnèrent à l'empereur le loisir de remettre sur pied une armée, qu'il envoya sous les ordres de Ho-koueï, pour inquiéter les travailleurs. Il y eut plusieurs escarmouches assez vives, où le prince se trouva lui-même & s'y battit encore contre Ho-koueï, qu'il défit : ce général, désespéré de se voir toujours vaincu, en tomba malade & mourut peu de temps après. L'empereur mit à sa place Ouang-tsan.

Dans ces entrefaites, Lieou-siun, qui était remonté sur les ^{p.183} rangs, avait été envoyé par l'empereur pour faire le siège de Yen-tchéou. Il y avait près d'un an qu'il était devant cette place, sans pouvoir la prendre ; Tchang-ouan-tsin s'y défendait avec une bravoure surprenante contre ce général, qui, pour rétablir sa réputation, faisait les plus grands efforts & redoublait ses attaques. Tchang-ouan-tsin, pressé par les

¹ De la dépendance de Kai-tchéou du Pé-tché-li ; le Hoang-ho y passait autrefois : voyez l'ancienne carte de la Chine.

Histoire générale de la Chine

assiégeants & sur le point de manquer de vivres, trouva le moyen de faire sortir Lieou-tchu-jang & de l'envoyer au prince pour lui représenter la détresse où il était. Le prince, alors occupé sur les bords du Hoang-ho contre l'armée impériale qu'il avait en tête, ne voulut pas même écouter Lieou-tchu-jang : celui-ci, qui savait l'extrémité où était Yen-tchéou, se coupa l'oreille à la porte du camp, en s'écriant :

— Puisque le prince refuse d'écouter les gens, à quoi servent les oreilles ? La mort n'est-elle pas préférable à la vie ?

Le prince, surpris de cette action, lui promit d'envoyer incessamment un détachement au secours de Yen-tchéou ; mais dans le temps qu'il se disposait à le faire partir, il reçut la nouvelle que la ville avait été emportée d'assaut, & que Tchang-ouan-tsin, dont Lieou-siun avait fait périr toute la famille, avait été tué.

La perte de cette place détermina le prince à donner bataille aux impériaux, que Ouang-tsan, qui voulait se distinguer par quelque action d'éclat, vint offrir de lui-même. Les commencements de cette action furent heureux pour ce général ; il poussa vivement les troupes de Tçin, qui perdirent plusieurs officiers, du nombre desquels fut Ché-kiun-li, un de leurs généraux, qui fut fait prisonnier. Mais le prince ralliant ses soldats & les animant par son exemple, ils revinrent sur les impériaux & les poussèrent à leur tour avec tant de vigueur, ^{p.184} qu'ils les rompirent & les menèrent battant assez loin. Ils leur tuèrent plus de dix mille hommes & les obligèrent à prendre la fuite.

L'empereur, qui connaissait de réputation Ché-kiun-li, mit tout en usage pour se l'attacher & l'engager à se donner à lui. Cet officier lui répondit :

— Je suis au prince de Tçin ; j'ai eu le malheur de me laisser prendre, plutôt que de mourir pour son service ; quand je le quitterais pour entrer au vôtre, m'en acquitterais-je mieux qu'aucun de vos sujets ? Tout le monde croirait qu'il faut se défier de moi : chacun a son maître ; il ne faut pas s'imaginer qu'on

puisse aussi facilement en changer & prendre les armes contre lui.

Cette réponse ne déplut point à l'empereur, qui en estima même davantage cet officier.

Après la victoire qu'il venait de remporter, le prince de Tçin s'avança du côté de Pou-yang, que Ouang-tsan aurait pu aisément défendre, s'il s'y fût jeté avec les débris de son armée ; mais, au contraire, il s'en éloigna à l'arrivée du prince, laissant cette place à la merci de l'ennemi. L'empereur le rappela à la cour & envoya Tai-ssé-yuen prendre le commandement de l'armée.

Le commencement de l'année **920** fut marqué par une révolte dans le Ho-tchong, qui indiquait assez que la dynastie des Léang était sur sa fin, & que le prince de Tçin allait lui enlever l'empire. Tchu-yeou-kien, frère de l'empereur, avait le titre de gouverneur de cette province, quoique la plus grande partie de ce département appartînt à Li-meou-tchin, prince de Ki. Ce gouverneur ayant levé des troupes, vint à leur tête insulter brusquement Tong-tchéou ¹, qu'il emporta. Comme p.185 le poste était important, il y établit gouverneur Tchu-ling-té, son fils, & écrivit en cour pour en avoir les provisions, qui lui furent refusées. Piqué de ce refus, il abandonna les intérêts de l'empereur & sa propre famille, pour se donner, avec son gouvernement, au prince de Tçin, qui lui envoya, sur-le-champ, les provisions du gouvernement de Tchong-ou, pour Tchu-ling-té, écrites de sa propre main.

L'empereur, sensible à la révolte de Tchu-yeou-kien, donna ordre à Lieou-siun de s'avancer du côté du Ho-tchong, & d'aller faire le siège de Tong-tchéou. Le prince de Tçin, à qui la démarche de Tchu-yeou-kien était si avantageuse, ne manqua pas de lui envoyer du secours, sous les ordres de Li-tsun-chin, un de ses meilleurs généraux, qui vint camper à Tchao-y. Quoique l'armée de Lieou-siun fut supérieure en nombre à la sienne, ce

¹ Tong-tchéou du Chen-si.

général, pour donner de la réputation à ses armes & faire voir aux impériaux qu'il ne les craignait pas, osa entreprendre, à leurs yeux, le siège de Hoa-tchéou ¹, qu'il emporta en très peu de jours ; après quoi il leur présenta la bataille, que Lieou-siun, trop confiant dans la supériorité de ses forces, accepta & perdit : il eut un si grand nombre de ses gens de tués ou de faits prisonniers qu'il profita de l'obscurité de la nuit pour se retirer, laissant les Tçin maîtres du champ de bataille & de la province.

A la sixième lune, Ouang-tsong-yen, prince de Chou, à qui Ouang-kien, son père, avait laissé des États considérables & indépendants, enclavés dans les provinces de Ssé-tchuen, du Chen-si & du Hou-kouang, fit construire à Tching-tou, sa ville capitale, un miao ou temple destiné à ses ancêtres, p.186 auxquels il fit des cérémonies au bruit des tambours & des instruments de musique, & avec toute la pompe réservée aux seuls empereurs. Ssé-kiao, un de ses officiers, lui fit des représentations ce sujet : le prince de Chou, piqué de sa hardiesse, voulait le faire mourir ; cependant, à la considération de la princesse son épouse, qui intercèda pour lui, il se contenta de l'exiler à Li-tchéou. L'officier, au désespoir de ce que son zèle était si mal récompensé, se noya.

A la huitième lune, le même prince de Chou voulut visiter la partie septentrionale de ses États, & il sortit de Tching-tou revêtu d'une cuirasse d'or, la tête couverte d'un casque enrichi de perles, & armé d'arc & de flèches. Ses étendards, & son escorte, qui répondaient à cette magnificence, occupaient plus de cent ly de pays.

A la onzième lune, il envoya Ouang-tsong-tchéou contre le prince de Ki : ce général assiégea la ville de Long-tchéou. Le prince de Ki, se mettant lui-même à la tête de ses troupes, fut battu à soixante ly au nord-est de Ki-chan-hien, du district de Fong-tsiang-fou, par Tchi-yen-oueï, un des généraux du prince de Chou ; cependant l'armée victorieuse fut contrainte de s'en revenir, à cause de la disette de vivres.

¹ Hao-tchéou du Chen-si.

Histoire générale de la Chine

L'an **921**, à la première lune, le prince de Chou, étant de retour dans sa capitale, répudia la princesse Kao-chi, son épouse.

A cette même époque, un ho-chang voulant vendre un cachet, dont il ne connaissait pas le prix, s'adressa à un vieil officier, qui le reconnut pour être le sceau de l'empire, qui s'était trouvé perdu lorsque l'empereur Hi-tsong fut obligé de sortir de Tchang-ngan, pour ne pas tomber entre les mains du rebelle Hoang-tsao : des ho-chang l'avaient pris, & ne pouvant plus ^{p.187} rester à Tchang-ngan, depuis que Hoang-tsao l'avait ruinée, ils s'étaient retirés à Oueï-tchéou (i), où ils étaient morts, laissant ce sceau à leurs disciples, sans les avertir d'où ils le tenaient. Le vieil officier, à qui le ho-chang le présenta, l'acheta & le porta au prince de Tçin, que ses officiers félicitèrent de cette rencontre inespérée : ils le pressèrent de prendre le titre d'empereur, que le Tien lui donnait si visiblement, puisqu'après l'avoir rendu maître de Tchang-ngan par la cession que lui en avait fait Tchu-yeou-kien, il lui mettait encore entre les mains le sceau de l'empire ; mais quelques instances qu'ils lui firent, le prince ne voulut point encore prendre cet auguste titre.

L'empereur, consterné de la perte du Ho-tchong, qui avait entraîné celle de Tchang-ngan, en attribua la faute à Lieou-siun, qu'il accusait de n'avoir pas agi avec vigueur, pour ne pas déplaire à Tchu-yeou-kien, avec lequel il avait fait alliance de parenté ; ses ennemis profitèrent du mécontentement de l'empereur à son égard pour le perdre, & ils persuadèrent aisément à ce prince qu'il avait dessein de se révolter, comme avait fait Tchu-yeou-kien : sur cette accusation, l'empereur le fit mourir.

Le premier jour de la sixième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Tous les officiers du prince de Tçin, des provinces comme de la cour, le pressaient toujours de prendre le titre d'empereur ; il y consentit, à une condition :

— Vous savez, leur dit-il, que je n'ai pris les armes que pour venger la dynastie des Tang ; je ne prétends point en établir

une nouvelle, & p.188 s'il n'existe plus de rejeton de cette famille pour rentrer en possession des États qui lui appartenaient, elle a encore dans l'empire plusieurs serviteurs fidèles, qui ont mieux aimé renoncer aux honneurs & aux emplois que de lui manquer de fidélité ; il faut les rappeler, afin qu'ils nous aident à remettre sur pied le gouvernement des Tang.

Il en vint en effet un grand nombre, à la tête desquels était Sou-siu, personnage de réputation, que le prince fit un des chefs de son conseil. Sou-siu, en arrivant à Oueï-tchéou près du palais du prince, se mit à genoux & battit la terre de la tête comme devant le palais de l'empereur, & lorsqu'il parut devant le prince, il l'appela ouan-souï, comme s'il eût déjà pris possession de l'empire, & se servit du terme de sujet en lui parlant ; mais les embarras qui survinrent au prince, l'obligèrent à différer encore de prendre le titre d'empereur.

A la huitième lune, le prince de Tçin apprit qu'il y avait eu un grand bouleversement dans la principauté de Tchao, & que Tchang-ouen-li, un des principaux officiers de Ouang-jong, qui s'était révolté contre lui, l'avoir tué & s'était emparé de Tching-tchéou, de Ting-tchéou & de tous ses États. D'un autre côté il sut encore que Ouang-yeou, qui s'était sauvé de la principauté de Tchao, pour ne pas tomber entre ses mains, parce qu'il aurait craint d'être puni comme un des principaux auteurs de cette révolte, travaillait auprès des Tartares Khitan, pour les engager à soutenir Tchang-ouen-li ; & afin de décider leur roi à lui donner du secours, il lui disait :

— Tching-tchéou est une ville où le sexe est aussi beau que les plus belles nuées du ciel ; l'or & les soieries y sont accumulés comme des montagnes : si vous usez de diligence, vous vous en rendrez infailliblement le maître ; p.189 mais si vous tardez, le prince de Tçin vous les enlèvera.

Le prince tartare donna sur-le-champ ordre à ses officiers d'assembler toutes ses troupes, en leur disant qu'il voulait partir sans

délai pour Yeou-tchéou, & qu'il n'était pas nécessaire de faire d'autres préparatifs que ceux qu'il fallait pour se battre ; la princesse Choulin, son épouse, voulut s'y opposer :

— Où voulez-vous aller ? lui dit-elle ; nous sommes ici riches en moutons & en chevaux, nous y jouissons de la paix ; que trouverez-vous de mieux ailleurs ? Pour un petit avantage qui vous en reviendra, peut-être, faut-il fatiguer vos troupes & exposer votre personne à tant de dangers ? Le prince de Tçin n'a pas son égal à la tête d'une armée ; brave, intrépide au milieu des plus grands périls, & c'est contre lui que vous allez combattre ? Il vous a déjà battu une fois, & si le sort des armes vous est encore contraire, vous vous repentirez de n'avoir pas suivi mon conseil ; croyez-moi, ne vous mêlez pas de leur querelle.

Apaoki n'écoula point ce conseil & partit.

A la douzième lune, il arriva près de Yeou-tchéou, qu'il fit attaquer pendant quelques jours ; mais voyant que Li-chao-hong, qui en était gouverneur, se défendait avec intrépidité & qu'il lui tuait beaucoup de monde, il abandonna cette entreprise pour tomber sur Tcho-tchéou, qu'il surprit : il y fit prisonnier Li-sié-pi, & s'approcha ensuite de Ting-tchéou, où commandait ouang-tou. Ce gouverneur, ne se trouvant pas en état de tenir longtemps, dépêcha un courrier au prince de Tçin, qui lui promit d'aller incessamment à son secours. **922.** Ce prince partit en effet au commencement de l'année suivante, & prit la route de Ting-tchéou : étant arrivé auprès de Sin-tching, ses coureurs lui rapportèrent que l'avant-garde des ^{p.190} Tartares avait passé la rivière Cha-ho ; il prit cinq mille cavaliers, à la tête desquels il passa au nord de la ville de Sin-tching par une forêt de mûriers, d'où les Tartares le voyant débusquer, la peur les saisit si fort, qu'ils prirent la fuite : le prince les poursuivit & fit prisonnier le fils d'Apaoki.

Histoire générale de la Chine

Les Tartares se retirèrent à Ouang-tou, & le prince les y suivit bientôt : un corps de cinq mille cavaliers ennemis, qu'il rencontra en chemin, osa l'attaquer ; il fut même enveloppé plusieurs fois, & ne put se dégager que par la valeur de Li-ssé-tchao, qui, à la tête de trois cents cavaliers, enfonça les Tartares & le tira d'entre leurs mains.

Pendant ce petit combat, qui fut des plus vifs, les troupes de l'une & de l'autre armée eurent le temps de venir au secours des leurs. Le prince, animé par cette première action, n'attendit pas toutes les siennes, & à mesure qu'elles arrivaient, sans leur donner le temps de se reconnaître, il les menait à la charge. Il battit si complètement les Tartares, que les chemins étaient jonchés de morts & de chevaux tués : jamais Apaoki n'avait essuyé une si terrible défaite ; lorsqu'il vit que le prince ne le poursuivait plus, il ramassa les débris de son armée & retourna dans ses États.

Le cour impériale voyant le prince de Tçin occupé contre les Tartares, profita de son absence pour lui enlever quelques places dans le Ho-pé : elle fit partir Toan-yng, avec ordre d'attaquer Oueï-tchéou ¹. Le prince y avait mis pour gouverneur Li-tsun-yn, musicien de profession, qui avait su si bien gagner ses bonnes grâces, qu'il était parvenu jusqu'à obtenir ce gouvernement. La cour impériale, sachant qu'il n'était p.191 point homme de guerre, ordonna à Toan-yng de s'approcher de la place pendant la nuit, sans entreprendre d'en faire le siège dans les formes. Le lendemain même de son arrivée, Toan-yng escalada les murailles & fit Li-tsun-yn prisonnier : il se rendit maître de la ville sans perdre beaucoup de monde.

Après la prise de cette place, Tai-ssé-yuen & Toan-yng attaquèrent les villes de Kong-tching ², de Sin-hiang ³, & plusieurs autres à l'ouest de Chen-tchéou & au sud de Siang-tchéou ; ils les prirent toutes, &

¹ Oueï-hoeï-fou du Ho-nan.

² Hoeï-tchéou.

³ Sin-hiang-hien de Oueï-nui-fou.

enlevèrent plusieurs magasins de grains, que les Tçin y avaient faits. Ces conquêtes relevèrent un peu les affaires de l'empire, qui se trouvaient alors en très mauvais état.

Au commencement de l'année **923**, Li-ki-tao, officier de la garnison de Lou-tchéou ¹, mécontent du prince de Tçin, se fit sous-main un parti : lorsqu'il se crut assez fort, il envoya secrètement son frère Li-ki-yuen offrir ses services à l'empereur, & les villes de Lou-tchéou & de Tchétchéou. Mo-ti accepta ses offres & le fit gouverneur de tout le département de Lou-tchéou ; il envoya Tong-tchang avec un corps de troupes pour l'aider à se défendre en cas qu'il fût attaqué.

Cette désertion n'empêcha pas que le prince de Tçin, de retour à Oueï-tchéou de la guerre des Tartares, ne pensât à exécuter le dessein qu'il avait arrêté de se faire reconnaître empereur ; & à la quatrième lune, montant sur un tertre, qu'on avait fait élever au midi de la ville, il y offrit un sacrifice, auquel tous les généraux & tous les mandarins assistèrent, revêtus de leurs habits de cérémonie. S'asseyant ensuite sur un ^{p.192} trône, qu'on lui avait préparé dans le même endroit, il déclara qu'il ne prenait le titre d'empereur que pour continuer la dynastie des Tang, qui avait fait à ses ancêtres la faveur de les adopter, quoique d'une nation étrangère. Il voulut par cette raison que sa famille conservât le nom de Tang, qu'il donna à la dynastie qu'il fondait. Lorsqu'il eut achevé de parler, tous les grands le saluèrent comme leur légitime empereur, & le reconduisirent dans son palais, où ils le saluèrent de nouveau, pour lui témoigner la joie qu'ils avaient de le voir enfin élevé à cette dignité.

@

¹ Lou-ngan-fou du Chan-si.



QUINZIÈME DYNASTIE

LES HEOU-TANG ou Tang postérieurs

@

p.193 Avant de partir de Oueï-tchéou ¹, pour aller à Tçin-yang faire les cérémonies à ses ancêtres, suivant la coutume, le nouvel empereur changea le nom de la ville où il venait de monter sur le trône, en celui de Hing-tang-fou, & il y établit sa cour orientale : il redonna à la ville de Tçin-yang, p.194 dont il fit sa cour occidentale, son ancien nom de Tai-yuen-fou, & à la ville de Tchîn-tchéou, celui de Tchîn-ting-fou, qu'il déclara sa cour septentrionale. Ce prince partit de Hing-tang-fou à la quatrième lune intercalaire, pour aller à Tai-yuen, où il fit élever de nouveaux bâtiments & de grandes salles, dignes de la majesté

¹ Tai-ming-fou.

impériale : il y fit les cérémonies d'usage à ses ancêtres, comme étant de la famille des Tang.

Après s'être acquitté de ces premiers devoirs, il songea à détruire entièrement la famille des Léang, qui n'avait point renoncé au trône : elle était d'autant plus à craindre, que, depuis la prise des villes du Ho-pé, qui sont au sud de Siang-tchéou, redevenue maîtresse de Lou-tchéou, les peuples, qui paraissaient auparavant l'avoir abandonnée, commençaient à rentrer dans ses intérêts, dans l'espérance qu'elle reprendrait le dessus.

Le nouvel empereur dit à Li-ssé-yuen, en le consultant sur la première expédition qu'ils devaient entreprendre, que la confiance des peuples de Léang n'avait pour appui que les villes de Lou-tchéou & de Tché-tchéou, & que c'était par là qu'ils espéraient se rétablir : il ajouta qu'on n'était point sur ses gardes du côté des provinces orientales, & qu'il ne faudrait que la prise de Tong-ping pour les décourager.

— Il y a longtemps, répondit Li-ssé-yuen, que nous faisons la guerre ; les peuples souffrent & sont épuisés : si nous ne cherchons pas un moyen de la terminer par l'entière destruction des Léang, comment pourrez-vous soutenir l'auguste titre que vous venez de prendre ? Quant à moi, je ne puis vous aider que de mes conseils & de mon épée, & reconnaître par là les bienfaits dont vous m'avez comblé.

L'empereur, charmé de son zèle, lui donna cinq mille hommes ^{p.195} de troupes d'élite & l'envoya du côté de Yun-tchéou ¹.

Lorsque ce détachement arriva auprès de cette ville, le temps s'obscurcit si fort, que la nuit suivante, dont Li-ssé-yuen voulait profiter, fut des plus sombres : ses officiers comme sa soldats refusaient de marcher ; Kao-hing-tchéou leur dit :

¹ Yun-tching-hien de Yen-tchéou du Chan-tong.

Histoire générale de la Chine

— Courage, chers compagnons, puisque le Ciel nous favorise si visiblement, nous réussirons !

Cette même nuit, ils passèrent la rivière & s'approchèrent jusqu'au pied des murailles de Yun-tchéou, sans qu'on s'aperçût de leur arrivée : Li-tsong-ko monta le premier sur les remparts, suivi de quelques braves ; il tua la sentinelle, & sans perdre de temps, il ouvrit une des portes de la ville aux troupes du dehors, qui s'est rendirent ainsi maîtresses, sans perdre un seul homme & sans presque verser de sang, par les ordres que donna Li-ssé-yuen de ne faire aucun mal aux habitants. Ce général chercha tous les moyens de leur faire aimer le changement de maître qu'ils venaient de faire.

Dans les transports de la joie que l'empereur eut en apprenant le succès de cette entreprise, il s'écria :

— Li-ssé-yuen est véritablement un habile homme ; je ne doute pas que je ne vienne bientôt à bout de mon dessein !

Il le nomma sur-le-champ gouverneur de Tçin-ping.

Le prince de Léang, consterné de la prise de Yun-tchéou, dépêcha aussitôt des courriers à tous ses généraux, pour les faire venir à Ta-léang : il réprimanda vivement Toan-yng & Ouang-yen-tchang, & tint avec eux des conseils, où rien ne fut déterminé. King-siang, voyant son souverain absorbé de chagrin, prit une corde, qu'il cacha dans une de ses bottes, & ^{p.196} vint au palais lui demander audience :

— Lorsque l'empereur votre père, lui dit-il, prit possession de l'empire, il ne méprisait pas mes conseils, & se servait de moi dans les affaires les plus importantes : aujourd'hui, que vos ennemis deviennent de jour en jour plus puissants, Votre Majesté ne fait plus aucun cas de ce que je lui dis, & puisque je suis inutile, j'aime mieux mourir que de voir les derniers malheurs tomber sur votre famille.

Histoire générale de la Chine

Après ce peu de paroles, il tira de sa botte la corde qu'il y avait cachée & se la mit au col, comme s'il eût voulu s'étrangler. Le prince l'arrêta, & lui ordonna de dire ce qu'il jugeait qu'on dût faire :

— Le mal est extrême, continua King-siang ; tout est perdu, si Votre Majesté ne met pas Ouang-yen-tchang à la tête de ses troupes.

L'empereur fit venir ce général & lui donna le commandement de ses armées ; mais il voulut que Toan-yng y servît en qualité de lieutenant.

L'empereur des Tang, apprenant la disposition que venait de faire le prince de Léang, voulut lui-même commander son année : il vint camper à Tchen-tchéou, d'où il détacha Tchu-cheou-yn pour défendre le passage du Hoang-ho à Té-ching ; il recommanda à cet officier d'être sur ses gardes, parce que Ouang-yen-tchang était un général entreprenant & rempli de ruses, dont il fallait se défier.

Avant le départ de Ouang-yen-tchang de Ta-léang, le prince le fit venir en sa présence & lui demanda dans combien de jours il aurait battu les ennemis :

— Dans trois jours, répondit-il.

Cette réponse fit rire ceux qui étaient présents & le prince lui-même.

Au sortir du palais, Ouang-yen-tchang monta à cheval & se rendit à Hoa-tchéou, d'où il envoya à Yang-tsun préparer ^{p.197} des barques propres à faire un pont de bateau, sur lesquelles il fit monter six cents cavaliers, qui, par ses ordres, s'étaient munis de chaînes & d'autres choses nécessaires pour son dessein : il leur fit descendre le Hoang-ho, côtoyant lui-même les bords du fleuve, à la tête de plusieurs mille soldats.

Comme le temps était depuis plusieurs jours à la pluie, Tchu-cheou-yn, persuadé qu'on ne le viendrait pas attaquer, n'était point sur ses gardes ; de sorte que les six cents cavaliers de Léang profitant de la nuit pour ranger leurs barques en pont de bateaux, Ouang-yen-tchang fit

passer ses troupes sans aucun obstacle, & attaqua le fort, qu'il emporta le troisième jour, comme il avait dit ; ce qui lui fit une très grande réputation.

Ce général, perdant de temps, envoya investir la ville de Yang-lieou, dans laquelle commandait le brave Li-tchéou ; il en entreprit le siège avec une armée de près de cent mille hommes, & le poussa si vigoureusement, que ses troupes y entrèrent plusieurs fois, & en furent repoussées aussi souvent par la bravoure & la vigilance du gouverneur. L'empereur eut le temps de venir à son secours sans se presser & sans faire plus de soixante ly par jour. Ce prince trouvant le camp des ennemis fortifié d'un bon fossé, défendu par des redoutes, jugea qu'il serait téméraire de l'attaquer : ayant assemblé son conseil, Ko-tsong-tao dit qu'il fallait tâcher d'engager l'ennemi à diviser ses forces ; que le meilleur moyen pour cela serait de bâtir un fort à l'est du Hoang-ho, près de Po-tchéou, qui communiquât avec Tong-ping, & qui pouvait être achevé en dix jours ; mais qu'il était à craindre que Ouang-yen-tchang n'inquiétât les travailleurs, & qu'il fallait y envoyer des troupes pour les protéger : & afin d'ôter à ce général tout soupçon de ce dessein, l'empereur l'insulta continuellement dans son ^{p.198} camp, pendant les six jours qu'on fut à élever les murailles de ce nouveau fort, dont il eut cependant avis. Comme il rendait absolument inutile l'avantage qu'il prétendait tirer de la prise de Yang-lieou, il leva le siège & vint attaquer cette nouvelle place, que Ko-tsong-tao se mit en devoir de défendre, quoiqu'elle ne fut guère en état : il tint cependant assez pour donner le temps à l'empereur de venir à son secours, ce qui obligea Ouang-yen-tchang de se retirer & d'aller camper à Tseou-kia-keou.

L'empereur, persuadé que Yang-lieou n'avait plus rien à craindre, s'en éloigna & prit la route du midi, à la tête de son armée. Ouang-yen-tchang ne le sut pas plus tôt à une journée de cette ville, qu'il y revint, résolu de faire les derniers efforts pour la prendre. Li-chao-jong, à qui l'empereur avait donné une division, pour observer l'armée de Léang,

laissa Ouang-yen-tchang s'établir dans son camp, & vint tout à coup lui enlever ses gardes avancées : il fit en même temps mettre le feu aux barques de transport des assiégeants, qui furent presque toutes consumées. Ce général se vit une seconde fois obligé de décamper de devant Yang-lieou, & de se retirer à Yang-tsun, après avoir perdu, dans cette expédition, plus de dix mille hommes, sans avoir d'autre avantage, que celui de prendre Té-ching. Le prince de Léang le rappela.

Ouang-yen-tchang était, sans contredit, son meilleur général, & le plus capable de rétablir ses affaires ; mais il déplaisait à ceux qui s'étaient saisis de l'autorité, parce qu'il ne voulait obtenir leur suffrage que par son propre mérite & par ses belles actions. Toan-yng, moins délicat que lui, savait répandre à propos ses richesses ; il gagna ceux qui p.¹⁹⁹ approchaient le plus près de la personne du prince, & ce fut par ce moyen, qu'il parvint à supplanter Ouang-yen-tchang, à qui on ne donna qu'un corps de dix mille hommes à commander, pour aller du côté de Yun-tchéou. Toan-yng obtint le commandement de la grande armée.

King-siang & Li-chin agirent fortement auprès du prince, pour lui faire changer cette disposition ; mais ils ne purent rien obtenir. Les anciens officiers & les soldats même, qui n'aimaient point Toan-yng, parce qu'il ne s'en faisait obéir que par la crainte, témoignèrent hautement leur mécontentement du choix qu'on faisait de lui pour les commander.

Kang-yen-hiao, officier des Léang, quitta alors leur service pour se donner à l'empereur des Tang ; ce prince lui fit présent, la première fois qu'il parut devant lui, de ses propres habits & de sa ceinture de pierres précieuses ; il ajouta à ces présents un des premiers emplois dans ses troupes. L'interrogeant ensuite sur l'état actuel des affaires des Léang, il lui ordonna de dire franchement ce qu'il en pensait.

— Il ne faut pas croire, dit il, que le prince de Léang soit encore réduit, ni qu'il ait peu de troupes sur pied ; mais comme il est sans esprit & incapable de fermeté, Tchao-tchang & Tan-kien, qui se font emparés de toute l'autorité, mettent le désordre

dans le palais : ces deux hommes ruinent les peuples par leurs concussions, & perdent le gouvernement, en ne donnant les emplois qu'à ceux qui les achètent à force d'argent. Toan-yng, qui n'a ni capacité, ni bravoure, ne s'est élevé que par la flatterie & par ses richesses : il maltraite le soldat, & son autorité n'est fondé que sur la crainte. Le prince ne donne aucun pouvoir à ses généraux, & ils ne peuvent rien entreprendre sans ^{p.200} ses ordres ; ce qui est cause qu'ils manquent presque toujours les occasions dont ils pourraient profiter. Je sais que le conseil de Léang a résolu de faire les derniers efforts contre Votre Majesté ; que Tong-tchang doit attaquer Tai-yuen, & Ho-yen-oueï, Tchín-ting : Ouang-yen-tchang sera chargé de faire le siège de Yun-tchéou, tandis que Toan-yng tiendra la campagne, afin d'empêcher Votre Majesté de rien entreprendre. C'est à la dixième lune qu'ils doivent commencer l'exécution de ce plan : je pense qu'il serait à propos que Votre Majesté attendît que toutes ces troupes se fussent ainsi séparées, & qu'à la tête de cinq mille cavaliers déterminés, elle allât droit à Ta-léang se saisir du prince, qu'on aura laissé sans troupes. Ce coup de main décisif vous rendra, en moins d'un mois, le maître de tous ses États.

L'empereur sourit & congédie Kang-yen-hiao.

Quelque temps après, l'empereur ayant réfléchi sur ce qu'il lui avait dit, manda Ko-tsong-tao, & après qu'il eut fait retirer tout le monde, il lui parla des bruits qui couraient des grands préparatifs de guerre que faisaient les Léang, & lui demanda son avis. Ko-tsong-tao lui répondit :

— J'ai eu, sur cela, de longs entretiens avec Kang-yen-hiao ; j'ai examiné mûrement l'état présent où sont les ennemis, & celui de nos affaires, en me rappelant exactement tout ce qui s'est passé depuis plus de quinze ans, que Votre Majesté fait la

guerre, & j'ai conclu qu'il fallait que tout fût terminé cette année.

Le prince de Léang a confié à Toan-yng le commandement de ses meilleures troupes ; ce général, que le Hoang-ho sépare de nous, se croit en sûreté par cette ^{p.201} barrière, & persuadé que nous n'oserions aller à lui, il ne se tient point sur ses gardes : il n'a ni prudence ni valeur, ainsi il n'est pas fort à craindre. Tous les déserteurs de Léang, qui viennent se donner à nous, assurent qu'il n'y a point de troupes à Ta-léang : en laissant le gros de vos troupes pour la garde de Taï-ming, & mettant une bonne garnison à Yang-lieou, profitez de l'occasion de ce que cette place est dégarnie ; mais si au contraire vous la laissez échapper, comme la récolte a été mauvaise & que vos greniers sont presque vides, comment pourrez-vous soutenir la guerre que nous avons sur les bras ? Le Tien nous livre Ta-léang, puisqu'elle est sans défense. Devez-vous hésiter à vous en rendre maître ?

L'empereur, charmé de le voir d'un sentiment conforme au sien, lui dit que son parti était pris, qu'il voulait y aller lui-même, & que celui qui hasarde beaucoup, gagne aussi beaucoup.

Cependant Ouang-yen-tchang, que le prince des Léang avait chargé de faire le siège de Yun-tchéou, était déjà en marche : Li-ssé-yuen, averti de son approche, envoya à sa rencontre un détachement sous les ordres de Li-tsong-ho, qui battit son avant garde & le contraignit de rebrousser chemin jusqu'au pays de Tchong-tou. L'empereur, transporté de joie à cette nouvelle, dit que puisque Ouang-yen-tchang avait été battu à Yun-tchéou, il regardait son entreprise comme sûre ; il ordonna à tous ses officiers de renvoyer leurs familles, & lui-même fit partir Liu-chi son épouse & le prince son fils, en leur disant :

— C'est maintenant qu'il nous faut terminer cette grande affaire ; si nous ne réussissons pas, rassemblez toute ma famille dans le palais de Tai-ming-fou, & mettez-y le feu.

p.202 Le premier jour de la dixième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil. L'empereur, sans perdre de temps, fit passer le Hoang-ho à son armée : arrivé à Yun-tchéou, il y fit ses dispositions, & donna à Li-ssé-yuen le commandement de l'avant-garde ; il partit de cette ville vers minuit, & le lendemain Li-ssé-yuen ayant rencontré les troupes de Léang, il les battit & les poursuivit jusqu'à Tchong-tou, où il les investit.

Ces troupes, qui avaient Ouang-yen-tchang à leur tête, voyant que l'armée impériale grossissait à chaque instant, prirent la fuite, sans que leur général pût les arrêter ; lui-même se vit obligé de se sauver, après avoir reçu une blessure considérable : Li-ssé-yuen le poursuivit & le fit prisonnier, parce que son cheval, en bronchant, l'avait fait tomber. Tchang-han-kieï & plus de deux cents autres officiers eurent le même sort, & un grand nombre de soldats restèrent sur le carreau.

Ouang-yen-tchang était un vieux guerrier, qui, en parlant de l'empereur des Tang, droit qu'il n'était propre qu'à faire battre des coqs, & que c'était un jeune homme qu'on ne devait pas craindre. Lorsqu'il parut devant lui, l'empereur lui dit :

— Jusqu'ici vous m'avez traité de jeune homme, qu'en croyez-vous aujourd'hui ? Pour moi je vous ai toujours regardé comme un grand capitaine, & je n'ai jamais parlé de vous dans d'autres termes. Pourquoi n'avez-vous pas mieux défendu Yen-tchéou ? Un habile homme comme vous, ne devait-il pas voir que Tchong-tou étant un lieu tout ouvert, vous ne pouviez y être en sûreté ?

— Qu'est-il nécessaire de parler de ce qui vient d'arriver, répondit Ouang-yen-tchang ; il y a longtemps que le Tien l'avait p.203 ainsi déterminé, il faut nous soumettre à ses ordres.

Histoire générale de la Chine

L'empereur, qui estimait ce général, craignit qu'il ne mourût de sa blessure ; il le fit panser par ses chirurgiens, ajoutant à ces soins l'attention d'envoyer savoir souvent de ses nouvelles, afin de le gagner & de l'attirer à son service ; il le fit même sonder là-dessus :

— Jusqu'ici, répondit Ouang-yen-tchang, j'ai agi en homme d'honneur ; j'ai reçu mille bienfaits des princes de Léang, & je suis parvenu à leur service jusqu'à être généralissime de leurs troupes : il y a quinze ans que je porte les armes contre votre maître ; je me suis laissé battre, & je me vois hors d'état de réparer la faute que j'ai faite : je mérite de mourir ; & quand l'empereur, par un trait de sa bonté naturelle, me laisserait vivre, quel honneur me resterait-il ? Le matin servir le prince de Léang, & le soir celui de Tang, c'est à quoi je ne me résoudrai jamais.

Tous les officiers de l'empereur l'étant venu féliciter sur la victoire qu'il venait de remporter, il se fit apporter une coupe remplie de vin, qu'il donna à Li-ssé-yuen, en lui disant :

— C'est à vous & à Ko-tsong-tao que je dois la victoire.

Se tournant ensuite vers tous les autres, il leur dit :

— Ouang-yen-tchang était le seul général que je redoutais, il est maintenant entre mes mains ; n'est-ce pas là une marque visible que le Tien veut éteindre la famille des Léang ?

Kang-yen-hiao pressa alors si fort l'empereur d'aller à Ta-léang, qu'il en donna les ordres, & fit prendre les devants à Li-ssé-yuen avec un corps de mille cavaliers, qu'il se disposa à suivre. Les soldats apprenant qu'on les menait à Ta-léang, en témoignèrent une si grande joie, qu'ils s'animaient les uns ^{p.204} les autres, & paraissaient dans une impatience extrême de se mettre en chemin. Avant de partir, l'empereur fit encore solliciter Ouang-yen-tchang de se soumettre ; mais le trouvant obstiné dans son refus, il le fit mourir suivant les lois de la guerre. En passant

Histoire générale de la Chine

près de Tsao-tchéou, le gouverneur de cette place qui appartenait aux Léang, vint la lui offrir & se donner à lui.

La nouvelle de la défaite & de la prise de Ouang-yen-tchang, & que les troupes de l'empereur étaient sur le point d'arriver à Ta-léang, consterna le prince de Léang, & dans le trouble où elle le mit, il fit venir au palais toute sa famille : mandant ensuite tous les grands, il les interrogeait sur les moyens de se retirer de ce cruel embarras. Les grands, aussi consternés que le prince, n'osant presque lever les yeux, gardèrent un silence morne & si affreux, qu'il ne servit qu'à augmenter le trouble où il était déjà. Adressant la parole à King-siang, son premier ministre, il lui dit :

— C'est pour n'avoir pas écouté vos conseils, que je me trouve réduit à cette extrémité ; mais le mal étant fait, quel remède peut-on y apporter ?

King-siang, les larmes aux yeux, lui répondit :

— Les bienfaits que je reçus autrefois de l'empereur votre père, avaient passé mes espérances ; vous m'avez fait votre premier ministre, mais je ne l'ai été que de nom ; esclave de votre famille, j'ai servi mon maître avec le même zèle que s'il eût été mon frère. Les représentations que j'ai pris la liberté de faire à Votre Majesté, les conseils que lui ai donnés, sont toujours partis d'un cœur droit & zélé pour son service ; mais elle n'a jamais voulu y avoir égard : voilà la cause de ses malheurs & des nôtres. J'ignore quels moyens on pourrait employer pour les adoucir. Je demande avec ^{p.205} instance de mourir, plutôt que de voir tomber votre famille dans la dernière désolation.

Pendant que King-siang parlait, ceux qui étaient présents le regardaient avec des yeux sombres & mouillés de larmes, que la grande douleur, dont ils étaient pénétrés, les empêchait de verser en abondance.

Histoire générale de la Chine

Il y avait encore quelques mille soldats dans la ville : l'un d'eux proposa de les faire camper hors des murs ; mais dans le triste état où étaient les choses, Mo-ti craignant que quelque prince de sa famille ne voulût en profiter pour causer du trouble, il fit tuer ses frères, & se réfugia ensuite dans une tour de son palais, comme s'il eût dû y être plus en sûreté : on lui conseillait d'aller à Lo-yang, & de se mettre à la tête de la garnison, ou de se rendre à l'armée de Toan-yng, qui était encore nombreuse ; mais Hoang-fou-lin représenta que ce général n'étant pas un homme de guerre, était capable, dès qu'il apprendrait la déroute de Ouang-yen-tchang, de se donner au prince des Tang, & même de lui livrer l'empereur s'il l'avait dans son armée.

Tching-kieou proposa d'aller, avec le sceau de l'empire, faire semblant de se donner aux Tang, comme un moyen de les arrêter & de les empêcher de passer outre :

— Non, dit le prince, je ne m'abaisserai jamais à une démarche aussi humiliante : n'avez-vous point d'autre expédient à me proposer ?

Comme ils gardaient tous le silence, il se mit à pleurer, & prenant le sceau de l'empire, il alla se jeter sur son lit & le mit auprès de sa tête ; un de ses courtisans fut le tirer adroitement sans qu'il s'en aperçût, & étant sorti secrètement du palais, il partit en poste pour l'aller porter à l'empereur, afin de se mettre à couvert de l'orage qu'il voyait prêt à fondre sur Ta-léang.

p.206 Le prince de Léang, convaincu qu'il était sans ressource, dit, en s'adressant à Hoang-fou-lin :

— Je suis perdu, je le vois bien ; mais je ne puis me résoudre à me donner la mort. Coupez-moi la tête.

— Ah ! répondit cet officier, les larmes aux yeux, que m'ordonnez-vous ! le sabre à la main, je puis bien aller

Histoire générale de la Chine

chercher la mort au milieu des ennemis, mais je ne serai pas le bourreau de mon souverain.

— Quoi ! dit le prince, voulez-vous me vendre aux Tang ?

Alors Hoang-fou-lin, prenant un sabre, voulait s'en couper le col de désespoir ; le prince l'arrêta, & lui dit :

— Ne m'aviez-vous pas promis que nous mourrions ensemble ?

Hoang-fou gardant un silence morne, le tue & se donne en même temps la mort.

Mo-ti, dernier empereur des Léang postérieurs, était un excellent prince, d'un naturel doux & affable ; réglé dans sa conduite, il fuyait les plaisirs & était ennemi de la débauche ; timide, soupçonneux, trop crédule, d'un esprit borné & facile à tromper, ces défauts causèrent sa perte & celle de sa famille. Il donna toute sa confiance à Tchao-yen & à Tchang-han-kieï, deux fourbes ambitieux, qui ne cherchaient que leurs propres intérêts & qui le perdirent. Les sages conseils de King-siang, de Li-tchin, & d'autres vieux officiers, dont il se défiait, auraient pu le préserver de la chute & lui procurer un règne heureux.

Li-ssé-yuen mit cinq jours de marche pour arriver à Ta-léang : il y fut reçu par Ouang-tsan, qui lui en ouvrit les portes. L'empereur y arriva le même jour, & à son entrée dans cette capitale, Li-ssé-yuen l'attendit à la porte pour le féliciter. Ce prince, transporté de joie, serra la main à Li-ssé-yuen, & lui dit :

— C'est à vous, cher Li-ssé-yuen & à votre ^{p.207} père que je dois ce beau jour ; vous m'avez rendu maître de l'empire, & je prétends que vous en jouissiez aussi bien que moi.

Li-tchin, qui avait été ministre d'État des Léang, sachant Tchuang-tsong dans la ville, fut trouver King-siang, son collègue, & lui dit :

— Le prince des Tang est arrivé, nous soumettrons-nous à lui ?

Histoire générale de la Chine

— Nous étions tous deux ministres du dernier empereur des Léang, répondit King-siang, & notre maître, peu éclairé, n'a pas voulu suivre nos conseils : sur le point de tomber, nous n'avons pu lui être d'aucun secours : si le nouvel empereur nous interroge sur les causes de sa chute, que lui répondrons-nous ?

Li-tchin, interdit de la question, se retira sans répliquer.

Le lendemain, avant même qu'il fût jour, on vint annoncer à King-siang que Li-tchin, au sortir de chez lui était allé au palais se présenter à l'empereur & lui offrir sa soumission. King-siang s'écria, en soupirant :

— Li-tchin montre bien qu'il n'était qu'un faux sage ; il voit l'empereur mort, la famille impériale entièrement éteinte, avec quel front osera-t-il entrer dans le palais !

Ce ministre, indigné de la faiblesse de son collègue, se retira dans une chambre écartée & se pendit.

Toan-yng était encore à la tête de l'armée de Léang, mais apprenant toutes ces révolutions, il détacha Tou-yen-kieou avec un corps de troupes pour prendre les devants : ce détachement ayant rencontré Li-tsong-ko avec l'armée des Tang, mit bas les armes. Toan-yng, qui le suivait de près avec trente mille hommes, se soumit aussi ; l'un & l'autre furent accueillis par l'empereur : les grands furent indignés de voir ce dernier sortir du palais la tête levée avec un air hautain & plein p.208 d'orgueil. Mais afin d'éloigner les recherches qu'on pourrait faire contre lui, & de prouver son zèle au nouveau maître auquel il s'était donné, ce général engagea Tou-yen-kieou à présenter avec lui un placet à l'empereur, dans lequel ils accusaient Tchao-yen & Tchang-han-kieï d'avoir abusé de la confiance de leur prince, pour satisfaire leur ambition & leur avarice : ils disaient que les maux qu'ils avaient causés étaient innombrables, & que des gens si corrompus ne devaient pas demeurer impunis. Sur cette accusation, l'empereur condamna à la mort ces deux ministres du prince de Léang, comme ayant aidé Tchu-ouen de leurs

Histoire générale de la Chine

conseils pour détruire l'auguste dynastie des Tang : il proscrivit encore leurs familles, & celles de Tchao-yen & de Tchang-han-kieï, dont il ordonna l'entière extinction. Cette sentence fut exécutée à la rigueur. King-siang s'était déjà pendu, & Tchao-yen, qui s'était sauvé, avait été arrêté par Ouen-tao qui l'avait tué.

L'empereur donna en même temps ordre de détruire les salles que les princes des Léang avaient élevées à leurs ancêtres, qu'il dégrada de leur rang & de toute dignité, en les réduisant à la qualité de simple peuple : il fit ruiner leur sépulture & déterrer le cercueil de Tchu-ouen, dont il voulait faire jeter les cendres au vent, pour le punir de sa rébellion contre la dynastie des Tang. Mais Tchang-yuen-y, gouverneur de Lo-yang, étant venu, dans ces entrefaites, à Ta-léang pour recevoir les ordres du nouvel empereur, représenta que quoique Tchu-ouen fût le plus grand ennemi de la famille des Tang, comme il était mort depuis longtemps, on devait se contenter de l'oublier & de rechercher exactement tous ses descendants, afin de ne laisser subsister aucun rejeton de sa tige. L'empereur, sentant toute la sagesse de ce conseil, défendit de ^{p.209} brûler le cercueil de Tchu-ouen, mais il détruisit de fond en comble sa sépulture.

Yuen-siang-sien, gouverneur de Song-tchéou ¹, fut le premier, de tous les États des Léang, qui vint rendre le devoir d'obéissance à l'empereur ; il amena avec lui plusieurs chariots chargés de choses de prix, qu'il distribua à ce prince, à l'impératrice, aux grands & aux eunuques. Cette manière de faire sa cour lui attira des louanges de tous côtés & elle lui gagna les bonnes grâces du nouveau souverain.

Ma-yn, créé prince de Tchou par Tchu-ouen, ne sut pas plus tôt le changement arrivé à Ta-léang, qu'il envoya son fils Ma-hi-fan assurer l'empereur de sa soumission, & lui porter le dénombrement exact de tout le pays qu'il gouvernait.

¹ Koué-té-fou du Ho-nan.

Histoire générale de la Chine

L'empereur, n'ayant plus rien à craindre de la famille de Tchu-ouen, qu'il avait éteinte, dépêcha partout des officiers pour notifier son avènement à l'empire. Siu-ouen dit à Yen-ko-kieou, en voyant arriver celui que la cour avait dépêché au prince de Ou :

— Le prince de Tang nous a prévenus.

Yen-ko-kieou lui répondit, en souriant :

— Tout n'est pas encore perdu ; on dit que ce prince, à peine devenu maître de Ta-léang, montre un orgueil insupportable, & qu'il n'a rien d'arrêté dans sa conduite : vous verrez que dans peu il arrivera du trouble dans ses États. Le plan que nous devons suivre, c'est de lui rendre des honneurs & de l'amuser par de belles paroles ; il nous faut bien garder nos frontières, donner tous nos soins à ce que nos peuples soient contents, & attendre le reste avec patience.

Cependant, lorsque l'envoyé de l'empereur notifia à la cour ^{p.210} de Ou la commission dont il était chargé, Siu-ouen ne voulut jamais souffrir qu'il se servît du terme d'ordre ; ainsi cet envoyé fut obligé de s'en retourner sans avoir rien fait. L'empereur, qui voulait éviter la guerre, écrivit l'avis en forme de simple lettre d'égal à égal, & renvoya le même officier la porter : le prince de Ou la reçut alors, & dans la réponse que Siu-ouen y fit, il se servit d'expressions modestes, comme dans un placet qu'on présente à l'empereur, donnant cependant à son maître le titre de roi du grand royaume de Ou.

A la dixième lune, il parut une comète à l'étoile Yu-koué.

Dès son enfance, l'empereur avait aimé la musique & la comédie ; quelquefois même il se rendait méconnaissable, en se peignant le visage de différentes couleurs, & se mêlait parmi les comédiens pour jouer & amuser la princesse Lieou-fou-gin, qu'il aimait passionnément. Dans une pièce où il jouait le rôle de Li-tien-hia, il se mit à appeler ce Li-tien-hia,

Histoire générale de la Chine

comme si c'eût été le nom de quelqu'autre : King-sin-mo, un des acteurs, lui ferma la bouche avec la main, en lui disant à l'oreille :

— Il ne doit y avoir qu'un seul homme pour gouverner l'empire ; quel est cet autre Li-tien-hia que vous appelez ?

Cela fit plaisir à l'empereur, qui lui donna une récompense.

Un jour ce prince, en chassant du côté de Tchong-meou, causait beaucoup de dégât sur des terres appartenant au peuple ; le mandarin de Tchong-meou, arrêtant son cheval & se jetant à ses genoux, lui dit :

— Si Votre Majesté, qui doit se regarder comme le père de ses sujets, détruit ainsi le peu qu'ils ont pour se sustenter, n'est-ce pas les exposer à mourir de faim & de misère ?

L'empereur, irrité de la hardiesse du mandarin, le renvoya avec mépris & voulait même le faire mourir : le comédien King-sin-mo, qui l'avait suivi, faisant semblant de ^{p.211} quereller le mandarin, lui dit :

— Vous qui êtes un officier de l'empire, ne savez-vous pas que notre maître aime la chasse ? Vous laissez aller vos peuples dans les champs pour cultiver la terre, n'est-ce pas afin d'empêcher le prince de s'amuser ? Rien n'est plus juste que de vous faire mourir.

Se tournant ensuite vers l'empereur :

— Je prie Votre Majesté, ajouta le comédien, de me laisser assister à son supplice.

Le prince sourit & renvoya le mandarin.

Les comédiens avaient un si grand ascendant sur son esprit, qu'ils pouvaient tout oser impunément : ils entraient au palais & en sortaient quand bon leur semblait, traitant les mandarins avec une espèce d'indifférence qui se ressentait du mépris ; souvent même ils les tournaient en ridicule pour divertir l'empereur, qui y prenait plaisir. Tous les grands en étaient indignés ; mais ils n'osaient se plaindre, de peur de

s'attirer la colère de l'empereur ; quelques-uns, plus touchés de leurs intérêts particuliers que de l'honneur de leur maître, caressaient même ces histrions & poussaient la bassesse jusqu'à leur faire la cour.

Parmi ces comédiens, il y en avait un, appelé King-tsin, qui avait tout pouvoir sur l'esprit de l'empereur & le talent particulier de savoir tout ce qui se passait, soit à la cour, soit dans les provinces, jusque dans les plus petits villages & dans les familles ; ce qui l'obligeait à entretenir une infinité d'espions. L'empereur, cherchant à s'instruire de la conduite de ses mandarins, principalement de ceux des provinces, avait recours à King-tsin, qui était comme les yeux & les oreilles de ce prince ; & toutes les fois qu'il entrait pour lui parler, il faisait retirer tout le monde. Cette faveur marquée rendait ce comédien redoutable aux ministres d'État & aux grands, qui ^{p.212} tremblaient lorsqu'ils apprenaient que l'empereur l'avait admis en sa présence.

A la onzième lune, Li-chao-tchong, qui avait quitté le service du prince de Tçin pour se donner aux Léang, vint à la cour assurer l'empereur de son obéissance : sa conduite passée lui faisait craindre, avec raison, d'y être mal reçu ; mais afin d'aplanir toute difficulté, il suivit l'exemple du gouverneur de Song-tchéou, & apporta avec lui de l'or & des soieries, qu'il distribua à la princesse Lieou-fou-gin, à tous les grands qui pouvaient lui rendre service & aux comédiens : ces présents lui valurent une réception favorable, & après avoir séjourné à la cour une dizaine de jours, il obtint la permission de retourner dans son gouvernement.

Ko-tsong-tao, qui en fut instruit, demanda audience à l'empereur, & lui dit :

— Votre Majesté a-t-elle fait attention que Li-chao-tchong, après avoir quitté son service, a mis le comble à sa félonie, par la destruction de la sépulture des Tang ? Son crime n'est pas moins grand que celui de Tchu-ouen : comment peut-on lui

confier le gouvernement d'une province, & que penseront les sages d'une pareille conduite ?

— Ses crimes ne me sont pas inconnus, répondit l'empereur ; mais après le pardon général que j'ai accordé, le passé doit être oublié.

Sur les ordres que l'empereur avait envoyés dans toutes les provinces, Kao-ki-hing, gouverneur de King-nan ¹, voulait aller à Ta-léang rendre hommage & se soumettre : il en parla dans ces termes à Léang-tchin son conseil, qui lui dit :

— Cet ordre est un piège que le prince des Tang dresse à l'empire, p.213 pour s'en rendre maître ; mettons nos troupes en état, fortifions les gorges par où on peut venir nous attaquer, & n'allons pas nous exposer, à plusieurs mille ly de chez nous, à nous repentir d'une démarche inconsidérée : avez-vous oublié que vous serviez le prince des Léang ? Que savez-vous si le prince des Tang ne vous traitera pas en ennemi ?

Malgré ces représentations, Kao-ki-hing partit & se rendit à Ta-léang.

L'empereur le traita avec distinction, & pour lui faire connaître l'estime qu'il avait pour lui, il lui demanda ce qu'il pensait des États de Ou & de Chou, & par lequel des deux il jugeait qu'il dût commencer, son dessein étant de les soumettre l'un & l'autre. Kao-ki-hing se rappelant la difficulté des chemins pour aller au pays de Chou, & par conséquent de s'en rendre le maître, répondit :

— Les terres de Ou sont de peu de rapport ; le peuple y est très pauvre, & ce n'est pas un grand avantage de le posséder : il vaudrait beaucoup mieux commencer par la conquête de Chou, pays riche & fertile ; le prince qui le gouverne donne tout à ses plaisirs, le peuple en murmure & paraît mécontent de son administration ; si Votre Majesté l'attaque, elle le

¹ King-tchéou-fou du Hou-kouang.

Histoire générale de la Chine

prendra infailliblement. Après cette conquête, en suivant le cours des rivières, elle pourra entrer dans le pays de Ou & s'en rendre maîtresse en très peu de jours.

Comme il y avait longtemps que Tchang-yuen-y, gouverneur de Lo-yang, pressait l'empereur de quitter Ta-léang & de transférer sa cour dans cette première capitale, où les empereurs avaient si longtemps tenu la leur, il partit enfin de Ta-léang à la douzième lune, & voulut que Kao-ki-king le suivît. Étant arrivés à Lo-yang, les officiers de la cour, les eunuques ^{p.214} & les comédiens firent entendre à Kao-ki-hing qu'il fallait acheter d'eux la permission de s'en retourner, sans quoi, on le retiendrait & on lui ferait même perdre son gouvernement. Kao-ki-hing, qui n'avait apporté que l'argent nécessaire pour son voyage, ne put leur en donner, & ces âmes vénales, piquées d'avoir essuyé un refus, obtinrent un ordre qui lui enjoignait de rester à la cour.

Le ministre Ko-tsong-tao trouva de l'injustice dans cet ordre, eu égard à la manière dont on en avait usé jusque-là envers les autres ; il entreprit de le faire changer, & dit à l'empereur :

— La plupart des gouvernements des villes & des départements de l'empire, & en particulier tous ceux qui jusqu'ici, ont été dans l'indépendance, n'ont envoyé à Votre Majesté que leurs frères ou leurs fils, ou même quelques officiers subalternes, pour lui rendre l'obéissance ; le seul Kao-ki-hing y est venu en personne ; il faut que Votre Majesté le récompense d'une manière particulière, qui fasse dire aux sages qu'elle sait distinguer ceux qui se sont remis avec confiance entre ses mains : si vous le reteniez, ce ferait manquer à la parole que vous avez donnée de les laisser dans leurs postes, & révolter les esprits de vos sujets, qui n'oseraient plus se fier à aucune promesse. Votre Majesté vient à peine de prendre possession de l'empire, & une pareille démarche ne pourrait que lui faire un très grand tort.

L'empereur révoqua son ordre & permit au gouverneur de s'en retourner.

Kao-ki-hing se rendit à grandes journées à Kiang-ling, où il trouva Léang-tchin. Dès qu'il le vit, il le prit par la main & lui dit :

— Cher ami, pour n'avoir pas suivi votre conseil, il s'en est peu fallu que je ne fusse resté entre les pattes d'un tigre.

Et se tournant du côté des officiers qui étaient venus au-devant ^{p.215} de lui, il leur dit :

— Le nouvel empereur se glorifie d'avoir seul fait la conquête des États de Léang, comme si la vérité n'était pas qu'il n'en est venu à bout qu'après plus de cent combats des plus sanglants. C'est avec ces dix doigts, dit-il à ses grands, que je les ai conquis, & par là il compte pour rien les services de ses généraux, que cette injustice doit mécontenter. Sa passion pour la chasse & les plaisirs, peut-elle le laisser subsister longtemps ? Soyez sûrs que nous n'avons rien à craindre de sa part : cependant tenons-nous sur nos gardes, mettons nos places en état de défense, remplissons nos magasins, & tâchons d'attirer à notre service les soldats des Léang ; avec ces précautions, nous pourrons l'attendre de pied ferme.

924. L'année suivante, Li-meou-tchin, qui, sous la dynastie des Tang, était parvenu à se faire prince de Ki, & à se rendre assez puissant pour se défendre contre ses voisins, se sentant trop faible pour résister au nouvel empereur, envoya Li-ki-yen, son fils, lui prêter hommage avec un placet dans les formes, où il se traitait de sujet. L'empereur reçut Li-ki-yen avec une bonté particulière, & conserva son père dans toutes les prérogatives de sa principauté, dont quelques temps après il changea le nom en celui de Tsin. Li-ki-yen, satisfait du succès de sa commission, trouva, à son retour, son père dangereusement malade : cependant la nouvelle qu'il lui apportait lui fit plaisir ; il écrivit un second placet à l'empereur, dans lequel il disait qu'étant sur le point de mourir, & ne

pouvant jouir de ses bienfaits, il le pria de les continuer à son fils. Peu de jours après il mourait.

Comme le prince de Chou, qui s'était donné depuis plusieurs années le titre d'empereur, n'envoyait personne pour ^{p.216} reconnaître Tchuang-tsong, on fit partir de Lo-yang un des principaux officiers, nommé Li-yen, avec la qualité d'ambassadeur, en lui recommandant d'examiner avec soin l'état de la cour de Chou, & d'en faire un rapport fidèle. Cet ambassadeur, admis en la présence du prince, éleva fort haut les grandes qualités & la puissance de son maître, dont le dessein était de réunir tout l'empire, par la destruction de tant d'États indépendants qui en faisaient un monstre : il ajouta que depuis la révolte de Tchu-ouen, la Chine n'avait point eu de souverain, & que personne ne s'étant donné autant de mouvement que l'empereur régnant pour lui en donner un légitime, ce prince méritait seul le sceptre impérial.

Ouang-tsong-tchéou, choqué de son discours, l'aurait tué, si le prince de Chou ne l'avait arrêté. Song-kouang-pao, jugeant que cette démarche amènerait infailliblement la guerre, conseilla au prince de s'y préparer, & de donner des ordres pour exercer les troupes : il lui conseilla encore de faire réparer les fortifications des places & de renforcer la garde des frontières, ainsi que d'approvisionner les magasins & de faire radouber les barques de combat. Le prince le chargea lui-même de ce soin & de faire exécuter les ordres qu'il donna pour ces différentes opérations.

L'empereur avoir ordonné à Li-yen de lui rapporter du pays de Chou des choses rares & précieuses, telles qu'il y en avait dans le palais du prince ; mais ce prince, choqué du sujet de son ambassade, avait fait défense, sous de grièves peines, de lui en vendre.

De retour à Lo-yang, Li-yen rendit un compte exact à l'empereur ; il lui dit que Ouang-yen, prince de Chou, était un jeune homme, uniquement livré à ses plaisirs, s'embarrassant ^{p.217} fort peu du gouvernement de ses États, & ayant même éloigné de sa présence tous ceux qui pouvaient lui donner de bons conseils ; il ajouta que ceux qui

étaient à la tête de l'administration, n'avaient aucun mérite, & que la flatterie seule les y avait élevés ; que toutes les règles y étaient renversées, & que les châtimens, comme les récompenses, n'y étaient point distribués avec justice ; il en concluait que les peuples ne pouvaient être contents, & qu'on n'aurait aucune peine à les soumettre, parce qu'ils travaillaient eux-mêmes à leur destruction.

Le tableau que Li-yen venait de faire de la conduite du prince de Chou, aurait dû faire quelque impression sur l'empereur & lui faire sentir ce qu'il y avait de répréhensible dans la sienne : toujours infatué de ses comédiens, il nomma même Tchéou-tsé, l'un d'eux, à un des meilleurs gouvernemens.

Le premier ministre Ko-tsong-tao, indigné de cet avilissement, lui représenta que tous ceux qui l'avaient aidé à monter sur le trône impérial, étaient des gens d'une bravoure reconnue, & qui lui avaient donné des preuves de leur droiture & de leur zèle dès le commencement de son règne : qu'au lieu de récompenser ces serviteurs fidèles, s'il préférait de donner des gouvernemens à des comédiens, il était à craindre qu'une pareille conduite ne révoltât le cœur de ses sujets. L'empereur retira son ordre, mais les comédiens firent tant auprès de lui, que ce prince dit à Ko-tsong-tao qu'il avait promis ce gouvernement à Tchéou-tsé, & qu'après lui en avoir donné sa parole, il ne pouvait la retirer : il demanda que pour cette fois, & sans tirer à conséquence, il lui laissât dispenser cette grâce ; le comédien partit pour son gouvernement & tout le monde en murmura.

p.218 Tsien-lieou, prince de Ou-yueï, avait jusqu'alors hésité sur le parti qu'il prendrait à l'égard du nouvel empereur des Tang ; il se détermina enfin à se soumettre, à condition que le sceau qu'on lui donnerait serait d'or & ses patentes gravées sur une pierre précieuse. Les grands répondirent qu'il n'y avait que l'empereur qui eût cette prérogative, & que les princes, de quelque rang qu'ils fussent, & les grands du premier ordre, n'avaient que des tablettes de bambou ; qu'il

ne fallait pas que le prince de Ou-yueï fût honoré des mêmes distinctions que la majesté impériale. L'empereur n'eut point d'égard à leur opposition & accorda à Tsien-lieou ce qu'il demandait.

925. Cependant les Tartares Khitan, dont la puissance s'était accrue, désolaient les frontières septentrionales de l'empire ; les officiers chinois, chargés de la garde des limites, écrivaient sans cesse en cour qu'ils ne pouvaient plus les arrêter, & demandaient avec instance qu'on pourvût aux moyens de réprimer leur brigandage.

Ces nouvelles troublèrent un peu l'empereur dans ses plaisirs ; il connaissait par expérience la bravoure des Tartares & il les craignait. Son premier ministre Ko-tsong-tao, qu'il consulta sur les moyens de les arrêter & sur le dessein qu'il avait de lui donner le gouvernement de Ta-léang, à la place de celui de Tching-ting, où il voulait mettre Li-ssé-yuen, lui répondit que rien n'était mieux pensé que de placer Li-ssé-yuen à Tching-ting ; mais qu'à son égard il ne fallait pas songer à lui donner un autre gouvernement ; qu'il valait mieux lui préférer ceux qui avaient exposé leur vie dans les combats, & qu'il n'avait jamais rien fait pour mériter la faveur d'occuper les premiers postes de l'empire ; il ajouta que la garde de Ta-léang exigeait la présence & les soins d'un gouverneur, & qu'il ne pourrait y ^{p.219} aller étant premier ministre ; que l'exercice de ces deux emplois étant incompatible, il montrerait bien peu de zèle pour le bien de l'État en voulant les réunir.

Charmé de son désintéressement, l'empereur voulait insister à le nommer gouverneur de Ta-léang, en lui disant qu'il ne regardait pas comme légers les services qu'il rendait à l'empire, par une sage administration, & le soin pénible d'en conduire les affaires ; qu'il n'avait pas oublié non plus ceux qu'il avait reçus de lui lorsqu'il le rendit maître du passage du Hoang-ho, & qu'il lui conseilla de marcher à Ta-léang, services dont il mettait l'importance bien au-dessus de tout ce que ses officiers avaient fait dans les combats. Cependant, comme le ministre le pressa de nouveau de le dispenser d'accepter ce gouvernement, le

prince se rendit à ses raisons, & ne voulut point user de son autorité pour se faire obéir.

Le premier jour de la quatrième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Cette année, la sécheresse fut si grande qu'il ne tomba point de pluie au printemps ni en été ; il y avait alors à la montagne Ou-tai-chan, un fameux bonze ho-chang, appelé Tching-hoeï, qui se vantait de diriger à son gré les vents & la pluie. L'empereur le fit inviter, par un de ses premiers officiers, de venir à Lo-yang, où il fut reçu avec une distinction marquée : le prince l'ayant fait asseoir dans une salle du palais, vint, accompagné de l'impératrice & de toutes les princesses, lui faire la révérence. Le ho-chang reçut cet honneur avec fierté, sans se déranger de dessus son siège & sans rendre le moindre salut. On le pria de secourir le peuple, qui voyait périr ses moissons, & le fruit de tant de sueurs & de travaux : il promit que la pluie rendrait bientôt la vie aux plantes languissantes & ^{p.220} desséchées, & que la récolte serait très abondante ; & afin qu'on ne doutât point qu'il ne fût sûr de son fait, il dit hautement qu'il consentait d'être brûlé vif, si ses promesses ne s'accomplissaient pas. Ce ho-chang se mit en prières, & il continua pendant près d'un mois, sans que le ciel parût chargé d'aucun nuage. Le peuple, que le défaut de pluie rendait moins respectueux, lui disait hardiment :

— Maître ho-chang, comment vous tirerez-vous de ce pas-ci ? Vous avez consenti, s'il ne pleuvait pas, d'être brûlé vif ; vous avez prié & il ne pleut point : il faut donc vous mettre en cendres ; peut-être qu'elles nous procureront la pluie, dont nous avons un si grand besoin.

Le ho-chang craignant l'effet de ces menaces, se sauva la nuit suivante, & mourut quelques temps après de la peur qu'elles lui avaient causée.

Enfin, au commencement de l'automne, le ciel se mit à la pluie, & elle tomba pendant soixante-quinze jours sans discontinuer : le peu de récolte qu'on avait sauvé dans les terrains voisins des rivières, fut

Histoire générale de la Chine

entièrement perdu par les crues d'eaux qui inondèrent toutes les campagnes, & causèrent de terribles ravages dans le Ho-nan.

Ces premières pluies rendirent les chaleurs insupportables ; l'empereur changeait à tout moment de lieu pour s'en garantir : les eunuques lui suggérèrent de faire construire un nouveau palais, où il n'en fût point incommodé ; ils lui dirent qu'il y avait autrefois à Tchang-ngan une tour fort spacieuse & fort élevée, dont les murailles, d'une épaisseur extraordinaire, étaient impénétrables à la chaleur ; que ses prédécesseurs l'avaient fait faire pour se mettre à l'abri du chaud & du froid ; mais que cette tour ayant été détruite, il devrait en faire bâtir une autre sur le même modèle. L'empereur, après s'être p.221 fait rendre compte de ses dimensions, chargea les eunuques du soin de la faire construire ; mais sur ce qu'ils lui représentèrent qu'elle coûterait beaucoup d'argent, & que le premier ministre qui ne cherchait qu'à aller à l'économie, s'opposerait à ce qu'on y employât les deniers de l'État, l'empereur leur promit de leur donner l'argent des trésors du palais, qui n'avaient rien de commun avec ceux de l'empire. Cet arrangement n'empêcha pas Ko-tsong-tao de lui écrire pour le dissuader de faire une dépense, non seulement inutile, mais encore préjudiciable à sa réputation, lui qu'on avait vu, endurci à la fatigue, braver les incommodités des saisons. Ce prince lui fit dire, par un de ses eunuques, que les chaleurs qu'il avait souffertes pendant cette année, étaient bien différentes de celles qu'il avait essuyées autrefois, lorsque sur les bords du Hoang-ho, à la tête de son armée, revêtu d'une cuirasse, le casque en tête & monté sur un cheval vigoureux, il se précipitait dans la mêlée au milieu des piques & des flèches : aujourd'hui qu'il était tranquille dans l'intérieur d'un palais, si ces chaleurs n'étaient pas excessives & d'une autre nature, il ne les trouverait pas insupportables.

— Dites de ma part à l'empereur, répondit Ko-tsong-tao, que lorsqu'il était sur les bords du Hoang-ho, à la tête de son armée, il avait affaire à un ennemi puissant, dont il ne lui était

pas aisé de venir à bout ; que le désir de le vaincre & la crainte de n'y pouvoir réussir, l'occupaient uniquement ; ainsi quoique les chaleurs fussent extrêmes, accoutumé à la dure, il n'y faisait pas attention : maintenant que ces difficultés sont vaincues, & qu'il voit l'empire se réunir sous son obéissance, quand il aurait des appartements impénétrables à toutes les incommodités des saisons, il ne se trouverait pas encore p.222 bien. S'il compare les maux qu'il a soufferts, avec les chaleurs qui lui paraissent insupportables, il les trouvera légères.

L'eunuque ayant rendu cette réponse à l'empereur, il demeura quelque temps pensif : les eunuques le voyant dans cette situation, lui dirent que la maison de Ko-tsong-tao était élevée, spacieuse & bien bâtie, qu'ainsi il n'était pas étonnant qu'on n'y ressentît point la chaleur comme dans le palais, & qu'il ne trouverait pas d'autres moyens de s'en garantir, qu'en faisant construire une tour de l'épaisseur de celle dont ils lui avaient parlé. L'empereur, après avoir hérité assez longtemps, se détermina enfin à faire travailler à cette tour ; il y employa plusieurs dizaines de mille ouvriers & des sommes immenses. Ko-tsong-tao fit encore une tentative auprès de lui, pour le détourner de cette entreprise ; il lui représenta que les moissons du Ho-nan avaient toutes été ruinées par la grande sécheresse & par les pluies continuelles ; que les magasins étaient vides, & qu'on manquait même de grains pour l'approvisionnement des troupes : il le conjura de suspendre, au moins pour cette année, des travaux qui épuisaient les trésors, & de les différer jusqu'à ce qu'on eût une récolte moins fâcheuse. L'empereur, décidé à achever cette tour, ne voulut pas même l'écouter.

Ce prince, livré aux eunuques & aux comédiens, se rendait de jour en jour plus difficile envers ses grands, qu'il maltraitait. Le crédit de Ko-tsong-tao n'était plus le même, & depuis qu'il s'était opposé à la construction du nouvel édifice, les eunuques & les comédiens profitèrent de cette occasion pour le mettre plus mal dans son esprit.

Histoire générale de la Chine

Le mandarin chargé du soin du peuple du Ho-nan, appelé Lo-koan, avait du mérite & de l'esprit ; il était surtout d'une droiture qui lui avait gagné l'estime de Ko-tsong-tao, & il ^{p.223} remplissait avec tant d'intégrité les devoirs de sa charge, qu'aucune recommandation n'était capable de le faire manquer la justice. Quoique les eunuques & les comédiens fussent dans la plus grande faveur, il leur refusa plusieurs fois de se prêter à des démarches qu'il jugeait injustes ou contraires à son devoir. Ce mandarin envoya même leurs lettres à Ko-tsong-tao, qui les communiqua à l'empereur ; ils en furent si outrés, qu'ils résolurent de le perdre, & afin d'y parvenir plus sûrement, sans paraître s'en mêler, ils engagèrent dans leur vengeance Tchang-tsiuen-y, qui avait tout pouvoir auprès de la princesse Lieou-fou-gin, que l'empereur, depuis peu, avait déclarée impératrice. Tchang-tsiuen-y, pour ne pas compromettre les eunuques, fit parvenir ses plaintes à l'impératrice contre Lo-koan, par le canal de quelques femmes du palais, & lui supposa des crimes & une conduite si irrégulière, que l'impératrice qui ne pouvait se persuader que Tchang-tsiuen-y pût la tromper, en parla dans les mêmes termes à l'empereur : ce prince se rendit alors maître de sa colère, & fut assez prudent pour n'en rien laisser paraître ; mais ayant dessein d'aller visiter la sépulture d'une impératrice, dans un lieu assez agréable, appelé Koen-ling, le devoir du mandarin Lo-koan, dans le district duquel elle se trouvait, était de faire raccommoder les chemins & les ponts par où le prince devait passer : comme les grandes pluies les avaient dégradés, & que le voyage avait été assez précipité, il n'avait pas eu le temps de les faire réparer. L'empereur, dans le premier mouvement de sa colère, le fit charger de fers & resserrer dans une étroite prison ; & le lendemain, sans aucun examen, excité par les ennemis de ce mandarin, il le condamna à avoir la tête tranchée.

^{p.224} Ko-tsong-tao, étonné d'une sentence aussi rigoureuse, dit à l'empereur, avec sa franchise ordinaire, que le crime de Lo-koan ne méritait pas la mort.

Histoire générale de la Chine

— Comment ! dit l'empereur en colère, le char de l'impératrice a eu peine à se tirer des boues, les chemins ne sont pas praticables, les ponts sont rompus, & celui qui est chargé de les faire réparer n'est pas en faute ?

Malgré tout ce que put dire le premier ministre pour le justifier, Lo-koan fut exécuté & son corps jeté devant la porte du palais : il n'y eut personne, qui, en apprenant sa mort, ne criât à l'injustice.

La cour impériale, voyant le prince de Chou qui prenait le titre d'empereur peu disposé à le quitter, bien moins encore à se soumettre, résolut de lui faire la guerre ; le conseil en fit d'autant plus volontiers la proposition à l'empereur, qu'il espérait par là réveiller ce prince de l'assoupissement où il paraissait plongé, & le retirer de l'indifférence qu'il marquait pour le gouvernement.

L'empereur y donna les mains ; mais comme il fut question de choisir un général, Li-chao-hong proposa Toan-yng, comme un officier d'une habileté extraordinaire & d'une prudence consommée. Le vrai motif de son suffrage, était que Toan-yng lui était aussi dévoué que s'il eût été à ses gages.

Ko-tsong-tao, qui se conduisait avec plus de droiture & de zèle pour le bien de l'État, répondit que Toan-yng était parvenu par des voies obliques, & que de lui confier une expédition de cette importance, ce serait s'exposer à tout perdre : sur cette objection on proposa, d'une voix unanime, Li-ssé-yuen ; mais Ko-tsong-tao ayant représenté qu'il était absolument nécessaire dans le pays de Sou, & que si on l'en retirait, ce serait livrer cette contrée aux Tartares, on n'y pensa ^{p.225} plus : alors le premier ministre dit que Li-ki-ki, prince de Oueï, étant naturellement l'héritier de l'empire, la conquête des États de Chou était digne de lui ; que jusqu'ici il n'avait eu aucune occasion de se distinguer, & qu'il fallait le mettre à la tête des troupes, afin qu'il pût se faire une réputation.

Histoire générale de la Chine

L'empereur dit que son fils étant encore jeune & sans expérience, il ne pouvait seul conduire cette entreprise, & qu'il fallait lui donner un conseil : il ajouta que Ko-tsong-tao étoit le plus capable de se charger de cet emploi. Ce général l'accepta, & fit nommer pour cette expédition tout ce qu'il y avait de bons officiers : l'élite des troupes eut ordre de s'assembler, & on en composa une armée de soixante mille hommes.

Tandis que l'orage se formait, le prince de Chou résolut de faire la visite de ses États jusqu'aux frontières : ses grands se rendirent tous au palais pour l'en détourner, ou du moins pour lui conseiller de ne pas s'éloigner de la capitale ; mais ils ne purent rien obtenir. La princesse son épouse le conjura, les larmes aux yeux, de ne point entreprendre ce voyage, & dans l'espérance de le fléchir, elle resta trois jours sans prendre de nourriture, pendant lesquels elle réitéra ses instances, sans pouvoir le faire changer de dessein.

Pou-yu-king, ancien gouverneur de Tçin-tchéou, lui présenta, à ce sujet, un placet assez vif dans lequel, entre autres choses, il lui disait que son aïeul s'était donné des soins incroyables pour affermir ses États & les assurer à sa postérité, tandis que lui, élevé dans l'éclat & l'abondance, au lieu d'en profiter pour le bien de ses peuples, ne se servait de la liberté, que le haut rang où il était placé lui donnait, que pour s'abandonner sans réserve aux plaisirs & à la débauche, aimant à sortir ^{p.226} de son palais sans nécessité, & à s'éloigner de sa cour : il ajoutait que le peuple, se voyant à l'abandon, croyait ne devoir plus ni obéissance, ni ménagement, & qu'il volait & pillait de tous côtés, s'assemblant par troupes pour être en état de le faire impunément.

Han-tchao, le compagnon de débauche & le confident du prince, prit le placet de Pou-yu-king, & lui dit :

— Je le garde avec soin, jusqu'au retour de l'empereur ; alors je ne manquerai pas de le faire remettre entre les mains des officiers du tribunal des crimes, pour vous faire punir comme

Histoire générale de la Chine

vous le méritez : mille morts ne sauraient expier l'insolence de ce placet.

Le prince partit de Tching-tou à la dixième lune, ayant à sa suite plusieurs dizaines de mille hommes : il prit la route de l'ouest, & reçut en chemin un courrier de Ouang-tching-tsié, gouverneur de Ou-hing, qui l'avertissait que les troupes des Tang s'avançaient vers l'ouest pour lui faire la guerre. Le prince s'imaginant que c'était une feinte pour lui faire rompre son voyage, répondit avec fierté :

« S'ils viennent, je veux leur faire voir ce que je puis, & rendre mon nom immortel par leur entière défaite.

Il continua sa route, ne s'occupant qu'à chanter, & à réciter des vers, ou à en composer lui-même, sans s'inquiéter de l'avis qu'on lui avait donné de l'arrivée de l'armée impériale.

Li-ki-ki, prince de Oueï, qui la commandait, la divisa, par le conseil de Ko-tsong-tao, en plusieurs corps, pour entrer en même temps, par plusieurs endroits, dans les États de Chou. Li-chao-tchin, à la tête de l'une de ces divisions, s'approcha de la ville de Oueï-ou-tching & la prit : il y trouva deux cent mille mesures de grains, & renvoya plus de dix mille ^{p.227} prisonniers de guerre qu'il y avait faits, sans exiger d'eux aucun répondant.

Ko-tsong-tao, qui avait pris le chemin de San-koan avec le prince, lui dit, en lui montrant les montagnes escarpées par où il fallait passer :

— Prince, voyez-vous ces montagnes ; après les avoir franchies, si nous ne venons pas à bout de notre dessein, il ne faut pas penser à revenir jamais ici ; nous avons fait peu de provisions de grains, & elles tirent à leur fin ; il faut absolument nous déterminer à prendre Fong-tchéou pour en avoir.

Les officiers représentèrent à Ko-tsong-tao que ces montagnes étaient dangereuses & de difficile accès, que les passages en étaient imprenables pour peu qu'ils fussent gardés & qu'il ne fallait s'y engager

qu'avec précaution. Ko-tsong-tao ayant demandé à Li-yu son avis, cet officier répondit qu'il n'y avait rien à craindre, parce que le peuple & les troupes de Chou ne servaient qu'à regret un prince livré à ses plaisirs & à la débauche :

— Si nous allons droit à eux, ajouta-t-il, & que nous les surprénions comme le vent & le tonnerre, ils fuiront devant nous ; quelque dangereuses que soient leurs montagnes, personne ne les garde ; ainsi il ne faut pas, dans cette occasion, suivre trop strictement les règles de la guerre. Ko-tsong-tao fit en conséquence marcher ses troupes à grandes journées, & il vit en effet que leur diligence avait si fort épouvanté les ennemis, que Ouang-tching-tsié vint au-devant de lui pour se soumettre & lui offrir les sceaux des mandarins des villes de Fong-tchéou, Hing-tchéou, Ouen-tchéou & Fou-tchéou, où il fit huit mille prisonniers : il y trouva quatre cent mille mesures de grains, qu'il distribua à ses soldats. Transporté de joie à ce premier succès, qui ne lui avait coûté d'autre peine que de se montrer, il dit à ses officiers ^{p.228} qu'il répondait maintenant de la conquête des États de Chou, & que rien ne pouvait plus s'opposer au succès de leur expédition.

En arrivant à Li-tchéou, le prince de Chou rencontra plusieurs de ses soldats qui avaient été pris à Oueï-ou-tching, & que Li-chao-tchin avait renvoyés ; il fut alors forcé de croire que les Tang venaient l'attaquer, & il nomma sur-le-champ Ouang-tsong-hiun, Ouang-tsong-yen & Ouang-tsong-yu, tous trois de sa famille, pour commander trente mille hommes qu'il opposa aux impériaux. Ces trois généraux s'approchèrent de San-tsiuen que Li-chao-tchin attaquait vivement : il sortit de son camp pour aller au-devant d'eux, & les battit ; il revint ensuite à San-tsiuen, dont il se rendit maître, & où il trouva cent cinquante mille mesures de grains.

A la nouvelle de cet échec, le prince de Chou se retira, à grandes journées, vers l'occident : il fit rompre le pont de Kié-pé-tsin, & envoya

Ouang-tsong-pi, autre prince de sa famille, à Li-tchéou, en lui recommandant de tout employer pour la défendre & la conserver.

Li-chan-tchin marcha jour & nuit pour s'y rendre : Song-kouang-pao, gouverneur de cette place, jugeant qu'il ne pourrait tenir longtemps, voulut se rendre à Li-ki-ki, prince de Oueï : il écrivit à Ko-tsong-tao à ce sujet, offrant de lui remettre toutes les villes qui dépendaient de lui ; Ko-tsong-tao accepta l'offre : Song-kouang-pao tint parole, & vint à Hing-tchéou trouver le prince & se mettre entre ses mains. Toutes les villes de son gouvernement & leurs dépendances suivirent son exemple. Ko-tsong-tao leur promit toute sûreté, pourvu qu'elles fussent fidèles à l'empereur.

Ouang-tching-hiu, général du prince de Chou, ayant ^{p.229} proposé à Ngnan-chong-pa de hasarder le sort d'une bataille, celui-ci tâcha de l'en dissuader, en lui représentant le danger d'exposer leur prince & ses États à une perte certaine, s'ils avaient du dessous : ainsi ce général prit un autre parti ; il divisa ses troupes, & en donna une partie à commander à Ngnan-tchong-pa. Comme ils étaient sur le point de se mettre en marche, pour aller du côté de l'ouest, Ngnan-tchong-pa lui dit qu'en dégarnissant le pays où ils étaient, ce ferait le laisser à la merci de l'ennemi, & il ajouta qu'il voulait y rester pour le garder. Ouang-tching-hiu ne voulant pas user de son autorité de commandant en chef pour le contraindre à le suivre, partit seul avec sa division ; mais à peine fut-il à une journée, que le traître Ngnan-tchong-pa se donna aux Tang, & leur livra Tçin-tchéou & Long-tchéou : les villes de Koué-tchéou, de Tchong-tchéou & de Ouan-tchéou, entraînées par son exemple, députèrent à Li-ki-ki pour lui offrir leur soumission.

A l'arrivée du prince de Chou à Tching-tou, tous les mandarins & les femmes du palais sortirent de la ville pour venir au-devant de lui, suivant la coutume de cette cour. Quelques jours après, Ouang-tsong-pi, s'y étant aussi rendu, mit la garnison en état de se défendre, & fit sortir de force le prince avec les femmes, pour les transférer au palais de l'ouest :

il se saisit du sceau & de toutes les marques de la dignité impériale, que ces princes s'étaient arrogée depuis longtemps, & il les fit transporter dans son hôtel, avec l'or, l'argent, les soieries, les bijoux & tout ce qu'il y trouva de précieux.

Cependant Li-chao-tchin s'approchait de Tching-ting : Ouang-tsong-pi, informé qu'il était déjà à Min-tchéou, fit rompre le pont du Mien-kiang, afin de l'empêcher de passer cette rivière, qui est très profonde & sur laquelle on ne trouve p.230 point de barques. Li-chao-tchin proposa à Li-yen de la passer à la tête de leur cavalerie. Montant aussitôt à cheval & animant leurs soldats, ils passèrent le Mien-kiang à la nage. Cette action hardie épouvanta si fort les ennemis, qui étaient sur l'autre rive, qu'ils prirent la fuite : cependant les Tang perdirent plus de mille cavaliers dans ce passage, qui furent entraînés par le courant. Li-chao-tchin, usant de diligence, ne fut pas plus tôt passé avec quelques mille cavaliers, plus heureux que leurs camarades, qu'il s'avança vers Lou-teou-koan, dont il se rendit maître, ainsi que de Han-tchéou. A ces fâcheuses nouvelles, Ouang-tsong-pi, jugeant tout perdu, ne pensa plus qu'à faire avoir bonne composition à Ouang-yen son maître : il écrivit à Li-yen ce peu de mots : « Si vous venez ici, je me rendrai. » Les amis de Li-yen lui conseillaient de ne pas s'y exposer, parce qu'il avait ouvert le premier l'avis d'attaquer les États de Chou ; ils lui disaient que Ouang-yen le savait à n'en pouvoir douter, & que les grands de sa cour se feraient un plaisir de mettre ses os en poudre : mais Li-yen, sans être intimidé du danger qu'ils lui faisaient envisager, se rendit à Tching-tou, suivi d'un petit nombre de domestiques ; il promit aux mandarins & au peuple que quelque nombreuse que fût l'armée de Li-ki-ki & de Kotsong-tao, elle ne causerait aucun dommage : il leur fit en conséquence ouvrir leurs portes.

Le prince de Chou, voyant Li-yen agir dans sa capitale avec tant d'autorité, ne douta plus que la grande armée des Tang ne fut sur le

point d'arriver ; il fit écrire l'acte de sa soumission, qu'il remit à Ngheouyang-pin, avec ordre de le porter à Li-ki-ki & à Ko-tsong-tao.

De son côté, Ouang-tsong-pi fit couper la tête aux principaux ^{p.231} auteurs de la mauvaise conduite de Ouang-yen ; ensuite de quoi, choisissant ce qu'il y avait de plus belles filles parmi celles du palais, il les envoya à Li-ki-ki & à Ko-tsong-tao, en y joignant des présents de ce qu'il y avait de plus rare & de plus précieux dans les trésors du prince.

Li-yen conduisit le prince de Chou & tous ses mandarins, au-devant de Li-ki-ki & de Ko-tsong-tao, pour les remettre à leur discrétion. Le prince était vêtu de blanc, ayant la corde au col & les mains liées derrière le dos ; les mandarins vêtus de même, avaient de plus les pieds enchaînés : ils accompagnaient en ordre une bière préparée pour le prince, si on ne lui faisait pas grâce, & dans cette posture humiliante, ils attendirent Li-ki-ki & Ko-tsong-tao, qui descendirent de cheval, aussitôt qu'ils les aperçurent, pour ôter au prince ses fers ; ils en firent autant à tous les mandarins, & brûlèrent la bière qu'ils avaient apportée avec eux, en leur signifiant une amnistie générale de la part de l'empereur, qu'ils remercièrent de cette grâce, en battant neuf fois de la tête la face tournée vers le nord-est ; après quoi, Li-ki-ki & Ko-tsong-tao entrèrent en triomphe dans la ville, & logèrent au palais, où ils voulurent que le prince Ouang-yen logeât aussi. L'armée ne tarda pas à arriver ; elle entra dans la ville sans causer le moindre désordre, & par les soins que se donna Ko-tsong-tao, les habitants continuèrent leur commerce à l'ordinaire.

Cette conquête se fit en soixante & dix jours ; il en fallait presque autant pour aller de Lo-yang à Tching-tou : cependant les États de Chou consistaient en dix grands gouvernements, composés de soixante-quatre tchéou, & de deux cents quarante-neuf hien, qui pouvaient entretenir facilement trente mille hommes de bonnes troupes, d'autant plus que le pays était ^{p.232} très riche & abondant en toutes choses nécessaires à la vie.

Histoire générale de la Chine

Kao-ki-hing demeura tout stupéfait en apprenant que les États de Chou avaient été conquis en si peu de temps : Léang-tchin lui dit que cette conquête serait plus pernicieuse au prince de Tang qu'il ne le pensait, parce qu'elle ne servirait qu'à le rendre plus orgueilleux & avancer le temps de sa chute.

— Qui sait, ajouta-t-il, si elle ne sera pas le commencement de notre fortune ?

Lorsque tout fut paisible dans Tching-tou, Ko-tsong-tao s'occupa du soin de récompenser ses soldats : il puisa dans les trésors du prince de Chou, dont Ouang-tsong-pi s'était emparé & qu'il avait fait porter chez lui. Ko-tsong-tao les avait laissés à sa garde ; il lui ordonna de lui apporter une assez grosse somme, qu'il trouva exorbitante & qu'il eut beaucoup de répugnance à donner ; il en retrancha même quelque chose. Les soldats, irrités contre lui, mirent le feu à son hôtel & pillèrent ensuite la ville : Kao-tsong-tao ne put arrêter leur fureur qu'en faisant mourir Ouang-tsong-pi & toute sa famille. Comme ils étaient en partie cause de ses malheurs, le peuple en fit paraître une joie extrême.

Ko-tsong-tao, voyant la tranquillité régner, jugea inutile de garder une si grosse armée sur pied ; il en renvoya la plus grande partie dans le Ho-nan, & ne retint que quelques corps avec lui, pour lui servir en cas de nécessité, en leur promettant qu'ils rejoindraient bientôt leurs familles. C'était en effet son dessein ; mais comme un changement forcé ne saurait manquer de produire des mécontents, lorsque le gros de l'armée eut repassé les montagnes, les sujets de Chou commencèrent par s'attrouper par centaines, ensuite par mille ; ce qui fit craindre à Ko-tsong-tao quelque nouvelle révolution : il divisa les ^{p.233} troupes qu'il avait gardées en plusieurs petits corps, qu'il envoya contre ces rebelles. Ce contretemps le retint dans le Si-tchuen bien plus de temps qu'il ne croyait, & on en murmura à la cour. Ko-tsong-tao n'avait jamais aimé les eunuques, & il avait même de l'aversion pour cette espèce d'hommes ; il avait dit à Li-ki-ki, avant de partir pour l'expédition de Chou :

Histoire générale de la Chine

— Quand vous serez maître de l'empire, vous ne voudriez pas vous servir d'un cheval fougueux, fantasque & ombrageux, à plus forte raison de cette caste d'eunuques, qui de tout temps ont été la perte de l'empire ; il faudrait les renvoyer, & ne se servir que de gens de lettres.

En parlant ainsi, il ne prit pas garde qu'il était entendu par un eunuque, qui rapporta à ses camarades cet entretien qui les indisposa fort contre le ministre. L'empereur, étonné de ne pas le voir revenir de son expédition, conçut des soupçons peu favorables à sa fidélité ; il envoya l'eunuque Hiang-yen-ssé, avec ordre d'examiner secrètement sa conduite & d'où provenait ce retard. Ko-tsong-tao ne fit point l'honneur à cet envoyé d'aller au-devant de lui ; l'eunuque en fut piqué. S'étant adressé à Li-tsou-si, qui était brouillé avec Ko-tsong-tao, cet officier chercha à l'aigrir encore plus contre lui.

— Vous voyez, lui dit-il, l'orgueil de Ko-tsong-tao, & l'autorité qu'il s'arroe ; Ko-tsong-hoeï, son fils, emploie toutes sortes de moyens pour gagner les plus braves de nos officiers, & faire amitié avec les plus habiles ; d'une main il leur montre le ciel, & de l'autre la terre : on m'a même rapporté que ce jeune homme avait demandé à son père de solliciter l'empereur de le faire général des troupes de Chou ; Tous les officiers leur sont entièrement dévoués ; le prince Li-ki-ki est à leur discrétion ; l'y laisser, c'est le livrer à la ^{p.234} gueule du tigre ou du loup : s'ils venaient à exciter une révolte, je ne sais si nos corps pourraient avoir une sépulture.

Il accompagna ces dernières paroles de larmes feintes.

L'eunuque, de peur d'être détrompé par d'autres informations plus véridiques & plus exactes, ne voulut pas les pousser plus loin : il saisit avidement l'occasion de perdre Ko-tsong-tao & retourna à Lo-yang ; mais au lieu de rendre compte à l'empereur comme il le devait, il alla trouver l'impératrice Lieou-chi, à laquelle il peignit, avec les couleurs les

plus vives, le danger où était le prince Li-ki-ki, son fils, qui se trouvait au pouvoir du ministre & éloigné de la cour. Cette princesse, effrayée, courut chez l'empereur le conjurer, les larmes aux yeux, d'envoyer sans délai au secours de son fils.

Comme on avait rapporté à l'empereur que les peuples de Chou avaient dessein de lui demander Ko-tsong-tao pour gouverneur, il ajouta aisément foi au rapport de l'eunuque, joint à ce qu'il avait entre ses mains un état des choses qui avaient été tirées du palais de Ouang-yen, prince de Chou, bien au-dessous des richesses qu'il avait cru y trouver ; il s'en plaignit à l'eunuque Hiang-yen-ssé, qui lui dit qu'il ne devait pas être surpris d'y trouver si peu de chose, puisque Ko-tsong-tao & son fils s'étaient saisis de ce qu'il y avait de plus précieux. L'empereur, plus irrité encore de cette infidélité, fit partir Mong-tchi-siang de la cour, pour aller prendre le gouvernement du Si-tchuen, avec ordre de faire mourir Ko-tsong-tao, parce qu'il avait dessein de se révolter.

— J'ai peine à croire, répondit Mong-tchi-siang, que Ko-tsong-tao en ait jamais eu la pensée ; de tous vos sujets, c'est celui qui a le plus contribué à mettre Votre Majesté sur le trône : est-il probable qu'il voulût ternir sa réputation par une ^{p.235} perfidie ? Cependant, lorsque je serai dans le pays de Chou, je tâcherai d'éclaircir la vérité, & si c'est une calomnie de ses ennemis, je me contenterai de le renvoyer à Votre Majesté.

L'empereur approuva la conduite qu'il se proposait de tenir dans cette affaire.

Quelque temps après, ce prince se défiant de Mong-tchi-siang lui-même, qui lui paraissait avoir pris trop chaudement les intérêts de Ko-tsong-tao, fit partir l'eunuque Ma-yen-koué pour Tching-tou, en lui recommandant de faire mourir Ko-tsong-tao, s'il faisait difficulté d'obéir à ses ordres & de revenir à la cour. L'eunuque voyant que l'ordre n'était que conditionnel, alla trouver l'impératrice pour l'engager à demander un ordre absolu :

— Son crime n'est point encore avéré, répondit l'empereur, & vous voulez que je le condamne sans l'entendre ; jamais je ne signerai un pareil arrêt : le puis-je & le dois-je dans la place que j'occupe ?

L'impératrice se retira sans répliquer : cette princesse écrivit de sa main un ordre au prince Li-ki-ki, son fils, de faire mourir Ko-tsong-tao, & elle chargea l'eunuque de le lui porter. **926.** Lorsque Ma-yen-koué arriva à Tching-tou, Li-ki-ki & Ko-tsong-tao étaient sur le point d'en partir pour retourner dans le Ho-nan : il remit au prince l'ordre de sa mère, & dans l'étonnement qu'il lui causa, il dit que l'impératrice ne parlait point du crime pour lequel elle demandait la mort du premier ministre, & que ce n'était qu'un simple billet de sa part, sans aucun ordre positif de l'empereur : le prince déclara qu'il ne priverait pas aussi légèrement l'empire du plus grand homme qu'il eût. L'eunuque craignant que le prince n'en vint pas à l'exécution, colora d'impostures le motif qui avait déterminé l'impératrice à donner cet ordre. Li-tsong-si, ennemi de Ko-tsong-tao, se ^{p.236} joignit à lui, & renchérit encore sur les imputations calomnieuses contre le ministre. Le prince, qui n'était pas en état de démêler la vérité, l'ayant fait appeler, sous prétexte de lui communiquer quelque affaire, aussitôt qu'il mit le pied dans l'appartement, un de ses gens lui abattit la tête d'un coup de sabre.

Li-ki-ki jugeant qu'il avait tout à craindre du ressentiment des deux fils du ministre, les fit assassiner : leur mort causa un mouvement parmi les troupes ; elles coururent aux armes & furent sur le point de se révolter : on ne parvint qu'avec beaucoup de peine à les apaiser, en leur faisant entendre que c'était par ordre exprès de l'empereur qu'on les avait fait mourir ; plusieurs officiers quittèrent le service & un grand nombre de soldats désertèrent.

L'eunuque Ma-yen-koué rapporta à la cour la nouvelle de la mort de Ko-tsong-tao & de ses deux fils ; l'empereur sentit qu'elle révolterait la plupart des grands & des gouverneurs des provinces qui connaissaient le

mérite de ce ministre : il crut qu'il suffirait, pour se justifier, de rendre publics les griefs qu'on leur imputait.

Loin que cet écrit produisît l'effet qu'il en attendait, il révolta, au contraire, les esprits, on murmurait hautement contre les eunuques, qu'on ne doutait point être les principaux auteurs de la mort du ministre. Ceux-ci craignant que Li-tsun-y, prince de Mou, gouverneur de Pao-ta, & gendre de Ko-tsong-tao, ne voulût venger sa mort, l'accusèrent auprès de l'empereur, qui le fit mourir. King-tsin accusa en même temps Li-ki-lin d'avoir comploté avec le prince de Mou, de prendre prétexte de la mort de Ko-tsong-tao pour exterminer tous les eunuques & même d'avoir des vues plus ambitieuses : p.237 l'empereur le fit aussi périr, ainsi que Li-ling-té, & il extermina toute sa famille, qui était dans la province de Ho-tchong.

Pendant que la cour était livrée à ces intrigues funestes, Li-ssé-yuen y vint pour donner des témoignages de sa fidélité : les eunuques & les comédiens craignant qu'il ne les démasquât, l'accusèrent de parler d'une manière qui faisait assez connaître qu'il n'était pas content : l'empereur eut de la peine à croire cette accusation, & pour s'en assurer, il ordonna à Tchu-cheou-yn de s'informer de la vérité.

Tchu-cheou-yn, ami de Li-ssé-yuen, qui vit où tendait cet examen, persuadé qu'on ne le faisait faire que pour la forme, alla le trouver en secret, & lui dit :

— Vous avez trop de mérite ; l'empereur ne vous voit pas de bon œil ; si j'avais un conseil à vous donner, ce serait de retourner promptement dans votre gouvernement, & de vous y tenir sur vos gardes ; vous n'êtes pas ici en sûreté.

— On ne saurait m'accuser, dit Li-ssé-yuen, d'avoir manqué à mon devoir ; quand on est innocent, qu'a-t-on à craindre ? Je ne cherche point la fortune, & je ne prends aucune précaution contre l'adversité ; je sais que l'une & l'autre dépendent du Tien ; voudrais-je aller contre ses ordres ?

Cependant son innocence, sur laquelle il se reposait, ne l'aurait pas tiré d'affaire, quelque favorable que fût le rapport de Tchu-cheou-yn, si les circonstances qui survinrent n'avaient engagé l'empereur à le ménager pour s'en servir contre des rebelles, dont il apprit alors la révolte.

La mort de tant de personnages recommandables, que les eunuques avaient fait périr de concert avec les comédiens, & en particulier celle de Ko-tsong-tao, avaient étrangement aliéné tous les esprits & surtout les troupes ; on n'entendait de tous côtés que murmures, qui, joints au bruit qui ^{p.238} se répandit que l'empereur avait donné ordre de faire main basse sur les troupes de Yé-tou, comme étant les plus portées à venger Ko-tsong-tao, leur firent prendre les armes, bien résolues de vendre chèrement leur vie. L'empereur envoya Li-chao-jong pour tâcher de les ramener.

On reçut encore, dans le même temps, la nouvelle de la révolte de Li-chao-tchin, dans le pays de Chou, aussi occasionnée par la mort de Ko-tsong-tao. Lorsqu'il fut assassiné, Li-chao-tchin dit à Tong-tchang :

— Qui peut après cela s'assurer de n'avoir rien à craindre ?

L'ordre adressé à Li-ki-ki de faire mourir Li-ling-té, & de donner le commandement de ses troupes à Tong-tchang, étant arrivé dans ces entrefaites, Li-chao-tchin, surpris de ce qu'on ne lui donnait pas ce commandement & se rappelant ce qu'il avait dit à ce dernier à l'occasion de la mort de Ko-tsong-tao, commença à craindre, d'autant plus que Tong-tchang partit sans rien dire : il résolut de prendre des précautions & de se révolter, de peur qu'on ne lui fit le même traitement qu'à Ko-tsong-tao. Ayant assemblé les officiers des troupes qui lui obéissaient, il leur dit :

— Si la famille impériale, qui est aujourd'hui en possession du trône, s'est rendue maîtresse de Ta-léang & du Ho-nan, & si elle a soumis les États de Chou, elle le doit aux sages conseils de Ko-tsong-tao, à mes fatigues & à mon courage. Cependant quelle a été la récompense de ce grand homme ?

Histoire générale de la Chine

Misérablement assassiné, sans avoir mérité une fin aussi funeste, & dans une circonstance où l'empereur lui avait de si grandes obligations, ne devons-nous pas craindre un traitement semblable ? Qui nous répondra que, de retour à Ta-léang, on ne viendra pas sur moi, sur ma famille, sur vous-mêmes qui avez servi ; qui ne vous êtes pas moins p.239 distingués que moi, & qu'une mort infâme ne sera point le prix de nos services ?

Comme ils lui parurent ébranlés, il leur proposa de retourner du côté de l'ouest & de se rendre maîtres des États de Chou qu'ils venaient de conquérir. Ils y donnèrent tous les mains & l'élurent pour leur chef ; ils voulaient même lui donner la qualité de prince, mais il la refusa, & n'en voulut point d'autre que celle de gouverneur de Chou. En très peu de temps, leur armée grossit & monta à plus de cinquante mille hommes.

Li-chao-jong étant arrivé près de Yé-tou, attaqua la porte méridionale de cette ville, & envoya Ssé-yen-kiong intimer aux rebelles l'ordre de l'empereur, pour tâcher de les ramener ; les rebelles ne lui permirent pas d'entrer dans la ville, mais Tchao-tsaï-li, un de leurs officiers, monta sur les remparts pour lui parler, & après l'avoir entendu, il lui répondit :

— C'est l'injustice dont on a usé à l'égard de Ko-tsong-tao & la résolution où l'on nous a dit que l'empereur était de nous traiter de même, qui nous a déterminés à prendre les armes ; nous n'avons jamais désiré de servir d'autre maître que lui, vous pouvez l'en assurer ; & s'il veut nous pardonner le passé & nous donner sa parole qu'il ne nous sera fait aucun mal, nous ouvrirons aussitôt nos portes, & nous le servirons avec plus de zèle & de fidélité qu'aucune de ses autres troupes.

Ssé-yen kiong s'imaginant que c'était la crainte qui les faisait parler, au lieu de les affermir dans la disposition où ils paraissaient être de se soumettre, leur répondit d'un air fier & dédaigneux :

— Misérables voleurs proscrits & condamnés, il vous sied bien de tenir ce langage ! vous méritez qu'après avoir forcé la ville, qui vous rend si insolents, nous vous mettions en mille pièces.

Lorsqu'il fut retiré, Hoang-fou-hoeï dit à ses camarades : p.240

— A en juger par ce que vient de nous dire Ssé-yen-kiong, l'empereur a résolu de nous perdre, & nous n'avons point de pardon à espérer ; mais s'il faut mourir, mourons, du moins en braves, & faisons connaître que notre vie vaut plus qu'on ne l'estime.

Cette résolution prise, ils se disposèrent non seulement à bien défendre la ville, mais ils en sortirent même pour attaquer Li-chao-jong dans son camp ; comme ils ne se ménageaient point, ils le maltraitèrent si fort qu'ils le contraignirent de s'enfuir, après avoir perdu la plupart de son monde.

Li-chao-jong ne put se dispenser d'en donner avis à la cour, & dans ses dépêches il chargea tellement les rebelles, que l'empereur jura qu'il éteindrait absolument leurs familles, sans pardonner à un seul : il donna sur-le-champ l'ordre d'assembler une puissante armée, dont il fit général Li-chao-jong, qui retourna investir Yé-tou. Il en poussa le siège avec une vigueur extrême ; mais les assiégés, persuadés qu'on ne leur ferait point de quartier, se défendaient en gens qui combattent pour leur vie. L'empereur, inquiet de voir le siège traîner en longueur, faisait partir chaque jour des courriers pour presser le prince Li-ki-ki de revenir ; mais la révolte de Li-chao-tchin le retenait dans le pays de Chou.

Chaque jour on apprenait de nouvelles révoltes ; outre celle de Li-chao-tchin dans le pays de Chou, toutes les villes du Ho-fou, soit tchéou, soit hien, paraissaient fort disposées à se soustraire à l'obéissance. Tchao-ta avait gagné les troupes de Hing-tchéou, & s'était rendu maître de la ville & de son territoire. La garnison de Tsang-tchéou, mécontente, avoir pris les armes & avait élu pour chef Ouang-king-kan.

De tant de révoltes, celle de Yé-tou faisait le plus de peine à p.241 l'empereur ; les troupes qui défendaient cette place étaient excellentes, & leur exemple devenait très pernicieux : ne pouvoir les réduire, c'était enhardir les autres rebelles & augmenter le mal. Ces considérations lui firent prendre la résolution d'y aller en personne, & il le proposa à ses grands. Tous lui répondirent que la cour étant la racine & le fondement de ses États, il ne devait point s'en éloigner ; & comme il leur demanda s'il n'y avait personne parmi eux qu'il y pût envoyer, ils lui nommèrent Li-ssé-yuen ; mais le prince ayant des soupçons contre lui, s'en défendit, sous prétexte que Li-ssé-yuen devait avoir besoin de repos, après les fatigues qu'il avait essuyées, & il ajouta qu'il se proposait de lui donner le commandement de sa garde. Les grands ayant répliqué qu'il était le seul capable de mettre les rebelles à la raison, l'empereur se détermina enfin à l'envoyer contre eux.

Li-ssé-yuen, rendu à l'armée qu'il venait commander, campa au sud-ouest de la ville, & donna des ordres pour l'attaquer cette même nuit. Tchang-pou-peï, qui commandait une forte division, sachant la réponse que ceux de Yé-tou avaient faite, ne put consentir à voir périr tant de braves gens, & il entreprit de les sauver. Il commença par gagner les troupes qui étaient à ses ordres, & leur ayant fait prendre les armes, elles mirent le feu au camp, en faisant un bruit extraordinaire ; ensuite elles se rangèrent en ordre, comme si elles voulaient se battre. Li-ssé-yuen monta à cheval, suivi de ses gardes, & accourut pour voir ce qui occasionnait ce tumulte. Tchang-pou-peï lui dit que les mandarins & les soldats de Yé-tou avaient fait la guerre pendant dix ans, & s'étaient exposés dans plus de cent combats, pour aider Tchuang-tsong à conquérir l'empire, & que ce prince voulait les faire périr, au lieu de les p.242 récompenser ; qu'ils n'avaient les armes à la main que pour défendre leur vie ; il ajouta que la conduite injuste qu'on tenait à leur égard l'engageait à prendre leur parti ; que si l'empereur régnait dans le Ho-nan, lui & ses troupes n'en voulaient point reconnaître d'autre dans le Ho-pé que Li-ssé-yuen lui-même.

Histoire générale de la Chine

Ce général, étrangement surpris de la proposition, voyant tous les officiers & les soldats dans les mêmes sentiments, protesta qu'il ne l'accepterait jamais ; il les exhorta à ne point faire un pareil tort à leur réputation. Mais loin de l'écouter, après avoir donné avis à ceux de la ville de ce qui se passait, ils le forcèrent d'y entrer : Tchao-tsaï-li, avec tous les officiers de la garnison, l'étant venu recevoir à la porte, sans permettre aux soldats d'y entrer, lui dit, en le saluant :

— Nous avons été méconnaissants des bienfaits que nous avons reçus de vous, mais nous vous promettons qu'à l'avenir nous n'irons point contre vos ordres.

Comme la plupart des soldats de Li-ssé-yuen, après avoir entendu ce que Tchang-pou-peï venait de lui dire s'étaient dispersés, de peur qu'il ne les obligât d'attaquer la ville, ce général répondit à Tchao-tsaï-li, entre les mains duquel il se trouvait :

— Vous voulez me faire entreprendre une affaire de la dernière importance, mais sans troupes la chose est impossible ; ce que vous en avez ici ne suffit pas, & les miennes se sont dispersées : si vous voulez que je les fasse revenir, il faut me laisser sortir.

Tchao-tsaï-li y consentit, & Li-ssé-yuen se rendit à Oueï-hien, où ses soldats vinrent peu à peu le rejoindre.

Pendant que les choses se passaient ainsi du côté de l'est, Li-ki-ki, à l'ouest, travaillait à éteindre la révolte de Li-chao-tchin ; il détacha Tong-tchang avec vingt mille hommes, en ^{p.243} lui ordonnant de se joindre à Gin-hoan, qui en avait au moins autant, & d'aller ensemble chercher Li-chao-tchin pour lui donner bataille. Ces deux généraux, arrivés à Han-tchéou, apprirent que Li-chao-tchin venait lui-même à leur rencontre : ils mirent en embuscade l'élite de leurs troupes, & l'attendirent avec le reste. Li-chao-tchin ayant donné dans l'embuscade qu'ils lui avaient dressée, fut si bien battu, qu'à peine put-il échapper avec les débris de son armée, pour se retirer dans la ville de Han-tchéou, où il fut aussitôt investi.

Histoire générale de la Chine

Han-tchéou était une très mauvaise place sans fossés, que ses murailles à moitié ruinées mettaient hors d'état de tenir longtemps : cependant comme Li-chao-tchin entendait fort bien la guerre, il se défendit au delà de toute croyance ; mais jugeant qu'il allait être forcé, il sortit à la tête de tout son monde & donna sur le quartier de Gin-hoan, qu'il força : il prit le chemin de Mien-tchu ; mais comme il avait perdu presque tous ses soldats dans cette dernière union, on le poursuivit de si près, qu'il fut fait prisonnier. Mong-tchi-siang, gouverneur du pays de Chou, apprenant cette nouvelle, se rendit aussitôt à Han-tchéou, & dans un festin qu'il donna à Gin-hoan & à Tong-tchang, pour les féliciter de leur victoire, ayant fait venir Li-chao-tchin :

— D'où vient, lui dit-il, qu'au lieu de vous mettre en état de recevoir les grandes récompenses que vous aviez lieu d'attendre pour vos belles actions, vous êtes-vous précipité dans la révolte ?

— Qui a rendu de plus grands services à l'empereur que Kotsong-tao ? répondit Li-chao-tchin. Sans parler de celui de l'avoir mis sur le trône, n'avait-il pas en dernier lieu, par sa sage conduite & sans presque tirer l'épée, soumis tout le pays de Chou ? Cependant on ne l'accuse d'aucun crime, & on lui fait sauter la tête ! on ^{p.244} éteint sa famille, & un homme comme moi devait espérer des récompenses ?

Mong-tchi-siang, baissant la tête à cette réponse, n'osa pousser plus loin ses questions.

Lorsque Tchang-pou-peï força Li-ssé-yuen à ne pas attaquer la ville de Yé-tou, Li-chao-jong était campé au sud de cette place avec un corps de dix mille hommes ; Li-ssé-yuen lui envoya sept de ses officiers, les uns après les autres, pour le presser de venir à son secours & de se joindre à lui pour charger les rebelles. Li-chao-jong, persuadé que c'était un piège qu'on lui tendait, ne voulut jamais y aller, & apprenant ensuite

que Li-ssé-yuen était entré dans la ville, il décampa sans bruit & se retira comme s'il avait fui.

Dans le peu de séjour que Li-ssé-yuen fit à Oueï-hien, il lui vint assez de troupes pour former une petite armée, qu'il avait dessein de conduire dans son gouvernement : il se proposait d'envoyer à l'empereur un détail de tout ce qui s'était passé pour se justifier, & il en parla à Ngan-tsong-hoeï, qui lui dit :

— Vous êtes général des troupes de l'empereur ; par un malheur que vous ne pouviez prévoir, des mutins vous ont forcé à faire ce que vous n'auriez assurément pas fait ; ce contretemps est cause que Li-chao-jong est retourné sans rien entreprendre : vous devez être sûr qu'à son arrivée à la cour, il ne manquera pas d'en rejeter la faute sur vous. Si vous prenez le parti d'aller dans votre gouvernement, vous donnerez lieu de croire que ce n'est pas à tort qu'il vous charge, & vous fournirez un prétexte à vos ennemis de vous noircir : si au contraire, marchant jour & nuit, vous allez vous présenter à l'empereur, vous pourrez aisément vous justifier & rétablir vos affaires.

Li-ssé-yuen, après l'avoir écouté tranquillement, branla un peu la tête, & prit la route ^{p.245} de Siang-tchéou, où il trouva Kang-fou qui lui donna quelques mille chevaux, & il commença dès lors à se faire une armée.

C'est dans de telles circonstances qu'il apprit que Li-chao-jong l'avait accusé de s'être joint aux rebelles. Il dépêcha dans un même jour plusieurs courriers, pour faire parvenir à l'empereur sa justification sans en avoir aucune réponse : cependant l'empereur avait chargé Li-tsong-chin, son neveu, de lui porter ses ordres ; mais cet envoyé en arrivant à Oueï-tchéou, sachant qu'il n'y était pas en sûreté, & que Li-chao-jong voulait le faire assassiner, retourna à la cour, & depuis ce temps là, Li-chao-jong trouva moyen d'empêcher qu'aucun des placets de Li-ssé-yuen parvînt jusqu'à l'empereur.

Histoire générale de la Chine

Ché-king-tang, témoin des inquiétudes que le silence de la cour lui causait, lui dit :

— Pourquoi balancer encore ? dans les grandes affaires il faut être décisif ; hésiter c'est souvent s'exposer à tout perdre : vous êtes entré avec vos officiers dans une ville de révoltés, sans exécuter les ordres de l'empereur, & vous avez, pour ainsi dire, pris parti avec eux, comment est-il possible que vous vous tiriez d'affaire ? Ta-léang est une des villes les plus importantes de l'empire, donnez-moi seulement trois cents chevaux, & je vous répons de l'ébranler en votre faveur : suivez-moi de près, & vous y entrerez sans opposition ; alors, quoiqu'il arrive, vous serez en état de vous défendre.

Kang-y-tching lui donna le même conseil, & ajouta que l'empereur ne suivait point la droite raison ; que les soldats & le peuple se plaignaient également de lui, & que si on les secondait, en entrant dans leurs vues, ce serait un moyen sûr de se mettre à couvert ; mais que s'il persistait à croire ^{p.246} qu'il agissait contre son devoir, il courait à une mort certaine.

Li-ssé-yuen, après avoir pesé leurs conseils, se détermina enfin à pourvoir à sa sûreté & se mettre en état de se justifier sans crainte. Il écrivit en conséquence à Ngnan-tchong-hoeï de faire de nouvelles levées ; & comme il avait encore un corps de troupes dans le fort Oua-kiao sous les ordres de Li-chao-kien & de ses frères, & un troisième que Ngan-tchintong commandait à Fong-hoa, il leur fit dire de les lui amener : sa famille était à Tchinting, il la recommanda à Ouang-kien-li ; celui-ci, après en avoir tué le gouverneur, s'en rendit le maître au nom de Li-ssé-yuen ; après quoi il vint le joindre à Li-tsong-kou avec la garnison. Tous ces renforts lui composèrent une très grosse armée, dont il détacha en avant trois cents cavaliers sous les ordres de Ché-king-tang.

A ces nouvelles, l'empereur ordonna à Pé-tsong-hoeï de former un corps de cavalerie & de préparer les armes ; & afin d'encourager les

soldats, il leur fit distribuer de l'argent & des soieries, qu'ils refusèrent, en disant :

— Nos enfants & nos femmes sont morts de faim & de misère, qu'avons-nous besoin maintenant de ces richesses ?

Li-chao-jong, instruit de la marche de Li-ssé-yuen, se rendit à Lo-yang, & dit à l'empereur que les rebelles de Yé-tou étaient sur le point de passer le Hoang-ho, & qu'ils paraissaient en vouloir à Yun-tchéou & à Ta-léang : il conseilla à l'empereur d'y aller en personne, & de leur accorder une amnistie. Ce prince se disposait à faire cette démarche, mais King-tsin lui représenta que tout n'étant pas tranquille du côté de l'occident, & que Ouang-yen, autrefois prince de Chou, ayant encore beaucoup de partisans, il ne devait pas songer ^{p.247} à aller du côté de l'est, sans avoir pourvu à la sûreté de la cour, de crainte que pendant son absence il n'y arrivât du trouble.

L'empereur chargea un eunuque de sa présence de l'ordre de mettre à mort Ouang-yen, & afin qu'on n'en pût douter, il le rédigea de cette manière : « Qu'on mette à mort les gens de l'espèce de Ouang-yen. »

Tchang-kiu-han, dont l'emploi était de recevoir les ordres de l'empereur, changea le mot d'espèce en celui de famille ; & comme l'ordre portait qu'on mît à mort toute la famille de Ouang-yen, ce changement sauva la vie à plus de mille personnes.

La princesse Siu-chi, mère de Ouang-yen, sur le point d'être exécutée, s'écria, en se plaignant de son sort :

— On fait périr mon fils avec toute sa famille, après leur avoir promis la vie sauve ; c'est violer la bonne foi & la justice : mais sachez que ceux qui en usent ainsi à notre égard, éprouveront bientôt le même traitement.

L'empereur partit de Lo-yang & s'avança jusque sur les bords de la rivière Fan-chouï, où il campa : apprenant que Li-ssé-yuen était à Li-yang, il lui dépêcha Li-ki-king pour l'engager à le venir trouver. Li-ki-king

Histoire générale de la Chine

ayant rencontré en chemin Li-chao-jong, auquel il fit part du sujet de sa mission, celui-ci, dans la crainte que Li-ssé-yuen ne fît un rapport à l'empereur qui l'aurait perdu, fit mourir Li-ki-king.

Kong-siun, commandant de Ta-léang, envoya un courrier à l'empereur pour l'inviter à y venir ; il en dépêcha en même temps un autre à Li-ssé-yuen, qu'il chargea de lui porter par écrit sa soumission. En approchant de cette ancienne capitale, Ché-king-tang, au lieu de trois cents cavaliers qu'il avait ^{p.248} d'abord, en prit quelques mille, à la tête desquels il y entra en bon ordre, comme dans une place qu'il venait de conquérir : il dépêcha un courrier à Li-ssé-yuen pour lui en donner avis & le presser de s'y rendre. Li-ssé-yuen y arriva le lendemain & y fit son entrée.

Ce même jour, l'empereur arriva à l'est de Jong-tché, d'où il détacha Yao-yen-ouen avec trois mille chevaux pour aller à la découverte ; mais ce général, au lieu de servir fidèlement son prince, se donna à Li-ssé-yuen avec ses trois mille cavaliers. L'empereur n'apprit que Li-ssé-yuen était maître de Ta-léang, qu'à son arrivée à Ouang-ching-tchin. A cette nouvelle, qui se répandit dans son armée, il eut le chagrin de voir une partie de ses troupes l'abandonner ; le cœur serré de douleur, il monta sur une éminence voisine de son camp, & là, les yeux levés au ciel, on l'entendait soupirer, en s'écriant :

— Il n'y a plus moyen ! il n'y a plus moyen !

Il fit aussitôt lever le camp, & marcha jour & nuit pour retourner du côté de Fan-choui. Ayant fait la revue de ce qui lui restait de troupes, il trouva que de vingt-cinq mille hommes qu'il avait en partant de Ouang-ching-tchin, à peine lui en restait-il quinze mille.

A son passage à Yng-tsé-kou, la garnison vint au-devant de lui : frappé des désertions qui s'étaient faites sous ses yeux, il chercha à encourager ces soldats, en leur disant qu'il avait reçu la nouvelle que le prince de Oueï lui envoyait, du pays de Chou, cinq millions de taëls, & qu'il les leur destinait.

— Lorsque Votre Majesté, lui répondirent-ils, sera ainsi libérale envers ses gens, elle ne doit pas craindre qu'ils ne la servent pas avec fidélité.

Ce prince attendri de leur réponse, versa quelques larmes ; il continua sa route, & entra sur le soir à Lo-yang.

p.249 Li-ssé-yuen ne fit pas un long séjour à Ta-leang ; dès qu'il sut que l'empereur avait repris la route de Lo-yang, il fit marcher en avant Ché-king-tang avec un détachement considérable. Étant parvenu sur les bords de la rivière Fan-chouï, il y recueillit les déserteurs de l'armée impériale, qui prirent volontiers parti avec lui. On sut bientôt à Lo-yang que les troupes de Li-ssé-yuen étaient parties de Ta-léang, & qu'elles prenaient la route de Fan-chouï. Les ministres de l'empereur & les grands de la cour lui représentèrent qu'il fallait, sans perdre de temps, s'emparer de Fan-chouï, & tâcher, par de bons traitements, de faire revenir les déserteurs : cette résolution prise, on disposa tout pour ce voyage ; & le premier de la quatrième lune, lorsque l'empereur était sur le point de partir, Ko-tsong-kien, un de ses comédiens, à qui il avait donné un corps de troupes à commander, & qui était campé hors de la ville, vint à leur tête attaquer une des portes, dont il prétendait se rendre maître.

L'empereur était à table lorsqu'on lui annonça cette nouvelle révolte ; se levant aussitôt, il prit ses armes & se mit à la tête de ses gardes : il envoya ordre à Tchu-cheou-yn, qui était hors des murs avec la cavalerie, de venir promptement à son secours ; mais cet officier refusa d'obéir, sans cependant aider les rebelles : il demeura neutre, & s'éloignant avec sa troupe, il fut se poster près d'une forêt au déclin d'une montagne.

Cependant Ko-tsong-kien faisait attaquer vivement une des portes ; il y mit le feu & força tous ceux qui l'a défendaient. Les vieux officiers de l'empereur l'abandonnèrent & s'enfuirent, à l'exception d'une dizaine, qui tinrent ferme avec toute la bravoure. qu'on pouvait attendre d'eux.

L'empereur, qui ne se ^{p.250} défendait pas avec moins de valeur, reçut un coup de flèche qui le blessa dangereusement.

Chen-yeou, officier de ses chasseurs, le voyant tomber, le fit porter jusqu'au palais, où il tira la flèche de sa plaie : l'impératrice Lieou-chi, que l'empereur avait aimée si passionnément, se contenta de lui envoyer, par un de ses eunuques, une coupe remplie d'un lait aigre, qu'il n'eut pas plutôt pris qu'il mourut un moment après, âgé de trente-cinq ans.

Li-yen-king & les dix autres braves qui avaient soutenu les efforts des rebelles, apprenant la mort de l'empereur, abandonnèrent la partie ; leurs troupes se dissipèrent. Chen-yeou, de peur que les rebelles n'insultassent le corps de ce prince, le fit sur-le-champ brûler à la manière des Tartares. A l'égard de l'impératrice Lieou-chi, elle ne songea qu'à se saisir de tout ce qu'il y avait de plus précieux dans le palais, qu'elle fit mettre sans ordre dans des sacs, & après en avoir fait charger quelques chevaux, elle s'enfuit. Les soldats du comédien Ko-tsong-kien, ne trouvant plus de résistance, entrèrent dans la ville, qu'ils pillèrent.

Ce même jour, Li-ssé-yuen s'était avancé jusqu'à Yng-tsé-kou, où il apprit la mort de l'empereur ; cette nouvelle l'accabla.

— L'empereur, dit-il à ses officiers, était autrefois aimé & respecté de ses soldats ; il n'en avait aucun qui n'eût sacrifié sa vie pour son service ; il s'est ensuite laissé gouverner par des gens vicieux, qui lui ont gâté le cœur & qui l'ont perdu.

Ce général courut au secours de Lo-yang, pour faire cesser le pillage, & s'étant porté à l'endroit où l'on avait brûlé le corps de l'empereur, il en recueillit avec soin tous les os, qu'il fit mettre dans des urnes, pour les garder jusqu'à l'arrivée du prince de Ouei, afin qu'ils fussent enterrés ^{p.251} avec les cérémonies usitées pour les princes de son rang.

Teou-lou-ké, à la tête de tous les grands, vint lui présenter un écrit, par lequel ils l'invitaient à monter sur le trône, & à prendre possession de

Histoire générale de la Chine

l'empire, qui était dû à ses grandes qualités. Li-ssé-yuen, surpris de la proposition, leur répondit :

— J'avais reçu ordre, comme vous le savez, de l'empereur notre maître d'aller châtier les rebelles de Yé-tou ; par un contretemps que je ne pouvais prévoir, les troupes que je commandais se révoltèrent & m'abandonnèrent : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour en informer l'empereur & lui faire connaître mon innocence ; Li-chao-jong s'y est toujours opposé, & a rompu toutes les mesures que j'ai pu prendre ; c'est ce qui m'a déterminé à agir comme je fais. Vous venez m'offrir le trône, c'est me dire que je connais peu la dignité impériale ; je vous demande de ne pas insister sur une pareille proposition.

Li-chao-jong, en apprenant les révolutions arrivées à la cour, avait pris la fuite pour gagner le Ho-tchong, mais il fut arrêté avant que d'y arriver, & on l'envoya à Lo-yang chargé de fers.

Le prince de Oueï fit conduire Li-chao-tchin à Fong-siang, où il fut exécuté après qu'on lui eut fait son procès dans les formes. Ce prince, à son arrivée à Hing-ping, informé des troubles de la cour & de la mort de l'empereur son père, avait aussitôt repris la route de l'ouest. Lorsque les grands surent qu'il revenait, ils pressèrent Li-ssé-yuen de prendre au moins le titre de protecteur de l'empire : ce général y consentit, & en cette qualité il fut occuper un des appartements du palais, afin d'être plus à portée de terminer les affaires.

Les eunuques, voulant lui faire leur cour, choisirent une centaine des plus belles filles du palais pour les lui présenter. ^{p.252} Li-ssé-yuen leur demanda ce qu'ils en voulaient faire :

— C'est, lui répondirent-ils, pour être chargées des affaires du dedans du palais, on ne leur a point encore donné de l'emploi.

Histoire générale de la Chine

— Les emplois du palais, leur dit-il, ne doivent être confiés qu'à des femmes instruites des anciennes coutumes ; que peuvent savoir celles que vous me présentez ?

Ayant fait venir toutes ces femmes, il ne garda que les vieilles, & renvoya les jeunes chez leurs parents.

A la mort de l'empereur, ses fils & ses frères avaient pris la fuite, de peur qu'on ne les fit mourir : deux d'entre eux, Li-tsun-kio, prince de Tong, & Li-tsun-ki, prince de Ya, s'étaient réfugiés chez des paysans. Li-ssé-yuen les fit chercher pour les ramener à la cour ; mais Ngan-tchong-hoeï, persuadé que tant de princes ne pouvaient que causer du trouble, & que pour procurer la paix, il fallait réunir le cœur des peuples sur un seul, envoya des gens à la quête de ces deux princes & les fit assassiner. Li-ssé-yuen, sensible à cette violence, en fit des reproches fort vifs à Ngan-tchong-hoeï.

L'impératrice Lieou-chi avait pris la route de Tçin-yang ; elle rencontra en chemin Li-tsun-ou, qui la conduisit chez lui & en abusa : les domestiques de ce prince en furent si indignés, qu'ils le tuèrent. L'impératrice craignant une fin semblable, se fit couper les cheveux & se retira à Tçin-yang, dans un couvent de bonzesses ; mais Li-ssé-yuen considérant la noirceur de son crime, qui fut connu de tout le monde, envoya ordre de la faire mourir.

Lorsque ceux qui avaient arrêté Li-chao-jong l'amenèrent à Lo-yang, Li-ssé-yuen lui fit des reproches sur la conduite qu'il avait tenue à son égard :

— Quel sujet, lui dit-il, aviez-vous de vous plaindre de moi, pour en venir jusqu'à tuer ^{p.253} mon fils ?

Li-chao-jong, le regardant avec des yeux farouches, lui demanda :

— Et vous, quel sujet de plainte aviez-vous pour manquer de fidélité à votre souverain, & exciter une révolte qui l'a fait périr ? Ne peut-on pas dire que c'est vous qui l'avez tué ?

Li-ssé-yuen ne pouvant souffrir des reproches aussi injustes, le fit mourir sur-le-champ.

Quelque temps après, il fit arrêter tous les eunuques de la cour & les comédiens, qui étaient la véritable cause de la perte de l'empereur ; il cassa ceux qui avaient quelque emploi dans les provinces, & envoya ordre aux mandarins de faire mourir tous ceux qu'ils trouveraient dans les lieux de leur dépendance.

Le prince de Oueï, paraissant vouloir s'éloigner encore plus de Lo-yang, Li-tsong-si tâcha de l'en dissuader, en lui représentant qu'il valait mieux aller voir par lui-même si tout était désespéré. Le prince suivit ce conseil & se mit en chemin : trouvant le pont de la rivière Oueï-chouï rompu, il la passa au gué, & vint jusqu'à Oueï-nan, où il rencontra un de ses officiers, appelé Liu-tchin, jeune homme de confiance, qui fuyait avec précipitation. Comme il ne comprenait rien à cette fuite, Li-tsong-si lui dit :

— Tout est perdu pour vous & pour votre famille ; voyez maintenant quel parti vous prendrez.

A ces mots, qui furent pour lui un coup de foudre, Li-ki-ki, les larmes aux yeux, entra dans sa chambre, & se jetant sur un lit, il appela Li-hoan, & lui ordonna de l'étrangler. Li-hoan exécuta cet ordre funeste, après que le prince eut remis le commandement des troupes à Gin-hoan, qui prit le chemin de l'est.

La nouvelle de la mort du prince de Oueï étant parvenue à Lo-yang, les grands allèrent en corps trouver Li-ssé-yuen, ^{p.254} pour lui dire que le règne des Tang était fini, & qu'il fallait donner un autre nom à l'empire. Li-ssé-yuen leur répondit :

— Le dernier empereur donna le nom de Tang à sa famille, parce qu'il voulait que tout le monde sût qu'il n'avait pris les armes que pour venger la grande dynastie des Tang ; je vois que ceux qui sont attachés aux Léang souffrent avec peine que l'empire porte le nom de Tang ; mais Li-ké-yong, père du feu

Histoire générale de la Chine

empereur, m'ayant élevé comme son fils, depuis l'âge de treize ans, ne dois-je pas me regarder comme étant de sa famille & en conserver le nom ?

— Si vous ne pouvez oublier, lui dit Li-ki, les princes que vous avez servis, nous qui sommes leurs anciens officiers, pourrions-nous les oublier aussi ? Nos pères les ont servis, nous & nos enfants nous les servons encore ; si vous changiez le nom des Tang, ne serait-ce pas une autre famille qui nous forcerait, pour ainsi dire, à oublier celle que nous avons servie. Ainsi, puisque vous vous reconnaissez être de la même famille, il faut que vous preniez le deuil, & que dans les cérémonies des obsèques, vous vous comportiez comme un de ses descendants.

Tous les grands applaudirent au discours de Li-ki ; Li-ssé-yuen, protecteur de l'empire, prit le grand deuil, & fut se mettre devant le cercueil où étaient les os du dernier empereur, de sa famille & son légitime successeur : les grands prirent aussi le deuil, & vinrent faire les premières cérémonies des obsèques ; après quoi, Li-ssé-yuen revêtu des habits impériaux, fut conduit par les grands, en habits de cérémonie, à la salle du trône, où ils le reconnurent pour leur maître & légitime successeur de l'empereur Tchuang-tsong.

MING-TSONG

@

p.255 Li-ssé-yuen, qui prit en montant sur le trône impérial le nom de Ming-tsong, était un Tartare, qui, dès l'âge de treize ans, était venu se donner à Li-ké-yong, père de l'empereur Tchuang-tsong : son premier nom était Miaokilié ; mais comme il servit très bien Li-ké-yong, & qu'il fit paraître dans toutes les occasions beaucoup de bravoure, ce prince le prit en affection, & afin de se l'attacher davantage, il le mit au nombre de ses fils adoptifs en changeant son nom en celui de Li-ssé-yuen.

Dès qu'il eut été reconnu empereur, il accorda un pardon général à tout l'empire, suivant la coutume ; réglant ensuite sa maison, il ne laissa que cent personnes dans l'appartement des femmes, trente eunuques pour servir les reines, vingt personnes pour la chasse de l'épervier & cinquante pour sa cuisine. Il fit de sévères défenses de lui offrir des éperviers ou des chiens, ni aucune chose rare & de prix, & cassa les mandarins qui n'avaient qu'un nom sans mérite : ce prince eut soin de faire de grandes provisions de grains, pour les distribuer aux soldats, qui jusque-là en avaient manqué. Les officiers furent payés des appointements qui leur étaient dûs ; il diminua les taxes & les tributs imposés sur le peuple, & on espéra enfin qu'après tant de guerres & de troubles l'empire serait en paix. Par rapport aux affaires de l'État, il voulut tout voir par lui-même : il ordonna que de cinq en cinq jours les mandarins viendraient au palais lui rendre leurs devoirs, & que les autres jours les tribunaux lui rapporteraient les affaires du gouvernement.

p.256 Le nouvel empereur ne savait ni lire ni écrire ; il se faisait lire les placets par Ngan-tchong-hoeï, & comme celui-ci n'avait pas beaucoup étudié, il était souvent embarrassé, & il fallait recourir à un second pour en achever la lecture : afin de remédier à cet inconvénient, l'empereur créa une charge de lecteur.

Histoire générale de la Chine

A la septième lune, on eut avis à la cour que Apaoki, roi des Khitan, était entré dans le pays de Po-haï, & qu'il avait pris la ville de Pou-yu-tching, où il avait établi Tou-yu, son fils aîné, avec le titre de prince de Gin-hoang : il avait placé Té-kouang, son second fils, à Si-leou, avec la qualité de général des troupes.

Avant que ces nouvelles arrivassent à la cour, l'empereur avait envoyé Yao-koen vers ce roi tartare, pour lui faire part de la mort de l'empereur Tchuang-tsong. Apaoki en parut véritablement touché, & les larmes aux yeux, il s'écria :

— Il était fils de mon anda.

Expression tartare, qui veut dire ami.

Le monarque tartare, lui ayant demandé pourquoi l'empereur régnant, en apprenant la révolte de Lo-yang, n'était pas venu aussitôt à son secours, Yao-koen répondit, qu'étant trop éloigné, il ne put y arriver à temps.

— D'où vient, ajouta le Tartare, s'est-il fait empereur ?

Après que Yao-koen lui en eut dit la raison :

— Vous autres Chinois, continua Apaoki, vous aimez trop le faste ; j'ai ouï dire que le fils de mon anda s'était entièrement donné aux plaisirs, à la comédie, à la chasse ; qu'il n'avait aucun soin de ses soldats ni de ses peuples, & que c'était ce qui l'avait perdu. Lorsque je sus sa mauvaise conduite, je ne bus plus de vin ; je ne voulus plus aller au spectacle, je renvoyai mes comédiens, & je fis lâcher mes éperviers & mes chiens : si j'avais suivi son exemple, il y a longtemps que je serais moi-même tombé.

p.257 Il lui dit ensuite, que n'ayant aucune inimitié pour l'empereur qui lui avait succédé, il vivrait en bonne intelligence avec ce prince, s'il voulait lui céder tout le pays qui est au nord du Hoang-ho ; & comme Yao-koen répondit qu'il n'avait aucun pouvoir d'en traiter, Apaoki se mit

en colère & le fit arrêter : il le retint en prison pendant dix jours, au bout desquels l'ayant fait revenir en sa présence, il lui dit qu'il paraissait en effet difficile que l'empereur lui cédât tout le pays qui est au nord du Hoang-ho, & qu'il se restreignait à demander seulement Tching-ting & Yeou-tchéou. S'étant fait apporter du papier & des pinceaux, il voulut obliger Yao-koen à en écrire la cession. Sur son refus, il l'aurait tué sans Han-yen-hoeï qui lui arrêta le bras ; mais il le garda prisonnier.

Peu de jours après, à la neuvième lune, Apaoki tomba malade & mourut à Fou-yu-tching. La princesse Choulin, qui aimait beaucoup le second de ses fils, voulant faire tomber sur lui le choix pour la succession au trône, s'y prit adroitement : elle fit monter tous les Tartares à cheval & les ayant assemblés à Si-leou devant sa tente, elle fit avancer tous les chefs & leur dit :

— Vous savez que j'aime mes deux fils ; j'ajoute que je les aime également : je ne sais lequel des deux vous voulez avoir pour vous commander, c'est à vous de choisir, voilà leurs bannières.

En leur faisant cette proposition, c'était leur donner assez à connaître qu'elle inclinait pour Té-kouang, le cadet, puisque le droit d'aînesse décidait en faveur de Touyu ; ainsi voulant faire leur cour à la princesse, ils se déclarèrent tous pour Té-kouang.

— Votre choix est fait, leur dit-elle, comment oserais-je aller contre ?

Et sans différer plus longtemps, ^{p.258} elle fit reconnaître Té-kouang roi des Khitan. Le prince Touyu ne pouvait manquer d'en être mécontent ; la succession aux États de son père lui appartenait par sa naissance, c'était un droit qu'on lui enlevait injustement : son mécontentement lui fit prendre la résolution de se donner à la Chine ; mais sa mère, qui en fut avertie, l'envoya sous une garde sûre à Fou-yu-tching, dans le pays de Tong-tan.

Histoire générale de la Chine

Lorsque Té-kouang eut pris possession de la royauté, il fit mettre en liberté Yao-koen & le renvoya en Chine ; ensuite de quoi il fit les cérémonies des obsèques de son père, qui fut enterré, avec une pompe extraordinaire, à la montagne Fou-yé-chan ¹.

La reine qui n'aimait pas certains personnages fourbes, qui avaient captivé l'esprit d'Apaoki & lui avaient fait faire des fautes, les ayant mandés, leur dit que le roi leur maître, qui avait eu tant d'affection pour eux, lui avait recommandé, en mourant, de ne pas manquer de les avertir de le suivre : cette princesse les fit égorger sur son tombeau au nombre de près de cent.

Sur la fin de cette terrible exécution, comme c'était le tour de Tchao-ssé-ouen de Ping-tchéou, il reculait :

— Quoi ! lui dit la princesse, vous que le roi a tant aimé, qui étiez toujours à ses côtés, vous refusez de le suivre ?

— Il n'y a personne que le roi aimait plus que Votre Majesté ; répondit-il ; lorsqu'elle ira, je la suivrai.

— Ce n'est pas que je refuse de le faire ; mais mon fils, qui lui a succédé, a besoin de mon secours, je ne dois pas ainsi abandonner l'État.

— Eh bien, j'attendrai ce temps-là, répondit Tchao-ssé-ouen.

Il se tira ainsi d'affaire par sa présence d'esprit.

p.259 Le premier jour de la huitième lune, il y eut une éclipse de soleil.

A la dixième lune, Lou-ouen-tçin, qui, pour quelques mécontentements contre la Chine, s'était retiré chez les Tartares Khitan, commandait alors pour eux dans Ping-tchéou. Comme c'était un très bon officier, l'empereur lui fit dire sous-main que le gouvernement ayant changé, il n'avait plus rien à craindre, & que s'il voulait revenir dans sa patrie & la servir fidèlement contre les Tartares, ses anciens ennemis, il

¹ A trente ly à l'est de Kouang-ning du Léao-tong.

lui promettait qu'il serait bien reçu. Les troupes que Lou-ouen-tçin commandait étaient chinoises ; elles témoignèrent beaucoup de joie de revenir en sûreté auprès de leurs familles : ainsi ayant demandé si tous ses gens pouvaient espérer la même grâce, & l'envoyé qui savait les sentiments de l'empereur, n'hésitant point à lui en répondre en son nom, sur cette assurance il fit dire à ses troupes de se tenir prêtes à marcher, & il rentra en Chine à la tête de près de cent mille hommes.

927. Ming-tsong, n'étant encore que protecteur de l'empire, avait cassé les inspecteurs qui étaient presque tous des eunuques, & avait ordonné de les faire mourir. Au commencement de cette année, l'eunuque Li-yen parut en qualité d'inspecteur dans le pays de Chou. Mong-tchi-siang, qui en était gouverneur, l'avait toujours beaucoup considéré ; il lui dit :

— Autrefois, vous fûtes envoyé par la cour auprès de Ouang-yen, prince de Chou ; à votre retour vous conseillâtes à l'empereur de faire marcher des troupes pour lui enlever ses États ; Tchuang-tsong suivit votre conseil, & l'un & l'autre de ces deux princes sont tombés. Vous revenez maintenant ici, & votre arrivée remplit le pays de trouble ; tout le monde craint, d'autant plus qu'on sait que tous les inspecteurs ont ^{p.260} été cassés. On se demande, pourquoi lui aurait-on donné de l'autorité sur les troupes de ce gouvernement, si on n'avait pas des vues contraires à nos intérêts ? Votre présence répand ici l'alarme, & vous en sentez les conséquences.

Li-yen, que ce discours remplit de crainte, conjura Mong-tchi-siang de le sauver :

— Il m'est impossible, mon cher ami, lui dit-il, tout le pays est en mouvement, je ne puis me dispenser de faire tout ce qu'on exigera pour calmer les esprits & prévenir un grand embrasement.

Il lui fit des excuses de la nécessité où il se trouvait de lui faire couper la tête.

Cet eunuque avait été envoyé par l'empereur dans le pays de Chou, avec la qualité d'inspecteur ; mais les troupes & le peuple le haïssaient mortellement. Mong-tchi-siang rendit un vrai service à l'empire en le faisant mourir, autrement il n'aurait pas été maître des soldats ni du peuple ; cependant en rendant compte à la cour, il ne voulut point toucher la véritable raison qui l'avait fait agir, de peur qu'on ne voulût pas le croire, & qu'on ne lui fit un crime d'avoir fait mourir un officier envoyé par l'empereur en qualité d'inspecteur. Il l'accusa donc, dans ses dépêches, d'avoir voulu se révolter, pour se rendre maître du pays de Chou & se former un État ; il disait qu'à son arrivée dans la province, Li-yen avait fait publier partout, qu'il venait en prendre le gouvernement, & qu'il lui avait même intimé un ordre de se rendre incessamment à la cour ; que connaissant ses mauvais desseins, il avait cru rendre un service à l'empire, en se défaisant d'un sujet qui ne cherchait qu'à le troubler.

Kao-ki-hing, qui était dans le King-nan, persuadé que l'arrivée de Li-yen dans le pays de Chou y causerait du ^{p.261} trouble, se proposait d'en profiter. Sous l'empereur Tchuang-tsong, il avait demandé le gouvernement des villes de Koué-tchéou ¹, de Tchong-tchéou ² & de Ouan-tchéou ³, qui étaient fort à sa bienséance : ce prince ne le lui avait accordé qu'en second, & lui avait refusé le gouvernement général. Mécontent de ce refus, il était venu fondre, à main armée, sur la ville de Koué-tchéou, qu'il avait emportée de force. Quelque temps après, Li-ki-ki, prince de Oueï, ayant chargé Han-koan de porter à la cour un grand nombre de choses précieuses, qu'on avait enlevées au prince de Chou. Kao-ki-hing l'avait tué sur son passage & s'était emparé des richesses

¹ Koué-tchéou-fou.

² Tchong-tchéou de Tchong-king-fou du Ssé-tchuen.

³ Ouan-hien de Koué-tchéou-fou du Ssé-tchuen.

qu'il conduisait à la cour. Ming-tsong, parvenu au trône, réclama ces richesses :

— Vous me demandez, répondit fièrement Kao-ki-hing à son envoyé, des nouvelles de ces bagatelles ; si vous voulez savoir ce qu'elles sont devenues, il faut vous adresser à l'esprit qui préside aux eaux.

L'empereur, choqué de son insolence, le cassa de tous ses emplois ; il ordonna à Lieou-hiun de l'attaquer du côté du sud, & à Tong-tchang du côté de l'est avec les troupes de Chou : il envoya ordre aux gouverneurs du Ho-nan de l'attaquer de leur côté.

Ces trois armées, que l'empereur croyait capables d'écraser Kao-ki-hing, ne purent obtenir le moindre avantage contre lui : il ne s'attendait cependant pas à être attaqué ; mais les grandes pluies qui survinrent, & les maladies qui régnèrent dans les trois armées, jointes au peu de précaution qu'on avait pris pour ne pas les laisser manquer de vivres, le sauvèrent.

p.262 L'empereur, étonné de voir cette guerre durer si longtemps, envoya Kong-siun pour en savoir la cause ; Kong-siun voulut lui-même aller attaquer un corps des troupes de Kao-ki-hing ; mais comme il n'était pas homme de guerre, il fut battu & ses gens fort maltraités : la plus grande partie resta sur le carreau. Après cet échec, il tenta d'entrer en pourparler avec les officiers de Kao-ki-hing ; mais ils ne firent aucun cas de ses propositions : passant ensuite au camp de l'armée de Ho-nan, Kong-siun fit distribuer dix mille paires d'habits aux soldats, afin de les exciter à bien faire ; il fit présent à Ma-yn, leur général, d'un très beau cheval, superbement enharnaché & d'une magnifique ceinture ; il promit encore qu'il leur allait arriver quantité de grains & d'autres provisions : avec tout cela, Ma-yn ne put rien faire contre Kao-ki-king & fut toujours battu. L'empereur voyant l'inutilité de ses efforts, envoya ordre aux trois armées de retourner chacune dans leur département.

Histoire générale de la Chine

Ma-yn, qui craignit qu'on ne le soupçonnât de s'entendre avec Kao-ki-hing, envoya à la cour impériale un de ses principaux officiers prêter serment de fidélité & d'obéissance. L'empereur traita avec distinction cet officier, & lui fit présent, pour son maître, de dix beaux chevaux & de deux jeunes filles d'une beauté parfaite. Kao-ki-hing, qui l'attendait sur son passage à Kiang-ling, lui enleva ces présents.

Kao-ki-hing craignant de ne pouvoir se soutenir seul, rechercha l'appui du prince de Ou ; il lui envoya des présents en forme de tribut, & lui fit offrir de relever de lui, s'il voulait s'engager à le défendre contre ses ennemis. Siu-ouen, premier ministre du prince de Ou, lui dit :

— Ceux qui sont chargés du gouvernement d'un État, ne doivent point se laisser éblouir ^{p.263} par une réputation qui n'est fondée que sur des apparences trompeuses ; mais leur devoir est de veiller aux intérêts de leur maître & du peuple. Lo-yang n'est pas éloignée de Kiang-ling ; il est facile d'y porter la guerre : nous ne pouvons donner du secours à Kao-ki-hing, qu'avec des peines & des dépenses infinies : recevoir ses présents comme tribut, & ne pas le secourir dans le besoin, ce serait manquer à l'honneur. Acceptons ces présents comme amis, en lui en renvoyant de plus magnifiques, mais sans le regarder comme sujet.

Le prince de Ou suivit ce conseil.

Kao-ki-hing, persuadé que l'empereur le laisserait quelque temps en paix, se tenait peu sur ses gardes ; le général des troupes impériales, dans la province de Chou, tomba à l'improviste sur Koué-tchéou, Tchong-tchéou & Ouan-tchéou, & lui enleva ces trois places.

Le premier jour de la huitième lune de l'an 927, il y eut une éclipse de soleil.

928. Le premier jour de la deuxième lune de l'année suivante, il y eut encore une éclipse de soleil.

Histoire générale de la Chine

Siu-ouen, ministre du prince de Ou, avait conçu le dessein de faire prendre à son maître le titre d'empereur ; mais la mort qui l'enleva subitement sur la fin de l'année précédente, rompit les mesures qu'il avait prises. Yang-pou, à qui son ministre avait fait une proposition aussi séduisante, n'abandonna pas pour cela son projet ; il commença par se faire proclamer empereur par ses sujets, & envoya ensuite une magnifique ambassade à Lo-yang, pour offrir de reconnaître le prince des Tang empereur dans les provinces septentrionales, à condition qu'on le reconnaît, lui prince de Ou, sous le même titre dans les provinces méridionales. Ngan-tchong-hoeï, ^{p.264} ministre de l'empereur, fut si choqué de la proposition, qu'il renvoya les présents & l'ambassade d'une manière désagréable : ce refus rompit, depuis ce temps-là, tout commerce entre l'empereur & le prince de Ou.

Ma-yn, prince de Tchou, sensible aux bontés de l'empereur, & honteux d'avoir si mal réussi dans la guerre contre Kao-ki-hing, entreprit de réparer son honneur ; il équipa une flotte, dont il donna le commandement en chef à Ouang-hoan.

Kao-ki-hing fit aussitôt préparer toutes ses barques de guerre, qu'il voulut commander lui-même, & fut au-devant de la flotte de Tchou : le combat dura trois jours avec beaucoup d'opiniâtreté & de valeur de part & d'autre ; mais enfin Kao-ki-hing fut vaincu : se voyant poussé vivement jusqu'auprès de Kiang-ling, où il s'était retiré après sa défaite, il fut obligé de demander la paix, que le général Ouang-hoan lui accorda.

A son retour, Ma-yn lui fit des reproches de ce que pouvant se rendre maître de King-nan, il ne l'avait pas fait ; il paraissait même vouloir lui faire faire son procès. Ouang-hoan l'écouta tranquillement, & lorsqu'il eue cessé de parler, il lui répondit :

— Kiang-ling est un pays qu'il est de votre propre intérêt de laisser sous la domination du maître auquel il obéit : si j'en eusse fait la conquête, elle vous aurait infailliblement attiré une guerre, qui n'aurait peut-être fini que par la perte de vos États

& l'extinction de votre famille ; au lieu qu'en le maintenant tel qu'il est, au milieu de l'empire & des États de Ou & de Chou, il nous sert de barrière & de rempart.

Ma-yn ne put s'empêcher de sentir que son général avait bien vu, & il le loua d'avoir prévu les inconvénients qui seraient arrivés s'il eût poussé plus loin ses conquêtes.

Ma-yn informé que le prince de Ou avait envoyé sa flotte, ^{p.265} sous les ordres de Miao-lin & de Ouang-yen-tchang, contre Yo-tchéou, pour lui enlever cette ville, augmenta ses barques de guerre jusqu'au nombre de mille, qu'il donna à commander à Hiu-té-hiun pour aller à son secours : cette place était comme le boulevard de ses États, & il lui était de la dernière importance de la conserver.

Hiu-té-hiun se mit en embuscade auprès du lac Kio-tsé-hou, d'où il envoya de nuit Ouang-hoan, avec deux cents barques, se poster à Yang-lin-pou afin de couper le chemin aux ennemis. A la pointe du jour les barques de Ou commencèrent à paraître à l'embouchure du Kiang ; Hiu-té-hiun en détacha trois cents de ses plus petites, sous le commandement de Tchen-sin, qui donnèrent la chasse à celles de Ou, tandis qu'avec le reste de la flotte il les attaqua de front. Après un combat long & opiniâtre, Miao-lin & Ouang-yen-tchang furent faits prisonniers, & toutes leurs barques prises ou coulées à fond. Le prince de Ou, consterné de cette défaite, fit faire des propositions de paix à Ma-yn, qui, sans montrer le moindre ressentiment de ce qu'on l'était venu attaquer, accorda tout ce qu'on lui demandait : il renvoya même les généraux Miao-lin & Ouang-yen-tchang, sans exiger aucune rançon. Hiu-té-hiun, chargé de les accompagner pendant quelque temps, leur dit que les États de Tchou, quoique de peu d'étendue, produisaient cependant de braves gens, qui servaient avec zèle & fidélité, & dont les généraux avaient de la valeur & de l'expérience : il ajouta qu'on ne pourrait jamais rien contre eux, à moins qu'on n'y vît régner le trouble & la discorde. Hiu-té-hiun lui parlait ainsi, parce qu'il prévoyait que les enfants de Ma-

yn, qui se comportaient très mal, ne manqueraient pas, après la mort de leur père, déjà avancé en âge, de se disputer sa succession.

p.266 La paix faite dans les provinces du midi, la guerre recommença dans celles du nord. Ouang-tou, gouverneur de Y-ou, commandait dans cette province depuis plus de dix ans ; il s'était fait comme une petite souveraineté, & s'y était rendu si absolu, qu'on aurait dit qu'il n'avait point de maître au-dessus de lui : il disposait à son gré des charges & exigeait les tributs, qu'il distribuait à ses soldats, sans y être autorisé par un ordre supérieur. Ngan-tchong-hoeï, qui prit le timon des affaires, lui ôta beaucoup de cette grande autorité.

Dans ces entrefaites, les Tartares, qui ne pouvaient demeurer en paix, venaient souvent insulter les frontières de la Chine : l'empereur en augmenta considérablement la garde, afin de réprimer leur brigandage. Ouang-tou crut qu'on faisait des préparatifs contre lui ; & comme il n'était déjà que trop porté à la révolte, il envoya un de ses amis sonder Ouang-yen-kieou, pour l'engager dans ses intérêts, mais il en essuya un refus. Piqué contre lui, il chercha à corrompre par argent ses domestiques pour le tuer : ils prirent l'argent, mais ils ne voulurent jamais attenter à la vie de leur maître.

Ouang-yen-kieou, averti par ses gens de la perfidie de Ouang-tou, l'accusa auprès de l'empereur de vouloir se révolter, & il écrivit en cour tout ce qu'il avait tenté pour le faire assassiner. L'empereur lui donna ordre d'assembler les troupes des provinces voisines & de se mettre à leur tête. En conséquence de ces ordres, Ouang-yen-kieou, avec une armée considérable, fondit sur Ting-tchéou, qu'il fit attaquer si vivement, qu'il en emporta d'abord le faubourg du nord : il pressait si fort la ville, que Ouang-tou prodiguant aux Tartares les trésors, les engagea à venir à son secours.

A la cinquième lune, Touleï, chef de ces Tartares, arriva p.267 avec dix mille hommes de cavalerie : il attaqua, sans différer, les assiégeants qu'il

força, & il entra dans la ville, ce qui obligea Ouang-yen-kieou de lever le siège & d'aller se mettre à couvert dans Ku-yang ¹.

Ouang-tou, renforcé par les Tartares, alla chercher Ouang-yen-kieou, mais il fut si complètement battu, qu'il se vit contraint de prendre la fuite avec eux & de le laisser maître de la campagne. Profitant de sa victoire, Ouang-yen-kieou se fit payer les tributs que Ouang-tou levait, & il retourna ensuite attaquer Ting-tchéou.

Les Khitan accoururent au secours des leurs & de Ouang-tou au nombre de cinq mille, & après avoir ramassé les débris de la dernière bataille, ils vinrent camper à douze ly de Ting-tchéou. La nuit qui suivit leur arrivée, Ouang-yen-kieou sortit sans bruit de ses retranchements & attaqua leur camp en plusieurs endroits ; il le força sans peine, & fit un si grand carnage, que plus de la moitié des Tartares resta sur la place ; les autres se sauvèrent avec Touleï & Ouang-tou, qui faillirent à être faits prisonniers. Tchao-té-kiun, gouverneur de Lou-long, les voyant revenir si en désordre, tomba sur eux à la tête de sa garnison ; il les poursuivit fort loin & leur tua encore beaucoup de monde.

Ouang-yen-kieou, instruit qu'une partie des troupes de Ouang-tou, après leur déroute, s'était jetée dans Ting-tchéou sous la conduite d'un de leurs officiers, jugea qu'il y aurait du danger à y retourner, & que ce serait s'exposer à perdre beaucoup de monde : il préféra d'en différer le siège à un autre temps ; mais la cour, étonnée de ce qu'après le gain p.268 d'une bataille il laissait cette place en arrière, lui fit expédier l'ordre exprès de l'attaquer ; il le fit avec toute l'habileté & la bravoure qu'on pouvait attendre de lui, mais il y perdit près de trois mille hommes, sans pouvoir la prendre.

Les Khitan, honteux d'avoir été si maltraités deux fois de suite, vinrent une troisième, sous les ordres de Ti-yn, un de leurs premiers officiers, se présenter devant Ting-tchéou. Ouang-yen-kieou ne

¹ Ku-yang-hien de Tching-ting-fou.

désespéra point de les battre encore, & animé par ses victoires, il sortit de son camp pour aller au-devant d'eux : il les battit en effet & les poursuivit jusqu'à Y-tchéou, où un officier de Tchao-té-kiun en tua encore un grand nombre, de sorte que leur défaite fut si générale, qu'il n'en échappa que quelques dizaines. Depuis ce temps, ils n'osèrent plus si facilement entrer sur les terres de l'empire.

929. Après cette dernière victoire, l'empereur, qui ne voulait pas qu'il fût dit que ses armes eurent échoué devant Ting-tchéou, envoya de nouveaux ordres d'en recommencer le siège. Ouang-yen-kieou, qui savait mieux que personne les difficultés qu'il y avait de prendre cette ville, en parla à l'officier que l'empereur lui avait envoyé, afin qu'il en rendît compte à son retour : il ajouta que Ouang-tou s'était jeté dedans pour la défendre, mais qu'il allait la bloquer de si près, qu'il empêcherait tout secours d'y entrer, & que la garnison se voyant sans espérance, ne manquerait pas de causer quelque trouble, dont il profiterait pour s'en rendre maître. En effet, peu de jours après, les officiers & les soldats de la place commencèrent à murmurer si hautement, que Ouang-tou & le Tartare Touleï, qui s'y étaient enfermés, tentèrent de faire un dernier effort pour se sauver ; mais on les repoussa si vivement, qu'ils furent contraints de rentrer dans la ville.

p.269 Le peu de succès de cette tentative ne servit qu'à augmenter le mécontentement de la garnison, qui fut poussé au point que Ma-jang-neng, un des principaux officiers, fit ouvrir les portes & reçut les troupes de l'empereur. Ouang-tou, qui se vit perdu, s'enferma avec toute sa famille dans sa maison, où il fit mettre le feu, & il périt misérablement au milieu des flammes. Le Tartare Touleï fut pris & envoyé sous bonne garde à Ta-léang, où il subit la mort. La prise de Ting-tchéou ne coûta la vie à aucun soldat, comme Ouang-yen-kieou l'avait promis : l'empereur, qui était lui-même un excellent capitaine, loua son général de l'habileté avec laquelle il avait conduit ce siège.

Kao-ki-hing, qui avait fait tant de peine à l'empire, était mort l'année précédente & avait laissé ses États à Kao-tsong-hoeï, son fils aîné, qui avait recherché la protection du prince de Ou, auquel il ne fit pas difficulté de demander des provisions de son gouvernement, qui lui furent accordées. Faisant ensuite réflexion que cette démarche irriterait encore plus l'empereur contre lui, il dit à ses officiers :

— Nos États sont voisins de ceux de l'empereur & éloignés de la principauté de Ou ; se brouiller avec ses voisins, ce n'est pas le moyen de se soutenir longtemps : nous avons fait une faute en nous soumettant au prince de Ou, il faut tâcher de la réparer.

Ma-yn, prince de Tchou, était alors fort bien dans l'esprit de l'empereur, & depuis la paix faite à Kiang-ling, Kao-tsong-hoeï & sa famille vivaient en bonne intelligence avec ce prince : il résolut de se servir de lui, pour offrir à l'empereur de lui payer tribut & de le reconnaître pour son souverain. Ma-yn se chargea de la négociation & y réussit ; l'empereur accorda à Kao-tsong-hoeï des provisions de gouverneur de King-nan, p.270 avec les privilèges & les prérogatives dont Kao-ki-hing, son père, avait joui.

Ming-tsong était un très bon prince ; quoiqu'il eût fait toute sa vie la guerre, il aimait cependant la paix : & si Ngan-tchong-hoeï, son ministre, lui avait ressemblé, son règne aurait été très pacifique ; mais ce ministre, qui s'était emparé de toute l'autorité, était sévère, hautain & soupçonneux. Un homme de ce caractère ne pouvait manquer de faire des mécontents.

Kang-fou, ancien gouverneur de Tsé-tchéou, qui parlait & entendait fort bien la langue des Tartares, se trouvait alors à la cour. Au sortir du conseil, l'empereur s'entretenait volontiers avec lui des affaires du gouvernement, & Kang-fou lui répondait toujours en tartare. Ngan-tchong-hoeï, qui n'entendait point cette langue, en prit de l'ombrage ; il l'avertit souvent de ne pas se mêler mal-à-propos des affaires du gouvernement, s'il voulait que sa vie fût en sûreté. Kang-fou, qui savait

que ce ministre tout-puissant était capable de le faire périr, pria l'empereur de l'envoyer dans les provinces exercer quelque emploi, & comme on reçut alors à la cour avis des frontières que les Tartares étaient entrés fort avant sur le territoire de Ling-tchéou & qu'ils y avaient causé de grands dégâts, Ngan-tchong-hoeï nomma Kang-fou au gouvernement de Sou-fang ¹. Ce gouvernement, qui était très important à cause du voisinage des Tartares, était aussi fort dangereux ; Kong-fou le refusa & sollicita l'empereur de lui en donner un autre : ce prince dit à son ministre de le changer, mais il n'en voulut rien faire. L'empereur, obligé d'en passer par là, donna dix ^{p.271} mille hommes à Kang-fou, sous la conduite de Oueï-chin-tou, pour lui servir d'escorte. Les Kiang vinrent à main armée jusqu'à Fang-kiu ², pour l'empêcher de passer : il les battit & les mit en fuite, après quoi il continua sa route toujours en bon ordre, de peur de quelque surprise, fort ordinaire dans ces quartiers.

A son arrivée à Tsing-tong-hia, plusieurs mille Tartares des hordes de Yé-li & de Tacou des Toufan, se mirent en devoir de l'attaquer. Kang-fou envoya contre eux Oueï-chin-tou avec un détachement, & le suivit de près avec le reste de ses troupes : il les enveloppa si bien, qu'ils furent tous pris ou tués. Ces deux avantages lui firent une grande réputation dans l'empire & à l'étranger. Il en eut lui-même tant de satisfaction, qu'en arrivant à Ling-tchéou, il ne pensa plus à s'excuser d'accepter le gouvernement de Sou-fang, & il en prit possession.

Un des moyens dont Ngan-tchéou-hoeï se servait pour maintenir la paix dans les États de l'empereur, était de partager l'autorité des mandarins des provinces ; en conséquence de ce plan, il divisa, dans le pays de Chou, les deux départements de Lang-tchéou & de Ko-tchéou, dont il donna le premier à Li-gin-ku, & l'autre à Ou-kien-yu avec un corps de trompes, en l'envoyant résider à Mien-tchéou ¹.

¹ Ning-hia-oueï du Chen-si.

² Hoan-hien, à soixante-dix ly au sud de King-yang-fou du Chen-si.

¹ Mien-tchéou de Tching-tou-fou du Ssé-tchuen.

Histoire générale de la Chine

Ou-kien-yu était un ancien serviteur des Tang, grand ami de Ngan-tchéou-hoeï, qui le regardait comme son frère aîné. Ce ministre l'avait mis dans ce poste, comme un homme sur lequel il pouvait compter, s'il arrivait que Tong-tchang, gouverneur d'une bonne partie du pays de Chou, voulût se ^{p.272} révolter, comme on l'en avait averti : il avait aussi recommandé à Li-gin-ku d'examiner avec soin la conduite de Tong-tchang, & de ne pas manquer de l'en informer.

Quelque temps après que Li-gin-ku fut arrivé à sa destination, il écrivit à l'empereur qu'il était à propos d'augmenter les troupes de son département, & d'envoyer Hia-lou-ki pour mettre Souï-tchéou en état de défense, en y faisant passer une bonne garnison : la cour satisfit à toutes ses demandes, & lui envoya ordre de faire fabriquer des cuirasses & des armes en aussi grand nombre qu'il le pourrait. Ces précautions & ces préparatifs remplirent de crainte Tong-tchang & Mong-tchi-siang, qui jusque là avaient été les deux seuls gouverneurs des États de Chou : ils ne savaient que penser des changements qu'on faisait sans demander leur avis. Ces deux généraux étaient depuis longtemps brouillés ensemble & n'avaient aucune communication ; cette circonstance les réconcilia : Tong-tchang fit la première démarche, & pour convaincre Mong-tchi-siang qu'il y allait de bonne foi, il lui demanda sa fille en mariage pour son fils ; celui-ci qui ne demandait pas mieux que de se raccommoier avec lui, l'accorda, & dès lors ils se communiquèrent leurs soupçons sur ce qui se tramait à leur préjudice dans leurs départements. Tous deux convinrent d'écrire en cour pour s'en plaindre, mais on ne leur donna aucune satisfaction : cependant on chercha à les amuser, afin de les empêcher de prendre des précautions.

930. Tong-tchang, beaucoup plus vif & plus hardi que Mong-tchi-siang, voyant qu'on continuait d'agir sans leur participation, écrivit à Tong-kouang-yé, son fils, qui était employé à la cour :

« Le conseil de l'empereur m'a enlevé une partie de mon département, & il y a mis des gouverneurs qui sont ^{p.273}

indépendants de moi, sans m'en donner le moindre avis ; on augmente considérablement les troupes, sans doute dans le dessein de me perdre : dès que vous aurez lu cette lettre, ne manquez pas d'agir pour moi auprès du conseil privé ; si à l'avenir un seul cavalier vient dans ces quartiers sans mon aveu, assurez bien que je suis résolu de ne plus garder de ménagement & de courir aux armes plutôt que de le souffrir.

Tong-kouang-yé communiqua la lettre de son père à Li-kien-hoeï ; mais, malgré ses représentations, on donna dans la suite de nouveaux ordres pour envoyer encore des troupes en garnison à Lang-tchéou ¹ : Tong-kouang-yé tâcha de les faire révoquer en répondant de la fidélité de son père, si on ne l'aigrissait pas. Li-kien-hoeï sollicita Ngan-tchong-hoeï de différer quelque temps, mais le ministre qui était d'un caractère hautain, voulut soutenir sa démarche, & fit partir ces troupes pour Lang-tchéou : avant qu'elles y fussent rendues, Tong-tchang avait déjà levé l'étendard de la révolte.

Le premier jour de la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur fit des reproches à Ngan-tchong-hoeï, de n'avoir pas eu d'égard aux représentations de Tong-kouang-yé. Le ministre répondit qu'il savait depuis longtemps que cette révolte se méditait ; que l'en ayant déjà averti, comme il n'en avait voulu rien croire, il avait été obligé de l'en convaincre par des effets :

— Je n'aime, dit l'empereur, à faire du mal à personne, ni à me servir de l'autorité que j'ai en main, que contre ceux qui m'en font.

p.274 A la neuvième lune, Mong-tchi-siang voyant que Tong-tchang s'était déclaré, concerta avec lui d'attaquer Sou-tchéou ¹ & Lang-tchéou ; ils devaient ensuite se joindre après la prise de ces deux places.

¹ Pao-king-fou du Ssé-tchuen.

¹ Souï-ning-hien de Long-ngan-fou du Ssé-tchuen.

Histoire générale de la Chine

Cependant la révolte de Tong-tchang éclata plutôt qu'il ne s'y attendait ; lorsqu'il partit pour aller faire le siège de Lang-tchéou, Mong-tchi-siang fit un détachement qu'il donna à commander à Li-gin-han, Tchao-ting-yn & Tchang-yé en leur ordonnant d'aller attaquer Souï-tchéou ; il en envoya un autre sous les ordres de Heou-hong-ché, & Mong-ssé-kong devait joindre Tong-tchang devant Lang-tchéou.

Li-gin-kiu, nouveau gouverneur de la province, créature du ministre, se trouvait dans cette dernière ville, au moment que Tong-tchang en commença le siège : le peu de cas qu'il fit des assaillants, fut cause qu'il la perdit bien plutôt qu'il n'aurait dû. Il parlait avec mépris à ses officiers des troupes de Chou, & pour prouver qu'il ne les craignait pas, il fit une sortie, dans laquelle il fut si vivement repoussé, que peu s'en fallut que les assiégeants n'entrassent pêle-mêle avec la garnison dans la ville. Tong-tchang, profitant de l'ardeur de ses soldats & de la consternation où il jugeait que devaient être les assiégés, fit le lendemain escalader les murailles & emporta la place : Li-gin-kiu fut tué dans cette attaque.

Yao-hong, qui du temps des Léang avait servi sous Tong-tchang, se trouvait dans Lang-tchéou : ce rebelle lui avait écrit pour l'engager à se joindre à lui. Yao-hong, fidèle à son prince, montant sur les remparts, jeta la lettre dans un égout, pour faire connaître combien sa proposition l'indignait. Ce brave ^{p.275} officier fut fait prisonnier : Tong-tchang l'ayant fait venir en sa présence, lui demanda pourquoi il était si peu reconnaissant de ses bienfaits. Yao-hong lui répondit, avec une fermeté généreuse :

—Infâme brigand que tu es, comment oses-tu me faire ces reproches ? toi que l'on a vu, esclave de la famille impériale qui est sur le trône, balayer ses écuries, aujourd'hui que, par ses bienfaits, tu es devenu gouverneur d'une de ses plus importantes provinces, tu pousses l'ingratitude jusqu'à te révolter contre elle ! Coupable de trahison envers ton maître, tu m'accuses de manquer de reconnaissance ? Un homme de

rien, tel que toi, ne connaît pas sans doute l'honneur, & ne rougit point des plus grands crimes : sache que je me suis toujours fait gloire de marcher dans le chemin de la vertu, & que je ne suis pas fait pour être ton complice. Je mourrai pour le service de mon prince, & je ne m'avilirai jamais à vivre avec des esclaves tels que toi.

Tong-tchang, outré de colère, le fit attacher à un poteau ; on lui coupa les chairs par morceaux : Tong-tchang en prit un, qu'il fit rôtir à ses yeux & qu'il mangea. Un si cruel supplice ne lui arracha pas la moindre plainte ; il le souffrit avec une confiance héroïque, mais il ne cessa qu'avec la vie de reprocher à Tong-tchang l'indignité, de sa conduite. L'empereur fit venir ses deux fils & en prit un soin particulier ; il combla d'honneurs & de bienfaits toute sa famille.

Hia-lou-ki défendait Souï-tchéou contre Li-gin-han qui l'assiégeait. Après la prise de Lang-tchéou, Tong-tchang dirigea sa marche vers Li-tchéou, dans le dessein de l'attaquer ; mais les pluies qui survinrent lui faisant craindre d'échouer, il revint à Lang-tchéou, d'où il alla se saisir de Tching-tchéou, de Ho-tchéou, de Pa-tchéou, de Pong-tchéou & de Ko-tchéou. ^{p.276} A la onzième lune, Mong-tchi-siang prit de son côté la ville de Kien-tchéou, poste très important.

Dès qu'on fut certain à la cour de la révolte de Tong-tchang, on arrêta Tong-kouang-yé, son fils aîné & sa famille : l'empereur leur ôta leurs emplois, & peu de temps après Ngan-tchong-hoeï, voyant qu'il persistait dans sa révolte, fit mourir toute cette famille. Ché-king-tang eut ordre de marcher contre les rebelles.

Lorsque ce général eut passé les gorges de San-koan, il sortit par le nord de la montagne Ma-téou-chan & passa au sud Kien-men ; il se rendit maître de cette place, où il tua trois mille hommes aux rebelles, & fit travailler ses soldats à la mettre en état de défense.

Tong-tchang, pressé de ce côté-là, demanda un prompt secours à Mong-tchi-siang, qui fit partir sur-le-champ cinq mille hommes sous la

conduite de Li-tchao, auquel il recommanda de faire la plus grande diligence pour se rendre à Kien-tchéou, & se jeter dans cette place : il donna dix mille hommes à Tchao-ting-yn, en lui ordonnant d'aller camper près des murs de cette ville. Ces deux officiers marchèrent en avant avec douze cents hommes seulement & comme ils étaient sur le point d'arriver, ils virent dix à douze mille impériaux qui descendaient une montagne ; le soleil allait se coucher : la partie n'était pas égale, mais ils craignirent qu'en différant jusqu'au lendemain matin, ils ne fussent enveloppés : ainsi ils convinrent de donner dès cette même nuit une alerte aux impériaux, & s'étant séparés vers minuit avec une partie de leurs soldats, qui étaient du pays & qui en connaissaient tous les détours, ils prirent, l'un le chemin d'une montagne au nord du camp des impériaux, & l'autre au sud. A un signal ^{p.277} convenu entre eux, ils donnèrent sur les ennemis, qui, se croyant en sûreté, étaient ensevelis dans un profond sommeil : ils furent mis dans un si grand désordre, qu'ils reprirent, à moitié vêtus le chemin de Kien-men, d'où ils n'osèrent sortir de dix à douze jours. La nouvelle de cette victoire rassura beaucoup Mong-tchi-siang, & lui fit concevoir les plus belles espérances pour le succès de son dessein.

Cependant, à la douzième lune, Ché-king-tang, général de l'armée impériale, entreprit de se rendre maître de Kien-tchéou : il s'en approcha, & vint camper auprès d'une montagne qui est au nord de la ville. Tchao-ting-yn était posté de l'autre côté de la place en si bel ordre, que Ché-king-tang ne put s'empêcher d'admirer sa disposition.

Ce général résolut de l'attaquer, parce que sa défaite seule pouvait opérer la reddition de la place. Tchao-ting-yn, qui vit du mouvement dans le camp des ennemis, jugea de leur intention, & mit en embuscade trois cents de ses meilleurs arbalétriers sur le chemin par où les troupes impériales devaient retourner à leur camp : il les attendit de pied ferme dans le sien.

Histoire générale de la Chine

Après s'être fait tuer quelques centaines de ses gens, Ché-king-tang envoya un détachement de sa cavalerie attaquer le pont gardé par Li-tchao, qui le reçut à la tête de mille arbalétriers : le combat dura jusqu'au soir ; Ché-king-tang voyant qu'il ne pouvait le forcer, fit sonner la retraite. Tchao-ting-yn sortit alors de son camp & le fit charger vigoureusement, tandis que les cinq cents hommes qu'il avait mis en embuscade firent une terrible décharge de flèches, qui mit en désordre les impériaux & les obligea de se retirer.

Ché-king-tang ne put se dispenser d'instruire la cour de toutes les tentatives qu'il faisait & de leur mauvais succès ; ^{p.278} ses courriers exagéraient la difficulté des chemins & la facilité que les rebelles avaient de se défendre dans des gorges presque inaccessibles, par où il fallait nécessairement passer pour entrer dans le pays.

L'empereur dit à ses grands, dans un moment de chagrin :

— Il faut que j'y aille moi-même ; qui de vous peut gouverner l'empire en mon absence ?

Ngan-tchong-hoeï, prenant la parole, répondit que si ses armes n'avaient pas été heureuses, c'était sa faute à lui, & qu'il voulait aller la réparer. Ce ministre partit sur-le-champ pour se rendre à l'armée, & marcha à si grandes journées, qu'il fit plusieurs centaines de ly par jour : il obligea les gouverneurs généraux des provinces occidentales de faire conduire à Li-tchéou de l'argent, des soieries, des grains & de la paille. Ché-king-tang, qui ne faisait pas volontiers la guerre dans un pays si difficile, apprenant que Ngan-tchong-hoeï venait le joindre, détailla dans un placet à l'empereur les dangers & les difficultés de cette guerre, dont il était impossible de sortir avec honneur, & il les lui rendit si sensibles, que l'empereur ne put s'empêcher d'en convenir.

931. Ngan-tchong-hoeï reçut de grands honneurs à Fong-tsiang de la part de Tchu-hong-tchao, qui en était gouverneur ; c'était un homme sans mérite, qui par ses flatteries & ses assiduités auprès de ce ministre, était parvenu à obtenir un gouvernement de l'importance de celui de

Fong-tsiang. Ce gouverneur alla au-devant de lui, & descendit de cheval contre la coutume d'un homme de son rang ; il lui battit de la tête & le logea dans son hôtel, le traitant avec une magnificence digne d'un prince : mais dès qu'il fut parti, il se plaignit de lui & en dit tout le mal qu'il en savait.

Che-king-tang, soupçonnant que Ngan-tchong-hoeï ^{p.279} pourrait bien avoir quelque ordre contre lui, écrivit à l'empereur, & lui fit un portrait désavantageux du ministre : il disait que tous les officiers & les soldats de l'armée, ayant de lui la même opinion, il était à craindre, s'il prenait le commandement de l'armée, qu'il n'arrivât du trouble. Mong-han-kiong, arrivé de l'armée quelques jours auparavant, en avait déjà parlé à l'empereur dans les mêmes termes : ces impressions défavorables au ministre, occasionnèrent son rappel.

Le premier de la deuxième lune, Ché-king-tang voyant qu'on ne lui envoyait plus de provisions de bouche, mit le feu à son camp, & renonçant au dessein de réduire les rebelles, il reprit avec son armée le chemin du nord. Les officiers des rebelles qui étaient à l'observer, en donnèrent aussitôt avis à Mong-tchi-siang : celui-ci feignant d'avoir reçu une mauvaise nouvelle, dit à Tchao-ki-léang que les troupes impériales approchaient, & il lui demanda ce qu'il fallait faire dans cette circonstance :

— Si elles ne passent pas Mien-tchéou, nous n'avons rien à craindre, répondit cet officier, elles prendront infailliblement la fuite ; éloignées de plus de mille ly de leur pays, qui leur fournira des grains ? leurs provisions ne sauraient durer longtemps, & quand elles tireront à leur fin, ne pouvant s'en procurer d'ailleurs, ne seront-elles pas obligées de s'en retourner ? Mien-tchéou n'est pas une place si aisée à prendre ; les impériaux auront le temps de consommer devant cette place leurs provisions.

Mong-tchi-siang, faisant un éclat de rire, lui montra la lettre qu'il venait de recevoir, & sans s'amuser à faire des réjouissances, il se mit en

campagne, & se rendit maître, sans presque tirer l'épée, des villes de Tchong-tchéou, de Ouan-tchéou & de Kouei-tchéou.

Ngan-tchong-hoeï était mal dans l'esprit de l'empereur, qui ^{p.280} avait conçu de grands soupçons sur sa fidélité : Tchao-fong, persuadé qu'ils étaient injustes, dit à ce prince que son ministre avait toujours été si attaché à sa personne, qu'il était impossible qu'il eût la pensée de se révolter ; que s'il avait fait des fautes, c'était pour n'avoir pas été assez sur ses gardes & s'être laissé tromper. L'empereur reçut fort mal cette justification, & reprocha même à Tchao-fong d'être son complice.

Ngan-tchong-hoeï, informé qu'on l'avait nommé gouverneur de Hou-koué, parce qu'on ne voulait pas qu'il revînt à la cour, écrivit à l'empereur pour le prier d'agréer la démission de toutes ses charges. Ce prince regarda cette prière comme un dépit, & à la quatrième lune intercalaire, il le priva de tous ses emplois. Ses deux fils, Ngan-tsong-tsan & Ngan-tsong-siu, persuadés qu'ils étaient perdus, se sauvèrent de la cour, & vinrent trouver leur père dans le Ho-tchong. Surpris de les voir, il leur demanda le sujet qui les amenait, en s'écriant :

— Qu'ai-je besoin de le savoir ! il n'est que trop vrai qu'ils y ont été forcés par les ennemis de l'État ; mais je n'en serai pas moins fidèle à mon souverain, & reconnaissant de ses bienfaits.

Il renvoya ses deux fils, qu'il fit reconduire par ses gens jusqu'à la porte du palais.

Le lendemain, voyant arriver un eunuque de la présence de l'empereur, il se mit à pleurer, en lui demandant le sujet de sa mission. L'eunuque lui répondit que ses ennemis avaient fait entendre à l'empereur qu'il avait des desseins contraires à son service, & que ce prince envoyait Yo-yen-tchéou avec un corps de troupes qui venait d'arriver en même temps que lui. Le ministre disgracié chercha à se justifier de ces imputations qu'il ne méritait pas : il dit qu'il n'avait à se reprocher que l'embarras que causait à l'empereur la guerre des

provinces ^{p.281} occidentales mais que son zèle pour son service et sa reconnaissance ne se démentiraient jamais.

Yo-kouang-yé, envoyé dans le Ho-tchong pour y exercer un des premiers emplois de la province, n'aimait point Ngan-tchong-hoeï ; l'empereur lui avait ordonné de le surveiller de près, & même de le faire mourir, s'il avait des preuves de sa trahison. Li-tsong-tchang, gouverneur de la province, à la tête d'un corps de cuirassiers, investit la maison de ce ministre : étant entré, il demanda à lui parler, & dès qu'il le vit, il se précipita à ses genoux, en lui battant de la tête. Ngan-tchong-hoeï, surpris de cette honnêteté, descendit aussitôt pour la lui rendre ; Li-tsong-tchang profita du moment où il se baissait pour lui abattre la tête : il fit le même traitement à Tchang-chi sa femme, qui était accourue au secours de son mari, après quoi il publia l'ordre de l'empereur. Cet ordre portait que Ngan-tchong-hoeï méritait la mort, parce qu'il avait si fort maltraité Mong-tchi-siang & Tong-tchang, qu'il les avait forcés à se révolter ; que ce ministre avait dessein d'aller faire la guerre dans le Hoaï-nan, pour s'y former un parti & se rendre indépendant, & qu'il y avait même déjà envoyé secrètement ses fils ; raisons pour lesquelles on le condamnait, ainsi que ses enfants, à mourir.

Deux officiers du pays de Chou, l'un du Si-tchuen, nommé Sou-yuen, & l'autre de Tong-tchuen, appelé Lieou-tching, qui avaient été témoins de la mort de Ngan-tchong-hoeï, vinrent, peu de temps après, à la cour ; l'empereur, dans le dessein de donner aux rebelles quelque ouverture pour se soumettre, les chargea de publier dans le pays de Chou la mort du premier ministre, & que tous les officiers & les soldats qui voudraient retourner dans leurs provinces, le pouvaient librement, sans ^{p.282} craindre qu'on leur fit aucun mal, puisqu'on leur accordait un pardon général du passé.

Après la publication de cet ordre, Mong-tchi-siang fit proposer à Tong-tchang de profiter de l'amnistie. Tong-tchang reçut mal la proposition :

Histoire générale de la Chine

— Il vous est fort aisé, répondit-il à Mong-tchi-siang, de faire cette démarche, vous, dont on a conservé la famille dans le même état où elle était avant que vous vous fussiez déclaré ; vous pouvez vous promettre la satisfaction de la revoir ; mais moi, dont on a fait mourir la femme, les enfants, & tout ce qui m'appartenait par les liens du sang, quel châtiment plus terrible puis-je éprouver ?

Mong-tchi-siang, mécontent de sa réponse, commença dès ce moment à se brouiller avec lui.

Le premier jour de la onzième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Ming-tsong, naturellement bon, préférait toujours la voie de la douceur, à moins qu'il ne fût forcé par quelque grande considération à user de sévérité ; il fit, contre le sentiment de la plupart de ses grands, les premières démarches vis-à-vis des rebelles du pays de Chou, & elles lui réussirent mieux que la force des armes.

Quoique ce prince eût ordonné, dès le commencement de son règne, de mettre en liberté tous les oiseaux de proie dressés pour la chasse, on en conserva cependant à son insu plusieurs, dont la perte aurait été difficile à réparer ; on ne lui en parla que longtemps après, en lui faisant entendre que c'en était de nouveaux. Ce prince en parut fâché ; il ordonna de les lâcher tous, sans en réserver un seul, & il défendit d'en recevoir d'autres à l'avenir. Fong-tao lui dit que la bonté de son cœur s'étendait jusqu'aux animaux :

— Ce n'est point cela, répondit ^{p.283} l'empereur, je vais vous en dire la véritable raison : dans ma jeunesse, lorsque je servais Li-ké-yong, prince de Tçin, qui m'avait adopté pour son fils, je le suivais ordinairement à la chasse, & nous n'y allions jamais sans causer beaucoup de dégât dans la campagne ; un jour surtout que la moisson était sur le point de se faire, on lança du gibier, qui se remit dans un champ de blé de la plus belle apparence : je le considérais avec plaisir ; mais, un moment

Histoire générale de la Chine

après, les chasseurs étant entrés à cheval dans ce champ pour y suivre le gibier, ils le foulèrent & n'y laissèrent pas un seul épi sur pied. La chasse cause donc un dommage réel aux peuples, sans procurer un plaisir durable : cette seule considération m'engage à y renoncer.

Dans la dernière bataille de Ting-tchéou, où les Khitan furent si maltraités, plusieurs de leurs principaux officiers avaient été faits prisonniers ; les Tartares les avaient souvent redemandés, mais Ngantchong-hoeï n'avait jamais voulu les rendre.

Au commencement de l'an **932**, ils réitérèrent les mêmes demandes : l'empereur proposa la chose à ses grands, d'une manière qui faisait assez connaître que son intention était de leur rendre la liberté ; cependant Tchao-té-kiun dit, que si les Khitan n'étaient pas venus depuis plusieurs années inquiéter les provinces de la Chine, & faire leurs courses ordinaires, c'est qu'ils étaient privés de leurs meilleurs officiers, & qu'en les renvoyant, on s'exposait à les voir bientôt recommencer leurs hostilités.

Yang-tan, charmé de ce que Tchao-té-kiun avait parlé ouvertement, prit la parole & ajouta que Tchéla, le premier & le plus brave de leurs officiers, qui se trouvait du nombre des prisonniers, ayant demeuré plusieurs années en Chine, il aurait ^{p.284} profité de ce séjour pour en examiner les forces, & qu'en le relâchant il ne manquerait pas de faire à l'empire tout le mal qu'il pourrait. Malgré ces objections, dont il sentait la vérité, l'empereur cherchant à obtenir la tranquillité du côté des Tartares, leur renvoya leurs prisonniers, même Tché-kou-ché-li ; mais il retint Tchéla : les Tartares ne le voyant point revenir avec les autres, ne furent pas longtemps sans en témoigner leur ressentiment par les courses réitérées qu'ils firent sur le territoire de Yun-tchéou & de Tchinou, qu'ils ruinèrent presque entièrement.

La nouvelle qu'on reçut alors à la cour de la disposition de Mong-tchisiang à se soumettre, consola un peu l'empereur du mal que les Tartares

lui faisaient. En effet, il pressait Tong-tchang de profiter de la grâce que l'empereur leur avait offerte jusqu'à trois fois ; mais animé à venger sa famille, qu'on avait fait périr, il ne voulut entendre à aucune proposition d'accommodement.

A la troisième lune, Mong-tchi-siang fit encore une tentative auprès de lui, & dépêcha Li-hao, un de ses officiers, qu'il chargea de lui représenter son propre intérêt, & de lui faire voir ce qu'il avait à craindre s'il s'obstinait dans son refus : Tong-chang fut inflexible ; il lui échappa même des propos injurieux à Mong-tchi-siang, dont il congédia brusquement l'envoyé.

Li-hao rendit compte de la manière dont il avait été reçu, & dit qu'il était inutile de songer à ramener Tong-tchang, avec lequel on devait s'attendre à avoir bientôt la guerre, & dont le dessein était de s'emparer du Si-tchuen. En effet, dès que Li-hao fut parti, il délibéra avec ses officiers sur les moyens de se rendre maître de Tching-tou ; Ouang-hoeï lui en représenta les difficultés, en disant que Mong-tchi-siang était ^{p.285} maître d'une grande étendue de pays, dont Tching-tou était la capitale, & que dans la saison où les plus grandes chaleurs se faisaient sentir, il regardait comme très difficile & même impossible d'en venir à bout. Malgré la prudence de ce conseil, Tong-tchang partit à la tête de ses troupes, & alla droit au bourg de Pé-yang-lin, qu'il força, quoiqu'il fût défendu par une bonne garnison : ce premier succès donna une si grande réputation à ses armes, qu'on commença à le craindre dans le Si-tchuen.

Le parti que Tong-tchang prenait si hautement, donna de l'inquiétude à Mong-tchi-siang ; l'avantage qu'il venait d'avoir lui fit craindre qu'il ne fût encore plus difficile de le réduire & de rendre la paix à l'empire. Comme il témoignait ses craintes à Tchao-ki-léang, celui-ci chercha à le rassurer :

— Quoique Tong-tchang, lui dit-il, soit brave & ne manque pas de mérite, cependant il ne sait pas rendre justice aux autres, & ses officiers comme ses soldats ne l'aiment point ; il défendra

bien une place, mais en rase campagne ; il est incapable de conduire une action. Dans ses dispositions pour une bataille, il met toujours aux premiers rangs l'élite de ses troupes : il faut que vous fassiez tout le contraire ; vous aurez d'abord quelque désavantage, mais vous verrez qu'à la fin la victoire vous restera. S'il a eu jusqu'ici de la réputation, c'est dans un temps où on ne l'avait point encore vu en plaine ; il paraît à l'improviste les armes à la main, faut-il s'étonner qu'il ait jeté l'épouvante dans les esprits ? En vous mettant vous-même en campagne, vous verrez que vous rétablirez la tranquillité.

Mong-tchi-siang suivit ce conseil, & donna trente mille hommes de ses meilleures troupes à commander à Tchao-ting-yn, pour s'opposer à Tong-tchang qui s'approchait ^{p.286} de Han-tchéou, dans le dessein de s'en rendre maître. Mong-tchi-siang se porta du côté de cette place avec un corps de huit mille hommes ; Tchao-ting-yn établit son camp au pont de Ki-tsong-kiao, & Tchang-kong-to se porta sur les derrières ; Tong-tchang, voyant leur disposition, retourna au-dessous de Ou-heou-miao.

Les deux armées, rangées en bataille, restèrent sous les armes jusqu'à midi, sans faire aucun mouvement. Les plus braves de l'armée de Tong-tchang murmuraient de ce qu'on les laissait ainsi exposés à l'ardeur du soleil sans donner : Tong-tchang monta alors à cheval & fit commencer l'attaque.

Mong-tchi-siang ayant remarqué de dessus une éminence où il s'était placé, que Tchao-ting-yn, qui était venu jusqu'à trois fois à la charge, avait été vivement repoussé, fit avancer Tchang-kong-to à la tête du corps qu'il commandait pour le soutenir ; alors les troupes de Tong-tchang plièrent à leur tour. Tchao-ting-yn, ayant rallié les siennes, poussa l'ennemi l'épée dans les reins, & en tua plusieurs mille ; les autres prirent la fuite.

Tong-tchang qui vit la bataille perdue, fut des premiers à se sauver ; ses gens s'en apercevant, sept mille mirent bas les armes. Mong-tchi-

siang poursuivit les fuyards jusqu'à Tchi-chouï, d'où il détacha Tchao-ting-yn, pour attaquer la ville de Tsé-tchéou, dans laquelle Tong-tchang s'était réfugié.

Ouang-hoeï, officier de Tong-tchang, étant arrivé avec lui devant Tsé-tchéou, entra le premier dans la ville avec trois cents hommes seulement ; il fut droit à la maison de Tong-tchang, & se saisit de sa femme & de ses enfants ; montant ensuite sur les remparts, il cria à Pou-tchéou, qu'il avait laissé à dessein auprès de Tong-tchang :

— Qu'attendez-vous de donner ^{p.287} sur le rebelle ?

Pou-tchéou lui abattit la tête d'un coup de sabre. A cette nouvelle, Mong-tchi-siang, avec un corps de huit mille hommes, se rendit à Tsé-tchéou, & après y avoir établi gouverneur Tchao-ting-yn, il retourna à Tching-tou.

Lorsqu'on apprit à la cour la mort de Tong-tchang, & que Mong-tchi-siang avait remporté sur lui une victoire qui le rendait maître de tout le pays de Chou, l'empereur lui envoya Li-tsun-koué avec une amnistie générale, qui remettait ceux qui avaient suivi son parti dans le même rang où ils étaient avant leur révolte. Mong-tchi-siang fut au-devant de cet envoyé, & lui rendit tous les honneurs possibles, marquant le plus grand respect pour les ordres de l'empereur ; il le chargea d'un placet qui contenait sa soumission, & par lequel il demandait qu'on lui laissât les officiers qui avaient servi sous lui, avec l'agrément de disposer des gouvernements des places du pays de Chou, en faveur de ceux qui s'étaient distingués par leur bravoure : l'empereur lui accorda sa demande.

Peu de temps après la soumission de Mong-tchi-siang, Tchang-yen, gouverneur de Yu-tchéou ¹, quitta le service de la Chine pour se donner aux Khitan. Le motif de sa défection fut la nomination de Ché-king-tang au gouvernement de Ho-tong, duquel dépendait la ville de Yu-tchéou. Tchang-yen était fort mal avec lui, & la crainte qu'il ne le perdît, lui fit tant d'impression, qu'il se donna aux Tartares.

¹ Yu-tchéou de Taï-tong-fou du Chen-si.

L'an **933**, à la deuxième lune, mourut Li-gin-fou, gouverneur de Ting-nan, duquel dépendaient les principales places du Ho-si, qui confinaient avec les Tartares. Comme ce gouvernement était très important à raison de ce voisinage, & que ^{p.288} Li-y-tchao, fils de Li-gin-fou, était trop jeune pour remplir cet emploi, les officiers de Hia-tchéou, de Ouï-tchéou & de Yeou-tchéou demandèrent, par un placet commun, qu'on donnât un autre gouvernement à Li-y-tchao, & qu'on mît dans celui de son père un homme d'expérience, capable de les défendre contre les Tartares.

L'empereur y consentit, mais Li-y-tchao ne voulut point quitter son gouvernement ; & comme la plupart des officiers qui avaient servi sous son père, se déclarèrent en sa faveur, il s'enferma avec une bonne garnison dans Hia-tchéou, qu'il eut soin de pourvoir pour une longue défense, résolu de ne point céder le gouvernement que son père lui avait laissé en mourant. L'empereur envoya Ngan-tsong-tsin avec une armée pour le réduire ; mais les fortifications de cette place, qui avaient été faites par Hélien-poupou sous la dynastie des Tçin, devenues, avec le temps, encore plus solides & plus dures, résistèrent aux efforts de l'armée impériale. Indépendamment de ces remparts, un corps de dix mille cavaliers Tang-hiang, que Li-y-tchao avait appelés à son secours, courait de tous côtés & enlevait les convois de l'armée, en pillant & désolant la campagne ; de sorte que tout était d'une cherté extrême dans le camp impérial, & le fourrage si rare que les chevaux dépérissaient à vue d'œil. Li-y-tchao, instruit par des déserteurs de la détresse des assiégeants, monta sur les remparts pour parler à Ngan-tsong-tsin ; il lui dit :

— Vous voyez l'état où vous avez mis le territoire de Hia-tchéou ; le peuple y est réduit à la dernière misère : voulez-vous périr vous & vos gens devant cette place ? On me fait tort de croire que j'aie le moindre dessein de me révolter ; je n'en ai jamais eu la pensée : je ne prétends que garder le gouvernement que mon père m'a laissé à sa ^{p.289} mort ; vous

Histoire générale de la Chine

pouvez assurer l'empereur de mon attachement & de ma fidélité à son service, & que je suis prêt à exécuter ses ordres.

L'empereur, à qui Ngan-tsong-tsin avait fait savoir ces propositions, lui envoya ordre de lever le siège. La retraite des impériaux ne servit qu'à rendre les officiers de Hia-tchéou plus hardis & plus entreprenants.

Quelque temps après, l'empereur tomba dangereusement malade, & à la onzième lune, on commença à craindre pour sa vie. Li-tsong-jong, prince de Tçin, un de ses fils, qu'il paraissait avoir dessein de nommer son successeur, étant arrivé à la cour dans ces entrefaites, l'empereur, en le voyant, ne put que lui faire un signe de tête, sans proférer une seule parole : Li-tsong-jong, en sortant du palais, entendit de grands cris de douleur, qui lui firent penser que l'empereur était mort. Le lendemain au matin, il prétexta une maladie, & garda la chambre : cependant ayant appris que l'empereur se trouvait un peu mieux que le jour précédent, comme il avait sujet de craindre qu'on ne fît nommer à l'empire quelqu'autre à son préjudice, il conçut le dessein d'obtenir la préférence par la force ; il envoya Ma-tchou-kiun avertir Tchu-hong-tchao & Fong-pin qu'il avait résolu d'aller, avec une troupe de soldats, s'assurer du palais, contre des malintentionnés qui voulaient le priver d'une succession qui lui était due.

Ces deux grands essayèrent de le détourner de cette violence, en lui représentant que, s'il voulait que l'empereur ne pensât point à d'autre, il fallait qu'il lui fît connaître, par son obéissance & ses soins à le servir, qu'il était digne de lui succéder. Le prince, choqué de leur réponse, leur fit dire qu'il était étonné qu'ils aimassent assez peu leur famille, pour n'en pas craindre la destruction, en refusant de prendre ses intérêts ;
p.290 ces menaces les déterminèrent à donner avis au palais du dessein du prince. Ils consultèrent avec les eunuques Mong-han-kiong & Kang-y-tching pour prévenir le trouble qu'ils prévoyaient.

Li-tsong-jong, décidé à exécuter son dessein, alla se poster à la tête de mille soldats, cavaliers & fantassins, auprès du pont Tien-tçin-kiao : il

Histoire générale de la Chine

envoya avertir Fong-pin que ce jour même il était résolu de s'emparer du palais, & qu'il lui donnait encore quelques heures pour délibérer sur le parti qu'il avait à prendre. Fong-pin courut aussitôt au palais, où trouvant plusieurs grands réunis, il s'adressa à Kang-y-tching, & lui dit d'un ton animé :

— Il ne faut pas que vous disiez j'ai un fils auprès du prince de Tçin, je ne veux pas le perdre ; les bienfaits que nous avons tous reçus de l'empereur, sont immenses ; il nous a tirés de la foule du peuple, & il a fait des uns ses généraux, & des autres ses ministres. Si le prince de Tçin vient une fois à enfoncer la porte du palais, que deviendra l'empereur ? entre les mains de qui l'abandonnons-nous ?

Avant que Kang-y-tching eût le temps de répondre, un des gardes de la porte vint les avertir que le prince de Tçin paraissait à la tête d'un corps de troupes. Mong-han-kiong entra sur-le-champ dans l'appartement de l'empereur, suivi de plusieurs autres grands, & n'hésita point à lui dire que Li-tsong-jong s'était révolté, & qu'à l'instant il attaquait la porte du palais. L'empereur, levant les yeux au ciel, jeta un grand soupir, & se tournant du côté de Kang-y-tching, lui dit qu'il fallait qu'il apaisât cette sédition, en lui recommandant surtout de ne pas épouvanter le peuple.

Li-tchong-ki, petit-fils de l'empereur, se trouvait alors à ses côtés. Ce prince lui dit :

— C'est votre père qui m'a aidé à ^{p.291} conquérir l'empire ; qu'est-ce que Li-tsong-jong a fait ? Il décèle par sa révolte la méchanceté de son cœur & prouve son inclination à se livrer à de mauvais conseils ; allez chercher votre père, que je lui donne toute autorité sur les troupes.

Sur cet ordre, Li-tchong-ki se mit à la tête des gardes pour défendre la porte du palais, tandis que Mong-han-kiong rassembla à la hâte cinq à six cents cavaliers, avec lesquels il donna si vivement sur les troupes de

Histoire générale de la Chine

Li-tsong-jong, qu'elles prirent aussitôt la fuite avec lui ; tous ses officiers l'abandonnèrent & allèrent se cacher. Ngan-tsong-y poursuivit si vivement Li-tsong-jong, qu'il le tua lui & son fils : cette révolte causa beaucoup de chagrin à l'empereur, & augmenta si considérablement son mal, que peu de temps après il mourut. Ce prince, naturellement pacifique, était ennemi de toute dispute : il avait soixante ans passés lorsqu'il monta sur le trône ; il ne désirait rien tant que d'avoir un successeur qui eût soin du peuple. Pendant son règne, qu'on peut traiter de paisible pour le temps d'agitation où l'on était, les moissons furent toujours abondantes, & le peuple vécut heureux & content.

@

MIN-TI

@

934. Li-tsong-heou, son fils, lui succéda. Aussitôt qu'il lui eut rendu les derniers devoirs, il dit à ses ministres & à ses grands assemblés, que son dessein était de rendre la paix à l'empire, & qu'il n'en voyait point de meilleur moyen que de suivre les règles du gouvernement de Taï-tsong des Tang. Il leur signifia que sa volonté était qu'ils s'y p.292 conformassent ; mais comme ce prince n'était pas instruit, tous ses soins furent inutiles. Mong-tchi-siang dit à ce sujet, que l'empereur étant trop jeune pour avoir de l'expérience, & ne se servant que de jeunes gens, ou d'écrivains des tribunaux, il s'attendait à voir l'empire replongé plus que jamais dans le trouble.

Li-tsong-kou, prince de Lou, & Ché-king-tang, attachés à Ming-tsong dès leur plus tendre jeunesse, s'étaient fait une grande réputation par leurs exploits éclatants. A la mort de l'empereur, Li-tsong-kou, informé de l'état de la cour, & que Tchu-hong-tchao & Fong-pin, gens de peu de mérite, s'étaient emparés de l'esprit du nouvel empereur & du gouvernement, prétexta une maladie, & ne voulut plus y aller. Les grands, envoyés à Fong-tsiang, & ceux qui venaient de la cour, ne manquaient pas de l'informer de tout ce qui s'y passait, même des choses les plus secrètes : ce fut par eux qu'il apprit que Tchu-hong-tchao & Fong-pin, qui ne voyaient pas de bon œil le prince Li-tchong-ki, son fils, dans le poste de commandant général de la garde de l'empereur, lui avaient ôté cet emploi, & l'avaient fait envoyer à Po-tchéou avec une petite commission : il sut encore qu'on avait tiré de son monastère sa fille qui s'était faite ni-kou ou bonzesse, à Lo-yang, pour l'introduire dans le palais. Ces nouvelles lui donnèrent des soupçons qu'on en voulait à son repos, & peut-être le perdre.

Les deux ministres ne voyaient pas sans jalouse Ché-king-tang rester si longtemps gouverneur de Taï-yuen : ils le déplacèrent pour l'envoyer à

Tching-té, & donner à Li-tsong-kou le gouvernement du Ho-tong. Ils leur écrivirent simplement à l'un & à l'autre cette disposition, sans leur signifier aucun ^{p.293} ordre de l'empereur pour ce changement, qui augmenta beaucoup les soupçons de Li-tsong-kou, surtout lorsqu'il vit arriver à Fong-siang Li-tsong-tchang, prince de Yang, envoyé pour commander dans cette province.

Li-tsong-tchang, naturellement brutal, sans esprit, se plaisait dans le trouble & à faire le mal : il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à faire mourir Ngan-tchong-hoeï, quoiqu'il eût été un des premiers à exciter Tong-tchang & Mong-tchi-siang à se révolter. Li-tsong-kou apprenant qu'il venait à Fong-tsiang, rassembla ses officiers, pour savoir d'eux ce qu'ils pensaient des changements qu'on faisait : tous lui dirent que l'empereur n'y avait sûrement aucune part, & qu'ils étaient sans doute l'ouvrage de la jalousie des ministres ; que s'il s'y soumettait, il ne pourrait jamais se soutenir : Ma-yn-sun, surpris de les entendre parler de la sorte, dit au prince :

— Lorsqu'un ordre vous appelle, il ne faut pas attendre qu'on vous presse d'y obéir ; c'est une ancienne règle qu'on ne peut transgresser sans se rendre criminel : il faut aller à la cour, & après vous y être acquitté des devoirs funèbres envers l'empereur votre père, rendez-vous au gouvernement où l'on vous envoie ; gardez-vous bien de suivre les mauvais conseils qu'on vous donne.

On lui répondit par un grand éclat de rire, qui fut universel. Li-tsong-kou n'eut aucun égard à ce que Ma-yn-sun lui conseillait, & préférant le sentiment des autres, il écrivit dans les provinces la lettre suivante.

« Tchu-hong-tchao & Fong-pin se sont emparés de l'autorité impériale, & ils en abusent évidemment ; je crains qu'ils n'en viennent jusqu'à perdre notre dynastie : mon dessein est d'aller à la cour, & de la nettoyer de ces sortes de gens, si pernicieux à l'État ; mais je ne puis moi seul en venir à bout :

p.294 c'est ce qui m'engage à avoir recours au zèle des provinces voisines de celle-ci, afin d'être en état de pouvoir réussir, sans rien risquer.

Comme il fallait passer par Tchang-ngan, pour se rendre à la cour, le prince de Lou chercha à mettre dans ses intérêts Ouang-ssé-tong, gouverneur de cette place. Il lui envoya quelques belles filles, en l'invitant à se déclarer pour lui. Ouang-ssé-tong dit, que si après avoir reçu tant de bienfaits de l'empereur Ming-tsong, il se joignait au prince de Lou, ce serait s'attirer la réputation d'être ingrat & rebelle, & s'il venait à ne pas réussir, qu'il exposerait sa famille à une entière destruction. Il fit arrêter l'officier de Li-tsong-kou, & en donna avis à l'empereur. Plusieurs de ceux que le prince de Lou avait envoyés dans les provinces voisines, furent aussi arrêtés. Siang-li-ki, gouverneur de Long-tchéou & Siueï-ouen-yn, furent les seuls qui se déclarèrent pour lui.

A la nouvelle de la révolte du prince de Lou, l'empereur assembla son conseil, pour déterminer le choix du général qui commanderait l'armée qu'on se proposait d'envoyer contre lui. Kang-y-tching ne parut pas empressé à y aller ; & comme Ouang-ssé-tong s'était offert, on le mit à la tête des troupes des provinces, qui, après s'être rassemblées en corps d'armée, allèrent attaquer Pong-tsiang, où était le prince de Lou.

Ouang-ssé-tong, rempli de droiture & de fidélité pour son prince, ne savait point faire observer de discipline à ses soldats : le prince de Lou, au contraire, les contenait de manière qu'ils ne manquaient point à leur devoir, & il se faisait obéir plutôt par l'affection qu'ils avaient pour lui, que par la crainte des châtimens. Les officiers & les soldats des provinces ambitionnaient de servir sous lui.

p.295 L'armée impériale ayant investi Fong-tsian, le prince de Lou monta sur les remparts, & dit aux assiégeants :

— Je n'avais pas encore l'âge de porter le bonnet, que j'ai suivi l'empereur mon père dans une infinité de combats où j'ai été

Histoire générale de la Chine

couvert de blessures ; je n'ai pas peu contribué, vous le savez, à soutenir notre dynastie & à l'élever sur le trône. Vous avez vous-mêmes été témoins des dangers que j'ai essuyés ; aujourd'hui l'empereur se laisse conduire par des fourbes, qui l'irritent contre son propre sang & qui cherchent la destruction de sa famille. Quel crime ai-je donc fait pour qu'on veuille attenter à mes jours ?

Il accompagna ces dernières paroles d'un torrent de larmes, qui attendrirent tous ceux qui purent l'entendre.

Tchang-kien-tchao, craignant que ce discours n'ébranlât ses soldats, voulut les presser de monter à l'assaut ; mais tous ses gens, irrités de son trop d'ardeur, se tournèrent contre lui, & il fut obligé de prendre la fuite. Yang-ssé-kiun, faisant réflexion que la cour ne pardonnerait pas ce qu'on venait de faire contre Tchang-kien-tchao, se mit tout à coup à crier :

— Le prince de Lou est notre maître, c'est à lui que nous devons obéir.

Tous les soldats qu'il commandait, répétant ces paroles, ébranlèrent insensiblement les autres, qui, se dépouillant de leurs cuirasses & jetant leurs armes par terre, se donnèrent à Li-tsong-kou.

Ouang-ssé-tong, campé à l'est, ignorait ce qui se passait à l'ouest de la place ; il n'en fut instruit que quand Yn-hoeï accourut de ce quartier & se mit à crier, que les troupes de l'ouest s'étaient données au prince de Lou, & qu'elles étaient déjà dans la ville. Les soldats de l'est qui l'entendirent, poussèrent des cris de joie, & quittant leurs cuirasses & leurs armes, ils se précipitèrent en foule pour aller se donner à ^{p.296} Li-tsong-kou, sans que les gouverneurs qui les avaient ramenés pussent les arrêter.

Les six gouverneurs qui étaient venus à ce siège avec Ouang-ssé-tong & leurs troupes, ne virent d'autre sûreté pour eux, que de se sauver. Ouang-ssé-tong prit le chemin de Tchang-ngan, dont il était

gouverneur, mais en y arrivant il en trouva les portes fermées : Lieou-soueï-yong s'en était rendu maître pour le prince de Lou ; cet événement l'obligea de gagner Tong-koan.

Li-tsong-kou, avec les étendards & tout l'appareil de grand général, fit défiler ses troupes du côté de Tchang-ngan ; Lieou-souï-yong leur distribuait, à mesure qu'ils passaient, l'argent des tributs dont ils s'étaient emparé, mais il ne leur permit pas d'entrer dans la ville. Lorsqu'il sut que le prince arrivait, il alla au-devant de lui, & l'introduisit dans cette capitale, au milieu des acclamations du peuple, qui se cotisa volontairement pour contribuer au succès de son entreprise.

La fuite de Ouang-ssé-tong répandit partout l'épouvante & principalement à la cour. L'empereur, alarmé de ce soulèvement, dit à Kang-y-tching & à ses autres courtisans :

— Lorsque mon père mourut, j'étais gouverneur d'une province ; c'est vous qui l'engageâtes à me choisir pour son successeur. Après avoir pris possession du trône, je vous ai chargés du gouvernement ; j'ai suivi exactement tout ce que vous m'avez proposé pour le bien de l'empire : maintenant que les esprits sont en fermentation, que faut-il que je fasse pour empêcher le mal qui est sur le point de tomber sur nous ? S'il faut que j'aïlle au-devant du prince de Lou, & que je lui cède la couronne, quand même il voudrait se venger sur moi, je me sou mets à faire ce sacrifice.

p.297 Tchu-hong-tchao & Fong-pin épouvantés de ces dernières paroles, demeurèrent comme anéantis ; mais Kang-y-tching, songeant aux moyens de se tirer d'affaire & de se procurer de bonnes conditions de la part du prince de Lou, offrit de se mettre à la tête des troupes qui restaient, & de garder les passages importants par où les rebelles pouvaient venir, afin, disait-il, de ramener ceux qui avaient suivi légèrement leur parti. L'empereur ne comptait pas beaucoup sur lui : il voulait en donner le commandement à Ché-king-tang ; mais Kang-y-

Histoire générale de la Chine

tching, dont cette disposition dérangeait les vues, sollicita si fort qu'il obtint la préférence. Il fit donner double paye aux soldats & leur promit de grandes récompenses après la prise de Fong-tsiang.

Tchu-hong-ché, que ce général consulta, avant son départ de la cour, sur les opérations de la campagne, lui conseillait de mettre d'abord une bonne garnison dans Lo-yang, afin d'empêcher les rebelles d'y venir, & de ne point risquer le sort d'une bataille. Kang-y-tching lui demanda avec colère s'il avait dessein de se révolter : Tchu-Kong-ché, outré d'un reproche qu'il méritait si peu, lui répondit sur le même ton :

— C'est vous qui pensez à vous révolter, & vous osez en accuser les autres !

Comme ils s'échauffaient sur ces propos, l'empereur, qui les entendit, les fit venir pour en savoir le sujet, & sans pouvoir discerner lequel des deux avait tort, il fit mourir Tchu-hong-ché : cette précipitation révolta encore plus les esprits contre lui.

Le prince de Lou apprit en arrivant à Tchao-ning que son avant-garde avait fait prisonnier Ouang-ssé-tong. Lorsqu'il parut devant ce prince, il lui fit des reproches fort vifs, de ce qu'il avait refusé de se joindre à lui. Ouang-ssé-tong répondit, p.298 avec une fermeté qui le surprit :

— De simple soldat, je suis parvenu, par les bienfaits du dernier empereur, à être gouverneur d'une des plus importantes places de la Chine ; j'ai honte de n'avoir encore rien fait pour reconnaître cette faveur : je n'ignore pas qu'en me déclarant pour vous, j'avais tout à en espérer, & tout à craindre en servant l'empereur : j'ai été vaincu, je me suis laissé prendre, mon sang doit teindre vos tambours ; je vous demande pour toute grâce, de ne pas différer ma mort.

Le prince, déconcerté, changea plusieurs fois de couleur ; s'étant ensuite remis, il lui dit :

— Mon dessein n'a pas de vous faire mourir ; maintenant que vous êtes en mon pouvoir, il faut que vous changiez de maître.

Plusieurs officiers, avec qui Ouang-ssé-tong n'était pas bien, dans la crainte que le prince ne lui fit grâce, profitèrent du moment où il était pris de vin, pour le faire consentir à la mort de son prisonnier : ils le firent aussitôt exécuter, lui, sa femme & ses enfants. Le prince, revenu de son ivresse, en témoigna son chagrin & son mécontentement.

Les soldats de l'empereur désertaient par troupes, pour venir se donner au prince de Lou. Au moment que Kang-y-tching partait de Lo-yang, il arriva un ordre de l'empereur à Ngan-tsong-tsin d'y demeurer, pour la défendre contre les rebelles ; ce même Ngan-tsong-tsin avait depuis longtemps des liaisons avec le prince de Lou, auquel il était entièrement dévoué.

Kang-ssé-li, gouverneur de Pao-y, voulut se défendre dans la ville de Chen-tchéou ; mais à l'approche des troupes de Lou, les officiers & les soldats de la garnison se disputèrent à qui se soumettrait le premier au prince. Le gouverneur, voyant qu'il lui était impossible de les arrêter, prit aussi le parti de se soumettre.

p.299 A son arrivée à Chen-tchéou, le prince, jugeant son parti assez fort pour oser davantage, fit publier une amnistie générale, dont il n'excepta que Tchu-hong-tchao, Fong-pin & leurs familles. Les soldats de l'armée de Kang-y-tching & leurs officiers quittaient leurs corps par centaines & par mille pour se rendre à Chen-tchéou & profiter de l'amnistie ; à peine en resta-t-il quelques-uns sous les étendards de Kang-y-tching, qui fut lui-même se donner à des coureurs du prince.

L'empereur, informé de ces désertions continuelles, & en dernier lieu de la défection de Kang-y-tching, fit appeler Tchu-hong-tchao, pour le consulter dans ces circonstances accablantes & désespérées ; l'eunuque, qu'il avait chargé de la commission, trouva que ce ministre s'était jeté dans un puits, d'où Ngan-tsong-tsin l'avait fait retirer pour lui couper la tête, de même qu'à Fong-pin, & il était allé les porter toutes deux à Li-

tsong-kou. Dans le trouble où il était, l'empereur prit la résolution de s'enfuir à Oueï-tchéou ¹, & donna ordre à Mong-han-kiong de préparer ce qui était nécessaire pour son voyage ; mais ce lâche & perfide eunuque, au lieu d'exécuter l'ordre de son maître, s'enfuit à Chen-tchéou, pour se donner au prince de Lou.

Lorsque Kang-y-tching, arrivé à Chen-tchéou, parut devant Li-tsong-kou, ce prince lui fit de sanglants reproches sur sa conduite & sur celle des ministres de la cour ; il dit que l'empereur régnant leur ayant confié le gouvernement de ses États, ils l'avaient réduit, par une mauvaise administration, à perdre sa couronne en renversant les lois de Ming-tsong. Kang-y-tching, saisi de frayeur & prosterné par terre, ne put proférer p.300 que ce peu de mots :

— Je mérite la mort, faites-moi mourir.

Quoique le prince de Lou n'aimât point Kang-y-tching, il ne voulut cependant pas le condamner, & il laissa l'impératrice mère l'arbitre de son sort : il envoya à cette princesse un mémoire détaillé des griefs qu'il avait contre lui ; & en attendant sa réponse il prit la route de Chen-tchéou pour s'avancer du côté de l'est.

L'empereur était parti à la quatrième lune, comme il avait pu, pour se rendre à Oueï-tchéou. Étant près d'y arriver, il rencontra Ché-king-tang : cette rencontre le remplit de joie, dans l'espérance que ce général pourrait rétablir ses affaires. Ché-king-tang, apprenant la désertion de Kang-y-tching, baissa la tête sans répondre, & quitta l'empereur pour aller consulter Ouang-hong-tchi, qui lui dit que les exemples d'empereurs détrônés n'étaient pas rares dans les siècles passés, & que celui qui régnait, n'ayant plus qu'une cinquantaine de chevaux qui le suivaient, avec quelques braves, il était impossible qu'il se soutînt. Ché-king-tang fit à Cha-cheou-jong & à Pou-hong-tçin la proposition de faire abdiquer

¹ Tai-ming-fou du Pé-tché-li.

l'empereur, comme l'unique moyen de rétablir la paix ; ce dernier, indigné, lui répondit :

— Vous, qui avez reçu tant de faveurs de Ming-tsong, & qui devriez partager avec lui la mauvaise fortune, comme vous avez partagé la bonne, vous nous parlez de détrôner son fils, pour en mettre un autre à sa place ! Vous voulez sans doute vous en faire un mérite auprès des rebelles, & préférant votre ambition à la justice, vous cherchez à la satisfaire en vendant votre maître à ses ennemis.

Dans la fureur où il était, Pou-hong-tçin tira son sabre, ainsi que Chao-cheou-jong, pour fendre la tête à ^{p.301} Ché-king-tang : Tchih-hoeï accourut au secours de ce dernier ; ils se battirent, & Chao-cheou-jong fut tué. Pou-hong-tçin le voyant tomber, se tua lui-même de rage.

Liéou-tchi-yuen, officier de Ché-king-tang, persuadé qu'on en voulait à la vie de ce général, fondit, à la tête d'une troupe de soldats, sur ceux qui accompagnaient l'empereur ; il fit main-basse sur eux & sur les cavaliers de sa suite, qu'il tua tous, laissant l'empereur seul. Ché-king-tang se sépara de ce prince, pour prendre la route de Lo-yang.

L'eunuque Mong-han-kiong, qui avait abandonné l'empereur pour aller se donner au prince de Lou, ne doutait point qu'il n'en fût accueilli par rapport à quelques services qu'il lui avait rendus autrefois ; mais, quand il parut devant lui, & qu'il lui eut dit la manière dont il s'était sauvé, le prince en fut si irrité, qu'il ordonna sur-le-champ de le mettre en pièces : son corps fut jeté à la voierie.

Lorsque le prince de Lou arriva au pont de Tsiang-kiao, près de Lo-yang, il y trouva tous les mandarins rangés en ordre, qui étaient sortis pour le recevoir : il leur fit dire, que n'ayant point encore rendu les devoirs funèbres à son père, il ne pouvait recevoir les leurs. Fong-tao, qui était à la tête des mandarins, l'invita à prendre possession du trône ; mais il ne daigna pas lui répondre. Ce prince voulut rester incognito, & étant entré dans la ville comme un simple particulier, il se rendit d'abord

au palais pour voir l'impératrice, ensuite il alla pleurer devant le cercueil de Ming-tsong, son père.

Au sortir de là, il trouva Fong-tao avec les mandarins, qui lui firent le salut, & lui présentèrent un second placet pour lui offrir la couronne impériale ; le prince leur répondit :

— Je ne suis venu ici que parce que je n'ai pu m'en ^{p.302} dispenser : j'attendrai que l'empereur soit de retour. Lorsque les dernières cérémonies des obsèques de mon père seront achevées, je prétends retourner dans la province qu'on a confiée à mes soins : ainsi ce que vous me proposez est absolument contraire à la raison & à mes intentions.

Le jour suivant, l'impératrice, se servant de son autorité, déclara le jeune empereur Min-ti déchu du trône, en le créant prince de Ou : elle nomma le prince de Lou administrateur général de l'empire, & le surlendemain, elle lui envoya ordre de monter sur le trône & d'en prendre possession. Ce prince fut couronné sur une estrade qu'on avait élevée devant le cercueil de Ming-tsong.

Min-ti, retiré chez Ouang-hong-tchi, gouverneur de Oueï-tchéou, attendait le résultat des révolutions qui lui avaient fait abandonner sa capitale. Li-tsong-kou, proclamé empereur à Lo-yang, craignant que son frère déposé ne suscitât du trouble, lui fit porter, par le fils même du gouverneur, un breuvage empoisonné, que ce malheureux prince ne put jamais se résoudre à prendre : Ouang-luan l'étrangla avec un cordon de soie. Ce prince, comme Ming-tsong son père, était doux & facile ; il s'était toujours bien accordé avec ses frères ; & quoique le prince de Tçin ne l'aimât point, & qu'il eût même de l'antipathie pour lui, ce jeune empereur savait si bien le ménager, qu'il l'adouçissait toujours & l'empêchait de lui nuire. Quand il monta sur le trône, il ne régnait aucune inimitié entre lui & le prince de Lou ; mais Tchu-hong-tchao, Mong-han-kiong, & d'autres gens de ce caractère, mirent la division entre eux par de faux rapports, dont l'empereur, à cause de sa jeunesse, ne pouvait

Histoire générale de la Chine

discerner la méchanceté, ni prévenir les conséquences qui aboutirent enfin à le perdre : aussi p.303 Li-tsong-kou ne pardonna-t-il à aucun d'eux, & après la mort de Min-ti, de l'impératrice son épouse & de ses quatre enfants, il fit mourir Kang-y-tching, dont il éteignit la famille, ainsi que celles des autres, qui par leurs mauvais conseils avaient causé la chute de leur souverain.

@

LOU-OUANG

@

Le nouvel empereur & Ché-king-tang étaient les deux plus grands capitaines de leur temps : ils méritaient la réputation qu'ils s'étaient acquise par leurs services & par leurs belles actions sous Ming-tsong, qu'ils avaient constamment suivi depuis leur plus tendre jeunesse. Cependant, soit jalousie, soit reflet de leur caractère, ils avaient toujours paru avoir de l'antipathie l'un pour l'autre : Ché-king-tang, qui se voyait chaque jour obligé de fléchir le genou devant l'autre, était, par politique, d'une exactitude extrême à s'acquitter de ce devoir, sans oser demander à retourner dans son gouvernement. L'impératrice & plusieurs autres personnes parlèrent souvent à l'empereur de l'y renvoyer, sans que ce prince parût y faire attention. Cependant Tchan-hao-yn & Li-tchuen-meï osèrent lui représenter que Tchao-yen-cheou étant eul à Pien-tchéou ¹, il devait, étant sur le trône, ne pas écouter le peu d'attachement qu'il avait pour Ché-king-tang & se servir de lui. L'empereur ne se fâcha point de leur liberté, & approuva même leurs raisons. Considérant l'état de Ché-king-tang, qu'une maladie & le chagrin avaient mis à deux doigts de la mort, il crut qu'il n'avait rien à craindre de sa part, & l'envoya de nouveau en ^{p.304} qualité de gouverneur dans le Ho-tong ; mais la suite fit voir qu'il se trompait.

Li-tsong-yen fut en même temps nommé gouverneur de Fong-tsiang, pour le récompenser de ce qu'il avait procuré des secours d'armes & d'argent, en sacrifiant toute sa fortune pour l'empereur, lorsqu'il n'était encore que prince de Lou ; & comme il était fort aimé du peuple, il fut celui qui lui rendit le plus de services. Lorsque le prince de Lou partit de Fong-tsiang, le peuple s'était rendu en foule à la porte de la ville & lui avait demandé Li-tsong-yen pour gouverneur ; il leur avait donné sa parole, & c'était pour l'acquitter qu'il le nomma à ce gouvernement.

¹ Caï-fong-fou du Ho-nan.

Le nouvel empereur désirait ardemment rétablir l'administration, qui était fort en désordre ; il chercha un ministre éclairé pour le seconder, On lui en proposa plusieurs, & deux entre autres, Lou-ouen-ki & Yao-y, généralement estimés : cependant avant de se déterminer à un choix, il écrivit leurs noms, & demanda au Tien de lui faire connaître les deux sujets qui pourraient lui être d'un plus grand secours, pour la conduite de son peuple ; il tira ensuite deux billets, & il vit dessus les noms de Lou-ouen-ki & de Yao-y.

935. Che-king-tang, arrivé dans son gouvernement, songea à se précautionner contre la mauvaise humeur de l'empereur ; il obtint, par ses intrigues, de faire entrer dans le conseil secret deux de ses fils qui étaient à la cour, & par leur moyen il fut informé de tout ce qui s'y passait & des résolutions qu'on y prenait.

Comme les Tartares Khitan venaient souvent faire des courses sur les terres du gouvernement de Ché-king-tang, l'empereur était obligé d'y entretenir beaucoup de troupes, dont la ^{p.305} subsistance demandait de grands magasins de blés : sous ce prétexte, Ché-king-tang en fit venir de tous côtés, indépendamment de ce que les provinces voisines en devaient fournir pour leur contingent, qu'il exigeait avec une dureté extrême à la suite d'une mauvaise récolte. Cette conduite donna d'étranges soupçons à l'empereur contre sa fidélité, & lui fit craindre qu'il n'eût quelque dessein de se révolter : ainsi, sous prétexte que Ché-king-tang était sur l'âge, & qu'il avait besoin de secours dans une province aussi difficile à gouverner que le Ho-tong, à cause du voisinage des Khitan, l'empereur y envoya Tchang-king-ta, en lui assignant sa résidence à Tai-tchéou, avec la qualité de lieutenant-général de la province, & de commandant d'une bonne partie des troupes. Ce prince crut devoir prendre ces précautions, & diviser ainsi l'autorité qui était entre les mains de Ché-king-tang, afin de lui ôter les moyens de remuer ; en effet, ce gouverneur n'osa rien entreprendre, & le reste de cette année fut assez paisible.

936. L'année suivante, la princesse Tçin-koué-tchang, fille de l'empereur Ming-tsong, & femme de Ché-king-tang, vint à la cour à la première lune, pour les fêtes de l'anniversaire de la naissance de l'empereur. Sur la fin de ces réjouissances & après un magnifique festin, au sortir duquel l'empereur était plus gai qu'à l'ordinaire, la princesse lui demanda la permission de retourner à Tçin-yang ; il lui répondit, sans faire beaucoup d'attention à ce qu'il disait :

— Pourquoi voulez-vous partir si vite, avez-vous dessein de vous révolter avec votre mari ?

Ces paroles, qui furent rapportées à Ché-king-tang, le mirent dans une grande colère, non pas que la chose ne fût vraie, mais parce qu'il jugeait que l'empereur était instruit de son projet ; & afin de s'en éclaircir davantage, il lui adressa placets ^{p.306} sur placets, pour lui représenter qu'étant affaibli par l'âge & exténué des fatigues qu'il avait essuyées, il n'était plus en état de donner les soins & l'attention nécessaires à un gouvernement tel que celui du Ho-tong : il finissait par en demander un autre moins pénible. L'empereur ayant communiqué ces placets à son conseil, une partie fut d'avis de lui accorder son changement, & de l'envoyer à Yun-tchéou ¹ ; mais Fang-kao, Li-song, Liu-ki & quelques autres furent d'un sentiment contraire : l'empereur suspendit pour quelque temps cette affaire.

Un des jours de la cinquième lune, ce prince se trouvant seul avec Sieï-ouen-yu, qui était de service auprès de lui, il voulut savoir ce qu'il en pensait ; Sieï-ouen-yu lui répondit :

— On dit communément que quiconque bâtit une maison au milieu d'un grand chemin, ne saurait l'achever dans trois ans ; c'est à Votre Majesté à déterminer cette affaire : les grands ne parlent que suivant leurs intérêts personnels, & ne disent jamais tout ce qu'ils pensent. Pour moi, autant que je puis en

¹ Yun-tching-hien de Yen-tchéou-fou du Chan-tong.

juger, qu'on laisse à Ché-king-tang le gouvernement où il est, ou qu'on le place ailleurs, il ne s'en révoltera pas moins, & peut-être plus tôt qu'on ne croit : il faut s'y attendre. Ainsi au lieu de s'occuper à savoir si on le laissera dans le Ho-tong, ou si on lui donnera un autre gouvernement, la prudence dicte de prendre des précautions contre ses entreprises, & de se préparer à les repousser.

Certains astrologues avaient prédit que cette année l'empire aurait un sage ministre, qui, par son habileté, lui procurerait une paix fiable & solide. L'empereur appliquant la prédiction ^{p.307} à Sieï-ouen-yu, s'écria plein de joie :

— Ce que vous venez de me dire, m'a entièrement ouvert l'esprit ; je vois quel parti je dois prendre.

Il écrivit sans différer l'ordre de faire passer Ché-king-tang au gouvernement de Yun tchéou, & nomma Song-chin-kien à celui du Ho-tong ; il envoya cet ordre au tribunal du conseil impérial, afin qu'il leur en expédiât les provisions, & il enjoignit à Tchang-king-ta de tenir la main à ce que Ché-king-tang se rendît à Yun-tchéou.

Ché-king-tang qui ne s'attendait pas que l'empereur le prît au mot, ni qu'il lui accordât son changement, quoiqu'il l'eût demandé avec instance, assembla son conseil & dit :

— L'empereur en me donnant ce gouvernement, promit de m'y laisser jusqu'à la fin de mes jours ; cependant il veut m'en tirer brusquement malgré la parole qu'il en a renouvelée à la princesse mon épouse, au commencement de cette année ; je vais lui écrire pour m'excuser d'accepter mon changement, & s'il persiste à l'exiger, je verrai, à la tête de mes troupes, ce que j'aurai à faire.

Toan-hi-yao & Tchao-yng cherchèrent à le dissuader de prendre aucune résolution qui ternît la gloire qu'il s'était acquise par ses belles

actions ; mais Lieou-tchi-yuen qui connaissait le fond de son cœur & le dessein qu'il avait conçu depuis longtemps, prit la parole & lui dit :

— Les troupes que vous commandez sont nombreuses & aguerries ; assuré de leur confiance & de leur affection, il ne tient qu'à vous de vous ouvrir un chemin au trône. Pourquoi ne pas préférer ce parti, à celui de vous aller jeter dans la gueule du tigre ?

Sang-oueï-han, pour appuyer ce que venait de dire Lieou-tchi-yuen, ajouta :

— Lorsque l'empereur monta sur le trône & que vous vous rendîtes à la cour, ne savait-il pas que ^{p.308} vous deviez laisser courir le dragon dans les campagnes ? Cependant il vous a envoyé dans le Ho-tong, & c'est un coup du ciel, qui a des desseins sur vous & qui vous a mis les armes entre les mains : vous savez que l'empereur n'est que le fils adoptif de Ming-tsong, & qu'on ne le voit pas avec plaisir porter sa couronne. Vous êtes son gendre, la princesse votre épouse est sa fille légitime ; il faut que vous le regardiez comme un usurpateur : mais vous devez auparavant bien prendre vos mesures & vous assurer des Tartares Khitan, en faisant amitié avec eux.

Ché-king-tang, décidé à lever le masque, écrivit à l'empereur, que n'étant que fils adoptif de Ming-tsong, le trône ne lui appartenait pas, & que par conséquent on n'était point obligé d'obéir à ses ordres ; que l'empire appartenait à Li-tsong-y, prince de Hiu, fils légitime de Ming-tsong, & qu'il demandait qu'il cédât une place qu'il ne possédait que par usurpation.

L'empereur fut si outré de la hardiesse de son placet, qu'il le mit en pièces. Il lui répondit cependant :

« Nous ne sommes pas si éloignés de la fin de Min-ti, pour qu'on ait oublié ce que vous fîtes à Oueï-tchéou : quant au prince de Hiu, personne ne vous croira.

Il cassa, sur-le-champ, Ché-king-tang de tous ses emplois, & envoya ordre à Tchang-king-ta, de marcher contre lui avec toutes les troupes de son département & des provinces voisines, en lui donnant Yang-kouang-yuen pour lieutenant-général. Il fit encore partir un autre corps de troupes pour renforcer cette armée. Les fils & les frères de Ché-king-tang, qui se trouvent à la cour au nombre de quatre, furent arrêtés & mis à mort au commencement de la septième lune. De son côté Ché-king-tang rassembla en ^{p.309} diligence tout ce qu'il put trouver de troupes, parmi lesquelles il reçut beaucoup de mécontents ; & pour s'assurer des Tartares Khitan, il envoya à leur roi un de ses officiers avec un placet, dans lequel il se disait son sujet, & lui demandait avec instance de l'aider dans son entreprise, avec promesse, s'il réussissait, de lui céder la province de Lou-long, & toutes les villes qui sont au nord de Yen-men-koan.

Lieou-tchi-yuen fit tout son possible pour le détourner de faire cette démarche auprès des Khitan ; il lui représenta que s'il donnait pied dans l'empire à ces Tartares, il ne pourrait plus les en chasser ; mais Ché-king-tang qui craignait de manquer son coup, & qui ne voulait pas s'exposer à tomber entre les mains de l'empereur, n'eut point d'égard au bien de l'empire, & ne changea pas de résolution.

Le Roi des Khitan accepta avidement toutes les propositions qu'on lui faisait ; il promit d'aider Ché-king-tang de toutes ses forces, & partit en effet à la tête de cinquante mille hommes, à la neuvième lune, pour venir se ranger en bataille près de Hou-pé-kéou ¹. Ayant fait avertir Ché-king-tang qu'il était prêt à donner sur les troupes impériales, celui-ci lui fit dire de différer jusqu'au lendemain ; mais avant que le courrier fut arrivé, les Tartares avaient déjà engagé l'action contre la cavalerie impériale, commandée par Kao-hing-tchéou & Fou-yen-king : Ché-king-fang détacha aussitôt Lieou-tchi-yuen avec un corps de troupes pour soutenir les Tartares.

¹ Hou-pé-kéou à la grande muraille au nord-nord-est de Pé-king.

Tchang-king-ta, Yang-kouang-yuen & Ngan-chin-ki étaient au nord-ouest de la ville, rangés en ordre avec leur infanterie au bas d'une montagne ; le roi des Tartares détacha trois mille ^{p.310} cavaliers pour aller insulter cette infanterie, qui les reçut & les poussa jusqu'à un endroit appelé Fen-kiu : il en débusqua tout à coup un corps de cavalerie, qui y était posté en embuscade. L'infanterie impériale se trouvant coupée en deux, fut battue & perdit près de dix mille hommes. Tchang-king-ta, après avoir rassemblé les débris de son armée, alla se jeter dans Tçin-ngan ; les Khitan se retirèrent aussi de leur côté à Hou-pé-kéou.

Ché-king-tang ayant joint les Tartares, ils se divisèrent en différents petits corps, qui occupaient plus de cent ly de circuit sur près de cinquante de large, & par cette manœuvre ils enveloppèrent l'armée impériale ; elle était cependant encore de près de cinquante mille hommes, dont dix mille de cavalerie. Se voyant investi de tous côtés, sans espoir de se tirer d'affaire, Tchang-king-ta dépêcha plusieurs courriers à l'empereur, pour l'avertir de la perte de la bataille & de l'embarras où il se trouvait.

L'empereur, consterné de cette nouvelle, envoya sur-le-champ ordre à Fou-yen-jao, à Fan-yen-kouang, à Tchao-té-kiun & à Pou-hoan, de se joindre tous ensemble avec les troupes qu'ils commandaient, pour aller au secours de Tçin-ngan. Quoique l'empereur eût une maladie sur les yeux, il se proposait de marcher en personne contre les rebelles. Li-tchong-meï, prince de Yong, s'offrit d'y aller à sa place, en lui disant, qu'il n'était point encore en état de soutenir le vent & la poussière ; mais Tchang-yen-lang, Lieou-yen-hao & plusieurs autres, lui représentèrent qu'il importait extrêmement qu'il y allât lui-même : ainsi ne pouvant s'en défendre, il partit de Lo-yang.

En arrivant à Hoaï-tchéou, il parut fort inquiet de voir ses ^{p.311} troupes bloquées dans Tçin-ngan ; il demanda à ses grands quelque moyen de les délivrer : on lui répondit qu'il avait à son service le frère aîné du roi des Tartares, à qui la princesse sa mère avait ôté une couronne, qui lui

était dûe par le droit de sa naissance, pour la donner à Té-kouang, son cadet ; que ce prince serait charmé de la recouvrer, & qu'il fallait le reconnaître roi des Tartares, & l'envoyer à la tête des troupes de Tien-hong & de Lou-long, du côté de Si-leou, afin d'obliger Té-kouang à retourner dans ses États pour les défendre : que ce serait un moyen sûr de dégager ceux qui étaient bloqués dans Tçin-ngan. Rien, en effet, n'était mieux imaginé que cet expédient ; mais la crainte d'y échouer le fit abandonner.

L'inquiétude de l'empereur, en voyant son armée bloquée de manière qu'il ne pouvait avoir aucune communication avec elle, augmenta encore par la désertion d'une partie des troupes lui étaient restées ; l'autre était prête à l'abandonner au moindre mécontentement. Tchang-yen-lang conseilla à ce prince d'envoyer ordre à tous les mandarins de guerre & de lettres d'enrôler, par chaque huit familles, un homme, & de tenir ces recrues prêtes à se mettre en campagne à la quatrième lune : cette opération ne produisit que deux mille & quelques centaines de cavaliers, & environ cinq mille fantassins. Il restait encore assez de monde à l'empereur ; mais le peu de fidélité des officiers rendait ces forces inutiles. Tchao-té-kiun, gouverneur de Lou-long, était le plus en état de lui rendre service dans cette occasion ; il ne manquait pas de zèle pour son souverain ; mais poussé par son ambition, il pensait plutôt à profiter de son malheur qu'à le secourir. L'empereur eut des avis certains des vues de ce gouverneur ; cependant, comme ^{p.312} il avait beaucoup de troupes sous ses ordres, & qu'il était d'ailleurs un excellent capitaine, ayant fait longtemps la guerre contre les Tartares, il le ménagea de peur qu'il ne se joignît à ses ennemis : il espéra même le ramener par la confiance qu'il lui témoigna, en lui accordant le commandement général de toutes les troupes qu'il envoyait au secours de son armée bloquée dans Tçin-ngan, avec un pouvoir illimité de se faire suivre par toutes celles qu'il jugerait nécessaires pour le succès de cette expédition.

Pendant que l'empereur était dans un si grand embarras, Té-kouang, roi des Tartares, & Ché-king-tang, campés devant Tçin-ngan, passaient les jours dans les divertissements & dans les plaisirs de la table. Un jour que Té-kouang était en gaité, il dit à Ché-king-tang :

— Puisque je suis venu de trois mille ly pour vous tirer du précipice où vous alliez tomber, il faut que je mette le comble au service que je vous ai rendu. Les plus habiles physionomistes, en considérant votre air, votre taille & votre visage, disent que vous êtes véritablement celui qui doit être maître de l'empire : il faut que l'horoscope s'accomplisse, & que je vous fasse empereur de la Chine.

Ché-king-tang s'excusa d'accepter cette dignité ; mais ses officiers le pressèrent si fort, qu'enfin il se laissa gagner. Té-kouang fit écrire une longue patente, par laquelle il déclarait qu'il élevait Ché-king-tang sur le trône de la Chine, sous le titre & le nom d'empereur de la grande dynastie de Tçin ; & en lui remettant cette patente, il se dépouilla de ses habits & de son bonnet, qu'il lui donna aussi. Il fit en même temps élever un tertre, sur lequel on plaça une espèce de trône, où ayant fait asseoir Ché-king-tang, il le fit reconnaître & ^{p.313} saluer comme empereur par tous les officiers de l'armée ; après quoi, suivant la promesse que Ché-king-tang lui avons faite de lui céder la province de Lou-long & d'autres villes avec leurs territoires, il le somma de tenir sa parole.

Ce nouvel empereur ne put se dispenser d'effectuer ses promesses ; il n'était pas encore maître de la Chine, & il se trouvait au pouvoir des Tartares, sans le secours desquels il ne croyait pas pouvoir réussir ; ainsi, comme empereur de Chine, il leur céda les villes de Yeou-tchéou ¹, Ki-tchéou ², Yng-tchéou, Mou-tchéou ³, Tcho-tchéou, Tan-tchéou, Chun-tchéou, Sin-tchéou, Kouei-tchéou, Yu-tchéou, Ou-tchéou, Yun-tchéou,

¹ De King.

² Ki-tchéou.

³ O-pao de Ting-hien.

Yng-tchéou, Hoan-tchéou, Sou-tchéou & Yu-tchéou. Ces seize villes servaient la plupart de barrières contre les Tartares & les empêchaient d'entrer en Chine, c'était leur en ouvrir la porte & leur donner la facilité de s'en rendre maîtres. Ché-king-tang s'engagea encore, lorsqu'il n'aurait plus de concurrent, de donner chaque année ainsi Tartares trois cent mille pièces de soie. Après ce traité, le nouvel empereur nomma des officiers, conformément à la dignité dont il venait d'être revêtu, & il déclara impératrice la princesse Tçin-koué-tchang, son épouse.

A peine eut-il formé sa cour, qu'il se présenta un concurrent, auquel ni l'un ni l'autre ne s'attendaient pas. Tchao-té-kiun, à qui l'empereur venait de marquer tant de confiance, en lui donnant le commandement général de ses troupes, crut l'occasion favorable pour se rendre maître de la Chine. Il était connu des Tartares, ayant longtemps commandé les troupes ^{p.314} de l'empire sur les frontières. Quoiqu'il n'eût pu seul les chasser de la Chine, il était cependant suffisamment en forces pour délivrer l'armée bloquée dans Tçin-ngan ; mais comme il ambitionnait de se faire empereur, il avait besoin du secours des Tartares. Ainsi, afin de les mettre dans ses intérêts, il commença par envoyer beaucoup d'or, d'argent & de soieries à Té-kouang, en lui écrivant que s'il le faisait empereur de la Chine, il promettait, dès ce moment, de le conduire à Lo-yang, où ils vivraient ensemble comme frères & partageraient toute l'autorité : à l'égard de Ché-king-tang, il proposait de lui donner le gouvernement du Ho-tong pour lui & pour ses descendants.

Té-kouang faisant réflexion qu'il était éloigné du Léao-tong son pays, que ceux qui étaient bloqués dans Tçin-ngan ne paraissaient pas disposés à se rendre, & que Tchao-té-kiun, à la tête d'une puissante armée, était en état de lui couper le chemin de la retraite, fut sur le point d'accéder à ses propositions. Ché-king-tang, craignant qu'il ne se laissât séduire, envoya sur-le-champ Sang-oueï-han dire au roi tartare qu'il y avait longtemps que Tchao-té-kiun avait conçu le dessein de se révolter ; que ce n'était pas un homme d'une grande capacité ni qui fût à

redouter : il lui fit dire encore, que s'il se laissait gagner par quelques présents & par ses offres artificieuses, il s'exposait à perdre tout le mérite d'être venu à son secours, d'autant plus qu'il lui promettait solennellement, lorsqu'il serait en possession de l'empire, de lui en abandonner les richesses les plus précieuses, & que les avantages que lui proposait Tchao-té-kiun, ne pouvaient se comparer à ceux qu'il lui assurait de son côté.

Le roi tartare répondit qu'il ne prétendait pas détruire ^{p.315} ce qu'il avait fait, mais que dans une guerre on se servait de plusieurs moyens pour réussir ; il lui signifia que son intention était de faire ce que Tchao-té-kiun demandait. Sang-oueï-han le voyant dans ces sentiments, lui représenta encore que tout l'empire ayant les yeux ouverts sur la démarche qu'il avait faite, de venir au secours d'un homme de mérite, injustement persécuté, il se ferait du tort de l'abandonner & de manquer à sa parole ; & continuant à lui parler pour les intérêts de son maître, il se mit à genoux devant la tente de Té-kouang, & pleura si amèrement, qu'enfin le Tartare congédia l'envoyé de Tchao-té-kiun, en lui disant qu'il avait donné depuis longtemps sa parole à Ché-king-tang, & qu'il n'était plus en son pouvoir de la retirer.

Cependant l'armée de l'empereur demeurait toujours investie dans Tçin-ngan : Kao-hing-tchéou, général de la cavalerie, & Fou-yen-king, son lieutenant, avaient souvent tenté de forcer quelques quartiers ; mais ils avaient toujours été repoussés & forcés de rentrer dans la ville. Leurs provisions diminuaient, les chevaux manquaient de fourrage & le secours n'arrivait point, de sorte qu'ils ne savaient comment sortir de cette détresse : comme la plupart des officiers se voyant sur le point d'être réduits à la dernière misère, sollicitaient Tchang-king-ta de se soumettre au Tartare, il leur répondit :

— C'est par les bienfaits de Ming-tsong & de l'empereur régnant, que je suis devenu général des armées de l'empire ; j'ai été battu, c'est ma faute, je mérite d'en être puni : faut-il

que j'ajoute à ce crime celui de me donner aux ennemis de mon maître ? J'attends à tout moment du secours : si l'espérance d'en recevoir se perd, alors vous pourrez me tuer, & vous serez encore à temps de vous soumettre aux Tartares.

p.316 Peu de jours après, Yang-kouang-yuen ayant assemblé dès le point du jour les officiers, il se répandit avec eux en plaintes et en gémissements sur le triste état où ils se trouvaient réduits ; mais prenant tout à coup sa résolution, il coupe la tête à Tchang-king-ta et va se donner au roi des Khitan. Té-kouang dit, en les recevant, aux officiers du nouvel empereur qu'il venait de faire :

— Vous avez devant les yeux & dans la personne de Tchang-king-ta, un bel exemple de ce que vous devez être ; il faut que vous tâchiez d'imiter son zèle & sa fidélité à servir son maître.

Ce monarque donna enfin des ordres pour qu'il fût enseveli avec honneur.

Le roi tartare sachant Tchao-té-kiun campé à Touan-pé, envoya contre lui sa cavalerie avec les troupes impériales qui venaient de se donner à lui, & qui étaient outrées de ce qu'il n'était pas venu à leur secours, en ayant l'ordre & le pouvoir : ils le trouvèrent en effet à Touan-pé, où ils l'attaquèrent avec une espèce de rage. Tchao-té-kiun, jugeant dès le commencement de l'action qu'elle irait mal pour lui, se sauva le premier avec Tchao-yen-tchéou, son fils ; ses officiers & ses soldats le suivirent bientôt, cependant il en resta plus de dix mille sur la place : la plupart furent massacrés par les soldats du blocus de Tçin-ngan, qui firent porter à ces malheureux la peine que méritait leur général.

A leur arrivée à Lou-tchéou, le roi tartare & Ché-king-tang trouvèrent Tchao-té-kiun & Tchao-yen-cheou, son fils, qui vinrent au-devant d'eux jusqu'à Kao-ho. Té-kouang, indigné de ce qu'ils osaient se présenter devant lui, les fit sur-le-champ charger de chaînes, pour les conduire en Tartarie & les présenter à la reine Choulin, sa mère.

Lorsqu'ils parurent devant cette princesse, elle s'adressa au p.317 père, & lui demanda pourquoi, au lieu de secourir Tçin-yang, il était allé du côté de Tai-yuen.

— C'était, lui répondit-il, par ordre de l'empereur mon maître.

— Par ordre de l'empereur ton maître, reprit-elle, & tu avais demandé à mon fils de te faire empereur de Chine ! d'où vient me mens-tu avec impudence ? Lorsque mon fils fut sur le point de partir, je lui dis, si Tchao-té-kiun venait en deçà de Yu-koan, revenez aussitôt sur vos pas. Mais toi, si tu n'avais pas ambitionné le trône, pourquoi n'as-tu pas pris des mesures pour lui fermer le passage ? Tu es un malheureux, un traître à son prince ; loin de l'aider dans ses plus grands malheurs, tu ne pensais qu'à en profiter pour t'élever sur ses ruines : un homme comme toi mérite-t il de vivre ?

Tchao-té-kiun, le cœur serré de douleur & le visage couvert de honte, baissait la tête sans pouvoir répondre : il mourut au commencement de l'année suivante.

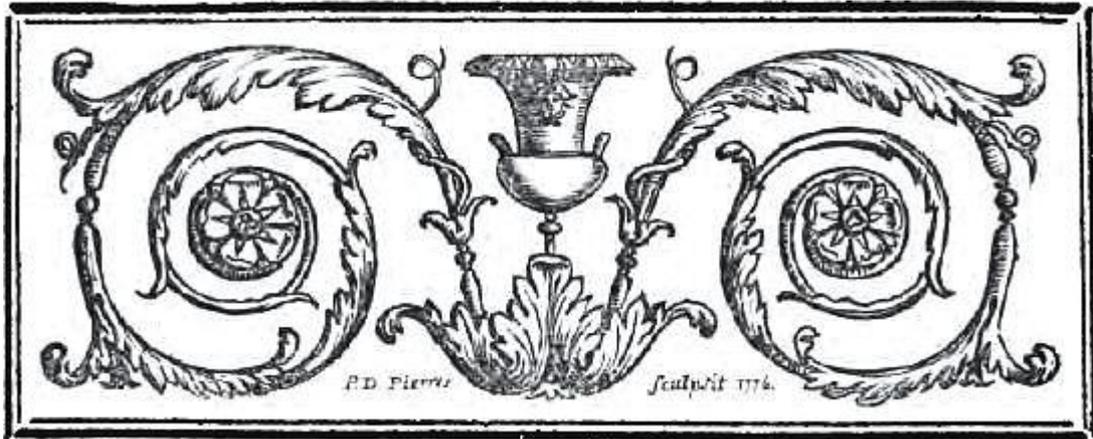
Le roi tartare ne voulut pas passer Chang-tang : étant sur le point de se séparer de Ché-king-tang, qui allait à Lo-yang, où l'empereur s'était retiré après la défaite entière de ses troupes, il lui dit, en lui présentant une coupe remplie de vin :

— Si je pénétrais plus avant, je porterais la terreur dans tout le Ho-nan. Allez avec vos Chinois ; je vous laisse cinq mille de mes cavaliers sous la conduite de Tai-siang-ouen, un de mes meilleurs officiers, pour vous accompagner jusqu'à Lo-yang : j'en laisserai encore quelques-uns ici pour avoir plus aisément de vos nouvelles. S'il vous arrive quelque revers, je descendrai aussitôt des montagnes, & je serai bientôt à vous ; je n'en partirai point que je n'aie appris que vous êtes maître de Lo-yang.

Histoire générale de la Chine

L'empereur voyant tout perdu pour lui, & n'ayant de ^{p.318} troupes à Lo-yang pour se défendre, voulait tantôt s'enfuir du côté de l'ouest, tantôt il voulait retourner à Ho-yang, où il espérait plus de sûreté pour sa personne. Il était dans cette cruelle incertitude, lorsqu'on lui donna avis de tous côtés que le prince de Tçin était déjà à Ho-yang, que Tchang-tsong-king, qui en était gouverneur, lui avait ouvert ses portes, & qu'il était sur le point d'arriver à Lo-yang. L'empereur ne voulant point tomber entre les mains de son ennemi, se fit suivre par les deux impératrices, les princes ses fils, & monta dans une des tours du palais, où il fit porter le sceau de l'empire & les autres marques de la dignité impériale ; y ayant ensuite fait mettre le feu, ce prince, avec sa famille, périt au milieu des flammes, laissant l'empire à Ché-king-tang son rival, qui conserva à sa dynastie le nom de Tçin, que le roi des Tartares lui avait donné.

@



SEIZIÈME DYNASTIE

LES HEOU-TÇIN ou Tçin postérieurs

@

937. ^{p.319} Kao-tsou, premier empereur de la dynastie des Tçin postérieurs, était originaire de Chato ; il servit dans leurs troupes : sa bravoure & ses talents militaires lui concilièrent l'estime du général Li-ssé-yuen, qui parvint à l'empire sous le nom de Ming-tsong, deuxième empereur de la dynastie des Tang postérieurs. Ce prince conçut pour lui tant d'affection, qu'il lui donna en mariage la princesse Tçin-koué-tchang, sa fille.

^{p.320} Li-tsong-kou, que Li-ssé-yuen avait adopté pour son fils, ne pouvoir s'accommoder du caractère de Ché-king-tang. Soit jalousie de l'estime que Li-ssé-yuen avait pour son rival, soit antipathie naturelle, ils ne purent

jamais s'accorder ; & la nouvelle alliance qu'il venait de contracter par ce mariage ne servit qu'à entretenir entre eux une mésintelligence qui dura toujours, & causa enfin la perte de la dynastie précédente.

Le règne de l'empereur commença par une éclipse de soleil, qui arriva la première lune de la première année. Ce météore parut d'un mauvais présage, & fit dire aux peuples que cette nouvelle dynastie ne durerait pas longtemps.

Plusieurs gouverneurs de provinces & commandants de places n'avaient pas encore voulu reconnaître le nouvel empereur. Parmi ceux qui s'étaient soumis à lui, mais qui ne l'avaient fait qu'à l'extérieur, Fan-yang-kouang, gouverneur de Tien-hiong, s'était persuadé qu'il serait un jour empereur : il s'était soumis en apparence, mais cette obéissance simulée ne servait qu'à couvrir l'ambition qui le dévorait & les projets de grandeur qu'il méditait.

Lorsqu'il n'était encore que simple officier, un charlatan, qui se donnait pour physionomiste, appelé Tchang-seng, après l'avoir regardé assez longtemps avec beaucoup d'attention, lui dit tout à coup, du ton d'un homme inspiré, qu'infailliblement il serait un jour général d'armée & ministre de l'empire. Fan-yang-kouang ne fit point d'abord attention à cette prédiction ; mais se voyant dans la suite élevé au rang de gouverneur de Tien-hiong, il commença à regarder Tchang-seng comme un homme extraordinaire. Il prit depuis ce temps-là beaucoup d'estime pour lui, l'attacha à sa personne, & finit par lui témoigner une vénération toute particulière.

p.321 Quelque temps après, il eut un songe, dans lequel il vit un gros serpent qui lui entra dans le ventre par le nombril. Ce songe l'effraya ; il s'éveilla en sursaut, & courut le raconter à Tchang-seng. Celui-ci, se mettant à rire, lui fit une profonde révérence, & lui dit :

— Il ne pouvait rien vous arriver de plus heureux ; ce serpent est le dragon ¹ ; vous êtes destiné au trône.

¹ Ce sont les armes de l'empire.

Histoire générale de la Chine

La guerre de Kao-tsou avec les Tartares était alors dans toute sa fureur. Fan-yen-kouang se persuada que cette querelle pourrait l'élever à l'empire ; mais comme elle finit plus tôt qu'il ne le pensait, qu'il vit Kao-tsou en possession du trône, & que d'ailleurs il n'était pas en état de soutenir ses prétentions, il se soumit en apparence. Cependant il fit pressentir sous-main Pi-kiong de se joindre à lui ; mais Pi-kiong fit peu de cas de sa proposition, & ne daigna pas même lui répondre. Ce silence l'irrita si fort, qu'ayant appris que Pi-kiong allait faire un voyage à Tsi-tchéou, il envoya des assassins qui l'attendirent & le tuèrent sur la route.

Un acte de violence aussi hardi de la part de Fan-yen-kouang, ne fut point sans éclater ; il fit connaître à l'empereur qu'il avait sujet de se défier de la soumission de ceux des gouverneurs qui s'étaient rendus trop aisément. Son chagrin se manifesta, surtout quand il vit l'embarras de distinguer le vrai du faux. Sang-oueï-han, son premier ministre, chercha à le rassurer, en lui disant :

— Votre Majesté n'a rien à craindre, en oubliant les sujets de chagrin qu'elle peut avoir reçus des mandarins de l'empire ; si elle les traite bien, & surtout les principaux, si elle se maintient en bonne intelligence ^{p.322} avec les Tartares, si elle exerce ses soldats & fait de bonnes provisions de guerre, si elle a soin des laboureurs & des ouvriers en soie, si elle remplit ses greniers, enfin si elle favorise le commerce, alors vos trésors se rempliront, vos officiers vous aimeront, l'abondance renaîtra dans l'empire, vos soldats seront en état de vous défendre, & vous verrez que, dans le cours de peu d'années, vous vous ferez craindre de vos voisins & vous rendrez la paix à l'empire.

Les villes que Kao-tsou avait cédées aux Tartares, ne portaient qu'avec peine leur joug. Lorsque Té-kouang passa, en s'en retournant, près de Yun-tchéou ¹, Cha-yen-siun, qui en était gouverneur, sortit de la

¹ Taï-tong-fou du Chan-si.

ville & vint au-devant de lui. Soit que ce prince se défiât de sa fidélité, soit qu'il eût dessein de s'en servir ailleurs, il le retint auprès de lui, & ne voulut point le laisser retourner à Yun-tchéou.

Ou-louan, que Cha-yen-siun avait laissé à sa place, ayant eu avis de ce qui se passait, fut outré de dépit, & enflammant le courage des troupes qui étaient restées dans la ville, il ne leur dit que ce peu de mots :

— Mes amis, est-ce bien à nous, peuple poli & civilisé, à nous soumettre à des barbares ? Nous connaît-on, & l'empereur a-t-il pu se persuader que nous subissions tranquillement un joug odieux ?

Tous les soldats & le peuple lui répondirent par des acclamations, & le proclamèrent sur-le-champ gouverneur à la place de Cha-yen-siun ; ils fermèrent leurs portes, & protestèrent qu'ils étaient prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour ne pas reconnaître d'autres ordres que les siens. Les Khitan tentèrent en vain de le forcer ; ils furent repoussés & obligés de se retirer.

p.323 Kouo-tsong-oueï, un des premiers officiers de Yng-tchéou, honteux du joug des Tartares, sortit seul de la ville & s'en alla dans les provinces du sud. Tchang-li, qui voulut faire de même, fut arrêté & amené au roi tartare, qui lui fit des reproches de sa désobéissance.

— Nos mœurs sont trop différentes de celles de votre pays, lui répondit le Chinois : je ne saurais m'y faire ; & je préfère la mort.

Le roi tartare, jetant un regard d'indignation sur Kao-yen-ying, qui l'avait arrêté :

— Je vous avais recommandé, lui, dit-il, de bien traiter les gens de ce caractère, pourquoi, au lieu de le contraindre, ne lui avez-vous pas fourni ce qui lui était nécessaire pour continuer sa

route ? C'est par des bienfaits qu'on enchaîne de telles âmes. Quand on a le malheur de les perdre, on ne les retrouve point.

Il fit punir Kao-yen-yng, & fit des excuses à Tchang-li, en lui promettant qu'à l'avenir il serait traité avec la distinction qu'il méritait.

Tchang-li, d'une droiture qui ne savait rien dissimuler, disait hardiment son avis ; aussi le prince tartare lui témoigna-t-il toujours la plus haute considération.

A la quatrième lune, l'empereur proposa d'aller tenir sa cour à Ta-léang. Sang-oueï-han approuva ce projet. Ta-léang avait au nord les pays de Yen & de Tchao, au sud les fleuves Kiang & Hoai ; le pays était riche & abondant. D'ailleurs Fan-yen-kouang voulait se révolter, & Ta-léang n'était pas éloignée de Oueï-tchéou de plus de dix postes : on décida que dans le cas d'une révolte, il serait aisé d'y envoyer des troupes. Ces considérations déterminèrent l'empereur à approvisionner cette place, & il partit ensuite pour y aller tenir sa cour.

Fan-yen-kouang ne fut pas long temps à se déclarer, à la sollicitation de Sun-jouï, qu'il avait chargé de toutes les ^{p.324} affaires de son gouvernement dont il disposait à sa volonté.

A la sixième lune, le gouverneur tomba malade ; Sun-jouï, qui jusque-là n'avait pu se déterminer à lever le masque, fit venir Fong-hoeï, gouverneur de Tchen-tchéou, pour le presser de ne pas différer davantage, de peur qu'on ne trouvât plus les esprits dans les mêmes dispositions. Fan-yen-kouang, qui avait toujours présent à la mémoire ce que lui avait dit Tchang-seng, n'hésita plus dès qu'il se porta mieux, & fit passer le Hoang-ho à un corps de ses troupes : il livra au pillage le bourg de Tsao-chi, qu'il réduisit en cendres. Au premier avis qu'on en eut à la cour, l'empereur donna ordre à Pé-fong-tçin d'aller camper avec un corps de cavalerie à Pé-ma-tçin. Yang-kouang-yuen se porta avec un détachement vers Hoa-tchéou, & Tou-tchong-hoeï se rendit à Oueï-tchéou. Fan-yen-kouang forma un corps d'armée de vingt mille hommes,

tant cavalerie qu'infanterie, dont il donna le commandement à Fong-hoeï & à Sun-jouï, avec ordre d'aller se poster à Li-yang-keou ¹.

Dans ces entrefaites on reçut un courrier de Yun-tchéou, pour demander du secours contre les Tartares qui l'assiégeaient depuis six mois avec opiniâtreté, sans pouvoir s'en rendre maîtres. La garnison, animée par Ou-louan, était résolue de s'ensevelir sous les ruines de cette place, plutôt que de se soumettre. L'empereur charmé du courage de ces braves gens, envoya négocier en leur faveur avec le roi tartare, qui fit sur-le-champ expédier un ordre à ses troupes de lever le siège : Ou-louan se voyant en liberté, sortit de Yun-tchéou à la tête de la garnison, prit la route du midi pour venir se ^{p.325} présenter à l'empereur, qui lui fit un accueil distingué : il l'envoya à Ou-ning ² en qualité de commandant.

A la septième lune, sur les avis que l'empereur eut que l'armée de Fan-yen-kouang était à Li-yang-keou, il envoya ordre à Tchang-tsong-pin de l'aller chercher, & de l'amener absolument à une action générale. Fan-yen-kouang, qui avait eu autrefois des liaisons avec ce général, ne désespéra pas de l'attirer dans son parti : il lui envoya secrètement un homme de confiance, qui réussit à le faire entrer dans sa révolte.

Tchang-tsong-pin, pour donner à Fan-yen-kouang des preuves qu'il prenait ses intérêts, commença par tuer Ché-tchong-sin, un des fils de l'empereur & gouverneur de Ho-yang, où il entra sans coup férir, & se saisit de Ché-tchong-y, son frère. Il fit alors courir le bruit qu'il allait surprendre le fort de Fan-chouï-koan, & qu'il irait ensuite à Ta-léang faire subir à Ché-king-tang (c'est ainsi qu'il nommait l'empereur) le même sort qu'il avait fait subir à ses deux fils, ayant résolu d'éteindre entièrement sa famille : cette nouvelle remplit de consternation la cour & l'empereur.

On apprit, presque en même temps, que Tchang-tsong-pin était en effet arrivé à Fan-chouï-koan, & qu'il l'attaquait vivement. L'empereur, qui n'était

¹ Oueï-hoeï-fou du Ho-nan.

² Pé-siu-tchéou du Kiang-nan.

pas en état de lui résister, se disposa à partir pour Tçin-yang, escorté de ses plus braves cavaliers. Sang-oueï-han, craignant que la fuite de ce prince ne fit trop d'impression sur la plupart des esprits qui étaient encore chancelants, s'y opposa, en lui représentant, que quelque puissants que parussent les rebelles, ils ne pourraient se soutenir longtemps, & qu'en quittant la place, ce serait ^{p.326} rendre leur parti encore plus redoutable ; qu'enfin il ne devait pas se presser, puisque la seule proposition de son départ avait déjà augmenté le nombre des malintentionnés. Il l'engagea à différer au moins de quelques jours, & ce prince y consentit.

Fan-yen-kouang, qui ne se sentait pas encore assez fort pour tout oser, répandit une lettre circulaire pour attirer dans son parti les mandarins disgraciés. Il leur promettait des emplois au-dessus de ceux qu'ils avaient perdus, & des récompenses extraordinaires lorsqu'il aurait détruit le rebelle qui avait usurpé l'empire.

Leou-ki-yng & Yn-hoeï, deux officiers de guerre qu'on avait cassés, se trouvaient à Ta-léang, & les trois frères Ouen-yen-siun, Ouen-yen-tchao & Ouen-yen-koen étaient à Hiu-tchéou : ils donnèrent leur parole de se joindre à Fan-yen-kouang, & s'engagèrent à le servir, en signant l'écrit qu'on leur présenta de sa part. Le bruit s'en étant répandu dans Ta-léang, Leou-ki-hing & Yn-hoeï, craignant d'être découverts, prirent la fuite. L'empereur fit aussitôt publier un ordre conçu en ces termes :

« Fan-yen-kouang est un fourbe & un scélérat, qui ne cherche qu'à faire faire des fautes, & à tremper les braves gens & le bon peuple. Quiconque pourra saisir & amener ici quelqu'un des émissaires qu'il envoie dans les provinces, sera bien récompensé : celui qui ne pouvant le prendre le tuera, en observant de brûler aussitôt les papiers qu'il trouvera sur lui, sans les montrer à d'autres qu'au mandarin du lieu, participera aux mêmes récompenses.

Cet ordre publié, Yn-hoeï fut aussitôt tué. Leou-ki-hing se sauva à Yn-tchéou, où, par la vigilance & les précautions de Tchang-tsong-kien, qui

en était gouverneur, il ne put rien ^{p.327} entreprendre ; ce gouverneur l'ayant découvert, voulait le faire périr pour s'en faire un mérite en cour, mais il en fut détourné par Ouen-yen-tchao, dont il ignorait les intelligences secrètes avec l'autre, & il ne les apprit que quand on l'avertit de leur évacion, & qu'ils étaient allés ensemble joindre Tchang-tsong-pin. Ils ne furent pas plutôt arrivés auprès de ce général, que Leou-ki-hing lui fit entendre que les trois frères étaient venus dans le dessein de se défaire de lui, & qu'il avait découvert leur complot avant de partir de Hiu-tchéou ; qu'ainsi il ne pouvait trop être sur ses gardes. Tchang-tsong-pin les ayant fait arrêter tous trois, ils avouèrent qu'ayant été découverts, ils avaient formé ce complot pour se sauver, eux & leurs familles d'une entière destruction ; sur cet aveu, il leur fit couper la tête à tous trois.

Fong-hoeï & Sun-jouï, s'étant avancés jusqu'à Lou-ming-tchin, Yang-kouang-yuen, général de l'empereur, les serra de si près, qu'il les obligea de repasser le Hoang-ho, avec tant de confusion & de désordre, qu'une grande partie de leurs troupes s'y noya. Fong-hoeï & Sun-jouï traversèrent heureusement le fleuve, & se sauvèrent avec les débris de leur armée.

D'un autre côté, Tou-tchong-hoeï, autre général de l'empereur, quitta son poste pour venir au secours de Fan-chouï, dont les rebelles paraissaient vouloir s'emparer. Il y rencontra en effet dix à douze mille hommes de Tchang-tsong-pin, qu'il attaqua avec tant de bravoure & de prudence, qu'il les tailla en pièces. Tchang-tsong-pin, qui se sauvait, se noya en passant le Hoang-ho. Tchang-yen-pou, Tchang-ki-tsou, ses deux principaux officiers, furent pris & envoyés à Ta-léang, où ils eurent la tête coupée : leurs familles furent condamnées à être éteintes ; mais Li-tao, président du tribunal des historiens, ^{p.328} demanda grâce pour ces familles, en considération de Tchang-tsiuen-y, qui avait très bien servi l'empire par son patriotisme & ses écrits. L'empereur leur fit grâce, ainsi il n'y eut que la femme & les enfants de Tchang-ki-tsou qui furent exécutés.

Histoire générale de la Chine

Après ces deux échecs, Fan-yen-kouang commença à désespérer de venir à bout de son dessein ; il prit le parti de tenter une réconciliation avec l'empereur, en rejetant tout ce qui s'était passé sur Sun-jouï, dont il éteignit toute la famille : ensuite il envoya à ce prince un placet, dans lequel il exprimait ses regrets & son repentir du passé. L'empereur, qui croyait n'avoir plus rien à craindre, lui refusa son pardon. Sur ces entrefaites, on apprit que Ouang-hoeï, commandant à Ngan-tchéou, sous Tchéou-koué, qui en était gouverneur, l'avait tué, & s'était rendu maître de la ville : son dessein était d'aller se joindre à Fan-yen-kouang, s'il apprenait qu'il eût réussi, ou de se donner au prince de Ou s'il apprenait qu'il eut été battu. L'empereur envoya aussitôt Li-kin-tsiuen à la tête de mille chevaux pour apaiser cette révolte, avec pouvoir de pardonner à Ouang-hoeï s'il se soumettait ; mais ce dernier, après avoir saccagé Ngan-tchéou, étant sur le point de partir pour les États de Ou, avait été tué par Hou-tçin, un de ses officiers, qui s'était déclaré pour l'empereur.

Cette même année, les Tartares Khitan, devenus maîtres de tout le Leao-tong, changèrent leur nom en celui de Léao, & le donnèrent à leur dynastie. Comme l'ambition du prince qui les commandait ne tendait à rien moins qu'à la conquête de toute la Chine, il voulut, afin de se rendre moins étranger aux Chinois, que tous les grands & ses officiers suivissent les coutumes de la Chine, & que dans la distribution des emplois, les Chinois fussent préférés aux Tartares. Dans le même temps, ^{p.329} les princes de Ou prirent le titre d'empereur, en changeant leur nom de Ou, en celui de Tang, qui était bien venu dans l'empire, & se firent appeler les Tang méridionaux.

938. L'année suivante, à la première lune, il y eut une éclipse de soleil.

Quelque manifeste que fût l'ambition des Tartares, l'empereur ménageait leur prince, & il ne lui écrivait que dans les termes d'un sujet, le traitant de Fou-hoang-ti, ou père empereur : lorsqu'il venait quelqu'un de sa part, il le recevait dans une salle particulière, en lui rendant toutes sortes d'honneurs. Outre l'or & les trois cent mille pièces de soie qu'il lui

avait promis tous les ans, au moindre événement & à certains temps de l'année, il envoyait de nouveaux présents pour le roi, la reine, le prince héritier, les ministres, les princes & les principaux des grands ; & si ces présents ne les satisfaisaient pas, les Tartares lui en faisaient des reproches, sans égard à sa dignité ni à son rang, même dans des termes peu mesurés. Tout le monde, à la cour & dans les provinces, était indigné de cette humiliation ; l'empereur seul y paraissait insensible, au point que le roi même des Tartares désapprouva la manière trop soumise avec laquelle il lui écrivait : il lui dit plusieurs fois de ne plus se servir du terme de sujet ; mais, que puisqu'il le traitait de père empereur, il fallait qu'en lui écrivant il se qualifiât de *Eul-hoang-ti* ou fils empereur, en observant simplement les égards qu'un fils doit à son père.

Lorsque Té-kouang, roi des Leao, se rendit maître de Yeou-tchéou, il fit de cette ville sa cour du midi, & en nomma gouverneur Tchao-ssé-ouen, qui, sous les Tang, s'était donné à lui. Tchao-ssé-ouen avait un fils, appelé Tchao-yen-tchao, à qui l'empereur avait donné le gouvernement de Kitchéou. ^{p.330} Tchao-ssé-ouen, qui dans les circonstances présentes ne servait qu'à regret les Leao, écrivit sous main à son fils, d'avertir l'empereur de se tenir sur ses gardes, parce que le roi des Tartares paraissait changer à son égard, & qu'il devait penser à faire rentrer Yeou-tchéou sous la domination de la Chine : il promettait d'exécuter ce coup de main, sans qu'il en coûtât rien à l'empire. Tchao-yen-tchao en fit la proposition à l'empereur, qui ne voulut pas y consentir.

Après que Yang-kouang-yuen eut fait périr dans le Hoang-ho une partie de l'armée de Fan-yen-kouang, il poursuivit l'autre qui se sauvait à la suite de Fong-hoeï dans Kouang-tçin, où était Fan-yen-kouang ; ce fut alors que ce rebelle, voyant ses affaires désespérées, chercha les moyens de les rétablir, en proposant sa soumission à l'empereur : mais voyant qu'on ne voulait point lui accorder de grâce, il résolut de se défendre jusqu'à l'extrémité, & de vendre chèrement sa tête, qu'on voulait avoir à quelque prix que ce fût. En effet, quelques efforts que fit

Ouang-kouang-yuen pour le réduire, il n'en put jamais venir à bout. Les assiégés se défendirent avec tant d'opiniâtreté pendant plus d'un an, & tuèrent tant de monde aux assiégeants, que l'empereur envoya Tchu-yen, un de ses premiers eunuques, à Fan-yen-kouang pour lui offrir son pardon, avec un des grands gouvernements de l'empire. L'eunuque était même chargé d'ajouter par serment, au nom de l'empereur, qu'il descendrait plutôt du trône que de le faire mourir.

Fan-yen-kouang répondit que la parole d'un prince était sacrée & qu'elle lui suffisait ; il fit sur-le-champ retirer la garnison de dessus les remparts, & à la neuvième lune, il adressa à l'empereur un placet, par lequel il se reconnaissait coupable ^{p.331} & demandait grâce. L'empereur la lui accorda selon sa promesse, & voulut même que l'ordre qu'il en donnait fût rendu public.

Yang-kouang-yuen, dont cette soumission rendait la présence inutile à l'armée qui était devant la ville, demanda la permission d'aller à la cour ; à cette occasion, l'empereur nomma Fan-yen-kouang au gouvernement de Tien-ping, & lui en fit expédier les provisions conçues en des termes fort honorables. Il avança non seulement tous ses officiers & les mandarins qui l'avaient servi, mais il éleva tous ses soldats en grade, soit en les incorporant dans différents corps de ses gardes, soit en leur faisant donner de l'emploi dans les troupes des provinces. Li-yen-siun, un des officiers de Fan-yen-kouang, fut avancé comme les autres ; il était si pauvre, qu'il ne pouvait nourrir ni son père ni sa mère, ce qui l'avait engagé à prendre parti sous Tchang-tsong-pin, qui lui donna de l'emploi ; mais lorsque Tchang-tsong-pin fut battu, Li-yen-siun se sauva à Kouang-tçin, où il fut accueilli par Fan-yen-kouang, qui le mit à la tête des soldats qui défendaient les murs de la ville. Yang-kouang-yuen, qui l'estimait pour sa bravoure & sa vigilance, voulut l'attirer à lui ; & afin de le déterminer à servir sous ses drapeaux, il fit conduire au pied des murailles sa mère, qui était entre ses mains. Li-yen-siun, poussé d'un mouvement de colère, barbare & dénaturé, décoche une flèche sur sa mère & la tue.

Dans cette distribution des emplois, les grands virent avec chagrin que l'empereur avait donné à Li-yen-siun le gouvernement de Fang-tchéou ; ils lui représentèrent qu'un homme qui s'était révolté contre son prince, & qui avait eu la barbarie de tuer sa mère, ne méritait aucun pardon. Mais ^{p.332} l'empereur leur répondit, qu'après avoir accordé une amnistie générale à Fan-yen-kouang & à tous ses gens, il ne pouvait la révoquer.

939. Fong-hoeï eut le gouvernement de Sou-fang, un des plus importants de l'empire, à cause du voisinage des barbares Kiang-hou, qui sous Tchang-hi-tsong, son prédécesseur, faisaient de continuelles incursions dans le pays, qu'ils pillaient & ravageaient impunément. Parmi ces barbares, Topa-yen-tchao, chef des peuples Tang-hiang se distinguait par son audace & se faisait redouter par sa puissance. Lorsque Fong-hoeï fut arrivé à Sou-fang, Topa-yen-tchao vint le voir & parut se féliciter de l'avoir pour voisin. Fong-hoeï lui rendit de grands honneurs, & le traita avec beaucoup de magnificence, en le logeant dans une maison propre & commode, & lui faisant fournir abondamment tout ce qui lui était nécessaire ; mais il le retint à Sou-fang, sans vouloir lui permettre de s'en retourner. Cette hardiesse épouvanta si fort les peuples voisins, qu'ils n'osèrent mettre le pied sur les frontières tout le temps que dura le gouvernement de Fong-hoeï.

A la troisième lune, l'empereur nomma Lieou-tchi-yuen & Tou-tchong-oueï ministres d'État. Le premier lui avait rendu de grands services, le second n'avait d'autre mérite que celui de lui être allié par les femmes ; Lieou-tchi-yuen, humilié de se voir mis en parallèle avec Tou-tchong-oueï, s'excusa d'accepter cet emploi. L'empereur irrité de son refus, lui ôta le commandement des troupes, en lui faisant dire de rester chez lui & de ne plus paraître au palais. Tchao-yen, qu'il chargea de signifier cet ordre, osa lui faire des représentations, avant de l'exécuter :

— Lorsque Votre Majesté, lui dit-il, au commencement de la guerre, était à Tçin-yang, elle n'avait pas plus ^{p.333} de cinq

Histoire générale de la Chine

mille hommes : l'armée des Tang, forte de plus de dix mille hommes, vint l'attaquer, & si elle n'avait pas eu un général aussi intrépide que Lieou-tchi-yuen, quel danger ne courrait-elle pas, & comment aurait-elle pu réussir à monter sur le trône ? Pourquoi perdre un si grand homme, pour une cause aussi légère ? Ne craignez-vous pas qu'on dise que ce ressentiment est indigne d'un empereur ?

Ce prince touché de la vérité de ces représentations, envoya un de ses officiers à Lieou-tchi-yuen, qui accepta enfin la place de ministre, à laquelle il l'avait nommé.

Le premier jour de la septième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Quelque temps après, Yang-kouang-yuen, ennemi du premier ministre Sang-oueï-han, l'accusa de n'avoir aucun égard au mérite dans la distribution des emplois ; l'empereur se vit obligé de l'ôter du ministère, & de l'envoyer au gouvernement de Tchang-té ¹.

L'an **940**, à la deuxième lune, Ngan-yen-oueï, gouverneur de la cour septentrionale, vint à Ta-léang. L'empereur, qui commençait à être las des Tartares, le consulta sur la manière dont il devait se comporter à leur égard :

— Les Tartares, lui dit-il, vinrent autrefois à mon secours contre l'injustice & l'oppression ; je voulus leur donner des marques de ma reconnaissance, mais j'apprends qu'ils ne sont pas encore contents, & que leurs prétentions n'ont point de bornes. Vous m'entendez assez : mettez-vous dans la situation la plus humble & la plus respectueuse, & vous concevrez la mienne.

— Votre Majesté, répondit Ngan-yen-oueï, a fait plus que je p.³³⁴ n'aurais fait pour me conserver la vie ; comment puis-je concevoir une situation qui aille au point de soumission & de respect où elle a été ?

¹ Tchang-té-fou du Ho-nan.

Cette réponse plut extrêmement à l'empereur.

Cependant Fan-yen-kouang avait perdu l'espérance de venir à bout de grands desseins que son tireur d'horoscope lui avait mis dans la tête : il obtint de l'empereur la permission de se retirer dans sa patrie, avec ce qu'il possédait. Yang-kouang-yuen, qui savait qu'il y avait de grandes richesses dans ses équipages, conçut le dessein de s'en emparer ; mais craignant les suites d'un pareil projet, il imagina de présenter un placet à l'empereur, dans lequel il lui disait que Fan-yen-kouang, ayant toujours été porté pour la révolte, il était à craindre qu'il ne se retirât auprès des ennemis de l'État, & qu'il était de la prudence de prévenir son évasion, surtout depuis qu'on lui avait accordé la liberté : l'empereur rejeta cette proposition.

Yang-kouang-yuen, qui avait résolu sa perte, donna ordre à Yang-tching-koueï, son fils, de courir après lui à la tête d'une troupe de cuirassiers, & de l'obliger à se tuer lui-même. Le fils ne suivit que trop bien l'ordre de son père. Fan-yen-kouang, enveloppé de toutes parts & saisi de crainte, eut beau lui remontrer l'atrocité d'une pareille violence, surtout après la grâce & la sauvegarde que l'empereur lui avait accordées pour lui & pour sa famille, l'impitoyable Yang-tching-koueï le fit jeter dans le Hoang-ho. Il publia à son retour, que sa malheureuse victime s'était noyée elle-même ; mais l'empereur qui savait le contraire, prit le parti de dissimuler son ressentiment jusqu'à ce qu'il n'eût plus rien à craindre de Yang-kouang-yuen, qu'il redoutait ; & afin d'y réussir plus sûrement, ce prince commença par diminuer sa grande autorité : il le changea de ^{p.335} poste, & lui ôta un de ses officiers, sur lequel il comptait le plus : mais pour qu'il n'eût pas lieu de s'en plaindre, un jour que Yang-kouang-yuen était venu au palais, l'empereur lui dit qu'il avait fait réflexion que la plupart des officiers qui s'étaient distingués sous lui au siège de Oueï-tchéou, étaient restés sans récompense & dans les mêmes postes ; qu'il convenait de réparer cet oubli, & que son intention était de leur donner à chacun un gouvernement.

Yang-kouang-yuen ne pénétra que trop bien le dessein de son maître ; mais s'opposer à leur avancement, c'était s'en faire des ennemis d'autant plus dangereux, que l'empereur voulait les récompenser d'une manière bien glorieuse pour eux. Après avoir hésité quelque temps, il répondit qu'il y en avait peu qui ne fussent dignes de ses bienfaits : par cette politique adroite, l'empereur lui enleva tous les officiers qui lui étaient attachés, & leur donna à chacun des gouvernements, sous l'inspection de gens qui lui étaient dévoués. Il envoya ensuite Yang-kouang-yuen dans la province de Pin-lou, dont il le nomma gouverneur.

941. Lorsque l'empereur avoir traité avec les Khitan, il avait cédé à Té-kouang, leur roi, tout le pays qui était au nord de Yen-men, & par cette cession, les Toukouhoen étaient devenus sujets des Tartares Khitan : mais ne pouvant supporter les concussions & la tyrannie de ces nouveaux maîtres, ils insistèrent, à la sollicitation de Ngan-tchong-jong, gouverneur de Tching-té, pour se donner à la Chine. Cette révolution y fit transporter plus de mille de leurs tentes, sous lesquelles ils vinrent se réfugier. Les Tartares Leao ne furent pas longtemps à réclamer contre cette émigration, & Té-kouang, leur roi, dépêcha un de ses officiers à l'empereur pour s'en plaindre. Ce prince, ^{p.336} écoutant favorablement cet envoyé, donna sur-le-champ les ordres les plus précis aux Toukouhoen de s'en retourner dans leur pays ; & pour prouver qu'il agissait de bonne foi, il fit partir des troupes, afin de les y obliger par la force, s'ils refusaient de le faire de leur plein gré, avec défense toutefois à ses officiers de les maltraiter.

Quelque temps après, Ngan-tchong-jong, qui ne portait qu'avec une extrême répugnance le joug des Tartares, & qui ne cherchait que les moyens de le secouer, crut en avoir trouvé un dans la guerre qu'il prétendait susciter, en tuant un de leurs envoyés. Le roi des Leao en fit des plaintes à l'empereur ; mais celui-ci répondit à son ordinaire, avec tant de respect & de soumission, que cette affaire fut assoupie dès sa naissance, Ainsi les espérances de Ngan-tchong-jong furent encore trompées.

A la sixième lune, il arrêta Yéla, envoyé du roi tartare, & détacha un corps de cavalerie légère jusque sur les confins de Yeou-tchéou du côté du sud, où il fit quelque butin. Il fit savoir à l'empereur que les Toukouhoen, les deux Toukiueï, les orientaux & les occidentaux, les Houkipi & les Chato voulaient se donner à la Chine, & que les Tang-hiang & les autres peuples de ces quartiers étaient très mécontents des Leao qui les vexaient : il ajoutait dans ses dépêches qu'ils offraient de former une armée de cent mille hommes, & de se joindre aux Chinois pour faire la guerre aux Tartares, L'empereur blâma l'indiscrétion de son zèle, soit par crainte de mécontenter le roi tartare devant lequel il rampait, soit qu'il fût pas en état de soutenir une longue guerre, parce que l'avidité de ce monarque l'avoir épuisé, en exigeant de lui des sommes exorbitantes.

p.337 Ngan-tchong-jong ne s'était pas contenté du placet qu'il avait adressé à l'empereur, il avait encore envoyé une lettre circulaire à tous les grands, pour les inviter à se préparer à guerre que les Leao étaient sur le point de déclarer à l'empire. Kao-tsou fut d'autant plus mécontent de cette démarche que Lieou-tchi-yuen entra dans les vues de Ngan-tchong-jong, & louait fort le zèle qu'il faisait paraître pour le bien de l'État.

Sang-oueï-han, d'un sentiment tout opposé, craignant que l'empereur n'adoptât le plan de Ngan-tchong-jong, lui écrivit :

« Si Votre Majesté s'est tirée d'affaire à Tçin-yang, & si elle est parvenue à monter sur le trône impérial, c'est uniquement au roi Té-kouang qu'elle en est redevable ; pourrait-elle oublier un service aussi signalé ? Ngan-tchong-jong, ne consultant que sa bravoure & sa haine contre les Tartares, les rabaisse trop ; je ne pense point qu'il soit ni de la gloire de Votre Majesté, ni de l'intérêt de l'empire, de nous joindre aux Toukouhoen pour leur faire la guerre. Lorsque j'examine avec attention l'état présent des Tartares, je vois qu'ils sont très puissants, & que leurs armées sont supérieures aux nôtres en nombre & en forces. Ils

Histoire générale de la Chine

nous prendront toutes les villes qu'ils attaqueront. Leur roi sage & vaillant, est au-dessus des hommes ordinaires ; ses officiers, dociles à ses ordres, sont tous d'une bravoure reconnue ; & les nôtres ne sauraient leur être comparés : riches en bœufs & en chevaux, tout leur réussit. Ces considérations me font dire que nous ne devons point leur faire la guerre. L'état où se trouve aujourd'hui l'empire, me confirme encore dans ce sentiment : nos troupes ne sont plus ce qu'elles étaient autrefois ; nos Chinois, si souvent battus par les ^{p.338} Tartares dans les dernières campagnes, les craignent & perdent une bonne partie de leur courage en leur présence. Après avoir rompu avec eux, il faudra pourvoir nos frontières de fortes garnisons ; si elles sont faibles, elles ne pourront résister : mais en les augmentant, les vivres leur manqueront infailliblement, par la difficulté d'approvisionner des postes aussi éloignés.

Vos peuples, quoiqu'au sein de la paix, sont épuisés ; s'ils ont beaucoup de peine à vivre maintenant, comment feront-ils dans un temps de guerre ? Vos trésors sont vides, vos magasins ne sont pas fournis, attaquer avec aussi peu de moyens une nation puissante & belliqueuse, quel succès peut-on espérer ? Les Tartares ont rendu d'importants services à Votre Majesté : les traités de paix & d'autre sont connus ; ils n'ont pas fait la moindre démarche pour les enfreindre ; quand même nous serions vainqueurs, il serait toujours honteux pour nous d'avoir été les agresseurs ; si nous sommes battus, l'empire est perdu pour nous. La prudence semble dicter qu'il faut commencer par remplir les trésors & les magasins ; il faut exercer les troupes, & leur fournir abondamment l'entretien. On doit encore s'occuper à tranquilliser les esprits, & attendre le temps qu'aucun malheur n'afflige l'empire. Alors les peuples satisfaits serviront avec joie, & la circonstance sera favorable pour entreprendre une guerre dont on puisse espérer du succès.

Ces raisons déterminèrent l'empereur à congédier l'envoyé de Ngan-tchong-jong, en le chargeant de dire à son maître, qu'après la lecture de ses dépêches, il s'était trouvé comme un homme qui sort d'un profond sommeil, & qu'il avait trop d'autres soins pour s'occuper de la guerre qu'il lui proposait.

p.339 Quelque temps après, à la huitième lune, l'empereur fit un voyage à Yé-tou, dont Sang-oueï-han était gouverneur ; il y reçut, encore un placet de Ngan-tchong-jong, qui le pressait plus que jamais de faire la guerre aux Tartares. L'affaire était d'une assez grande conséquence pour ne pas se décider à la légère ; ainsi, après avoir consulté Sang-oueï-han, il fit à Ngan-tchong-jong la réponse suivante :

« Sans le secours des Tartares, je ne serais pas aujourd'hui le maître de l'empire ; & vous, sans mes bienfaits, vous ne seriez ni aussi riche ni aussi puissant que vous l'êtes : je n'ose oublier les services qu'ils m'ont rendus, pourquoi oubliez-vous les miens ? Assis sur le trône, je me regarde comme sujet du roi Té-kouang ; & vous, qui n'êtes qu'un simple gouverneur de place, vous prétendriez lui tenir tête ? Modérez ce feu qui vous fait sortir des bornes de la raison, & ne faites pas une démarche dont vous vous repentiriez dans la suite.

Cette réponse de l'empereur ne servit qu'à animer davantage Ngan-tchong-jong, & à l'exciter à prendre un mauvais parti. Ayant su quelques jours auparavant que Ngan-tsong-tçin, gouverneur de Chan-nan, avait dessein de se révolter, il lui dépêcha secrètement un homme de confiance, pour l'engager à faire cause commune & à se concerter ensemble sur les mesures qu'il y avait à prendre pour assurer leurs succès.

Lieou-tchi yuen, qui cherchait à gagner les Toukouhoen, envoya Kouo-oueï, un de ses officiers, dire à Pé-tching-fou, leur chef, comme de la part de l'empereur, de ne se point donner à Ngan-tchong-jong, qu'ils devaient regarder comme un homme perdu, parce que l'empereur ne manquerait pas de p.340 le punir comme rebelle. Il lui fit dire encore qu'il

était plus avantageux pour lui de se déclarer pour l'empereur, autrement qu'il s'exposerait à être enveloppé dans la proscription d'un traître à son prince. Cette dernière considération fit tant d'impression sur Pé-tching-fou, que saisi de crainte, il assembla ses officiers & résolut avec eux d'embrasser le parti de l'empereur. Ils vinrent en effet se ranger sous les drapeaux de Lieou-tchi-yuen, qui les établit dans le pays situé entre Lantchéou & Ché-tchéou, du territoire de Taï-yuen, & les déclara de la dépendance de Taï-tong. Il choisit ensuite leurs meilleurs soldats, qu'il incorpora dans ses troupes. Les Tatché & les Kipi, à l'exemple des Toukouhoen, abandonnèrent bientôt Ngan-tchong-jong, ce qui réduisit insensiblement son parti presque à rien. L'empereur se disposait à partir de Ta-léang pour aller à Yé-tou, lorsqu'il reçut le premier avis que Ngan-tsong-tçin était sur le point de se révolter ; il laissa des blancs-seings au prince de Ché-tchong-koué, afin qu'il les remplît au besoin des noms des officiers qu'il faudrait envoyer contre lui.

A la onzième lune, Ngan-tsong-tçin leva en effet le masque. Ché-tchong-koué envoya aussitôt ordre à Kao-hing-tchéou, Song-yen-yun & à Tchang-tsong-nghen de se mettre à la tête de leurs troupes, & d'aller à sa rencontre. A la nouvelle de leur marche, Ngan-tsong-tçin rebroussa chemin ; mais il n'eut pas fait une demi journée, qu'il rencontra Tchang-tsong-nghen à Hoa-chan ¹ ; il fut si déconcerté à la vue de l'ennemi, qu'il n'attendait pas, que ne pouvant plus reculer, il fut battu, & obligé de s'enfuir à Siang-tchéou, où il se renferma.

Ngan-tchong-jong, informé que Ngan-tsong-tçin s'était ^{p.341} mis en campagne, rassembla à la hâte tout ce qu'il pu trouver de gens sans aveu & réduits à la dernière misère ; il en forma un corps d'armée considérable, avec lequel il prit la route de Yé-tou, où il savait que l'empereur était. Ce prince ordonna à Tou-tchong-oueï d'aller avec Matsiuen-tsié au-devant de ce rebelle & de lui livrer bataille : ils le

¹ A cent ly à l'est de Té-ngan-fou du Hou-kouang.

rencontrèrent au sud-ouest de Tsong-tching ¹, où ils l'attaquèrent deux fois assez vivement, mais sans pouvoir l'ébranler. Ils étaient sur le point d'abandonner le champ de bataille quand ils s'avisèrent de diviser leur armée en plusieurs corps soutenus par la cavalerie tartare. Cette nouvelle attaque leur réussit au point qu'ils lui tuèrent plus de vingt mille hommes, & l'obligèrent de se sauver dans la ville de Tchîn-tchéou, où il s'enferma avec une partie des fuyards.

942. Tou-tchong-oueï investit aussitôt cette place, où, à l'aide d'un officier de la garnison, il fit entrer par une fausse porte les troupes impériales si secrètement, que Ngan-tchong-jong ne s'en aperçut que lorsqu'il n'était plus temps. Il ne laissa cependant pas de faire face avec intrépidité, & il ne se rendit qu'après avoir perdu encore près de vingt mille hommes : il fut tué lui-même dans cette action ; mais Tou-tchong-oueï ternit l'honneur qu'il s'était acquis dans cette journée, en faisant mourir l'officier qui l'avait introduit dans la ville, de peur qu'il ne lui enlevât une partie de sa gloire. L'empereur se fit apporter la tête de Ngan-tchong-jong, & l'envoya à Té-kouang, roi des Leao. Cependant Té-kouang, instruit que les Toukouhoen l'avaient quitté pour se donner à la Chine, & que Lieou-tchi-yuen les avait reçus, en témoigna son ressentiment à p.342 l'empereur d'une manière si humiliante pour lui, qu'il en tomba malade de chagrin. Quelques jours après, se sentant plus mal, il se fit apporter son fils Ché-tchong-jouï, qui était encore dans un âge tendre, & dit à Tong-tao, son ministre, de le saluer comme son maître. Il ordonna ensuite à l'eunuque qui tenait le petit prince entre ses bras, de le remettre au ministre, pour lui faire entendre qu'il le choisissait pour son successeur, & qu'il lui recommandait d'y tenir la main après sa mort. Ce prince mourut à la sixième lune, à l'âge de cinquante-un ans, & le septième de son règne.

Après sa mort, Fong-tao voyant les affaires de l'empire en fort mauvais état, & considérant que, dans des circonstances aussi critiques,

¹ Kouang-tsong-hien de Chun-té-fou du Pé-tché-li.

Histoire générale de la Chine

il ne convenait pas de mettre un enfant sur le trône, concerta avec King-yen-kouang, commandant général des gardes de l'empereur, de lui substituer le prince Ché-tchong-koué, neveu de Kao-tsou, qui l'avait adopté pour son fils ; & le même jour ils le firent proclamer sans la moindre opposition.

@

TSI-OUANG

@

King-yen-kouang, qui venait de placer Ché-tchong-koué sur le trône, crut qu'après un service aussi signalé il pouvait tout espérer de lui : le nouvel empereur lui donna tant d'autorité, que rien ne se faisait que par son canal. Lorsque l'empereur Kao-tsou s'était senti près de sa fin, il avait donné ordre de faire venir Lieou-tchi-yuen pour le mettre dans l'administration ; mais Chi-tchong-koué avait supprimé cet ordre, & Lieou-tchi-yuen ne vit pas sans mécontentement ses espérances trompées.

p.343 La nouvelle de la prise de Siang-tchéou & la mort du rebelle Ngan-tsong-tçin fit espérer que le règne du nouvel empereur serait heureux. Kao-king-tchéou assiégeait cette place depuis près d'un an, sans pouvoir forcer le rebelle, qui se défendait avec une bravoure & une habilité surprenantes ; il avait soutenu plusieurs assauts avec une intrépidité qui faisait désespérer à Kao-hing-tchéou de prendre cette ville ; ses soldats même commençaient à se rebuter : cependant, avant que de se résoudre à lever le siège, il leur proposa un assaut général, où ils coururent avec une si grande ardeur, que la place fut emportée ; Alors Ngan-tsong-tçin ne voyant plus d'espoir que dans la mort, se retira dans sa maison avec toute sa famille, & y ayant mis le feu, il périt au milieu des flammes.

943. Aussitôt après que les grands eurent reconnu Tsi-ouang pour légitime successeur au trône de Kao-tsou, ils lui proposèrent de dépêcher un officier de la cour au roi tartare, pour lui notifier la mort de son prédécesseur & son avènement à l'empire. La difficulté qui se présenta d'abord sur les termes dont on se servirait, fit différer de quelque temps le départ de cet ambassadeur : King-yen-kouang voulait que le nouvel empereur se qualifiât seulement de petit-fils dans sa lettre au roi tartare, & non point de sujet. Li-tsong dit que si l'on fait ce

changement, il fallait se préparer à une nouvelle guerre, & qu'alors il ne serait plus temps de se repentir de cette fausse démarche. King-yen-kouang, obstiné dans son sentiment, répliqua qu'il était honteux pour l'empereur de se dire sujet d'un roi barbare. Le ministre Fong-tao, que leurs raisons mettaient dans la perplexité, ne savait quel parti prendre ; mais l'empereur se détermina pour le sentiment de ^{p.344} King-yen-kouang, résolu de soutenir plutôt la guerre, que de souffrir que l'empire fut humilié plus longtemps. Le roi des Tartares choqué de ce qu'on ne lui marquait plus la même soumission, en fit des plaintes fort vives à l'ambassadeur, qu'il congédia & fit accompagner par un de ses officiers chargé de faire de sa part les plus terribles menaces. King-yen-kouang y répondit sur le même ton, & renvoya l'officier du roi tartare fort mécontent.

Tchao-yen-chao, gouverneur de Lou-long, que Kao-tsou avait cédée aux Tartares, avait souvent sollicité ce roi de le faire empereur de la Chine ; il se servit de cette occasion pour l'aigrir davantage contre l'empire, & l'engager à lui déclarer la guerre. Ce monarque, qui se croyait offensé, donna dans ce projet, & parut disposé à se mettre, sans délai, en campagne. Le bruit qui s'en répandit, détermina l'empereur à retourner à la cour orientale. Cependant ces deux princes continuaient à se rendre des devoirs d'amitié, & se faisaient tous les mois quelques petits présents, comme s'ils n'eussent point eu de différend ensemble.

Le premier jour de la quatrième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Au commencement de cette dynastie des Tçin, un certain Kiao-jong, officier subalterne dans le Ho-tong, qui avait suivi Tchao-yen-chéou chez les Tartares, avait été renvoyé par Té-kouang, leur roi, à Ta-léang, & y avait fait bâtir une maison pour y faire le commerce. Dans la suite & sous le nouvel empereur, les deux princes commençant à se brouiller ensemble, King-yen-kouang décidé à rompre entièrement avec les Tartares, parla à l'empereur d'une manière si désavantageuse du commerce que faisait Kiao-jong, qu'il le fit mettre ^{p.345} en prison ; on fit

mourir tous ses correspondants sur les limites, dont on confisqua les marchandises & les biens.

Les grands, étonnés de cette façon d'agir, représentèrent à l'empereur l'impossibilité où était l'État de soutenir une guerre contre les Tartares, & les conséquences de les irriter encore davantage. Ils lui dirent que ces peuples n'étaient plus barbares, que leurs troupes étaient nombreuses & bien disciplinées, leur roi courageux & instruit, & ses officiers exercés au métier des armes. Ils insistèrent si fort, que l'empereur rendit la liberté à Kiao-jong, & lui fit restituer ce qu'on lui avait enlevé ; il le renvoya ensuite chez les Tartares.

Lorsque celui-ci alla prendre congé de King-yen-kouang, ce ministre, affectant de la hauteur, lui dit :

— Lorsque vous serez arrivé auprès de votre prince, dites-lui que le feu empereur ne se qualifiait son sujet que parce qu'il l'avait élevé sur le trône ; mais que son successeur ayant été choisi par l'empire, il n'a pas les mêmes obligations à remplir à son égard : il suffit bien qu'il se dise petit-fils d'un royaume voisin, & si l'aïeul, s'en croyant offensé, lui déclare la guerre, il a cent mille sabres, d'une bonne trempe & bien affilés, prêts à le bien recevoir ; s'il vient à être battu par son petit-fils, la honte qu'il en recevra ne pourra plus être pour lui un sujet de repentir.

Le lendemain, Kiao-jong faisant réflexion qu'il n'avait rien qui prouvât la commission, en elle-même très désagréable, dont le ministre l'avait chargé, alla le trouver & lui dit qu'elle était assez importante pour être mise par écrit, dans la crainte qu'il n'en oubliât quelque chose, ou qu'il ne la rendit pas fidèlement. King-yen-kouang la dicta à son secrétaire dans les mêmes termes qu'il s'était exprimé la veille à Kiao-jong : celui-ci de ^{p.346} retour auprès de Té-kouang, ne manqua pas de lui rapporter exactement tout ce qui s'était passé, & lui remit en même temps cet écrit. Le roi tartare entra dans une si grande colère, qu'il résolut de déclarer la guerre à l'empire, & fit mettre en prison ses envoyés.

Histoire générale de la Chine

Sang-oueï-han conjura l'empereur d'éloigner cette tempête par quelques soumissions ; mais le ministre détruisait tout l'effet de ses conseils, & l'empereur lui répondait toujours qu'il n'y avait rien à craindre, parce que King-yen-kouang avait tout prévu, & qu'il se fiait plutôt à lui, qu'à ce que les grands réunis pouvaient lui dire. Comme ce ministre était commandant général des gardes, & qu'il avait les bonnes grâces de Tsi-ouang, qui croyait lui devoir son élévation à l'empire, les grands n'osaient le contredire, & ils n'auraient rien gagné à le faire.

Lieou-tchi-yuen, gouverneur du Ho-tong, jugeant que King-yen-kouang allait s'attirer sur les bras & contre l'empire les Tartares Leao, augmentait ses troupes & les exerçait ; il tâchait de gagner les royaumes voisins, dans l'espérance d'en tirer des secours, & afin de diminuer d'autant la puissance formidable des Leao : ce gouverneur se préparait à la guerre, comme si elle avait été indubitable.

On aurait dit par la conduite que tenait King-yen-kouang, à l'égard des grands, qu'il avait résolu de les rendre tous mécontents, & par la manière dont il traitait les Tartares, qu'il voulait tout perdre & faire tomber la dynastie qu'il servait. L'empereur avait confié à Yang-kouang-yuen, gouverneur de Ping-lo, trois cents chevaux qu'il s'attendait qu'on lui laisserait ; mais le ministre, qui connaissait ses desseins & qui ne voyait pas en lui toute la soumission qu'il aurait désirée, lui ^{p.347} fit donner ordre de rendre ces trois cents chevaux, & il les lui fit même enlever avec une sorte de violence. Yang-kouang-yuen, irrité d'un pareil traitement, fit secrètement dire à Yang-tching-tsou, son fils, de se retirer & la cour & de le venir joindre. Celui-ci, pour mieux couvrir le motif de son départ, fit courir le bruit que sa mère était malade ; la même nuit, il trouva moyen de faire ouvrir une porte, & il se rendit à Tsing-tchéou ¹. L'empereur, convaincu par la conduite du gouverneur de Ping-lo qu'il était mécontent & que son dessein était de se révolter, chercha à calmer son ressentiment. Il lui envoya, par un de ses officiers, une ceinture de

¹ Tsing-tchéou-fou du Chan-tong.

pierres précieuses, avec de l'or, des soieries & des chevaux de ses écuries ; mais la défiance le porta en même temps à mettre la ville de Yun-tchéou en état de défense contre ses entreprises, & il fit donner ordre à Kouo-kin & à Tsai-hing-yu, deux bons officiers d'infanterie, de se jeter dans cette place & de la fortifier : cette défiance perdit tout.

La dernière démarche de l'empereur ne permit plus à Yang-kouang-yuen de douter qu'on ne le regardât comme un rebelle ; il vit qu'on cherchait à l'amuser par des présents, pour l'empêcher de se tenir sur ses gardes, & il n'en fallut pas davantage pour l'engager à la révolte. A la tête d'un détachement de sa cavalerie, il fondit à l'improviste sur Tsé-tchéou, & fit prisonnier Yé-tçin-tsong ; mais sentant bien qu'il lui fallait un appui solide pour se soutenir, il rechercha l'amitié de Té-kouang, auquel il fit dire qu'il ne trouverait jamais une plus belle occasion de se rendre maître de l'empire ; que les vivres y étaient d'une cherté excessive, à cause ^{p.348} de la disette qui y régnait, & qu'il n'aurait, pour ainsi dire, qu'à se présenter pour être partout vainqueur.

Tchao-yen-cheou qui pressait depuis longtemps le roi des Leao de déclarer la guerre à l'empereur, ne manqua pas d'appuyer fortement ce que le rebelle mécontent lui faisait dire. Il insista si vivement, que ce prince lui dit de lever une armée de cinquante mille hommes, pour se rendre maître de la Chine, en lui promettant de le faire empereur, s'il pouvait en venir à bout : il n'en fallut pas davantage pour encourager Tchao-yen-cheou. Ne doutant point des promesses de Té-kouang, & se regardant déjà comme maître de la Chine, il n'épargna rien de ce qui pouvait contribuer au succès de cette expédition.

Ces grands préparatifs de guerre réveillèrent bientôt les officiers de l'empire. Les plus voisins des Leao dépêchèrent des courtiers à Nan-yo ¹ & à Té-tsing ², & aussitôt on fit venir des troupes pour réparer les murailles & se mettre en état de défense. La famine affligeait

¹ Nan-yo-yen de Taï-ming-fou.

² Tsing-fong-hien de Taï-ming-fou.

effectivement l'empire, surtout sur les frontières. Le printemps & l'été avaient été d'une sécheresse extrême, & l'automne & l'hiver si pluvieux, que la récolte avait été entièrement perdue ; pour surcroît de désastre, une multitude prodigieuse de sauterelles rongèrent les feuilles & l'écorce même des arbres.

Le défaut d'espèces vint encore augmenter ces calamités ; il fallait subvenir aux dépenses de l'empereur, & ceux qui levaient les impôts les exigeaient avec tant de dureté, qu'ils ne laissaient pas même au peuple sa subsistance. Ces sangsues publiques en firent périr un très grand nombre ; on en ^{p.349} comptait même plusieurs centaines de mille, morts de faim & de misère : mais le nombre de ceux qui se sauvèrent, pour chercher ailleurs leur vie, était infini. La disette se fit principalement sentir dans les deux départements de Hen-tchéou, & de Ting-tchéou ; elle y fut si grande, que l'empereur les exempta de payer les tributs de grains ; mais l'avarice d'un seul homme les empêcha de jouir de ces avantages : Tou-oueï, qui avait ces départements, intrigua tant qu'il fit révoquer l'ordre d'exemption. Cet homme, avide & cruel, fouilla partout & enleva un million de mesures. Il n'en accusa que trois cent mille dans ses comptes, & fit porter le surplus dans ses greniers, afin de profiter du malheur des temps. Tel était le triste état de l'empire, que Yang-kouang-yuen n'ignorait pas, lorsque ce traître y introduisit les Tartares, que l'orgueil & la vanité de King-yen-kouang n'avaient déjà que trop irrités. Cette guerre causa de si grands maux à la Chine, qu'elle perdit entièrement la dynastie des Tçin.

944. Les Tartares commencèrent leur expédition contre la Chine par la prise de Peï-tchéou, où ils furent introduits par Chao-ko, officier de la garnison, mécontent de ce qu'on l'avait cassé. Chao-ko, esprit inquiet & naturellement porté à la révolte, s'était rendu si insupportable aux soldats, qu'ils firent tant que Ouang-ling-ouen fut obligé de le réformer. Il ne manquait cependant pas de bravoure ni d'habileté ; & Ouang-ling-

ouen, qui l'estimait à cause de ces qualités, eut de la peine à s'en défaire.

Peï-tchéou était avantageusement située : l'empereur Kao-tsou, qui la regardait comme la plus importante de ces quartiers, en avait fait une place d'armes, dans laquelle il avait établi des magasins de grains & de fourrages. La grande ^{p.350} quantité d'armes & de munitions dont cette ville abondait la mettait en état de soutenir un siège de plusieurs années.

Chao-ko, piqué d'avoir été cassé, chercha à s'en venger, en faisant tomber cette ville au pouvoir des Tartares ; il fit avertir leur roi, que s'il voulait se rendre maître de Peï-tchéou, non seulement il lui promettait de l'aider, mais que l'entreprise était facile. Les Tartares ne crurent pas devoir manquer une si belle occasion de s'emparer d'une place de cette importance : Té-kouang vint lui-même pour en faire le siège. L'absence de Ouang-ling-ouen, qui en était gouverneur, rendait encore cette occasion plus favorable : ce gouverneur était allé à la cour, & n'avait laissé à sa place qu'un certain Ou-loan, homme de lettres zélé pour son prince, mais peu exercé au métier des armes. Les Tartares ne l'eurent pas plus tôt investie, que le traître Chao-ko, affectant un zèle ardent à la défendre, demanda avec instance à Ou-loan de lui donner les moyens de se distinguer, pour rétablir sa réputation : ce vice-gouverneur lui confia le poste du midi, tandis qu'il était à celui de l'orient.

Les premiers jours, Chao-ko repoussa avec assez de vigueur les attaques des assiégeants ; mais une nuit il fit mettre le feu au magasin d'armes, & les introduisit par le poste qu'il gardait : malgré cette trahison, ils ne purent s'en rendre absolument les maîtres que par la bravoure de leurs officiers subalternes, & qu'après avoir tué plus de dix mille hommes de la garnison. Ou-loan, de désespoir, se jeta dans un puits.

L'empereur, consterné de cette perte, écrivit à Té-kouang pour tâcher de l'arrêter ; mais les Tartares, dont un corps était déjà arrivé à Yé-tou, ne laissèrent point passer le courrier, qui fut obligé de rebrousser chemin. Aussitôt l'empereur fit ^{p.351} partir Kao-hing-tchéou avec un corps

de troupes, pour ralentir la marche des ennemis, & les amuser jusqu'à ce qu'il l'eut jointe lui même. King-yen-kouang se chargea de la conduite de cette guerre, & c'est par ses ordres que se dirigeaient toutes les opérations ; il récompensait même & punissait à sa volonté. Une si grande autorité lui donna tant d'orgueil, qu'il ne regardait plus les officiers qu'avec mépris. Ce ministre se rendit si intraitable, que l'empereur même ne pouvait s'en faire obéir.

Lorsque ce prince partit de la cour orientale, les Tartares arrivaient à Li-yang ; & à peine était-il rendu à Tchen-tchéou, que Té-kouang vint camper auprès de la ville de Yuen-tching. L'empereur, instruit qu'il avait détaché un corps d'armée considérable pour aller du côté de Tai-yuen, envoya ordre à Lieou-tchi-yuen de se tenir sur ses gardes, & il le nomma son général dans ces quartiers, avec Pé-tching-fou, leur donnant Tou-oueï & Ma-tsiuen-tsieï pour lieutenants-généraux ; il fit encore une autre division sous les ordres de Tchang-yen-tsé, pour l'opposer au corps des Tartares qui était à Li-yang.

Après s'être mis en état de défense, l'empereur fit une seconde tentative auprès de Té-kouang, pour l'engager à la paix, & il se servit pour cette négociation de son interprète tartare, qu'il chargea d'une lettre pour ce prince, dans laquelle il lui demandait de vivre ensemble en bonne intelligence comme par le passé : le roi tartare répondit qu'il ne s'était mis en campagne qu'après une mûre délibération, & qu'il ne pouvait plus changer. Sur ces entrefaites, on apprit de Tai-yuen, que les Tartares, commandés par le prince Oueï-ouang, avaient été défaits près de Siou-jong & contraints de prendre la fuite.

A la deuxième lune, Yen-kan, lieutenant-général de ^{p.352} Tien-ping, envoya Teou-y, un de ses officiers, avertir l'empereur que Tchéou-ju, gouverneur de Po-tchéou, s'était donné aux Tartares, & que, suivant les connaissances qu'il en avait, Yang-kouang-yuen voulait introduire ces ennemis de la Chine dans le Ho-nan, & leur faire passer le Hoang-ho à Mâ-kia-keou. Teou-y alla ensuite porter ces nouvelles à King-yen-

kouang, auquel il fit sentir que si les Tartares se joignaient à Yang-kouang-yuen, le Ho-nan était exposé. Le ministre fit sur-le-champ expédier un ordre à Ché-pin d'aller garder Mâ-kia-keou ¹, & à Pé-tsaï-jong d'aller se poster à Mâ-kia-keou pour le défendre. Il envoya encore plusieurs autres détachements en divers endroits, mais sans leur recommander de se secourir mutuellement : de sorte que Kao-hing-tchéou, Fou-yen-king & quelques autres se trouvant investis dans Tsi-tching, qui était une mauvaise place, furent contraints de dépêcher un courrier à King-yen-kouang, pour lui faire savoir le danger où ils étaient. Celui-ci courut sur-le-champ en avertir l'empereur, qui marcha lui-même à leur secours & chassa les Tartares.

Li-cheou-ouen & Pé-tsaï-jong, arrivés à Mâ-kia-keou, s'y fortifièrent aussi bien qu'ils purent ; mais peu de jours après, ils se virent bloqués par dix mille fantassins tartares ; leur cavalerie était postée au sud de Mâ-kia-keou, pour protéger le gros de leur armée qui passait le Hoang-ho. Il n'y en avait encore qu'une partie de passée, lorsque les Chinois se présentèrent pour les arrêter : aussitôt qu'ils parurent & que ^{p.353} leur cavalerie approcha, les Tartares se débandèrent. Alors ils donnèrent avec tant d'impétuosité sur l'infanterie qui avait investi Mâ-kia-keou, & sur ceux qui passaient le Hoang-ho, que plusieurs milliers se noyèrent, & un plus grand nombre encore furent tués ou faits prisonniers ; le reste prit la fuite.

Lorsque le roi des Leao avait pris Peï-tchéou & Po-tchéou, il avait comblé les habitants de ces deux villes de toutes sortes de grâces, & il avait même donné à plusieurs des mandarinats, pour se les concilier ; mais aussitôt qu'il sut que ses troupes avaient été battues à Tsi-tching & à Mâ-kia-keou, il devint si furieux, qu'il fit faire main-basse sur tous les prisonniers qu'il avait faits : cet excès de barbarie, opposé au traitement

¹ On ne doit point confondre les deux Ma-kia-keou dont il est ici fait mention ; ce sont deux endroits différents, dont la première syllabe s'écrit en chinois par deux caractères très différents par leur figure & leur signification : je les ai variées par des accents. Celle que j'écris Mâ, signifie cheval ; & la seconde, que j'écris Mâ, exprime du chanvre. Éditeur.

qu'ils en avaient reçu, ne servit qu'à enflammer le courage des Chinois, & à les exciter à se battre encore mieux qu'ils ne l'avaient fait.

L'empereur, encouragé par l'avantage qu'il venait de remporter sur les Tartares, envoya ordre à Lieou-tchi-yuen, de marcher contre ceux qui étaient de son côté, & de leur livrer bataille ; mais Lieou-tchi-yuen, qui avait des vues toutes différentes, n'obéit point.

Le roi tartare qui voulait prendre sa revanche, feignit d'évacuer la ville de Yuen-tching ; il mit en embuscade l'élite de sa cavalerie dans l'ancienne ville de Tun-kieou, pour y attendre l'empereur qu'il espérait d'y attirer ; mais ce stratagème ne réussit point, les grandes pluies qui tombèrent alors l'empêchèrent de s'avancer.

Tchao-yen-cheou, à qui le roi des Leao avait promis le trône de la Chine, si cette guerre réussissait, voyait avec chagrin la résolution où ce prince était de se retirer : il lui représenta que toutes les troupes de Tçin étant sur le bord du ^{p.354} Hoang-ho, pour en garder les passages, il n'y avait rien à craindre de leur poursuite ; qu'il ne fallait pas balancer à aller fondre sur les impériaux, qu'on battrait sûrement en les prenant au dépourvu, & que cette seule action pouvait décider du sort de la Chine, dont on se rendrait maître. Le roi tartare, qui ne cherchait qu'à réparer l'échec qu'il venait de recevoir à Mâ-kia-keou, donna aisément dans ce projet : il se mit à la tête de plus de cent mille hommes, & vint camper en ordre de bataille au nord de la ville de Tchen-tchéou.

Kao-hing-tchéou, général des impériaux, rangea aussi son armée pour lui faire tête, & sur le midi du premier jour de la troisième lune, l'action s'engagea & dura jusque sur les quatre heures, sans avantage de part ni d'autre. Le roi tartare, impatient de vaincre, s'avança avec un corps d'élite, pour faire déclarer la victoire en sa faveur ; mais l'empereur, qui s'en aperçut, alla à sa rencontre avec un corps de troupes, dont la plupart étaient de ses gardes, tous gens de main & prêts à recevoir l'ennemi.

Té-kouang voyant l'armée de l'empereur si nombreuse & en si bon ordre, ne put s'empêcher de dire aux officiers qui étaient à ses côtés :

— Yang-kouang-yuen m'avait dit que la plupart des soldats chinois étaient morts de faim & de misère, d'où viennent donc ceux que nous avons devant nous ?

Alors il fit faire plusieurs mouvements à ses troupes, comme s'il eût voulu charger les impériaux ; mais ceux-ci, qui l'attendaient toujours de pied ferme, se contentaient de faire pleuvoir une grêle de flèches qui lui tuèrent beaucoup de monde : la perte fut très considérable, & presque égale de part & d'autre ; mais sur le soir le roi tartare, par sa retraite, céda l'honneur de cette journée à l'empereur.

^{p.355} Quelque temps après le départ de l'armée ennemie, un officier, qui en avait déserté, dit que Té-kouang avait ordonné à ses troupes de se disposer à retourner vers le nord. King-yen-kouang crut que c'était une feinte de la part de ce monarque, pour venir le surprendre, & fit faire bonne garde dans son camp, sans oser se déterminer à le poursuivre ; cependant les Tartares s'en retournèrent si humiliés de leur défaite & si furieux de leurs pertes, qu'ils laissèrent partout des traces funestes de leur désespoir, en brûlant, pillant & ravageant tous les pays qui se trouvèrent sur leur passage.

Lorsque l'empereur fut assuré de leur retraite, il laissa à Kao-hing-tchéou la garde de Tchen-tchéou, & il reprit le chemin de Ta-léang : King-yen-kouang le suivit. L'empereur était mécontent de son ministre : officiers & soldats, chacun le détestait. Fang-oueï-han, profitant de ces circonstances pour le perdre, l'accusa de n'avoir pas pourvu à la garde de Tsi-tching, dans le cas où cette ville aurait été attaquée ; il le chargea si fort à cette occasion, que l'empereur lui ôta le commandement de ses gardes avec sa place de ministre d'État, & lui donna le gouvernement de la cour occidentale. Kao-hiao-tchéou le remplaça dans le commandement des gardes ; mais on manquait de sujets capables de remplir le ministère : Fong-tao avait à la vérité du mérite ; bon ministre en temps

de paix, il était fort au-dessous de sa place en temps de guerre ; on proposa d'y remettre Sang-oueï-han, comme le seul en état de réparer les maux que la guerre avait causés. L'empereur consentit à ce choix, & lui rendit toutes les affaires du gouvernement qui dans peu de temps changèrent de face entre ses mains.

Le premier jour de la neuvième lune, il y eut une éclipse de soleil.

p.356 L'empereur, de retour à Ta-léang, voyant qu'il n'avait plus rien à craindre des Tartares, entreprit de réduire Yang-kouang-yuen, & fit partir Li-cheou-tchin avec une division considérable, pour l'aller assiéger dans Tsing-tchéou, où il s'était enfermé, avec la résolution de se défendre. Ce rebelle fit en effet une si vigoureuse défense, que Li-cheou-tchin resta sept à huit mois sans pouvoir le forcer, & il n'en serait peut-être jamais venu à bout, si les provisions de bouche ne lui avaient manqué : il avait vu périr de faim & de misère la moitié de son monde, sans parler de se soumettre ; il se contentait de se tourner du côté du nord, où était le pays des Tartares, & comme si Té-kouang leur roi, avait été présent ou avait pu l'entendre, il se mettait à genoux, & battait plusieurs fois de la tête, en s'écriant :

— Hoang-ti-cou Kouang-yuen-y, c'est-à-dire, grand empereur, vous avez perdu Yang-kouang-yuen !

Son fils Yang-tching-hiun, qui n'avait pas tant de dévouement au Tartare, ne désespérant pas d'obtenir de l'empereur le pardon de toute sa famille, pressait en vain son père de se soumettre. Celui-ci, poussé encore par un de ses officiers, appelé Kieou-cheou, n'en était que plus opiniâtre dans sa rébellion. Yang-tching-hiun, voyant enfin qu'il ne pouvait réussir à amener son père à un parti sage que par la mort de cet officier, lui coupa la tête, qu'il envoya à Li-cheou-tchin ; faisant ensuite mettre le feu dans plusieurs endroits de la ville, il obligea son père de quitter sa maison, & le conduisit dans la sienne. Alors, après lui avoir avoué qu'il était l'auteur de cette grande révolution, il lui en demanda

pardon, & l'obtint, avec la permission de faire ouvrir les portes de la ville aux impériaux qui s'en emparèrent.

Cette nouvelle fit tant de plaisir à l'empereur, qu'il répondit à Li-cheou-tchin, que, quoique le crime de ^{p.357} Yang-kouang-yuen fût énorme, ses fils s'étant soumis à ses ordres, il fallait éviter de le faire mourir publiquement, & qu'il laissait à sa prudence le soin de décider de quelle manière on le traiterait. Li-cheou-tchin envoya en secret l'étrangler, & fit courir le bruit qu'il était mort d'une maladie qui l'avait emporté à la douzième lune intercalaire. Ses fils furent mis dans les emplois, comme si le père n'avait point été coupable.

Cependant les Tartares Leao recommencèrent à se mettre en campagne avec une nombreuse armée : ils firent prendre les devants à Tchao-yen-cheou, qui s'avança jusqu'à Hing-tchéou. L'empereur voulait aller commander lui-même son armée, mais il tomba malade, & en attendant qu'il se portât mieux, il envoya ordre aux gouverneurs de Tien-ping, de Yé-tou, de Hou-koué & de Ou-ning de rassembler leurs troupes, d'en former un corps d'armée avec celles qu'on leur enverrait, pour aller camper auprès de la ville de Hing-tchéou.

945. Le roi tartare suivit de près Tchao-yen-cheou, & vint camper à Yuen-chi, où il s'arrêta. L'empereur qui ne voulait point que son armée s'engageât trop avant, & qui craignait que les Tartares n'en vinsent d'abord à une action, envoya ordre à Tchang-tsong-nghen, & aux autres officiers de la tenir à une certaine distance de l'ennemi. Cet ordre jeta une telle épouvante parmi les soldats, qu'on eut toutes les peines du monde à les rassurer. L'empereur qui en fut informé, ordonna à Tchao-tsaï-li de revenir à Tchen-tchéou & d'y faire camper ses troupes, & à Matsiuen-tsieï de se rendre à Yé-tou. Il envoya en même temps Tchang-yen-tché camper à Li-yang, & assigna à King-yen-kouang la garde du passage de Hou-léang.

Les Tartares n'ayant plus rien qui s'opposât à leurs ^{p.358} entreprises, parcoururent les départements de Hing-tchéou, de Ming-tchéou & de

Tsé-tchéou, qu'ils dévastèrent par le fer & le feu, en laissant partout des traces de leur férocité ; mais étant entrés sur les terres de Yé-tou, ils trouvèrent Tchang-tsong-nghen, Ma-tsiuen-tsieï & Ngan-chin avec toutes leurs troupes rangées en bon ordre au sud de la rivière Ngan-yang-choui de Siang-tchéou, qui leur firent prendre plus de précautions.

Hoang-fou-yu & Moujong-yen-tchao avaient été envoyés avec un gros de cavalerie, pour reconnaître les Tartares : ils en rencontrèrent un détachement si considérable, assez près de la ville de Yé-tou, qu'ils battirent en retraite jusqu'à Yu-lin-tien ; mais le nombre des ennemis qui les poursuivaient, augmentant à chaque instant, ces deux braves officiers déterminés à mourir plutôt que de fuir, se battirent depuis midi jusqu'à trois heures ; le carnage fut affreux. Hoang-fou-yu, qui eut son cheval tué sous lui, combattit longtemps à pied, jusqu'à ce que Tou-tchin, un de ses domestiques, lui donnât le sien. L'ardeur du combat s'étant un peu ralentie, il vit ce fidèle serviteur entre les mains des Tartares : prenant alors quelques cavaliers avec lui, il fond le sabre à la main au milieu des ennemis, & se faisant un chemin de sang à travers leurs bataillons, il pénètre jusqu'à son domestique, l'arrache de leurs mains & revient avec lui rejoindre sa troupe.

Les généraux de l'armée impériale, qui étaient à Ngan-yang, surpris de ne point voir revenir les soldats qu'ils avaient envoyés, pour savoir ce qu'était devenu Hoang-fou-yu, conclurent qu'il était aux prises avec l'ennemi. Ngan-chin-ki, dit qu'il fallait voler promptement à son secours ; mais Tchang-tsong-nghen voulut l'en détourner, en lui représentant qu'il p.359 ne serait pas en état de résister au grand nombre :

— La victoire dépend du Tien, répliqua Ngan-chin-ki ; ce que dix mille hommes séparés ne peuvent, réunis ils le pourront. Que dirait l'empereur, si, faute de l'avoir secouru, il perdait un si brave homme ?

Se mettant aussitôt à la tête d'un gros de cavalerie, il lui fit passer la rivière & marcha droit aux Tartares, qui avaient enveloppé Hoang-fou-

yu ; cet officier faisait toujours bonne contenance. A l'approche du renfort qui lui venait, les Tartares prirent la fuite, & il ramena les siens triomphants.

Les Tartares à la vue du détachement de Ngan-chin-ki, s'imaginant que toutes les forces de l'empire allaient leur tomber sur les bras, prirent le parti de la retraite. Leur roi, lui-même, qui était alors à Han-tan, fut si épouvanté du faux bruit qui en courut, qu'il reprit aussitôt la route du nord.

D'un autre côté, le bruit s'était répandu dans l'armée impériale, que le roi tartare s'avancait avec toutes ses forces. Tchang-tsong-nghen assembla ses officiers & leur dit :

— On publie que Té-kouang vient à nous avec toutes ses troupes ; nous ne sommes point assez forts pour hasarder une bataille, les vivres vont bientôt nous manquer, ainsi je crois qu'il est plus à propos de nous retirer vers Li-yang, où sont nos magasins ; nous aurons au sud le Hoang-ho pour notre défense, & nous y serons à couvert.

Suivant ce plan, après avoir laissé cinq cents hommes pour la garde du pont de Ngan-yang, il se mit le premier en marche pour Li-yang ; la plupart de ses soldats, que ce faux bruit avait épouvantés, désertèrent, & firent à peu près comme à Hing-tchéou au commencement de la campagne.

L'empereur, quoique convalescent, dit que dans de pareilles circonstances il ne devait pas se reposer, & comme il nommait ^{p.360} les officiers qui devaient le suivre, il reçut des dépêches de Ma-tsiuen-tsieï qui lui mandait que les Tartares avaient repris le chemin de leur pays, & que leur retraite ressemblait à une fuite. Sur cet avis, ce prince fit expédier des ordres d'assembler une armée qu'il voulut commander lui-même, & il partit en effet de Ta-léang pour l'aller joindre.

Histoire générale de la Chine

A son arrivée à Tchen-tchéou, il trouva son armée, qu'il fit défiler du côté du nord à la poursuite des Tartares. Lieou-tchi-yuen n'augura pas bien de cette entreprise ; il dit à ses officiers que l'empire était à peine en état de se défendre, & qu'il était imprudent d'aller provoquer une nation puissante, qui pourrait, si elle le voulait, soumettre la Chine : il ajouta que quand bien même on battrait les Tartares, ce ne serait pas un grand avantage ; mais que si on venait à être vaincu, il y avait tout à craindre de leur part.

Tou-oueï & les autres généraux de l'empire, soumirent, en passant, la ville de Taï-tchéou ¹, appartenant aux Tartares, & se rendirent ensuite maîtres de Pou-tchin, où ils firent deux mille prisonniers. La réduction de ces deux places fut suivie de celle de Souï-tching ² : on y reçut la nouvelle que le roi tartare, après avoir passé Hou-pé-keou, apprenant que les troupes de l'empereur lui avaient enlevé Taï-tchéou, avait repris la route du sud, que son armée était de quatre-vingt à quatre-vingt-dix mille hommes toute cavalerie, & qu'elle ne devait pas tarder à arriver. Tou-oueï, qui ne les attendait pas, revint jusqu'à Yang-tching, où les Tartares arrivèrent presque aussitôt que lui ; il fallut se battre, & les Tartares furent vaincus. Le général chinois les poursuivit plus d'une lieue : ils passèrent ^{p.361} la rivière Pé-keou, où Té-kouang, leur roi, vint les joindre : ce prince disposa ses piquets, de manière qu'il intercepta à l'armée impériale le chemin par où elle tirait ses vivres, & la mit dans la nécessité de combattre ou de périr.

Le général chinois avait si mal choisi son poste, qu'il manquait d'eau ; il fit inutilement creuser des puits pour en trouver : il faisait d'ailleurs une chaleur excessive, & il s'éleva un vent de nord-est qui la rendait encore plus insupportable : les soldats, incommodés de son ardeur, murmuraient de ce qu'on ne les menait point à l'ennemi. Leurs officiers allèrent en corps à la tente du général pour l'en presser ; il leur répondit

¹ Pao-ting-fou.

² Ngan-fou-hien.

qu'il fallait attendre que le vent fut apaisé. Li-cheou-tchin, l'un d'eux, dit au contraire qu'il en fallait profiter, parce que les nuages de poussière empêcheraient l'ennemi d'apercevoir l'infériorité de leur nombre, & que si l'on attendait que ces nuages fussent dissipés, il était à craindre qu'ils ne se tirassent mal de ce pas. Cet officier, après avoir quitté le général, alla dire aux soldats de se préparer au combat ; il les exhorta de se comporter en gens de cœur, & revint ensuite à la tente de Tou-oueï, auquel il recommanda de garder le camp, tandis qu'à la tête des troupes, qui étaient sous ses ordres, il allait vaincre ou mourir.

Tchang-yen-tché, commandant de la cavalerie, ayant consulté ses officiers, la plupart lui dirent, qu'avec un si grand vent il serait difficile de se battre, & qu'il vaudrait peut-être mieux attendre qu'il fût un peu diminué : c'était aussi le sentiment de Tchang-yen-tché lui-même ; mais Yo-yuen-fou, qui envisageait autrement la position où ils se trouvaient, dit que leurs soldats mourant de soif, si on attendait que le vent cessât, ils ne seraient peut être plus en état de se battre ; d'ailleurs, ^{p.362} que les ennemis ne s'attendraient point à être attaqués par le temps qu'il faisait, & que de le faire brusquement, c'était, à son avis, un moyen sûr de les vaincre.

Tchang-yen-tché, décidé par ces dernières paroles, sortit du camp à la tête de sa cavalerie pour aller aux ennemis ; il fut bientôt suivi des autres officiers, qui voulurent avoir part à la gloire de cette journée. Cet officier général donna sur les Tartares, tandis que Fou-yen-king, avec dix mille chevaux, les attaquait d'un autre côté : ils les poussèrent si vivement, qu'ils prirent l'épouvante & se mirent à fuir, avec un bruit semblable à celui de l'écroulement d'une montagne, sans se donner le temps de monter à cheval ni de prendre leurs armes, dont la terre était couverte. Le nombre des morts fut si grand, qu'on comptait plus de la moitié de l'armée tartare restée sur le champ de bataille ; Té-kouang faillit à être fait prisonnier : se voyant poursuivi de près, il abandonna le char sur lequel il était, pour monter sur un chameau, afin d'aller plus

vite. Plusieurs officiers proposèrent à Tou-oueï de courir après lui ; mais ce général leur demanda s'ils n'étaient pas contents d'avoir battu les ennemis, & de n'être pas restés parmi les morts. Après cette victoire, l'armée impériale se retira à Ting-tchéou.

Té-kouang, arrivé à Yeou-tchéou, y attendit les débris de son armée : il fit arrêter ceux de ses généraux qui avaient échappé à cette défaite, & après leur avoir reproché leur négligence, qui avait manqué de tout perdre, il leur fit donner à chacun quelques centaines de coups de fouets, selon la coutume tartare, & ce monarque reprit ensuite le chemin de ses États. L'empereur de son côté regagna Ta-léang.

Dans la persuasion qu'après un échec aussi terrible le roi ^{p.363} tartare serait plus porté à la paix, l'empereur lui envoya un de ses officiers pour la négocier. Choulin, mère de Té-kouang, lasse de tant de guerres, ne la désirait pas moins : elle demanda à son fils si un Chinois pouvait être roi des Tartares ; & comme il lui répondit que c'était une chose impossible. ;

— Si cela est ainsi, répliqua-t-elle, pourquoi voulez-vous être empereur de la Chine ?

Té-kouang se plaignit de l'ingratitude des princes de la dynastie régnante, qui lui devaient le trône.

— Quand vous auriez, lui dit cette princesse, soumis toute la Chine, vous ne pourriez jamais y demeurer ; un revers peut vous précipiter dans un abîme de malheurs, & il ne serait plus temps de vous en repentir lorsque vous y seriez tombé.

L'envoyé de l'empereur se présenta devant le roi tartare, avec toutes les marques de la soumission qu'il exigeait, afin de lui ôter tout prétexte de refuser la paix. Té-kouang lui déclara qu'il y consentirait, à condition qu'on lui livrerait King-yen-kouang & Sang-oueï-han, & qu'on lui céderait les départements de Tchín-tchéou & de Ting-tchéou. L'empereur jugea par la réponse de ce prince, qu'il ne voulait point de paix, & il n'insista pas davantage sur les propositions qu'il en avait fait faire.

Le premier jour de la huitième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Sous le règne de l'empereur Kao-tsou, Ouang-kien, roi de Corée, lui avait fait porter un placet par un lama ou bonze tartare, appelé Ouala, dans lequel il disait que le royaume de Po-haï appartenait à un de ses parents, que les Khitan retenaient prisonnier après lui avoir enlevé ses États : il demandait du secours pour les reprendre, mais on ne lui fit aucune réponse. Tsi-Ouang crut qu'il engagerait ce prince à déclarer la guerre ^{p.364} aux Tartares, & qu'il les obligerait par là à faire diversion ; mais le roi Ouang-kien, étant mort dans ces entrefaites, il laissa son royaume à Ouang-ou, son fils. Ce nouveau roi de Corée envoya un de ses officiers notifier à l'empereur la mort de son père, & demander son agrément pour succéder à sa couronne. Cette démarche donna occasion à Tsi-ouang, de reprendre son projet d'alliance avec ce prince : il lui fit porter par Kou-gin-yu le diplôme impérial qui l'établissait roi de Corée ; mais le véritable motif de cette commission était la ligue qu'il projetait contre les Tartares Leao. Kou-gin-yu, qui regardait cette négociation comme très importante, fut fort satisfait d'en être chargé ; mais quand il vit les soldats coréens, les gardes même du roi, qu'il se fut informé de l'état de ses troupes & de ses magasins, & de la manière dont on les exerçait, il conclut dès lors qu'on n'en pouvait tirer aucun avantage ; cependant il ne laissa pas d'en faire la proposition au roi : ce prince en parut si éloigné, que l'officier chinois ne jugea pas, pour l'honneur de l'empire, devoir insister.

946. Le premier jour de la deuxième lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

Les Tartares furent assez tranquilles jusqu'à la sixième lune, qu'ils recommencèrent leurs courses du côté de Ting-tchéou, & parurent avoir dessein de surprendre cette place. Tchang-yen-tché accourut à son secours, & ayant rencontré les Tartares au nord de Ting-tchéou, il les battit.

Histoire générale de la Chine

A la dixième lune Lieou-yen-tso, gouverneur de Yng-tchéou, qui appartenait aux Khitan, écrivit à Ouang-loan, officier de l'empereur dans le pays de Yo-cheou, qu'il désirait quitter le service de ces Tartares, pour servir la Chine, sa patrie : il lui mandait encore que la garnison de Yng-tchéou n'allait pas à ^{p.365} mille hommes, & que s'il venait avec quelque mille cavaliers, il lui promettait de l'aider à s'en rendre maître.

Ouang-loan & Tou-oueï, qui avaient souvent été tentés de reprendre cette place, ainsi que Mou-tchéou, écrivirent en cour pour en avoir la permission ; les ministres Fong-yu & Li-song furent d'avis d'y envoyer une puissante armée, afin d'être en état de seconder Lieou-yen-tso & Tchao-yen-cheou, gouverneur de Mou-tchéou, qui demandait aussi à revenir. Après que cette expédition eut été agitée dans le conseil, l'empereur fit publier l'ordre suivant.

« Je lève une nombreuse armée dans le dessein d'exterminer la fourberie & la mauvaise foi du côté du nord ; je commencerai par reprendre les départements de Yng-tchéou, de Mou-tchéou, de Ngan-tchéou, de Ting-tchéou, de Yeou-tchéou, & tout le pays de Koan-nan & de Yen. Je veux nettoyer les limites de mon empire : si quelqu'un peut m'apporter, ou à quelqu'un de mes gouverneurs, la tête du chef de ces barbares, je lui promets de le rendre un des plus riches de l'empire.

Les pluies continuelles qu'il faisait depuis la sixième lune, avaient rendu les chemins si mauvais, que ce ne fut qu'avec des peines infinies que l'armée impériale, commandée par Tou-oueï & Li-cheou-tchin, put s'en tirer : elle arriva enfin, excédée de fatigue, auprès de Yng-tchéou, dont elle trouva les portes ouvertes ; ne doutant point qu'on ne lui tendît quelque piège, elle n'osa y entrer. On sut cependant que le général tartare, Kaomouhan, en était sorti à la dérobée avec une bonne partie de la garnison. Tou-oueï détacha deux mille chevaux sous les ordres de Leang-han-tchang, pour aller à sa poursuite. Leang-han-tchang atteignit les Tartares, qu'il ^{p.366} attaqua, mais il fut tué, & sa troupe taillée en

pièces ; ce qui en échappa revint aussitôt rejoindre le corps d'armée. Cet échec obligea Tou-oueï de se retirer de devant Yng-tchéou & de reprendre le chemin du midi.

Té-kouang, à la tête de la plus nombreuse armée qu'il eût encore mise sur pied, prit la route de Heng-tchéou, comme s'il eût eu quelques vues sur cette place. A la nouvelle de son approche, Tou-oueï voulait aller au midi de Ki-tchéou & de Pei-tchéou. Tchang-yen-tché, qui se trouvait alors à Heng-tchéou, lui fit dire qu'il ne devait pas craindre, & que lorsqu'il l'aurait joint, il lui dirait comment il faudrait s'y prendre pour obliger le Tartare à retourner dans son pays, après l'avoir bien battu. Tou-oueï changea de dessein, & se rapprocha de Heng-tchéou : Tchang-yen-tché vint l'y trouver ; ii lui donna le commandement de l'avant-garde de son armée, & ils allèrent mettre leur camp fort près de celui des Tartares sur le bord de la rivière Tou-ho, où ils se retranchèrent.

Le roi tartare voyant l'armée impériale si avantageusement postée, & qu'elle pouvait passer la rivière & communiquer avec Heng-tchéou, était sur le point de décamper pour reprendre le chemin de ses États ; mais quand on vint lui dire que les Chinois fortifiaient leur camp d'un fossé, il jugea qu'ils ne pensaient point à la communication de Heng-tchéou, & qu'ils avaient dessein de demeurer longtemps dans leur poste, alors il changea de sentiment.

Le général Tou-oueï n'était pas un grand capitaine ; la seule faveur l'avait élevé & le soutenait. Plusieurs de ses officiers avaient obtenu des gouvernements de place par argent ou par intrigue ; l'expérience & la capacité leur manquaient. Tou-oueï se plaisait avec eux, & ne s'occupait que de ^{p.367} divertissements & des plaisirs de la table : il avait à sa suite une troupe de comédiens, & il faisait jouer des pièces dans son camp, comme s'il n'eût point été chargé d'affaires plus importantes.

Li-kou, gouverneur de Tsé-tchéou, que cette inaction chagrinait, alla trouver Tou-oueï dans le temps que Li-cheou-tchin était avec lui, & il leur dit à tous deux, en présence d'un grand nombre d'autres officiers :

— Qu'attendons-nous ici ? nous ne sommes qu'à quatre pas de Heng-tchéou, où il y a une très forte garnison ; elle peut aussi bien apercevoir notre camp que nous distinguons leurs murailles ; qui nous empêche de nous en faire entendre par signaux ? Les Tartares, campés entre la ville & nous, ne semblent-ils pas chercher leur perte ? Il est vrai que la rivière nous sépare d'eux ; mais quelle difficulté y a-t-il d'y établir des ponts, faits avec du bois & de la paille ? Si à certain signaux, la ville d'un côté & nous de l'autre, nous profitons de l'obscurité de la nuit pour les attaquer brusquement, il n'y a pas lieu de douter que nous ne les mettions en fuite.

Tous les officiers furent du même sentiment, le seul Tou-oueï le désapprouva ; & pour se délivrer de l'importunité de Li-kou, il l'envoya hâter les convois qui venaient de Hoai-tchéou de Mong-tchéou.

Les Tartares firent camper le gros de leur armée près de la rivière, à la vue des impériaux : ils détachèrent quelques centaines de cavaliers sous les ordres de Siao-han, qui prirent un assez long détour pour couper le chemin aux vivres que les Chinois attendaient des villes voisines. Ce détachement enleva tous ceux qu'il rencontra, sans que Tou-oueï se mît en devoir de les en empêcher. Siao-han se saisit sans difficulté de toutes les provisions de grains qu'on conduisait à l'armée impériale, & ^{p.368} sans s'amuser à faire des prisonniers, dont le nombre l'aurait embarrassé, il les renvoyait, en leur disant qu'il avait ordre du roi son maître de ne faire aucun mal à ceux qui se rendraient de bonne grâce. Ces gens ne manquèrent pas d'exagérer la puissance des Tartares : Siao han s'était bien attendu qu'ils répandraient ce bruit, & il avait ses vues en les relâchant. Tou-oueï, consterné de ces contretemps, écrivit en cour pour en informer l'empereur ; il lui demandait quelque moyen de se tirer d'affaire. Les Tartares arrêtaient ce courrier, & virent ce que contenaient ses dépêches : depuis ce moment-là, ils prirent si

bien leurs mesures, que tous les courriers, soit de l'armée, soit de la cour, tombèrent entre leurs mains.

L'empereur, enflé de ses victoires passées, n'avait songé qu'à ses plaisirs : cependant, à la nouvelle de ces échecs, il commença à craindre, & dit qu'il voulait aller en personne commander son armée contre les Tartares ; mais charmé de ce que Li-yen-tao l'en détournait, il se contenta d'envoyer Kao-hing-tchéou & Fou-yen-king garder Tchen-tchéou & King-yen-kouang dans le Ho-yang. Cependant l'armée impériale commençait à souffrir beaucoup. Les officiers qui avaient de l'expérience, ne voyaient d'autre moyen de sortir d'embarras qu'en ouvrant la communication avec Heng-tchéou, comme Li-tchéou l'avait proposé. Ouang-tsing alla trouver le général, & lui dit que tous les officiers regardaient leur perte comme certaine, si on ne faisait pas ce que Li-kou avait conseillé. Il proposa d'ouvrir un chemin à l'armée pour gagner les monts de Heng-tchéou, où elle serait en sûreté si on voulait lui donner seulement deux mille hommes d'infanterie, avec lesquels il se saisirait du pont, pourvu qu'on eût soin de le soutenir. Tou-oueï ordonna à Song-yen-yun d'aller avec lui : ^{p.369} ces deux braves officiers attaquèrent si vivement les Tartares, qu'après leur avoir enlevé le pont, ils les poussèrent & les ébranlèrent si fort, que tous les officiers de l'armée pressèrent Tou-oueï de les soutenir ; mais ce général resta dans l'inaction, & ne voulut leur donner aucun secours. Song-yen-yun, accablé par le nombre, fut obligé de battre en retraite jusqu'au pont ; Ouang-tsing tint toujours ferme : lui & ses gens se battirent avec un courage & une intrépidité qui donnèrent de l'admiration aux Tartares mêmes. Il eut beau envoyer demander du renfort à Tou-oueï, il ne put jamais en obtenir un seul cavalier ; il dit à ses soldats :

— Notre général nous voit ici écrasés sans nous secourir, sans doute qu'il a quelque mauvais dessein contre l'empire ; pour nous, montrons que nous aimons notre patrie, & que nous savons la défendre, en mourant glorieusement pour elle.

Les soldats animés d'un courage égal à celui de leur commandant, s'offrirent généreusement à le suivre partout : après avoir épuisé leurs flèches, ils mirent le sabre à la main, & tombant sur les ennemis avec une espèce de fureur, ils les enfoncèrent & soutinrent constamment les efforts des troupes fraîches qu'on envoyait contre eux ; ils eurent tous la gloire de mourir les armes à la main.

Après cette action, Tou-oueï ayant fait venir Li-cheou-tchin & Song-yen-yun dans sa tente, il leur dit que dans la détresse où ils se trouvaient, sans espérance de secours, leurs provisions consommées, les ennemis leur enlevant tous leurs convois, ils n'avaient d'autre parti à prendre que de se résoudre à périr misérablement ou à se donner aux Tartares ; & sans attendre leur réponse, il envoya secrètement à Té-kouang pour traiter des conditions qu'il voudrait lui accorder, offrant ^{p.370} de faire mettre bas les armes à son armée & de se soumettre à lui.

Le roi tartare ne pouvant se persuader que Tou-oueï lui parlât sincèrement, feignit cependant de le croire : il lui fit une réponse séduisante, afin de le déterminer, & il le leurre de l'espérance de l'élever sur le trône de la Chine, de préférence à Tchao-yen-chéou, qu'il avouait cependant s'être fait une grande réputation à son service ; mais auquel, disait-il dans sa réponse, il ne trouvait pas les qualités nécessaires pour en faire un empereur : il ajoutait que si c'était un homme comme lui, il n'hésiterait point à lui mettre sur la tête la couronne impériale. Tou-oueï donna dans le panneau, & ne s'occupa plus que du soin d'exécuter son projet de soumission. Ayant fait mettre sous les armes ses cuirassiers, il les rangea en ordre auprès de sa tente ; ensuite de quoi, il invita tous les officiers à le venir trouver : lorsqu'ils furent rassemblés, il les fit envelopper par ses cuirassiers, & leur montrant la soumission qu'il avait dressée pour l'envoyer au roi tartare, il leur dit d'un ton absolu qu'il fallait la signer, & que si quelqu'un hésitait, il le faisait mourir sur-le-champ. Cette menace les troubla si fort, que, se défiant les uns des autres, ils signèrent en tremblant la ruine de leur patrie. Ce général fit ensuite

conduire hors du camp par leurs bas-officiers les soldats, qui, dans la pensée qu'on les menait au combat, sautaient de joie : après qu'ils furent rangés en ordre, Tou-oueï fit approcher les principaux, & leur dit que leurs vivres étant à leur fin, & les chemins interceptés, il n'avait pas trouvé de meilleur expédient pour les sauver, que de se soumettre aux Tartares ; que sa soumission, signée des officiers généraux, était déjà partie pour être remise à Té-kouang. Il leur ordonna de se dépouiller de ^{p.371} leurs cuirasses & de mettre bas les armes. Les soldats frémissaient d'indignation à cet ordre. Tou-oueï & Li-cheou-tchin craignant leur mécontentement, leur firent dire que l'empereur, uniquement livré à ses plaisirs, avait remis toute son autorité à des fourbes & à des ambitieux, dont le dessein était de les faire périr de misère, puisque sachant leur détresse, ils ne s'étaient pas mis en devoir de les secourir : qu'ainsi puisqu'on les abandonnait, ils ne devaient pas hésiter à profiter du seul moyen qu'ils avaient de se garantir d'une mort certaine.

Té-kouang, ayant reçu la soumission de Tou-oueï & des officiers de l'armée impériale, fit vêtir de rouge Tchao-yen-cheou & l'envoya dans le camp pour pacifier les soldats chinois ; il le chargea de porter un pareil habit à Tou-oueï, comme s'il les eût destinés tous deux au trône de la Chine. Ce monarque conduisit ensuite Tou-oueï au pied des murs de Heng-tchéou, pour engager Ouang-tchéou, qui en était gouverneur, à ouvrir ses portes. Les années précédentes ce prince avait attaqué à diverses reprises la ville de Y-tchéou, devant laquelle il avait toujours échoué par la bravoure de Kouo-lin, qui en était gouverneur ; & toutes les fois qu'il passait auprès de ses murailles, il disait, avec chagrin, que sans cet homme il serait venu à bout de se rendre maître de l'empire, & que lui seul avait rompu toutes ses mesures.

Le monarque tartare se voyant sur le point d'être maître de l'empire, envoya Keng-tsong-meï son interprète, à Y-tchéou, pour déterminer la garnison à se soumettre. La grande révolution qui venait d'arriver par la défection de l'armée impériale, entraîna ceux de Y-tchéou, malgré les

efforts que fit Kouo-lin pour s'y opposer. Keng-tsong-meï, irrité de sa résistance, fit mourir ce brave gouverneur.

p.372 Té-kouang, ayant pris la route du midi, détacha en avant Tchang-yen-tché avec deux mille chevaux, pour aller faire un coup de main sur Ta-léang ; il ordonna à Fou-tchour, son interprète, & à Hoang-fou de l'accompagner : ce dernier n'avait jamais voulu être complice de la trahison de Tou-oueï, il fut l'unique officier de marque qui ne signa pas le fameux acte de soumission : il refusa encore d'aller à Ta-léang avec Tchang-yen-tché, & il dit à cette occasion :

— Moi, qui ai été général des troupes & ministre de l'empire sous la famille régnante, & qui n'ai pas eu le bonheur de mourir pour son service, j'irais arrêter l'empereur mon maître ! une pareille perfidie ne flétrira point ma réputation ; mais la vie m'est odieuse depuis que je vois la trahison & le crime régner partout.

Il y a voix déjà plusieurs jours que ce fidèle serviteur avait refusé toute nourriture ; s'étant séparé de ses amis les larmes aux yeux, il alla chercher un lieu écarté, où on le trouva pendu.

Tchang-yen-tché parut au contraire fort satisfait que Té-kouang l'eût préféré pour cette commission ; il usa de diligence, & dès la nuit même, il fit traverser le Hoang-ho à sa troupe au passage de Pé-ma-tsin.

A la nouvelle de la défection de Tou-oueï & de la marche du roi des Tartares, l'empereur ordonna à ses ministres de dire venir Lieou-tchi-yuen pour mettre la cour en sûreté ; mais on y pensa trop tard ; Tchang-yen-tché avait déjà forcé la porte appelée Fong-kieou-men, & il était entré dans la ville. L'empereur, au désespoir, mit le feu à son palais, & lorsqu'il fut bien allumé, il prit son sabre & obligea ses femmes à se jeter dedans : il voulait s'y précipiter lui-même, mais Sieï-tchao, officier de guerre, le retint & le fit prisonnier.

p.373 Sur ces entrefaites parut Tchang-yen-tché qui présenta à l'impératrice une lettre du roi tartare, par laquelle il demandait seulement qu'on lui envoyât Sang-oueï-han & King-yen-kouang, les auteurs de la rupture de la paix entre les Tartares & la Chine ; ensuite de quoi il s'occupa à faire éteindre le feu du palais.

L'empereur ayant mandé Fan-tchi, il lui fit rédiger par écrit sa soumission, conçue en ces termes :

« Moi, votre petit-fils & votre sujet Ché-tchong-koué, accablé de malheurs & de chagrin, mon esprit est dans le trouble, mon règne est fini, ma dynastie n'a plus l'empire ; maintenant l'impératrice & Fong-chi mon épouse, avec toute ma famille la corde au col, nous attendons que vous décidiez de notre sort ; j'ai remis le sceau de l'empire à mes fils Ché-yen-hin & Ché-yen-pao, afin qu'ils le portent à Votre Majesté.

Fou-tchour, interprète du roi tartare, lut à l'empereur les ordres du roi son maître, que ce prince reçut dans la posture la plus humiliante, comme le dernier de ses sujets. Tchang-yen-tché abandonna la ville au pillage ; ses soldats y commirent pendant deux jours des désordres incroyables : il fit sortir l'empereur du palais, sans lui permettre d'en emporter la moindre chose, & il lui donna des gardes qui le surveillaient de si près, que personne ne pouvait lui parler ; il lui refusa même le plus nécessaire. Ce traitement indigne révolta tout le monde, d'autant plus que Tchang-yen-tché n'avait point d'ordre d'en agir d'une manière si barbare. Le lendemain de la détention de l'empereur, le roi tartare lui écrivit de sa propre main pour le consoler de sa disgrâce ; il lui marquait que son intention était qu'on lui fournît abondamment tout ce qui lui serait nécessaire. Depuis cette lettre, Tchang-yen-tché n'osa p.374 plus le traiter aussi indignement, & sur les ordres que le roi tartare donna de continuer à vaquer aux affaires du gouvernement, comme à l'ordinaire, en confirmant tous les mandarins dans leurs charges, il fut plus attentif à réprimer le brigandage de ses soldats.

Histoire générale de la Chine

Le premier jour de l'an **947**, le roi tartare entra dans Ta-léang : tous les mandarins, revêtus de leurs habits de cérémonie, sortirent de la ville par la porte du nord de très grand matin, & s'étant mis en ordre, chacun selon son rang dans un terrain spacieux, le visage tourné vers le nord, ils firent la cérémonie du nouvel an ; après quoi ils quittèrent leurs habits, pour en prendre de plus simples, conformes à l'état de tristesse & d'affliction où ils étaient, & allèrent au-devant de ce roi, qui, les voyant rangés en haie des deux côtés du chemin, leur fit reprendre leurs habits de cérémonie : ce prince leur parla avec bonté, & les rassura sur les craintes qu'ils pouvaient avoir dans un si grand changement. Cependant comme les habitants, épouvantés, sortaient de la ville pour aller chercher quelque asile, il envoya ses interprètes leur dire de sa part :

« Je suis un homme comme vous, ne craignez rien ; mon dessein n'était pas de venir jusqu'ici à la tête de mes troupes, ce sont les Chinois eux-mêmes qui m'y ont conduits ; mais je n'y veux séjourner que pour vous rendre la paix & la tranquillité.

Té-kouang apprit alors que la terreur du peuple venait de ce que Tchang-yen-tché avait livré la ville au pillage pendant deux jours ; il en fut si outré, qu'il le fit sur-le-champ charger de chaînes ; & sur les plaintes qu'on porta contre lui, ce monarque le fit mourir au milieu des rues, & abandonna son corps à la populace, qui le mit en mille pièces, & le traîna dans les boues comme en p.375 triomphe, pour se venger des maux que cet homme méchant lui avait faits.

Le roi tartare, arrivé à Ta-léang, fit mettre l'empereur & toute sa suite dans un grand miao ou temple d'idole, où il fut gardé à vue ; il donna ordre de lui fournir tout ce dont il aurait besoin, & envoyait souvent savoir s'il ne lui manquait rien. Plusieurs jours après, ayant fait réflexion que la présence de ce prince pourrait encore émouvoir les esprits & causer du trouble, il le déclara prince du troisième ordre & le fit conduire en Tartarie.

Histoire générale de la Chine

Après le départ de l'empereur, Té-kouang assembla tous les grands, auxquels il fit un assez long discours pour les tranquilliser & dissiper leurs craintes ; dans la suite, il leur dit qu'il ne voulait plus qu'on fît des préparatifs de guerre, ni qu'on travaillât à fabriquer des armes ; il défendit encore de dresser les chevaux, pour la remonte de la cavalerie : ce prince diminua les tributs & les corvées, il fit habiller tous les Tartares à la Chinoise & s'y habilla lui-même, déclarant qu'il voulait suivre en tout les règles du gouvernement chinois.

Sur la fin de cette assemblée, il fit expédier ses ordres aux gouverneurs des villes & des provinces, qui s'y soumirent tous, à l'exception de Ssé-kouang-oueï, gouverneur de Tchang-y, lequel, dans le bouleversement qui venait d'arriver, s'était emparé de King-tchéou. Hotchong-kien, gouverneur de Hiong-ou, aima mieux se donner au prince de Chou qu'aux Tartares, avec les villes de Tsin-tchéou, de Kiaï-tchéou & de Tching-tchéou.

Le roi des Leao avait fait désarmer tous les soldats de l'armée impériale qui s'était soumise à lui, & il en avait envoyé les chevaux en Tartarie : ces troupes étaient restées à Hing-tchéou, ^{p.376} sous la conduite de Tou-tchong-oueï. Quelque temps après, cet officier ayant été mandé à la cour, tous ces soldats le suivirent malgré lui jusque sur les bords du Hoang-ho. Le roi tartare craignant que cette multitude ne causât du trouble, envoya sa cavalerie pour les contraindre à se jeter dans le fleuve. Sur cet ordre, un de ses courtisans lui représenta que la Chine avait une infinité de soldats dans ses places, & que s'ils venaient à apprendre qu'on eût fait mourir ceux qui s'étaient soumis, ils pourraient se révolter, & qu'il valait mieux les traiter avec bonté. Té-kouang fit expédier un second ordre à Tou-tchong-oueï de les mener à Tchinkiao & de les y faire camper.

Le temps devint alors très mauvais, il tomba de la neige plusieurs jours de suite ; ces soldats murmuraient de se voir exposés à l'injure de l'air, tout mouillés, sans avoir d'autre abri que quelques mauvaises

tentes, qui n'étaient pas capables de les garantir : cette triste situation leur donnait beaucoup d'humeur, surtout contre Tou-tchong-oueï, qu'ils invectivaient toutes les fois qu'il passait auprès d'eux. Té-kouang, informé de leur mécontentement, dans la crainte qu'ils ne vinssent à se mutiner, prit une seconde fois la résolution de les exterminer tous. Tchao-yen-cheou lui dit à cette occasion & lui demanda, si, lorsqu'à travers mille dangers il s'était rendu maître de l'empire, c'était pour lui ou pour quelqu'autre qu'il l'avait fait. Le roi changeant de couleur, lui répondit qu'il avait été cinq ans sans quitter la cuirasse pour conquérir la Chine, & qu'il n'aurait pas pris tant de peine pour un autre :

— En ce cas, reprit Tchao-yen-cheou, les États dont Votre Majesté vient de s'emparer, ont au midi ceux du prince de Tang, & à l'ouest la principauté de Chou ; elle doit encore regarder ces deux princes comme des ennemis qui ne sont ^{p.377} pas à mépriser ; à l'est & à l'ouest ils ont plusieurs mille ly de pays, où ils tiennent des garnisons : ces pays sont chauds & humides, les gens du nord ne sauraient s'y accoutumer, & si Votre Majesté voulait un jour retourner en Tartarie, & qu'elle ne laissât pas de bonnes garnisons dans ces quartiers, il serait à craindre que les princes de Tang & de Chou, les voyant sans défense, ne se liguassent ensemble pour s'en emparer : alors ne serait-ce pas pour un autre que vous les auriez soumis ?

— Cela supposé, dit l'empereur, que faudrait-il faire ?

— Votre Majesté, continua Tchao-yen-cheou, doit disperser sur les frontières ces soldats désarmés qui sont campés à Tchinkiao, & dès lors elle n'aura plus rien à craindre de ces deux princes, ses voisins.

Le roi, satisfait de cet expédient, remit ces soldats sur le pied où ils étaient, & les envoya renforcer les garnisons des frontières.

Le roi des Leao ne faisait pas attention qu'il avait dans Lieou-tchi-yuen, prince de Pé-ping & gouverneur du Ho-tong, un ennemi dangereux

qui eut l'adresse de l'endormir par une soumission feinte, afin d'avoir le temps de se mettre en état de réparer l'honneur de l'empire.

L'empereur Tsi-ouang, qui n'aimait point Lieou-tchi-yuen, ne l'avait envoyé dans le Ho-tong que pour l'éloigner de la cour : cette espèce d'exil fut le principe de son élévation. Lieou-tchi-yuen sachant qu'il n'était pas dans les bonnes grâces de son souverain, travailla, dès qu'il fut arrivé dans le Ho-tong, à se précautionner contre l'avenir ; il leva des troupes, & engagea les Toukouhoen dans ses intérêts : il parvint à mettre jusqu'à cinquante mille hommes sur pied. Prévoyant que la guerre que l'empereur avait avec les Leao ne se terminerait pas à son avantage, il le laissa faire, & ne voulut jamais lui donner ^{p.378} aucun conseil ni le secourir, lorsque ces Tartares l'attaquèrent au midi : mais à la nouvelle qu'ils avaient pénétré jusqu'à Ta-léang, & qu'ils avaient fait prisonnier l'empereur, en s'emparant de la meilleure partie de ses États, alors il se tint sur ses gardes, & fortifia ses places frontières, en y mettant de bonnes garnisons. Cependant, afin d'éloigner les soupçons du roi tartare, il lui dépêcha Ouang-tsiun, avec un placet de soumission, dont ce monarque fut si content, qu'en lui répondant il l'appela son fils, & lui envoya un bâton de bois simple, qui était le plus grand honneur que les souverains tartares puissent faire à leurs grands. Ces marques de distinction n'éblouirent point Lieou-tchi-yuen ; il voyait que la politique seule & les intérêts du Tartare les lui avaient procurées : ainsi il ne travailla pas moins, mais secrètement, à se mettre en état de venger la Chine du joug qu'il venait de lui imposer.

Ouang-tsiun, de retour de Ta-léang, lui rendit un compte exact des honneurs que le roi tartare lui avait faits : il ajouta que c'était un prince à qui on ne pouvait se fier ; qu'il avait de l'esprit & du mérite, mais qu'il était fourbe & emporté, & que c'était l'idée que la nation chinoise en avait conçue depuis le peu de temps qu'il séjournait à Ta-léang, ayant déjà perdu l'affection & l'estime qu'il s'était d'abord acquise. Sur ce récit,

les officiers de Lieou-tchi-yuen le pressèrent de se mettre à leur tête, & de les conduire à Ta-léang :

— N'allons pas si vite, leur répondit-il ; il faut profiter de l'occasion, mais il faut savoir en profiter à propos. Les Tartares viennent à peine de se rendre maîtres de la Chine, personne ne remue contre eux ; devons-nous si précipitamment nous déclarer ? ce serait le moyen d'échouer & de tout perdre. Autant que j'en puis juger, ils ne cherchent qu'à s'enrichir des dépouilles de la ^{p.379} Chine, & après en avoir tiré tout ce qu'ils pourront, vous les verrez reprendre le chemin de la Tartarie ; alors nous ferons, dans un coup de main, ce que nous ne pourrions maintenant exécuter que successivement & qu'avec des peines infinies.

Quelque temps après, le bruit s'étant répandu que le roi des Leao allait transporter sa cour dans le nord, les officiers de Lieou-tchi-yuen l'exhortèrent à prendre un titre, afin de faire respecter ses ordres dans la Chine ; mais il ne se rendit point à leurs instances, & il leur ordonna seulement d'annoncer aux soldats de se tenir prêts pour entrer en campagne. Ssé-hong-tchao les ayant rassemblés hors des murs de Tçin-yang, leur intima l'ordre dont il était chargé : après qu'ils l'eurent entendu, ils se demandèrent entre eux, pour qui ils allaient faire la guerre, puisqu'il n'y avait plus d'empereur ; qu'il était à propos d'en proclamer un, & que personne ne méritait plus ce titre que Lieou-tchi-yuen. Au même instant ils se mirent tous à crier, ouan-souï ! ouan-souï ! qu'il vive dix fois dix mille ans ! Lieou-tchi-yuen parut fâché de ce mouvement de leur affection, parce que les Tartares étaient trop puissants, & que ses troupes ne s'étaient point encore signalées. Craignant que leur précipitation ne fît échouer ses desseins, il envoya des officiers leur imposer silence.

Kouo-oueï & Yang-pin lui dirent que ce qui venait d'arriver était une marque de la volonté du Tien, & que s'il refusait de s'y soumettre & que

l'ardeur de ses soldats vînt à se refroidir, il était à craindre que quelque revers fâcheux ne lui donnât un repentir tardif de n'avoir pas profité de l'occasion. Lieou-tchi-yuen, demeurant quelque temps pensif, se détermina enfin à céder à leurs instances : il se fit reconnaître, à la tête de son armée, empereur de Chine, & le fit publier dans ^{p.380} toutes les provinces, avec défense au peuple de payer aucun tribut aux Tartares ; il ordonna à tous les grands & aux officiers de la cour des empereurs des Tçin, de le venir joindre, & aux gouverneurs des villes & provinces de faire main-basse sur les Tartares qu'ils trouveraient dans leurs départements.

Lorsque l'envoyé de Lieou-tchi-yuen arriva à Tçin-tchéou, Lo-tsong-lang, qui commandait à la place du gouverneur, qui était allé à la cour de Ta-léang, le fit mettre en prison : Tchang-yen-long, qui s'attendait à un pareil traitement, avait pris la précaution de publier le sujet de sa mission avant de notifier ses ordres au commandant ; cette précaution lui fut salutaire : Yo-ko-tchéou, officier de la garnison, voyant les soldats & le peuple ébranlés, tua Lo-tsong-lang, & mit en liberté Tchang-yen-hong, qu'il fit reconnaître gouverneur, en attendant que Lieou-tchi-yuen y eût pourvu.

Peu de temps auparavant, Tchao-hoeï avait tué, à Chen-tchéou, Lieou-yuen, gouverneur de Pao-y, & avait pris sa place ; il s'était déclaré pour Lieou-tchi-yuen : le roi tartare crut le gagner en approuvant ce qu'il avait fait, & il lui envoya, par un de ses principaux officiers, les provisions de gouverneur de Pao-y. Tchao-hoeï tua l'officier & brûla ces provisions : il dépêcha un courrier à Lieou-tchi-yuen, pour le presser de venir du côté du midi à la tête de ses troupes.

Kao-fang & Ouang-cheou-nghen traitèrent de même Tchao-hing-tsien, commandant de Lou-tchéou pour le roi tartare ; ils firent aussi mourir les envoyés de ce monarque, & tous ceux qui se déclaraient pour lui ; après quoi ils envoyèrent leur soumission à Lieou-tchi-yuen, en lui offrant tout le pays de Lou-tchéou.

Dans ces temps de trouble, il s'était rassemblé dans les p.381 provinces orientales une si grande quantité de voleurs, qu'ils devinrent assez puissants pour emporter de force Pou-tchéou, Song-tchéou & Mit-tchéou, sans que le roi tartare pût les en empêcher. Ce prince avoua à cette occasion, en parlant à ses officiers, qu'ils n'aurait jamais pu se persuader qu'il fût si difficile de gouverner les Chinois.

Sur la fin de la troisième lune, Té-kouang dit à ses mandarins, que les chaleurs commençant à se faire sentir dans ces quartiers, il ne pouvait y séjourner plus longtemps, & qu'il était résolu de retourner en Tartarie, voir l'impératrice sa mère : il nomma Siao-han, neveu de la reine Choulin, gouverneur de Ta-léang, & y laissa une bonne garnison. Ce prince emmena avec lui plusieurs mille mandarins, tous les officiers de guerre & de lettres, plusieurs centaines de femmes & d'eunuques, & il emporta tout ce qu'il y avait d'or, d'argent & de choses précieuses dans les trésors. Il dit en partant, à Kao-hiun :

— Lorsque j'étais en Tartarie, je mettais tout mon plaisir à tirer de la flèche à pied & à cheval, j'ai voulu venir dans ce pays, & je n'ai fait qu'y causer du chagrin aux autres ; quand je mourrais en m'en retournant, quel mal en arriverait-il ?

Lieou-tchi-yuen, apprenant la retraite de ce prince, résolut de se saisir du Ho-nan, & fit prendre les devants à Ssé-hong-tchao, avec un corps de troupes : il en envoya deux autres du côté du nord, pour faire diversion & y occuper les Tartares.

Té-kouang, ce fameux roi des Leao, tomba malade à Lin-tching ; sa maladie ne l'empêcha cependant pas de continuer sa route ; mais son mal ayant augmenté considérablement, il mourut peu de jours après à Cha-hou-lin. Les Tartares lui ouvrirent le ventre & y jetèrent une grande quantité de sel ; ils mirent son corps sur un char & l'emportèrent dans leur p.382 pays. Comme ces princes tartares, depuis Apaoki, se donnaient le titre d'empereurs, les Chinois appelèrent celui-ci, après sa mort, *Ti-pa*, c'est-à-dire, *l'empereur salé*. Il y eut de grandes contestations au sujet

de sa succession, principalement entre les princes tartares & Tchao-yen-cheou, qui prétendait que l'intention de Té-kouang avait été de le faire son successeur ; il ne le fut cependant pas : les grands lui préférèrent Ou-yu, neveu de Té-kouang & fils de son frère aîné.

Dans ces entrefaites, Ssé-hong-tchao assiégeait Tçé-tchéou qui se défendait avec opiniâtreté. Après un temps considérable Lieou-tchi-yuen voyant que cette place ne se rendait pas, ordonna à son général d'en lever le siège ; mais Ssé-hong-tchao craignant que cette démarche ne fît du tort à la réputation de leurs armes, lui en représenta les inconvénients, & fit de nouveaux efforts pour s'en rendre maître ; il y parvint enfin ; la place capitula.

Siao-han, que le roi tartare avait laissé pour la garde de Ta-léang, informé que Lieou-tchi-yuen venait du côté du midi, prit sur-le-champ le parti de se retirer du côté du nord ; mais faisant réflexion qu'il laissait l'empire sans maître, & qu'il en arriverait sûrement du trouble, il fit venir Li-tsong-y, prince de Hiu, de la famille impériale des Tang postérieurs, qui se trouvait alors à Lo-yang avec Chou-feï sa mère : ce général tartare s'en servit pour se tirer d'affaire ; il supposa un ordre du roi son maître, de remettre au prince de Hiu le gouvernement de la Chine. Li-tsong-y, prévoyant les dangers auxquels cette démarche l'exposait, disparut & alla se cacher dans la sépulture de Hoeï-ling, d'où on le tira par force. Siao-han, à la tête de tous les grands, tartares & chinois, vint le saluer empereur de la Chine.

p.383 Les grands allèrent ensuite en corps féliciter la princesse Chou-feï, qui ne leur répondit que par des larmes & des plaintes :

— Faibles comme nous sommes, leur dit-elle, en nous élevant vous nous précipitez dans le dernier des malheurs, & vous achevez d'éteindre les restes de notre famille.

Siao-han la laissa se plaindre, & après avoir donné mille soldats de Yen à Li-tsong-y, pour lui servir de garde, il prit le chemin du nord & s'en retourna en Tartarie.

Histoire générale de la Chine

Après son départ, Li-tsong-y ayant mandé Kao-hing-tchéou & Ou-hing-té, ils refusèrent de venir. La princesse Chou-feï que leur refus rendit encore plus inquiète, fit assembler les grands, & leur dit :

— Siao-han, profitant de notre faiblesse, a cherché à détruire les restes de notre famille ; mais vous, qui n'en êtes pas, allez au-devant du nouveau maître qui vient à nous, & sans avoir égard à la mère ni au fils, ne vous exposez pas, pour l'amour de nous, à vous perdre : il vaudrait mieux que nos corps fussent confondus avec la boue des rues, que de voir tomber sur vous un pareil malheur.

Li-tsong-y prit le titre de prince de Léang, & renonça à la couronne impériale qu'on lui avait mise malgré lui sur la tête. Il envoya sa soumission à Lieou-tchi-yuen, en se déclarant son sujet : cette démarche lui sauva la vie & à sa mère.

Après la prise de Tçé-tchéou, Lieou-tchi-yuen vint de Tçin-yang à Lo-yang, & de cette dernière ville jusqu'à Ta-léang, sans verser une goutte de sang. Il dut cet avantage à la prudence de Ssé-hong-tchao, qui sut si bien gagner les esprits qu'il les soumit sans peine.

Lorsque ce prince arriva dans le territoire de Ta-léang, les grands de la famille de Tçin, qui s'y trouvaient, vinrent ^{p.384} au-devant de lui, & l'accompagnèrent jusqu'à cette capitale, où ils le conduisirent au palais des empereurs : là, sans attendre davantage, ils le prièrent de monter sur le trône & d'y recevoir leur soumission. Ce prince se rendit à leurs instances, & déclara qu'étant de la grande famille des Han, il voulait que sa dynastie portât le même nom. Il établit sa cour à Ta-léang.

@



DIX-SEPTIÈME DYNASTIE

LES HEOU-HAN ou Han postérieurs

@

p.385 Lieou-tchi-yuen, premier empereur des Han postérieurs, à qui on donna le nom de Kao-tsou, était originaire des Chato : il servit dès sa jeunesse dans les troupes des Tçin. De simple officier qu'il fut d'abord, il parvint, par degrés, aux premiers emplois militaires ; & pour récompense de ses services, on lui conféra le titre de prince de Pé-ping. Dans le temps que les Tartares Leao renversaient le trône des Tçin, il commandait p.386 dans le Ho-tong : la circonstance lui parut favorable à l'exécution de ses desseins ; il abusa du pouvoir qu'on lui avait confié pour usurper la couronne impériale.

Histoire générale de la Chine

L'antipathie naturelle des Chinois pour les Tartares le servit mieux, qu'il ne l'eût espéré, & lui en rendit la conquête facile. A peine sut-on qu'il était maître de Lo-yang & de Ta-léang, que les gouverneurs des villes & des provinces chassèrent les Tartares, & l'envoyèrent assurer de leur soumission. Un très petit nombre s'exposa aux dangers d'un siège, & il coûta peu de sang pour les réduire. Il ne vint pas si facilement à bout d'assujettir le pays de Koan-tchong ; Heou-y, gouverneur de Fong-siang, s'y était révolté, & de concert avec Tchao-kouang-tsan, il se donna au prince de Chou, qui seul était en état de défendre la province contre les armes de l'empereur.

Vers le même temps, les Tartares Hoeïho arrivèrent à la cour, pour payer tribut & prêter hommage : ils demandèrent du recours contre les Tanghiang, qui les inquiétaient continuellement. L'empereur accueillit ces envoyés, & voulant profiter de l'occasion pour pacifier le pays de Koan-si, il leur donna quelques mille hommes sous les ordres de Ouang-king-tsong.

Lorsque Tchao-kouang-tsan se déterminait à se donner au prince de Chou, Tchao-yen-cheou lui envoya Li-ju, qui était depuis longtemps à son service, pour lui en faciliter les moyens. Li-ju, qui n'approuvait point cette résolution, ne fut pas plus tôt auprès de Tchao-kouang-tsan, qu'il employa son éloquence pour l'en détourner :

— L'empereur, lui dit-il, à peine affermi sur le trône où il vient de monter, travaille fortement à gagner le cœur de ses peuples, & connaît trop ses vrais intérêts, pour ne pas recevoir à bras ouverts ceux qui occupent les grandes places ; nous ne pouvons mieux faire que de ^{p.387} réparer nos fautes passées par une entière soumission. Le moindre avantage que vous puissiez en espérer, c'est d'être maintenu dans le poste & les dignités dont vous jouissez : si au contraire, méprisant mes conseils, vous vous tournez du côté du prince de Chou, je ne vois pas comment vous pourrez vous soutenir, étant voisin de

l'empereur. De tous les partis que vous pouvez prendre, celui-ci est le plus funeste & le plus dangereux.

Tchao-kouang-tsan, vaincu par les raisons de Li-ju, l'envoya à la cour avec un placet fort soumis, par lequel il demandait à l'empereur la permission de venir l'assurer de sa fidélité.

Li-ju arriva à la cour avant que Ouang-king-tsong en fût parti ; il eut aussitôt une audience de l'empereur, qui voulut être instruit des motifs qui avaient pu porter Tchao-kouang-tsan au dessein qu'il méditait de se donner au prince de Chou. Li-ju répondit que le mandarinat qu'il exerçait, lui ayant été donné par les Tartares, & son père étant encore à leur service, il craignait qu'on ne les traitât comme des rebelles ; que cette raison seule l'avait forcé à chercher un appui auprès du prince de Chou, parce qu'il n'espérait plus de pardon.

— Tchao-kouang-tsan, répliqua l'empereur, & son père sont mes sujets naturels. Je ne doute point de leur attachement à ma personne : je les connais assez pour croire qu'ils n'auraient pu se résoudre à servir contre leur patrie, si les Tartares ne les y eussent contraints. Ce n'est pas sans regret que je vois Tchao-yen-cheou sous les enseignes du prince de Chou ; j'aime trop Tchao-kouang-tsan pour ne pas le retenir sur le bord du précipice où il allait se jeter.

Et sur-le-champ il lui fit expédier l'ordre de se rendre à la cour. Heou-y, averti de la démarche de Tchao-kouang-tsan, fit faire les mêmes ^{p.388} propositions, & obtint l'agrément de l'empereur, pour venir lui témoigner sa soumission.

Ouang-king-tsong étant sur le point de partir, l'empereur, qui était malade, le manda, & lui dit :

— J'ai trop sujet de me défier de Tchao-kouang-tsan & de Heou-y, pour faire grand fond sur eux ; lorsque vous serez arrivé à votre destination, observez leurs démarches. S'ils viennent à la

cour sans hésiter, traitez-les honorablement ; mais s'ils balancent à rentrer dans le devoir, & qu'ils usent de détours pour gagner du temps, conduisez-vous suivant vos lumières ; votre prudence m'est connue, & j'approuve d'avance ce que vous ferez : je vous crois incapable d'abuser du pouvoir que je vous confie.

Ces précautions étaient inutiles avec Tchao-kouang-tsan, les intentions de ce mandarin étaient pures ; à peine eut-il entendu parler de l'ordre de l'empereur, que sans attendre le retour de Li-ju, il se mit en route, & arriva à la cour avant que Ouang-king-tsong se fut rendu dans son département.

Ce général, apprenant que les troupes de Chou avaient eu le temps de se mettre en campagne & d'entrer dans le Tçin-tchuen, rassembla toutes celles de son district, auxquelles il joignit mille à douze cents hommes de Tchao-kouang-tsan, & marcha à l'ennemi : il battit le corps que commandait Li-ting-koué, qu'il poussa jusqu'à Pao-ki-ou-heou, où il défit encore Tchang kien-tchao, & après une poursuite vive, il fit quatre cents prisonniers.

Kao-tsou ne jouit pas longtemps de la satisfaction d'avoir reconquis l'empire sur les Tartares : sentant son mal empirer de jour en jour, & sa fin approcher, il pensa à affermir sur la tête de son fils une couronne encore chancelante sur la ^{p.389} sienne ; & pour assurer à ce jeune prince l'appui de sages conseils, il manda Yang-pin, Sou-fong-ki, Ssé-hong-tchao & Kouo-oueï, auxquels il dit :

— Je sens que ma maladie est mortelle, & qu'il ne me reste que peu de jours à vivre ; je laisse un fils dans un âge tendre, qui n'a ni l'expérience ni le génie qu'exige le haut rang où il va être élevé ; je vous le confie comme à ceux de mes sujets dont j'estime le plus les lumières & les talents, suppléez par votre sagesse & vos conseils aux qualités qui lui manquent. Veillez soigneusement à la tranquillité de l'empire & au bonheur du peuple ; travaillez surtout à lui procurer une paix solide & durable.

Histoire générale de la Chine

Ce prince mourut le même jour, qui était le premier de la deuxième lune. Les quatre mandarins, auxquels il avait témoigné ses dernières volontés, placèrent Lieou-tching-yeou, son fils, sur le trône, & ce prince prit le nom de Yn-ti.

YN-TI

@

Après la défaite des troupes de Chou, Ouang-king-tsong courut à Fong-siang, où il trouva Heou-y, qui n'était point encore parti pour la cour. Voulant s'assurer de lui, il mit une forte garde aux portes de la ville. Un de ses officiers lui conseilla de profiter de sa supériorité, pour faire mourir Heou-y, attendu qu'il ne paraissait pas trop disposé à aller trouver l'empereur. Ouang-king-tsong, plus prudent, ne voulut rien précipiter dans une affaire de cette conséquence, & prit du temps pour délibérer sur le parti auquel il s'arrêterait : ce délai donna le loisir à Heou-y d'être averti du danger qu'il courait en restant dans la ville. Il se tira de ce mauvais pas, en partant brusquement pour se rendre à la cour, ^{p.390} sans en prévenir Ouang-king-tsong, qui ne vit pas sans chagrin qu'il lui eût échappé. A son arrivée à la cour, l'empereur lui demanda pourquoi il avait reçu les troupes du prince de Chou dans la ville. Surpris de cette question imprévue, Heou-y balbutia quelques temps, mais forcé de répondre positivement, il dit que son dessein, en les recevant, était de les faire mourir. L'empereur rit d'une si mauvaise défaite, & ne voulut pas le presser davantage sur cet article.

Dans le temps que les Tartares retournaient dans leur pays, leur roi, arrivé à Ting-tchéou, envoya ordre à Sun-fang-kien de quitter son gouvernement de Y-ou, & d'aller prendre celui de Tai-tong. Ce commandant, à qui l'ordre déplut, refusa d'obéir ; & prenant avec lui trois mille hommes qui lui étaient dévoués, il vint s'enfermer dans une vieille forteresse, située sur la montagne Lang-chan, à cinquante ly nord-ouest de Pao-ting-fou dans le Pé-tché-li. Les Tartares l'y assiégèrent à plusieurs reprises, mais ils furent toujours repoussés.

Dans la suite, Sun-fang-kien sentant l'impossibilité de tenir longtemps dans une si mauvaise place, avec le peu de troupes qu'il avait, dépêcha un de ses officiers à l'empereur des Han, pour l'assurer

de son obéissance. L'envoyé fut bien reçu, & Yn-ti rendit à Sun-fang-kien le gouvernement que les Tartares lui avaient ôté ; il lui envoya même des troupes, à l'aide desquelles il s'y rétablit.

Lorsqu'il s'y vit bien affermi, il se mit à courir la campagne, portant partout le ravage & la désolation ; souvent même ses coureurs venaient insulter Yé-tou, où commandait Yéliu-tchong, officier tartare. Celui-ci, craignant que les Chinois qui étaient dans la place ne favoriseraient son ennemi, résolut de l'évacuer ; mais voulant user de représailles, il se joignit à ^{p.391} Mata, & marchant droit à Ting-tchéou, ils mirent le feu à cette ville, & après l'avoir pillée, ils en emmenèrent tous les habitants en Tartarie.

Sun-fang-kien trouvant Ting-tchéou abandonnée par les Tartares, demanda le gouvernement de Y-tchéou pour Sun-hing-yeou, & celui de Tsin-tchéou pour Sun-fang-yu, qu'on lui accorda sans difficulté. Ces trois frères, agissant de concert, soutinrent si bien les efforts des Tartares, qu'ils les battirent en toute rencontre. Encouragés par leurs premiers succès, ils commencèrent à les réduire à la défensive, & à reprendre sur eux toutes les places que le fondateur des Tçin leur avait cédées. Après grand nombre de combats, où ils furent toujours vainqueurs, ils vinrent enfin à bout de les chasser entièrement de la Chine.

Tandis que ces trois hommes, par leur bravoure, portaient au plus haut degré la réputation des armes de l'empereur, Li-cheou-tchin, gouverneur de Hou-koué, pensait à le dépouiller de ses États : tant d'audace lui venait des vaines prédictions d'un ho-chang, qui se mêlait de tirer l'horoscope, & qui était fort renommé dans son gouvernement. Cet homme, qui s'attribuait la connaissance de l'avenir, le nourrissait d'un fol espoir. Il avait osé publier plusieurs fois, que si Li-cheou-tchin se révoltait, l'empire ne pouvait lui échapper. Cette prédiction le flattait trop, pour qu'il refusât d'y ajouter foi : plein de ces idées de grandeur, il se disposa à la vérifier.

L'empire des Han, se disait-il, est à peine fondé ; leur trône est occupé par un prince encore enfant, & n'a d'autre appui que des ministres nouvellement mis dans l'emploi ; puis-je souhaiter une conjoncture plus favorable à mes desseins ? Sans autre délibération, il rassembla tous les fugitifs & les mécontents, p.392 releva les murailles de la place & en répara les fortifications, amassa des munitions de guerre & de bouche ; & pour se ménager une puissante ressource en cas de défaite, il chercha à attirer les Tartares dans son parti.

En effet, Tchao-ssé-ouen s'empara de Tchang-ngan, & se déclarant ouvertement pour Li-chéou-tchin, il lui envoya un habit pareil à celui de l'empereur ; il prit alors le titre de prince de Tçin, & donna le commandement de ses troupes à Ouang-ki-hiun, un des plus grands capitaines de son siècle, avec ordre de se saisir de Tong-koan.

Le premier jour de la sixième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

A la première nouvelle de la révolte & des avantages des rebelles, qui avaient forcé Tong-koan, Yong-hing & Fong-siang, l'empereur envoya des troupes dans le Ho-tchong ; mais elles furent toujours battues : ces échecs le chagrinerent beaucoup. S'imaginant que ces fréquentes défaites venaient de la mauvaise conduite & de l'incapacité de ses généraux, il envoya Kouo-oueï, avec plein pouvoir d'agir pour pacifier cette province. Kouo-oueï, avant son départ, consulta Fong-tao sur les moyens les plus propres à étouffer la révolte. Celui-ci lui répondit :

— Li-chéou-tchin est un vieil officier qui connaît le soldat, & a su se l'attacher par ses libéralités ; ce sera par les mêmes armes que vous viendrez à bout d'un ennemi consommé dans le métier. Voulez-vous hâter le succès de votre expédition, & enchaîner pour ainsi dire la fortune, versez les récompenses à pleines mains ; traitez le soldat avec douceur, soyez affable & accessible pour le moindre d'entre eux ; ayez continuellement l'œil ouvert sur leurs actions, & récompensez par des

distinctions honorables ceux qui se p.393 signaleront par leur bravoure & leur zèle : tâchez de rendre les punitions rares, en imprimant dans leur cœur l'amour du devoir, l'attachement à l'empereur & la docilité aux ordres du chef. Si vous réglez votre conduite sur ces principes, je vous réponds de la victoire.

Kouo-oueï suivit constamment un plan si sage, & en s'y conformant, il gagna le cœur de ses soldats & commença dès lors à se frayer un chemin au trône.

La révolte des provinces occidentales affligea sensiblement l'empereur ; mais ce qui le toucha le plus vivement, ce fut la défection de son général Ouang-king-tsong, qui s'était joint aux rebelles. Il y avait toute apparence, qu'avant son départ de la cour, il en avait déjà conçu le dessein ; car dès qu'il fut arrivé à Fong-siang, au lieu d'aller à Pin-tchéou, suivant l'ordre qu'il en avait, il gagna du temps en usant de détours, couvrit sa trahison du prétexte de veiller sur les démarches de Tchao-ssé-ouen ; mais le vrai motif de son inaction était de rassembler l'élite de la jeunesse de Fong-siang, afin de se mettre en état de défense ; & par un manège adroit, il sut en imposer à deux partis, en se soumettant d'un côté au prince de Chou, & acceptant de l'emploi de Li-tchéou-tchin.

Kouo-oueï, arrivé à l'armée, assembla ses officiers pour convenir du lieu vers lequel on dirigerait les premières attaques : la plupart voulaient qu'on se saisît d'abord de Tchang-ngan & de Fong-siang. Ou-yen-ko pour appuyer ce sentiment :

— Les rebelles regardent Li-cheou-tchin comme leur chef, c'est à lui qu'il faut porter les premiers coups ; si nous sommes assez heureux pour l'abattre, sa chute entraînera celle de tous les autres. Mais gardons-nous d'entreprendre une expédition au loin, laissant imprudemment un ennemi p.394 puissant derrière nous. Si par un aveuglement inconcevable, nous nous arrêtons à ce dernier parti, Ouang-king-tsong nous attaquerait

Histoire générale de la Chine

en tête, & Tchao-ssé-ouen nous prendrait en queue ; alors enveloppés de toutes parts, nous serions entièrement défaits ; plus de retraite, plus de refuge, les vivres coupés, en un mot notre perte serait certaine. Croyez-en mon expérience, détruisons l'ennemi le plus proche, & empêchons une jonction qui ne pourrait que nous causer bien de l'inquiétude & de l'embarras.

Conformément à cet avis, Kouo-oueï divisa ses troupes en trois corps ; l'un, dont il se réserva le commandement, devait aller par Chen-tchéou ; le second, sous les ordres de Pé-ouen & de Lieou-tsé, devait passer par Tong-tchéou ; le troisième, commandé par Tchang-ssé, devait prendre le chemin de Tong-koan, pour se réunir ensuite tous trois à Ho-tchong, dont on avait arrêté de faire le siège.

Kouo-oueï, profitant des conseils de Fong-tao, traitait ses soldats avec douceur ; il veillait soigneusement à leurs besoins & acquérait de plus en plus leur confiance, en partageant avec eux les fatigues & les dangers ; aucune action louable ne lui échappait, & la valeur était sûre d'être récompensée. Les blessés étaient continuellement l'objet de ses soins ; il assistait lui-même aux pansements, soulageait leurs souffrances, en témoignant de la sensibilité aux maux qu'ils enduraient, & en louant leur courage ; il leur faisait administrer les meilleurs remèdes, & les dédommageait en partie, par ses bienfaits, des pertes qu'ils essuyaient. Sa vigilance s'étendait sur le soldat comme sur l'officier, & durant toute cette guerre, il tint la même conduite.

Une représentation forte & trop hardie n'excitait point sa ^{p.395} colère ; il écoutait d'un air calme & serein, les plaintes & les griefs, qu'on portait à son tribunal, punissant rarement les fautes légères & adoucissant la rigueur des châtimens, lorsqu'il ne pouvait se dispenser de les infliger. Tant de belles qualités lui gagnèrent tous les cœurs ; officiers & soldats, tous le regardaient comme leur père, & exécutaient ses ordres avec un zèle & une ponctualité sans exemple.

Histoire générale de la Chine

Au commencement de la guerre, Li-cheou-tchin avait fait distribuer sous main de grosses sommes aux soldats de l'armée impériale, & corrompus par ses libéralités, ils avaient promis de se joindre à lui à la première action ; mais les bienfaits de Kouo-oueï l'emportèrent : loin de penser à tenir leurs promesses à l'égard du premier, ils investirent la place où il s'était enfermé, & s'avancèrent au pied des murailles, avec une ardeur qui ne lui causa pas peu d'étonnement. Leurs officiers, voulant en profiter, proposèrent au général de livrer un assaut à la ville, se flattant de l'emporter d'emblée ; Kouo-oueï modéra cette ardeur, en leur disant :

— Votre valeur vous empêche de faire attention aux difficultés de s'emparer d'une place aussi bien fortifiée, & défendue par un homme tel que Li-cheou-tchin ; quand je serais assuré de m'en rendre maître au premier assaut, comme je ne le pourrais sans une perte considérable, je n'y consentirais point encore : épargnons le sang du soldat ; il ne nous coûtera que du temps pour la réduire. Vous n'ignorez pas combien Li-cheou-tchin méprise nos connaissances dans l'art de la guerre ; voici l'occasion de lui donner une leçon, & de lui prouver que notre habileté n'est pas inférieure à la sienne, en le prenant, pour ainsi dire, au filet.

Afin de le bloquer, il fit creuser un fossé large & profond, ^{p.396} bordé d'une muraille fort élevée, qui embrassait la ville dans son circuit, & par le moyen d'un grand nombre de corps-de-gardes, placés de distance en distance, il resserra les assiégés au point qu'il leur coupa toute communication au dehors. Li-cheou-tchin devina d'abord le dessein de son ennemi, & pour retarder ses opérations, il faisait de fréquentes sorties sur les travailleurs, où il avait toujours du désavantage : désespéré de l'inutilité de ses efforts, il tenta d'envoyer au prince de Chou, pour lui demander du secours, des courriers travestis tantôt en paysans, tantôt en déserteurs, quelquefois même en soldats ; mais les

Histoire générale de la Chine

assiégeants faisaient si bonne garde, que pas un seul de ces envoyés n'échappa à leur vigilance.

Le siège durait depuis quelques mois, & les vivres manquèrent tout à coup dans la ville. La famine y devint si grande, que les habitants mourraient par milliers. Li-cheou-tchin, aigri par le souvenir de la prétendue prophétie qui l'avait porté à la révolte, fit venir le ho-chang qui lui avait promis l'empire, & lui demanda ce qu'il pensait de la cruelle extrémité où ils étaient réduits :

— Le signe céleste, répondit le devin, qui domine sur ce pays-ci, est sur sa fin ; lorsqu'il ne restera plus qu'un homme & son cheval, alors vous vous élèverez comme une pie.

Malgré l'obscurité de cette réponse, dont Li-cheou-tchin ne comprit point le sens, il fut assez bon pour s'en contenter.

Tandis que Kouo-oueï pressait vivement Ho-tchong, Tchao-hoeï alla assiéger Ouang-king-tsong dans Fong-siang. Dès que celui-ci eut avis de son approche, il se prépara à une vigoureuse défense, & se fiant trop au nombre de ses troupes, il en prit la plus grande partie avec lui, & sortit de la place pour aller à la rencontre de l'ennemi ; mais il fut entièrement défait ^{p.397} & poursuivi si chaudement, que les vainqueurs entrèrent pêle-mêle avec les fuyards par la porte de l'ouest, & emportèrent le faubourg où elle donnait entrée. Après cet échec, Ouang-king-tsong n'osa plus sortir & se contenta de défendre ses murailles. Tchao-hoeï voyant que le siège tirait en longueur, eut recours à un stratagème qui hâta la prise de la ville : il détacha mille ou douze cents cuirassiers, qu'il fit partir à petit bruit vers le milieu de la nuit, avec des étendards pareils à ceux du prince de Chou ; il leur ordonna de se poster sur la montagne Nan-chan, à quarante ly au sud de Ki-chan-hien, de Fong-siang-fou du Chen-si. Le lendemain, à la pointe du jour, ils descendirent en déployant tout l'appareil militaire & avec une feinte confiance, pour faire croire aux assiégés que des troupes du prince de Chou venaient à leur secours.

Ouang-king-tsong fut d'autant plus aisément la dupe de cet artifice, qu'il vit faire à l'armée impériale un mouvement, comme pour fermer le passage à ce secours ; ainsi il se disposa de son côté à le soutenir, & à lui faciliter l'entrée dans la place. Dans ce dessein, il envoya à sa rencontre quelques milliers de ses gens, qui allèrent donner dans une embuscade que Tchao-hoeï leur avait dressée : enveloppés de tous côtés, ils furent taillés en pièces, & il n'en rentra pas un seul dans la ville. Cette perte guérit ce gouverneur de l'envie de faire des sorties ; cependant les troupes de Chou vinrent en effet au secours de la place ; mais craignant un piège semblable à celui où il était tombé, Ouang-king-tsong les vit battre sans se mettre en peine de les soutenir.

Le prince de Chou, qui, contre le sentiment de ses ministres, avait entrepris de secourir Fong-siang, ne fut point rebuté par ce premier désavantage ; il remit sur pied une armée plus ^{p.398} forte que la première, & la fit partir sous les ordres de Ngan-ssé-kien, qui avait commandé le premier secours.

Tchao-hoeï, enflé de sa victoire, alla encore au-devant de cette armée, & lui présenta la bataille ; mais moins heureux dans cette rencontre, il fut complètement défait & contraint de regagner son camp avec précipitation. Il fit savoir à Kouo-oueï la nouvelle de l'échec qu'il venait d'essuyer, & lui demanda du renfort. Kouo-oueï le conduisit lui-même ; mais ayant appris en chemin que les ennemis s'étaient retirés, il revint sur ses pas.

949. Au commencement de l'année suivante, Li-cheou-tchin tenta de forcer quelque quartier de l'armée impériale ; il fit faire une sortie par Ouang-ki-hiun, à la tête de mille ou douze cents hommes d'élite, qui tombèrent si brusquement sur un des quartiers, en mettant le feu partout où ils passaient, qu'en un instant il fut embrasé : cette attaque imprévue y répandit le trouble & la confusion, & il aurait été forcé, si Lieou-tsé, accourant pour le soutenir, ne lui eût donné le temps de se reconnaître : les assiégeants, revenus de leur surprise, poussèrent les

ennemis à leur tour avec tant d'ardeur, qu'ils leur tuèrent cent hommes. Ouang-ki-hiun fut blessé dans la retraite, & eut beaucoup de peine à s'échapper.

A la quatrième lune, on vit l'étoile Tai-pé en plein jour ; ce phénomène fut regardé comme un pronostic si fâcheux, qu'on défendit de le regarder, & que Ssé-hong-tchao fit mourir quelques gens du peuple qui étaient contrevenus à cette défense.

Vers le même temps, Li-cheou-tchin, voyant ses vivres presque entièrement consommés, & que la ville, si peuplée avant le siège, avait déjà perdu plus de la moitié de ses ^{p.399} habitants, morts de faim & de misère, voulut faire un dernier effort : il sortit avec toutes ses troupes, & vint donner en désespéré sur un des quartiers de l'armée impériale. Kouo-oueï, qui était sur sa garde, le reçut si vertement, que ceux qui purent se sauver du carnage jetèrent leurs armes pour fuir avec plus de vitesse. Oueï-yen-lang, un de leurs généraux, fut fait prisonnier, & Ouang-ki-hiun, vivement poursuivi, fut contraint de mettre les armes bas, & de se rendre avec les douze cents hommes qu'il commandait.

Le premier jour de la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Kouo-oueï, enhardi par cet avantage, résolut de forcer Li-cheou-tchin, qui tint encore plus d'un mois malgré tous ses efforts. Enfin il se rendit maître des faubourgs ; alors Li-cheou-tchin, se voyant sur le point de tomber entre les mains de ses ennemis, prit un parti désespéré, il s'enferma dans son palais avec sa femme & ses enfants, & y ayant fait mettre le feu, il périt avec eux dans les flammes. Après la mort du commandant, Kouo-oueï entra dans la ville sans beaucoup de peine, & se saisit de Li-tsong-yu, un des fils de Li-cheou-tchin de quelques-uns de ses officiers, de ses ministres & du ho-chang, dont les fausses prédictions l'avaient précipité dans l'abîme où il venait de tomber. Il envoya tous ces rebelles à Ta-léang, où ils furent mis en pièces au milieu des rues. Son intention était aussi d'y envoyer tous les papiers de Li-cheou-tchin, mais il en fut empêché par le conseil de Ouang-tao, qui lui

représenta qu'il allait compromettre un grand nombre de familles intéressées dans cette affaire : ainsi il prit le parti de les jeter tous au feu, afin de ne laisser aucune trace de cette révolte.

p.400 Tchao-ssé-ouen était le seul qui n'eût pas encore été attaqué ; il se tenait dans Tchang-ngan, où la faim lui causa plus de maux que le fer de l'ennemi. La disette était affreuse dans la ville, à cause des armées qui campaient dans son voisinage, & qui dévoraient toutes les subsistances ; pour comble de malheur, les vivres qu'il avait amassés dans la place étaient consommés en grande partie. L'extrémité fâcheuse où il était réduit, augmenta sa férocité naturelle, & la nécessité lui suggéra un moyen qui surpasse les traits de cruauté les plus inouïs. Il ne vit pas de meilleur expédient pour épargner le peu de riz qui lui restait, que de faire une boucherie des enfants de la bourgeoisie : il fit prendre les plus faibles d'entre eux, & ceux qui ne pouvaient contribuer à la défense de la ville, & après les avoir massacrés sans pitié, il en distribua la chair à ses soldats. Plusieurs centaines de ces innocents servirent de pâture à cette garnison barbare.

Né pauvre, Tchao-ssé-ouen s'était trouvé dans une si grande misère, qu'il avait supplié plusieurs fois Li-sou de le recevoir au nombre de ses valets : Li-sou remarquant qu'il avait l'œil hagard, le son de voix rude & une fierté qui annonçaient toute la cruauté de son caractère, ne voulut point se servir d'un homme de cette espèce. Tchang-chi, son épouse, l'ayant aussi envisagé, s'écria :

— Mon cher frère (c'est le nom que les femmes donnent à leur mari), ne recevez point ce jeune homme chez vous, sa physionomie sinistre ne présage que des malheurs.

Li-sou se contenta de lui donner quelque argent avec quelques pièces de soies, & se hâta de le congédier ; dans la suite il s'éleva par degré & devint puissant ; lorsqu'il se fut emparé de Tchang-ngan, il y trouva Li-sou, qu'il visitait souvent avec des témoignages singuliers de respect p.401 & de reconnaissance. Celui-ci devinant le motif de ces fréquentes

visites, dit à son épouse qu'il le soupçonnait de vouloir l'engager dans sa révolte :

— Qu'importe, répondit Tchang-tchi, la raison qui l'amène ; profitez des entretiens que vous avez avec lui, pour l'exhorter à rentrer dans l'obéissance qu'il doit à l'empereur.

Sur ces entrefaites, Tchao-ssé-ouen entra pour leur demander conseil sur le parti qu'il devait prendre dans la conjoncture où il se trouvait :

— Jusqu'ici, lui répondit Li-sou, l'empereur ne vous a donné aucun sujet de plainte ; peut-être craignez-vous qu'il ne se venge du passé. Bannissez ces vaines terreurs, il a encore trop d'occupation & trop de rebelles à réduire, pour user d'une sévérité qui nuirait à ses affaires : profitez habilement de la circonstance, & faites votre accommodement dans un temps où votre soumission le comblera de joie ; plus tard vous ne seriez pas maître des conditions. Le parti honorable que je vous propose, vaut bien la mort honteuse à laquelle vous ne pouvez échapper, en vous renfermant dans ces murs.

Tchao-ssé-ouen goûta cet avis, & sans différer il envoya un de ses officiers à la cour porter le témoignage de sa soumission. L'empereur lui pardonna aisément, & le nomma sur le-champ gouverneur de Hoa-tchéou.

Tchao-ssé-ouen, fort satisfait en apparence de sa réconciliation avec l'empereur, sortit de Tchang-ngan, pour aller au-devant de Kouo-tsong-y, qui lui apportait ses provisions de gouverneur : il le reçut avec les démonstrations de respect & de fidélité d'un sujet soumis, & traita cet envoyé avec distinction. Mais quand il fallut partir de Tchang-ngan, il commença à tergiverser & à faire naître des difficultés pour retarder son voyage ; il changea jusqu'à trois fois le jour de son départ, & p.402 trouvait sous des prétextes sans nombre pour le différer. Kouo-tsong-y, las de ce manège, ne put s'empêcher de le soupçonner, & résolu de le punir, il dépêcha un courrier à Kouo-oueï, pour lui demander l'ordre de

tuer un perfide, sur lequel il n'y aurait jamais aucun fond à faire : Kouo-oueï joignit à cet ordre celui de l'exécuter sans différer. Kouo-tsong-y après avoir concerté avec Ouang-siun, officier dans l'armée de l'empereur, les moyens les plus propres à assurer leur coup, se rendirent ensemble au tribunal de la ville, où ils invitèrent Tchao-ssé-ouen à se trouver, feignant de vouloir prendre congé de lui. A peine parut-il, qu'ils se saisirent de lui & le firent mourir publiquement avec trois cents de ses gens qui lui étaient le plus dévoués.

Des trois rebelles qui troublaient la tranquillité de l'empire, Ouang-king-tsong était le plus obstiné dans sa révolte ; il se défendait en homme, résolu de périr plutôt que de se rendre ; il soutint les efforts de Tchao-hoeï jusqu'à la douzième lune : alors Tchéou-tsan le voyant sur le point de succomber, parla de se rendre, & lui dit :

— Ho-tchong & Tchang-ngan sont depuis longtemps au pouvoir de nos ennemis ; c'est s'abuser que d'espérer aucun secours du prince de Chou : qu'attendons-nous pour nous soumettre ?

— J'approuve votre résolution, lui répondit Ouang-king-tsong ; mais donnez-moi quelque temps, pour y réfléchir.

Aussitôt il rentre dans son appartement, y met le feu quelques jours après & s'enterre sous les ruines de son palais. Le même jour la ville se rendit, & Tchao-hoeï en prit possession.

Kouo-oueï revint à la cour après une aussi glorieuse campagne. L'empereur lui fit une réception magnifique, & le combla de caresses & d'éloges. Il semblait, à l'entendre, qu'il ^{p.403} était trop pauvre pour le récompenser dignement ; mais Kouo-oueï, qui connaissait les hommes & surtout les princes, alarmé d'un accueil si flatteur, & craignant que l'estime générale ne se tournât en jalousie, répondit adroitement :

— Votre Majesté doit moins à mes talents le succès de l'expédition qu'elle m'avait confiée, qu'à la vigilance & à l'activité des mandarins, chargés de pourvoir à la subsistance

de ses troupes, & plus encore au courage & à la bonne conduite des soldats & des officiers qui ont servi dans cette campagne ; je n'ose recevoir seul la récompense des victoires, auxquelles tant d'autres ont eu la plus grande part. Je supplie Votre Majesté d'étendre ses bienfaits sur ceux qui ont partagé mes travaux.

L'empereur, charmé d'un désintéressement si noble, se rendit à ses désirs ; ce généreux refus accrut encore l'affection que les troupes avaient pour lui.

950. La défaite des trois rebelles enfla tellement le cœur à l'empereur, qu'il parut changer de caractère, ou pour mieux dire, fon mauvais naturel, engourdi par l'infortune, commença à se développer au sein de la prospérité. N'ayant plus rien à craindre, il en vint jusqu'à mépriser ses plus fidèles sujets, & à les regarder comme des gens inutiles ; bientôt il leva le masque, & ses passions indignes du haut rang où il était placé, se débordèrent comme un torrent. Il n'avait d'autre compagnie qu'une troupe de jeunes débauchés, qui ne l'entretenaient que de jeux & de divertissements ; il éloignait de sa personne les gens sages & éclairés, qui auraient pu le tirer d'un état si honteux par leurs conseils. Ce prince se plongeait de plus en plus avec ses favoris dans l'abîme où il se perdait avec eux, & déjà il ne rougissait plus des crimes les plus infâmes.

En vain l'impératrice lui remettait devant les yeux ses ^{p.404} obligations, & l'exhortait à s'instruire de ses devoirs. Les grands demandaient qu'on ne mît auprès de sa personne que des hommes capables de l'éclairer sur les affaires du gouvernement, & de lui inspirer le goût de la vertu, par de bons exemples ; mais ils ne purent rien obtenir, & les flatteurs qui l'obsédaient sans cesse, rendirent tous leurs efforts inutiles. Ces gens corrompus ne s'étudiaient qu'à lui gâter de plus en plus le cœur, afin de conserver l'ascendant qu'ils avaient sur son

esprit ; enfin il se porta à de si grands excès, qu'il lui en coûta la couronne & la vie.

Les Tartares n'avaient pas vu sans regret échapper de leurs mains des conquêtes qui leur avaient coûté tant de sang. Pour s'en dédommager, en quelque sorte, ils se mirent à faire des courses sur les frontières de l'empire, dont ils ne se retiraient jamais sans emporter un butin considérable. La cour, cherchant à y remédier promptement, crut, pour le bien des affaires, devoir y envoyer Kouo-oueï, en qualité de généralissime des troupes du nord. Ssé-hong-tchao, qui en avait le premier ouvert l'avis, dit encore qu'il fallait lui donner une place dans le conseil privé ; mais Sou-fong-ki s'y opposa, en disant qu'on allait introduire une nouveauté dangereuse, & que l'histoire des siècles passés n'offrait rien de semblable. Ssé-hong-tchao répliqua que c'était afin de rendre Kouo-oueï plus redoutable aux ennemis, & que ce double titre le ferait davantage respecter des officiers, qui obéiraient avec zèle à un homme de qui dépendrait leur fortune.

Non content de ces distinctions, l'empereur fit encore publier un édit, qui enjoignait à tous les gouverneurs & commandants de place de faire tenir à Kouo-oueï tout ce qu'il demanderait, soit en armes, vivres ou argent des tributs, sans autre ^{p.405} formalité qu'un simple écrit de sa main, & sans qu'il fût besoin d'un nouvel ordre.

Ssé-hong-tchao, chagrin de voir son sentiment combattu par Sou-fong-ki, ne put dissimuler son dépit. Celui-ci qui s'en aperçut, ne laissa pas de dire, en fixant ses regards sur lui :

— C'est la cour qui doit gouverner la province, & les ordres doivent partir du cabinet pour être exécutés au dehors. Faudrait-il qu'un gouvernement si naturel soit renversé pour un seul homme ? Si vous accumulez ainsi les dignités sur la tête de Kouo-oueï, vous ne tarderez pas à vous en repentir.

Cette contestation eut des suites fâcheuses ; il ne fut plus possible de les rapprocher, & ils se formèrent chacun un parti. On vit la cour partagée

en deux factions, & cette mésintelligence fut très préjudiciable aux intérêts de l'empereur & de l'État.

Kouo-oueï ne voulut pas quitter la cour sans donner à l'empereur quelques avis sur la conduite qu'il devait tenir pendant son absence, & dans son audience de congé, il lui dit :

— L'impératrice, votre mère, a été témoin des événements les plus considérables du règne de votre auguste père : l'expérience qu'elle a acquise, jointe à sa prudence naturelle, doit vous porter à lui accorder votre confiance. Vous avez besoin de conseils ; si vous vous trouvez dans quelque circonstance un peu critique, marquez-lui plus de déférence, elle vous soutiendra, & vous empêchera de tomber dans les pièges qu'on vous tend de tous côtés. Ne souffrez auprès de votre personne que des hommes qui veillent à votre gloire, qui sachent, par une fermeté généreuse, vous sauver de vos faiblesses : écarter surtout ces lâches adulateurs qui encensent vos défauts, caressent vos penchants & s'efforcent d'avilir dans vos mains un sceptre qu'elles doivent illustrer : il est ^{p.406} difficile de démêler la vérité à travers le masque dont se couvrent les hommes qui obsèdent les princes ; le seul moyen de la connaître, est de n'admettre dans votre confiance que des hommes désintéressés & éprouvés par de longs services. Sou-fong-ki, Yang-pin, Ssé-hong-tchao méritent une place dans votre conseil privé : ils ont servi avec distinction dans les premiers emplois, sous le règne de l'empereur votre père. De tels conseillers sont incapables d'abuser de la confiance de leur maître, & ne sauraient vous égarer. Quant aux limites de votre empire du côté des Tartares, quelque défiance que j'aie de vues lumières, j'espère les pacifier en peu de temps.

L'empereur, peu accoutumé à recevoir des conseils, goûta cependant ceux-ci, malgré sa pente vers le mal. Kouo-oueï avait conservé assez

Histoire générale de la Chine

d'ascendant sur lui, pour réveiller dans son âme l'amour du bien. Le jeune prince le remercia d'un air grave & modeste, & promit de se conformer à ses sages avis. Ce général partit à la cinquième lune.

La lune suivante, qui était intercalaire, un vent furieux souffla avec tant de violence dans l'enceinte du palais, que les bâtiments les plus solides en furent ébranlés d'une manière qui fit craindre qu'ils ne s'écroulassent. Malgré les serrures énormes dont les portes étaient revêtues, un tourbillon les enleva de leurs gonds & les mit en pièces : cet ouragan sembla avoir épuisé sa rage contre elles, en se brisant à douze pas de là.

L'empereur, que ce fracas avait rempli de trouble & d'effroi, regarda ce phénomène effrayant comme un mauvais présage, & voulant s'éclaircir de ses doutes sur ce point, il fit venir Tchao-yen-y, membre du tribunal des mathématiques, auquel il demanda ce que signifiait cet étrange accident ; le lettré répondit d'un ton ferme :

— Mon emploi est d'observer les mouvements ^{p.407} des astres & de marquer l'ordre des temps ; je ne connais point l'art de dissiper les présages sinistres : cependant je dirai, sans détour, à Votre Majesté, que si elle craint quelque malheur, le plus sûr moyen de l'éloigner, est de s'appliquer à devenir meilleur & de marcher dans le sentier de la vertu ;

— Eh ! qui m'enseignera la route qui y conduit ? dit l'empereur.

— Que Votre Majesté daigne parcourir nos annales ; elles sont pleines des belles actions des princes vertueux qui l'ont précédée. Telle est la source où elle doit puiser les sublimes connaissances & les vertus, dont la pratique la rendra leur égale.

Le premier jour de la onzième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Histoire générale de la Chine

Depuis que l'empereur Yn-ti occupait le trône, Yang-pin avait toujours été à la tête du conseil secret de l'État, & Kouo-oueï de celui de la guerre ; Ssé-hong-tchao commandait la garde du prince, & Ouang-tchang était ministre des finances & des tributs de l'empire : tant qu'ils furent en place, par leurs soins & leur vigilance, les affaires prenaient une meilleure face ; on commençait à espérer qu'ils rétabliraient l'empire dans son ancienne splendeur.

Ouang-tchang portait dans l'exercice de sa charge une rigueur inflexible ; un naturel vif, bouillant, inclinant même vers la cruauté, le rendait inexorable envers ceux dont il se servait pour lever les impôts. Le moindre déficit, la plus légère faute dans le recouvrement des deniers publics était un crime qu'il punissait de mort. Il avait une forte antipathie pour les gens de lettre : on l'entendait souvent dire, je ne sais pourquoi on estime tant des hommes vains & orgueilleux que le moindre danger épouvante, & qui manquent de fermeté dans ^{p.408} des temps orageux : quel avantage recueille l'État, en nourrissant ces hommes inutiles, dont les talents ne servent qu'à y semer la division ?

L'empereur avait auprès de lui une trentaine de personnes, qui, abusant de sa faiblesse, influèrent puissamment sur ses résolutions. Les parents de l'impératrice, fiers du sang d'où ils sortaient, s'ingéraient aussi des affaires du gouvernement : Yang-pin & les autres ministres, persuadés que rien ne pouvait être plus funeste à l'État que l'usurpation de ces intrus, s'étaient opposés de tout leur pouvoir à leurs entreprises & étaient parvenus à les éloigner.

Li-yé, frère de l'impératrice, brigua un mandarinat qui lui aurait donné part à l'administration ; mais il ne put jamais l'obtenir. Yen-tsin-king, qui y avait quelques droits par sa place, en fut aussi exclu. Nié-ouen-tsin, Héou-kouang-tsan, Kouo-yun-ming, tous favoris de l'empereur, ne furent pas plus heureux. Lieou-tchu crut que s'il témoignait du mécontentement, il intimiderait ces courageux ministres ;

il quitta son mandarinat pour se retirer chez lui, mais ils parurent n'y pas faire attention, & on ne songea plus à lui pour le remettre sur les rangs.

Les trois années du deuil de l'empereur étant révolues, il se hâta de faire jouer des comédies, qu'il aimait passionnément ; pour encourager les comédiens, il leur fit présent de superbes habits de théâtre & de ceintures enrichies de pierres précieuses. Ssé-hong-tchao, instruit de cette profusion, en fut indigné :

— Quoi ! dit-il, il n'est aucune récompense pour des guerriers qui endurent des fatigues continuelles & veillent sans relâche à la conservation de l'empire, au péril de leur vie, & l'empereur ne rougit point de donner à des vils bateleurs le prix ^{p.409} du courage & de l'amour pour la patrie.

Il eut la hardiesse de faire enlever toutes les richesses que l'empereur leur avait prodiguées. Ce prince, qui n'était plus un enfant, fut très sensible à cet affront, & ne vit pas sans une extrême dépit l'autorité que les grands s'arrogeaient.

Un jour qu'il traitait avec Yang-pin & Ssé-hong-tchao des affaires du dehors, & qu'il en parlait avec peu de jugement, ils dirent fort durement :

— Prince, vous n'êtes point instruit de ces détails ; délivrez-vous de ce soin, & laissez-nous le maniement de ces sortes d'affaires, nous qui en sommes chargés, par notre emploi, & qui avons un peu plus d'expérience que vous.

L'empereur, outré de cette nouvelle insulte, conçut une haine mortelle contre eux.

Ceux dont Yang-pin & les autres ministres de sa faction avaient traversé les projets, voyant les dispositions où le prince était à l'égard de ce mandarin, excitèrent encore son ressentiment contre lui, & lui dirent, à dessein de l'aigrir davantage, que la manière peu respectueuse dont Yang-pin lui avait parlé & le mépris qu'il faisait de son autorité,

donnaient lieu de croire qu'il pensait à se révolter ; ils lui conseillèrent de se hâter de le prévenir, parce qu'il était à craindre qu'il n'en fût plus temps, s'il différait d'étouffer dans sa naissance une révolte qui ne tarderait pas à éclater.

Ce peu de mots suffit pour remplir de soupçons un esprit naturellement faible & défiant, & pour le porter à la plus violente résolution. L'empereur manda aussitôt Li-yé, Nié-ouen-tçin, Heou-kouang-tsan & Kouo-yun-ming, pour les consulter sur les mesures qu'il pourrait prendre, afin de se défaire, sans risque & sans bruit, de Yang-pin & de tous ceux qui avaient part à l'administration.

p.410 Lorsqu'ils furent convenus des moyens avec l'empereur, ils allèrent trouver l'impératrice pour lui communiquer la résolution prise entre le prince & eux ; mais cette princesse, étonnée de leur précipitation, leur dit que l'affaire était trop sérieuse, pour prendre légèrement son parti, qu'il fallait auparavant en conférer avec les ministres d'État.

— Votre Majesté, répondit Li-yé, oublie une des plus belles instructions que nous ait lassé le dernier empereur ; c'est de ne point consulter les lettrés dans les affaires où il y va du salut de l'État, ces sortes de gens n'étant propres qu'à élever des difficultés déplacées, & souvent à faire manquer le but & le succès d'une entreprise.

Malgré ces raisons, l'impératrice refusa constamment de donner les mains à ce qu'ils lui proposaient.

L'empereur, piqué de ce refus, se leva brusquement & sortit, en disant :

— Qu'avons-nous besoin du consentement d'une femme pour un coup qui demande de la vigueur & de la résolution ? S'amuser à écouter des conseils timides, c'est s'exposer à voir

échouer l'entreprise la mieux concertée : il est temps d'agir, & le moindre délai peut être funeste.

Li-yé & les autres coururent avertir Yen-tçin-king, qui, effrayé du péril où ils allaient se précipiter, se rendit en diligence à la maison de Ssé-hong-tchao, pour lui donner avis de ce qui se tramait contre lui ; mais celui-ci lui en ferma l'entrée. Le lendemain au matin, Yang-pin étant venu au palais avec Ouang-tchang, pour remplir, comme à l'ordinaire, le devoir de sa charge, à peine furent-ils entrés qu'une troupe de soldats se jeta sur eux, & les mit en pièces. Après cette exécution, Nié-ouen-tçin envoya ordre aux ministres, aux mandarins & aux principaux officiers des troupes de se rendre au palais. Dès qu'ils furent arrivés, l'empereur, après les avoir divisés ^{p.411} en plusieurs petits corps, leur ordonna de faire une recherche exacte des parents & amis de Yang-pin, & de les mettre tous à mort sans distinction : il chargea ensuite Mong-yé d'un ordre secret, adressé à Li-hong-y, qui portait de faire mourir sans délai Ouang-yn, officier entièrement dévoué à Ssé-hong-tchao, & il en remit un autre à Kouo-tsong-oueï pour Tsao-oueï, auquel il enjoignit de se défaire de Kouo-oueï & de Ouang-tsiun.

Ces dispositions faites, il envoya des courriers à Kao-hing-tchéou, Fou-yen-king, Kouo-tsong-y, Moujong-yen-tchao & Li-kou, pour leur signifier de se rendre incessamment à la cour, afin d'exercer les emplois vacants par la mort de ceux qu'il avait jugé à propos de punir ; & en attendant qu'il y eût pourvu, il commit le soin des affaires privées à Sou-fong-ki, & le gouvernement de Cai-fong-fou à Lieou-tchu : il donna à Li-hong-kien le commandement de ses gardes.

Quoiqu'ennemi de Ssé-hong-tchao, Sou-fong-ki ne voulut prendre aucune part dans cette affaire. A la nouvelle de ce massacre, il poussa un profond soupir, & dit :

— L'empereur a été mal conseillé ; s'il m'eût consulté, je l'aurais empêché de se porter à cette extrémité.

Lieou-tchu, chargé d'éteindre les familles de Kouo-oueï & de Ouang-tsiun, exécuta cet ordre barbare avec la dernière sévérité. Il n'en échappa aucun à ses perquisitions ; il immola à la vengeance de son maître jusqu'aux enfants à la mamelle. Li-hong-kien fut moins cruel envers la famille de Ouang-yn ; il se contenta de faire arrêter tous les parents de cet officier & de les faire garder étroitement, veillant lui-même à ce qu'on leur fournît la nourriture & tout ce qui leur était nécessaire.

Mong-yé, arrivé à Tchen-tchéou, remit l'ordre dont il était porteur contre Ouang-yn, à Li-hong-y, qui n'osa l'exécuter, ^{p.412} & le fit voir à celui qu'il proscrivait. Ouang-yn s'assura d'abord de Mong-yé, & l'ayant laissé sous une garde sûre, il courut montrer l'ordre à Kouo-oueï.

Ce général fit appeler Oueï-gin-pou pour lui confier son embarras, & lui demander son avis sur le parti qu'il prendrait :

— Vous êtes parvenu, répondit Oueï-gin-pou, aux premiers emplois par votre seul mérite ; personne n'a porté plus haut que vous la gloire de l'empire ; votre nom a pénétré jusqu'aux provinces les plus reculées : qui croirait, après tant de services signalés, qu'un prince ingrat & sans honneur envoyât de lâches assassins pour attenter à vos jours ? Je ne puis y penser sans frémir d'indignation & d'horreur ; mais votre sort est entre vos mains. Maître d'une grande province, à la tête d'une nombreuse armée qui vous est dévouée, présenterez-vous un col docile aux bourreaux ? Un grand homme n'est pas fait pour mourir comme le dernier des malheureux ; & s'il ne peut éviter de périr, il doit défendre sa vie en héros.

Kouo-oueï ne crut pas devoir se décider dans une conjoncture aussi critique, sans une plus mûre délibération : il manda Kouo-tsong-oueï & ses principaux officiers, & leur fit part de la fin malheureuse du brave Yang-pin & des ordres secrets que l'empereur avait donnés contre lui-même :

Histoire générale de la Chine

— Chers compagnons de mes fatigues, ajouta-t-il, souvenez-vous des dangers que nous avons bravés, & des travaux sans nombre que nous avons supportés sous le dernier empereur. Notre fidélité ne s'est jamais démentie, c'est nous qui l'avons placé sur le trône, ce sont nos bras qui ont conservé à son successeur une couronne prête à lui échapper, & une mort infâme est le prix qu'il réservait à nos services ! Je connais votre attachement pour moi, je ne doute point que vous ne soyez prêts à verser ^{p.413} votre sang pour me défendre ; mais je ne consentirai jamais à conserver une vie qui serait achetée aux dépens de la vôtre.

Puis se tournant vers Kouo-tsong-oueï & Tsao-oueï :

— Pour vous, leur dit-il, qui êtes les ministres de cette injustice, votre sûreté exige ma mort, coupez cette tête & portez-la à l'empereur, c'est le seul moyen de sauver la vôtre.

Ce discours excita une indignation générale ; Kouo-tsong-oueï, interprète de leurs sentiments, répondit en leur nom :

— L'empereur notre maître est encore jeune ; peu instruit des affaires du gouvernement, il prête l'oreille aux flatteurs qui l'environnent, ce sont leurs conseils pernicieux qui l'entraînent à sa perte. Jaloux de votre gloire, ces hommes vils ont juré votre ruine & celle de ses plus fidèles sujets ; tant qu'ils auront du crédit, il n'est point de paix à espérer pour nous. Le seul parti qui vous reste, c'est de marcher à notre tête, & de vous rendre à la cour, pour vous justifier & dissiper par votre présence les mauvaises impressions qu'on donne à l'empereur contre vous. Il faut purger le palais de ces boutefeux, qui ne cherchent qu'à bouleverser l'État & à le priver de son plus ferme appui ; c'est une démarche que vous devez à votre gloire, & votre devoir même exige que vous la fassiez.

— Quel avantage, ajouta Tchao-siou-ki, retirerait l'empire de votre mort, si vous succombiez aux intrigues de vos ennemis ? Marchez plutôt à notre tête vers les provinces méridionales, c'est le Tien qui vous y appelle.

Kouo-oueï ne balançait plus à se rendre aux instances de son armée : laissant Kouo-jong, son fils, pour la défense de Yé-tou, il donna le commandement de l'avant-garde à Kouo-tsong-oueï, & le suivit de près avec le gros de l'armée. Le bruit de sa marche parvint à la cour. Moujong-yen-tchao était à table, ^{p.414} lorsqu'on lui annonça cette nouvelle ; l'effroi dont il fut saisi fut si grand, que les bâtonnets lui tombèrent des mains : il se leva brusquement, & alla trouver l'empereur, qui lui donna un pouvoir absolu sur les gens de guerre.

Heou-y, qui se trouvait alors au palais, dit qu'il ne fallait rien précipiter, & qu'on avait en main un moyen sûr de mettre les rebelles à la raison, parce qu'ayant la plupart leurs familles à Yé-tou, c'étaient autant d'otages qui répondaient de leur fidélité. Il ajouta qu'il suffirait de fermer les portes de cette ville & de faire paraître sur les remparts les parents des rebelles, & qu'à cette vue ils seraient bientôt forcés de se soumettre. Moujong-yen-tchao répliqua que les années avaient sans doute affaibli le jugement de Heou-y pour ouvrir un pareil avis : l'empereur le rejeta absolument, mais cela ne l'empêcha pas d'employer cet officier, qu'il envoya avec Yen-tçin-king, Ou-kien-yong & Tchang-yen-tchao, à la tête d'un corps considérable de troupes, pour observer les mouvements de Kouo-oueï & le tenir en échec.

Ce prince, inquiet de la démarche de Kouo-oueï, lui dépêcha un des eunuques de sa présence, pour savoir de lui-même quel en était le motif. Kouo-oueï ne voulut pas s'expliquer clairement devant l'eunuque, mais il le chargea d'un placet, qu'il mit lui-même dans la manche de son habit : ce placet était conçu en ces termes :

« Lorsque j'ai vu l'ordre de Votre Majesté, j'ai présenté ma tête pour recevoir le coup ; mais Kouo-tsong-oueï & tous les autres

Histoire générale de la Chine

officiers se sont opposés à l'exécution de ses volontés : c'est leur résistance qui m'oblige à venir me justifier à ses pieds. Si je suis coupable, je ne prétends point me soustraire à la peine qui m'est due ; mais si le crime dont on m'accuse est une calomnie de mes ennemis, je supplie Votre ^{p.415} Majesté de les envoyer ici à la tête de ses troupes, afin de calmer les esprits. Votre Majesté doit me connaître assez, pour croire que je respecterai ses ministres, & que je les reconduirai à Yé-tou, avec les égards que méritent des personnes chargées de ses ordres.

Cependant, ce général s'avança avec son armée jusqu'à Hoa-tchéou ; Song-yen-ou, gouverneur de Y-tching, l'y joignit & se donna à lui avec ses troupes : après cette jonction, il entra dans Hoa-tchéou & s'empara de l'argent des impôts, qu'il distribua à ses soldats, en leur disant ce peu de mots :

— Amis, j'apprends que Heou-y vient à notre rencontre à la tête des troupes de l'empereur ; je ne veux pas que vous sacrifiiez votre gloire à mes intérêts : prenez ma tête, je vous l'abandonne sans regret, & portez-la à l'empereur, comme un témoignage de votre fidélité.

Ses soldats lui répondirent, d'une voix unanime :

— Ce n'est pas vous qui êtes coupable, c'est l'empereur qui paye vos services de la plus noire ingratitude. Quel est donc votre crime, pour qu'on oublie ce qu'on vous doit ? Si une pareille injustice se commet impunément, qui désormais se croira en sûreté ?

Kouo-oueï, rassuré par ces protestations, continua sa marche & s'avança vers la cour. L'empereur, informé qu'il était déjà près du Hoang-ho, commença à se repentir de sa précipitation, & à craindre les suites d'une révolte qu'il avait d'abord méprisée : il fit ouvrir ses trésors & distribuer de grosses sommes à ses troupes pour les encourager à faire leur devoir ; il étendit ses largesses sur les familles de ceux qui servaient

dans l'armée de Kouo-oueï, & les engagea à écrire à leurs parents, pour les détacher de son parti.

Peu de temps après, il envoya à Heou-y un renfort ^{p.416} composé de nouvelles recrues, sous les ordres de Yuen-y & de Lieou-tchong-tsin. Malgré ce secours, ce général vint camper à Tchi-kang, reculant toujours devant Kouo-oueï. Moujong-yen-tchao, avec des troupes plus nombreuses, s'avança jusqu'à Tsi-li-tien, à sept ly de la ville. L'empereur, sans avoir égard aux prières & aux larmes de l'impératrice, voulut y aller en personne : dès qu'il fut arrivé, Moujong-yen-tchao prit avec lui une partie des troupes légères & s'approcha des ennemis, résolu de les attaquer. Kouo-oueï, lui épargnant la moitié du chemin, vint le charger avec Li-jong & des forces égales : au premier choc, les troupes impériales lâchèrent le pied, laissant une centaine des leurs sur la place. Cet échec les découragea tellement, que de jour en jour ils désertaient, & venaient se rendre par milliers à Kouo-oueï. Heou-y & les officiers de son armée, voyant que les affaires prenaient une mauvaise tournure, vinrent trouver Kouo-oueï, qui les renvoya dans leur camp, après un entretien fort long. Moujong-yen-tchao, se croyant perdu sans ressource, s'enfuit avec précipitation vers Yen-tchéou, suivi seulement de dix cavaliers. L'empereur, ainsi abandonné, resta presque seul avec ses trois ministres, & quelques officiers que leur fidélité attachait à sa fortune.

Le lendemain, dès la pointe du jour, ce prince, voulant rentrer dans la ville, en trouva les portes fermées. Lieou-tchu parut sur le rempart, & fit pleuvoir une grêle de flèches sur ses gens, dont une partie fut tuée. Cette trahison l'obligea à tourner bride & à se retirer vers l'ouest : il poussa jusqu'au village de Tchao-tsun ; vivement poursuivi par les ennemis & près d'être atteint, il descendit de cheval, & entra dans la maison d'un paysan, espérant se dérober par ce moyen aux recherches de ceux qui couraient après lui ; mais les rebelles ayant mis ^{p.417} tout à feu & à sang dans ce village, ils en passèrent les habitants au fil de l'épée, & l'empereur fut tué sans être reconnu. Sou-fong-ki, Yen-tsin-

king & Kouo-yun-ming, réduits au désespoir, aimèrent mieux se donner la mort que de tomber vifs entre les mains de Kouo-oueï. Ne trouvant plus d'ennemis à combattre, ce général entra dans la ville, & alla droit à sa maison, abandonnant la place à ses soldats, qui la saccagèrent toute la nuit. A la pointe du jour, il fit cesser le pillage. Song-tao, un des ministres, assembla tous les mandarins & les conduisit à Kouo-oueï, qui les reçut avec sa tranquillité ordinaire, en témoignant du regret de s'être vu forcé à venir à main armée pour se justifier. Il ajouta que ne pouvant plus endurer les impostures des courtisans qui flétrissaient sa gloire, il avait cru devoir leur imposer silence de la manière qu'il s'y était pris.

Après leur avoir ainsi parlé, il se rendit avec eux chez l'impératrice, pour la prier de nommer sans délai un successeur à l'empire. Cette princesse leur dit :

— Vous avez Lieou-tsong, gouverneur du Ho-tong, & Lieou-sin, commandant de Tchong-ou, tous deux frères de l'empereur Kao-tsou, qui a de plus laissé deux fils, Lieou-pin, gouverneur de Ou-ning, & Lieou-tching-hiun ; on peut compter Lieou-pin au nombre de ses enfants, quoiqu'il doive le jour à Lieou-tsong, parce que ce prince l'avait adopté pour son fils, & que vous devez le reconnaître en cette qualité. Choisissez parmi ces princes celui que vous jugez le plus digne du trône.

Comme rien ne fut déterminé dans cette première députation, Kouo-oueï & Ouang-siun, vinrent trouver une seconde fois l'impératrice, pour l'engager à nommer Lieou-hiun, qu'elle semblait avoir oublié.

— Lieou-hiun, répondit-elle, est d'une ^{p.418} complexion trop faible pour soutenir le poids d'une couronne ; si vous en doutez, rendez-vous auprès de lui, vous le trouverez malade dans son lit, & hors d'état d'agir.

Les mandarins s'étant convaincus par leurs yeux de son incapacité, n'insistèrent pas davantage : ils délibérèrent de nouveau, & revinrent à la charge à dessein de faire élire Lieou-pin. L'impératrice se rendit enfin

à leurs désirs, & donna son consentement par écrit, en présence de tous les grands : elle chargea ensuite Fong-tao, Ouang-tou & Tchao-chang-kiao, tous trois grands de la première classe, de l'aller prendre à Siu-tchéou pour l'amener à la cour.

Cependant Kouo-oueï fit arrêter Lieou-tchu, Li-hong-kien avec leurs partisans & leur fit trancher la tête en plein marché, en punition de la témérité qu'ils avaient eue de faire tirer sur l'empereur, lorsqu'il s'était présenté aux portes de la ville. Il fit exposer leurs têtes dans des cages à la vue du peuple. Avant de les condamner, il avait dit aux grands, que Lieou-tchu ayant détruit toute sa famille, s'il n'écoutait que son ressentiment, il n'épargnerait pas non plus la sienne ; mais qu'il était plus digne de lui de leur pardonner & de se venger par des bienfaits. Cette clémence sauva un grand nombre de familles, & fit espérer à Ouang-yn qu'il pourrait obtenir la grâce de Li-hong-kien ; mais toutes ses prières furent inutiles, Kouo-oueï fut inflexible, & il le fit exécuter.

Dans ces entrefaites, on apprit à la cour que les Tartares Leao étaient entrés sur les terres de l'empire, & avaient forcé les villes de Nui-kieou & de Jao-yang. Kouo-oueï se disposa aussitôt à partir pour les frontières, afin de leur faire tête ; mis dès qu'ils eurent vent de sa marche, ils se retirèrent, emportant un butin immense.

^{p.419} Lieou-pin, avant de partir de Siu-tchéou, nomma aux emplois vacants, des officiers sur lesquels il pouvait compter, & donna son gouvernement à Yang-ouen : après quoi il se mit en chemin, avec Fong-tao & ceux qui étaient venus au-devant de lui, pour se rendre à la cour ; il n'avait avec lui que le cortège d'un prince, ce qui n'empêcha pas ses gens de le traiter de Majesté, & de le servir avec les cérémonies qu'on observait à l'égard de l'empereur.

Kouo-oueï fit quelque séjour à Hoa-tchéou, pour y rafraîchir ses troupes : il était encore dans cette ville lorsqu'on vit arriver un mandarin, envoyé par le prince Lieou-pin, pour calmer les esprits, & témoigner aux officiers l'estime & la considération qu'il avait pour eux.

Lorsque ce mandarin les eut assemblés pour leur faire part des dispositions du prince, ils se regardèrent les uns & les autres, & sans témoigner le respect qu'ils devaient à un envoyé de l'empereur, ni observer les cérémonies usitées à la réception de ses ordres, ils dirent, entre eux, nous avons saccagé la ville impériale, nous sommes cause en partie de la fin malheureuse de l'empereur ; sommes-nous assez aveugles pour nous flatter que sa famille oublie tant de sujets de haine, ni qu'elle nous épargne, si jamais elle se voit en état de nous punir ? Animés par ces discours séditieux, ils partirent de Hoa-tchéou & arrivèrent à Tchen-tchéou, où la fermentation augmenta de jour en jour : ces semences de révolte, faibles dans leur origine, se développèrent peu à peu ; enfin la sédition éclata, ils levèrent le masque, & se déclarèrent hautement contre la famille impériale.

A la veille de leur départ de Tchen-tchéou, plusieurs milliers d'entre eux entourèrent Kouo-oueï, en criant :

— Voilà notre empereur, nous n'en voulons point d'autre ! La famille ^{p.420} des Han et devenue notre ennemie, nous n'avons plus que des rigueurs & des châtiments à attendre d'elle.

Le reste de l'armée se joignit à eux & témoigna sa joie par des cris redoublés de *vive Kouo-oueï ! dix mille années de vie à notre empereur !* Ce général ne pouvant réprimer leur ardeur indiscrete, céda à leur empressement & leur fit dire, que puisqu'ils s'opiniâtraient dans leurs desseins, ils se disposassent à retourner à Ta-léang. Il se fit précéder par un de ses officiers qu'il chargea d'un placet pour l'impératrice, dans lequel il demandait la permission d'aller rendre les honneurs accoutumés aux ancêtres de la famille régnante. Il ordonna aussi à cet officier de publier, en arrivant, qu'on ne s'effrayât point des changements qui allaient se faire ; qu'à son retour il conduirait tout avec tant de prudence & de modération, qu'il ne se commettrait aucun désordre.

A son arrivée à Tsi-li-tien, Tou-tchin-kou & tous les mandarins sortirent de la ville en corps pour aller à sa rencontre, & le saluèrent

avec respect, en le pressant de monter sur un trône qu'on pouvait regarder comme vacant. Kouo-oueï leur fit un accueil gracieux, & leur rendit le salut ; mais il ne jugea pas à propos de s'expliquer sur l'invitation qu'ils lui faisaient.

Le prince Lieou-pin, rendu à Song-tchéou, reçut la nouvelle de cette révolution, & que Kouo-tsong-oueï, détaché avec sept cents chevaux, venait à lui : à peine achevait-on de lui donner cet avis, qu'on vint lui dire qu'il paraissait à la vue des murailles. Aussitôt il fit fermer les portes, & monta sur le rempart, afin de lui demander quel motif l'amenait, avec les troupes qui le suivaient. Kouo-tsong-oueï lui répondit que Kouo-oueï l'envoyait pour l'informer de la conduite que les ^{p.421} officiers & les soldats avaient tenue à Tchen-tchéou, ajoutant que ses cavaliers étaient destinés à lui servir d'escorte. Lieou-pin lui fit ouvrir les portes, & l'ayant pris par la main, il voulut lui demander de plus amples éclaircissements, mais il avait le cœur si serré, qu'il lui fut impossible de proférer une parole ; ses larmes seules purent se faire un passage. Kouo-tsong-oueï n'oublia rien pour le consoler, & pour lui persuader qu'il n'avait rien à craindre. Cependant Tchang-ling-tchao, qui commandait la garde du prince, sollicité par cet officier, qui l'instruisit plus à fond de l'état des choses, abandonna Lieou-pin, & alla se joindre aux sept cents hommes qu'il avait amenés. Le prince ne douta plus qu'il ne fût trahi, & qu'il s'était forgé des fers par son imprudence.

Kouo-oueï envoya ordre à Fong-tao de se rendre à la cour avant les autres. A son départ, Lieou-pin lui dit :

— Ce sont vos conseils qui m'ont déterminé à venir ici, vous voyez dans quel embarras vous m'avez plongé ; que faire dans cette cruelle extrémité ? Réparez le mal que vous avez fait, en me suggérant les moyens de me tirer des mains de Kouo-oueï.

Fong-tao, confus d'un reproche justement mérité, fut embarrassé de répondre & garda le silence.

Histoire générale de la Chine

Durant cet entretien, Kia-tchin, qui était fort attaché au prince, lançait des regards terribles sur Fong-tao, & ne pouvant plus contenir son indignation, il lui demanda permission de le tuer : le prince s'emporta contre Kia-tchin, & lui dit :

— Vous voulez achever de me perdre, soyez plus modéré, & gardez-vous surtout de faire aucun mal à un homme qui n'a nulle part à l'événement dont je me plains.

Kouo-tsong-oueï conduisit Lieou-pin à Ta-léang & le logea hors de la ville, dans un palais où il le laissa sous bonne garde ; ^{p.422} ensuite il s'assura de Tong-y, de Kia-tchin & de ceux qui lui étaient le plus attachés, & les fit mettre à mort.

L'impératrice voulant sauver le prince, révoqua l'ordre qu'elle avait donné pour l'élever sur le trône, & le déclara seulement Kong ou prince de Siang-yn ¹, du troisième ordre. Kouo-oueï avait envoyé Ma-to avec des troupes à Hiu-tchéou, où résidait Lieou-sin, gouverneur de Tchong-ho, pour l'empêcher de remuer, en cas qu'il fût tenté de le faire. Ce commandant fut si effrayé à la vue de Ma-to, persuadé qu'il était venu pour se rendre maître de sa personne, qu'il se tua lui-même.

Après que l'impératrice eut déclaré Lieou-pin déchu du trône, elle nomma Kouo-oueï régent de l'empire ; tous les mandarins & grands des provinces l'en félicitèrent par des placets, dans lesquels ils l'exhortaient à s'asseoir sur le trône, vers lequel il avait déjà fait les premiers pas ; ce qui engagea l'impératrice à le faire reconnaître empereur au commencement de l'année suivante.

@

¹ Siang-yn-hien de Tchong-cha-fou dans la province de Hou-kouang.



DIX-HUITIÈME DYNASTIE

LES HEOU-TCHÉOU ou Tchéou postérieurs

@

p.423 **951.** L'impératrice, mère de l'empereur Yn-ti, persuadée qu'il était inutile de disputer l'empire à Kouo-oueï, voulut s'en faire un mérite auprès de lui, & le premier jour de cette année, elle fit publier un ordre adressé aux grands, par lequel elle nommait ce gouverneur de l'empire, empereur de la Chine, & l'en déclarait légitime possesseur, en leur enjoignant de le reconnaître pour leur maître & leur souverain.

p.424 Sur cet ordre, Kouo-oueï fut conduit par tous les mandarins dans la grande salle d'audience, où s'étant assis sur le trône, il fut salué &

proclamé empereur par tous les mandarins de guerre & de lettres qui étaient à Ta-léang ; après quoi il déclara qu'il voulait que sa dynastie portât le nom de Tchéou prétendant descendre d'une des branches de la grande famille des Tchéou ; il accorda ensuite une amnistie générale.

A la nouvelle de la mort funeste de l'empereur Yn-ti, Lieou-tsong, gouverneur du Ho-tong, rassembla les troupes de son département, & voulait venir du côté du sud soutenir ses droits à l'empire ; mais apprenant, presque en même temps, que l'impératrice mère avait nommé Lieou-pin, son fils, à la sollicitation de ceux dont il avait le plus à craindre, il se désista de ses prétentions, en disant que puisque son fils était empereur, il ne pouvait rien désirer de plus.

Li-siang, mandarin de Tai-yuen, n'envisagea pas les choses du même œil que lui ; il lui fit observer qu'il se fiait trop aux apparences, & qu'à examiner de près la conduite de Kouo-oueï, il ne serait pas content qu'il ne se fût rendu maître de l'empire ; il lui conseilla de passer, sans perdre de temps, les montagnes de Tai-hang à la tête de ses troupes, pour s'assurer du passage de Mong-tsin, & d'y attendre que le prince Lieou-pin fût paisible possesseur du trône : il ajouta que cette démarche en imposerait à Kouo-oueï, & qu'il n'oserait rien entreprendre.

Lieou-tsong reçut fort mal ce conseil ; il crut que c'était un artifice de Li-siang, pour le mettre mal avec Lieou-pin, son fils : dans cette persuasion & transporté de colère, il ordonna à ses gens de le prendre & de l'aller mettre à mort, en disant :

— De quoi s'avise ce misérable petit lettré de vouloir brouiller
p.425 le père avec le fils ? Des gens de ce caractère méritent-ils
de vivre ?

Li-siang, jetant un grand soupir :

— J'avais, dit-il, un moyen infailible de maintenir sa famille sur
le trône ; mais à quoi bon se donner tant de peine pour un
homme qui n'a pas l'esprit de connaître ses propres intérêts ;

j'aime encore mieux mourir que d'avoir affaire à de pareils gens. J'ai ma femme qui est âgée ; je demande pour toute grâce de n'en être pas séparé, même à la mort.

Lieou-tsong lui accorda cette satisfaction & le fit mourir avec elle. Il reconnut bientôt que le conseil de Li-siang était le seul à suivre, surtout lorsqu'on vint lui dire que Lieou-pin, son fils, avait été dégradé, & que Kouo-oueï était sur le trône ; sa faute était irréparable : cependant, persuadé qu'il lui serait facile de faire revivre le droit légitime que son fils avait à l'empire & par sa naissance & par l'ordre de l'impératrice, donné à la sollicitation de tous les grands, il se soumit en apparence à Kouo-oueï, & l'en fit assurer par un de ses officiers, en demandant qu'il lui envoyât à Tçin-yang son fils Lieou-pin. Le nouvel empereur répondit, qu'ayant fait venir auprès de lui ce prince, il aurait soin que rien ne lui manquât, & qu'il pouvait être tranquille à son égard.

Lorsqu'on apprit à Siu-tchéou, que Lieou-pin avait manqué le trône, Kong-ting-meï & Yang-ouen, que ce prince avait laissés auprès de la princesse Tong-chi son épouse, se rendirent maîtres de Siu-tchéou, ne doutant point qu'il ne leur vînt du secours du Ho-tong. L'empereur qui avait Lieou-pin en son pouvoir, obligea ce prince détrôné d'écrire à Kong-ting-meï de se soumettre, s'il voulait qu'on épargnât les jours de son maître. Sur le refus que fit Kong-ting-meï de reconnaître ^{p.426} Kouo-oueï, celui-ci fit mourir Lieou-pin, & fut obligé d'assiéger Siu-tchéou, qu'il ne put forcer qu'après trois mois de siège. On ne l'eût pas sitôt prise, si le brave & fidèle Kong-ting-meï, n'avait été tué dans un assaut où les troupes impériales furent vigoureusement repoussées.

Avant que d'être instruit de la mort de son fils, Lieou-tsong avait pris le titre d'empereur à Tçin-yang, & s'était fait reconnaître dans tout son département. Douze tchéou s'étaient déclarés pour lui ; savoir, Ping-tchéou, Fen-tchéou, Hin-tchéou, Taiï-tchéou, Lan-tchéou, Hien-tchéou, Long-tchéou, Oueï-tchéou, Tçin-tchéou, Leao-tchéou, Lin-tchéou & Ché-tchéou, tous de la province du Chan-si.

Histoire générale de la Chine

Après avoir reçu les hommages de ses grands & disposé de plusieurs emplois, il leur dit :

— Si je prends aujourd'hui le titre d'empereur, ce n'est que malgré moi ; pourrais-je voir tranquillement tomber l'empire, que Kao-tsou avait mis dans notre famille ? Mais, hélas ! quel empereur suis-je, & avec quels gouverneurs me trouvé-je ?

Il n'en dit pas davantage. Ce prince ne voulut point élever de miao ou salle à ses ancêtres, ni leur faire d'autres cérémonies que celles observées par les gens du commun.

Le même jour qu'il se fit reconnaître empereur des Han du nord, il apprit la mort funeste de Lieou-pin, son fils :

— Tous ces malheurs, s'écria-t-il, ne m'arrivent que pour avoir méprisé les sages conseils du fidèle Li-siang ; si je l'avais cru, mon fils n'aurait pas été la victime de mon imprudence. Malheureux ! j'ai fait périr Li-siang, au lieu de récompenser son zèle !

Pour réparer en quelque façon sa faute, il lui fit élever un miao, & détermina qu'à certains temps de l'année on lui ferait des cérémonies.

p.427 Après que l'empereur des Tchéou eut nommé ses ministres & ses principaux officiers, il leur dit :

— Je suis né d'une famille fort pauvre ; j'ai essuyé toutes les peines & les maux qu'il est possible d'éprouver, & je sais par expérience tout ce que le peuple souffre ; comment pourrais-je me prévaloir du trône que j'occupe, pour me traiter avec délicatesse & surcharger mon peuple ! Vous, Ouang-siun, faites-moi une liste des choses les plus recherchées pour le goût, & par mon ordre, défendez qu'elles entrent dans le palais. Soldat & élevé dans un camp, je n'ai jamais étudié & j'ignore la manière de gouverner un empire. Si parmi les officiers de guerre & de lettres, & même parmi le peuple, il se

trouve quelqu'un qui ait des vues utiles à l'État, qu'il les mette par écrit & me les apporte sous le sceau : je ne me crois pas au-dessus des conseils ; un souverain est fait pour les écouter & les suivre quand ils sont dictés par la sagesse.

Le roi des Léao, informé que Lieou-tsong s'était fait reconnaître empereur des Han septentrionaux, ordonna à Pan-yu-nien, un de ses grands, de s'assurer de la vérité, & d'écrire à Lieou-tchin-kiun, un des officiers de ce prince. Ce dernier porta la lettre à son maître, qui se sentant trop faible pour reprendre ce que Kouo-oueï lui avait enlevé, fut charmé de cette ouverture, & pensa aussitôt à se liguer avec les Tartares contre leur ennemi commun : il fit faire à leur roi la proposition de se reconnaître son vassal, comme Ché-king-tang, fondateur des Tchin postérieurs, l'avait été de son prédécesseur. Le monarque tartare reçut avec empressement ses offres, & promit de son côté de l'aider à rentrer en possession des États que Kouo-oueï avait enlevés à sa famille. Le prince des Han lui envoya une ambassade pour arrêter les conditions de ce traité, & aussitôt ^{p.428} après sa conclusion Lieou-tsong se mit en campagne, ainsi que le roi tartare : mais comme les hordes que ce dernier avait amenées ne marchaient que par force, lorsqu'elles arrivèrent à Sin-tchéou, Chouya, prince de Yen, profitant de leur mécontentement, se mit à leur tête & se révolta contre Ou-yu, son souverain, à la place duquel il se fit reconnaître.

Choulin, prince de Tsi, qui n'avait eu aucune part à cette conspiration, s'enfuit sur les montagnes au midi de Sin-tchéou, suivi de quelques hordes : les autres étant ensuite venues l'y joindre, il descendit à leur tête attaquer Chouya, qu'il battit complètement & qu'il tua. Ses soldats le proclamèrent unanimement roi des Léao. Ce contre-temps causa de l'inquiétude à Lieou-tsong, qui voyait par là ses espérances presque entièrement ruinées ; cependant il envoya un de ses officiers au nouveau roi des Léao, pour lui proposer de ratifier le traité fait avec son prédécesseur & aux mêmes conditions : ce monarque y consentit.

Histoire générale de la Chine

Choulin était un jeune prince, qui ne s'occupait que de ses plaisirs ; il passait une partie du jour à la chasse & la nuit à boire, se couchant fort tard & dormant jusqu'à midi, ce qui lui fit donner par ses sujets le nom de *choui-ouang* ou *d'empereur dormant*, qu'ils changèrent, dans la suite, en celui de *ming-ouang* ou *d'empereur éclairé*.

Ce monarque ne négligea pas les avantages qu'il retirait du traité avec Lieou-tsong : avant que de retourner dans son pays, il laissa cinquante mille chevaux à Siao-yu-kiué, avec ordre d'aller joindre le prince de Han, & de marcher contre l'empereur des Tchéou : Lieou-tsong avait une armée de vingt mille hommes, qu'il commandait en personne. Lorsqu'il eut joint les Tartares, il les conduisit à Tçin-tchéou, dont il entreprit le siège ; il le pressa avec vigueur ; mais comme la place ^{p.429} était bien approvisionnée & défendue par une bonne garnison, il y trouva plus de résistance qu'il ne s'y attendait.

Un mois après qu'il eut ouvert la tranchée, & à la onzième lune, l'empereur voyant qu'il s'opiniâtrait à ce siège, craignit qu'il ne vînt à bout de la réduire ; il envoya au secours de cette place Ouang-tsiun, avec plein pouvoir de faire tout ce qu'il jugerait nécessaire pour la délivrer. Ce général assembla une très belle armée, & partit au milieu de la onzième lune ; l'empereur, étonné de le voir séjourner à Chen-tchéou, où il s'arrêta plusieurs jours, se détermina à y aller lui-même, & donna des ordres pour son départ, qu'il fixa au premier jour de la douzième lune. Ouang-tsiun, à qui il en donna avis, lui renvoya le même courrier avec cette réponse :

« La ville de Tçin-tchéou est une place forte, qu'il n'est pas aisé de prendre, & l'armée de Lieou-tsong est nombreuse & composée de bonnes troupes ; hasarder une bataille, c'est s'exposer beaucoup : cette nouvelle considération m'a déterminé à attendre que l'ennemi, fatigué du siège, fût moins en état de nous résister. Votre Majesté vient à peine de monter sur le trône, & il est de la dernière conséquence de ne point

faire de fausse démarche : d'ailleurs, après que l'armée impériale aurait passé la rivière Fen-chouï, si Moujong-yen-tchao, à la tête de ses troupes, s'avancait du côté de Ta-léang, quelle difficulté aurait-il à s'en rendre maître, & l'empire ne serait-il pas perdu pour vous ?

L'empereur, étonné de n'avoir pas prévu ces inconvénients, avoua qu'il s'en était peu fallu qu'il n'eût tout perdu ; il révoqua sur-le-champ l'ordre qu'il avait fait publier pour son départ.

Vers le milieu de la douzième lune, Ouang-tsiun se mit en marche pour Tçin-tchéou ; le passage de Mong-kang, au sud ^{p.430} de la ville, très aisé à garder, lui donnait de l'inquiétude : il ne doutait pas que Lieou-tsong n'y eût mis quelques troupes pour le défendre, & il s'avança avec précaution ; mais lorsqu'il vit que son avant-garde l'avait passé sans y trouver de résistance, il ne craignit plus d'obstacle au succès de son entreprise.

Lieou-tsong, dont les vivres tiraient à leur fin, désespérant de réduire Tçin-tchéou, & voyant que les Tartares parlaient continuellement de s'en retourner, mit le feu à son camp & se retira la même nuit. Ouang-tsiun, qui ne s'attendait pas à lui voir lever le siège, ne le fit pas d'abord poursuivre, & se contenta d'entrer dans la ville ; le lendemain il envoya cependant après lui un détachement de cavalerie, qui revint sans avoir pu l'atteindre.

952. Après la levée du siège de Tçin-tchéou & la retraite des Tartares, l'empereur, n'ayant pas beaucoup à craindre de la part de Lieou-tsong, pensa à réduire Moujong-yen-tchao, qui n'avait point encore voulu se soumettre, & qui semblait vouloir se faire un parti du côté de Yen-tchéou. Il avait en effet rassemblé dans cette ville tous les soldats dispersés dans les villages, afin de leur apprendre les exercices militaires, & il recevait tous les vagabonds qui se présentaient, attirant par ses bienfaits les troupes de bandits qui désolaient les campagnes, dont il se servit pour piller & courir sur les terres de l'empire.

L'armée que l'empereur envoya contre lui était commandée par Tsao-yng & par Hiang-hiun, deux intimes amis, qui eurent d'abord en tête les troupes du prince de Tang, que Moujong-yen-tchao avait appelées à son secours, & qui étaient campées à Hia-peï. Tsao-yng & Hiang-hiun les battirent & ils firent prisonnier Yen-king-kiuen, leur général.

p.431 Après la défaite des Tang, Moujong-yen-tchao, n'osant plus tenir la plaine, s'enferma dans la ville de Yen-tchéou, que Tsao-yng fit investir par sa cavalerie. Ce général étant lui-même arrivé devant la place, fit élever autour une grande palissade, afin d'intercepter toute communication, & il se disposa à en faire le siège dans les formes.

Tsouï-tchéou-tou, officier de Moujong-yen-tchao, prévoyant que son maître ne pourrait jamais tenir contre l'empereur, l'avait souvent engagé à se soumettre :

— Le pays de Lou, lui disait-il, ne produit que des gens de lettres ; le Chi-king & le Chu-king, tels que nous les avons, y ont été composés. Depuis Pé-kin, fils de Tchéou-kong, jusqu'à nous, on n'y a point vu régner de prince belliqueux ; ce n'est que par les cérémonies & la justice qu'ils se sont signalés : vous n'avez aucun sujet de vous plaindre de l'empereur, les paroles pleines de bonté, auxquelles vous deviez si peu vous attendre, qu'il vous a fait porter, prouvent que, si vous vous soumettiez, vous jouiriez d'un bonheur & d'une paix aussi fermes & aussi solides que l'est la montagne Taï-chan.

Moujong-yen-tchao, loin de suivre un conseil aussi sage, entra dans une colère terrible contre lui, en le traitant de traître & de perfide, & il le fit mourir au milieu des rues.

L'empereur, ne se regardant pas comme maître de tout l'empire, ne voulut point faire mourir les prisonniers faits à Hia-peï, ni les traiter comme des rebelles qui avaient porté les armes contre lui : il les renvoya au prince de Tang, qu'ils reconnaissaient pour leur souverain, & il chargea Yen-king-kiuen, leur général, de dire à son maître que tout le

monde dans l'empire haïssait les rebelles, & qu'il craignait que le prince de Tang ne se repentît dans la suite de les avoir aidés. Ce ^{p.432} prince, sensible à ce reproche, donna des ordres de bien traiter les officiers de l'empereur qu'il avait faits prisonniers ; il voulut les voir lui-même, & leur rendit à tous la liberté, en ajoutant quelques présents à cette grâce.

Le premier jour de la quatrième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur voyant que le siège de Yen-tchéou traînait en longueur, y vint lui-même, & fit encore sommer Moujong-yen-tchao de se rendre, en lui offrant la meilleure composition. Moujong-yen-tchao, résolu de mourir plutôt que de se soumettre, ne voulut entendre à aucun accommodement ; son opiniâtreté révolta la plupart de ses gens, moins touchés que lui de la gloire de mourir plutôt que se rendre : ils désertèrent en si grand nombre, qu'au premier assaut que l'empereur fit donner il emporta la place ; il y eut plus de dix mille hommes de tués. Moujong-yen-tchao se voyant perdu & sur le point d'être fait prisonnier, aima mieux se jeter dans un puits que de tomber vif entre les mains de l'empereur.

Avant que de retourner à Ta-léang, l'empereur voulut aller battre de la tête au miao de Confucius. Les grands, qui l'accompagnaient, lui représentèrent qu'il ne devait pas rendre ces honneurs à un homme qui n'avait été que sujet :

— Confucius, leur répondit-il, est le maître & le précepteur de tous les empereurs qui ont régné, & de ceux qui leur succéderont : ne lui dois-je pas du respect comme à mon maître ?

Ainsi il le salua en présence de tout le monde.

De retour à Ta-léang, Ouang-tsiun demanda sa retraite : cet officier était d'un naturel assez facile, mais adroit, rusé, fertile en expédients, jaloux de son autorité, & protégeant avec chaleur tous ceux qui étaient à son service. Lorsque ^{p.433} l'empereur suivait ses avis, on voyait la joie

peinte sur son visage ; mais la tristesse s'en emparait aussitôt s'il était contrarié, alors il grondait, se plaignait & se fâchait même quelquefois. Cependant comme l'empereur, par rapport à ses services, le considérait beaucoup, il tâchait de le consoler dans ces moments de chagrin ; mais cet excès de bonté ne servait qu'à le rendre encore plus vain. Jaloux de son autorité à l'excès, il ne voyait qu'avec peine l'avancement de ceux qui pouvaient balancer son mérite & dont il craignait la rivalité : ces motifs le déterminèrent à se retirer. Il ne venait plus au palais, & sous prétexte de maladie, il demandait toujours son congé. Cette conduite causait de la peine à l'empereur, & comme il s'en plaignait à Tchîn-koan, un des grands officiers de sa cour & intime ami de Ouang-tsiun, celui-ci lui conseilla de faire courir le bruit qu'il voulait l'honorer d'une visite dans sa maison. En effet, l'empereur s'étant servi de ce stratagème, Ouang-tsiun accourut aussitôt au palais & reprit ses fonctions ordinaires, sans parler davantage de se retirer.

Peu de temps après, Li-kou, un des ministres, devenu impotent d'un bras, dont il avait peine à se servir, demanda aussi son congé ; l'empereur, qui ne changeait pas volontiers ses officiers, lui fit dire, par un eunuque de sa présence, que son emploi étant un des plus importants, il n'était pas facile de le remplacer, & que s'il ne s'en acquittait qu'avec peine, il ne devrait pas venir tous les jours au palais. Li-kou n'osant répliquer, continua à travailler aux affaires ; & comme il ne pouvait plus se servir du pinceau pour écrire, l'empereur lui permit en raison du travail dont il était surchargé, de se servir d'un cachet sur lequel son nom était gravé.

953. Quoique l'empire, tout le temps qu'il fût possédé par ces p.434 petites dynasties, fût agité de troubles presque continuels, cependant l'étude des King ne se ralentit pas. La septième année du règne de Ming-tsong, de la dynastie des Tang postérieurs, le collègue impérial, après avoir examiné avec soin les neuf livres classiques & en avoir conféré les différentes éditions, en présenta une nouvelle à l'empereur, qui ordonna

de la graver sur des planches, & d'en tirer un grand nombre d'exemplaires pour les répandre au dehors : cette gravure, commencée à la deuxième lune de la septième année de Ming-tsong, ne fut achevée qu'à la sixième lune de cette troisième année de Taï-tsou. Dans le même temps, Ouchtchao-y, des États de Chou, fit élever à grand frais un collège particulier, & demanda au prince de Chou, la permission de faire aussi graver les neuf King & de les faire imprimer ; cette permission lui fut accordée.

A la huitième lune, l'empereur étant tombé malade, ses courtisans lui conseillèrent, puisque les remèdes étaient sans effet, de recourir aux sacrifices :

— Je voudrais bien aussi sacrifier au Tien, leur répondit ce prince, mais le tertre où les empereurs font ces sacrifices est à Lo-yang.

Comme on l'assura que Lo-yang n'était pas le seul endroit où il fût permis d'en offrir, & que les villes où les empereurs tenaient leur cour y étaient également destinées, il ordonna d'élever à Ta-léang un tertre pour sacrifier au Tien, & des temples pour sacrifier aux esprits. Le tertre fut en état à la douzième lune : l'empereur, dont la maladie augmentait toujours, voulut commencer l'année suivante par ce sacrifice, & quoiqu'il eût une fièvre assez violente, il le fit avec les cérémonies accoutumées, mais il eut beaucoup de peine à l'achever.

954. De retour au palais, ne se sentant plus assez de forces pour p.⁴³⁵ donner ses soins aux affaires au gouvernement, il suspendit toutes celles qui n'étaient pas de conséquence ; il ordonna que pour celles de quelque importance, on s'adressât à Kouo-jong, prince de Tçin, neveu de l'impératrice, qu'il destinait à être son héritier, & que, faute de postérité, il avait adopté depuis longtemps pour son fils. Désespérant de relever de cette maladie, ce prince se fit rendre compte de l'état actuel de l'empire, & il entra dans un détail surprenant pour quelqu'un qui n'avait jamais étudié ; il porta ses soins jusqu'à pourvoir à sa sépulture, & il donna là-dessus l'ordre suivant :

Histoire générale de la Chine

« Lorsque je faisais la guerre du côté de l'ouest, je me souviens que je fis ouvrir jusqu'à dix-huit tombeaux des princes des Tang, uniquement pour en tirer l'or & l'argent qu'on y avait enterrés, & m'en servir dans le besoin : je ne veux point tant d'appareil, & j'ordonne qu'on s'en tienne à ce que je vais dire : Lorsque j'aurai les yeux fermés, revêtez-moi d'un habit de bonze ho-chang ; ne couvrez ma tombe que de simples tuiles ; qu'elle soit de brique & non de pierres ; ne faites aucune dépense extraordinaire qui soit à charge au peuple. Lorsque l'ouvrage sera achevé, faites-y venir demeurer une trentaine de familles, que vous exempterez de toutes corvées, & à qui vous ferez quelque avantage, afin qu'elles en aient plus de soin ; que ma sépulture n'ait pas l'apparence d'un palais ; n'y mettez aucune statue d'homme, ni figures de mouton, de tigre & de cheval ; contentez-vous d'élever au-devant une pierre avec cette inscription : Cet empereur des Tchéou aimait l'épargne ; il recommanda que son tombeau ne fût couvert que de tuiles, & son successeur à l'empire n'a pas osé contrevenir à ses ordres.

Peu de temps après, & à la première lune, il mourut dans la cinquante-troisième année de son âge. ^{p.436} Kouo-jong, prince de Tçin, lui succéda sous le nom de Chi-tsong.

@

CHI-TSONG

@

Lieou-tsong, prince des Han septentrionaux, apprenant la mort de Tai-tsou, se persuada qu'il pourrait plus facilement venir à bout de remettre l'empire dans sa famille ; il envoya un de ses officiers au roi des Tartares, pour lui en donner avis & lui demander du secours. Le roi tartare se contenta de lui accorder dix mille chevaux, conduits par Yang-kouen, qui vinrent le joindre à Tçin-yang, où il avait rassemblé une armée de trente mille hommes, commandée par Pé-tsong-hoeï, & Tchang-yuen-hoeï qui conduisait l'avant-garde. Après leur jonction, il leur fit prendre la route de Lou-tchéou.

Li-yun, gouverneur de cette ville, détacha Mou-ling-kiun avec la plus grande partie de la garnison, pour aller au-devant d'eux, & les combattre s'il en trouvait l'occasion. Il ne fut pas longtemps sans rencontrer Tchang-yuen-hoeï, qu'il fit charger assez brusquement, & comme il le vit reculer, il le crut battu & le poussa encore plus vivement ; mais se trouvant tout à coup attaqué par deux troupes qui sortirent d'une embuscade, & voyant que Tchang-yuen-hoeï revenait sur lui, il se crut perdu, & ne pensa plus qu'à se tirer d'affaire en s'enfuyant fort maltraité à Chang-tang, avec les débris de son détachement.

A la nouvelle de cet échec, l'empereur dit à ses grands qu'il voulait aller lui-même commander son armée, & donna l'ordre de disposer tout pour son départ. Les grands qui ne voulaient pas l'exposer, surtout dans un commencement de règne, & tandis que les esprits étaient encore chancelants, ^{p.437} tachèrent de l'en dissuader, en lui disant que depuis que Lieou-tsong avait été obligé de prendre la fuite à Ping-yang, il n'était plus si hardi ; que sa réputation ayant souffert, il n'oserait la risquer en venant commander lui-même ses troupes, & que par cette raison, il ne convenait pas que l'empereur s'exposât à la tête d'une armée : ils ajoutèrent qu'il suffirait d'y envoyer un de ses généraux. L'empereur leur

répliqua que Lieou-tsong ne manquerait pas de profiter du temps du deuil où il était, & que le regardant comme un jeune homme sans expérience, à peine monté sur le trône, & dont il faisait peu d'estime, il viendrait sûrement commander ses troupes en personne, & qu'ainsi il ne pouvait se dispenser de se mettre à la tête de celles de l'empire.

Fong-tao, premier ministre, insistant sur l'opposition des grands à ce qu'il prît ce parti, l'empereur lui répondit, que le grand Taiï-tsong des Tang, ne serait jamais venu à bout de soumettre & de pacifier l'empire, s'il n'eût pas partagé avec ses soldats les travaux & les dangers. Fong-tao lui demanda s'il croyait pouvoir exécuter ce qu'avait fait Taiï-tsong :

— Avec la bonté de mes troupes, dit l'empereur, je regarde Lieou-tsong, eu égard à moi, comme une bien petite vallée au bas d'une montagne.

— Pouvez-vous, répliqua Fong-tao, vous comparer aux montagnes ?

L'empereur ne prit pas plaisir à se voir contrarier, & sans lui répondre, se tournant du côté de Ouang-pou, il lui dit de préparer ce qui était nécessaire pour son départ. Lorsque tout fut prêt, il ordonna à Fong-tao d'avoir soin des funérailles de l'empereur Taiï-tsou, & de tenir sa place pour accompagner son corps à la sépulture : ce prince partit enfin de Ta-léang.

Chi-tsong, à la tête de son armée, s'avança jusqu'à ^{p.438} Tçé-tchéou, & campa au nord-est de la ville. Lieou-tsong avait son poste au sud de Kao-ping ; le lendemain les troupes de l'avant-garde de l'empereur eurent une petite escarmouche avec celles de Han, qui parurent s'ébranler. L'empereur craignant qu'elles ne lui échappassent, fit sur-le-champ avancer son armée pour les charger ; mais il trouva le prince de Han, ayant Tchang-yuen-hoeï à l'est & Yang-kouen à l'ouest, qui faisait si bonne contenance, que l'armée impériale en parut d'abord intimidée, d'autant plus que Lieou-tsé, gouverneur du Ho-tong, n'avait pas encore joint avec les troupes de son département. Cependant la disposition des Han ne servit qu'à animer davantage l'empereur : il donna le

commandement de la gauche de son armée à Pé-tchong-tsan & à Li-tchong-tçin ; l'aile droite était commandée par Fan-ngai-neng & Ho-oueï, & le centre par Hiang-hiun & Ssé-yen-tchao : l'empereur y avait placé l'élite de ses troupes. Ses gardes qui ne devaient jamais le quitter, étaient sous la conduite de Tchang-yong-té.

Le prince de Han engagea le premier l'action, contre le sentiment du général tartare, qui avait été reconnaître l'armée impériale ; l'ayant trouvée supérieure en nombre, & jugeant, par sa disposition, qu'il serait difficile de la forcer, il avait conseillé au prince de n'en pas venir aux mains : mais Lieou-tsong, d'un naturel vif & bouillant, sans écouter ses raisons, lui recommanda seulement de ne point parler si haut, de peur de décourager ses soldats, & lui dit d'examiner comment il allait s'y prendre. Ayant d'abord fait avancer son aile gauche, qui était du côté de l'est, elle fondit avec impétuosité sur les impériaux & les rompit : Fan-ngai-neng & Ho-oueï, prirent la fuite, & plus de mille fantassins mirent bas les armes & furent faits prisonniers.

p.439 L'empereur voyant la victoire se déclarer pour ses ennemis, s'avança avec intrépidité à la tête de ses gardes, où le combat était le plus chaud : Tchao-kouang-yn, voyant qu'il se ménageait si peu, dit à Tchang-yong-té :

— Cet exemple ne doit-il pas nous animer ? Les ennemis se croient déjà vainqueurs, c'est le moment de les battre ; allez vous mettre à l'aile gauche, je resterai ici à la droite ; il faut absolument vaincre ou mourir, le sort de l'empire dépend de cette bataille.

Ces deux officiers se mettant chacun à la tête de deux mille hommes, & soutenus à propos par Ma-gin-yu & par Ma-tsiuen-y, poussèrent les ennemis & les firent reculer de quelques pas. Tchang-yuen-hoeï, général des Han, qui commandait cette aile, au désespoir de ce que les troupes impériales lui enlevaient la victoire, fit avancer des troupes fraîches, avec lesquelles il commençait à la faire repencher de son côté, lorsque son

cheval s'étant abattu au plus fort de l'action, il fut tué. Sa mort répandit la consternation parmi les Han, qui plièrent & se mirent bientôt à fuir, sans que les Tartares, mécontents de ce que Lieou-tsong avait commencé le combat contre leur sentiment, se disposassent à les soutenir.

Fan-ngaï-neng & Ho-hoeï, voyant les Han en déroute, accoururent à la tête de la cavalerie pour se jeter sur le bagage & l'enlever ; alors les Tartares tombèrent sur eux, & les défirent si complètement qu'ils furent presque tous tués ou faits prisonniers.

Le prince de Han avait rallié dix mille hommes, avec lesquels il se présenta en ordre de bataille, pour donner le temps aux fuyards de se rassembler ; mais Lieou-tsé le battit & le poursuivit jusqu'à Kao-ping. L'empereur passa cette nuit en ^{p.440} plaine campagne au milieu des corps morts, dont le nombre était prodigieux. Fan-ngaï-neng & Ho-hoeï, qui avaient échappé aux Tartares, apprenant que l'empereur avait gagné la bataille, revinrent au corps d'armée. Le prince de Han, suivi de quelques centaines de cavaliers, marcha jour & nuit, & se sauva à Tçin-yang.

L'empereur sentait bien que, suivant les lois, Fan-ngaï-neng & Ho-hoeï méritaient la mort pour s'être laissé battre ; mais il craignait, dans un commencement de règne, de faire des mécontents : se trouvant seul dans sa tente avec Tchang-yong-té, & lui ayant demandé son sentiment, cet officier lui répondit :

— Fan-ngaï-neng & les autres, qui, comme lui se font mal comportés dans cette action, sont des gens, qui, sans avoir jamais rendu aucun service considérable à l'État, ont cependant obtenu des emplois distingués dans les armées. Chargés du commandement d'une partie des troupes, il n'a pas tenu à eux que Votre Majesté ne perdît l'empire avec la bataille. La mort seule n'est pas une punition qui égale leur crime, d'autant plus que si Votre Majesté néglige de faire observer les lois de la guerre, comment fera-t-elle respecter son gouvernement ?

Chi-tsong donna sur le champ ordre d'arrêter Fan-ngaï-neng, Ho-hoeï & soixante-dix autres officiers : les ayant fait amener en sa présence, après leur avoir reproché leur lâcheté, il leur dit :

— Vous pouviez vous battre, & vous avez reculé à dessein de me faire tomber entre les mains de Lieou-tsong. Vendant ainsi votre prince à son ennemi par la plus noire des trahisons, méritez-vous de vivre ?

Il les fit tous mourir.

Cette bataille avait coûté tant de sang aux deux partis, qu'ils n'étaient plus guère en état ni l'un ni l'autre de tenir ^{p.441} la campagne. Le prince de Han donna tous ses soins à se fortifier dans Tçin-yang, capitale de ses États ; il y fit entrer une forte garnison, & l'approvisionna de munitions de guerre & de bouche, pour être en état de soutenir un long siège. Chi-tsong, plein de feu & d'ardeur, remit une armée sur pied, ne doutant pas que les pertes des ennemis, encore plus grandes que les siennes, n'eussent rempli de consternation les villes des États de Han : il donna à Fou-yen-king le commandement de cette nouvelle armée, avec ordre de s'avancer jusqu'à Tçin-yang même, s'il n'y trouvait point d'obstacle, afin d'augmenter la terreur des peuples & de les disposer plus facilement à se rendre, lorsqu'il les attaquerait réellement.

Fou-yen-king, suivant ces ordres, entra sur les terres du prince de Han, dont les peuples, disposés à se soumettre, apportaient, de leur plein gré, à son armée, toutes sortes de rafraichissements, s'offrant même à l'aider à prendre Tçin-yang. Les villes de Yu-hien, Fen-tchéou & Léao-tchéou se rendirent sans se faire presser. Tout y était si favorablement disposé pour l'empereur, que Fou-yen-king lui dépêcha un courrier, pour l'inviter à venir lui-même recevoir leur soumission.

A peine ce courrier était-il parti, que les villes de Hien-tchéou & de Lan-tchéou vinrent se soumettre. Quelque temps après, Ché-tchéou fut emportée de force, ce qui engagea les villes de Tsin-tchéou, de Hiu-tchéou à se rendre d'elles-mêmes ; mais le pillage de Ché-tchéou, qui fut

abandonnée à la discrétion des soldats, les accoutuma si fort à butiner, qu'il n'y avait plus moyen de les contenir, & qu'ils volaient & pillaient indistinctement amis ou ennemis. Le peuple abandonnait ses maisons pour se réfugier dans les montagnes, se repentant de les avoir si bien reçus à leur arrivée dans leur pays. L'empereur en ^{p.442} fit faire des reproches à Fou-yen-king, donnant des ordres très sévères contre les maraudeurs. Ce prince partit lui-même de Lou-tchéou, pour aller joindre son armée & la conduire à Tçin yang, dont il avait résolu de faire le siège.

Le roi des Tartares, mécontent de la conduite de son général au service du prince de Han, le rappela & le fit mettre en prison : il renvoya plusieurs mille chevaux camper entre les deux villes de Hin-tchéou & de Tai-tchéou. Fou-yen-king accourut aussitôt pour les chasser de ce poste. A son approche, les Tartares, beaucoup plus faibles que lui, se retirèrent jusqu'à la gorge de Hin-keou ¹ ; mais ils envoyèrent de temps en temps des partis qui s'avançaient jusque sous les murs de Hin-tchéou. Le général de l'empereur, résolu de les arrêter, fit un détachement sous les ordres de Ssé-yen-tchao. Cet officier les poussa vivement, mais se laissant emporter par son ardeur, il s'engagea imprudemment au milieu des Tartares dans la gorge de Hin-keou, & il y périt avec tous ses cavaliers. Cet échec obligea Fou-yen-king de retourner à Tçin-yang, par rapport au grand nombre de ses blessés & des pertes qu'il avait faites dans ces différentes actions, qui ne lui avaient procuré aucun avantage.

Dans ces entrefaites, l'empereur assiégeait Tçin-yang & la pressait vivement avec une puissante armée : Lieou-tsong, dont cette place était la dernière ressource, s'y défendait avec opiniâtreté, & rendait inutiles tous les efforts des assiégeants. Les pluies continuelles & une maladie épidémique qui commençait à régner dans l'armée impériale, jointes à la défaite du détachement de Fou-yen-king & à la perte de Ssé-yen-tchao, déterminèrent l'empereur à lever le siège ; & comme il s'attendait à être

¹ Au nord de Hin-keou des Tai-yuen-fou.

p.443 troublé dans sa retraite, il donna le commandement de l'arrière-garde à Yo-yuen-fou.

Le prince de Han, voyant les impériaux décampés, sortit à la tête de la garnison de Tçin-yang, & vint tomber sur leur arrière-garde ; mais Yo-yuen-fou le reçut si vertement, qu'il l'obligea de se retirer avec perte. Cependant la retraite des impériaux se fit avec tant de confusion, qu'ils abandonnèrent plus de cent mille mesures de grains : la perte de ces provisions mit bientôt la disette parmi eux. Les soldats, manquant de vivres, désertèrent par troupes, ou se firent tuer dans les courses qu'ils faisaient pour pilier, de sorte que cette belle armée, considérablement diminuée, n'en imposa plus, & ne fut plus en état d'intimider le peuple comme auparavant : toutes les villes que la seule crainte avait soumises, retournèrent sous la domination du prince de Han. Ces désordres ne seraient pas arrivés, si l'empereur n'eût pas quitté son armée ; mais il avait pris les devants en partant de Tçin-yang, & il était retourné à grandes journées à Ta-léang.

Depuis la bataille de Kao-ping, où il avait expérimenté ce que valaient ses troupes, Chi-tsong avait pris la résolution de faire une réforme & de les mettre sur un meilleur pied : les derniers désordres de la retraite de Tçin-yang le déterminèrent à ne plus différer. Il avait en effet dans ses troupes beaucoup de vieillards de peu de service, que le seul âge rendait dignes de quelque estime. Ces soldats, se prévalant de leur ancienneté, faisaient à leur tête & n'obéissaient que quand il leur plaisait : dans une action un peu vive, ces vétérans ne pouvaient que se comporter faiblement, & s'ils ne prenaient pas la fuite, ils mettaient les armes bas & se donnaient aux ennemis ; c'était là une des grandes causes de la ruine d'un État.

p.444 Pour remédier à ces abus, l'empereur commença par faire la revue de la garnison de Ta-léang ; il réforma tous les vieillards & les soldats d'une complexion délicate, ou dont l'air n'était point martial, ne conservant que les jeunes gens robustes & bien faits, & remplaçant les

Histoire générale de la Chine

autres par des recrues qu'il fit venir des provinces ; il donna ordre à Tchao-kouang-yn de prendre l'élite de ces soldats pour en composer sa garde ; & afin que tout fût sur le même pied, il envoya des inspecteurs faire la même réforme dans les provinces.

Quelque temps après, à la dixième lune, l'empereur ayant assemblé ses grands, se plaignit qu'il y avait beaucoup de voleurs dans les provinces, & que les fréquents changements, arrivés dans l'empire, en étaient sans doute cause, parce qu'on n'y avait point envoyé d'inspecteurs pour examiner la conduite des mandarins qui s'étaient relâchés de leur devoir. Ce prince ordonna d'y tenir la main, & de remettre en vigueur la loi concernant la visite des provinces ; il leur recommanda encore de choisir des gens intègres & éclairés, pour leur confier une commission de cette importance.

Après la levée du siège de Tçin-yang, Lieou-tsong, accablé des fatigues qu'il y avait essuyées, tomba malade, & ne se sentant plus en état de gouverner, il remit l'administration à son fils Lieou-tching-kiun, qu'il avait destiné à être son successeur. A la onzième lune, ce prince mourut : son fils, qui lui succéda, fit aussitôt part de cet événement au roi des Tartares Leao, qui, pour se maintenir dans le droit qu'il prétendait en avoir, lui envoya un diplôme, par lequel il l'établissait empereur de Chine. Lieou-tching-kiun était un prince naturellement bon ; dès qu'il eut prit possession des États de Han, il s'appliqua à les gouverner sagement ; il aimait le peuple ^{p.445} & honorait les sages : sa conduite, dès les commencements, fit augurer que la paix allait régner dans ses États.

L'an **955**, le premier jour de la deuxième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur, dans une assemblée de ses grands, leur dit :

— Je ne saurais par moi-même connaître la capacité des officiers qui servent l'État ; il est même difficile que je les connaisse tous par leurs noms : si vous ne m'aidez pas à faire

Histoire générale de la Chine

un choix de ceux dont je dois me servir, à récompenser ceux qui s'acquittent avec distinction de leurs emplois, ou qui se plaignent avec raison, sera-ce ma faute ? & si l'harmonie ne règne point dans le gouvernement, n'en serez-vous pas la véritable cause ?

A la cinquième lune, ce prince fit des règlements concernant les temples d'idoles, & les bonzes & bonzesses ho-chang. Il ordonna de détruire les temples qui n'auraient pas des titres authentiques de leur fondation, & d'en chasser tous les bonzes & les bonzesses. Il défendit d'en recevoir à l'avenir sans le consentement par écrit de leur grand-père, de leur grand-mère, de leur père, de leur mère, & de leurs oncles & tantes. En conséquence de cet ordre, on détruisit trente mille temples d'idoles dans les seuls États de l'empereur ; il en resta cependant encore deux mille six cent quatre-vingt-quatorze qui étaient habités par plus de soixante mille bonzes ou bonzesses.

L'empereur ne voyait qu'avec peine cette multitude d'idoles, dont les sectes infectaient la Chine ; mais il était encore plus chagrin, lorsqu'il considérait le nombre des petits États qui partageaient cet empire ; il avait eu souvent des conférences avec ses grands sur les moyens de les détruire, & de les réunir au nombre de ses provinces, mais ils ne lui en avaient donné aucun qui le satisfît. La voie des armes lui parut la plus p.⁴⁴⁶ sûre, & voulant l'essayer contre le prince de Chou, il demanda un général capable de conduire cette expédition. Son premier ministre Ouang-pou lui proposa Hiang-kiun, comme un vieux capitaine de grande expérience ; l'empereur le choisit & l'envoya joindre Ouang-king, pour aller avec lui attaquer Tçin-tchéou.

Ouang-king, gouverneur de Fong-tsiang, connaissait parfaitement le local, & ce fut cette raison qui fit jeter les yeux sur lui : ce général ouvrit la campagne, en s'emparant de huit petits forts qui défendaient l'entrée des États de Chou. Ce coup de main hardi épouvanta de telle sorte Tchao-ki-tcho, commandant de ces forts pour le prince de Chou, qu'il

n'osa se présenter ni même faire mine de se défendre ; sa frayeur était si grande, qu'il ne songea qu'à faire prendre les devants à son bagage & à ses femmes : il fit en même temps partir un courrier pour Tching-tou, afin d'avertir le prince que ses troupes avaient été battues, & qu'elles étaient si remplies de terreur, qu'il n'avait pu les ramener au combat. Ce gouverneur s'étant lui-même rendu à Tching-tou, fut arrêté par ordre du prince, & il eut la tête tranchée en punition de sa lâcheté.

A la sixième lune, le prince de Chou, qui n'était pas en état de résister seul aux forces de l'empire, eut recours aux princes de Tang & des Han du nord : il leur proposa une ligue contre l'empereur, que ces deux princes, qui ne craignaient pas moins pour eux, acceptèrent sans hésiter.

Les commencements de cette guerre, qui avaient donné de si belles espérances, n'eurent pas des suites heureuses : les ministres d'État proposèrent de rappeler Ouang-king & Hiang-hiun ; mais l'empereur, sans rien précipiter, envoya Tchao-kouang-yn sur les lieux, pour examiner ce qui arrêtait les progrès de son armée. Cet envoyé, de retour de sa commission, justifia les généraux & rendit compte de la difficulté de se rendre maîtres de Tçin-fong.

p.447 Le prince de Chou n'attendit pas que les princes de Tang & de Han déclarassent la guerre à l'empereur pour se mettre en campagne : comme on attaquait son pays, & qu'il fallait le défendre, il opposa un assez grosse armée, sous les ordres de Li-ting-koueï & de Y-chin-tching, à celle de Ouang-king & de Hiang-hiun. Les généraux de Chou, arrivés sur les frontières, détachèrent Li-tsin, qui s'empara du petit fort de Ma-ling-tchäi ; un autre corps de leurs troupes alla, sans bruit, occuper le poste de Pé-kien, & un troisième prit au nord de Fong-tchéou pour couper les vivres à la division de Ouang-king.

De son côté, Ouang-king détacha deux mille hommes, commandés par Tchang-kien-hiong, avec ordre de se poster à Hoang-hoa, & mille autres à Tang-tsang, pour harceler les ennemis à leur

retour. Tchang-kien-hiong rencontra bientôt Ouang-louan & le battit ; il l'obligea de fuir du côté de Tang-tsang, où les troupes, qu'on y avait mises en réserve, tombèrent sur lui & le défirent entièrement. La terreur que cet échec inspira aux garnisons de Ma-ling-tch'ai & de Pé-kien, mirent Li-ting-kouei dans la nécessité de reculer jusqu'à la montagne de Tsing-ni-ling ¹, où il s'arrêta. Sa retraite répandit la consternation dans les villes circonvoisines. Han-ki-hiun, gouverneur de Tsin-tchéou, abandonna sa place & retourna à Tching-tou ; les villes de Tching-tchéou & de Kiaï-tchéou, avec leurs dépendances, se soumirent à l'empereur.

Cette nouvelle causa une joie universelle à la cour ; tous les mandarins allèrent en féliciter l'empereur. Quelques jours après, ce prince leur donna un grand festin, sur la fin duquel il leur dit :

— Quoique ces deux jours-ci le froid ait été excessif, je p.448 n'en ai point ressenti les incommodités. Je jouis des sueurs de mon peuple, sans partager ses travaux ; je reçois ses tributs & je ne fais rien pour lui ! Dans le poste que j'occupe, si je ne puis participer à ses fatigues, du moins je dois chercher à éloigner de lui les maux que la guerre entraîne après elle : ce n'est qu'en m'exposant au milieu des flèches dans les combats, que je me sens le cœur tranquille & content.

Le prince de Chou, consterné des pertes qu'il venait de faire, craignit que cette guerre ne lui fût funeste, d'autant plus qu'il voyait les princes de Tang & de Han peu disposés à se mettre en mouvement pour le secourir. Cette crainte le détermina à envoyer une ambassade à l'empereur, avec une lettre pour lui demander la paix ; mais comme cette lettre n'était point en forme de placet, & que le prince ne s'y qualifiait point de sujet, l'empereur ne voulut recevoir ni la lettre ni l'ambassadeur, qu'il renvoya sans réponse.

¹ A quatre cent-vingt ly à l'est de Kong-tchang-fou.

Histoire générale de la Chine

Ce refus augmenta beaucoup les craintes du prince de Chou : il ne douta plus qu'on n'eût résolu de lui enlever ses États, & dans l'intention de les bien défendre, il fit de grands amas de grains à Kien-men & à Pé-ti. Ce prince mit sur pied de nouvelles troupes, & comme ses revenus ne suffisaient pas pour l'entretien de tant de monde, il fit fabriquer de la monnaie de fer, & mit des impôts jusque sur les meubles & sur les instruments de fer. Tant de charges réduisirent le peuple à une misère extrême.

Après la prise de Tçin-tchéou & de Kiaï-tchéou, Ouang-king, général de l'armée impériale, alla mettre le siège devant Fong-tchéou : Ouang-hoan & Tchao-tsong-po, qui commandaient dans cette place, ne se laissèrent point intimider par l'approche des impériaux ; ils soutinrent leurs efforts dans ^{p.449} l'espérance que le prince de Chou, à qui il importait fort de la conserver, ne manquerait pas de leur envoyer du secours. Ouang-king, qui le pensait de même, avait donné une partie de ses troupes à Han-tong, pour empêcher ce secours ; & afin de mieux garder les passages par où il devait arriver, cet officier envoya une partie de son détachement se poster à Kou-tchin.

Cependant Ouang-king pressait cette place, qui se défendit assez bien pendant un mois, au bout duquel les impériaux l'emportèrent après un assaut vigoureusement soutenu. Ouang-hoan & Tchao-tsong-po, avec cinq mille hommes de la garnison, furent faits prisonniers. La perte de Fong-tchéou fit mourir de chagrin Tchao-tsong-po, qui resta plusieurs jours sans vouloir prendre de nourriture.

Cette nouvelle conquête ne fit pas moins de plaisir à l'empereur que la première ; il donna ordre à Ouang-king de pourvoir à la sûreté de ces places, & le chargea de proposer aux mandarins & soldats prisonniers, qui voudraient entrer à son service, de leur donner les mêmes emplois qu'ils avaient chez le prince de Chou ; il fit offrir à ceux qui aimeraient mieux retourner dans leur patrie, l'argent nécessaire pour leur voyage : à l'égard du pays conquis, l'empereur l'exempta de tout impôt

extraordinaire. Enfin, après avoir pourvu à tout dans ces quartiers, il revint avec son armée, dont il avait besoin ailleurs ; c'était pour faire la guerre au prince de Tang, contre lequel il était fort irrité. Cette guerre fut avantageuse aux Tchéou & d'autant plus funeste au prince Tang, qu'il faillit à succomber entièrement & à perdre ses États.

Chi-tsong avait plusieurs sujets de mécontentement contre lui ; ce prince non seulement se croyait en état de se défendre, mais il prétendait encore être assez puissant pour lui disputer ^{p.450} l'empire : il avait fait assez connaître qu'il était résolu de le tenter lors de la révolte de Li-cheou-tchin & de Moujong-yen-tchao, qu'il avait aidés, & il n'avait pas tenu à lui qu'ils ne fissent encore plus de peine à l'empereur. Le prince de Tang entretenait une correspondance continuelle avec les Tartares, & le prince des Han du nord, dans le dessein de les engager à se joindre à lui, pour déclarer la guerre à l'empire, qu'ils devaient ensuite se partager entre eux.

L'empereur, instruit de cette confédération, dont le prince de Tang était le moteur, & non moins ambitieux que lui, ayant conçu depuis longtemps le projet de soumettre tout l'empire, comme avait fait autrefois le grand Taï-tsong, qu'il avait pris pour modèle, commença par le prince de Tang, & sous prétexte de le punir des entreprises qu'il avait faites contre ses intérêts, il fit partir Li-kou pour aller dans le Hoai-nan attaquer Cheou-tchéou : il lui donna Ouang-yen-tchao pour lieutenant, & Han-ling-koen, ainsi que onze autres officiers généraux pour l'aider dans cette expédition. La cour du prince de Tang, qui ne s'attendait pas à cette guerre, en craignit d'abord les suites ; mais comme elle vit Lieou-gin-chen s'appliquer avec autant de tranquillité qu'auparavant aux affaires du gouvernement, dont il était chargé, on se rassura un peu, & si les craintes ne furent pas entièrement dissipées, du moins la sécurité du ministre les diminua beaucoup.

Le prince de Tang nomma Lieou-yen-tching général de l'armée qu'il envoya au secours de Cheou-tchéou : elle était composée de vingt mille

hommes, & il en leva une autre de trente mille, dont il donna le commandement à Ouang-fou-hoeï & à Yao-fong, avec ordre d'aller camper à Ting-yuen ¹ ; p.451 il rappela à la cour Song-tsi-kieou, gouverneur de Tchinnan, pour le mettre à la tête du département de la guerre.

Li-kou, arrivé sur les bords du Hoai-ho, fit construire à Tching-yang un pont de bateaux, afin de se conserver la communication avec les États de l'empereur : après quoi, s'avancant vers Cheou-tchéou, où il trouva deux mille hommes des Tang, il les défit sous les murs mêmes de la ville, dont il entreprit aussitôt le siège.

Tsien-hong-chou, prince de Ou-yueï, prévoyant que le prince de Tang succomberait dans cette guerre, & qu'il perdrait ses États, envoya une ambassade à l'empereur pour lui prêter serment de fidélité & payer tribut. Chi-tsong reçut fort bien son envoyé, mais il l'embarrassa un peu par l'ordre qu'il lui adressa d'attaquer de son côté le prince de Tang, tandis qu'il l'attaquerait du sien.

956. Au commencement de l'année suivante, l'empereur déclara qu'il voulait marcher en personne contre le prince de Tang : il fit prendre les devants à Li-tchong-tsin, à la tête de ses troupes, pour se rendre à Tching-yang, & il se mit en marche presque en même temps pour le suivre.

Cheou-tchéou se défendait toujours contre les efforts de Li-kou : ce général fut très longtemps sans pouvoir l'emporter ; la longueur du siège donna le temps au prince de se préparer à venir au secours de cette place : il fit armer plusieurs centaines de barques sur le Hoai-ho, faisant mine d'avoir dessein d'aller à Tching-yang se saisir du pont de bateaux que Li-kou y avait fait construire. Ce bruit, que le prince de Tang eut soin de répandre, fit plus d'effet sur l'esprit de Li-kou, que si une armée plus forte que la sienne fût venue à lui : il dit à ses officiers, que n'étant point accoutumés à se battre sur l'eau, si les p.452 ennemis s'emparaient

¹ Ting-yuen de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

de leur pont de bateaux, toute communication leur étant par là interceptée, ils seraient sans espérance de retraite, & que les ennemis les accablent sans peine : il ajouta qu'il valait mieux défendre le pont & y attendre la jonction de l'empereur. Ce prince, instruit du dessein de Li-kou, lui dépêcha un courrier pour lui ordonner de ne point quitter le siège de Cheou-tchéou ; mais avant que le courrier pût arriver, il était levé, & Li-kou était déjà rendu à Tching-yang pour y défendre son pont : l'empereur envoya sans délai Li-tchong-tsin, avec un corps de troupes, à Hoaï-chang.

Pour justifier sa conduite, Li-kou écrivit à l'empereur qu'il ne s'était déterminé à prendre ce parti, que parce que les barques de l'ennemi s'approchaient continuellement de lui, & que les eaux du Hoaï-ho grossissaient chaque jour ; il ajoutait qu'il était à craindre que la communication ne fût interceptée entre les deux armées, & que ce contre-temps ne mit la sienne en danger d'être perdue. Il mandait encore à l'empereur de s'arrêter quelque temps à Tchou-tchéou & à Yng-tchéou, & qu'il attendrait Li-tchong-tsin pour passer avec lui la rivière ; que s'il fallait attaquer les barques des ennemis ou se contenter de conserver le pont de bateaux, il lui en donnerait avis. Ce général terminait ses dépêches, en disant qu'il était peut-être à propos de laisser passer le printemps & de différer jusqu'à l'hiver pour attaquer les ennemis, comme étant un moyen sûr de les battre. L'empereur témoigna son mécontentement de ce que son général avait abandonné le siège de Cheou-tchéou sans avoir attendu ses ordres.

Lieou-yen-tching, général de l'armée du prince de Tang, rempli de présomption, sans capacité & sans prudence, n'avait d'autre mérite que celui d'avoir su gagner certains grands de ^{p.453} la cour, dont il avait acheté les suffrages avec l'argent qu'il avait extorqué au peuple de son gouvernement : ce fut par ces moyens qu'il s'éleva, & qu'il obtint la préférence pour être mis à la tête des troupes que le prince opposa à l'empereur. Lorsqu'il apprit que Li-kou avait levé le siège de Cheou-

tchéou, aussi transporté de joie que s'il eût remporté sur lui une victoire signalée, il se disposa à l'aller encore chasser de Tching-yang. Lieou-gin-chen & Tchang-tsiuen-yo, qui en connaissaient mieux le danger que lui, firent l'impossible pour l'en dissuader : ils lui représentèrent que n'ayant pas encore rassemblé toutes ses troupes, il devait attendre qu'elles fussent arrivées ; qu'à la vérité les ennemis ayant levé le siège, c'était une preuve qu'ils le craignaient ; mais qu'il devait se contenter de la gloire d'avoir donné de la réputation aux armes des Tang par la fuite des impériaux, sans s'exposer, en les allant chercher, au risque d'être battu & de tout perdre. Sourd à leurs conseils, Lieou-yen-tching prit la route de Tching-yang. Lieou-gin-chen ne pouvant douter que ce général ne fût battu, s'il en venait aux mains avec l'armée impériale, prit avec lui quelques troupes pour renforcer la garnison de Cheou-tchéou : il se jeta dans cette place, & se prépara à y soutenir un second siège.

Au moment que Lieou-yen-tching arrivait à Tching-yang, Li-tchong-tsin passait le Hoï-ho. Le général des Tang, sans faire attention que son armée n'était composée, pour la plupart, que de soldats sans expérience, & que ceux qu'il avait en tête étaient aguerris, fit charger le premier avec très peu d'ordre ; aussi fut-il si complètement battu, qu'il perdit plus de mille hommes, & que lui-même fut du nombre des morts. Tchang-tsiuen-yo rallia ce qu'il put de fuyards, & prit, avec ces débris, la route de Cheou-tchéou. Lieou-gin-chen écrivit ^{p.454} au prince pour demander de remplacer Lieou-yen-tching qui venait d'être tué ; Hoang-fou-hoeï & Yao-fong se retirèrent à Tsing-lieou-koan ¹, poste important, afin de le mettre hors d'insulte.

A la suite de cette victoire, l'empereur résolut d'assiéger de nouveau Cheou-tchéou ; mais faisant réflexion qu'aussitôt après la levée du siège de cette place par Li-kou, le peuple de la campagne qui s'y était réfugié, en était sorti pour retourner dans les villages, il dit à ses grands qu'il craignait que ce même peuple, en apprenant qu'on allait investir de

¹ A vingt ly au sud-ouest de Tchou-tchéou du Kiang-nan.

nouveau cette ville, n'abandonnât une seconde fois ses foyers, & qu'ayant compassion de lui, il ne voulait pas l'exposer à périr de faim & de misère : ce prince envoya quelqu'un en avant pour les tranquilliser & les assurer qu'on ne leur ferait aucun mal.

Aussitôt que l'empereur fut arrivé devant Cheou-tchéou, il la fit investir de toutes parts, employant plus de dix mille hommes du peuple aux travaux du siège : pendant qu'on pressait ces travaux avec la plus grande vivacité, il détacha Tchao-kouang-yn avec une division, pour aller à la montagne de Tou-tang attaquer les ennemis qui s'y étaient retranchés. Tchao-kouang-yn se fit précéder par quelques centaines de cavaliers, qui allèrent insulter le camp des ennemis, tandis que lui se mit en embuscade. Les Tang sortirent de leurs lignes pour repousser ces coureurs, qui, après une légère résistance, se mirent à fuir vers l'embuscade, ayant les ennemis à leurs trousses ; Tchao-kouang-yn tomba sur eux & les défit entièrement. Ho-ting-si, qui les commandait, fut tué dans cette action : on leur prit plus de cinquante barques de guerre, qui étaient à Ho-keou. Après ^{p.455} cette victoire, Tchao-kouang-yn marcha à Tsing-lieou-kouan, où était le gros de l'armée ennemie, commandée par Hoang-fou-hoeï : à son approche, ce général des Tang, qui ne voulait rien risquer contre des troupes victorieuses, se retira, pour se jeter dans Tchou-tchéou, dont il rompit les pont-levis, & se mit en devoir de s'y défendre. Tchao-kouang-yn le suivit de si près, que la place se trouva investie presque aussitôt que Hoang-fou-hoeï y fut entré : il fut si déconcerté de voir l'armée impériale le serrer de près, que montant sur les remparts, il demanda à parler à Tchao-kouang-yn, & lui dit :

— Nous combattons l'un & l'autre pour le prince que nous servons ; donnez-moi au moins le temps de ranger mes troupes en bataille. Tchao-kouang-yn se mit à rire de la proposition, & lui accorda cependant tout le délai qu'il demandait.

Histoire générale de la Chine

Houang-fou-hoeï & Yao-fong sortirent de la ville avec une armée aussi nombreuse que celle des impériaux, & la rangèrent comme ils jugèrent à propos, sans être troublés par Tchao-kouang-yn. Ils commencèrent le combat, qui finit bientôt par la prise de ces deux généraux. Leur perte fit tomber les armes des mains à tous leurs soldats, qui se rendirent, afin de se mettre à l'abri de la sévérité des lois de la guerre : ainsi, sans qu'il en coûtât beaucoup de sang, Tchao-kouang-yn gagna une bataille & se rendit maître de Tchou-tchéou, où il entra sans opposition.

La nuit suivante, Tchao-hong-yn, père de ce général, qui commandait un corps de troupes que l'empereur envoyait à son secours, vint se présenter fort tard aux portes de la ville ; on alla aussitôt avertir Tchao-kouang-yn, qui répondit, que si un fils devait le respect & l'obéissance à son père, un sujet ne pouvait sans crime transgresser les lois de la guerre, ni ^{p.456} exposer à une surprise une place appartenant à son souverain ; ainsi il en refusa l'entrée à son père, qui fut obligé d'attendre jusqu'au lendemain.

Le prince de Tang, voyant ses affaires empirer, dépêcha un officier de Ssé-tchéou à l'empereur, pour lui proposer de cesser toute hostilité, & de vivre à l'avenir en bons frères : ce prince offrait encore de lui envoyer tous les ans une certaine quantité d'or & d'argent, & de l'aider de ses troupes, lorsqu'il en aurait besoin ; mais l'empereur qui voulait une entière soumission de la part de ce prince, ne fut pas content de ces conditions, & renvoya l'officier sans réponse ; il les refusa, d'autant plus qu'il était alors maître de Siu-tchéou, & qu'il pouvait faire bien d'autres conquêtes.

La ville de Yang-tchéou se trouvant dégarnie, parce qu'on ne présumait pas qu'on voulût l'attaquer, l'empereur profita de cette négligence, & détacha Han-ling-koen, pour l'aller surprendre : il lui recommanda surtout de ménager le peuple & de veiller à ce qu'on ne fît aucune insulte à la sépulture des princes de Tang.

Han-ling-koen s'acquitta de sa commission avec tant d'habileté & de prudence, qu'il s'approcha de Yang-tchéou sans qu'on en fût informé ; étant entré subitement dans la ville avec quelques cavaliers, on s'en aperçut à peine : cependant Fong-yen-lou, commandant de la place, étourdi de ce coup de main imprévu, ne vit d'autre moyen d'échapper que de se couper les cheveux & de se travestir en ho-chang ; mais il fut arrêté dans sa fuite par des soldats, qui l'amènèrent à Han-ling-koen. La tranquillité régna comme si la ville n'eût point changé de maître ; le commerce ne fut point interrompu, ni le peuple détourné de son travail.

p.457 La prise de Yang-tchéou consterna le prince de Tang, qui, se voyant battu de tous côtés, craignit enfin de tout perdre. Devenu plus modeste qu'auparavant, il écrivit un placet fort soumis à l'empereur, où il se traitait de sujet & lui demandait la paix ; & afin de l'engager à accueillir son placet, il l'accompagna d'un riche présent, composé de thé de la première qualité, de plantes médicinales qui ne se trouvaient que dans ses États, de vaisselle d'or & d'argent, de pièces de soie des plus belles, & d'un vin rare & délicieux ; il choisit pour les porter Tchong-mou & Li-té-ming, deux docteurs du premier ordre, fort instruits & qui avaient le don de la parole : ils passaient pour les hommes les plus éloquents de leur siècle. L'empereur, qui les connaissait de réputation, fit mettre ses troupes sous les armes pour les recevoir, & leur adressant le premier la parole, il leur dit :

— Puisque votre maître prétend descendre de la grande famille des Tang, il devrait avoir hérité de ses vertus, & se distinguer des autres princes par l'amour de la justice & de la patrie. Ses États & les miens ne sont séparés que par une rivière : loin de chercher à bien vivre avec moi, il passe la mer pour s'unir avec les Tartares, & abandonnant les intérêts de sa patrie, il sert des peuples étrangers & barbares. Je vous demande où est la vertu, où est la justice, où est l'amour qu'il doit à sa patrie : N' imaginez pas me surprendre ni me séduire par des discours

remplis d'artifice : allez ; retournez vers votre maître & dites-lui qu'il vienne me trouver & avouer sa faute ; s'il fait cette démarche, il ne pourra que s'en louer : mais s'il refuse, j'irai moi-même visiter Kin-ling, je m'emparerai de ses trésors pour les distribuer à mes soldats ; alors votre maître & vous, ne vous repentirez-vous pas de n'avoir point profité ^{p.458} des dispositions favorables où vous me voyez ?

L'empereur prononça ces paroles avec un air de dignité & un ton qui fermèrent la bouche aux deux docteurs ; ils se retirèrent sans pouvoir répliquer un seul mot : ensuite de quoi l'empereur vint à Cheou-tchéou, qui se défendait assez bien.

Au retour de Tchong-mou & de Li-té-ming, le prince de Tang, étonné du peu de succès de leur négociation, imagina un dernier expédient pour engager l'empereur à se retirer ; il lui envoya deux de ses principaux officiers, chargés de promettre, de sa part, qu'au commencement de l'année suivante il se soumettrait lui & ses États. Ces deux envoyés étant arrivés au camp devant Cheou-tchéou, l'empereur fit conduire par un de ses eunuques Sun-ching, l'un d'eux, au pied des murs de la ville, avec ordre de dire à Lieou-gin-chen de se rendre. Mais quand ce gouverneur parut sur les remparts, Sun-ching le salua profondément, & lui cria :

— Souvenez-vous des bienfaits que vous avez reçus de notre maître, & faites connaître par votre fidélité à le servir, dans cette occasion, que vous en êtes reconnaissant ; gardez-vous de vous rendre à ses ennemis.

L'eunuque rendit compte à l'empereur de ce qui venait de se passer : ce prince, transporté de colère, fit venir Sun-ching en sa présence, & après lui avoir dit les paroles les plus dures, il le menaça de le faire mourir. Sun-ching, sans en paraître ému, répondit :

— J'ai été premier ministre des princes de Tang, je dois les servir avec zèle ; Votre Majesté trouverait-elle bon qu'on excitât un de ses officiers à se révolter contre elle ?

L'empereur admirant sa droiture, loin d'être choqué de sa réponse, le loua des sentiments qu'il faisait paraître : il le retint auprès de lui, mais sans traiter l'objet pour lequel il ^{p.459} était venu. On apprit alors que les troupes impériales s'étaient emparées de Kouang-tchéou, de Chou-tchéou & de Ki-tchéou.

Le prince de Tang, voyant que l'empereur ne voulait écouter aucune de ses propositions, prit la résolution de ne lui en plus faire : il nomma Li-king-ta, prince de Tsi, son frère, généralissime de ses armées, & rassemblant toutes ses forces, il se détermina à faire les derniers efforts pour se défendre.

Pendant que l'empereur s'opiniâtrait à prendre Cheou-tchéou, qui faisait toujours une vigoureuse résistance, le général Li-king-ta, persuadé qu'il pourrait recouvrer quelques-unes des places qu'ils avaient perdues, détacha Lou-mong-tsiun pour aller surprendre Tai-tchéou : il y réussit, & il aurait eu le même succès à Yang-tchéou, si l'empereur, qui avait le plus grand intérêt de conserver cette place, n'eût envoyé, à propos, Tchang-yong-té à son secours. Han-ling-koen, qui en était gouverneur, l'avait déjà abandonnée, & il en était sorti, lorsqu'il rencontra Tchang-yong-té qui l'obligea d'y retourner.

Un autre détachement plus considérable, de l'armée impériale, marcha droit à Lou-ho, sous les ordres de Tchao-kouang-yn : cet officier, instruit de la fuite précipitée de Han-ling-koen, lui fit dire que tout soldat ou officier qui s'aviserait de sortir de Yang-tchéou & de passer par Lou-ho, il lui ferait couper les jambes. Il lui enjoignit de faire publier cet ordre, qui tint en respect la garnison & la détermina à se bien défendre.

Cependant l'empereur était toujours devant Cheou-tchéou qui ne paraissait pas disposée à se rendre de sitôt, malgré tous les efforts qu'il avait faits jusque là pour la forcer. Lieou-gin-chen s'y défendait en habile homme, & pour surcroît de ^{p.460} contre-temps, la pluie tomba en si grande abondance, qu'il y avait plusieurs pieds d'eau en différents endroits du camp des assiégeants : cette incommodité obligea

l'empereur à ne laisser que très peu de monde devant la place, & à aller à Hao-tchéou attendre que le temps changeât & que les eaux fussent écoulées.

Les pluies n'empêchèrent point Lou-mong-tsiun, après la prise de Tai-tchéou, de s'avancer du côté de Yang-tchéou & de tenter d'en faire le siège. Han-ling-koen, qui voulait réparer le tort que sa précipitation, à sortir de cette place, avait fait à sa réputation, se disposa à le repousser ; devenu plus fort avec le secours que lui avait amené Tchang-yong-té, il alla même au-devant des ennemis qu'il battit, & il fit prisonnier Lou-mong-tsiun & le tua.

Le prince Li-king-ta, sensible à la perte de cette bataille, & plus encore à celle de Lou-mong-tsiun, qu'il estimait beaucoup, se détermina à passer le Kiang avec son armée, dans le dessein de chasser le détachement qui était à Lou-ho sous les ordres de Tchao-kouang-yn, & de revenir ensuite attaquer Yang-tchéou. Après avoir traversé ce fleuve, il s'avança jusqu'à vingt ly de Lou-ho & y campa, n'osant approcher plus près, sans avoir auparavant reconnu la disposition des ennemis : il voulait encore voir si les impériaux ne prendraient pas d'eux-mêmes la résolution de se retirer ; ce qu'il aurait mieux aimé que de se battre. Les officiers de Tchao-kouang-yn, quoiqu'inférieurs en nombre, le pressaient de les mener au combat ; mais ce général ne se prêta point à leur ardeur, & leur fit voir qu'il valait mieux attendre l'ennemi dans leurs retranchements, étant assurés de le battre s'il venait les attaquer.

Quelques jours après, le prince Li-king-ta, voyant que l'armée impériale ne faisait aucun mouvement, crut que la ^{p.461} peur les en empêchait : dans cette persuasion, il s'approcha de Lou-ho pour l'attaquer ; mais il fut si bien reçu par Tchao-kouang-yn, qu'il lui prit ou tua plus de cinq mille hommes, sans compter les noyés, dont le nombre était presque égal à ceux qui restèrent sur le champ de bataille.

La défaite de Li-king-ta, qui avait avec lui l'élite des troupes de Tang, détermina l'empereur à retourner à Ta-léang, laissant à Li-tchong-tsin le

soin de continuer le siège de Cheou-tchéou, qu'il voulait absolument prendre, & il partit sur la fin de la cinquième lune pour se rendre à la cour.

A la huitième lune, l'empereur ordonna au tribunal des mathématiques de suivre à l'avenir l'astronomie intitulée *Kin-tien-li*, mise en état par Ouang-po & par Ouang-tchu-no ; ce dernier était mandarin du même tribunal. Ouang-po était un grand de la cour, qui s'était toujours appliqué à l'astronomie : comme il était aussi bon politique qu'habile mathématicien, l'empereur le nomma, quelque temps après, assesseur du chef du conseil privé, où se rapportaient les affaires les plus importantes de l'État.

957. Le prince de Tang, voyant la belle défense que faisait Lieou-gin-chin dans Cheou-tchéou, envoya ordre au prince Li-king-ta de faire tout son possible pour le secourir ; ce général détacha Hiu-ouen-tchin, Pien-hao & Tchu-yuen, ses trois meilleurs officiers, avec plusieurs dizaines de mille hommes, qui vinrent se poster à la montagne Tsé-kin-chan ¹, où ils se divisèrent en dix ou douze piquets différents ; chacun avait son camp séparé, & pouvait aisément se faire remarquer des assiégés, auxquels ils faisaient continuellement des signaux, p.462 principalement la nuit par le moyen des feux, pour les avertir d'un grand convoi de vivres qu'ils leur amenaient.

Li-tchong-tsin, faisant réflexion que ces signaux ne pouvaient manquer de rendre le courage aux assiégés, résolut de leur ôter cette espérance, & de déloger les ennemis de dessus la montagne : ainsi, à la tête de l'élite de ses troupes, il marcha à eux & les battit ; il leur coucha sur la place plus de trois mille hommes, & leur enleva une partie des vivres qu'ils conduisaient.

Lieou-gin-chen, persuadé que s'il n'était pas secouru, c'était la faute des généraux, demanda au prince Li-king-ta de lui envoyer Pien-hao &

¹ A dix ly au nord-est de Cheou-tchéou.

de le faire embarquer sur le Hoai-ho, promettant qu'aussitôt qu'il serait arrivé, il trouverait moyen de le joindre, & après leur jonction, il ferait lever le siège aux impériaux ; mais Li-king-ta, craignant de trop risquer, ne voulut point y consentir : Lieou-gin-chen en tomba malade de dépit & de chagrin.

Lieou-tsong-kien, son fils, jeune homme d'une grande espérance, ayant traversé le Hoai-ho, malgré les défenses rigoureuses de son père, fut arrêté par les corps-de-garde qu'il avait mis pour veiller à l'exécution de ses ordres & empêcher d'y contrevenir. Ce jeune homme, sans réfléchir aux conséquences, trouvant une barque, entra dedans & se mit en devoir de passer la rivière ; mais à peine eut-il quitté les bords, qu'il fut arrêté par l'officier de garde, qui le conduisit à son père : celui-ci, sans hésiter un instant, le condamna à avoir la tête tranchée.

Tchéou-ting-keou, un des principaux officiers de la garnison, accourut aussitôt pour solliciter sa grâce, mais il ne put rien obtenir : ne désespérant cependant pas d'y réussir, il engagea la mère du jeune homme à se joindre à lui, persuadé qu'elle ^{p.463} s'empresserait de sauver un fils, qui, de l'aveu de tout le monde, avait tant de belles qualités :

— J'aime mon fils, répondit cette mère, tout le monde le sait, & quand il ne serait pas mon fils, le mérite que vous lui connaissez m'engagerait à l'aimer ; mais dans les affaires de l'État, puis-je aller contre les lois sagement établies ? Si mon fils contrevient à celles portées par son père, & qu'il n'en soit point puni, que dirait-on du père ? ne l'accuserait-on pas, avec raison, d'injustice & de partialité ? comment oserions-nous paraître devant ses officiers & ses soldats ?

Ainsi la mère elle-même fut inflexible, & refusa d'intercéder pour son fils, qui fut exécuté. Cette sévérité, pour le maintien de la discipline, fit une si grande impression sur les troupes de Cheou-tchéou, que tous les soldats tremblaient aux moindres ordres de Lieou-gin-chen, & que personne n'osa y manquer.

Histoire générale de la Chine

Quoique les troupes de Tang eussent été battues par Li-tchong-tsin, elles étaient cependant encore en état de se faire craindre. L'armée impériale, rebutée de la longueur du siège, commençait à murmurer : les officiers, craignant que leur mécontentement ne dégénérait en sédition, proposèrent à l'empereur d'abandonner l'entreprise ; mais avant que de s'y déterminer, ce prince voulut savoir le sentiment de Li-kou. Comme il était malade, il lui envoya Fan-tchi & Ouang-pou, pour en conférer avec lui. Sa réponse fut bientôt prête ; il leur dit que les assiégés étaient sûrement bien plus fatigués du siège que les impériaux ; qu'ils devaient avoir épuisé leurs provisions de guerre & de bouche, & qu'il était impossible qu'ils pussent tenir encore longtemps : il ajouta, que si l'empereur retournait à ce siège, il redonnerait du cœur aux soldats, & que dans peu il s'en rendrait maître. Fan-tchi & ^{p.464} Ouang-pou rendirent cette réponse à l'empereur, qui, depuis son retour à Ta-léang, avait employé presque tout son temps à dresser ses soldats à se battre sur l'eau : il avait remarqué que ceux du prince de Tang y étaient si exercés, que les siens n'osaient paraître devant eux. La supériorité de ses ennemis, à cet égard, lui faisait beaucoup de peine ; ainsi, pour remédier à cet inconvénient, il fit construire quelques centaines de barques de guerre sur la rivière Pien-chouï, & ordonna aux soldats de Tang, qui s'étaient donnés à lui, d'instruire les siens : en moins de deux mois, il furent si bien au fait de manœuvrer sur l'eau, qu'ils l'emportaient sur les Tang mêmes.

La réponse de Li-kou détermina l'empereur à retourner au siège de Cheou-tchéou ; mais, en même temps qu'il s'y rendait par terre, il voulut que les soldats de marine, qu'il avait formés, s'y rendissent par eau. Il leur donna pour général Ouang-hoan, qu'il chargea de faire conduire les barques nouvellement construites & bien armées de la rivière Min-ho, dans celles de Yng-ho, & ensuite dans le Hoï-ho, pour descendre à Cheou-tchéou.

Arrivé au camp devant cette place, l'empereur établit son quartier au sud de la montagne Tsé-kin-chan. Il détacha Tchao-kouang-yn avec une

forte division, qui, après un léger combat contre les troupes de Tang, où il eut tout l'avantage, alla se poster de manière qu'il leur coupa entièrement la communication avec l'armée du prince Li-king-ta.

La mésintelligence qui régnait entre les deux généraux des Tang, ne fut point inutile à l'empereur, qui sut en profiter. Tchinkio, l'un de ces deux officiers, avait quelque mérite ; mais il était d'une fierté qui le rendait insupportable à Tchuyuen, son collègue : celui-ci résolut sa perte, & l'accusa d'avoir ^{p.465} dessein de se révolter ; le prince de Tang envoya Yang-cheou-tchong pour le remplacer.

Tchuyuen, au désespoir de l'affront qu'on lui faisait, en conçut tant de chagrin qu'il voulait attenter sur lui-même. Un de ses amis lui dit, qu'un homme de son mérite ne pouvait manquer d'être accueilli & de parvenir aux premiers emplois, quelque part qu'il voulût aller, & qu'il ne devait pas être arrêté par la considération de sa femme & de ses enfants. Tchuyuen, comprenant ce qu'il voulait lui dire, prit sur-le-champ son parti, & vint avec lui, à la tête de dix à douze mille hommes qu'ils avaient sous leurs ordres, se donner à l'empereur.

Ce secours, auquel Chitsong ne s'attendait pas, le détermina à attaquer les ennemis sur la montagne Tsé-kin-chan, & il le fit avec tant de succès, qu'il leur tua ou fit prisonniers plus de dix mille hommes : du nombre de ces derniers furent les généraux Hiu-ouen-tchin, Pien-hao & Yang-chéou-tchong, qui ne faisaient que d'arriver à l'armée. Le reste prit la fuite, & regagna les barques de combat pour se sauver ; mais l'empereur leur fit donner si chaudement la chasse par les siennes, qu'il leur tua encore ou fit prisonniers près de quarante mille hommes. Il leur enleva tout leur bagage & leurs provisions de guerre & de bouche, qui étaient immenses. Tchinkio, dans la crainte de tomber entre les mains de Tchuyuen, son ennemi déclaré, avait été le premier à fuir du côté du camp du prince Li-king-ta, où il répandit tellement l'épouvante, que tous les soldats se sauvèrent à Kin-ling.

Après une victoire aussi complète, l'empereur revint à Cheou-tchéou camper au nord de la ville. Lieou-gin-chen, gouverneur de cette place, fut si frappé de la perte que les Tang venaient d'essuyer, que sa maladie augmenta au point ^{p.466} de lui faire perdre la connaissance. Tchéou-ting-keou, qui commandait sous lui, voyant qu'il n'y avait plus d'espérance d'être secouru, se rendit. Il fit conduire Lieou-gin-chen sur un brancard à Kin-ling. L'empereur voulut voir un si grand homme, & lui marqua singulièrement l'estime qu'il faisait de lui : la connaissance lui était revenue, mais il était hors d'état de se lever ; ainsi ce prince ne voulut point qu'il s'exposât aux fatigues de le suivre, & il le fit reporter dans la ville, pour tâcher de rétablir sa santé.

L'empereur, après avoir mis l'ordre dans sa nouvelle conquête, accorda un pardon général à tout le département de Cheou-tchéou, & fit retourner chez eux les habitants des campagnes, qui, pour se mettre à couvert des maux de la guerre, s'étaient réfugiés dans les montagnes : il ordonna que si on avait quelque chose à lui proposer pour le bien du gouvernement de ce district, de le faire avec toute liberté ; & pour laisser à la postérité une marque de son estime pour Lieou-gin-chen, qui avait si bien défendu Cheou-tchéou, il composa lui-même son éloge, qu'il lui envoya par un officier de sa présence ; cet éloge était conçu en ces termes :

« Lieou-gin-chen, fidèle à son maître, a rempli tous les devoirs d'un sujet zélé pour son service : l'antiquité compte peu de sages qui puissent lui être comparés. Il m'est bien glorieux de l'avoir vaincu.

A peine eut-on lu cet éloge à Lieou-gin-chen, qu'il mourut. L'empereur le créa prince du second ordre, sous le nom de Pong-tching-kiun-ouang. Comme le peuple avait beaucoup souffert du siège, qui avait duré quinze mois, & qu'il se trouvait dans une grande disette, l'empereur lui fit distribuer des grains ; après quoi, il reprit le chemin de Ta-léang. Las de la guerre, ce prince prit du repos, & l'empire jouit enfin de la paix. ^{p.467} Li-kou, chef du conseil secret, malade depuis deux ans, demanda sa

retraite avec tant d'instance, qu'elle lui fut accordée : on donna sa place à Ouang-po, un des auteurs de l'astronomie *Kien-tien-li*, que le tribunal des mathématiques suivait.

Sur la fin de la dixième lune, Yang-tchong-hiun, gouverneur de Lin-tchéou ¹, qui appartenait au prince des Han du nord, mécontent de son maître, se donna à l'empereur au moment qu'il pensait à recommencer la guerre contre le prince de Tang ; ainsi il se contenta de recevoir la soumission de ce gouverneur, sans songer à continuer ses conquêtes de ce côté-là.

A la onzième lune, l'empereur partit de Ta-léang pour attaquer la ville de Hao-tchéou, dont il emporta d'abord les faubourgs ; il brûla plus de soixante-dix barques de guerre aux ennemis, & leur tua plus de deux mille hommes : ayant forcé l'endroit où ils tenaient leurs moutons & leurs chevaux, il remplit la ville de consternation.

Kouo-ting-oueï, qui commandait dans cette place, jugeant à la manière dont l'empereur s'y prenait, qu'il succomberait bientôt, lui adressa le placet suivant :

« Ma famille est toute dans le Kiang-nan ; si je me rends sitôt à Votre Majesté, le prince de Tang la fera mourir : je la conjure d'attendre que j'aie averti de l'état où je me trouve, après quoi je me soumettrai.

L'empereur lui accorda le délai qu'il demandait, & suspendit ses attaques.

Le prince de Tang, informé que l'empereur assiégeait Hao-tchéou, fit partir plusieurs centaines de barques de guerre pour aller au secours de cette place : l'empereur mit les siennes en état, & lorsqu'il se vit à portée de la flotte ennemie, il partit lui-même ^{p.468} au milieu de la nuit, & l'attaqua si brusquement, qu'il la battit & la poursuivit jusqu'à Ssé-tchéou, d'où il envoya Tchao-kouang-yn mettre le feu à une porte de la

¹ Chin-mou-hien de Yen-ngan-fou du Chan-si.

ville : ce prince, montant lui-même sur une tour près des murailles, tellement ses soldats, que Fan-tsaï-yu, gouverneur de la place, vint aussitôt lui en offrir les clefs.

Chi-tsong, maître de Ssé-tchéou, fit publier des défenses très sévères de ne recevoir ni bois ni paille du peuple, & de ne lui causer aucun dommage ; cet ordre contint les soldats de manière qu'aucun d'eux n'osa entrer dans la ville. Les habitants en témoignèrent leur satisfaction, en apportant à l'envi du riz, de la viande, du vin & toutes sortes de rafraîchissements au camp des impériaux, qui se trouva par là mieux approvisionné que la ville même.

L'empereur donna une seconde fois la chasse aux barques du prince de Tang, rassemblées à Tsing-keou au nombre de plusieurs centaines : il les mena battant jusqu'à l'ouest de Tchou-tchéou, où il les défit entièrement ; il en brûla une partie & en prit encore davantage, du nombre desquelles fut celle de Tchou-tching, commandant de la flotte. Comme il était le meilleur marin qu'eût le prince de Tang, & le seul capable de rétablir l'échec qu'il venait de recevoir, on ne vit plus sur le Hoai-ho de flotte qui se fît craindre.

Les Tartares Leao firent alors proposer au prince de Han, de joindre leurs forces aux siennes contre l'empereur & de lui enlever Lou-tchéou : le prince de Han, qui connaissait par expérience le peu de fond qu'on pouvait faire sur les Tartares, accepta cependant la confédération, parce qu'il n'était pas en état de se soutenir contre l'empereur ; en conséquence de cette ligue, il mit sur pied une petite armée fort leste, qui, après sa ^{p.469} jonction avec les Tartares, s'avança avec eux presque sous les murs de Lou-tchéou. A peine y eurent-ils demeuré quelques jours, que les Tartares, peu propres à faire des sièges, parlèrent de s'en retourner ; ainsi cette levée de boucliers se réduisit à rien.

Au milieu de la douzième lune, le courrier que Kouo-ting-oueï, gouverneur de Hao-tchéou, avait dépêché au prince de Tang à Kin-ling, pour lui faire savoir la détresse où il se trouvait, rapporta que ce prince

ne pouvant lui donner aucun secours, lui permettait de se rendre ; mais à condition que ce serait Li-yen-tseou qui écrirait l'acte de sa soumission. Kouo-ting-oueï lui ayant montré l'ordre, cet officier, animé du zèle que lui inspirait sa fidélité au service de son prince, accabla de reproches le gouverneur : celui-ci y fut si sensible, qu'il mit le sabre à la main & voulait le tuer. Li-yen-tseou, sans en paraître effrayé, jeta par terre le pinceau qu'il tenait, en disant :

— Un homme qui a du courage & de l'honneur ne sera jamais méconnaissant des bienfaits qu'il aura reçus de son prince ; la trahison ne ternira point sa gloire, & il ne s'oubliera pas jusqu'à participer à la révolte d'un traître : jamais ce pinceau ne sera entre mes mains l'instrument de la perfidie, & je ne conserverai point mes jours par un crime.

Comme il s'obstinait à refuser d'écrire l'acte de soumission, Kouo-ting-oueï fit sauter la tête à ce brave & fidèle serviteur ; ensuite de quoi il remit au pouvoir de l'empereur la ville & sa personne.

Chi-tsong était alors occupé à réduire Tchou-tchéou : Kouo-ting-oueï se rendit au camp devant cette place, où il fut reçu avec beaucoup d'égards & de distinction. L'empereur, pour lui faire connaître sa confiance, lui remit le ^{p.470} commandement de troupes qu'il avait amenées de Hao-tchéou, & l'envoya attaquer Tien-tchang ¹. Ce prince fit encore marcher Ou-cheou-ki avec un détachement de cavalerie, du côté de Yang-tchéou. A son approche, vers Kao-yeou ², les habitants de Yang-tchéou mirent le feu aux tribunaux des mandarins & aux maisons de la ville, après quoi, prenant la route du Kiang, ils contraignirent tous les habitants des villages voisins de les abandonner & de passer avec eux au sud de ce grand fleuve. L'empereur envoya un troisième détachement s'emparer de la ville de Taï-tchéou, qui se trouvait dégarnie de troupes.

¹ Tan-tchang-hien de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

² Kao-yeou-tchéou de Yang-tchéou-fou du Kiang-nan.

Le prince des Han du midi, apprenant les pertes continuelles du prince de Tang, craignit que l'empereur ne vînt ensuite tomber sur lui & lui enlever ses États : cette crainte l'avait déterminé à lui envoyer un de ses principaux officiers pour lui prêter hommage ; cependant, à tout événement, il fit radouber ses barques de guerre & il s'occupa à mettre ses troupes en état de partir au premier commandement. Un jour qu'il avait la tête un peu échauffée par les vapeurs du vin, il changea de résolution, en disant, qu'il était inutile qu'il prît tant de soins pour ses successeurs, que pourvu qu'il se tirât d'affaire, il lui importait peu de ce qui arriverait par la suite. Ainsi il fit discontinuer les travaux & licencia ses troupes.

958. L'empereur continuait toujours ses conquêtes contre le prince de Tang, & au commencement de l'année suivante, il lui enleva Hai-tchéou ; mais voulant faire passer ses barques de guerre, du Hoai-ho dans le grand Kiang, il trouva à l'ouest ^{p.471} de Tchou-tchéou une grande levée qui l'arrêta. Des gens que ce prince envoya examiner comment on s'y prendrait pour couper cette levée, lui rapportèrent que la chose ne paraissait possible qu'avec des dépenses infinies, & qu'il faudrait beaucoup de temps pour en venir à bout. L'empereur, afin de s'en assurer lui-même, se transporta sur les lieux, & après en avoir pris le plan, il traça la route qu'on devait suivre. En dix jours, & sans beaucoup de travaux, on fit une tranchée assez spacieuse pour passer les plus grandes barques de guerre & de là entrer dans le fleuve de Kiang : cette opération fit dire aux sujets de la principauté de Tang, qu'il fallait que l'empereur eût été aidé par quelque esprit, pour avoir achevé en si peu de temps un ouvrage de cette nature.

Ce canal en état, l'empereur fit passer sa flotte pour s'approcher de Tsing-hai ¹, dont il se rendit maître, & dont la prise le rendit limitrophe des États du prince de Ou-yueï. Quelque temps auparavant il y avait envoyé un de ses officiers, & lui avait recommandé, en partant, de

¹ Tong-tchéou de Yang-tchéou du Kiang-nan.

prendre sa route par mer, pour éviter de passer dans le pays de Tang. A son retour, cet envoyé vint par terre rejoindre l'empereur à Tsing-haï, & n'eut d'autre traversée à faire par eau que celle du Kiang.

Comme Tchou-tchéou ne se rendait point depuis plus de quarante jours qu'elle était assiégée, & que cette place tenait toujours par la bravoure de Tchang-yen-king, qui en était gouverneur, & de Tching-tchao-yé, son lieutenant, l'empereur fut obligé de retourner au camp devant cette place, afin de hâter les travaux & de presser les attaques. Ce prince, sans ^{p.472} craindre une grêle de flèches qu'on faisait pleuvoir sur lui, s'avança jusqu'au pied des murailles, & après avoir examiné par lui-même l'état du siège, il rassembla ses officiers, & leur dit de se tenir prêts le lendemain pour un assaut général. En effet, dès le grand matin, l'empereur monta à cheval & visita tous les quartiers ; les trouvant tous dans la disposition qu'il avait ordonnée, il fit donner l'assaut, qui fut des plus rudes & des plus disputés. Tchang-yen-king & Tchang-tchao-yé se défendirent avec un courage surprenant ; n'ayant plus de flèches, & leurs sabres s'étant brisés dans le combat, ils se saisirent de tout ce qu'ils purent trouver pour se défendre ; mais ces deux braves officiers, accablés par le nombre, succombèrent & périrent glorieusement les armes à la main, au milieu d'un monceau de cadavres & en vendant chèrement leur vie.

La place, quoique privée de les plus intrépides défenseurs, ne se rendit pas encore : les dix à douze cents soldats, qui restaient de la garnison, animés par l'exemple de leur commandants & résolus de venger leur mort, se défendirent avec autant d'ordre & de bravoure que s'ils les eussent encore eus à leur tête ; la perte de leurs compagnons, qu'ils voyaient tomber à leur côté, ne ralentit point leur courage ; aussi se firent-ils tous hâcher, sans parler de se rendre : leur mort seule rendit l'empereur maître de Tchou-tchéou ; après quoi, & à la deuxième lune, ce prince alla à Yang-tchéou, où il séjourna quelque temps, pour faire réparer cette ville, auparavant si florissante, qui avait été plusieurs fois

saccagée dans ces temps de guerre & de troubles. Il descendit ensuite à Yng-louan-tchin ¹ sur les bords du Kiang, d'où il envoya ses barques p.473 de guerre contre celles du prince de Tang, qu'elles battirent dans toutes les rencontres.

Le prince de Tang se voyant toujours battu, & ayant honte de quitter le titre de prince souverain, pour devenir sujet de la cour, imagina l'expédient de remettre ses États à Li-hong-ki, son fils, & d'envoyer ensuite un de ses officiers à l'empereur, pour lui dire qu'il était disposé à se soumettre.

A cette époque, il n'y avait plus dans le Hoaï-nan que les quatre départements de Siu-tchéou, de Chou-tchéou, de Ki-tchéou & de Hoang-tchéou, dont l'empereur ne fût pas le maître : Tchîn-kio, que le prince de Tang avait envoyé pour négocier sa paix, voyant les troupes impériales en si bon état & si supérieures à celles de son maître, offrit à l'empereur de lui céder encore ces quatre départements, & proposa que le grand Kiang servît de bornes aux deux États, s'il voulait finir la guerre. L'empereur lui répondit, que son dessein, en entreprenant cette guerre, n'avait été que de se rendre maître des pays qui sont au nord du Kiang ; que le prince consentant à les lui céder, il ne prétendait rien de plus. Tchîn-kio le voyant dans ces dispositions, lui présenta un placet de la part de son maître, par lequel il lui offrait les quatre départements, & s'engageait en outre à payer chaque année un tribut. Par le traité qui fut conclu, tout le pays au nord du Kiang fut soumis à l'empereur & ses États se trouvèrent augmentés de quatorze tchéou & de soixante villes du second ordre. Alors il écrivit de sa propre main une lettre au prince de Tang, de ne point abandonner le gouvernement de ses États, & de le reprendre s'il l'avait quitté.

Le prince de Tang, qui ne s'attendait point à des conditions aussi honorables ni aussi avantageuses, envoya à l'empereur, p.474 par Fong-

¹ Y-tchin-hien de Yang-tchéou-fou du Kiang-nan.

yen-ki, une grosse somme d'argent, pour être distribuée à ses soldats, avec une quantité de pièces de soie, du thé, & un grand nombre de chariots chargés de grains & de fruits de sa terre, que celles du nord ne produisaient pas.

Le premier jour de la cinquième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Depuis sa soumission, le prince de Tang cessa de prendre le titre de grand gouverneur de province ; il supprima le magnifique cortège qu'il avait arboré, & remerciant tous les officiers qu'il s'était donnés, il se réduisit au train que doit avoir un simple gouverneur de province, & se conforma en tout au gouvernement de la dynastie impériale des Tchéou.

Dès le moment que ce prince avait offert de céder les quatre départements, l'empereur avait chargé Fong-yen-lou & Tchong-mou de lui porter un de ses propres habits, avec une ceinture de pierre précieuses & le calendrier Yn-kien-li : il joignit à ces présents dix mille pièces de soie, destinées pour ses officiers. Le prince de Tang reçut ces présents avec tout le respect d'un sujet, & il en rendit grâces à l'empereur par un placet, en lui demandant la permission de prendre du sel à Hai-ling ¹, dont il manquait depuis la perte du département de Yang-tchéou, où il y avait des salines ; il lui demanda encore de lui céder une partie de celles de Hai-ling. L'empereur lui répondit que cette ville étant au nord du Kiang, il était difficile d'en partager le terrain ; mais que, pour y suppléer, il ordonnerait de lui fournir tous les ans trois cent mille mesures de sel ², & que si cela ne suffisait pas, il les augmenterait à proportion de ses besoins.

p.475 Quelque temps après, l'empereur dépêcha Tsao-pin au prince de Ou-yueï, & le chargea de lui porter des armes qu'il avait demandées pour ses soldats. Tsao-pin reçut à cette cour des honneurs extraordinaires &

¹ Tai-tchéou de Yang-tchéou-fou du Kiang-nan.

² La mesure est de huit livres à seize onces la livre.

de riches présents, tant du prince que de ses officiers ; mais sa commission étant finie, il prit congé du prince, laissant tous les présents qu'on lui avait faits, & il partit si précipitamment, qu'on ne s'en aperçut qu'après son départ. Le prince les fit mettre dans une barque légère, & ordonna d'aller à toutes rames après lui : on l'atteignit, & on le pressa si fort de ne pas faire l'affront de les refuser, qu'il les reçut enfin, après avoir eu précaution d'en faire un état exact, qu'il présenta à son retour à l'empereur. Chi-tsong, charmé de son désintéressement, lui dit :

— Autrefois les envoyés des princes ne se contentaient pas des présents qu'on leur faisait, ils en exigeaient encore d'autres & n'étaient jamais contents ; ces abus règnent dans toutes les cours, sans que les ordres des princes pour les empêcher aient été respectés. Votre conduite, différente de celle que les ambassadeurs ont tenue jusqu'à présent, mérite d'être citée pour exemple ; & afin de vous témoigner la satisfaction que j'en ai, puisque ces choses vous ont été données, je veux que vous les gardiez.

Tsao-pin les accepta alors sans scrupule, & les distribua tous à ses parents & à ses amis, sans en rien réserver pour lui.

Après la guerre qui venait de désoler le Hoaï-nan, cette province ne pouvait manquer de se ressentir des calamités qui en sont une suite nécessaire : les peuples, à qui la crainte avait fait abandonner leurs terres & leurs maisons, y étaient revenus ; mais comme ils n'avaient rien semé, ils éprouvèrent bientôt une affreuse disette. **959.** L'empereur, qui voulait les prévenir en ^{p.476} faveur de la nouvelle domination à laquelle il venait de les soumettre, leur prêta des grains pour ensemercer leurs terres & pour vivre, à condition qu'ils les rendraient au temps de la moisson : & comme ses grands lui représentaient que la misère était si grande qu'il pourrait arriver que le peuple fut dans l'impossibilité de rien restituer à la prochaine récolte :

Histoire générale de la Chine

— Hé quoi ! leur répondit l'empereur, les peuples ne sont-ils pas mes enfants ? Lorsque les enfants sont dans la misère, n'est-ce pas à leur père à les soulager, sans considérer s'ils seront en état de lui rendre ce qu'il leur donne ?

A la troisième lune, mourut Ouang-po, que l'empereur estimait véritablement, par rapport à ses grandes qualités : doué d'un esprit rare & pénétrant, bon mathématicien, habile politique, d'un conseil sûr, fertile en expédients, & surtout attaché à la personne de l'empereur, il en fut sincèrement regretté. Ce prince voulut assister à ses funérailles, & ne put s'empêcher de donner des larmes à sa mémoire. Ce témoignage public de sa douleur était le plus bel éloge que son souverain pût faire de lui.

Après les funérailles de Ouang-po, l'empereur fit des préparatifs de guerre pour chasser de la Chine les Tartares Leao, & il publia un manifeste, dans lequel il déclarait les griefs qu'il avait contre eux. L'armée destinée à cette expédition étant prête à marcher, Han-tong fut détaché en avant avec les troupes de terre, pour préparer le chemin par eau, depuis Tang-tchéou jusqu'aux limites du pays que les Leao avaient usurpé. Cet officier partit à la quatrième lune, & étant arrivé au sud de Kien-ning ¹, il rétablit la levée qui avait été détruite p.477 quelque temps auparavant, pour donner passage à la flotte impériale : il y fit faire jusqu'à trente-six saignées afin de donner de l'écoulement aux eaux ; par ce moyen il rendit très facile la route qui conduisait à Yng-tchéou ² & à Mou-tchéou.

Quelque temps après, l'empereur partit de Ta-léang pour se rendre à Tsang-tchéou, & dès le même jour de son arrivée, il y fit la revue de son infanterie, à la tête de laquelle il marcha droit aux frontières des Tartares : il y entra avec si peu de bruit, qu'à peine le peuple s'en aperçut ; il est vrai qu'il prit un chemin détourné & peu pratiqué qui le

¹ Tsing-hien de Ho-kien-fou du Pé-tché-li.

² Ho-kien-fou, dans la partie orientale de la même province.

Histoire générale de la Chine

conduisit à Yng-tchéou. Ouang-hong, qui en était gouverneur pour les Tartares, lui remit cette place sans coup férir & entra même à son service.

Après avoir chargé Han-tong de marquer les routes par terre, & Tchao-kouang-yn celles par eau, l'empereur s'embarqua & fut suivi d'une si grande quantité d'autres barques, qu'elles occupaient plusieurs dizaines de ly. Il prit ainsi le chemin du nord, jusqu'à Y-tçin-koan ¹, que Tchong-ting-hoeï, qui en était gouverneur, lui remit entre les mains, suivant en cela l'exemple de celui de Yng-tchéou. Comme les eaux se trouvèrent en cet endroit trop basses pour continuer sa route par eau, l'empereur descendit à terre, & prenant du côté de l'ouest, il alla camper en pleine campagne, n'ayant avec lui que cinq cents hommes : ses officiers étaient dans une appréhension mortelle que les Tartares, qui paraissaient par troupes à leur droite, ne vissent les attaquer ; mais sachant que l'empereur était dans ce camp, ils n'osèrent jamais venir l'insulter.

^{p.478} Tchao-kouang-yn, détaché pour aller à Oua-kiao ², aussitôt à son arrivée devant cette place, en reçut les clefs de Yao-nui-pin, qui en était gouverneur : Lieou-tchou-sin, gouverneur de Mou-tchéou, qui s'y trouvait alors, ne pensa pas à se défendre ; il l'accompagna pour venir se mettre au service de l'empereur.

A la cinquième lune, Chi-tsong se trouvant maître de Koan-nan ³, tint un conseil de guerre, dans lequel on agita les moyens de prendre Yeou-tchéou ⁴, & de chasser entièrement les Tartares de la Chine. La plupart des officiers étaient d'avis de se contenter des conquêtes qu'on avait faites & d'y mettre de bonnes garnisons pour les conserver : ils conseillaient à l'empereur de s'en retourner, en lui disant qu'il y avait quarante-deux jours qu'il était parti de Ta-léang, & qu'ayant soumis en si peu de temps, & sans verser une seule goutte de sang, toute la partie

¹ Pa-tchéou de Pé-king & à deux cents ly au midi de cette capitale.

² Yong-hien de Ho-kien-fou, à cent vingt ly au nord-est de Pao-ting-fou.

³ Partie méridionale du Pé-tché-li.

⁴ Pé-king.

méridionale du pays de Yen, il n'y avait dans l'histoire aucun exemple de conquêtes aussi rapides : ils ajoutèrent qu'il devait se borner à une campagne aussi brillante, parce qu'ils savaient de bonne part que les Tartares assemblaient leur nombreuse cavalerie au nord de Yeou-tchéou, & que de vouloir pousser plus avant, c'était s'exposer à perdre toute la gloire qu'il s'était acquise. L'empereur, fâché de les voir dans ces sentiments, détacha cependant Lieou-tchong-tsin, qui se rendit maître de Kou-ngan ¹ : ce prince s'avança lui-même jusqu'à la rivière de Nganyang-chouï, sur laquelle il ordonna de construire un pont, & d'où il revint le même jour passer la ^{p.479} nuit à Oua-kiao : s'étant trouvé mal cette même nuit, sans pouvoir prendre aucun repos, cet accident déranger ses projets, & lui fit abandonner le dessein de porter plus loin ses armes.

A la première nouvelle que l'empereur venait les attaquer, les Tartares Leao envoyèrent dire au prince de Han d'assembler ses troupes & de faire diversion de son côté ; mais au moment qu'il allait se mettre en marche, il apprit que l'empereur s'en retournait, ce qui l'empêcha d'entrer en campagne.

Avant que de partir pour Ta-léang, Chi-tsong eut la satisfaction d'apprendre que Sun-yng-yéou, un de ses généraux, avoir forcé Y-tchéou ² & fait prisonnier Li-tsaï-kin, qui en était gouverneur pour les Leao. L'empereur, ayant fait mettre ses troupes sous les armes au milieu du marché, fit couper la tête à ce gouverneur ; après quoi il changea les noms de Oua-kiao en celui de Hiong-tchéou, & de Y-tsin-koan en celui de Pa-tchéou : il détacha Li-tchong-tsin, avec ordre d'aller, par Tou-men ³, contre le prince des Han du nord, laissant Han-ling-koen pour la garde de Pa-tchéou, & Tchïn-ssé-jang pour celle de Hiong-tchéou ; ensuite il reprit le chemin de la cour. Li-tchong-tsin battit les Pé-han à Pé-tching. Chi-tsong ne mit en tout que soixante jours à cette expédition.

¹ Kou-ngan-hien de Pé-king.

² Y-tchéou de Pao-ting-fou du Pé-tché-li.

³ A dix ly à l'ouest de Hoëi-lou-hien de Tching-ting-fou du Pé-tché-li.

A son arrivée à Ta-léang, Tchong-mou, envoyé du prince de Tang, lui présenta le tribut auquel son maître s'était soumis. L'empereur accueillit l'envoyé, & lui demanda si dans le pays du Kiang-nan il y avait des ouvriers qui sussent fabriquer des armes, & si son maître faisait mettre en état ses places. Tchong-mou, embarrassé de la question, & persuadé que ^{p.480} l'empereur ne la lui faisait que pour le sonder & savoir si le prince ne prenait pas des précautions contre lui, répondit que son maître étant son sujet, il ne pouvait avoir des pensées contraires à la soumission qu'il lui devait :

— Ce n'est point ce que je veux dire, reprit l'empereur ; nous étions autrefois ennemis, maintenant je le regarde, comme ne faisant avec moi qu'une même famille : je pense à garantir ses États & les miens des malheurs à venir ; ni lui ni moi ne sommes pas immortels, & nous ignorons le terme de nos jours : ainsi, quand vous serez de retour auprès de votre maître, dites-lui de ma part, qu'il fortifie bien la ville où il demeure ; qu'il fasse provision d'armes & de vivres ; qu'il pourvoie à la sûreté des places les plus importantes de ses États, en y faisant passer de bonnes garnisons ; enfin, qu'il cherche tous les moyens de mettre ses successeurs & sa famille à l'abri des revers qui pourraient leur être funestes.

Le prince de Tang ne se fit pas réitérer cet ordre : aussitôt que son envoyé le lui eut intimé, il fit travailler à réparer les fortifications de Kin-ling, & il augmenta les garnisons des autres places ; enfin il pourvut à tout ce qu'il jugea nécessaire pour remplir les intentions de l'empereur.

Cependant la maladie de Chi-tsong continuait toujours, & ses remèdes ne lui procuraient aucun soulagement : la cour & principalement les grands, étaient dans les plus vives alarmes, d'autant plus qu'il n'avait désigné aucun de ses enfants pour lui succéder. Les grands, & surtout les ministres, l'avaient souvent pressé de donner le titre de princes à ses fils :

Histoire générale de la Chine

— La plupart des enfants des grands, leur répondit-il, n'ont point encore participé à mes bienfaits, dois-je faire passer mes enfants avant eux ?

Cependant, comme il se sentait baisser tous les ^{p.481} jours, & sur les instances des grands, il nomma Kouo-tsong-hiun, son fils, âgé de sept ans, prince de Léang & son successeur à l'empire. Après cette première disposition, il pourvut aux emplois importants ; il nomma Ouang-pou & Fan-tché présidents du conseil privé, Oueï-gin-pou premier ministre, Ou-yen-tsou assesseur du conseil privé, & Han-tong commandant des gardes-du-corps : il donna à Tchao-kouang-yn un emploi considérable dans le palais. Sentant approcher sa fin, il fit entrer ces grands officiers, & leur dit qu'il avait oublié de récompenser Ouang-tchou, un des ses anciens serviteurs, qui lui avait toujours montré beaucoup de zèle & d'attachement. Il leur ordonna, s'il ne relevait pas de cette maladie, de le mettre au nombre des ministres d'État. Ces mandarins étant sortis, Fan-tché dit aux autres que Ouang-tchou était un ivrogne, & il leur demanda s'ils souffriraient qu'un pareil homme fût ministre. Tous lui donnèrent leur parole de l'exclure & de taire l'ordre qu'ils en avaient reçu. Ce même jour, l'empereur mourut âgé de trente-neuf ans, la sixième année de son règne.

Tout le temps que Chi-tsong fut gouverneur de province, il se comporta avec une réserve extrême, & ne paraissait point ce qu'il était ; mais lorsqu'il fut sur le trône, il montra tant de sagesse & de bravoure, qu'il gagna bientôt le cœur & l'estime de ses sujets. La discipline qu'il faisait observer à ses soldats, était sévère, mais fondée sur la raison, de manière que personne n'osait aller contre ses ordres. Ce prince, d'un courage sans égal, se montrait partout le premier dans les sièges ou dans les batailles, & quoiqu'il vît pleuvoir des grêles de flèches autour de lui, & ses soldats tomber morts à ses côtés, jamais on n'aperçut aucune altération sur son visage. Dans les conseils, son avis était toujours le meilleur & le plus expéditif ; ^{p.482} quoique les moyens qu'il proposait fussent les premiers qui dussent se présenter à l'esprit, néanmoins ils ne

Histoire générale de la Chine

s'offraient point à la pensée des membres de son conseil ; lui seul, d'un coup d'œil rapide, parcourait les inconvénients & les avantages d'une entreprise, & il saisissait admirablement le point de la question, ayant l'art d'y ramener ceux qu'il consultait. D'une attention extrême dans le gouvernement, rien ne lui échappait sur la conduite des mandarins, & l'on eût dit qu'un esprit familier lui rendait compte de tout ce qui se passait. Dans ses moments de loisir, il faisait venir quelque lettré pour lui faire la lecture des meilleurs ouvrages, dont il marquait lui-même les endroits frappants. Ennemi de la frivolité, les choses rares & précieuses, auxquelles, à cause de ces seules qualités, on attache ordinairement du prix, ne le touchaient que faiblement. Il disait communément, que lorsqu'il s'agissait de récompenser une belle action, il ne fallait pas songer au plaisir qu'on avait en le faisant, & que quand il était question de punir un crime, on ne devait pas écouter les mouvements de sa colère : ainsi, lorsque les grands commettaient quelque faute, il les en réprimandait sévèrement, & leur pardonnait néanmoins lorsqu'ils reconnaissaient leur tort. Comme il récompensait libéralement lorsqu'on l'avait mérité, & qu'il le faisait avec équité, sans acception des personnes, tout le monde était de la plus grande circonspection & évitait de manquer à son devoir : aussi y avait-il peu de ses sujets qui n'eussent eu part à ses bienfaits. Cette conduite le rendit heureux dans toutes ses entreprises, dont il sortit toujours victorieux.

Cependant, dans les commencements de son règne, il fut un peu trop sévère, surtout à l'égard des officiers de guerre ^{p.483} ou de lettres : si quelqu'un d'entre eux se trouvait en faute, il lui infligeait les châtimens les plus rigoureux, en disant pour raison, qu'étant mieux instruits, leurs fautes étaient plus graves que celles du peuple, qui péchait le plus souvent par ignorance. Sur la fin de sa vie, il s'était un peu relâché de cette sévérité, & il n'y eut personne qui ne le pleurât amèrement.

@

KONG-TI

@

Le prince de Léang, Kouo-tsong-hiun, son fils, fut d'abord reconnu pour son successeur, & prit possession du trône ; il disposa même de plusieurs emplois, que les ministres remplirent sous son nom, sans la moindre opposition ; mais comme ce prince était trop jeune & incapable de gouverner par lui-même, plusieurs mécontents, envieux des postes de ceux qui tenaient le gouvernail de l'État, pensèrent à se donner un autre maître, sous lequel ils espéraient faire fortune & s'avancer : leur faction devint bientôt si puissante, par la grande réputation de celui qu'ils choisirent pour leur chef, que l'empire passa tout à coup sous d'autres lois, & qu'on vit s'élever une nouvelle dynastie.

Dès que le jeune empereur fut assis sur le trône, les ministres, qui s'étaient emparé des rênes du gouvernement, travaillèrent à éloigner Tchao-kouang-yn, dont le mérite, la réputation & les exploits éclatants, leur faisaient ombrage ; ils l'envoyèrent à Song-tchéou, autrement Koué-té ¹, en qualité de gouverneur. Teou-y fut aussi chargé de la commission d'aller notifier au prince de Tang la mort de l'empereur & p.484 l'avènement du prince de Léang au trône. Lorsque Teou-y arriva à la cour de Tang, il tombait beaucoup de neige ; le prince lui proposa de recevoir l'ordre, dont il était porteur, dans une galerie qui régnait le long de la salle du palais, plutôt que dans la cour, suivant la coutume, à cause de l'incommodité du temps. Teou-y lui répondit qu'il ne consentirait jamais à changer les cérémonies usitées en pareille occasion ; mais que s'il craignait de mouiller ses habits, il consentait de remettre la cérémonie à un autre jour. Le prince, confus, descendit aussitôt dans la cour, & reçut à deux genoux, avec les battements de tête ordinaires, l'ordre que Teou-y lui portait.

¹ Koué-té-fou du Ho-nan.

Histoire générale de la Chine

Le roi des Tartares, apprenant la mort de l'empereur Chi-tsong, envoya son propre oncle au prince de Tang, pour le solliciter à se joindre à lui contre le prince de Tchéou, leur ennemi commun ; mais King-han-ju, mandarin de Tai-tchéou, arrêta cet envoyé & le fit mourir. Depuis ce temps-là, les Tartares Leao n'eurent plus de communication avec les princes de Tang, d'autant plus que la dynastie des Tchéou postérieurs finit, & que l'empire passa dans la famille de Tchao-kouang-yn, fondateur de la grande dynastie impériale des Song.

@